Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis

Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Savoir et Formation

Collection dirigée par Jacky Beillerot (1939-2004), Michel Gault et Dominique Fablet

A la croisée de l'économique, du social et du culturel, des acquis du passé et des investissements qui engagent l'avenir, la formation s'impose désormais comme passage obligé, tant pour la survie et le développement des sociétés, que pour l'accomplissement des individus.

La formation articule savoir et savoir-faire, elle conjugue l'appropriation des connaissances et des pratiques à des fins professionnelles, sociales, personnelles et l'exploration des thèses et des valeurs qui les sous-tendent, du sens à leur assigner.

La collection *Savoir et Formation* veut contribuer à l'information et à la réflexion sur ces aspects majeurs.

Dernières parutions

Christiane MONTANDON, *Pédagogies de l'interculturel à l'école primaire. Découvrir la langue de l'autre*, 2010.
Joël GAILLARD, *Comprendre la réclusion scolaire*, 2010.
Jean-Pierre BIGEAULT, *Une poétique pour l'éducation*, 2010.
Hervé CELLIER, *La démocratie d'apprentissage*, 2010.
Didier JOURDAN et Frank PIZON, *Tabac, alcool, drogues : la prévention au lycée*, 2010.
Valérie BARRY, *Dialectiser la recherche et l'action*, 2010.
Catherine BORÉ, *Modalités de la fiction dans l'écriture scolaire*, 2010.
Christian ALIN, *La Geste Formation*, 2010.
Marie-Claude BAÏETTO, *Le désir d'enseigner,* 2009.
Dominique FABLET, *Animer des groupes d'analyse des pratiques*, 2009.
Yves LABBÉ, *La difficulté scolaire ? Une maladie de l'écolier ?*, 2009.
A. GIOVANNONI, M. FLORO, *La question du sujet en situation de conflit*, 2009.
Franck GIOL, *Lectures contemporaines de la crise de l'éducation*, 2009.
Rébecca SHANKLAND, *Pédagogies nouvelles et compétences psychosociales*, 2009.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Léo THIERS-VIDAL

De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis

Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination

L'HARMATTAN

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

© L'HARMATTAN, 2010
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

http://www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-13043-2
EAN : 9782296130432

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

À la mémoire de *Fatima Laïb* et *Anthony McMahon*.

Pour *Corinne Monnet* et *Sandrine Pariat*.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Je tiens à remercier très sincèrement Christine Delphy pour sa précieuse et humaine direction durant ce long et coûteux exercice. Les moments partagés ensemble ont été riches de sens, d'encouragements, de confiance et de bonne humeur. La liberté intellectuelle octroyée est inestimable.
Je remercie sincèrement pour leur accueil les différents laboratoires traversés à l'ENS-LSH (*Philosophie Politique Contemporaine*, Gérard Raulet ; *Les Discours du Politique en Europe*, Michel Senellart ; *Triangle*, Didier Renard et Jean-Claude Zancarini) ainsi que l'*Internationaal Informatiecentrum en Archief voor de Vrouwenbeweging* à Amsterdam pour son accueil durant l'été 2006.
Je remercie chaleureusement toutes les personnes membres d'Efigies dont la présence plus ou moins virtuelle et les apports bien matériels ont largement enrichi ce travail et contribué à rendre cet exercice moins solitaire et moins déshumanisant.
Je remercie chaleureusement les huit hommes, engagés et non-engagés, qui ont accepté de participer aux entretiens. Ce furent des moments précieux.
Je remercie très chaleureusement pour leurs relectures, leurs conseils, leurs apports ou leurs présences les personnes suivantes : Céline Peyraud, Sibylle Schweier, Elsa Dorlin, Maks Banens, Sabine Masson, Laurence Bachmann, Mickaël Merlet, Mélanie Vandenhelsken, Anne Verjus, Luis Bonino, Jean-Pierre Vernet, Martin Dufresne, Judith Ezekiel, Alexandre Dupeyrix, Boris Gobille, Samantha Saïdi, Emmanuel Renault, Heini Martiskainen, Anne-Claire Emo, Béatrice Borghino, Isabelle Collet, Véronique Perry, Sylvie Martin, Annik Houel, Danielle Authier, Iris van der Tuin, Katrien Vander Helst, Linda Betraoui, Jo Doezema, Jod Taywaditep, John Stoltenberg, Jody Mellor, Jean Robin, Rommel Mendès-Leite, Makram Abbès, Esteban Rivas, Jens Van Tricht, Laurent Matthey, Laetitia Dechaufour, Isabelle Pauwelyn, Pascal Allais…
Je remercie du fond du cœur Corinne Monnet, Sandrine Pariat, Martine Schutz-Samson, Sandrine Durand, Brigitte Lhomond, Florence Miettaux, Marlène Benquet, Tiffany Dunham et Claudia Prestipino sans lesquelles je n'aurai sans aucun doute ni entamé, ni poursuivi, ni terminé cet exercice de façon constructive.
Je remercie chaleureusement « les joyeuses luronnes » et les « WG des capucins » dont les présences ont largement contribué à rendre cet exercice vivable.
Je remercie *last but not least* Odile Vidal, ma mère, dont la persévérance et la ténacité sont devenues une source d'inspiration et surtout d'action quotidiennes. Ce travail en est certainement le fruit le plus abouti.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Préface

Le grand projet de Léo Thiers-Vidal est de contribuer à découvrir un territoire qui n'a que commencé à être défriché dans les études féministes : l'étude des hommes non en tant qu'êtres humains, mais en tant qu'individus genrés. Si certaines féministes matérialistes, dont Thiers-Vidal utilise les travaux, ont émis des hypothèses concernant le degré de conscience des hommes en tant qu'individus et leur degré de participation active dans l'oppression des femmes, c'est sur le système de genre et ses effets sur les femmes qu'elles ont jusqu'ici concentré leurs efforts. L'objectif de Thiers-Vidal est de poursuivre ces efforts pour mettre à jour ce qui reste encore aujourd'hui, selon ses termes, un « impensé » : l'agentivité politique des hommes.

Il commence donc à travailler sur la subjectivité des hommes. Plus précisément sur le point de savoir si les hommes sont conscients d'exercer une domination. Sa démarche repose sur deux piliers axiomatiques qui sont aussi des ruptures théoriques :

1° D'une part, l'analyse structurelle matérialiste selon laquelle la domination masculine constitue un système : c'est à partir de là que Thiers-Vidal va interroger la subjectivité des hommes – ce qui signifie qu'il rompt avec toute démarche psychologisante, naturalisante ou individualisante ; cela signifie aussi qu'il entreprend une analyse où, par hypothèse, la subjectivité n'est pas un domaine séparé, distinct de la structure sociale, devant être étudié par une autre discipline que la sociologie et avec des méthodes *ad hoc* ; mais qu'au contraire elle est déterminée par cette structure. On peut voir cette démarche minoritaire comme constituant néanmoins, avec d'autres rares travaux épars, les prolégomènes de quelque chose dont on souhaite l'avènement : une psychologie matérialiste.

2° D'autre part, l'hypothèse que cette domination n'est pas seulement un système extérieur, mais qu'elle constitue l'ossature de cette subjectivité. Pour évidente que cette hypothèse paraisse, elle est en rupture avec les approches usuelles de la subjectivité, qui sont ordinairement de type psychanalytique. Ces approches postulent une subjectivité universelle, tenant à la nature humaine (le développement de l'individu reproduirait le développement de l'espèce), et donc indépendante des pratiques de la société et des événements affectant l'individu, pratiques et événements qui sont vus comme anecdotiques, et sans effet sur le psychisme, appelé « l'autre scène », la seule qui soit censée compter. Thiers-Vidal, même s'il ne l'explicite pas, rompt radicalement avec cette démarche en cherchant les ressorts de la subjectivité des hommes – qui sont socialement dominants – dans cette domination même.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Étudier la subjectivité des dominants en tant qu'ils sont dominants réfute la notion courante qu'ils seraient en quelque sorte « agis » par un système sur lequel ils ne pourraient pas agir en retour. Cette idée fait florès dans les travaux masculins sur le système de genre y compris quand ces travaux s'intitulent, comme ceux de Pierre Bourdieu, « la domination masculine ». La notion de système, utilisée par les féministes matérialistes pour démontrer que l'exploitation et la sujétion des femmes dans tous les domaines sont structurelles, est utilisée en sens inverse par des chercheurs comme Daniel Welzer-Lang et Pierre Bourdieu : dans leurs mains cette notion sert à minorer l'agentivité des hommes – ils seraient « contraints par le système » (mais aussi, pour Pierre Bourdieu, par de mystérieuses « dispositions ») ; et à masquer le fait qu'ils sont les bénéficiaires de ce système. Quand on lit ces travaux on a l'impression que les hommes n'attendent qu'une occasion pour sortir d'un modèle qui les oblige à opprimer les femmes, mais que, enfermés qu'ils sont dans des rôles non choisis, ils ne sont pas libres de donner cours à leurs pulsions charitables. Thiers-Vidal au contraire s'éloigne de toute analyse en termes de « dispositions » ou d'intériorisation des rôles sociaux, analyses qui naturalisent ce que font les hommes et ce qu'ils deviennent, et qui paralysent toute possibilité de transformation des rapports de genre. Sa critique de « l'aliénation masculine » et de la « prison de genre » dans laquelle les hommes seraient enfermés (selon P. Bourdieu et D. Welzer-Lang) démonte le mythe selon lequel que les hommes seraient « obligés » d'être durs et égoïstes, et qu'ils en souffriraient. En échange, Thiers-Vidal nous donne à voir la mise en action d'une « conscience pratique » de la domination. Tous les ressorts de cette conscience pratique sont remarquablement décryptés dans un examen de nombreuses études sur la socialisation et sur la sexualité, puis dans les entretiens très fouillés qu'il a menés à plusieurs reprises avec huit hommes.

Thiers-Vidal pose donc que le système engendre des bénéfices pour les dominants. Or le fait de se poser la question de savoir si les dominants sont conscients ou non de cette domination et de ses bénéfices, par soi-même annule la *présomption d'innocence* qui bénéficie aux acteurs masculins individuels et qu'on retrouve tant dans le sens commun que dans les écrits de nombreuses personnes. Ou plus exactement, se poser la question signifie qu'on est fondé à soupçonner que la domination est préméditée : que les actes qui l'expriment, et que l'on va qualifier d'actes de domination, sont intentionnels.

Car Thiers-Vidal garde comme ligne directrice la primauté du matériel : ce qui est cédé par les dominées est matériel, c'est du temps, du travail ; la souffrance, même morale, de se voir humiliée, de se savoir méprisée, est encore matérielle, dans ses causes, et dans ses conséquences. Ce qui est gagné par les oppresseurs est matériel, c'est du temps, c'est du confort ; la jouissance, même morale, de se voir admiré, de se savoir supérieur, est enco-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

re matérielle, dans ses causes et dans ses conséquences. Cette posture intellectuelle, Thiers-Vidal ne la doit pas qu'à l'accent mis sur la matérialité de l'oppression, mais à une autre trouvaille des féministes matérialistes. Il s'appuie notamment sur les travaux de Nancy Hartsock, qui a transposé la tradition marxiste de voir la réalité du point de vue des prolétaires en l'appliquant aux femmes. Cette théorie, dite du « standpoint » (point de vue), a évolué en théorie de *la connaissance située* ; elle est quasiment universellement adoptée dans les milieux universitaires anglophones et de l'Europe du Nord. Elle dit, pour simplifier, qu'on parle toujours de l'endroit où l'on est, et que le reconnaître est la première chose à faire dans tous les domaines de la connaissance, mais peut-être surtout en sciences sociales ; car quand on étudie la société, énoncer quelle place on y occupe ne devrait pas être facultatif : un homme ne voit pas les mêmes choses qu'une femme, ou ne les voit pas de la même façon.

Or l'université française adhère encore à une image de la « scientificité » qui serait synonyme de l'objectivité, celle-ci étant une espèce de neutralité du « savant ». Celui-ci – et il s'agit bien d'un « lui » – est censé parler de nulle part en particulier, et pouvoir parler pour tous. Mais ce « point zéro », ou point de vue de Sirius (ou encore d'Archimède), n'existe pas : nous sommes toutes et tous situés, dans un pays, dans un genre, dans une classe sociale, dans une race. Maintenir que des êtres humains pourraient transcender leur situation et regarder le monde d'une position en surplomb, « d'en haut », cela ne revient-il pas à dire que certains êtres humains posséderaient le privilège que les religions n'accordent qu'à Dieu ?

Mais ce qui est le plus curieux, c'est que les mêmes qui pensent ne pas devoir tenir compte de la place précise qu'ils occupent dans les rapports sociaux, sont très conscients de la place qu'occupent les autres et qui rendrait leurs travaux « invalides ». Aux yeux des tenants de « l'objectivité » scientifique, les dominés, femmes, gens de couleur, ne posséderaient pas l'impartialité nécessaire tandis que les dominants, hommes et Blancs, seraient impartiaux par nature. C'est de là que part Thiers-Vidal pour comparer les analyses féministes matérialistes de Guillaumin, Tabet, Delphy avec celles de quatre hommes « engagés » dans la mesure où « leurs analyses reprennent certains concepts et analyses féministes – rapports de genre, domination masculine, réification sexuelle […] et, pour certaines, s'affirment (pro)féministes ». Les chercheurs hommes choisis sont John Stoltenberg, Daniel Welzer-Lang, Bob Connell et Pierre Bourdieu. Il commence sa comparaison par l'explication de ce qu'est la théorie du point de vue et de ses conséquences en ce qui concerne le système de genre.

« Si un homme, dit-il, peut intégrer certaines analyses et grilles de lecture féministes, il ne peut pas prétendre à un point de vue féministe car il ne connaît pas les circonstances historiques-matérielles propres au vécu des femmes. Il ne vit par exemple, pas l'exploitation du travail matériel, domes-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tique, émotionnel, sexuel et professionnel que vivent les femmes et qui sont des pratiques […] constitutives du savoir et de la subjectivité. » Or, ajoute-t-il, « contrairement […] à une épistémologie matérialiste féministe, de nombreux auteurs masculins n'ont pas conscience de la façon dont leur place sociale d'oppresseur structure leur pensée, leur ressenti, leur subjectivité. Ils n'explicitent […] pas le point de vue d'où ils écrivent, pensent et ressentent. » P. Bourdieu, entre autres, non seulement adopte cette posture néo-positiviste de soi-disant neutralité, mais en appelle, contre l'évidence qu'il n'a pas une expérience de femme, à des notions « républicaines » et accuse les féministes « d'importer dans le champ scientifique la défense politique des particularismes qui autorise le soupçon a priori, et de mettre en question l'universalisme qui, à travers notamment le droit d'accès de tous à tous les objets, est un des fondements de la République des sciences » (P. Bourdieu, 1998, p. 123). Bien évidemment, la question n'est pas celle du « droit d'accès » à un objet – ceci est une notion politique – mais du type de compréhension dont une personne est capable en face de cet objet.

Et c'est cela que Thiers-Vidal va expliquer, de manière méthodique : dans quels domaines de l'étude du système de genre les femmes sont mieux armées, mais aussi dans quels domaines les hommes ont l'avantage, ou plus exactement pourraient l'avoir. Car ils sont mieux armés, dans certains domaines. Mais, curieusement, ce n'est pas là où ils pourraient le mieux réussir qu'ils choisissent de travailler ; ils choisissent de parler à la place des féministes, et même à la place des femmes, qui seraient, selon P. Bourdieu, « trop aliénées par l'oppression qu'elles subissent » ; cependant, alors qu'il décèle une « aliénation masculine », celle-ci ne s'applique apparemment pas à lui : il est clair qu'il ne s'estime pas visé par le reproche, qu'il fait aux féministes, d'être à la fois juge et partie ; il se voit seulement juge, comme s'il n'occupait aucune place dans le système de genre. Comme D. Welzer-Lang, il symétrise les situations des femmes et des hommes (sauf en ce qui concerne l'impartialité nécessaire à la recherche) jusqu'à soutenir que « les hommes sont aussi prisonniers, et sournoisement victimes, de la représentation dominante » (Pierre Bourdieu, 1998, p. 55). Le livre de P. Bourdieu a été unanimement critiqué par les chercheures féministes ; Nicole-Claude Mathieu, comme beaucoup d'autres, y voit « une démonstration particulièrement voyante de domination masculine, qui redouble l'oppression des femmes par la suppression ou la distorsion de leurs expériences et de leurs analyses » (Mathieu, 1999, p. 298)[*] En effet, le côté matériel de la domina-

[*] Voir dans le même numéro des *Temps modernes*, l'article de Marie-Victoire Louis. Voir
aussi les critiques de Marie Duru-Bellat, Beate Krais, Michelle Perrot et Yves Sintomer ainsi

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tion est passé sous silence : l'absence, dans sa réflexion, de la violence et de la dépendance économiques, l'absence de la violence physique sont d'autant plus voyantes que la violence symbolique est plus souvent invoquée, comme une violence « douce » qui conduirait à une adhésion « enchantée » à la domination de la part des femmes. Ce n'est pas étonnant que les chercheuses féministes n'existent pas pour P. Bourdieu (qui dans un premier temps n'en citait aucune)[**] : c'est l'existence même des féministes, la possibilité même de la rébellion qu'il conteste, en affirmant que toutes les femmes consentent à la domination. Thiers-Vidal, lui, est à l'opposé de cette attitude de mépris qui devient de l'hostilité et de la compétition. À ses yeux, les hommes peuvent collaborer à l'analyse de l'oppression de genre ; s'ils sont vraiment anti-masculinistes (« anti-masculinistes incarnés ») ils doivent être capables de « rendre des comptes » (être *« accountable »*) aux chercheures féministes – c'est-à-dire d'expliquer le sens politique de leur démarche.

Thiers-Vidal développe la brève phrase de Nicole-Claude Mathieu : « Il apparaît que si les hommes […] de par leur position de classe de sexe dominante dans leur propre société, sont mieux à même de connaître les mécanismes de la domination masculine, ils ne sont pas en mesure de saisir, pour les femmes, la matérialité ni la psychologie de l'aliénation à l'homme » (Mathieu, 1991, p. 126). Aussi les hommes ne doivent-ils pas craindre d'être exclus, à condition qu'ils cherchent et trouvent leur juste place. Certes les chercheurs hommes sont désavantagés par leur manque de connaissance du vécu de l'oppression de genre, et ont « besoin d'apprendre ce qu'il signifie » ; certes les chercheurs hommes ne peuvent égaler les chercheures en ce qui concerne l'oppression des femmes. Mais « en revanche, dit Thiers-Vidal, comme nous connaissons le vécu de l'oppresseur et les moyens de la domination, il est possible de fournir ces éléments à l'analyse développée par les féministes ».

Et c'est ce qu'il va faire, en se fondant d'abord sur sa connaissance intime de la subjectivité d'un sujet-homme ; aux antipodes de la position néo-positiviste, Thiers-Vidal ne met pas à distance sa connaissance intime des désirs, des croyances et des manœuvres masculines ; bien au contraire il la met à contribution. En somme il demande aux autres, comme à lui-même, d'abord de se situer, en tant que dominants ; ensuite, de livrer leurs savoirs spécifiques de dominants.

Thiers-Vidal, on l'a dit, se pose deux questions fondamentales :

---

que la réponse de Pierre Bourdieu dans la rubrique Controverse de *Travail, Genre et Sociétés* n° 1, 1999.

[**] « Une offensive majeure contre les études féministes » de F. Armengaud, C. Delphy et G. Jasser, *Nouvelles Questions féministes* n°4, 1994, republié dans Christine Delphy, *Un universalisme si particulier, féminisme et exception française*, Paris : Syllepse, 2010.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

1° Les hommes sont-ils conscients de dominer – d'être dans une position dominante ? 2° Et ensuite, dominent-ils les femmes de façon consciente, « exprès » si l'on peut dire ?

À partir d'énoncés des féministes matérialistes, il a fait l'hypothèse que la réponse est « oui » aux deux questions. D'abord, que les hommes savent dans quelle position ils sont. Et là il essaie de définir la subjectivité qui va avec la position de dominants : de définir les hommes en tant que dominants conscients. Ensuite, il essaie de trouver si, au-delà d'être conscients de leur position dominante, ils sont conscients d'utiliser cette position. Car ce qui intéresse Thiers-Vidal, ce n'est pas la position dominante des hommes dans le travail, la politique, etc., toutes choses abondamment documentées par la littérature scientifique féministe. Ce qui l'intéresse, c'est ce que font les hommes de cette position supérieure *dans leurs interactions quotidiennes* avec les femmes. Il essaie de savoir si les hommes ont conscience de dominer au moment même où ils mettent en œuvre, sur une ou plusieurs femmes, leurs stratégies longuement apprises. Il est ainsi conduit à distinguer plusieurs degrés de la conscience de domination, selon que celle-ci est présente ou absente dans la *pratique* de domination. Ce sont ces hypothèses qui guideront les entretiens dont il rend compte dans la troisième partie.

Mais d'abord, dans une deuxième partie sur la conscience masculine, Thiers-Vidal pose que cette façon d'être au monde comme un seigneur se bâtit « dès tout petit » chez les sujets hommes, en d'autres termes que la conscience de genre est d'abord une conscience pratique ou plus précisément un apprentissage de « pratiques concrètes d'exploitation et de domination ». Cette socialisation est marquée par l'hétérosocialisation – ce par quoi il entend « l'organisation d'une subjectivité autocentrée par l'adoption de pratiques (…) hiérarchiques » – et par l'hétérosexualisation, dans laquelle l'inégalité politique elle-même est « essentielle au désir » (ce qui rejoint en partie les thèses de Mc Kinnon sur l'érotisation de la domination).

L'originalité et le caractère non conventionnel de la démarche qu'a adoptée Léo Thiers-Vidal tiennent au fait qu'il inscrit explicitement son analyse dans son propre cheminement. Ses expériences, ses doutes, son vécu, son rapport presque intime au féminisme matérialiste et au lesbianisme radical sont des ressources qu'il utilise constamment pour cadrer sa réflexion théorique, définir son protocole d'enquête, et prendre position sur les problèmes que pose la domination des hommes. Ce faisant, il développe une analyse « incarnée » (selon ses termes) des fondements matériels et subjectifs de la « position vécue masculine », donc des expériences que vivent les hommes et qu'ils mettent en action dans une structure sociale genrée : par exemple les relations hétérosexuelles, le rapport de force avec les pairs (les hommes), la non-identification aux non-pairs (les femmes), la socialisation *non comme apprentissage mais comme éducation à l'oppression*. Bref, des expériences par lesquelles les hommes intègrent l'idée qu'ils sont supérieurs

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

aux femmes et qu'ils ont le droit de se les approprier à la fois pour leur plaisir, leur confort, et pour consolider leur position de pouvoir : concrètement pour bénéficier des avantages que leur procure l'oppression des femmes. Suivant son hypothèse, qui est que les hommes ont conscience de dominer les femmes, Léo Thiers-Vidal met en évidence que ces expériences forgent peu à peu et de façon continue l'expertise masculine, qu'il qualifie d'épistémique et politique.

Il mène son analyse sans concessions : pour lui, du fait que les hommes échappent aux contraintes matérielles de l'oppression de genre, ils disposent d'une compréhension privilégiée de la réalité et ont les moyens d'agir sur cette réalité. Grâce à cette expertise politique, ils acquièrent une connaissance intime des avantages attachés à leur position structurelle de dominants et agissent de façon à préserver ces privilèges. Les récits des hommes qu'il a interviewés illustrent ce processus de façon remarquable ; de plus, ils montrent les stratégies qui permettent aux hommes d'échapper à la réalisation qu'eux-mêmes dominent les femmes.

L'analyse de ces stratégies révèle la complexité des ressorts de la conscience. Par exemple, dans la partie des entretiens sur la « chance négative », les interviewés définissent leur chance d'être un homme en fonction de la chance que n'ont pas les femmes. C'est déjà en soi un résultat magnifique : en mettant en exergue toutes les contraintes qui pèsent sur les femmes et qu'ils ont la chance de ne pas vivre, ces hommes montrent une très bonne connaissance du système de genre. Mais en même temps, on doit constater que cette lucidité va de pair avec un aveuglement total quant à leur propre contribution à l'oppression des femmes : ils ne la voient pas, ou du moins, ils ne la disent pas. En d'autres termes, les hommes peuvent à la fois posséder une excellente expertise masculine sans avoir forcément conscience d'être eux-mêmes, personnellement, des « dominants dominateurs ».

Cette stratégie, qu'on pourrait qualifier de contournement, se retrouve dans l'entretien sur la non-chance d'être un homme. Les extraits montrent que les interviewés se plient à la pression des groupes de pairs (les hommes) pour être reconnus par ces pairs et que l'adhésion à la masculinité leur paraît l'unique moyen d'exister dans un monde structuré par le genre. Ils acquièrent donc une expertise pratique et épistémique de la hiérarchie qui organise les relations entre hommes, mais cela ne signifie pas qu'ils ont conscience d'exporter cette expertise dans le groupe des non-pairs – les femmes ; en effet ils disent qu'ils préfèrent se réfugier dans ce groupe parce qu'ils le perçoivent comme plus accueillant, moins structuré par des rapports de force. L'entretien sur l'opportunisme des hommes va dans le même sens : les interviewés identifient une quantité impressionnante de stratégies que les hommes mettent en place pour obtenir gain de cause auprès des femmes et les plier à leurs intérêts propres, sur le plan domestique et sexuel notamment, mais ils prennent peu d'exemples où ils seraient eux-mêmes les acteurs de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ces stratégies. Ainsi, dire l'inégalité, la reconnaître et la dénoncer pourrait être une manière, pour les hommes, de s'estimer dégagés de leur propre responsabilité dans l'oppression des femmes. Et il semble que ce que Thiers-Vidal appelle l'anti-masculinisme désincarné soit assez caractéristique du mode de pensée d'une majorité actuelle des hommes. En effet, bien des recherches, notamment en psychologie sociale, constatent que la plupart des hommes reconnaissent aujourd'hui les inégalités de genre, dans tous les domaines (ménager, prise en charge des enfants, professionnel, politique, etc.), mais ces études constatent aussi que les deux tiers de ces hommes estiment que leur propre compagne ou épouse, comme leurs propres collègues femmes, ne sont pas, elles, discriminées. Dans l'une des études auxquelles elle a participé, Patricia Roux et son équipe avaient résumé cette logique ainsi : « Toutes les femmes sont discriminées sauf la mienne ».

Ainsi, les hommes ont une « conscience positionnelle » : conscience d'occuper une position vécue dominante ; ils ont une « conscience interactionnelle politique » : conscience des interactions asymétriques que les hommes produisent ; mais ils « semblent dénués d'une pleine conscience réflexive politique – une conscience de domination accompagnant l'acte même de domination ». Autrement dit, ils ont « une réelle difficulté ou un refus à percevoir la façon dont une domination est concrètement incarnée par les agents ». Thiers-Vidal distingue cependant l'attachement conscient de certains hommes à la domination, ce qu'il appelle la position explicitement masculiniste, de l'attachement en creux manifesté dans les entretiens avec des hommes « engagés » (pro-féministes). Mais ce bémol, ajouté en toute fin de parcours, rend la conclusion encore plus difficile à entendre pour des oreilles d'hommes, et de femmes d'ailleurs, qui voudraient tant croire à l'effet réel de la bonne volonté masculine. En effet, Thiers-Vidal conclut, en ce qui concerne ces hommes de bonne volonté : « si [ils] ne souhaitent pas consciemment l'oppression des femmes, ils souhaitent sans doute ne pas perdre les bénéfices et les privilèges concrets dont ils disposent déjà […] ; le fait que ceux-ci sont précisément le fruit de la domination des femmes par les hommes semble souvent sous-pensé et donner lieu à une pensée magique de type 'gagnant-gagnant' : abolir les rapports de genre, peut-être, mais sans pour autant […] faire le deuil matériel et symbolique de son identité, de sa position vécue et de sa marge d'action privilégiées ».

Le travail de Léo Thiers-Vidal, ainsi que les interrogations qui le motivent sont historiquement situés : c'est une banalité, puisque c'est vrai de tous les travaux, de toutes les réflexions, de toutes les pensées. N'empêche : ces interrogations n'existaient ni en France ni dans le reste du continent il y a seulement trente ans. On ne parlait pas de masculinistes et d'anti-masculinistes. On n'en parle toujours pas chez la grande majorité des habitant.es de nos pays, dira-t-on : oui, mais on commence à en parler chez certain.es. Le travail de Thiers-Vidal ne pouvait se concevoir avant les années

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

1990, le temps qu'il vienne au monde une génération d'hommes nouveaux, c'est-à-dire récemment nés, plus ouverts à des remises en cause auxquels se refusaient les hommes de la génération précédente. Le vocabulaire de Thiers-Vidal, ses catégories intellectuelles et politiques sont ceux de sa génération : encore une tautologie, mais on le voit mieux avec du recul. Et en quoi est-ce important ? Eh bien, c'est important en ce que sans le féminisme, sans *notre* génération, Léo Thiers-Vidal n'aurait pas disposé de ces catégories, de ces mots et de ces concepts qui lui ont permis de se poser ces questions. Et dont tant de jeunes femmes et de jeunes hommes, et d'autres personnes moins jeunes, lui sont reconnaissant.e.s.

Cette reconnaissance s'étend à celles qui ont permis à ce livre de voir le jour : Corinne Monnet et Nicole Mosconi, qui ont réussi l'exploit, en y passant des mois, de raccourcir la thèse de doctorat de Léo Thiers-Vidal sans en modifier un mot. Si Léo n'a pas pu faire ce travail lui-même, c'est qu'il n'est plus. Il s'est suicidé quinze jours après la soutenance. J'ai été, pendant six ans, sa directrice de thèse. Mais j'ai connu Léo bien avant, par Internet. J'ai reçu des mails de lui deux ans avant de le rencontrer pour la première fois. Dans ces mails, il racontait les histoires horribles de ces femmes obligées de s'expatrier pour protéger leurs enfants, parce que des juges aux affaires familiales donnaient des droits de visite à des pères bien que ceux-ci fussent en examen pénal pour abus sexuels sur leur propre enfant ; parce que quand les mères voulaient éviter que leurs enfants ne passent le week-end avec leur violeur de père, elles étaient, elles sont toujours condamnées pour « non-présentation d'enfant » ; parce que, pour éviter la prison, elles devaient, doivent passer illégalement en Suisse, où des réseaux militants les accueillent. Oui, c'est comme « vigie » donnant l'alerte sur l'un des aspects les plus monstrueux du patriarcat – sa tolérance pour le viol des enfants par les pères – que j'ai connu Léo. Puis je l'ai rencontré, et invité à participer aux ateliers que *Nouvelles Questions féministes* organise aux Congrès Marx qui se tiennent tous les trois ans ; quand il a décidé de faire une thèse, il m'a demandé de la diriger. J'en signe seule la préface pour cette raison ; mais je me suis beaucoup inspirée d'autres commentaires sur son travail ; principalement de ceux de Patricia Roux, mais aussi de ceux de Nicole Mosconi et d'Anne-Marie Devreux.

Sa disparition a été, reste un choc, une blessure qui ne sera jamais réparée pour toutes celles et tous ceux qui l'ont connu, et qui ont connu ainsi sa profondeur et sa douceur, sa capacité à être intransigeant avec soi-même et tolérant avec autrui.

Nouvelles Questions féministes a publié, dans son n° 3 de 2008, un hommage à Léo : « In Memoriam. Quelques mots pour Léo, sur Léo, de Léo Thiers-Vidal, l'ami et le militant que nous avons aimé ». Le texte de Patricia Roux (cosigné par moi, mais écrit par elle) rappelle son parcours politique et intellectuel, scandé par de nombreux écrits disponibles sur Internet. D'autres

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

textes sont plus « personnels ». Tous les témoignages sont différents, et tous disent à leur façon que rencontrer Léo, c'était rencontrer une promesse. Ma phrase préférée est celle d'Anne-Marie Devreux, qui a vu Léo pour la première et dernière fois le jour de sa thèse : « Aussitôt que découvert, j'ai donc perdu celui qu'en d'autres temps, en d'autres luttes, j'aurais sans doute appelé un camarade ».

Que ce livre puisse faire éclore, à travers les questions fondamentales qu'il soulève, et les mille graines qu'il sèmera, cette promesse.

Christine Delphy
mercredi 21 avril 2010

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Introduction générale

La façon dont est présentée une thèse doctorale est généralement une conceptualisation a posteriori, consécutive à l'expérience même du processus de production. Cette conceptualisation est de fait associée à ce qu'est ou devrait être un exercice scientifique ayant lieu au sein de l'académie : il s'agit là d'une conceptualisation éminemment normative. Outre les questions mêmes liées à ce qui est appelé la méthodologie scientifique adoptée, la problématique opérationnalisée, la rigueur scientifique mise en œuvre… il me semble que cette conceptualisation normative de l'exercice de thèse implique surtout de rendre invisible à soi-même et aux autres ce qui est pourtant le nœud vécu de ce produit académique : l'expérience que représente le fait de choisir un sujet, de choisir une directrice de thèse, d'orienter ses lectures, d'organiser une rencontre empirique, de tenter d'analyser ces rencontres empiriques, d'organiser des liens entre théorie et empirie etc. À la rigueur, cette expérience peut être abordée dans une introduction, des remerciements ou des notes de bas de page. Ou, bien plus tard, une fois le statut académique de docteur obtenu, abordée dans des écrits abordant la réflexivité des personnes chercheures en scientificité académique.

Si de nombreuses conceptions de ce qu'est l'exercice scientifique académique rendent superflues ces questions expérientielles, d'autres y accordent néanmoins un certain poids, en particulier lorsque l'exercice scientifique est le fruit de vécus dominés. Les écrits scientifiques féministes – en particulier ceux qui précédent l'institutionnalisation académique des recherches féministes (devenant études femmes, études genre) – rendent donc souvent ce mouvement d'oblitération de soi visible, problématique, partie intégrante de l'exercice scientifique. Ces écrits choisissent souvent de rendre présent le « je » ou le « nous » qui produit ces recherches scientifiques. Face à cette interpellation féministe, j'ai choisi d'accorder une place spécifique à cette dimension expérientielle. Je n'ai pas souhaité l'évacuer, la réduire, l'extraire ou la rationaliser. Je n'ai pas choisi d'organiser ce produit de telle façon à ce qu'il rende invisible cette dimension expérientielle. J'ai choisi de considérer que cette expérience même est d'une certaine façon fondatrice, trop importante pour être oblitérée – en particulier lorsqu'on fait partie du problème. En fait, je ne sais pas à quel point j'ai choisi cela ou à quel point cela s'est imposé à moi. Ce qui s'est imposé à moi, c'est que le choix d'octroyer une importance à l'expérience spécifique que constitue la production d'une thèse sur les rapports de genre, en tant qu'homme hétérosexuel blanc souhaitant contribuer à l'abolition de ces rapports, m'a amené à vivre cette production comme une expérience, un voyage – comme le mentionne le titre « *De* 'L'Ennemi Principal' *aux* principaux ennemis » – avant d'être un récit désincarné a posteriori.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Or il est particulièrement difficile – voire impossible – de simultanément regarder de l'extérieur ce qu'on est en train de faire. Il s'agit là de différents points de vue qui sont habituellement dissociés : ce qui semble compter du point de vue académique, c'est le fruit de ce voyage, de cette expérience doctorale et moins le processus, le cheminement. Comme si les fruits n'étaient pas fonction de l'expérience et comme si les fruits perdaient de leur valeur lorsqu'ils sont inclus dans un processus expérientiel ; mais également comme si la concrétisation du cheminement rend impossible l'appréhension proprement scientifique des fruits produits. Nous y sommes déjà, sujet et objet, subjectivité et objectivité, expérience cultivatrice et fruit cueilli sont distingués et simultanément hiérarchisés. Or lorsqu'on vit la production d'une thèse doctorale comme un voyage, une expérience transformatrice de soi-même, de son rapport au sujet d'étude, de son rapport à l'environnement humain et non-humain, de l'ambiance et de l'orientation vécues… on rechigne à faire le deuil de la concrétisation de ce cheminement, on traîne des pieds face à l'exercice d'objectivation, de démonstration et de vérification. On espère que ce qui est perçu comme légitimement académique ne prohibe pas le fait de rendre le cheminement visible. On décide également que ce qui importe n'est pas tant la reconnaissance par l'académie que la reconnaissance par des scientifiques situés dans l'académie de la pertinence scientifique et politique du cheminement proposé et des fruits cueillis.

> « L'agent ne se rapporte pas de la même façon à son action selon qu'il est en régime d'accomplissement ou en régime de description : dans l'un et l'autre cas, l'action n'est pas disponible de la même manière, et la façon d'être un agent est très différente. En régime d'accomplissement, l'agent est engagé dans un cours d'action orienté vers l'obtention d'un résultat. Ce cours d'action est sériel. La sérialité est autre chose que la simple succession : chaque acte sort d'un autre et ouvre la voie à ceux qui suivent, et le point d'arrivée est fonction de ce qui a précédé ; l'agent se règle donc sur les résultats des opérations effectuées et sur les changements consécutifs de l'objet sur lequel porte son activité, en fonction du résultat visé ; il est en alerte sur ce qui va se produire. […] Dans une situation d'accomplissement, l'environnement n'est pas constitué d'objets à connaître, mais d'objets à transformer, à utiliser, à consommer, à apprécier ou d'objets dont il faut subir ou endurer les comportements, ou encore d'événements qui affectent ceux à qui ils arrivent » (Ogien et Quéré, 2005, p. 33-34).

La thèse doctorale présentée mélange donc régime d'accomplissement et régime de description ; elle tente en tout cas de garder présente la tension entre ces deux régimes. Aussi cette thèse est-elle constituée de trois trajets distincts et de trois produits distincts. Si je compare la production d'une thèse à l'action consistant à cultiver des fruits, les trois grandes parties de cette thèse forment et reflètent trois méthodes cultivatrices distinctes : d'abord,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dans le temps – puisque fonction de la durée de gestation qu'on ne maîtrise pas – et donc présentées selon cet ordre chronologique.

La première partie est en effet le reflet d'une première méthode cultivatrice – plutôt de type défrichage – d'un champ scientifique constitué d'écrits, de livres, d'articles rédigés par des hommes et des femmes opposés à l'oppression genrée, l'oppression des femmes par les hommes. L'action cultivatrice y relève principalement de l'observation, de la compréhension, de l'identification et de la problématisation de certains enjeux scientifiques et politiques au sein de l'analyse genrée contemporaine des rapports de genre, en particulier l'importance épistémologique du *standpoint* occupé par les scientifiques.

La seconde partie est alors le reflet d'une méthode cultivatrice – plutôt de type germination – d'une hypothèse théorique issue du défrichage et cultivée en fonction des leçons tirées de la phase précédente. Cette action cultivatrice m'amène à observer et à tester la transformation de cette graine en germe puis en pousse et ce à partir de différents types de regards (psychologie, sociologie, sciences de l'éducation), sur différents terrains scientifiques (l'empirie et l'hypothèse explicative) et à l'aide de courants scientifiques se révélant nutritifs et ensoleillant (l'interactionnisme et la phénoménologie).

Encouragé par le fleurissement spéculatif de cette hypothèse et de ses fruits, je propose alors une troisième partie, reflet d'une méthode cultivatrice – plutôt de type mise en terre – où le germe spéculatif est matériellement mis à l'épreuve et rencontre donc les résistances propres au terrain concret, incarné par huit hommes. Bien que nourrie par la partie précédente, cette troisième partie garde sa propre logique d'éclosion, de par le fait même d'être exposée au terrain concret que représente l'empirie. Afin d'accroître l'autonomie de cette éclosion – et conscient des conditions quasi hydroponiques propres à la germination spéculative – le fruit même de la partie spéculative n'est pas directement mis à l'épreuve, mais le cheminement même à l'origine de la seconde partie est retenté. C'est bien en tentant de mettre en terre l'hypothèse d'une « conscience de domination » – et il s'agit là plus d'un potager cultivé à l'aide d'outils simples que d'une serre aux conditions artificielles strictement contrôlées ou d'une exploitation agricole à l'aide d'outils complexes – et en observant son évolution spécifique au terrain empirique, exposé à deux conditions météorologiques différentes (l'entretien non-directif, puis semi-directif), que je tente de documenter la pertinence de l'hypothèse adoptée.

Outre le mélange des régimes d'accomplissement et de description, cette thèse propose une démarche scientifique heuristique plus que démonstrative. De façon similaire à un processus psychanalytique, l'objet de la quête scientifique est simultanément objet et non-objet, présent et fuyant. L'hypothèse formulée à la fin de la partie exploratoire, « les hommes sont conscients de dominer les femmes » / « les hommes dominent consciemment les femmes »

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

est ce qui inspire et modèle la démarche théorique et empirique et simultanément elle passe au second plan lorsqu'elle donne lieu à de nouveaux objets, de nouvelles questions et perspectives scientifiques. Bref, le but visé n'est pas tant de démontrer que cette hypothèse peut être validée que de faire voir à quel point elle éclaire différemment les rapports de genre et leur étude et qu'elle gagne donc à être considérée plus attentivement et plus longuement que ce qui me semble aujourd'hui être le cas. En d'autres termes, la formulation d'une problématique digne de ce nom relèverait plus de l'aboutissement de ma démarche que d'un point de départ. Une telle démarche heuristique a pour inconvénient majeur un éclatement, une dispersion de l'attention vers les multiples branches auxquelles elle semble donner vie. Elle a également pour inconvénient de donner lieu à un certain éclectisme disciplinaire et méthodologique qui peut – par défaut d'une connaissance approfondie des enjeux respectifs – manquer de rigueur scientifique. La démarche heuristique exige donc une capacité de synthèse qui n'est pas nécessairement mon atout principal. Comme le notait déjà mon directeur de mémoire de philosophie en 1993 : « L'auteur traite trop de problèmes et quelque fois trop rapidement. Une limitation plus exigeante aurait été souhaitable. L'auteur aurait alors pu atteindre une plus grande profondeur ».

Néanmoins, la démarche heuristique adoptée ne manque pas, me semble-t-il, de pertinence scientifique et politique : c'est précisément le travail théorique mené lors de la partie exploratoire qui permet d'identifier et d'exposer certains aspects constituant ensemble « l'effet théorique de la jouissance des dominants » : adoption d'une perspective *ex nihilo*, évacuation de la dimension expérientielle, volonté scientifique totalisante, déformation et euphémisation des conceptualisations féministes matérialistes, production de contenus respectivement complaisants et sur-responsabilisants, absence de réflexivité autocritique… L'ambition de l'hypothèse adoptée et mise à l'épreuve théoriquement et empiriquement ensuite est précisément de condenser les enjeux corrélés à ces effets théoriques : en suivant la piste d'une éventuelle conscience masculine de domination, j'espère produire un savoir scientifique et politique « incarné » – donc positionné, vécu, situé, partiel, radical, axé sur le pouvoir et limité – quant au volet masculin des rapports de genre occidentaux contemporains.

Pour ce faire, la démarche heuristique adoptée emprunte deux logiques analytiques opposées et relativement indépendantes.

La partie spéculative – l'action cultivatrice hydroponique – répond largement à une logique déductive : elle intègre la démarche scientifique et épistémologique du féminisme et lesbianisme matérialiste comme cadre de référence structurant, puis elle arrose le germe spéculatif d'énoncés issus de cette démarche pour découvrir chemin faisant la façon dont ce germe peut prendre racine et éclairer la subjectivité masculine. Concrètement, cette logi-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

que déductive s'appuie sur de nouveaux « nœuds » ou condensés, dont celui de « la masculinité *dialectique* » : si les rapports de genre sont bien des rapports de classe, si le genre précède et construit bien le sexe…, alors la masculinité est principalement définie par son caractère dialectique et est de fait problématique car oppressive. Finalement, cette logique déductive aboutit au postulat de l'existence d'une expertise masculiniste : un sens épistémique-pratique permettant aux dominants de s'orienter dans une ambiance genrée et d'agir de façon à maintenir et maximiser leurs intérêts malgré un degré de résistance fortement augmenté depuis la seconde « vague » féministe.

2

La partie empirique – l'action cultivatrice de mise en terre – répond par contre à une logique inductive : à partir de consignes relativement simples et terre à terre (avoir le sentiment d'avoir de la chance ; relater des comportements masculins problématiques) – conçus de façon à tenir compte des résistances psychiques des hommes interrogés – je tente de construire progressivement les contours vécus d'une conscience masculine de domination. En d'autres termes, la démarche inductive répond à une double exigence : celle, analytique, de partir du concret pour monter progressivement en généralité ; celle, phénoménologique et interactionniste, de documenter, à travers le prisme de la conscience masculine de domination, le rapport vécu que ces hommes entretiennent à la réalité genrée.

L'aboutissement de ces deux démarches analytiques respectives devrait logiquement mener à un décalage genré, un « gender(ed) gap » épistémique et ce à plusieurs titres : d'une part, de par les démarches mêmes, puisque la première relève plutôt de la déduction spéculative, la seconde plutôt de l'induction empirique ; d'autre part, de par la position genrée occupée par les « interlocuteurs » respectifs, les femmes (engagées) et les hommes (engagés ou non) puisque selon l'épistémologie matérialiste du *standpoint*, la position occupée structure et form(at)e la perception de la réalité genrée. C'est à l'aune de ce décalage épistémique qu'il devient possible d'envisager des pistes supplémentaires d'actions abolissantes des rapports de genre : c'est bien en connaissant de l'intérieur ses ennemis, qu'une lutte politique peut progressivement transformer ce champ aimanté que sont les rapports de genre, afin d'en modifier structurellement les lois d'attraction et de répulsion au bénéfice des dominés. En d'autres termes, cet exercice doctoral souhaite répondre d'une part au credo bien connu de Sun Tzu : « connais ton ennemi et connais-toi toi-même » (dont le double sens structure ce travail), d'autre part, à l'impératif politique exprimé par Nicole-Claude Mathieu : « aller à l'essentiel : la connaissance intime des stratagèmes et stratégies de l'ennemi, sans laquelle tout général d'armée sait qu'il ne gagnera pas » (2006, p. 6).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

PARTIE I
ÉTUDE EXPLORATOIRE : LES RAPPORTS DE GENRE ET LA QUESTION DU POUVOIR.

Introduction

Le choix du sujet abordé dans cette étude exploratoire est avant tout le fruit d'une pratique militante personnelle et collective en tant qu'homme concernant les rapports de genre. Mes propres démarches pour remettre en cause ma place d'homme au sein d'une société patriarcale m'ont amené à formuler certaines questions à propos de mon propre comportement et de ma façon de vivre mon rapport aux femmes. Cette démarche individuelle m'a ensuite amené à participer à la mise en place de pratiques collectives, c'est-à-dire de groupes de parole mixtes et non-mixtes sur les rapports de genre.

Au sein de ces groupes mixtes, systématiquement et de façon quasi inévitable, un décalage asymétrique se faisait sentir entre, d'une part, les femmes et, d'autre part, les hommes. Le décalage était tel que la discussion en devenait impossible, car femmes et hommes ne semblaient pas aborder de la même façon le sujet des rapports de genre. Le sujet même semblait ne pas être le même pour le groupe des femmes et celui des hommes.

Au sein des groupes non-mixtes masculins, ce décalage-là ne se faisait pas sentir, puisque nous nous trouvions de façon prédominante entre membres du même groupe social (masculin, Blanc, hétérosexuel). Pourtant, très rapidement et assez systématiquement, un autre décalage se faisait sentir. Tant qu'il s'agissait d'aborder le vécu des hommes en ce qu'il peut avoir de douloureux, de conflictuel ou de difficile à vivre, une certaine discussion, un certain échange était possible. Mais, lorsqu'il s'agissait de questionner notre place d'homme, c'est-à-dire de membre d'un groupe social privilégié vis-à-vis des femmes, la discussion devenait impossible, les hommes venaient de moins en moins aux réunions, l'intérêt pour le groupe se faisait moindre.

J'en concluais à l'époque que les hommes étaient prêts à prendre en considération les analyses et pratiques féministes dans la mesure où ils avaient quelque chose à y gagner, un certain enrichissement humain, un élargissement de leur palette de comportements humains. Mais, dès qu'il s'agissait de considérer et de concrètement agir de telle façon qu'un autre rapport de force entre homme(s) et femme(s) devienne possible, les hommes – même ceux qui se disaient « féministes » ou « proféministes » ou « antisexistes » – changeaient de discours et de pratique. La remise en cause de son propre pouvoir et de ses pratiques vis-à-vis des femmes était rapidement et facilement assimilée à de l'autoflagellation, un manque de sens de soi, une volonté de plaire aux amies féministes, etc. Tout se passait comme si les hommes ne pouvaient pas, de façon sincère et volontaire, agir sur leur statut de privilégié afin de le transformer partiellement vers une pratique de moindre oppression,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

vers un autre rapport de force vis-à-vis des femmes. Je remarquais également qu'un discours[1] bien différent était de rigueur lorsqu'il s'agissait non pas des rapports de genre mais du racisme ou de libéralisme économique, probablement du fait de la proximité et de l'intimité des rapports de force entre femmes et hommes, surtout hétérosexuels.
Ce vécu concret au sein des mouvements antisexistes, antipatriarcaux m'a donc amené à poser la question du pouvoir de façon plus théorique en analysant, d'une part, les écrits féministes radicaux – comme cadre de référence – et, d'autre part, les écrits d'hommes 'pro-féministes' ou d'inspiration féministe. Ce même mouvement de fuite devant la question du pouvoir genré et sa remise en cause se retrouve-t-il dans les écrits des hommes sur les rapports de genre ? Trouve-t-on un équivalent théorique, une élaboration théorique donnant un fondement argumenté à une autre conceptualisation des enjeux de pouvoir au sein des rapports femmes-hommes ?

Je vais dans un premier temps présenter les écrits de quelques féministes radicales afin de comprendre et de cerner leurs analyses de la place du pouvoir dans les rapports de genre. Le féminisme radical n'est pas un courant d'analyse strictement défini, aussi le fait de sélectionner certaines auteures au détriment d'autres représente un premier enjeu. J'ai choisi de me restreindre à quatre féministes radicales parmi les plus productives dont la pensée forme un cadre d'analyse cohérent et qui continuent d'influencer les pratiques et les analyses des nouvelles générations de féministes radicales. Malgré l'opposition entre elles sur un point important, celui du lesbianisme comme stratégie politique contre l'oppression de genre, je considère que leurs analyses sont compatibles et contribuent, à travers leurs approches respectives, à créer un cadre d'analyse féministe radical marqué par les éléments interreliés que sont le matérialisme, l'anti-naturalisme et l'analyse de classe de sexe. Leurs différences d'analyse – souvent complémentaires – ressortent par contre plus clairement lorsqu'on aborde leurs analyses respectives des mécanismes politiques d'oppression : le monopole des armes et des outils comme moyen de division socio-sexuée du travail ; le travail domestique comme mode de production patriarcal ; l'appropriation physique des femmes comme objets, le sexage ; la domestication et exploitation de la capacité reproductrice des femmes. En effet, si l'analyse de ces techniques institutionnalisées d'oppression de genre s'inscrit dans un même cadre, elle témoigne de la spécificité de chacune des auteures féministes radicales. Bien que ces analyses aient été publiées initialement il y a plus de vingt ans, et qu'elles peuvent sembler démodées par le vocabulaire utilisé, leur présenta-

[1] Je dis bien « discours » car lorsque l'on confronte ces hommes sur les implications théoriques et politiques de ce discours au niveau des pratiques, un certain libéralisme ressortait rapidement qui rendait impossible un réel travail théorique et politique sur ces autres rapports sociaux oppressifs (Vidal, 1998 ; Kom'boa, 1999).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tion permet de rappeler un mode d'analyse structurel octroyant une place centrale au pouvoir au sein des rapports de genre, et toujours pertinent à mes yeux malgré les évolutions sociopolitiques et juridiques en la matière.

Je présenterai ensuite les analyses développées par quelques auteurs masculins engagés. Le terme « engagés » fait référence au fait que tous ces auteurs s'inscrivent dans un courant d'analyse *a priori* favorable aux thèses féministes (radicales) et sont donc supposés développer une analyse compatible avec celles des féministes, ou au moins expliciter et argumenter leurs désaccords théoriques. Les auteurs sélectionnés ne représentent pas un courant commun bien que tous s'inscrivent dans l'anti-naturalisme et ne sont ni essentialistes ni différentialistes. Deux de ces auteurs se consacrent avant tout au versant masculin des rapports de genre en analysant, d'une part, la construction identitaire masculine et les pratiques d'ordre sexuel, et, d'autre part, les dynamiques intra-genre et leur effet sur les rapports de genre. Les deux autres auteurs développent une théorie globale des rapports de genre : d'une part, en élaborant une analyse de genre fondée sur les pratiques, d'autre part, en analysant l'importance des échanges symboliques concernant les rapports de genre. Les analyses masculines seront présentées en fonction de ce qu'elles développent sur la place du pouvoir dans les rapports de genre et de la façon dont est analysé le pouvoir de genre.
Finalement, je tenterai à travers leur comparaison de constater ou non un éventuel glissement, un changement dans l'analyse du pouvoir au sein des rapports de genre. En préalable à cette analyse comparative en tant que telle, un chapitre sera consacré à l'épistémologie féministe matérialiste et ses implications pour le travail (politique) d'analyse de la part de chercheurs masculins. L'épistémologie du point de vue féministe implique en effet qu'en fonction de la position sociale de sexe des auteur-e-s, un type différent de travail s'impose selon le genre de l'auteur, car les chercheurs masculins ne disposent pas de certains éléments cruciaux dont disposent les chercheures femmes, étant donné leur appartenance à la classe de sexe opprimée. Suivront alors trois axes d'analyse comparative sur la question du pouvoir dans les rapports de genre. Un premier concernera en particulier les écrits du sociologue Welzer-Lang sur la question de la classe de sexe et sur ses critiques d'une analyse structurelle des rapports de genre. Un deuxième concernera les écrits des sociologues Bourdieu et Welzer-Lang quant à leur analyse des dynamiques masculines au sein des rapports de genre, et plus particulièrement les concepts de « prison de genre » ou « hommes victimes ». Finalement, un troisième axe concernera l'analyse, développée en particulier par Bourdieu mais relevant du sens commun, sur la responsabilité des femmes dans leur propre oppression à travers le concept de « consentement » ou d'« adhésion » à l'oppression.
Cette étude exploratoire n'a donc pas pour but de critiquer les analyses féministes telles quelles puisque l'épistémologie du point de vue féministe

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

implique, à mon avis et entre autres, qu'il n'appartient pas aux chercheurs membres de la classe dominante de critiquer les analyses féministes, mais plutôt de fournir des éléments concernant les moyens d'oppression utilisés par les hommes. L'analyse développée au cours de cette étude exploratoire espère contribuer à ce type de travail en démontrant comment les chercheurs masculins peuvent nier ou minimiser la dimension du pouvoir dans les rapports de genre, et redoubler ainsi l'oppression de genre à travers leurs propres analyses « engagées ». Ce postulat de non-critique des analyses féministes peut être considéré comme problématique et même à l'opposé de tout esprit de recherche philosophique ou scientifique, mais il me semble pourtant qu'il peut être pertinent – au moins stratégiquement – dans la recherche masculine critique des rapports de genre.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE I

Le féminisme radical

Introduction

La dénomination de féminisme radical correspond en France à une certaine façon d'analyser les rapports entre les hommes et les femmes. Ce mode d'analyse est développé par un nombre de chercheures féministes analysant différents champs de l'activité humaine au sein de sciences humaines différentes comme la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie ou de la philosophie. Les chercheures que j'ai sélectionnées dans cette partie exploratoire sont Christine Delphy et Colette Guillaumin, sociologues, Nicole-Claude Mathieu et Paola Tabet, anthropologues. Malgré les différences d'analyse, ces chercheures féministes ont des points forts en commun qui forment ensemble un cadre d'analyse féministe radical.

Le principal point en commun est le matérialisme au sens large. Il s'agit pour ces chercheures de ne pas s'arrêter aux niveaux psychologiques, idéologiques ou discursifs des faits mais d'analyser les rapports sociaux matériels concrets comme étant la base de la réalité humaine. Les sentiments, désirs, idées communes ou spontanées reflètent selon cette approche avant tout et surtout une certaine structure sociale influençant les places des différents agents humains en fonction d'un certain rapport de force, déterminant qui dispose de pouvoir et qui n'en dispose pas. Il s'agit alors d'analyser quelles sont les pratiques matérielles concrètes qui donnent forme à la réalité telle qu'elle est aujourd'hui dans notre société et dans d'autres sociétés et la façon dont ces pratiques matérielles déterminent les agents humains. Le matérialisme consiste donc en ceci : toujours rapporter les valeurs à l'organisation sociale et matérielle.

Si Christine Delphy s'interroge sur les pratiques matérielles donnant forme aux rapports entre femmes et hommes au sein des sociétés occidentales industrialisées contemporaines, Paola Tabet va surtout se pencher sur les pratiques des sociétés non-occidentales, non-industrialisées contemporaines. Collette Guillaumin développe plus une analyse générale théorique des rapports entre hommes et femmes élaborant le concept de sexage comme définissant la spécificité des rapports entre hommes et femmes. Nicole-Claude Mathieu s'interroge plus sur les questions d'ordre épistémologique et celles concernant les effets matériels de l'oppression sur la conscience. Les approches sont donc différentes et mon but n'est pas de faire une synthèse de ces écrits mais de tenter d'extraire ce que leurs analyses expriment au niveau de la place du pouvoir au sein des rapports hommes-femmes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

1. Un cadre d'analyse commun

1.1. Le matérialisme

Un premier point important concerne l'analyse matérialiste des rapports entre femmes et hommes. Le féminisme étant avant tout un mouvement social de révolte, il implique la croyance à la possibilité du changement, donc à l'idée que la situation a une origine sociale. Ceci amène le féminisme matérialiste à considérer les productions intellectuelles (théories scientifiques, domaines scientifiques, catégorisation en domaines,…) comme le produit de rapports sociaux, et comme ceux-ci sont des rapports d'oppression, les productions intellectuelles en seront le reflet. Il faut donc rejeter les sciences telles qu'elles sont construites, car elles ne peuvent pas cerner correctement les rapports entre hommes et femmes, tant qu'elles n'incluent pas le concept d'oppression des femmes. Le féminisme matérialiste exige d'inclure les rapports sociaux d'oppression – les pratiques masculines – dans tous les niveaux de l'expérience humaine, car toute connaissance qui ne reconnaît pas l'oppression sociale la nie, et en conséquence la sert objectivement.

Le féminisme matérialiste applique aux rapports femmes-hommes l'analyse matérialiste générale affirmant « qu'un lien organique […] unit, dans toute humanité, l'organisation sociale, en particulier celle de la production, avec les systèmes de représentations et au-delà avec la culture au sens large des ethnologues : les façons de faire autant que les façons de voir » (Delphy, 1998, p. 24). Il en est ainsi de la sexualité, que le féminisme matérialiste, en incluant le point de vue des femmes conceptualise comme un lieu où les hommes pratiquent l'exploitation et l'appropriation des corps des femmes pour leurs « besoins » et envies.

Concrètement, l'analyse féministe matérialiste considère que les humains sont construits – à travers des rapports sociaux, des pratiques d'exploitation, d'oppression et d'appropriation – en membres de groupes sociaux opposés. Selon leur appartenance ou non au groupe dominant des hommes, les humains bénéficient ou non – en tant que membres et relativement indépendamment de leur volonté, de leurs sentiments, de leur analyse – des privilèges de ce groupe. Ces privilèges sont des faits et non une histoire de volonté, de choix, de préférence, de valeurs. C'est l'appartenance à un groupe social constitué par des rapports sociaux matériels d'oppression qui va déterminer ce qui se passe au niveau psychologique, émotionnel, relationnel. Ainsi,

> « l'association d'une femme avec un homme n'a donc pas le même sens objectif pour lui et pour elle, ce que reflète la norme idéologique (le mariage et les « relations humaines » en général sont l'affaire des femmes et la préoccupation majeure d'une « vraie » femme), ce que reflète la réalité des subjectivités différentes des hommes et des femmes (l'importance de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'amour et des sentiments en général dans la conscience des femmes) » (Delphy, 1998, p. 187).

Il existe donc une dissymétrie structurelle entre les hommes et les femmes. Dissymétrie d'abord matérielle, en terme de bénéfices et d'avantages pour le groupe des hommes et de contraintes, d'exploitation et d'appropriation pour le groupe des femmes, qui détermine l'ensemble des rapports individuels (quel que soit le niveau du rapport : professionnel, sexuel, affectif, intellectuel, conversationnel…) que des femmes et des hommes établissent et développent « ensemble ». Les sentiments spontanés qu'éprouvent les femmes et les hommes dans ces relations sont donc déterminés, surdéterminés par cette dissymétrie structurelle et on ne peut pas percevoir et considérer l'importance de ces sentiments en soi sans analyser les fonctions qu'ils remplissent au niveau matériel. Le féminisme matérialiste implique ici, et ailleurs, de toujours et systématiquement rapporter à l'organisation sociale et matérielle – les pratiques – tous les niveaux de l'existence humaine des femmes et des hommes. Il implique par exemple, d'analyser au sein des rapports d'ordre conversationnel quelles sont les pratiques concrètes d'appropriation et d'exploitation bénéficiant aux hommes, donc au détriment des femmes (Monnet, 1997).

Tandis que l'idéalisme va, par exemple, analyser la reconnaissance que recherchent les hommes de la part des femmes comme étant le moteur de différentes pratiques matérielles, le féminisme matérialiste analyse cette reconnaissance non seulement comme un bénéfice parmi d'autres mais aussi comme un moyen d'obtenir les autres bénéfices car elle permet :

– de voiler le caractère d'extorsion des services rendus par les opprimés ; de les faire apparaître comme des dons volontaires ;

– de voiler les mécanismes de cette extorsion ; tandis que l'extorsion est réalisée par exemple par l'appropriation de la force de travail, elle est présentée comme relevant de l'amour, du don de soi ;

– à l'extorsion de prendre des formes diversifiées, ce qui est spécifique des oppressions d'ordre personnel où les opprimés ne doivent pas des prestations précises et clairement identifiées ;

– aux hommes de ressentir une satisfaction à travers la reconnaissance, l'admiration et l'amour des femmes (Delphy, 1998).

En d'autres termes, « une fois la reconnaissance posée comme le mobile et le bénéfice, l'oppression matérielle des femmes est automatiquement exclue comme mobile et bénéfice » (Delphy, 1998, p. 223).

Ce renversement de la causalité – la croyance que la dépréciation des femmes est la cause et non l'effet de l'organisation sociale – est l'essence même de l'idéologie (de l'oppression), qui elle-même est nourrie par l'idéalisme, le biologisme et le psychologisme. Le biologisme (et sa variante le naturalis-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

me) permet de trouver un fondement, une origine aux valeurs en dehors de la société. Le psychologisme fait de même en expliquant les rapports sociaux en les ramenant à des mécanismes d'ordre psychologique.

1.2. La critique du naturalisme

Un deuxième point important commun aux féministes radicales est la critique du naturalisme. Ce discours naturaliste « explique » que les actions d'un groupe humain sont dues à leur statut de chose, ayant une place dans un certain ordre naturel car programmé ainsi de l'intérieur de la matière vivante. Se mélangent ainsi déterminisme et téléologisme pour expliquer que ces actions sont naturelles donc indépendantes des rapports sociaux.

Le discours naturaliste chosifie les femmes, les réifie dans la pensée elle-même. Ainsi, lorsqu'on évoque la sexualité, soit les femmes sont objectivées comme sexe, soit leur sexualité est niée. Des discours comparables sont faits sur les notions d'intelligence, d'intuition et aboutissent à la négation de la conscience des femmes. Cette réification passe par une mise en avant de contraintes naturelles, d'évidences somatiques.

Ce niveau discursif-idéologique va s'alimenter dans l'évolution des sciences pour intégrer l'idée génétique – la détermination par les gènes d'un groupe spécifique – et reflète ainsi qu'il s'agit bien dans les faits matériels d'une appropriation de la classe de sexe des femmes, et non d'une appropriation de certaines femmes. La stabilité de ce rapport d'appropriation se retrouve donc dans les discours attribuant aux femmes, et à elles seules, des qualités naturelles. Il est toujours possible aujourd'hui, à l'opposé d'autres groupes dominés comme les ouvriers ou les Noirs, de développer des discours sur la différence naturelle des femmes vis-à-vis des hommes. Cette différence naturelle est d'ailleurs uniquement imputée aux femmes, aux appropriées, qui se retrouvent enfermées dans leur « être », leur essence.

La différence des femmes n'est pas formulée comme une différence dans les rapports sociaux (droits, nourriture, salaire, indépendance) mais comme un trait intérieur exquis, une différence « en nature ». « Au lieu d'analyser la différence, dans les rapports sociaux quotidiens, matériellement, on glisse, on fuit sur le côté, en pleine mystique » (Guillaumin, 1992, p. 67). La mystique de la différence permet de ne pas prendre conscience des relations concrètes et sociales d'appropriation : « 'Appropriées' nous voulons bien à condition que cela reste dans le vague et demeure abstrait : surtout pas d'accusations… » (Guillaumin, 1992, p. 68).

Et la fonction de l'idéologie de la nature est bien de voiler ces rapports concrets. Elle pose un rapport à la nature du groupe des femmes différent de celui du groupe des hommes. Les hommes sont dans un rapport *à* la nature : il y a une médiation, une distanciation, une extériorité des hommes face à la nature qui leur permet de se définir par des pratiques de transformation, de domination de la nature, par lesquelles ils transcendent la nature ; tandis que la nature des femmes consisterait à "être" nature, permanence. Ceci rend les

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

femmes interchangeables, car avant tout membres d'une autre espèce et non personnes humaines ; et, de surcroît, programmées par un message génétique particulier pour effectuer certaines tâches d'élevage, domestiques, affectives, etc. La création, l'initiative, l'innovation reviennent ainsi irrémédiablement aux hommes tandis que toute action provenant des femmes sera perçue et interprétée comme relevant de leur nature. En bref, l'idéologie de la nature affirme que les rapports sociaux étant ce qu'ils sont, ils ne peuvent être autrement, ils doivent rester identiques et cela est dû à la programmation interne des femmes. Cette idéologie qui caractérisait aussi le racisme par rapport à des groupes sociaux ayant subi et subissant des rapports d'exploitation, d'appropriation, d'esclavage, comme les humains « Noirs ». L'analyse de cette naturalisation d'un rapport social matériel a permis à Colette Guillaumin de mieux appréhender les mécanismes de naturalisation des rapports entre humains nommés femmes et humains nommés hommes.
La critique du naturalisme et de sa fonction idéologique d'invisibilisation des rapports matériels sociaux, qu'il s'agisse des rapports entre humains désignés Noirs (de couleur) et humains désignés Blancs, ou des rapports entre humains désignés femmes et humains désignés hommes permet de faire émerger les rapports sociaux matériels à la base des catégorisations des humains en groupes naturels différents. Cette remise en cause de l'évidence de l'existence des groupes biologiques de femmes et d'homme permet de revenir à la question des rapports de pouvoir entre hommes et femmes.

1.3. Classes de sexe – sexe et genre

Un troisième point important commun aux féministes radicales est l'idée que la dynamique de pouvoir est source de la division et hiérarchisation des humains en hommes et en femmes.
Une première façon d'analyser cette dynamique consiste à considérer qu'hommes et femmes forment des classes sociales, des classes de sexe. Cette conception est une suite logique de l'application du matérialisme aux rapports de genre. Le refus de toute forme de naturalisme, de biologisme ou de psychologisme pour comprendre les rapports entre hommes et femmes, implique la reconnaissance de l'origine sociale, donc politique, de la division même des humains en hommes et en femmes. Il s'agit de partir du « fait incontestable qu'ils sont socialement nommés, socialement distingués, socialement pertinents » et de s'interroger « sur cette pratique sociale : comment est-elle réalisée ? À quoi sert-elle ? » (Delphy, 1998, p. 23). Si les humains mâles et les humaines femelles ont certaines caractéristiques biologiques différentes, le féminisme matérialiste refuse de reconnaître une valeur explicative ou fondatrice quelconque à ces caractéristiques et c'est dans ce but qu'il introduit la notion de classe dans l'analyse des rapports entre hommes et femmes. La notion de classe permet de répondre à la question de l'explication sociale de la constitution des sexes de façon meilleure que la notion de groupe social.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « On peut penser que ces groupes – le dominant et le dominé – ont chacun une origine *sui generis* ; qu'existant déjà, ils entrent ensuite en rapport, un rapport qui, dans un troisième temps, devient caractérisé par la domination. Or que dit à ce sujet le concept de classe ? Il inverse ce schéma : il dit qu'on ne peut pas considérer chaque groupe séparément de l'autre, puisqu'ils sont unis par un rapport de domination, ni même les considérer ensemble mais indépendamment de ce rapport. […] Le concept de classe met en outre la domination sociale au cœur de l'explication » (Delphy, 1998, p. 28).

Les classes de sexe, c'est-à-dire les hommes et les femmes, sont donc créées et simultanément hiérarchisées. C'est leur rapport pratique qui les constitue en tant que tels. Il n'y a donc pas d'une part des femmes et d'autre part des hommes, existant tels quels et ensuite des rapports de force qui s'instaureraient donnant lieu à un système patriarcal ou autre. Le fait de percevoir certains humains en tant qu'hommes et d'autres en tant que femmes fait partie du système patriarcal – d'une organisation spécifique des humains en terme de sexe – de la même façon que le fait de percevoir certains humains comme Noirs et d'autres comme Blancs fait partie et est condition de l'existence même du système raciste.

Une autre façon d'analyser cette dynamique de pouvoir concerne la question du rapport entre sexe et genre telle qu'elle est formulée par Delphy ou Mathieu.

Selon Delphy, la notion de genre a été créée pour faire référence à tout ce qui, des différences entre les sexes, apparaît comme relevant de l'aspect social et arbitraire du masculin et du féminin, à l'opposé de ce qui relève du biologique et du physiologique. Mais si, dans un premier temps, la notion de genre signifie une avancée dans la compréhension des rapports entre femmes et hommes, dans un deuxième temps elle peut devenir problématique, si elle semble tenir pour évident et ne pas remettre en cause la notion de sexe comme relevant, elle aussi, du social. La paire genre-sexe pourrait entériner une vision où le sexe est perçu comme le contenant de contenus variés et arbitraires, le genre c'est-à-dire une vision où le sexe précède le genre. Delphy oppose à cette vision la précédence du genre sur le sexe : selon cette perspective le sexe est un marqueur, un signe de hiérarchisation sociale plus qu'un critère biologique clair et cohérent.

Si le sexe est un marqueur, un signe de la division sociale en tant que trait physique, il faut néanmoins relever qu'il n'est pas un marqueur à l'état pur, car il est le fruit d'un acte social qui consiste à réduire les nombreux indicateurs, plus ou moins corrélés entre eux et susceptibles de degrés composant le sexe à un seul indicateur source d'une classification dichotomique. Mais cet indicateur, la présence ou absence de pénis, est faiblement corrélé avec les différences fonctionnelles entre les individus concernant la procréation.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

De nombreux humains, non-porteurs de pénis, sont incapables de procréer et sont pourtant rangés dans la catégorie des femmes, c'est-à-dire des humains capables de procréation. La notion de sexe relève donc elle aussi du social plus que du biologique puisqu'elle est le fruit d'un acte social.

La notion de genre permet donc de faire émerger le social du naturel lié à la notion de sexe et une fois cette partie sociale clairement établie en propre, de revenir ensuite sur la notion de départ, le sexe. Une fois ce social émergé, le genre est pensable indépendamment du sexe et permet de constater deux dynamiques pratiques : celle de division, et celle de hiérarchisation. Et l'analyse féministe matérialiste démontre que les pratiques sociales matérielles entre femmes et hommes relèvent de l'oppression, de l'exploitation et de l'appropriation. Il y a donc une hiérarchisation matérielle entre d'une part les humains dominants – les hommes – et les humains dominés – les femmes. Si on accepte l'idée que l'organisation sociale est première et que les valeurs ne peuvent qu'être adéquates à cette organisation sociale, il faut conclure que « dans le paradigme de l'adéquation, c'est-à-dire de la construction sociale des valeurs, le masculin et le féminin sont les créations culturelles d'une société fondée, entre autres hiérarchies, sur une hiérarchie de genre » (Delphy, 1991, p. 98). Autrement dit, le sexe masculin et le sexe féminin sont des créations culturelles basées sur certaines pratiques sociales d'oppression, d'exploitation et d'appropriation. Ceci implique que le masculin et le féminin sont liés l'un à l'autre mais aussi que le contenu de chacune de ces catégories est déterminé par cette structure sociale et donc, que le féminin et le masculin ne délimitent pas la totalité des potentialités humaines. De plus, les valeurs d'une société égalitaire ne peuvent pas être imaginées comme la somme ou la combinaison du masculin et du féminin actuels puisqu'une fois abolis les rapports hiérarchiques entre humains désignés mâles, donc construits hommes et humains désignés femelles, donc construits femmes, les catégories masculin et féminin ne survivront pas, ni leurs valeurs respectives.
Pour pouvoir penser le genre, il faut être capable de penser le non-genre c'est-à-dire pour comprendre ce qui est, il faut être capable d'imaginer ce qui n'existe pas. « Que l'analyse du présent soit nécessaire à la construction d'un autre futur, point n'est besoin de le démontrer ; mais ce qui est moins reconnu, c'est que l'utopie constitue l'une des étapes indispensables de la démarche scientifique, de toute démarche scientifique » (Delphy, 1991, p. 100).

Nicole Claude Mathieu développe une analyse matérialiste et anti-naturaliste comparable des enjeux autour du rapport entre genre et sexe. L'« hétérogénéité entre sexe et genre (leur nature différente) […] amène à penser, non plus que la différence des sexes est 'traduite' […] ou 'exprimée' ou 'symbolisée' à travers le genre, mais que le genre construit le sexe » (Mathieu, 1991b, p. 256). La correspondance actuelle entre sexe et genre est

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

d'ordre sociologique, donc politique. Les rapports sociaux sont analysés à travers les concepts dynamiques de domination, d'oppression et d'exploitation des femmes par les hommes comme donnant lieu à une construction sociale de la différence, à une différenciation sociale des sexes. À partir de cette analyse de la construction sociale du genre, l'attention se réoriente vers la construction sociale du sexe. Le sexe, en tant qu'élément biologique fait non seulement l'objet de manipulation en ce qui concerne sa réalité biologique mais est utilisé idéologiquement en tant qu'élément considéré uniquement comme biologique pour construire la hiérarchie de genre.
Le genre construit le sexe (en tant que catégorie) afin d'organiser le pouvoir d'un sexe sur l'autre. La femme est conçue comme femellité construite, comme femelle objectivement appropriée et idéologiquement naturalisée. Le paradoxe consiste à comprendre que le sexe social – défini par Mathieu comme « la définition idéologique qui est donnée du sexe, particulièrement de celui des femmes […] et les aspects matériels de l'organisation sociale qui utilisent (et aussi transforment) la bipartition anatomique et physiologique » (Mathieu, 1991b, p. 266) – est une réalité parce que les humains ont été divisés selon un critère construit (le sexe biologique) afin de créer le pouvoir d'une partie des humains (nommés hommes) au détriment d'une autre partie (nommés femmes).
Comme Guillaumin le formule, à propos de la notion de race, il s'agit de comprendre que la notion de sexe en tant que taxinomie présumée naturelle et la notion de genre en tant que taxinomie sociale sont des créations sociales ayant une fonction politique de division et de hiérarchisation des humains en deux classes dont les intérêts matériels sont opposés et où la classe des hommes exploite, approprie et domine la classe des femmes. De même que les races n'existent pas mais que la réalité politique construite sur l'idée de race existe bel et bien, les sexes n'existent pas bien que la réalité politique construite sur l'idée de sexe existe bel et bien.

1.4. La question hétérosexuelle

Contrairement aux éléments précédents de matérialisme, d'anti-naturalisme et d'analyse de classe, la question de l'hétérosexualité divise les féministes radicales présentées ci-dessus, voire les oppose aux lesbiennes radicales. Cette division concerne également les auteures étudiées, car Delphy ne semble pas partager sur ce point l'analyse développée par Guillaumin et Mathieu.
Dans son analyse des modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre comme allant de pair avec la précédence du genre sur le sexe, Mathieu définit le lesbianisme « comme une attitude politique (consciente ou non) de lutte contre le genre hétérosexuel et hétérosocial qui fonde la définition des femmes et leur oppression » (Mathieu, 1991b, p. 260) car « le refus de relations sexuelles entre hommes et femmes est vu […] soit comme logique et 'préférable', soit comme logique et impératif car ces relations sont conçues

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

comme une collaboration de classe » (Mathieu, 1991b, p. 260). On retrouve de façon moins explicite certains éléments chez Guillaumin dans sa définition du sexage. L'obligation sexuelle imposée aux femmes révèle « que l'essentiel de la relation entre un homme et une femme, c'est l'usage physique. Usage physique exprimé ici sous sa forme la plus réduite, la plus succincte : l'usage sexuel » (Guillaumin, 1992, p. 23). De plus, sa notion de sexage – l'appropriation matérielle de la classe des femmes par la classe des hommes – exprime particulièrement bien l'appropriation et la réification propres à l'hétérosexualité masculine, ce que l'on ne retrouve pas dans l'analyse de Delphy en terme d'exploitation de la force de travail. L'analyse de Tabet concernant la domestication de la reproduction pourrait également être lue comme considérant l'homosexualité comme une forme de résistance : la reproduction

> « en tant que système de contrôle et de manipulation de tout individu femelle […] devient ainsi le pivot de tout rapport entre les sexes et de tout rapport sexuel. Au point que hétérosexualité et homosexualité pourraient à la limite apparaître comme des sous-produits de la scission, telle qu'elle a été décrite, entre sexualité reproductive et non reproductive, ou mieux, du contrôle et de l'imposition de la reproduction » (Tabet, 1998, p. 152).

Selon l'analyse lesbienne radicale, le lesbianisme est « une prise de position politique face au système de pouvoir des hommes et non […] une simple orientation sexuelle ou […] le choix affectif et sexuel de certaines femmes » (Durocher, 1991, p. 85). Le lesbianisme est analysé comme la mise en pratique de l'analyse matérialiste et féministe de la construction sociale des femmes en groupe différent, approprié et exploité par les hommes. Selon Monique Wittig, l'hétérosexualité est un système social, enrobé d'un discours sentimental, basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes produisant le discours de la différence. Le refus de l'hétérosexualité, lorsqu'il s'inscrit dans un discours politique, permet de développer une conscience de classe pour les femmes et de proposer des moyens concrets pour casser le rapport d'appropriation. Il implique donc le refus de vouloir devenir une femme. « Car, en effet ce qui fait une femme c'est une relation sociale particulière à un homme […] qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques […] relation à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles » (Wittig, 1985, p. 116). Le lesbianisme fournit non seulement la seule forme sociale dans laquelle il est possible aux humains désignés femelles de vivre libres mais participe également de façon cruciale à la remise en cause et l'abolition des catégories femme et homme. Selon Wittig, les lesbiennes ne sont donc pas des femmes et le lesbianisme permet aux humains désignés femelles de revendiquer une identité au-delà des catégories de sexe et loin de toute forme d'essence féminine ou de différence.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Notre combat vise à supprimer les hommes en tant que classe, au cours d'une lutte de classe politique – non un génocide. Une fois que la classe des hommes aura disparu, les femmes en tant que classe disparaîtront à leur tour, car il n'y a pas d'esclaves sans maîtres » (Wittig, 1985, p. 111).

Une analyse opposée à celle des lesbiennes radicales est développée par Lesseps. Selon elle, (Lesseps, 1980), l'hétérosexualité n'est pas une institution oppressive en soi, bien qu'elle le soit actuellement. Elle est oppressive dans la mesure où elle ne permet pas d'autres formes de relation, qu'elle stigmatise le lesbianisme, et dans la mesure où elle s'inscrit dans des rapports de genre inégalitaires. Il n'est pourtant pas correct de parler de choix politique lesbien puisque le désir sexuel est quelque chose qui préexiste au conscient et est le fruit de certaines causes. Le choix lesbien ne peut alors que faire référence à la libération d'un désir déjà présent mais réprimé ou aliéné. Le désir hétérosexuel des femmes ne peut être assimilé à un désir d'être opprimée ou à une collaboration avec l'oppresseur puisque « si des femmes désirent des hommes, c'est qu'un homme ne peut être défini dans tout son être comme oppresseur, pas plus qu'une femme ne peut être définie entièrement comme opprimée » (Lesseps, 1980, p. 59). Le désir hétérosexuel des femmes doit donc être conçu comme relevant d'un autre plan de la réalité des rapports humains, et surtout comme faisant l'objet d'une répression et d'une canalisation vers l'être objet plutôt que sujet. Il faut donc – au niveau individuel et collectif – lutter contre la représentation et le traitement des femmes comme objets, pour l'instauration d'un espace mental où les hétérosexuelles peuvent se représenter un désir propre aux femmes, se représenter les hommes comme objets de désir et se représenter la réciprocité du désir. Étant donné que l'oppression de genre passe par l'hétérosexualité, il faut aussi l'investir comme un lieu de lutte, de « guérilla quotidienne » (Lesseps, 1980, p. 63), afin de la transformer pour qu'elle ne soit plus qu'un rapport de désir entre humains mâles et humains femelles où l'oppression a été supprimée. « La réalisation individuelle des rapports hétérosexuels constitue, chez les femmes et chez les hommes, tout un éventail de comportements, diversifiés, souvent contradictoires avec les normes. […] Ces contradictions montrent cependant qu'aucun être humain […] n'est un robot social » (Lesseps, 1980, p. 65). Bien qu'une hétérosexuelle soit forcément amenée à des compromis avec les hommes, ceci fait directement partie du vécu des femmes et c'est bien de ce vécu contradictoire que part le féminisme et qu'il doit prendre en compte : « L'hétérosexualité d'une femme se vit donc dans la contradiction entre le besoin de s'affirmer comme sujet autonome, le besoin de communiquer d'égal à égal avec l'autre moitié de l'humanité, et les représentations et coercitions qui la réduisent à l'état d'objet » (Lesseps, 1980, p. 65).

Cette argumentation n'explique pourtant pas l'existence du désir hétérosexuel ni la raison pour laquelle celui-ci perdure. Selon Lesseps,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'orientation sexuelle est conditionnée dès l'enfance et structure profondément l'identité de chacun ; on ne peut donc pas par volontarisme la défaire ou la supprimer bien qu'on puisse agir sur sa libération. L'analyse féministe hétérosexuelle consiste donc à montrer que le désir entre les sexes n'empêche ni n'exclut l'oppression d'un groupe de sexe par l'autre, et inversement que cette oppression n'empêche ni n'exclut le désir hétérosexuel.
On peut finalement relever que cette opposition politique entre féministes radicales (hétérosexuelles et lesbiennes) et lesbiennes radicales a pour objet le rapport et le mode concrets (de résistance) des femmes à l'oppression masculine subie : s'agit-il avant tout d'un « Ennemi Principal » ou plutôt d'ennemis principaux ? La lutte concerne-t-elle avant tout l'abolition d'un « système » ou plutôt la lutte contre des/ses agents ? Il me semble que nous retrouvons là un nœud conceptuel de toute analyse politique : quel rapport y a-t-il entre une structure sociale oppressive et des agents oppressifs ? De quelle façon ces deux éléments peuvent-ils être pensés simultanément ?

2. Des modes d'exercice du pouvoir

2.1. Monopole des armes et des outils

Paola Tabet s'intéresse dans son analyse des sociétés non-occidentales, non-industrialisées contemporaines à la division socio-sexuée du travail. Elle s'intéresse plus particulièrement à ce qui cause techniquement cette division et la logique de pouvoir que cette division technique révèle. Cette analyse permet de constater une première façon d'analyser les pratiques sociales matérielles comme relevant de rapports sociaux d'oppression des hommes sur les femmes.
Tabet s'oppose aux analyses qui concevaient cette division comme résultant des caractères physiologiques des femmes (les contraintes biologiques des grossesses et des soins aux enfants) et la qualifiait de complémentaire et réciproque, par rapport à la place des hommes :

> « Ma thèse est que la division du travail n'est pas neutre, mais orientée et asymétrique, même dans les sociétés prétendument égalitaires ; qu'il s'agit d'une relation non pas de réciprocité ou de complémentarité mais de domination : que cette domination se manifeste objectivement et que des constantes régissent la répartition des tâches, qui reflètent les rapports de classe entre les deux sexes » (Tabet, 1998, p. 16).

En effet, dans différentes sociétés de chasseurs-collecteurs-agriculteurs, femmes et hommes n'effectuent pas les mêmes types de tâches car les femmes et les hommes n'ont pas accès aux mêmes outils et les femmes n'ont généralement pas accès aux outils-armes. Les hommes s'approprient ainsi les moyens les plus efficaces pour agir sur l'extérieur, se distanciant ainsi à travers cette médiation technique de la nature, ce qui transforme le rapport à leur corps. Les femmes, par contre, sont obligées de limiter leurs actions à ce

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

que leur permet leur corps et se retrouvent ainsi limitées par leurs corps, que ce soit dans leur rapport à la nature ou à la violence d'autres humains, les hommes.

Ce privilège matériel est reflété au niveau symbolique par la valorisation des outils complexes comme étant masculins et signes de masculinité (les hommes vont porter en permanence certains armes-outils sur eux), et des tâches effectuées par les hommes à l'aide de ces outils comme étant héroïques, courageuses.

Il ressort de cette analyse que la division socio-sexuée du travail est appréhendable et explicable par une analyse politique, c'est-à-dire en termes de rapports sociaux d'exploitation, d'appropriation et d'oppression des femmes par les hommes, puisque l'analyse politique permet de comprendre un nombre de pratiques et d'attitudes différentes et de leur donner sens. C'est un mécanisme d'ordre sociopolitique, le monopole des hommes sur les armes et les outils complexes et inversement « l'impossibilité pour les femmes de se fabriquer des armes, leur dépendance des hommes pour la quasi-totalité des instruments de production » (Tabet, 1998, p. 74) qui est à la base de la division socio-sexuée du travail.

Cette analyse de la division technique du travail entre hommes et femmes peut être un premier pas vers une analyse plus globale des rapports sociaux entre hommes et femmes. Comme l'écrit Paola Tabet :

> « Le contrôle par les hommes de la production et de l'emploi des outils et des armes est confirmé comme étant la condition nécessaire de leur pouvoir sur les femmes, basé à la fois sur la violence (monopole masculin des armes) et sur le sous-équipement des femmes (monopole masculin des outils). Condition sans laquelle ils auraient difficilement pu atteindre une appropriation aussi totale des femmes, une telle utilisation dans le travail, la sexualité, la reproduction de l'espèce » (Tabet, 1998, p. 75).

2.2. Mode de production domestique

Un autre mode d'exercice de pouvoir des hommes sur les femmes est analysé par Christine Delphy à l'aide d'une grille de lecture marxiste non orthodoxe ayant pour but de développer une analyse matérialiste de l'oppression des femmes. Elle formule les hypothèses suivantes : « 1. Le patriarcat est le système de subordination des femmes aux hommes dans les sociétés industrielles contemporaines. 2. Ce système a une base économique. 3. Cette base est le mode de production domestique » (Delphy, 1998, p. 7), c'est-à-dire le travail effectué au sein du foyer par les femmes, qui est habituellement exclu du champ de la production et de l'économie, considéré comme sans valeur économique car non-rémunéré. Avant les analyses féministes matérialistes,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

le travail effectué par les femmes au sein du domicile, qu'il s'agisse du travail ménager ou du travail d'élevage, n'était même pas considéré comme étant du travail mais comme une activité allant de soi pour les femmes prenant soin de leur habitat, de leurs enfants et de leur mari. Une fois le travail effectué par les femmes au sein du domicile reconnu comme étant du travail, et après l'intégration des femmes dans le monde du travail non-domestique, le caractère gratuit du travail domestique effectué par les femmes-épouses pour les hommes-époux n'en devient que plus évident, puisque, si les femmes produisent ces biens et ces services (services de nettoyage, culinaires, sociaux) à l'extérieur de la famille, elles sont rémunérées et ceux-ci sont pris en compte dans l'évaluation du revenu national, donc considérés comme productifs et dotés de valeur. La nature des tâches effectuées est donc sans lien avec le caractère gratuit du travail domestique. Aussi, Delphy argumente que « ce sont les rapports de production qui expliquent que leurs travaux soient exclus du monde de la valeur. Ce sont les femmes qui sont exclues du marché (de l'échange) en tant qu'agents économiques, et non leur production » (Delphy, 1998, p. 35).

Ce sont les rapports de production, c'est-à-dire le fait que les femmes produisent au sein de la famille, qui créent la non-valeur, le non-paiement, la gratuité de leur travail. Autrement dit, la famille, unité de production est le lieu d'annulation de la valeur du travail effectué par les femmes, quel qu'il soit : ménager, d'élevage, artisanal, agricole etc. Selon Delphy, cette annulation et ce qui en découle, c'est-à-dire l'appropriation totale ou partielle de la force de travail des femmes-épouses pour les hommes-époux sont induits institutionnellement par le contrat de mariage : « le mariage est l'institution par laquelle un travail gratuit est extorqué à une catégorie de la population, les femmes-épouses » (Delphy, 1998, p. 135). Si cette appropriation (obligation du travail ménager) n'est plus inscrite explicitement dans les textes de loi, puisqu'en 1965 a été abrogée l'obligation pour la femme-épouse d'avoir l'autorisation de l'homme-mari pour travailler à l'extérieur, on peut néanmoins la déduire des interventions judiciaires sanctionnant le non-respect des devoirs de l'épouse.

Cette appropriation de la force de travail des femmes par les hommes est aujourd'hui de plus en plus une appropriation partielle de la force de travail des femmes, puisque les femmes peuvent vendre leur force de travail sur le marché du travail même si cette liberté est toute relative puisqu'elles ne sont libres que de fournir un double travail contre une certaine indépendance économique. Elles ne récupèrent donc ni un temps, ni une valeur, par contre elles sortent partiellement d'un rapport de production caractérisé par la dépendance personnelle.

L'institution du mariage, mécanisme d'appropriation de la force de travail des femmes, fait l'objet de contraintes de la part du système patriarcal pour que les femmes y entrent et y restent. Ces contraintes sont de plusieurs ordres : culturel, relationnel-affectif et matériel-économique. Les contraintes

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

matérielles-économiques sont mesurables par la différence de niveau de vie des femmes mariées comparées aux femmes célibataires. Si le mariage amène une mobilité descendante des femmes, il amène au contraire une mobilité ascendante pour les hommes, ce qui donne lieu à un écart considérable entre les possibilités économiques des deux. Les femmes qui divorcent se retrouvent donc dans une situation aggravée, ce qui redouble les pressions au mariage. Un deuxième type de contrainte au mariage est lié à la charge matérielle des enfants qui continuent d'incomber majoritairement aux femmes-mères. Cette continuation de la charge humaine et matérielle des enfants éclaire l'institution du mariage comme bénéficiant de l'institution de la responsabilité exclusive des femmes vis-à-vis des enfants. L'exemption collective des hommes de l'élevage des enfants à travers l'exploitation collective des femmes pour l'élevage des enfants contraint les femmes à chercher un soutien matériel auprès des hommes, en se mariant. Ces différentes contraintes matérielles forcent donc les femmes au mariage. Et, « l'état de mariage incite objectivement à son maintien ou, si une union particulière se termine, au remariage » (Delphy, 1998, p. 139).

À partir de cette analyse, Delphy développe les principes d'une analyse de classe pour les rapports de genre. Le mode de production industriel donne lieu à l'exploitation capitaliste, le mode de production familial, à l'exploitation patriarcale. Contrairement au mode de production industriel, le mode de production domestique ne connaît pas de critères fixes : prestations, horaires, type. Les femmes travaillant sur le mode de production domestique ne connaissent pas de prestations précises, établies clairement ; elles ne sont pas rémunérées selon un barème fixe puisque la richesse de leur mari détermine leur niveau d'entretien ; elles fournissent des prestations très différentes selon les besoins du mari pour le même entretien, « et la seule solution pour elles consiste à fournir les mêmes services à un homme plus riche : la conséquence logique de la non-valeur de leur travail est la course au beau mariage » (Delphy, 1998, p. 48). Contrairement aux salariés qui dépendent du marché et d'un nombre (théoriquement) illimité d'employeurs auxquels ils vendent leur force de travail, les femmes produisant sur le mode domestique non seulement « donnent » gratuitement leur force de travail mais elles se trouvent également dans une relation de dépendance personnelle à un homme : exploitation domestique et dépendance personnelle vont ensemble. En tant que groupe effectivement soumis à ce rapport de production, les femmes constituent une classe. En tant que catégorie d'êtres humains destinés par naissance à entrer dans cette classe, elles constituent une caste.

2.3. Appropriation des corps

Si Delphy analyse le patriarcat avant tout comme un système d'exploitation économique à travers l'exploitation et l'appropriation du travail domestique des femmes, Colette Guillaumin développe une approche différente du pouvoir des hommes à travers le concept du sexage qu'elle définit comme « le

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

rapport où c'est l'unité matérielle productrice de force de travail qui est prise en main, non la seule force de travail » (Guillaumin, 1992, p. 19). Il s'agit d'un rapport non seulement d'appropriation de la force de travail mais également et surtout d'appropriation physique directe, une appropriation matérielle du corps. Cette appropriation a pour but d'accroître les biens, les libertés, le prestige des hommes ainsi que de rendre leur vie possible dans de meilleures conditions. Et c'est cette appropriation qui est la nature spécifique de l'oppression des femmes.

L'institution du mariage est dans ce cadre l'apparence contractuelle d'un rapport entre deux personnes, un propriétaire de soi-même et une non-propriétaire de soi-même. Il ne s'agit pas d'un contrat par lequel les femmes cèdent leur force de travail, mais un contrat par lequel les femmes se cèdent en tant qu'unité matérielle à un homme particulier. Cette cession est une cession en bloc, sans limites : la femme-épouse est supposée donner directement au mari son individualité, sans médiation qu'elle soit monétaire ou quantitative. Le contrat de mariage ne stipule aucunement ce qui pourrait être l'objet de l'échange entre un homme et une femme (entretien contre x nombre d'heures de travail domestique, x nombre d'enfants). Il signifie selon Guillaumin uniquement le passage d'un corps déjà approprié collectivement, d'un homme (le père) à un autre homme (le mari) : « Le fait qu'il n'y ait pas de terme au travail, pas de mesure de temps, pas de notion de viol (ceci est de première importance) montre que cette cession est faite en bloc et sans limites. Et que […] ce qui est cédé n'est pas la force de travail mais bien l'unité matérielle que forme l'individu lui-même » (Guillaumin, 1992, p. 34-35).

L'appropriation directe, physique des femmes par les hommes est donc préexistante au mariage et existe à un niveau collectif autant qu'individuel. Ceci veut dire que les femmes sont, selon l'analyse de Guillaumin, la propriété des hommes. « Le mariage […] légalise et entérine une relation qui existe avant lui et en dehors de lui, l'appropriation matérielle de la classe des femmes par la classe des hommes : le sexage » (Guillaumin, 1992, p. 36).

Comme dans l'esclavage et le servage, il y a appropriation du temps (disponibilité sans limite de temps) ; appropriation des produits du corps : en particulier, les enfants. Les enfants continuent d'être un enjeu de pouvoir lors de divorce, séparation où les hommes revendiquent non pas leur prise en charge matérielle mais leur possession ; appropriation sexuelle, usage physique sexuel monnayé (prostitution) et non-monnayé (mariage). L'obligation sexuelle implique que les hommes se sentent propriétaires de leurs corps et revendiquent l'accès aux corps des femmes : les hommes 'prennent' les femmes et que l'inverse n'est pas envisagé ; instrumentalisation des femmes pour la prise en charge physique, matérielle et affective des membres du groupe.

Pour Guillaumin, la charge physique et la charge sexuelle sont au centre des rapports de genre ; l'appropriée est attachée au service matériel du corps du

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dominant et des corps qui appartiennent à ou dépendent de ce dominant. Cette spécificité rapproche le groupe social des femmes des castes inférieures rattachées au même type de tâches.

L'appropriation de la classe des femmes est réalisée à travers différents moyens : défavorisées sur le marché du travail (moindre salaire, chômage élevé,…), elles sont contraintes à chercher un statut d'épouse, c'est-à-dire de se vendre et non de vendre leur seule force de travail ; confinées dans l'espace privé, elles subissent un dressage positif (idéologie domestique) et négatif (idéologie de l'insécurité à l'extérieur) qui impose des limites à leur liberté de mouvement (horaires, lieux,…) ; les hommes s'arrogent un droit que sur les femmes, et tel homme sur telle femme, et sur toutes les femmes qui ne marchent pas droit et le démontrent par l'usage de la force ; un des moyens de coercition des hommes pour soumettre et apeurer la classe des femmes et montrer qu'elles sont leur propriété est la contrainte sexuelle ; l'arsenal juridique et le droit coutumier traduisent le fait que les femmes n'ont pas, en tant que telles, la propriété d'elles-mêmes, ne sont pas fondamentalement des sujets juridiques. Tous ces facteurs causent une absorption, dilution de la conscience des femmes dans d'autres individualités et empêchent leur émergence comme sujet, individualité, donc leur autonomie psychologique et matérielle :

> « La confrontation à l'appropriation matérielle est la dépossession même de sa propre autonomie mentale ; elle est plus brutalement signifiée dans la charge physique des autres dépendants que dans n'importe quelle autre forme sociale que prend l'appropriation : quand on est approprié matériellement on est dépossédé mentalement de soi-même » (Guillaumin, 1992, p. 19).

Ceci peut se concrétiser à travers l'analyse des meurtres de femmes. En effet, lorsque des femmes sont assassinées en tant que femmes (meurtres individuels, collectifs), ces actes ne sont jamais analysés comme engageant le corps social dans son fonctionnement et le concernant tout entier comme lors d'attentats terroristes « classiques ». En effet, ces actes révèlent la règle que les hommes ont des droits de propriété sur les femmes, et que « s'ils abusent de ces droits ils sont fous, anormaux psychologiquement mais ne vont pas à l'encontre d'une loi fondamentale. Ils mésusent d'un droit, mais n'y contreviennent pas » (Guillaumin, 1992, p. 146). Le fait qu'entre hommes et femmes est toujours supposé exister d'une façon ou d'une autre de l'amour, empêche de penser ces relations personnalisées (dont les viols, meurtres) en termes de rapport d'oppression. Dans l'analyse spontanée, non-féministe, les femmes sont, en tant que classe sociale, l'objet d'un déni de réalité : dès que la classe sociale des femmes est visée en tant que telle, elle n'existe plus, elle se dissout dans les particularités (prostituée, mère castratrice, vieille femme, épouses incapables).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Le concept de sexage permet de donner sens à une série de rapports sociaux matériels entre hommes et femmes comme relevant avant tout d'un système d'appropriation collective physique de la classe des femmes par la classe des hommes, dans lequel s'inscrivent les rapports d'appropriation physique individuelle des femmes. L'accent est mis non pas sur l'exploitation d'un travail ou l'exclusion de l'accès aux armes ou outils-complexes, mais sur le rapport concret réifiant les femmes, propriétés des hommes. Leur appropriation est certes soumise à certaines règles de bonne utilisation mais reste avant tout un rapport de sujet à objet, d'humain à chose.

2.4. Domestication et exploitation de la reproduction

Un des aspects majeurs d'invisibilisation de la nature sociale des rapports entre hommes et femmes, des pratiques matérielles concrètes instaurant les rapports entre la classe sociale des femmes et la classe sociale des hommes concerne la capacité reproductrice. La capacité de certaines femmes à la reproduction est majoritairement perçue et analysée comme étant une donnée naturelle, un événement biologique hors du champ social, historique et donc des rapports de genre ; et elle est utilisée comme explication évidente de la place sociale des femmes dans les sociétés. Paola Tabet propose au contraire d'analyser la reproduction comme étant organisée socialement, comme terrain de base des rapports de genre (Tabet, 1998).

Vu les données biologiques concernant la relative infertilité de l'espèce humaine – en premier lieu le caractère intermittent et non nécessairement lié à la reproduction de la pulsion sexuelle féminine – il semble nécessaire de mettre en place socialement un dispositif assurant le maximum de couverture des possibilités de conception : une régulière et fréquente exposition au coït. Le dispositif social répondant le mieux aux caractères spécifiques de la sexualité des femmes est l'institution du mariage qui semble garantir le maximum de probabilité de fécondité ; en général, le mariage assure une permanence de l'exposition au coït, donc une permanence de l'exposition au risque de grossesse. Mais l'institution du mariage n'est pas un dispositif suffisant en soi. Un appareil complexe et variable de pressions idéologiques (idéologie de la maternité) et de contraintes physiques et matérielles (accès inégal aux moyens de production, aux ressources financières,…) est nécessaire afin que cette institution actualise sa fonction reproductive. Cet appareil met en œuvre plusieurs moyens généraux assurant l'appropriation collective et individuelle du corps des femmes dans un but reproductif. « Dressage psychique, contrainte, mutilation physique, les modalités d'intervention sur la sexualité des femmes, de traumatisation, sont variées et nombreuses : avec plus ou moins d'acharnement, de travail, de violence, de succès aussi, il s'agit de refaçonner l'organisme en le spécialisant pour la reproduction » (Tabet, 1998, p. 151). La contrainte passe par l'usage de la force, en particulier le viol. Le viol individuel ou collectif, de cérémonie ou de punition, a

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pour but de briser la résistance des femmes 'récalcitrantes' et sa menace est présente pour prévenir toute insoumission.

La surveillance de la fécondation, de la grossesse et de l'accouchement constitue aussi un volet du dispositif d'appropriation des corps des femmes à des fins reproductives. Il varie énormément de société en société : dans certaines la surveillance est littérale dès le constat de grossesse avec enfermement de la femme et surveillance par des parents du père, dans d'autres il s'agit de limiter la connaissance et l'accès aux moyens contraceptifs, aux techniques d'avortement ou aux possibilités de tuer le nouveau né. En Occident, on peut constater l'accaparement par les médecins hommes de la gestion de l'accouchement au détriment des matrones et des sages-femmes.

Ces moyens institutionnels de contrôle et de gestion de la reproduction peuvent être accompagnés d'interventions ponctuelles sur la capacité de reproduction. Une première de ces interventions concerne le travail fait pour déterminer le moment précis de fertilité des femmes ce qui permet une gestion technique plus précise, plus économique de la reproduction. La deuxième intervention concerne la coupure de la séquence reproductive, c'est-à-dire la coupure du processus reproductif allant du coït au sevrage de l'enfant. Ce processus constitue une unité biologique, qui peut être rompu par des interventions sociales comme l'infanticide des filles chez les Eskimos, ou la mise en nourrice des enfants. On pourrait ainsi considérer que la reproduction

> « en tant que système de contrôle et de manipulation de tout individu femelle […] devient ainsi le pivot de tout rapport entre les sexes et de tout rapport sexuel. Au point qu'hétérosexualité et homosexualité pourraient à la limite apparaître comme des sous-produits de la scission, telle qu'elle a été décrite, entre sexualité reproductive et non reproductive, ou mieux, du contrôle et de l'imposition de la reproduction » (Tabet, 1998, p. 152).

Loin d'être un trait naturel des femmes, une fonction naturelle, la reproduction est l'objet de la manipulation sociologique la plus forte et la plus complexe des conditions biologiques de la sexualité humaine.

Ainsi, selon Tabet, la reproduction pourrait être analysée comme étant un travail. C'est, en effet, une activité requérant une dépense d'énergie mesurable, qui, sans être indispensable à l'individu reproducteur, aboutit à la création d'un produit extérieur : un nouvel être ; une activité qui relève, chez les humains du choix et de la décision, de la gestion sociale donc du social plus que du biologique (Tabet, 1998). Comme le travail intellectuel, l'activité reproductrice s'accomplit à l'intérieur du corps avec des instruments, matériaux internes, et n'a pas encore abouti à une extériorisation complète via la technologie.

Dès lors que l'activité reproductrice est considérée comme du travail, se pose la question de son exercice libre ou contraint. Étant donné le caractère spécifique de ce travail – impliquant un accès au territoire corporel même de la personne – son appropriation implique l'appropriation de la personne

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

même dans son intégrité. L'imposition de ce type de travail implique une violation même du corps et de l'intégrité des femmes. L'exploitation peut consister non seulement à imposer la grossesse mais aussi à priver l'agent reproducteur de la gestion des conditions de travail (choix du partenaire, temps de travail, rythme), à imposer le type de produit, à exproprier l'agent reproducteur de son produit, à l'exproprier sur le plan symbolique de sa capacité et de son travail reproductifs. Loin d'être un trait purement naturel, la capacité reproductrice est transformée socialement en une appropriation des corps des femmes par des moyens institutionnels et ponctuels incluant l'utilisation de la violence physique et sexuelle et du dressage psychique.

Conclusion

Le féminisme radical développe un cadre conceptuel et des analyses des rapports de genre qui s'opposent largement à l'analyse spontanée des rapports entre hommes et femmes. L'approche féministe matérialiste permet d'inverser les liens de causalité fréquemment développés par les sociétés entre des pratiques matérielles sociales et les arguments invoqués pour justifier ou expliquer ces rapports. L'analyse des pratiques matérielles sociales détourne notre attention des discours prédominants sur les hommes et les femmes, pour s'intéresser à ce que font concrètement et réellement les hommes et les femmes. Ces pratiques nous révèlent, lorsqu'on est prêt à considérer les rapports femmes/hommes selon un point de vue conflictuel – comme cela a été fait et intégré partiellement pour d'autres rapports sociaux (analyse de classe, de race,…) – que ces rapports ne sont pas nécessairement moins matériels et conflictuels. L'application du féminisme matérialiste aboutit à l'identification d'intérêts collectifs opposés, ce qui est exprimé par la notion de classe de sexe, et à l'identification de pratiques masculines individuelles et collectives de perpétuation et de renforcement de ces intérêts opposés. Le fait d'émettre de telles analyses sur les rapports hommes-femmes, plus particulièrement de formuler de telles analyses sur le groupe social des hommes, représente une rupture épistémologique importante.

La particularité des modes et conséquences de l'oppression patriarcale, du sexage est la proximité et intimité permanente entre les membres des deux classes sociales. La contrainte permanente à la mixité, à l'hétérosexualité, au mariage, à la reproduction rend particulièrement difficile la compréhension des rapports entre hommes et femmes de façon aussi conflictuelle et matérielle. Il est violent – mais également source d'épanouissement – pour les femmes d'adopter un point de vue féministe matérialiste remettant en cause aussi radicalement tout un dressage psychique et physique, tout en vivant en permanence, de façon intime ou non, avec des membres de la classe des hommes. Les sentiments positifs existant entre hommes et femmes – sympathie, amitié, affinité, amour, désir – bloquent ou freinent lourdement la possible émergence d'une telle reconceptualisation des rapports individuels et collectifs entre hommes et femmes, aussi n'est-il pas surprenant que les ana-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

lyses féministes radicales présentées ci-dessus aient été produites par des lesbiennes.

Les rapports de pouvoir permanents exercés par les hommes sur les femmes rendent extrêmement difficiles la formulation et l'expression de ces re-conceptualisations des rapports femmes-hommes. Toute remise en cause radicale des rapports de pouvoir actuels rencontre des violences masculines individuelles et collectives psychiques, physiques et sexuelles. De la simple négation à la ridiculisation, de la stigmatisation à l'injure, de l'exclusion sociale à la violence physique et sexuelle, toutes ces réactions masculines ont pour but et majoritairement pour effet de réduire les femmes au silence ou à une remise en cause non-politique des rapports entre hommes et femmes. C'est-à-dire une remise en cause qui ne place pas les actes individuels dans un cadre plus large, qui n'identifie pas les actes individuels comme relevant d'une dynamique collective politique en termes de perpétuation et renforcement des privilèges d'une partie des humains au détriment d'une autre partie.

L'analyse féministe matérialiste place donc le pouvoir à la source des rapports de genre mêmes et au cœur des rapports entre hommes et femmes. Cette analyse n'est pas déterministe au sens où elle ne fournirait pas de possibilités de transformation sociale des rapports actuels, car en identifiant les pratiques sociales matérielles et structurelles de pouvoir, elle permet de penser et de développer des stratégies individuelles et collectives de résistance et de transformation des rapports individuels et collectifs. Dans la mesure où les femmes sont exploitées par le mode de production domestique, Delphy permet la conceptualisation de formes de résistance individuelle au mode de production domestique que pourraient être le paiement des femmes-épouses par les hommes-époux pour les services domestiques fournis, la sortie de ce mode de production par la vente de sa force de travail sur le marché du travail non-domestique ou le refus du mode de production domestique à travers des formes relationnelles nouvelles. Guillaumin, à travers son analyse du sexage, permet de penser et de mettre en place des modes de vie individuels et collectifs échappant partiellement au sexage à travers le lesbianisme, le refus de rapports intimes avec des hommes. Tabet développe pour sa part des analyses, non présentées dans cette synthèse, permettant de penser et de mettre en acte des alternatives à l'exploitation sexuelle, domestique et intime à travers la tarification explicite, négociée de services sexuels, domestiques, conversationnels, psychologiques (Tabet, 1987, 1991). Mais dans la mesure où les féministes radicales présentées analysent des structures sociales oppressives, seul l'abolition de ces structures mêmes peut transformer profondément les rapports de genre et permettre aux femmes de sortir de cette position sociale structurelle d'oppression.

L'analyse féministe matérialiste identifie également des contradictions ou tensions structurelles dans les différents modes d'exercice du pouvoir des hommes sur les femmes. Ainsi, l'appropriation collective des femmes identi-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

fiée crée des tensions avec l'appropriation individuelle des femmes ; l'appropriation de la force de travail des femmes est en contradiction avec la possibilité de vendre une partie de leur force de travail sur le marché du travail et de gagner ainsi en autonomie ; la domestication des femmes pour la reproduction analysée par Tabet comme produisant l'hétérosexualité et l'homosexualité crée des tensions avec les formes d'autonomie que constituent les pratiques des lesbiennes… Une analyse de ces lieux de frictions structurelles entre différents modes d'appropriation, d'exploitation et d'oppression des femmes par les hommes permet d'identifier des possibilités de liberté ou de sortie partielle de ces rapports d'oppression.
Pourtant, il est important de signaler que ces analyses féministes radicales, lesbiennes radicales, semblent avoir un effet « chape de plomb » pour de nombreuses femmes et les quelques hommes qui les lisent dans la mesure où leur perspective macro-sociale, structurelle et systémique semble, et ceci malgré leur accentuation de la nature sociale des rapports et catégories de sexe, ne pas laisser de place à l'individualité, à la complexité, à l'autonomie des femmes, donc à la possibilité de changement.

Toute la difficulté semble résider dans la possibilité de penser l'oppression en même temps que la marge de manœuvre, la structure déterminante ainsi que l'action créatrice, le niveau macro-social ainsi que le niveau micro-social – sans pour autant nier ou diminuer la place du pouvoir dans les rapports de genre. D'un point de vue masculin, il s'agit de penser l'oppression et l'exploitation et surtout les privilèges collectifs et individuels dont je bénéficie en tant qu'homme, en accentuant ma responsabilité individuelle et celle des hommes collectivement. Si je peux agir individuellement sur les modes d'oppression des femmes dans mes rapports individuels (exploitation du travail domestique, appropriation sexuelle et affective, violence domestique…), participer à une remise en cause du pouvoir masculin au niveau de la société, je ne peux pas nier ma position sociale et sa détermination sur mon rapport au monde et aux autres, et les privilèges concordants (libre accès au monde de l'emploi, à la sphère publique, absence de menaces et violences masculines,…).
Le féminisme radical, de par son approche structurelle et matérialiste, pose un cadre d'analyse et de compréhension des rapports de genre mais celui-ci peut sembler réducteur dans la mesure où les marges de manœuvre et d'autonomie, la complexité et richesse individuelle ont peu ou pas de place, ce qui motive certaines à considérer ce féminisme radical comme « redoublant » ou « réifiant » les rapports de pouvoir. Pourtant, lorsqu'on considère le contexte sociopolitique des 70 et 80, il semble assez logique de privilégier une approche structurelle et systématique macro-sociale afin de pouvoir inverser la charge de la preuve. Développer une analyse accentuant les marges de manœuvre disponibles aux femmes aurait certainement rendu quasiment impossible la rupture épistémologique nécessaire à la transforma-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tion de l'analyse des rapports de genre. Lorsque l'on constate la difficulté continue à faire reconnaître l'oppression des femmes – et ce malgré ces analyses structurelles et systématiques macro-sociales – il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'une théorisation plus « complexe » et « nuancée » aurait produit politiquement. L'enjeu pourrait donc consister à développer une théorisation octroyant plus de place à la marge de manœuvre des femmes, aux capacités de résistance et aux stratégies d'autonomie, tout en tenant compte du caractère structurel de l'oppression de genre et de la nature profondément oppressive des rapports femmes-hommes.

Un enjeu récurrent de l'opposition analyse « structurelle » ou analyse « complexe » des rapports de genre me semble lié à la façon dont est conçue l'oppression. Je ne considère pas que l'oppression constitue un plan ou un registre du vécu humain autre que ceux ressentis comme épanouissants ou enrichissants. Aucun niveau du vécu humain des femmes n'est exempt de l'oppression mais cela ne signifie pas que l'oppression exclut, soit incompatible avec des expériences agréables ou positives. Le propre de l'oppression hétérosexuelle patriarcale me semble même être qu'il soit possible de se sentir bien et de prendre plaisir à certains aspects d'une relation malgré le fait qu'elle relève de l'exploitation ou de l'appropriation. Les deux sont à penser ensemble car ils existent manifestement ensemble et constituent justement une des difficultés spécifiques des rapports de genre. Si je prends un exemple de ma propre vie – le principal dont je pense qu'il puisse s'approcher un minimum de certains aspects de l'expérience de la domination vécue par les femmes – le fait d'avoir été maltraité en tant qu'enfant par des adultes (père, instituteurs) pendant un nombre d'années sans réelle possibilité d'alternatives, m'a confronté durant cette période à ce mélange paradoxal qui consiste à apprécier, aimer, avoir besoin et envie de la présence d'un homme, à vivre certaines expériences ressenties comme égalitaires et épanouissantes avec cet homme et à être structurellement dominé et maltraité par ce même homme. Ces actes individuels s'inscrivent bien dans une dynamique collective où les adultes sont dans une position sociale asymétrique en terme de pouvoir, et c'est bien en tant qu'enfant que j'ai subi ces violences, c'est-à-dire en tant que membre d'un groupe social défini comme inférieur et traité tel quel. Les sentiments positifs que j'ai pu ressentir pour mon père pendant ces années-là étaient bien authentiques, personnels, miens et en même temps il y avait domination et violence et le fait que j'ai pu vivre certaines choses agréables n'oblitère pas le fait que les rapports sociaux adultes/enfants relèvent structurellement de la domination.

C'est pourquoi je pense qu'il peut ne pas y avoir opposition entre analyse « structurelle » et « complexe », macro-sociale et micro-sociale, « politique » et « psychologique ». Il s'agit peut-être plutôt de s'accorder sur une définition de l'oppression et des modalités du vécu humain en tant que tel.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE II

Les analyses masculines engagées

Introduction

Suite aux différents écrits féministes et au mouvement social des femmes, plusieurs auteurs masculins se sont intéressés aux rapports de pouvoir entre hommes et femmes et ont développé des analyses qui se posent en continuité avec les analyses féministes. Ces analyses reprennent certains concepts et analyses féministes (rapports de genre, domination masculine, réification sexuelle, genre,…) et, pour certaines, s'affirment (pro)féministes. La synthèse suivante des analyses de quatre auteurs masculins permet de voir la façon dont ceux-ci se sont appuyés sur la théorisation féministe pour développer une analyse masculine critique des rapports de genre et comment celle-ci met l'accent sur le versant masculin ou développe une analyse théorique globale reprenant les thématiques féministes.

Le choix des auteurs masculins a été fait en fonction de leur problématisation explicite du pouvoir dans les rapports de genre, ce qui est le cas de très peu d'auteurs masculins. Les quatre auteurs suivants seront présentés : John Stoltenberg est metteur en scène et avant tout politiquement engagé depuis les années '70 auprès des féministes radicales américaines. Il s'inscrit dans le courant d'analyse féministe radical américain qui accentue l'oppression sexuelle comme étant la racine de l'oppression de genre et s'intéresse plus particulièrement aux questions de la pornographie masculine hétérosexuelle ou gay et développe une analyse de la socialisation des hommes comme agents de la domination masculine. Daniel Welzer-Lang est sociologue et se revendique « pro-féministe », solidaire des féministes et s'intéresse aux dynamiques masculines intra-genre pour analyser la construction sociale de la masculinité. Ses références théoriques féministes sont les féministes radicales présentées ci-dessus, mais il tend à s'inscrire de plus en plus dans un cadre d'analyse *queer* ; Bob Connell est un sociologue australien travaillant sur l'éducation et les dynamiques de classe, peu connu en France. Il développe avant tout une sociologie de la pratique qu'il applique à la construction du genre, aux structures de genre et à la formation genrée de la personnalité. Bien qu'il analyse peu la question du pouvoir en tant que tel – et ce malgré le titre prometteur de son livre principal sur la question *Gender and power* – son analyse tient compte des analyses féministes en la matière. Chez Pierre Bourdieu, anthropologue et sociologue, l'analyse des rapports de genre se cantonne à leur dimension idéelle et à la question des structures symboliques de l'inconscient androcentrique. Il propose de développer une analyse matérialiste de l'économie des biens symboliques en matière de rapports entre femmes et hommes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Stoltenberg et Welzer-Lang seront présentés parallèlement, vu leur engagement politique explicite auprès des féministes et leur faible surface théorique ; puis, Connell et Bourdieu ensemble, vu leur analyse « globale » de sociologue sur les rapports hommes-femmes et leur théorisation plus élaborée. Les synthèses sont faites en fonction de ce qui semble pertinent pour dégager leurs analyses respectives de la question du pouvoir genré.

1. Des analyses masculines engagées, « pro-féministes »

1.1. Une analyse psychosexuelle de la masculinité

John Stoltenberg s'inscrit dans la pensée féministe radicale américaine qui octroie une place cruciale à la sexualité et aux formes d'oppression liées : « nous considérons le féminisme radical comme cette forme de féminisme qui, en particulier par sa focalisation sur toutes les formes de violences sexuelles – dont le viol, les agressions sexuelles, la pornographie et la prostitution – cherche à exposer et éliminer à la racine l'oppression dont l'origine se trouve dans la suprématie masculine et le genre hiérarchique » (Stoltenberg, Communication personnelle).

L'identité sexuelle – la croyance que la masculinité et la féminité existent et que l'on est soit masculin soit féminin – est une idée politique, une des plus fondamentales, avec laquelle nous interprétons notre existence. Sa force provient entièrement de l'effort humain pour la soutenir et elle exige un effort quasiment à temps plein et durant toute la vie de la part de tout le monde pour son maintien et sa vérification. L'idée de sa propre identité sexuelle doit être recréée en permanence à travers des actes et des sensations – en faisant certaines choses et en n'en faisant pas certaines autres. Notre identité sexuelle nous semble en même temps réelle et certaine, comme si elle existait quelque part là-bas, tandis que concrètement nous la mesurons toujours à celle des autres considérés comme plus masculins ou féminins.

Plusieurs théories scientifiques américaines ont tenté de localiser le fondement de l'identité sexuelle dans la réalité matérielle, par exemple, à travers l'existence et l'influence de certaines hormones. Ces hormones supposées mâles, androgènes, masculiniseraient les cellules du cerveau en connectant de façon chimique les réseaux neuraux de la sexualité avec ceux de l'agressivité, entraînant une existence mentale conjointe de l'érotisme et du terrorisme. Le nœud de ces théories est d'affirmer que le comportement suit l'identité sexuelle biologique.

On constate que couramment la valeur d'une action humaine est déterminée en fonction du sexe de la personne agissante. Cette éthique spécifique au sexe est observée particulièrement dans les transactions concernant la stimulation génitale. Les enjeux autour de l'identité sexuelle y sont tellement importants qu'on ne peut quasiment plus les distinguer de ce qui relève de l'érotique. Les anxiétés liées à la réalisation de l'identité sexuelle sont telles qu'elles déterminent grandement les actes réalisés : les hommes agiront de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

telle façon que leur identité sexuelle sera renforcée et non remise en cause et ceci fait partie intégrante de la tension sexuelle qu'ils ressentent ; les femmes agiront de telle façon que leur vie ne sera pas menacée par les anxiétés identitaires des hommes et les violences psychiques et physiques potentielles liées à un sentiment d'échec identitaire. Stoltenberg définit ces enjeux comme le « nœud de l'érotisme et de l'éthique – la liaison entre l'érotisme que nous ressentons et l'éthique de nos actes, entre la sensation et l'action, entre le ressentir et l'agir » (Stoltenberg, 1990, p. 14). C'est le point où la sexualité spécifique au genre émerge de nos choix de comportement, et non de l'anatomie ; où l'aspect artificiel et illusoire de nos identités sexuelles est le plus saisissable et où nous faisons face à notre croyance à l'existence de deux sexes et à notre appartenance à l'un des deux et pas à l'autre.

Stoltenberg conçoit que les hommes personnifient (*impersonate*) l'identité sexuelle masculine comme des acteurs apprennent à jouer au théâtre. Pour être de bons acteurs de l'identité sexuelle masculine, les hommes doivent : croire sans aucun doute à leur propre bonté et à la justesse morale de leurs buts, indépendamment du jugement des autres ; adhérer rigoureusement à un nombre de comportements, caractéristiques appropriés pour un homme (donc inappropriés pour une femme) ; croire sans questionnement à leur propre cohérence quelles que soient les preuves du contraire, cohérence basée sur l'implacabilité de leur volonté et sur le fait que tout leur est possible.

Cette logique d'acteur – qui forme l'éthique tacite de l'identité sexuelle masculine – explique la logique des actes des hommes, en particulier pour le viol. Car est considéré comme logique pour un homme ce qui correspond au rôle d'acteur mis en scène par les hommes. Et le viol, acte quasi exclusivement masculin, a selon Stoltenberg une place fondamentale dans la série d'actes des hommes, raison pour laquelle il suggère que « l'éthique de l'identité sexuelle masculine est essentiellement violeure. L'éthique du viol est un système définitif et intérieurement cohérent pour attacher de la valeur à une conduite » (Stoltenberg, 1990, p. 19). L'éthique violeure connaît le bien et le mal, la notion de responsabilité personnelle pour les actes sauf qu'elle inverse les causalités : est responsable du viol celle qui est violée ; agit bien celui qui viole, agit mal celle qui est violée. Cette inversion et cette projection des responsabilités sont caractéristiques des actes commis au sein de l'éthique de l'identité sexuelle masculine et pourraient être traduites ainsi : est bien celui qui est homme, est mal celle qui est femme, autrement dit, l'intégration du sens de soi d'un homme implique la désintégration du sens de soi des femmes. Si la culpabilité exprimée par des hommes violeurs pourrait être interprétée comme ne relevant pas de l'inversion causale typique à l'éthique du viol, Stoltenberg l'analyse comme un mode de maintien, de continuation du lien entre l'homme et la femme, une façon de piéger la femme à travers ses sentiments de générosité, pardon, charité. Car, « quelqu'un qui vit selon l'éthique du viol risque après tout constamment d'aliéner les objets de ses pressions et passions » (Stoltenberg, 1990, p. 23).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Stoltenberg refuse donc la catégorisation dichotomique des humains en biologiquement mâle et femelle, car tous les critères de sexe biologique se trouvent sur un continuum : variables chromosomiques, variations génitales et gonodales, capacités reproductives, proportions endocrinologiques. Les humains sont donc sexués de façon infiniment variée, et l'idée de masculinité n'est qu'une construction sociale, comparable à la notion de race aryenne. Construction sociale, le sexe mâle est une entité politique qui ne peut exister qu'à travers des actes de force et de terrorisme sexuel. Le fait d'être membre de la classe de sexe des hommes ne prend de sens qu'à travers l'infériorisation et la subordination de ceux définis comme non-masculins.

L'identité sexuelle masculine est donc avant tout une croyance à l'appartenance au groupe mâle, mais cette croyance produit des sensations, le sens des sensations, le sens du ressenti de son corps. Ce sens est donc autant mental que physique, collectif que personnel. La sélection par les hommes de certains actes au détriment d'autres va renforcer, construire leur identité sexuelle masculine. Ceci se retrouve particulièrement dans la sexualité des hommes : sera ressenti comme sexuel/sensuel ce qui renforce l'identité sexuelle masculine malgré le fait que physiologiquement les tissus labiaux, clitoridiens, scrotaux et pénils soient extrêmement proches et permettent des sensations semblables. Les hommes développent un type de sexualité basée sur la violence, l'humiliation, la pression et le contrôle « afin d'avoir une masculinité » (Stoltenberg, 1990, p. 35). Ce type de sexualité, basée sur la pornographie, inscrit dans les rétines et le cerveau ce qu'est un homme et ce qu'est une femme.

L'identité sexuelle masculine dont l'importance dépend de la place que prend la classe de sexe dans notre existence peut être opposée à l'identité morale, c'est-à-dire cette partie de nous-même qui connaît la différence entre l'équité et l'iniquité, même de façon vague. L'identité morale permet d'analyser la réalité en fonction d'une idée de justice et est, occasionnellement, capable d'aller au-delà du genre. Ces deux identités sont en conflit, mais nous restons majoritairement au sein de notre identité masculine. « Notre identité de classe de sexe est une constante, et nous y sommes fondamentalement loyaux. Notre identité morale est plus éphémère et nous tendons à n'être que son ami des beaux jours » (Stoltenberg, 1990, p. 195). Et notre rapport aux autres hommes est crucial : le désir de créer et de maintenir des liens avec d'autres hommes – malgré leur absence de critique éthique de la suprématie mâle – renforce la place de l'identité sexuelle masculine et diminue la tension entre les deux identités au détriment de l'identité morale.

Développer une alternative à la suprématie mâle implique donc, selon Stoltenberg, de choisir qui nous voulons devenir et la seule façon de garder notre identité morale en vie et éveillée passe par la lutte antisexiste. L'identité morale doit être exprimée à travers des actions, car seule cette lutte permet une transformation personnelle. « Le changement vers lequel nous aspirons doit être basé sur une nouvelle intégration d'un sens de soi, une identité radi-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

calement nouvelle, un soi sachant qui il est en rapport à la réalité et à la vérité » (Stoltenberg, 1990, p. 197). Il s'agit, en tant que mouvement et individus, de devenir traître à notre classe de sexe à travers une discipline d'action transformant nos identités et la société, et non de sauver notre classe de sexe en montrant que les hommes ne sont pas si mauvais que ça. Il s'agit de critiquer et de détruire la masculinité en tant que processus de développement et de structure d'identité normative. Et il est crucial de développer une conscience éthique de reddition de compte vis-à-vis de ces personnes considérées comme inférieures ; une conscience et un regard sur les conséquences de ses actes pour les femmes. Ceci implique un refus d'analyser uniquement les comportements des hommes en termes de rôle stéréotypé de sexe mâle et de casser le mur existant chez les hommes entre d'une part ce qu'ils font et d'autre part ce qu'ils sont. Briser ce mur permet socialement de détruire la superstructure de la suprématie mâle et de créer une connexion entre soi et l'humanité non-perçue et non-reconnue des femmes.

1.2. Domination et aliénation masculine

Welzer-Lang considère que la compréhension des rapports de genre passe inéluctablement par la compréhension de la construction sociale du masculin et plus spécifiquement des rapports entre hommes.

La construction sociale du masculin est marquée par des injonctions paradoxales concernant l'oppression des femmes (tu dois être le maître et tu ne dois pas frapper) et l'ensemble de l'univers masculin (tu dois être viril au volant et tu ne dois pas boire ; tu dois être dur avec toi-même, tes proches et tes ennemis et tu dois être tendre avec les femmes et les enfants). Ces doubles contraintes ont, entre autres, pour effet « la violence masculine domestique et le silence, la honte et la culpabilité des hommes violents incapables de diriger [sic] la relation sans se sentir obligés de recourir à la violence physique » (Welzer-Lang, 1994, p. 21). Ces injonctions paradoxales, cette double contrainte sont liées à des menaces. Si les garçons arrivent à être des hommes tels que la société le dicte, ils peuvent bénéficier de l'ensemble des privilèges accordés socialement aux hommes, sinon, ils sont menacés de perdre les bénéfices symboliques d'honneur et de virilité.

L'éducation des garçons en hommes s'accomplit dans une maison-des-hommes imaginaire, marquée par l'homosocialité où les garçons apprennent et reproduisent les mêmes modèles sexuels quant à l'approche et à l'expression du désir et ce, par le biais des plus vieux qui montrent, corrigent et modèlent les accédants à la virilité. Les plus jeunes sont contraints d'accepter la loi des plus grands, des anciens concernant le savoir-faire, savoir-être homme. Cet apprentissage qui passe par l'intégration de codes et de rites se fait par l'intégration corporelle de non-dits dont un des plus importants est que « l'apprentissage doit se faire dans la souffrance. Souffrance psychique de ne pas arriver à jouer aussi bien que les autres. Souffrance des corps qui doivent se blinder pour pouvoir jouer correctement » (Welzer-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Lang, 1994, p. 26). Mais cet apprentissage passe également, pour de nombreux garçons, par des abus de la part de modèles masculins : abus sexuels, physiques, psychologiques, individuels ou collectifs qui fonctionnent, telle la violence masculine domestique, comme des bornes qui rappellent à l'ordre. « Un ensemble multiforme d'abus de confiance violents, d'appropriation du territoire personnel, de stigmatisation de tout écart au modèle masculin dit convenable » (Welzer-Lang, 1994, p. 29). Les garçons apprennent ainsi à transformer leurs besoins de contacts sensibles en violences, les caresses en coups, mais également à développer une méfiance généralisée envers les autres hommes.

Les garçons deviennent donc des hommes à travers un nombre d'abandons qui produisent l'aliénation masculine et la « prison de genre » : les contacts physiques sont canalisés exclusivement dans l'affrontement, la concurrence et la violence et sont basés sur l'insensibilisation et l'indifférence ; le plaisir social se structure sur l'absence de discussions interpersonnelles. « Et comme ils doivent être de vrais hommes, ils ne doivent pas se plaindre, ils ne doivent pas pleurer. Entre hommes, c'est un peu la jungle, si on est trop faible on en prend plein la gueule » (Welzer-Lang, 1998, p. 82). Les hommes reproduisent entre eux ce qu'ils exercent également sur d'autres, à savoir la guerre. « Le masculin est construit socialement autant sur les bénéfices que tirent les hommes de la domination (services domestiques, élevage des enfants, soins, services sexuels) que sur la concurrence et la lutte entre hommes noyés dans un discours homophobique » (Welzer-Lang, 1996, p. 120). Il s'ensuit que la construction du masculin et ses exigences emmurent les hommes dans la prison de la virilité masculine et causent non seulement des maladies masculines, telles que l'alcoolisme, la dépression, le stress mais également la solitude, la peur de parler et d'exprimer ses émotions, de pleurer. Toutefois, l'aliénation masculine reste le pendant des privilèges accordés socialement à tout homme. L'aliénation des hommes et l'oppression des femmes sont donc les deux faces de la même médaille, celle où un genre domine l'autre.

Les garçons, de victimes devenant agresseurs, peuvent faire subir aux autres ce qu'ils ont encore peur de subir eux-mêmes. « Conjurer la peur en agressant l'autre, et jouir alors des bénéfices du pouvoir sur l'autre, voilà la maxime qui semble inscrite au fronton de toutes ces pièces » de la maison-des-hommes (Welzer-Lang, 2000, p. 120). Les garçons qui ne peuvent ou ne veulent pas rentrer dans cette masculinité, sont affectés à des tâches périphériques du masculin, sont laissés pour compte, ils « sont eux aussi, comme les femmes, sacrifiés sur l'autel du viriarcat » (Welzer-Lang, 1994, p. 77). Ils sont rejetés dans le groupe des femmes, souvent défini par les hommes comme le groupe des individus subissant la domination parce que non-hommes. Car le féminin est le pôle repoussoir central, « l'ennemi intérieur à combattre sous peine d'être soi-même assimilé à une femme et d'être (mal)traité comme tel » (Welzer-Lang, 2000, p. 120).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Il est indispensable, pour transformer véritablement les rapports de genre, que les hommes acceptent « de 'perdre' en partie leurs privilèges par rapport aux femmes, et donc de gagner d'autres modes de relations possibles » (Welzer-Lang, 1994, p. 66) mais également de perdre leurs privilèges vis-à-vis des hommes en rejetant l'homophobie. Et c'est la critique de l'homophobie qui permet aux hommes de comprendre l'aliénation masculine, c'est-à-dire comment on a fait d'eux des hommes, les renoncements auxquels ils se sont habitués.

L'homophobie est définie non pas comme la peur de l'homosexualité et la peur des contacts avec des homosexuels mais comme « la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribués à l'autre genre » (Welzer-Lang, 1994, p. 17). Autrement dit, la peur de l'autre en soi. L'homophobie érige des frontières distinctes et étanches entre les sexes et organise la discrimination envers les personnes, hommes ou femmes, qui ne se conforment pas aux images stéréotypées des sexes. Le sexisme qui organise la domination des femmes et l'homophobie qui scelle la cohésion entre dominants, structurent la peur de quitter les attributions de son groupe de sexe.

Mais l'homophobie est également une forme de domination, un acte d'agression, de stigmatisation et de discrimination qui est le produit de la peur de l'autre en soi et qui peut être l'œuvre d'hommes et de femmes. L'homophobie au masculin « est la stigmatisation par désignation, relégation ou violence, des rapports sensibles – sexuels ou non – entre hommes, particulièrement quand ces hommes sont désignés comme homosexuels ou qu'ils s'affirment tels » (Welzer-Lang, 1994, p. 20) et concerne tous les hommes qui s'écartent de la virilité traditionnelle. L'homophobie structure le désir masculin : sont considérées comme désirables ces femmes qui montrent le plus les critères de féminisation honnis et bannis chez les hommes. « L'homophobie est le garant chez les hommes de la domination sur les femmes, en structurant les rapports hommes-hommes à l'image hiérarchisée des rapports hommes-femmes » (Welzer-Lang, 1994, p. 62). L'homophobie peut ainsi être analysée comme un des principaux outils pour l'éducation des garçons en hommes, produisant leur aliénation et permettant l'accès aux privilèges de dominants.

Si on reconnaît la pertinence de cette analyse de l'aliénation des hommes et des dynamiques de genre entre hommes, on ne peut plus analyser les rapports de genre comme uniquement des rapports sociaux entre les sexes, car ceci reproduirait la division naturaliste et essentialiste patriarcale. L'analyse naturaliste de la division sociale du genre cache in fine l'historicité et la contingence de cette division qui, suite à certaines évolutions, pourrait devenir obsolète « quitte à être remplacée par d'autres formes de domination entre humain-e-s » (Welzer-Lang, 2000, p. 124). Selon Welzer-Lang, les analyses féministes post-marxistes de Delphy et Guillaumin ont occulté ce que chaque homme sait. Tous les hommes n'ont pas le même pouvoir ou les

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

mêmes privilèges car certains, les « Grands-hommes », ont des privilèges qui s'exercent aux dépens des femmes mais aussi aux dépens des hommes. C'est dans ce double pouvoir que se structurent les hiérarchies masculines. « Or, pour être complète, l'analyse critique du masculin doit assumer la critique de l'ensemble du modèle mâle » (Welzer-Lang, 2000, p. 130).

Cet autre axe d'analyse des rapports entre hommes s'intéresse donc à l'homophobie et à l'hétérosexisme, défini comme la discrimination et l'oppression fondées sur une distinction faite à propos de l'orientation sexuelle et la promotion de la supériorité de l'hétérosexualité. Celles-ci divisent les hommes entre eux, entre dominants (actifs, pénétrants) et dominés (passifs, pénétrés) et définissent ce que doit être le vrai homme, l'homme normal. Seuls les hommes obéissant à la normativité hétérosexuelle, à la doxa de sexe peuvent prétendre aux privilèges de genre. Il faut alors analyser le double paradigme naturaliste qui structure le masculin et les transformations de ce masculin non seulement en termes féministes (partage du travail domestique, parité, double standard asymétrique) mais également en termes *queers* (transgenre, *drag queens*, *gender fuckers*). Ces derniers montrent que les frontières de genre ont tendance, du côté des hommes, à se décomposer, à exploser et que le masculin s'affiche dans tous ses états. La théorie *queer* critique le binarisme homme/femme et l'hétérosexisme du classement dans les catégories elles-mêmes.

> « Changer nos paradigmes critiques, du moins accepter de lier les analyses antisexistes et non hétéronormatives, offre des outils pour déconstruire nos représentations univoques, et bien souvent uniformes, des hommes et du masculin » (Welzer-Lang, 2000, p. 138).

2. Des modes d'exercice du pouvoir

2.1. La sexualité masculine

La réification sexuelle des femmes – à travers le regard réduisant les femmes à un corps, des parties de corps que ce soit des femmes réelles, photographiées, filmées ou imaginées – est considérée par Stoltenberg comme un aspect central et « normal » de la sexualité des hommes. Contrairement au discours classique niant la nature active de cette réification, il s'agit d'interpréter et d'évaluer de façon éthique ces actes de réification.

Que fait l'homme à quelqu'un qu'il perçoit comme quelque chose ? Il ne fait pas que réagir, ressentir, fantasmer et exprimer sa sexualité, car ces actes ont un impact sur d'autres. Le regard réifiant l'autre, rend l'autre absent comme un soi également réel et fait de l'acte sexuel (qu'il soit solitaire ou non) un événement solipsiste, une expérience sexuelle complètement autoréférentielle. Le commerce pornographique produit des photos, films,… de femmes réifiées, dont l'utilisation a pour but « de ne pas ressentir d'empathie avec la

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

personne qui est réifiée » (Stoltenberg, 1990, p. 50). Les images des femmes sont des signes photographiés de *lifelessness* c'est-à-dire de conscience éliminée, d'absence de soi auto-possédé, de manque de volition indépendante, de mort cérébrale.

La réification sexuelle a un lien crucial avec la suprématie mâle, définie comme un système social de dichotomisation rigide par le genre à travers lequel les gens nés avec des pénis maintiennent le pouvoir sur la caste de sexe des gens nés sans pénis. Ce lien est double : la réification sexuelle construit partiellement la suprématie mâle ; la suprématie mâle pousse les hommes à s'adapter en adoptant la réification sexuelle. La réification sexuelle pourrait être perçue comme l'acte qui permet aux mâles de se dissocier suffisamment du statut inférieur des femmes pour se sentir membres de la classe des hommes. Selon Stoltenberg, l'apprentissage sexuel des mâles passe par la reconnaissance de l'existence de deux sexes et qu'il vaut mieux s'identifier à celui du père qu'à celui de la mère afin d'échapper à la violence du père. Cette identification passe par une phase d'angoisse d'identité sexuelle – ne pas être entièrement, réellement un mâle. Suit alors une phase où les jeunes mâles associent l'érection avec des événements ou expériences relevant du danger, du risque, de la peur, de la violence. Cette association de sensations a lieu dans un contexte social où le pénis est chargé de sens : il est le lieu de l'identité sexuelle masculine et le déterminant fondamental de tout pouvoir. Suit une autre phase où le jeune mâle ressent, face à la vue de l'autre sexe, l'angoisse identitaire masculine qui donne lieu à une érection (comme lors de la phase précédente) ; cette érection devient alors une façon de résoudre l'angoisse identitaire donc désirable et le mâle « continue de dépendre de son anxiété de genre comme d'une source de troubles physiques et émotionnels dont il sait qu'il peut compter dessus – si stimulée correctement – pour durcir le pénis » (Stoltenberg, 1990, p. 53). Se développe ensuite une habitude caractéristique consistant à répondre à la spécificité de genre des autres corps par l'érection. Celle-ci peut être cultivée, afin de répéter de façon plus fiable l'apparence de l'érection à l'aide d'images réifiantes représentant des parties de corps des femmes. Ainsi s'inscrit la réification sexuelle des femmes dans la sexualité des hommes. Cette réification sexuelle, résultat d'une socialisation dans une société de suprématie mâle, renforce également cette suprématie mâle. La sensation érectionnelle, source de sens identitaire, peut ne pas se suffire de la réification sexuelle des femmes et passer à des actes de menace, de terreur et de danger envers les femmes. Ce passage à l'acte permet aux hommes de mieux vivre la paire d'enfance « crainte/danger/risque – érection », puisqu'ils contrôlent alors la situation : c'est eux qui agissent sur d'autres. Mais ce passage à l'acte n'est possible que grâce à la réification sexuelle qui nie la nature pleinement humaine des femmes, et coupe le lien d'empathie. Il existe donc un continuum de déshumanisation des femmes, partant de la réification sexuelle jusqu'à la violence réelle du viol.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Stoltenberg développe l'idée qu'il existe une relation entre la vie et le comportement sexuels-érotiques des hommes, et tous les actes, choix d'action des hommes. « La question présuppose que la façon d'agir d'un homme, en ce qui concerne la sexualité et en général, ne sont pas des sphères séparées, mais peut-être plutôt une unité, peut-être un continuum, peut-être fondamentalement un même problème » (Stoltenberg, 1990, p. 100). Ces actes expriment en général une certaine éthique. La sexualité peut être une célébration rituelle des différences sociales de pouvoir entre les gens, en général, et entre eux, en particulier, et sera bonne, alors, cette sexualité dont le scénario procure des sensations physiques durables et concrètes de l'inégalité de pouvoir – à travers la domination, la contrainte, la force, le sadomasochisme… À l'opposé, la sexualité peut être un acte personnel de répudiation de toutes ces inégalités de pouvoir et dans ce cas sera bonne, cette sexualité qui *empowers* les deux partenaires de façon égale et qui réussit à ne pas laisser marquer l'intimité par le contexte culturel de l'inégalité sexualisée. La question d'une bonne sexualité concerne donc la relation entre la structure sociale et un acte sexuel particulier et toute réponse à cette question exprimera obligatoirement une position politique réactionnaire ou révolutionnaire concernant l'ordre social de la suprématie mâle.

Ce qui est aujourd'hui perçu par les hommes comme une bonne sexualité est déterminé par les représentations commerciales de la sexualité. La pornographie représente les aspirations et valeurs de la classe des hommes concernant ce qu'ils considèrent comme bon en matière de sexualité et la pornographie gay, plus particulièrement, ce que les hommes croient que les autres hommes ressentent, vivent lorsqu'ils vivent une bonne sexualité. « En tant qu'artifices d'une culture hétérosexiste polarisée de façon rigide par le genre, les films de sexe gay masculin exhibent l'apothéose du fonctionnement masculin sexuel tel qu'il est imaginé par des hommes qui, comme les hommes hétérosexuels, craignent la souillure de la féminisation » (Stoltenberg, 1990, p. 110).

Cette pornographie gay, si elle n'exprime pas le paradigme du bon objet sexuel, révèle la relation entre l'homme qui regarde et le sujet sexuel mâle idéalisé. Elle incarne ces qualités de voyeurisme et d'implication de soi dans la sexualité commune aux hommes hétérosexuels et homosexuels. Les valeurs exprimées dans la pornographie gay sont les valeurs des hommes en général : prendre, user, aliéner, dominer, *sexual powermongering*…

La pornographie montre comment, pourquoi et face à qui il faut agir sexuellement et institutionnalise la suprématie mâle, comme la ségrégation raciale institutionnalise la suprématie Blanche. En tant qu'institution, elle exprime et met en acte l'idéologie de la supériorité biologique des mâles à travers l'érotisation de la domination, de la hiérarchie, de la violence et du sexisme, à tel point que la hiérarchie devient un élément nécessaire de la sexualité des mâles. « Une fois que vous avez sexualisé l'inégalité, une fois que c'est un préalable appris et intériorisé à l'excitation et la gratification sexuelle, alors

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tout est possible. Et c'est cela que signifie la liberté sexuelle du point de vue de la justice sexuelle » (Stoltenberg, 1990, p. 130). La pornographie gay s'inscrit pleinement dans ce processus à travers différents codes et invente une façon pour les hommes d'être objets d'une sexualité mâle dominante sans pour autant devenir des victimes et érige une barrière de protection pour les hommes gays face à la sexualité mâle dominante en proposant la communion avec la vraie virilité. De façon similaire, l'homophobie fonctionne comme protection des hommes contre des agressions sexuelles d'autres hommes. « L'homophobie agit de telle façon que les hommes continuent de faire aux femmes ce qu'ils ne veulent pas que l'on fasse à eux-mêmes […]. L'homophobie fait que l'agression sexuelle des hommes continue d'être dirigée contre les femmes » (Stoltenberg, 1990, p. 131).
Même si les violences sexuelles envers les garçons et les hommes existent, pour la majorité des hommes, l'homophobie sert la suprématie mâle en protégeant les « vrais hommes » des agressions sexuelles d'autres vrais hommes. L'homophobie marque d'ailleurs autant la pornographie gay que la pornographie hétérosexuelle. « Il y a, logiquement, une connexion intime entre la suprématie masculine et la misogynie et la féminophobie, autant dans la pornographie hétérosexuelle qu'homosexuelle. Cette connexion, c'est la sexualité de la suprématie masculine – le pouvoir social des hommes sur les femmes exprimé par la domination et la soumission érotisées » (Stoltenberg, 1990, p. 132).

2.2. La violence masculine domestique

La violence – définie comme « situation où l'un utilise les représentations sociales de la force, du pouvoir pour imposer sa domination » (Welzer-Lang, 1996, p. 46) – masculine domestique est « avant tout inscription corporelle des rapports de genre » (Welzer-Lang, 1996, p. 22), et le mode premier de régulation des rapports de genre dans notre société française contemporaine. Elle est centrale et prévalente dans la régulation des formes de domination des hommes sur les femmes et traduit la domination collective et individuelle du groupe des hommes sur le groupe des femmes. La violence masculine domestique est chargée d'un mythe qui structure nos représentations et pratiques domestiques qui doit être déconstruit. Ce mythe – défini comme « les représentations de sens commun qui permettent la communication entre les individus d'une même société » (Welzer-Lang, 1996, p. 36) – affirme : la violence est naturelle ; il existe un type d'homme violent ; il existe un type de femme battue ; il existe différentes formes de violence ; la violence est symétrique ou oppose les hommes aux femmes. Le mythe de l'homme violent est un mythe politique masquant les rapports sociaux de domination en jeu dans le couple ou la famille qui contraignent hommes et femmes au silence et au secret. Ce mythe favorise un déni collectif.
La violence masculine domestique participe à la création du pouvoir et du contrôle masculins, elle maintient et renforce les privilèges du masculin, le

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pouvoir mâle. Elle est d'abord un acte de domination et de contrôle permettant à l'homme d'obtenir de sa compagne ce qu'il désire. Elle ne peut donc pas être analysée comme un trouble psychologique individuel, un produit de l'apprentissage social masculin (le rôle masculin), un dysfonctionnement des interactions du système familial. Si la violence masculine domestique relève de la construction sociale, elle est choisie individuellement par l'homme afin de contrôler sa partenaire et expliquée à l'aide d'un système idéologique permettant de justifier une position d'avantages et de domination.

Loin d'être naturelle, la violence masculine domestique est d'abord le langage de la domination masculine s'appuyant sur une représentation sociale patriarcale des sexes. Elle peut être définie par le binôme de la violence domestique qui « seul […] permet de manière exhaustive de définir la violence domestique comme une pratique exercée majoritairement par des hommes, et subie par les femmes, en présentant les différentes représentations qu'en ont les un-e-s et les autres en fonction de leur position dans les rapports de genre » (Welzer-Lang, 1996, p. 209). Il s'agit de prendre la violence par les deux bouts et de comprendre comment la violence vécue par deux personnes est intériorisée de manière différente en fonction de la conscience de domination. Les hommes définissent les violences physiques comme tout acte contre le corps de l'autre, commis avec l'intention d'obtenir un effet pour parvenir à ses fins lors d'un conflit. Ils énoncent « un continuum de violences et de contrôle où s'entrelacent différentes formes de violences, où en fonction de chaque moment, ils choisissent une forme de violence appropriée à l'état de la relation avec leur compagne, mais dont l'objectif et l'intention sont d'imposer leur pouvoir et leur contrôle : contrôle de la situation et de leurs proches » (Welzer-Lang, 1996, p. 206). Les femmes définissent les violences physiques comme un coup porté à main nue ouverte, ou à poing fermé, ou prolongé d'un outil, exercé dans l'intention de faire mal. Elles décrivent un discontinuum de violences défini par autant de scènes qu'elles ont pu en identifier.

Ce binôme explicite une réalité fondamentale : les hommes violents identifient davantage de violences exercées que celles qui sont perçues par leurs compagnes ; dominants et dominées ne définissent pas de la même manière la violence subie ou exercée. Le binôme permet de lier les notions de douleur/souffrance et d'intention. Pour Welzer-Lang, cette définition de la violence domestique n'est possible que lorsque l'on permet aux hommes de quitter le déni. Elle permet de déconstruire le mythe de la violence masculine domestique basé sur une définition restrictive, celle des femmes et enfants, cachant les informations dont disposent les dominants. Ce mythe, « en omettant la violence masculine domestique vécue par la majorité des hommes et des femmes, […] contribue à la soumission à l'ordre établi, à la violence masculine » (Welzer-Lang, 1996, p. 251). Une fois défini le binôme de la violence masculine domestique – exemple du double standard asymétrique – il est applicable à d'autres rapports sociaux comme le rapport femmes/mères

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

– enfants : « la violence des femmes, des mères avec les enfants est la même violence masculine domestique que celle exercée par les hommes contre les femmes » (Welzer-Lang, 1996, p. 243). Elle défend, par délégation de pouvoir, les intérêts patriarcaux.

Un autre aspect du mythe de la violence masculine domestique concerne l'idée de la symétrie des violences entre hommes et femmes et l'idée qu'elle oppose les hommes aux femmes. Ces deux énoncés excluent l'interaction conjugale, l'analyse des rapports de genre vécus dans le couple et décrivent une position du social où la violence devient le problème et non le symptôme du problème.

Ainsi, selon Welzer-Lang, la compréhension de la violence masculine domestique passe par la reconnaissance du phénomène des hommes battus, sinon, on risque d'assimiler « violence des hommes et violence des femmes pour promouvoir la thérapie familiale » (Welzer-Lang, 1996, p. 278). Les hommes battus représentent dans cette analyse une inversion du rapport social, du binôme de la violence masculine domestique tel qu'on a pu le constater pour les femmes violentées : « Pour les femmes violentes, les violences sont multiples (verbales, psychologiques, physiques…) associées à l'intention, là où, pour les hommes, elles sont associées à quelques coups et à la douleur » (Welzer-Lang, 1996, p. 279). Car les hommes violentés prennent bien la position des femmes violentées lorsqu'on se penche sur leur vécu de la violence : la violence est expliquée individuellement (perte de contrôle), n'est pas identifiée, excusée par amour et quelques ripostes sont mises en place ; le travail domestique est assumé par le violenté ; il reste par amour ou pour les bénéfices secondaires ; il développe le syndrome de l'assistant social et reste isolé dans le secret du privé…

La violence masculine domestique est donc d'abord l'outil permettant la domination de l'un-e sur l'autre dans un couple, quel que soit le sexe biologique de la personne violente. Il appartient au mythe de la violence masculine domestique d'affirmer qu'uniquement les hommes sont violents car « cela accrédite la thèse de la naturalité de la violence des hommes et évite de présenter la violence masculine domestique comme un phénomène social » (Welzer-Lang, 1996, p. 283). Le binôme de la violence masculine domestique doit donc être appliqué à toutes les catégories sociales des dominants et des dominé-e-s : hommes, femmes, enfants et ceci démontre que le sexe social et le sexe biologique n'ont que des rapports statistiques. La déconstruction de cet aspect du mythe est nécessaire pour une lecture correcte des témoignages masculins et le dépassement du tabou total sur cette forme d'inversion des positions de sexe.

Pourtant, cette inversion est limitée à un espace précis et ne transforme pas les hommes battus en femmes sociales car ils maintiennent l'entièreté des privilèges accordés à leur genre. Il convient d'appeler cette violence « masculine » pour les raisons suivantes : elle est majoritairement pratiquée par les hommes contre les femmes ; la symbolique de la violence est mascu-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

line ; la violence défend les privilèges masculins ; les règles de la violence sont définies par les hommes, individuellement et collectivement. « La violence domestique a un genre : le masculin, quel que soit le sexe physique du – de la – dominant-e » (Welzer-Lang, 1996, p. 289). Une même analyse est appliquée à la question du viol, dont on peut dire qu'il appartient au mythe de penser qu'il s'agit des hommes contre les femmes (Welzer-Lang, 1998, p. 81).

3. Des analyses masculines engagées, 'globales'

3.1. Domination et soumission

Bourdieu considère que les rapports entre les genres sont marqués par la domination masculine, qui est un exemple par excellence « de cette soumission paradoxale, effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance, ou, plus précisément de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment » (Bourdieu, 1998, p. 7). Il cherche à comprendre comment s'opère cette violence masculine symbolique, la dimension proprement symbolique de la domination masculine, et à développer une analyse matérialiste de l'économie des biens symboliques.

La vision androcentrique caractérisant la domination masculine inscrit les catégories du masculin et du féminin socialement dans un système d'oppositions homologues qui donne de ce fait un caractère objectif, naturel à la division des sexes. L'expérience doxique consiste à appréhender le monde social et ses divisions arbitraires comme naturels, évidents au lieu d'en apercevoir les mécanismes profonds que sont la division du travail, la structure de l'espace, la structure du temps et qui ont pour effet de ratifier la domination masculine. Le principe de ce symbolisme hiérarchique des sexes, propre à la vision androcentrique est, selon Bourdieu, le fondement principal de la domination masculine.

Les deux genres sont le produit du travail de construction diacritique, théorique et pratique, qui donne lieu à des corps socialement différenciés de genre opposé, c'est-à-dire comme « habitus viril, donc non féminin, ou féminin donc non masculin » (Bourdieu, 1998, p. 30). Cette éducation des corps passe par des injonctions tacites impliquées dans les routines de la division du travail ou des rituels collectifs ou privés et impose certaines dispositions, par exemple, à travers des pratiques d'exclusion, d'assignation, d'enseignement, d'attribution appliquées aux femmes ou des pratiques rituelles initiatiques appliquées aux hommes. Ce travail d'éducation psychosomatique virilise les garçons en les dépouillant de tout ce qui peut leur rester de féminin tandis qu'il impose aux femmes des limites concernant le corps en les inscrivant dans les dispositions corporelles. Les femmes vivent ainsi sous « une discipline de tous les instants qui concerne toutes les parties du corps et qui se

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

rappelle et s'exerce continûment à travers la contrainte du vêtement ou de la chevelure » (Bourdieu, 1998, p. 33).

Les rapports sociaux de domination et d'exploitation entre les genres s'inscrivent dans deux classes d'habitus différentes, sous la forme d'hexis corporelles opposées et complémentaires. Autrement dit, « les principes antagonistes de l'identité masculine et de l'identité féminine s'inscrivent ainsi sous la forme de manières permanentes de tenir le corps, de se tenir, qui sont comme la réalisation ou, mieux, la naturalisation d'une éthique » (Bourdieu, 1998, p. 33). Les femmes, même lorsqu'elles résistent, deviennent ainsi à travers certaines pratiques ce qu'elles sont supposées être selon la vision androcentrique. La vision androcentrique est ainsi continûment légitimée par les pratiques mêmes qu'elle détermine : les actes sont déterminés par les dispositions, fruits de l'incorporation du principe androcentrique institué dans l'ordre des choses.

Les structures produisant ces dispositions concernent en particulier les activités technico-rituelles, fondées dans la structure du marché des biens symboliques – échange, production, reproduction du capital symbolique – qui concerne avant tout le marché matrimonial, où les femmes apparaissent comme objets d'échange définis conformément aux intérêts masculins et voués à contribuer ainsi à la reproduction du capital symbolique des hommes. L'échange des femmes, leur réduction à des instruments symboliques de politique masculine, explique le « primat accordé à la masculinité dans les taxinomies culturelles » (Bourdieu, 1998, p. 49). La transaction matrimoniale est alors analysée comme un rapport de force symbolique visant à conserver ou à augmenter la force symbolique des hommes.

La vision androcentrique caractérisant la domination masculine peut être considérée comme un inconscient collectif et individuel – défini comme « la trace incorporée d'une histoire collective et d'une histoire individuelle » (Bourdieu, 1998, p. 62) – imposant à tous les agents son système de présupposés impératifs. Le travail de transformation du corps s'accomplit à travers les effets de la suggestion mimétique, les injonctions explicites, toute la construction symbolique de la vision du corps biologique et il produit des habitus systématiquement différenciés et différenciants. Une causalité circulaire existe entre les structures objectives de l'espace social et les dispositions qu'elles produisent chez les hommes et les femmes. Les attentes collectives pour telle ou telle catégorie sont inscrites dans la physionomie de l'environnement familier (univers public vs. monde privé ; place publique vs. maison ; lieux masculins vs. féminins) ; elles produisent la vocation, c'est-à-dire la rencontre harmonieuse entre les dispositions et les positions qui font que « les victimes de la domination symbolique peuvent accomplir avec bonheur (au double sens) les tâches subalternes ou subordonnées » (Bourdieu, 1998, p. 64). Les attentes collectives tendent à s'inscrire dans les corps sous forme de dispositions permanentes qui favorisent du côté des femmes une impuissance apprise, c'est-à-dire un ajustement des espérances,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

aspirations aux chances, possibilités. La violence symbolique produite par la vision androcentrique relève donc de l'inconscient des hommes et non de l'intention consciente.

Afin de comprendre ce qui rend possible la permanence, la perpétuation de la domination masculine, sans faire appel à un essentialisme, il faut reconstruire « l'histoire de la (re)création continuée des structures objectives et subjectives de la domination masculine […], autrement dit […] l'histoire des agents et des institutions qui concourent en permanence à assurer ces permanences, Église, État, École, etc. » (Bourdieu, 1998, p. 90). Le travail de reproduction a été l'œuvre de la famille (imposant l'expérience précoce de la division sexuelle du travail et de sa légitimation), l'Église (inculquant une morale familialiste patriarcale par une propagande iconographique), l'école (transmettant les présupposés de la représentation patriarcale et un discours officiel restreignant l'autonomie de l'épouse) et l'État (ratifiant et redoublant à travers la loi les prescriptions et les proscriptions du patriarcat privé par un patriarcat public et reproduisant dans sa structure même la domination masculine).

Les facteurs de changement concernent avant tout la remise en cause de l'évidence de la domination masculine par le mouvement féministe et la transformation de la condition féminine dans les domaines scolaire, salarié, domestique, reproductif, matrimonial. Parmi ces changements, l'accès des filles à l'enseignement secondaire et supérieur est crucial, car il a transformé la position des femmes dans le monde du travail, transformation qui reste relative dans la mesure où le monde scolaire et salarié reste genré, une structure des écarts se maintient qui laisse aux femmes des positions moins favorisées. La constance relative de la structure de la division sexuelle du travail résulte de la constance des habitus : « du fait que ces principes se transmettent, pour l'essentiel, de corps à corps, en deçà de la conscience et du discours, ils échappent pour une grande partie aux prises du contrôle conscient et du même coup aux transformations ou aux corrections […] ; de plus, étant objectivement orchestrés, ils se confirment et se renforcent mutuellement » (Bourdieu, 1998, p. 103).

Mais la perpétuation de la domination masculine est due de façon déterminante à la permanence de l'économie des biens symboliques dans laquelle la famille joue un rôle central. Au sein de la famille, les femmes sont cantonnées au travail domestique et au travail d'entretien du capital social. Elles apportent une contribution décisive à la production et à la reproduction du capital symbolique de la famille, d'abord en manifestant ce capital à travers leur apparence. Et cette position des femmes sur le marché des biens symboliques explique l'essentiel des dispositions féminines axées sur le paraître du corps.

Il en résulte qu'une appréhension relationnelle du rapport de domination (dans la famille, l'école, le travail, les médias,…) fait ressortir la permanence de la relation de domination par-delà les différences substantielles de condi-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tion liées aux moments de l'histoire et aux positions dans l'espace social. Il faut donc toujours recommencer ce travail historique de compréhension de la domination masculine et de ces mécanismes qui semblent la déshistoriciser. Il est crucial de « tenir ensemble la totalité des lieux et des formes dans lesquels s'exerce cette espèce de domination – qui a la particularité de pouvoir s'accomplir à des échelles très différentes, dans tous les espaces sociaux, depuis les plus restreints, comme les familles, jusqu'aux plus vastes » (Bourdieu, 1998, p. 113), pour saisir les constantes de sa structure et les mécanismes de sa reproduction. « La structure de la domination masculine est le principe ultime de ces innombrables relations de domination/soumission singulières qui, différentes dans leur forme selon la position dans l'espace social des agents concernés […] séparent et unissent, dans chacun des univers sociaux, les hommes et les femmes » (Bourdieu, 1998, p. 115).

Pour conclure, Bourdieu considère qu'il est important de prendre le risque de paraître justifier l'ordre établi en portant au jour les propriétés par lesquelles les dominés, tels que la domination les a faits, peuvent contribuer à leur propre domination. Et le fait de penser qu'être un homme, ne pas vivre l'expérience féminine, est un obstacle à l'analyse scientifique, « c'est importer dans le champ scientifique la défense politique des particularismes qui autorise le soupçon a priori, et mettre en question l'universalisme qui, à travers notamment le droit d'accès de tous à tous les objets, est un des fondements de la République des sciences » (Bourdieu, 1998, p. 123). Même s'il faut reconnaître que notre esprit est structuré selon l'opposition entre masculin et féminin et que l'analyste le plus averti risque ainsi de puiser sans le savoir dans un inconscient impensé les instruments de pensée qu'il emploie pour tenter de penser l'inconscient. Bourdieu considère que l'église, l'école ou l'État sont responsables de la perpétuation des rapports de force matériels et symboliques, plus que la famille et qu'il ne faut pas délaisser la lutte sur ces terrains-là.

> « Seule une action politique prenant en compte réellement tous les effets de domination qui s'exercent à travers la complicité objective entre les structures incorporées […] et les structures des grandes institutions […] pourra, sans doute à long terme, et à la faveur des contradictions inhérentes aux différents mécanismes ou institutions concernées, contribuer au dépérissement progressif de la domination masculine » (Bourdieu, 1998, p. 125).

Quelles sont les conséquences concrètes ?

Il existe, selon Bourdieu, un sens commun, un consensus pratique, doxique, sur le sens des pratiques concernant la vision androcentrique et la préséance reconnue aux hommes. Les femmes participent à ces schèmes de pensée et leurs actes de connaissance deviennent ainsi des actes de reconnaissance pratique, d'adhésion doxique, « croyance qui n'a pas à se penser et à s'affirmer en tant que telle, et qui 'fait' en quelque sorte la violence symbo-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

lique qu'elle subit » (Bourdieu, 1998, p. 40). La violence symbolique est ainsi instituée par l'intermédiaire de l'adhésion au dominant de la part de la dominée, qui ne peut qu'appliquer les schèmes de perception, d'appréciation et d'action produits par l'incorporation des classements dont elle est le produit et qu'elle a en commun avec lui. Il faut donc penser la domination masculine et la soumission féminine, au-delà des binômes contrainte – consentement, coercition mécanique – soumission volontaire, comme étant spontanées et extorquées en tenant compte « des effets durables que l'ordre social exerce sur les femmes (et les hommes), c'est-à-dire les dispositions spontanément accordées à cet ordre qu'elle leur impose » (Bourdieu, 1998, p. 44).

La nature spécifique de la force symbolique fait qu'elle passe par le corps et les dispositions déposées au plus profond des corps, à travers un travail préalable invisible et insidieux de familiarisation insensible avec un monde physique symboliquement structuré et sous l'influence d'expériences précoces et prolongées d'interactions habitées par les structures de domination. Les femmes sont ainsi confrontées à des émotions corporelles, passions et sentiments, qui constituent une complicité souterraine du corps avec les censures inhérentes aux structures sociales ; elles contribuent ainsi à leur propre domination en acceptant tacitement les limites imposées. Autrement dit, « le pouvoir symbolique ne peut s'exercer sans la contribution de ceux qui le subissent et qui ne le subissent que parce qu'ils le construisent comme tel. […] Cette construction pratique […] est elle-même l'effet d'un pouvoir, inscrit durablement dans le corps des dominés » (Bourdieu, 1998, p. 46). Il faut prendre acte des effets durables que l'ordre masculin exerce sur les corps pour comprendre adéquatement « la soumission enchantée qui constitue l'effet propre de la violence symbolique » (Bourdieu, 1998, p. 47). Ceci a pour effet de changer la perception du changement des rapports de genre car il ne suffit pas d'éclairer les consciences mystifiées pour obtenir une rupture de la relation de complicité aux dominants : « Une transformation radicale des conditions sociales de production des dispositions qui portent les dominés à prendre sur les dominants et sur eux-mêmes le point de vue même des dominants » (Bourdieu, 1998, p. 48) est nécessaire. Ceci est une condition nécessaire pour rompre la complicité des dispositions.

S'il est important de reconnaître le poids et la place des dispositions du côté des femmes, il faut également comprendre en quoi les hommes sont le fruit de leurs dispositions. Les hommes sont poussés à s'investir de façon primordiale dans les jeux sociaux produisant l'honneur, la virilité, afin d'être conformes à leurs propres yeux à une certaine idée de l'homme. Le point d'honneur est le principe du système des stratégies de reproduction (fécondité, mariage, éducation, économie, succession) par lesquelles les hommes visent à assurer la conservation ou l'augmentation du capital symbolique. « Si les femmes, soumises à un travail de socialisation qui tend à les diminuer, à les nier, font l'apprentissage des vertus négatives d'abnégation, de résignation et de silence, les hommes sont aussi prisonniers, et sournoise-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ment victimes, de la représentation dominante » (Bourdieu, 1998, p. 55). De la même façon que les femmes ont à gérer des dispositions à la soumission, les hommes sont gouvernés par des dispositions centrées sur l'honneur, qui ensemble forment une force supérieure. Le privilège masculin est donc également un piège imposant à chaque homme le devoir d'affirmer en toute circonstance sa virilité. Ce devoir de virilité concerne la capacité reproductive, sexuelle et sociale, mais également l'aptitude au combat et à l'exercice de la violence et est avant tout une charge, celle d'être toujours à la recherche d'accroître son honneur dans la sphère publique. Face aux armes de la faiblesse dont disposent les femmes, la virilité devient ainsi un idéal impossible, le principe d'une immense vulnérabilité. Elle est « une notion éminemment relationnelle, construite devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de peur du féminin, et d'abord de soi-même » (Bourdieu, 1998, p. 59). La virilité doit être validée par d'autres hommes et certifiée par la reconnaissance de l'appartenance au groupe des « vrais hommes ».

Les dominants sont donc obligés d'appliquer à leur corps, leur être et leurs actes les schèmes de l'inconscient engendrant « de formidables exigences » (Bourdieu, 1998, p. 76). L'expérience masculine de la domination et ses contradictions pourraient être décrites comme « une sorte d'effort désespéré, et assez pathétique […] que tout homme doit faire pour être à la hauteur de son idée infantile de l'homme » (Bourdieu, 1998, p. 76). Les hommes causent, à travers leur monopole de la violence symbolique légitime à l'intérieur de la famille une somatisation de la loi, une adhésion corporelle à l'ordre des choses. Celle-ci est le fruit de la faiblesse du père tout-puissant, faiblesse de complicité résignée et de complaisance dans la défaite qui témoigne du devoir-être que le monde social assigne aux hommes. Les hommes se doivent « de se faire l'expression de la nécessité du monde dans ce qu'elle a de plus impitoyable » (Bourdieu, 1998, p. 80). Car les hommes sont dressés à reconnaître les jeux sociaux qui ont pour enjeu une forme quelconque de domination et sont désignés très tôt comme dominants, donc dotés de la *libido dominandi*. Ils s'investissent dans les jeux de domination afin de sauver l'illusion fondamentale, cet investissement dans le jeu lui-même, la conviction que le jeu mérite d'être joué malgré tout jusqu'au bout et selon les règles. Jeux masculins qui imposent l'exaltation obsessionnelle du moi et de ses pulsions sociales.

Il en résulte que la socialisation différentielle dispose les hommes à aimer les jeux de pouvoir et à s'y investir, réunissant ainsi l'idée infantile de jeu avec celle masculine de domination. Leur consolidation dans ce fonctionnement et un de ses meilleurs soutiens provient de la méconnaissance qui peut conduire les femmes à l'amour du dominant et de sa domination, autrement dit à être charmées par le pouvoir et « la séduction que le pouvoir exerce, par soi, sur des corps dont les pulsions et les désirs mêmes sont politiquement socialisés » (Bourdieu, 1998, p. 87).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Pourtant, selon Bourdieu, l'amour, « état de fusion et de communion […] où deux êtres peuvent 'se perdre l'un dans l'autre' sans se perdre » (Bourdieu, 1998, p. 118) est une sorte de trêve, qui met fin aux stratégies de domination et rend possible l'instauration de relations fondées sur la pleine réciprocité et autorisant l'abandon et la remise de soi : « la mise en suspens de la force et des rapports de force semble constitutive de l'expérience de l'amour ou de l'amitié » (Bourdieu, 1998, p. 117). Mais ceci ne peut qu'être le résultat d'un travail de tous les instants. L'amour pur qui existe surtout chez les femmes est intrinsèquement fragile et menacé par le retour du calcul égoïste. Il mérite donc d'« être institué en norme, en idéal pratique, digne d'être poursuivi pour lui-même et pour les expériences d'exception qu'il procure » (Bourdieu, 1998, p. 118).

3.2. Structure genrée et pratiques

Connell développe son analyse en critique, entre autres, des théories de rôle de sexe qui consistent en une distinction analytique entre la personne et la position sociale qu'elle occupe (acteur) ; un nombre d'actions ou de comportements de rôle assignés à la position (script) ; des attentes ou normes de rôles qui définissent les actions appropriées à une position donnée, formulées par des personnes occupant des contre-positions (groupe de référence) et renforcées à l'aide de sanctions positives et négatives (Connell, 1987, p. 47). Cette théorie du rôle est l'approche de la structure sociale localisant les contraintes principales dans les attentes interpersonnelles stéréotypées ; être un homme ou une femme signifie jouer un rôle général spécifique à son sexe. Cette théorie est problématique dans son analyse du social pour quatre raisons :

En premier, les agences de socialisation qui produisent les attentes stéréotypées de sexe sont analysées comme reproduisant leur propre socialisation, sans interroger pour autant les propres raisons et motivations qui font que l'on reproduise ces attentes. S'il s'agit d'une pure reproduction, les individus sont perçus comme dénués de volonté, de choix. Si l'on reconnaît la dimension de choix, la théorie du rôle se réduit « à une présupposition générale que les gens choisissent de maintenir les coutumes existantes » (Connell, 1987, p. 50). Il en ressort que la théorie du rôle n'est pas une théorie sociologique du tout, puisqu'elle n'explique pas la relation entre l'agentivité[2] personnelle et la structure sociale mais dissout la structure dans l'agentivité. La question du pouvoir et des intérêts sociaux n'est pas théorisée.

En second, elle semble s'appuyer ultimement sur une dichotomie biologique ; elle colle une dimension dramaturgique (une superstructure sociale malléable) à une dimension biologique (une base invariable). On revient

[2] J'adopte ici la traduction de la notion de « agency », telle que proposée par Nicole-Claude Mathieu dans sa traduction du livre de Gail Pheterson, « Le prisme de la prostitution » (2001) et par Louis Quéré (1997, p. 25).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ainsi à parler de différences plutôt qu'à comprendre les relations concrètes et de nouveau, la nature sociale des rapports hommes-femmes est éliminée. « L'effet politique est d'accentuer les pressions qui créent une distinction artificiellement rigide entre les femmes et les hommes et de minimiser le pouvoir économique, domestique et politique qu'exercent les hommes sur les femmes » (Connell, 1987, p. 50). Finalement, toute notion d'asymétrie est absente et les rôles de sexe sont conçus comme différents en contenu mais complémentaires, faits des mêmes ingrédients et également oppressifs pour l'être humain « à l'intérieur ».

Troisième raison, au lieu d'une analyse du pouvoir, la théorie du rôle de sexe développe une théorie normative. Cette normativité se retrouve dans l'analyse des attentes de rôle, considérées comme étant la norme (la bonne façon de vivre), mais également dans l'attitude même des sociologues considérant qu'il s'agit bien de la bonne façon de vivre. Elle se heurte à la réalité qui n'est pas conforme à la normativité développée par les théories du rôle et ne peut pas reconnaître correctement des stratégies de résistance au pouvoir et aux pressions sociales. La théorie du rôle n'est donc pas capable de penser le pouvoir, l'existence d'intérêts opposés et les conflits d'intérêts collectifs au sein des rapports de genre. Elle analyse la réforme des rôles comme étant motivée par un malaise individuel et la recherche d'un nouveau confort sans aller plus loin.

Finalement, cette incapacité de penser le mouvement et la lutte sociale révèle l'incapacité à comprendre la contradiction et la dynamique sociales. La théorie du rôle semble statique et incapable de comprendre le changement comme histoire, « comme transformation générée dans l'interaction de la pratique sociale et de la structure sociale […] la théorie des rôles de sexe ne peut pas saisir le changement comme une dialectique survenant au sein même des relations de genre » (Connell, 1987, p. 53). Le changement ne peut être perçu que comme venant de l'extérieur (la société en général) ou de l'intérieur (le vrai soi) et comme quelque chose qui arrive aux rôles de sexe.

Le souci principal de Connell est donc d'articuler la notion de structure sociale (les contraintes présentes dans une forme donnée d'organisation sociale) avec celle de pratique comme substance des processus sociaux, afin de dépasser la séparation claire entre structure sous-jacente et pratique de surface. Il espère ainsi introduire une certaine complexité et différence au sein des catégories sociales, sans pour autant nier la dimension structurelle des rapports de genre. La pratique est la transformation d'une situation donnée dans une direction particulière ; cette transformation est limitée par ce qu'on appelle la structure qui est elle-même le fruit de pratiques à travers le temps. On ne peut pas échapper à une structure, on peut agir dessus, mais on n'en est jamais libre. Afin de penser et comprendre la structure des rapports de sexe, il est important d'introduire la différenciation interne, l'inégalité (*unevenness*) historique et la contradiction interne.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

En matière de différenciation, Connell propose trois structures substantiellement différentes mais pas nécessairement séparées : la division du travail ; la structure du pouvoir (l'autorité, le contrôle et la coercition) ; la structure de la *cathexis* (le choix d'objet, le désir et la désirabilité). Ces trois structures sont des éléments majeurs de tout ordre de genre (l'inventaire structurel d'une société entière) ou de régime de genre (l'inventaire structurel d'une institution particulière).

La division sexuelle du travail implique l'attribution de certains types de travail à certaines catégories de gens et est une structure sociale, une contrainte à la pratique. Il s'agit d'un système de production, de consommation et de distribution structuré par le genre qui obéit à deux principes majeurs : la logique genrée d'accumulation qui concentre les bénéfices économiques dans un sens sans pour autant être entièrement exclusif ; l'économie politique de la masculinité qui en organisant la solidarité des hommes devient une force économique et culturelle. Cette structure crée elle-même des bases de solidarité parmi les femmes en créant des expériences de travail ou d'habitation communes, ce qui donne lieu à des résistances face à cette force.

La structure du pouvoir fait référence à la force (le monopole des armes et de la technique militaire), le contrôle organisationnel (institutions, corporations, gouvernements) et le pouvoir culturel de définition, de critères de compréhension. Elle fait l'objet de pratiques, d'un appareil de politique sociale renforçant la dépendance des femmes vis-à-vis des hommes. L'axe principal de la structure du pouvoir est de connecter autorité à masculinité, tout en construisant des hiérarchies d'autorité et de centralité au sein de la masculinité, composée de masculinités hégémonique, conservatrice et subordonnée. Mais cette structure de pouvoir est contestée et transformée par les luttes des femmes au sein même de la famille contre le patriarcat domestique, l'autorité masculine.

La structure de la *cathexis* implique la reconnaissance que la sexualité est socialement construite. La *cathexis* est définie comme la construction de relations sociales émotionnellement chargées avec des 'objets' dans le monde réel. L'élément le plus évident de la construction sociale concerne le désir qui est contrôlé par un système combiné d'interdits et d'incitations. La *cathexis* présuppose pour la forme de désir socialement hégémonique, la différence sexuelle. Cette différence sexuelle, source de la réciprocité érotique dans l'hétérosexualité hégémonique est basée sur un échange inégal lié au pouvoir. De plus, « la structure de la cathexis doit être considérée comme ayant de multiples niveaux, et les relations importantes comme étant ambivalentes, en général » (Connell, 1987, p. 114). Cette structure est l'objet de pratiques, comme peuvent l'être les structures de pouvoir et de travail mais ce qui est spécifique est que cette structure même peut être *cathected*.

L'unité de ces trois structures ne relève pas du système logique mais de la composition historique, empirique. Les structures ne sont pas indépendantes

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'une de l'autre et partagent des schémas comparables, sans qu'on puisse définir un déterminant ultime, source des schémas de relations de genre. Pour certains domaines, l'histoire a abouti à un degré élevé d'ordre résultant d'une stratégie dans le processus historique de formation et d'interaction de groupe. Mais l'histoire a également donné lieu à des degrés de systématicité faible, et une incohérence et une contestation importantes.

Connell considère qu'il faut penser le genre comme étant la propriété de collectivités, d'institutions et de processus historiques et non d'individus. Le genre relève du collectif et est « un concept qui relie. Cela concerne les liens d'autres champs de pratique sociale aux pratiques nodales consistant à faire naître, à la naissance d'enfants et aux soins parentaux » (Connell, 1987, p. 140). Ce lien peut être extensif et inévitable, mais il ne l'est pas nécessairement. Le genre relève donc plus du processus social et ne doit pas être réifié. Et, « le genre est institutionnalisé dans la mesure où le réseau de liens avec le système reproductif est formé par des pratiques cycliques. Il est stabilisé dans la mesure où les groupes constitués au sein du réseau ont des intérêts dans des conditions de pratiques cycliques plutôt que divergentes » (Connell, 1987, p. 141).

Les différentes structures, travail, pouvoir et cathexis, influencent la construction de différents types de féminité et de masculinité, au sein d'un même contexte social. Ces multiples masculinités et féminités sont autant de façon de vivre certaines relations et sont interreliées. Les différents types de féminité sont unis par le double contexte dans lequel ils sont formés : « d'une part en relation à l'image et à l'expérience d'un corps féminin, d'autre part en relation aux définitions sociales d'une place de femme et aux oppositions culturelles de la masculinité et de la féminité » (Connell, 1987, p. 179). Si cette multiplicité est ainsi analysable au niveau des régimes de genre et au niveau micro-politique, les différents types de féminité et masculinité sont marqués au niveau de la société entière, donc macro-politique, par un seul fait structurel : la domination globale des hommes sur les femmes. Ce fait structurel fournit la base principale des relations entre les hommes qui définissent une forme hégémonique de masculinité dans la société entière, par rapport à d'autres formes de masculinité. Cette masculinité hégémonique est toujours construite en relation avec différentes masculinités inférieures et en rapport aux femmes. Contrairement aux hommes, il n'existe pas de féminité hégémonique. Aucune forme de féminité ne prédomine comme une certaine forme de masculinité prédomine chez les hommes. Cette asymétrie fondamentale est due à la possibilité limitée des femmes de développer des rapports de pouvoir institutionnalisés vis-à-vis des autres femmes et à la moindre thématisation du pouvoir, de l'autorité, de l'agression, de la technologie dans la féminité. La féminité accentuée, le schéma féminin qui reçoit le plus de soutien culturel et idéologique aujourd'hui, est la traduction des notions de sociabilité, fragilité, acceptation du mariage et des soins aux enfants, la réceptivité sexuelle et la maternité. Contrairement à la masculinité hégémo-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

nique, celle-ci se maintient à travers des pratiques de marginalisation et d'invisibilisation d'autres modèles de féminité, et non par des tentatives de domination envers les autres féminités. Ces autres féminités sont définies « centralement par des stratégies de résistance ou des formes de non-conformité. D'autres encore sont définies par des combinaisons stratégiques complexes de conformité, de résistance et de coopération » (Connell, 1987, p. 184). Les féminités ont toujours en commun d'être construites en fonction du rapport de domination que subissent les femmes.

La masculinité hégémonique signifie la prédominance sociale réalisée dans un rapport de force social, qui va au-delà des rapports de force brutes et détermine l'organisation de la vie privée et des processus culturels. La masculinité hégémonique peut être analysée comme l'expression culturelle de la prédominance réelle, matérielle des hommes sur les femmes. Les hommes collaborent à cette image publique, même si elle ne correspond pas nécessairement à la réalité des hommes puissants, parce que cette image soutient leur pouvoir et qu'ils bénéficient tous de l'oppression des femmes. Ceci ne veut pas dire que les masculinités non-hégémoniques ne sont pas oppressives vis-à-vis des femmes, mais que la masculinité hégémonique est celle qui maintient les pratiques qui institutionnalisent la domination des hommes sur les femmes et qui incarne une stratégie collective efficace par rapport aux femmes. L'aspect le plus important de la masculinité hégémonique contemporaine est l'hétérosexualité, connectée de façon proche à l'institution du mariage.

Connell rejette la théorie de la socialisation (l'acquisition et intériorisation de normes sociales) comme étant capable d'expliquer correctement la formation de genre au niveau individuel et propose les critères suivants nécessaires à une théorie sociale de la formation du genre : tenir compte de la contradiction au sein de la société et de la personnalité ; tenir compte du pouvoir et de ses effets sans réduire les gens à être des automates ; reconnaître différents niveaux de la personnalité relativement indépendants ; être historique, considérer la personne comme une trajectoire à travers le temps et les situations ainsi que la reconfiguration historique constante des forces sociales influençant le développement personnel (Connell, 1987, p. 196). Selon Connell, il faut s'appuyer sur certains éléments de la psychanalyse classique et existentielle pour respecter ces critères. Le développement psychique doit être analysé comme étant lié à des dynamiques sociales et historiques, donc à certaines pratiques et non fixé structurellement. Cela implique une multiplicité de chemins de développement psychosexuel, une série de masculinités historiquement construites. De plus, vu le rôle de l'inconscient et des mécanismes de répression, il est logique de penser que la féminité et la masculinité sont normalement fissurées de l'intérieur et en tension, et que ceci constitue une force importante dans les rapports de genre. Mais il importe également de reconnaître les notions de choix et de responsabilité. Ces choix ne sont pas

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

nécessairement cohérents et peuvent être contradictoires. Les dynamiques de personnalité sont donc reliées aux rapports de pouvoir de la société à travers l'adoption d'un projet personnel. Ce projet personnel, donc les projets collectifs, impliquent la liberté de participer ou non, autant que la responsabilité des choix faits. « Je prends la responsabilité pour ce que je fais et ses conséquences. Une vision claire de ce que je fais […] inclut la façon dont mes actes interagissent avec ceux d'autres gens et soit soutiennent, soit subvertissent le projet collectif d'oppression » (Connell, 1987, p. 216). Le fait de changer ces tensions existantes en des changements structurels correspond au projet collectif de libération.

La personnalité – les attitudes, capacités, motivations, répressions – n'est donc pas séparée des interactions sociales : les actes ont des significations situationnelles et la vie personnelle est construite à travers un jeu de relations sociales. Le monde personnel est relationnel. La personnalité est donc ce que font les personnes, dans la perspective de leur histoire de vie. Cette construction n'est pas linéaire, le fruit d'un acte constitutif mais complexe, le fruit de contradictions structurelles, allant au-delà de la personne même, et elle n'est compréhensible qu'en considérant les bases structurelles des pratiques. « Une vie personnelle est donc un chemin à travers un champ de pratiques qui suivent une série de logiques collectives et répondent à une série de conditions structurelles qui s'entrecroisent quotidiennement et se contredisent souvent » (Connell, 1987, p. 222). La structure de la personnalité est alors une unification particulière de pratiques diverses et souvent contradictoires.

Selon la théorie de la pratique, la personnalité apparaît comme un des sites majeurs de l'histoire et de la politique, connectée à d'autres sites comme les institutions, mais possédant ses propres configurations résultant d'une dynamique historique. L'historicité de la personnalité peut être comprise comme la reconfiguration – par la dynamique des relations sociales – des points de tensions dans le développement de la personnalité et de la politique de la vie personnelle. Autrement dit, on peut analyser les changements de motivation et d'organisation de la personnalité en reconnaissant les séries émergentes de pressions et de possibilités au sein desquelles la diversité actuelle de la personnalité est composée. Il s'ensuit que la construction de la personnalité est influencée par la formation d'intérêts sociaux, le fonctionnement des institutions et la mobilisation de pouvoir et qu'on ne peut pas concevoir logiquement une démarcation générale entre la politique et la vie personnelle.

Connell conçoit le but ultime de la transformation des rapports de genre comme l'abolition du genre ainsi que sa reconstitution sur de nouvelles bases. Il s'agit d'abolir le genre comme structure sociale et cela implique que les différences entre les sexes relèveraient simplement de la complémentarité de la fonction dans la reproduction. « Il n'y aurait pas de raison pour que ceci structure les relations émotionnelles, donc les catégories hétérosexuelles et homosexuelles deviendraient insignifiantes. Il n'y aurait pas de raison

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pour que ceci structure la personnalité, donc la féminité et la masculinité disparaîtraient » (Connell, 1987, p. 287). Cette différence entre les sexes est le résultat de l'inégalité, qui est la base de la constitution sociale d'intérêts générant des pratiques qui institutionnalisent les injustices, des politiques qui les défendent et des idéologies qui les justifient. Il s'agit donc plus d'égalité que de liberté, et cette égalité comme direction de mouvement signifie que toutes les pratiques doivent produire plus d'égalité que les conditions de départ, en allant toujours au-delà des conditions produites. La conséquence logique de la déconstruction, abolition du genre est la variété sans limites : un érotisme, un travail et des structures décisionnelles polymorphes. La seule perte résultant de l'abolition ne serait donc pas l'absence de variété mais la perte de certaines sortes de structures. Il s'agit alors de s'interroger sur la possible déconnexion de l'énergie culturelle de la structure de l'inégalité à travers non pas l'abolition mais la reconstitution du genre dans des formes non assassines. Restructurer le genre implique un jeu avec le genre et ses éléments de caractère sexuel, de pratique de genre ou d'idéologie sexuelle. À travers ce jeu et le changement de relations entre éléments culturels, de nouvelles conditions de pratiques sont créées et de nouveaux schémas de pratiques deviennent possibles. « La déconstruction implique que la biologie du sexe deviendrait une présence minimale dans la vie sociale […]. La conception restructurante admettrait une élaboration culturelle de la différence et de la similarité dans la reproduction, tout en ôtant le poids du pouvoir, des divisions du travail et des règles de la cathexis » (Connell, 1987, p. 290). Cette culture future pourrait explorer et inventer de nombreuses façons différentes de s'impliquer dans le processus de conception, de gestation, de naissance et de tétée, de croissance, ainsi que la création de nouveaux types de liens de parentage au-delà du couple hétérosexuel actuel. Elle serait marquée par l'absence de connexion des éléments des rapports de genre avec l'inégalité institutionnalisée, d'une part, et la différence biologique, d'autre part. Une société humaine recomposée sera enrichie de multiples façons : plus de joueurs dans le jeu ; plus de possibilités d'expérience et d'invention ; des dimensions émotionnelles de la vie plus complexes. Plus généralement, une société dénuée d'inégalité de genre implique une société dénuée d'inégalité de classe et de race, de niveaux de vie et dénuée d'impérialisme. On ne peut donc pas s'attaquer aux inégalités de genre sans s'attaquer aux autres inégalités car toutes sont liées empiriquement. « Si l'on veut que cela ait lieu, alors sa pratique, les projets à travers lesquels nous tentons la recomposition, doivent faire partie d'une politique qui s'attaque à l'oppression dans toutes ses formes, qui ne pose pas de limites au principe de l'égalité humaine » (Connell, 1987, p. 293).

Conclusion

À l'opposé des analyses féministes radicales présentées ci-dessus, les analyses masculines critiques sont moins cohérentes, bien qu'elles s'inscrivent

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

toutes dans l'anti-naturalisme et adoptent une perspective de construction sociale. Il ne s'agit pas d'un courant de pensée, le seul dénominateur commun étant la position sociale des auteurs et leur volonté de s'interroger sur les rapports de genre comme étant des rapports de pouvoir. De plus, les auteurs s'inscrivent dans différents contextes intellectuels et politiques, anglo-américains ou français, engagés ou académiques.

La rupture principale entre ces auteurs concerne la place octroyée à ce que vivent les hommes. Pour Welzer-Lang, les hommes se construisent à travers la violence et la souffrance et subissent ainsi une véritable aliénation, tandis que Bourdieu accentue l'idée que les hommes sont également victimes des représentations androcentriques gouvernant le monde. Ils mettent ainsi en avant un possible moteur de changement du côté des hommes, se libérer de ces contraintes liées à la virilité et avancer avec les femmes vers un monde dénué de ces représentations, de ces idéals-types masculins, causes de souffrances pour les hommes et de ségrégation nette entre les femmes et les hommes. Ni Connell, ni Stoltenberg ne développent ce type d'argument concernant les hommes. Connell développe l'idée de l'existence de plusieurs types de masculinité et de féminité, mais accentue avant tout leur dénominateur commun : l'oppression et l'exploitation des femmes. Son introduction de la complexité et de la multiplicité ne semble pas remettre en cause la notion principale de domination de genre ni l'existence d'un groupe social d'hommes qui bénéficient tous de l'oppression des femmes. Stoltenberg, dont les écrits datent des années '78-'84, met en avant l'uniformité des hommes et de leur éthique et propose des pistes de compréhension de la masculinité comme résolument incompatible avec l'humanité. Ils appellent tous les deux à la destruction et l'abolition de la masculinité comme identité et pratique, basées sur l'exploitation et l'oppression des femmes, même si Connell propose de maintenir des constructions sociales de genre dénuées d'inégalité.

Contrairement à Bourdieu, les trois autres auteurs ancrent leur analyse de la masculinité dans les pratiques matérielles sociales des hommes, vis-à-vis des femmes, pratiques de violence domestique ou sexuelle ou plus globales chez Connell. Ils reprennent ainsi, de façon moins accentuée et claire que les féministes radicales présentées ci-dessus, une analyse de l'identité comme le fruit de pratiques et affirment qu'elle ne peut être changée qu'à travers la transformation de ces pratiques. Pour Stoltenberg, la masculinité ne peut être transformée et abolie qu'à travers des pratiques de lutte antisexiste et d'abandon de la consommation pornographique ; pour Connell, le pouvoir genré ne peut être aboli qu'en développant des pratiques qui transforment les structures de travail, de pouvoir et de cathexis. Les deux accentuent la notion de choix et de responsabilité dans l'adoption d'un projet de vie personnel. Pour Welzer-Lang, les hommes ne pourront changer qu'à travers la transformation de leurs pratiques entre eux et vis-à-vis des femmes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Tous les auteurs semblent avoir intégré la critique féministe de la naturalité des rapports de genre, et l'analyse de la notion de genre comme étant une construction sociale et politique. Cela amène Welzer-Lang – contrairement à Stoltenberg – à couper entièrement le lien entre sexe et genre afin d'éviter tout risque de naturalisation des rapports sociaux. À tel point que les violences domestiques ou les viols ne sont plus perçus par lui comme des pratiques sociales de genre et que la masculinité devient selon lui une qualité applicable à d'autres positions sociales et rapports sociaux. Si Bourdieu semble également avoir intégré la critique de la naturalité, on peut s'interroger sur son analyse comme réintégrant une dose de 'naturalité sociale' à travers son concept de disposition qui semble reprendre une fonction comparable à celle de nature au sens où ces dispositions semblent si ancrées, inconscientes, insaisissables, que tout changement semble difficilement envisageable.

Tous les auteurs, sauf Bourdieu, ont intégré à leur façon une critique explicite de l'institution de l'hétérosexualité. Welzer-Lang donne une place centrale à la question de l'homophobie comme structurant les rapports entre hommes ; Stoltenberg appelle à l'abolition de l'orientation sexuelle spécifique comme conséquence logique du refus du pouvoir genré ; Connell considère l'hétérosexualité comme l'élément majeur caractérisant la masculinité hégémonique, celle qui renforce et perpétue le plus l'inégalité de genre, le pouvoir des hommes. Bourdieu, quant à lui, considère que l'amour hétérosexuel pur peut être un des lieux de mise en suspens des rapports de force entre hommes et femmes.

Le contenu de la théorie de la pratique développée par Connell me semble être compatible avec les analyses féministes radicales. Il accentue, plus que Stoltenberg, le matérialisme des rapports de genre bien que sa division en trois structures respectives travail, pouvoir et cathexis demande à être analysée de plus près, car cette séparation semble difficile à penser : comment penser la division sexuelle du travail ou les rapports intimes sans penser le pouvoir ? Mais son apport principal est, selon moi, son analyse des dynamiques entre personnalité, pratique et structure appliquée aux rapports de genre. Elle permet de comprendre et de relier les niveaux micro-politiques aux niveaux macro-politiques, les dynamiques individuelles aux dynamiques collectives ; de comprendre concrètement l'inscription d'une personne dans un contexte social, les limites structurelles du contexte social sur son évolution et les marges de manœuvre dont dispose tout de même cette personne, que ce soit par choix ou par 'nature'. Il introduit ainsi une certaine complexité transversale aux différents niveaux d'analyse qui permet de penser la domination et l'oppression de genre en reconnaissant sa dimension intime et personnelle, tout en évitant de la dépolitiser à travers une approche psychologique réductrice évacuant la dimension politique commune aux différents rapports d'oppression comme le racisme, le sexisme ou le classisme. Connell semble également appliquer la notion d'asymétrie des rapports de genre telle qu'elle découle des analyses féministes radicales, contrairement à Welzer-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Lang et Bourdieu, en évitant ainsi de nier implicitement par sa théorisation la notion générale de domination et d'oppression des femmes par les hommes. Et ceci semble être l'un des points les plus significatifs pour les analyses masculines des rapports de genre. Très souvent, les auteurs masculins s'inscrivent explicitement dans une analyse féministe des rapports de genre en situant leurs écrits dans la continuité des écrits féministes, en reprenant partiellement une terminologie développée par les féministes, en appuyant explicitement les thèses féministes, tout en développant une théorisation propre qui va à l'encontre de certains présupposés féministes. C'est à cette question de cohérence entre, d'une part, les analyses féministes radicales et, d'autre part, ces analyses masculines que je m'intéresserai dans la partie suivante.

C'est pourtant bien Stoltenberg qui, au niveau de l'analyse du pouvoir genré au sein des rapports de genre, semble le plus proche des analyses féministes radicales présentées, malgré le fait qu'il tende à se limiter aux dimensions identitaires et éthiques de l'oppression de genre. Il offre des pistes d'analyse sur la construction de l'identité, de l'éthique et des comportements masculins, hétérosexuels et homosexuels, sur la fonction politique réifiante de l'utilisation de la pornographie comme renforçant le lien de non-empathie avec les membres du groupe social opprimé et sur la fonction politique d'une sexualité organisée autour du sexe masculin. De plus, comme le chapitre suivant permet de le comprendre, le projet théorique de Stoltenberg semble tenir compte des conséquences épistémologiques d'une analyse féministe matérialiste, contrairement à celui de Connell. Il se consacre en effet à analyser le versant masculin des rapports de genre pour déconstruire le fonctionnement psychique et personnel des hommes en tant qu'oppresseurs et ne considère pas qu'il lui appartient de développer une analyse globale des rapports de genre, en particulier du versant féminin de cette oppression. S'il partage ce souci avec Welzer-Lang, il est le seul à ne pas délaisser la dynamique de pouvoir, car il continue de se focaliser sur ce qui constitue les rapports de genre. Son appel à détruire la masculinité, à devenir des traîtres de notre classe de sexe, reprend avec pertinence l'ontologie sociale développée par les féministes radicales sur la fonction politique du sexe comme marqueur de l'oppression de genre. Finalement, sa vigilance quant à la nécessité de s'impliquer au quotidien dans la lutte contre l'oppression de genre auprès des féministes témoigne d'une lucidité politique et personnelle et de l'effort permanent que représente le fait de remettre en cause une oppression dont on bénéficie au quotidien.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE III

La conceptualisation genrée du pouvoir genré Une analyse comparative des écrits féministes radicaux et masculins critiques

Introduction

Dans cette troisième et dernière partie de cette étude exploratoire, mon but est de comparer les analyses féministes radicales présentées dans la première partie avec les analyses masculines engagées présentées dans la deuxième partie sur un point particulier : la place et la conceptualisation du pouvoir dans les analyses des rapports de genre.

Il me semble crucial, en tant que membre de la classe dominante, de consacrer une attention particulière aux implications épistémologiques concrètes de ma position sociale. Une présentation de l'épistémologie du point de vue développée par des féministes matérialistes anglo-saxonnes permet de poser le cadre de mon analyse et de fournir des éléments non seulement sur ce qui me semble avoir influencé mon propre parcours intellectuel et existentiel en matière de rapports de genre, mais également de présenter les difficultés et moyens de dépassement de ces difficultés dans la lecture et la compréhension des analyses féministes radicales liées à une position sociale.

Suivent alors trois axes d'analyse comparative : le premier, rapports de genre et classe, permet de se pencher sur la question de classe, telle qu'elle est développée par les analyses féministes radicales et les glissements de sens constatés dans les analyses masculines, en particulier celle de Welzer-Lang. Elle permet de constater que l'analyse genrée de Welzer-Lang tend vers une déconstruction *queer* plutôt que féministe (radicale), au détriment de la place du pouvoir dans l'analyse des rapports de genre. Le deuxième axe, rapports de genre et aliénation, permet de mettre en évidence un mode d'analyse très présent dans les analyses masculines – même dites « proféministes » – qui consiste à mettre en avant les rapports masculins intra-genre et l'accentuation d'une dimension douloureuse, de la 'prison de genre' pour les hommes. Cela m'amène à interroger non seulement le bien-fondé de ce mode d'analyse utilisé par Welzer-Lang et Bourdieu mais également à considérer ses implications politiques. Finalement, une troisième partie, rapports de genre et consentement féminin, permet d'aborder la question de la responsabilité des femmes dans l'oppression de genre et en particulier la notion d'adhésion ou de consentement utilisée par des auteurs comme Bourdieu ou Godelier. Ceci révèle une autre façon de nier les rapports de pouvoir et ses implications pour la position des femmes.

Ainsi, j'espère proposer et démontrer la nécessité de quelques critères d'analyse à respecter en matière de rapports de genre lorsque des hommes veulent se pencher sur cette question, sans nier la dimension du pouvoir en-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tre femmes et hommes telle qu'elle a été théorisée par les féministes radicales.

1. Épistémologie du point de vue : implications pour un travail masculin théorique et politique sur les rapports de genre

Il est de plus en plus commun, au moins dans les pays anglophones et suite aux théorisations politiques des rapports de pouvoir et en particulier des rapports de genre et de race, de préciser explicitement la place sociale qu'occupe une personne analysant les rapports sociaux. Ceci est en particulier le cas lorsque l'auteur occupe une place sociale privilégiée, résultant de certains rapports sociaux. Il découle en effet d'une analyse matérialiste que les subjectivités et les savoirs sont fortement influencés par les vécus et que « la raison n'est pas un item indépendant que l'on rencontre tout simplement à travers le monde. Elle est entièrement constituée symboliquement, métaphoriquement » (Code, 2000, p. 174). Selon Code, l'épistémologie féministe implique de fonder ses conclusions normatives sur les exigences épistémiques que les *knowers* réelles, incarnées et spécifiquement localisées rencontrent lorsqu'elles tentent de construire un savoir responsable et fiable pouvant leur servir dans les contextes d'un monde réel. Le savoir se construit donc également en fonction d'une utilité politique et non dans un vacuum sociopolitique, que ceci soit d'ailleurs explicité ou non.

Parmi les différentes positions épistémologiques féministes, les théoriciennes du point de vue développent une analyse radicale des circonstances historiques-matérielles produisant les subjectivités et le savoir, suite logique d'une analyse féministe matérialiste. « Les théoriciennes du point de vue soutiennent que le savoir précis, détaillé, stratégique que les opprimées ont dû acquérir concernant les fonctionnements de l'ordre social afin de pouvoir y fonctionner, peut être utilisé comme ressource afin de miner cet ordre-même » (Code, 2000, p. 180). Un point de vue féministe, à ne pas confondre avec un point de vue des femmes, est donc le produit d'un processus – difficile mais également source d'épanouissement – de prise de conscience et d'engagement sociopolitique, qui n'est pas interchangeable avec tout un chacun décidant d'occuper un tel point de vue. Si un homme peut intégrer certaines analyses et grilles de lecture féministes, il ne peut pas prétendre à un point de vue féministe car il ne connaît pas les circonstances historiques-matérielles propre au vécu des femmes. Il ne vit, par exemple, pas l'exploitation du travail matériel, domestique, émotionnel, sexuel, intellectuel et professionnel que vivent les femmes et qui sont des pratiques bien informées et radicalement constitutives du savoir et de la subjectivité. Les théoriciennes du point de vue accentuent « les effets mutuellement constitutifs des pratiques et des subjectivités » (Code, 2000, p. 181) et considèrent que « les groupes marginalisés et opprimés ont souvent une compréhension plus objective des relations sociales que les privilégiés » (Kahane, 1998,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

p. 219). Aussi, Delphy considère-t-elle : « L'oppression est une conceptualisation possible d'une situation donnée ; et cette conceptualisation ne peut provenir que d'un point de vue, c'est-à-dire d'une place précise dans cette condition : celle d'opprimé » (Delphy, 1998, p. 281). L'épistémologie féministe matérialiste propose donc une alternative à une épistémologie objectiviste qui considère que le savoir n'est pas construit par les agents et qu'il est possible d'accéder à la réalité telle qu'elle est en faisant table rase des particularités naturelles et/ou sociales des agents.

Cette épistémologie du point de vue féministe implique à mon avis plusieurs choses. Premièrement, elle implique que la majorité des analyses ne sont pas neutres ou objectives, mais chargées de valeurs masculines puisqu'il est impossible de développer une analyse qui ne soit pas marquée par la position sociale, donc la subjectivité de l'auteur. Ceci a été démontré par de nombreuses analyses féministes repérant l'androcentrisme qui marque les analyses sociologiques, anthropologiques, économiques ou philosophiques des hommes et son effet sur la qualité générale de leurs analyses (Le Dœuff, 1989 ; Grimshaw, 1986). Ces valeurs faussent l'analyse de la réalité et des rapports de genre en particulier. Contrairement à une analyse qui s'inscrit dans une épistémologie matérialiste féministe, de nombreux auteurs masculins n'ont pas conscience de la façon dont leur place sociale d'oppresseur structure leur pensée, leur ressenti, leur subjectivité, leur comportement, donc leur accès au savoir. Ils n'explicitent donc pas le point de vue d'où ils écrivent, pensent et ressentent. Leur analyse « n'exprime quasi nulle part la position située des auteurs : aucune référence n'est faite à leur statut dominant d'hommes. Cette position bien particulière de dominant est donc invisibilisée […] » (Vidal, 1998). Cette invisibilisation de la position d'oppresseur permet une illusion fondamentale, celle de l'objectivité et de la neutralité qui a donné lieu à une épistémologie objectiviste niant la nécessaire subjectivité des analyses scientifiques en général, et des sciences humaines en particulier. L'épistémologie féministe matérialiste rompt avec cette illusion objectiviste en accentuant la subjectivité dans les processus de production du savoir et la façon dont celle-ci est structurée par des éléments du vécu matériel (place dans les processus genrés de production et reproduction, vécu de la violence masculine idéelle et matérielle,…). Ceci implique, pour les membres de la classe de sexe dominante, de faire le deuil psychologique et intellectuel de cette illusion de neutralité. L'épistémologie féministe matérialiste implique la reconnaissance du point de vue féministe des femmes, non seulement comme n'étant pas plus subjectif que celui des hommes, mais surtout comme ayant la possibilité – à condition d'une prise de conscience féministe – d'avoir plus de pertinence sur la question des rapports de genre que celui des hommes, donc d'être plus scientifique. En revanche, elle implique pour les hommes la reconnaissance de leur nécessaire subjectivité (deuil auquel échappent les femmes puisque ceci leur est déjà renvoyé systématiquement

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

par les hommes) et surtout de leur limitation structurelle en matière de connaissance des rapports de genre.

Autre implication de l'épistémologie féministe matérialiste, la prise de conscience masculine du point de vue d'oppresseur semble une démarche cruciale et indispensable pour accéder à un savoir moins imprégné, structuré par leur position sociale et ceci à tous les niveaux de leur vécu : intellectuel, affectif, relationnel, etc. Le fait de prendre connaissance de l'existence d'autres points de vue – mieux informés et plus pertinents – nous renvoie vers notre position et point de vue d'oppresseur et ses limites structurelles. Ces limites peuvent être atténuées, en tout cas mieux perçues et intégrées, par un processus de familiarisation – fondé sur l'empathie vis-à-vis du vécu féminin et une distance vis-à-vis de son propre vécu – avec les idées, les sentiments et les analyses des femmes (féministes), processus qui ne peut pas se résumer à une démarche intellectuelle, autarcique, car seuls la perception et le partage du vécu des femmes permettent ce décentrement et l'abandon momentané de son propre point de vue au profit de celui des femmes (féministes). C'est cette répétition d'abandons momentanés de son point de vue d'oppresseur qui permet d'octroyer une place plus importante et plus permanente au point de vue de dominée et qui enracine une culture de vigilance, de doute et de précaution par rapport à ses propres perceptions et ressentis. Stoltenberg mentionne un aspect de cette dynamique, lorsqu'il évoque la difficile coexistence d'une identité de sexe avec une identité morale : l'identité de sexe est le reflet d'une position de dominant, d'homme qui privilégie un ordre du jour masculin tandis que l'identité morale est justement le reflet d'une conscience des limites structurelles de son point de vue et de la nécessité de tenir compte et d'intégrer l'existence d'un point de vue de féministe qui pose nécessairement la question de la justice des interactions de genre.

L'épistémologie du point de vue pose également la question du possible développement du savoir. Une approche en termes de point de vue pourrait être critiquée comme relevant d'un relativisme, puisqu'elle implique un rejet de l'objectivisme traditionnel. Pourtant, l'épistémologie féministe matérialiste ne considère pas les différents points de vue comme équivalents, puisque c'est bien le point de vue féministe qui semble le plus apte à produire un savoir pertinent concernant les rapports de genre. « Le savoir est supposé être basé sur l'expérience, et la raison pour laquelle les affirmations féministes peuvent être préférables scientifiquement est qu'elles ont leur origine dans et sont testées face à une sorte d'expérience sociale plus complète et moins déformée. Les expériences des femmes, *informées par la théorie féministe*, fournissent un fondement *potentiel* pour des affirmations de savoir plus complètes et moins déformées que celles des hommes » (Harding,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

1987b)[3]. La prise en compte de l'influence des circonstances historiques-matérielles sur la production du savoir augmente la possible pertinence des analyses en évacuant les éléments faussant les analyses, comme l'androcentrisme.

Le féminisme matérialiste et son épistémologie – qui n'impliquent aucunement l'existence de deux mondes mais bien un monde commun dans lequel les femmes sont mieux placées au niveau épistémique que les hommes – permettent en revanche d'aller plus loin dans la perception et l'analyse des rapports de genre. La reconnaissance des éléments conditionnant la production de subjectivités et de savoir peut – lorsqu'elle est appliquée systématiquement et de façon cohérente – éviter de nouvelles illusions : le point de vue féministe n'est pas nécessairement singulier, puisque les femmes vivent – à travers les générations, les lieux et les positions sociales – de façon différente l'oppression de genre et d'autres oppressions. Ainsi, les femmes qui font face à d'autres axes d'oppression comme l'hétérosexisme, le racisme, le capitalisme ou le (néo)colonialisme ne peuvent pas avoir le même point de vue féministe que les femmes hétérosexuelles Blanches, qui ne sont pas obligées de vendre leur force de travail et vivent dans un pays (néo)colonial. Celles-ci seront alors obligées de reconnaître la limitation structurelle de leur subjectivité et de leur savoir liée à l'absence de vécu de certaines circonstances historiques-matérielles et de faire un travail comparable aux hommes, de décentrement, au bénéfice d'autres groupes de femmes. On pourrait néanmoins formuler deux hypothèses : premièrement, le vécu d'une forme d'oppression devrait faciliter la compréhension d'autres formes d'oppression sociale, comme en témoigne le travail effectué par Guillaumin sur le racisme ; deuxièmement, au sein d'un même groupe social opprimé, le fait de ne pas vivre certaines formes d'oppression – comme l'hétérosexualité appropriative et exploitante – donne lieu à un recul, une distance qui favorise un regard moins troublé par ce type d'oppression, sans pour autant être informé et enrichi par le vécu de ce type d'oppression.

L'épistémologie féministe matérialiste ne nie donc pas le caractère indispensable et central du raisonnement scientifique logique et cohérent et ne présuppose pas l'existence de deux formes de pensée qui seraient dans l'incapacité de se comprendre, du fait qu'elles proviendraient de différents mondes et qu'elles auraient différentes logiques de réflexion. La reconnaissance de points de vue – dissymétriques plus que différents – en fonction des circonstances historiques-matérielles respectives n'implique donc pas que femmes et hommes ne peuvent pas se comprendre ou auraient des « ponts » à construire, puisque les deux sont capables de raisonner et d'appliquer les outils d'un même raisonnement scientifique. Hommes et femmes vivent dans un même monde, mais leurs vécus sont tellement opposés en fonction de leur

[3] Mon accentuation. Voir Stanley et Wise (p. 150 de ce travail doctoral) pour une analyse complémentaire du statut épistémologique de l'expérience.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

position de pouvoir qu'ils ne peuvent pas avoir accès de façon comparable aux mêmes éléments de la réalité. Étant donné que la perception et l'analyse des hommes sont biaisées par l'androcentrisme et le manque de connaissance du vécu de l'oppression de genre, nous avons donc besoin d'apprendre ce que signifie le vécu de l'oppression de genre. Et, vu que cette connaissance sera toujours de deuxième main, indirecte, nous ne pouvons pas en saisir pleinement les conséquences. Si cette implication de l'épistémologie féministe matérialiste peut sembler raide voire rigide, elle traduit à mon avis la raideur et la rigidité des positions sociales masculines et féminines au sein des actuels rapports de genre.
En revanche, comme nous connaissons le vécu de l'oppresseur et les moyens de la domination, il est possible de fournir ces éléments à l'analyse développée par les féministes s'appuyant sur le point de vue féministe. L'analyse féministe radicale pourra alors fonctionner comme un outil de vérification de la pertinence des analyses masculines en matière d'oppression. C'est à ce niveau-là que les points de vue, oppresseur et opprimé, peuvent se « rejoindre » : dans l'analyse des liens entre moyens de l'oppression et vécu de l'oppresseur, d'une part, et effets de l'oppression et vécu de l'opprimé, d'autre part. Cette « rencontre » ne sera d'ailleurs pas symétrique du fait de la limitation épistémique liée à la position sociale d'oppresseur, ainsi que de l'intérêt politique des hommes à maintenir les privilèges de l'oppression de genre. Seule l'instauration par les féministes d'un rapport de force défavorable aux hommes devrait permettre une réelle « collaboration » théorique et politique.

Sans rentrer dans une note trop biographique, ce qui pourrait paradoxalement remettre le vécu masculin au centre des attentions, il me semble important de donner des éléments de compréhension sur ma place sociale[4] et comment celle-ci me semble avoir influencé ma prise de conscience des rapports d'oppression qu'exercent les hommes sur les femmes. Je suis un homme Blanc, à dominante hétérosexuelle, de trente-six ans, issu de classe sociale favorisée (père pharmacien-biologiste, fils de pharmacien ; mère laborantine issue d'une famille dont la lignée masculine est faite de hauts fonctionnaires d'État), dans un pays industriel riche à tradition coloniale, et marqué par le catholicisme. Mon parcours scolaire et universitaire a été structuré par cette condition sociale, dans la mesure où les « choix » scolaires étaient largement prédéterminés par les normes en vigueur dans ma famille : école primaire et

[4] Il est regrettable que les auteurs masculins présentés ne fournissent quasiment pas d'éléments de compréhension sur leur propre parcours existentiel et intellectuel. Ceci permettrait de constater le chemin parcouru et de comprendre en quoi leurs analyses sont aussi le fruit d'un contexte social précis et d'éléments propres à leur vécu. La présentation de son propre vécu révèle également la façon dont nous nous percevons et la façon dont celle-ci omet certains éléments cruciaux.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

secondaire (6-18 ans) catholique, non-mixte, majoritairement fréquentée par des enfants Blancs de milieux favorisés ; option classique (latin-grec) parmi les filières supérieures. Le parcours universitaire relève plus d'un choix au niveau du contenu (philosophie, formation alors quasi exclusivement masculine), mais il était quasiment inconcevable pour mes parents ainsi que pour moi-même que je ne fasse pas d'études supérieures (que je n'ai pas eu à financer personnellement). En tant que garçon, je n'ai jamais eu à faire face ou à subir des violences masculines sexuelles, qu'il s'agisse de harcèlement sexuel, de drague appropriative, d'attouchements ou de viols. Comparé à ma sœur, mon parcours a été favorisé dans la mesure où mon statut masculin m'a, entre autres, épargné les comportements sexistes humiliants de mon père et des « choix » scolaires moins valorisés ou dits « féminins ».

Les violences psychologiques et physiques paternelles envers moi (dès ma petite enfance), les violences psychologiques et physiques institutionnelles de la majorité de mes enseignants masculins (dès mes six ans), la violence et l'exploitation domestique et non-domestique de mon père vis-à-vis de ma mère ont eu des effets importants sur mon rapport à la masculinité et aux rapports hommes-femmes. Une solidarité instinctive avec ce que subissait ma mère au quotidien, ainsi qu'un rejet et une haine impuissante envers mon père et ce qu'il représentait au niveau de la masculinité et de l'autorité, ont structuré un développement psycho-sexuel-affectif marginal : dès l'adolescence, l'incapacité de reprendre pleinement à mon compte les normes masculines, hétérosexuelles, monogames et phalliques ainsi qu'un refus (ou échec) d'intégrer pleinement « la maison des hommes » (Godelier, 1980).

Ce malaise généralisé, lié à mon « éducation » a donné lieu – sans vouloir participer à un déterminisme psychologique réducteur – à une remise en cause globale des rapports sociaux, en fonction d'une identification émotionnelle et intellectuelle à la souffrance et à la violence subies qu'il s'agisse des rapports pays coloniaux/pays colonisés ; rapports sociaux animaux humains/animaux non-humains ; rapports de genre ; rapports sociaux État/société civile… Remise en cause largement analysée en termes de rapports d'exploitation et d'oppression à l'aide d'une grille de lecture anti-autoritaire et libertaire. Mais cette remise en cause – qui aurait facilement pu aboutir à des analyses autres que celles développées par les féministes radicales présentées ci-dessus ou les Noirs radicaux – n'a abouti à des analyses féministes radicales qu'à travers mon implication personnelle dans des relations intimes, amicales et politiques avec des femmes revendiquant un féminisme radical. Si ma grille de lecture émotionnelle et intellectuelle a favorisé un accueil intellectuel positif des thèses féministes radicales, les relations concrètes et l'énergie investie par ces femmes, ainsi que le rapport de force permanent établi par elles ont permis un enracinement de ces thèses au niveau personnel, émotionnel, psychologique et donc intellectuel.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

De plus, mon analyse des rapports de genre a largement été influencée par des pratiques politiques individuelles et collectives. Individuelles, à travers la mise en place commune dans mes relations intimes de la non-monogamie responsable (Murray, 1997 ; Monnet, 1997) comme outil de travail politique sur les dynamiques oppressives d'appropriation et d'exclusivité. Collectives, à travers la mise en place et la participation à des groupes dits « proféministes » de réflexion et d'échange non-mixtes hommes, à des dynamiques mixtes de lutte contre l'oppression masculine au sein de groupes libertaires (Vidal, 1997), ainsi qu'à travers l'élaboration et la mise en place d'un groupe de soutien et de lutte pour les femmes ayant des enfants victimes d'inceste paternel (Mères en Lutte, 2000), la lutte contre le harcèlement sexuel masculin au sein même des études féministes (Thiers-Vidal, 2002b) et le travail au sein d'une association de santé communautaire à parité avec les personnes prostituées (Cabiria, 2001). Cet ancrage de l'analyse intellectuelle des rapports de genre dans des pratiques politiques me semble un élément crucial qui permet de « bénéficier de la tension créatrice existant entre l'engagement au sein du mouvement féministe et les études sur les femmes » (Eichler, 1998, p. 62). La lutte concrète contre l'oppression des femmes permet de mieux comprendre sa structure, car on découvre, entre autres, où nous, les hommes, résistons et comment nous contre-attaquons. Un travail intellectuel et la façon d'effectuer ce travail ne proviennent donc pas de nulle part et sont structurés par la place sociale occupée par une personne ainsi que par les interactions concrètes qu'elle a vécues au sein de cette place sociale.

Dans ce cadre, le travail politique qu'il soit mixte ou non-mixte, a fait surgir la question des rapports entre l'engagement masculin, d'une part, et l'engagement féministe, d'autre part. Les analyses anglo-américaines théoriques et politiques ont ainsi développé le concept d'*accountability,* qui pourrait être traduit comme « reddition de comptes », pour caractériser ce rapport entre hommes engagés et féministes, comme en témoigne le « j'ai des comptes à rendre sur ce que je fais ici » (1987, p. xi) de Connell ainsi que le « modèles de reddition de compte » (2000, p. 180) de Code appliqué aux rapports individu-communauté. Il s'agit de reconnaître les conséquences politiques d'une analyse matérialiste des rapports de genre : il me semble problématique de défendre une politique d'autonomie des engagements masculins en matière de rapports de genre tout en disant tenir compte de l'influence et de la structuration prédominante des circonstances historiques-matérielles sur les agents politiques, intellectuels ou sociaux[5]. Si cela semble

[5] Au-delà de cette dimension éthique et politique développée à partir des analyses féministes, on peut également considérer l'effet proprement scientifique d'une telle exigence même minimale d'*accountability* : « Research shows that when evaluators are accountable for their assessments – in that they must be prepared to explain them to others – they look more closely at the information available to them and consider the impression their decisions will make » (Ridgeway, 2000, p. 117).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

peu appliqué aujourd'hui dans la pratique politique des hommes engagés, on retrouve la notion de reddition de compte sous la forme de « pratique d'appui aux luttes des femmes » (Dufresne, 1998, p. 126), chez certains groupes masculins engagés comme le Collectif Masculin Contre le Sexisme. La notion de reddition de compte implique un contrôle par des féministes ou groupes féministes – ou au moins une évaluation directe – des initiatives, analyses, pratiques masculines engagées (Brod, 1998). Stoltenberg argumente également dans ce sens, bien qu'il tienne compte du scepticisme de certaines féministes envers la capacité des hommes à rendre des comptes :

> « un scepticisme profond par rapport à la question de savoir si les hommes proféministes agiront un jour réellement en rendant des comptes. [Leur] méfiance critique a été apprise de façon dure – en travaillant politiquement avec un groupe local d'hommes proféministes. La décision de faire circuler le 'Principe de reddition de compte' n'implique aucun rejet de ou manque de respect pour sa méfiance. Bien au contraire. On le fait circuler en espérant que les hommes proféministes pourront agir en rendant des comptes – et avec la certitude que les hommes proféministes doivent agir ainsi » (Stoltenberg, 1999).

On note à ce niveau, la claire opposition, voire le rejet de la notion et pratique de reddition de compte par Welzer-Lang, qui l'assimile à une pratique autoritaire : « Et puisque tu évoques le 'contrôle' féministe sur les groupes d'hommes en des termes qui me font – un peu – peur [cela me rappelle les termes (les mots) par lesquels on parlait du Cambodge (le contrôle du peuple) quand on descendait dans la rue aux cris de 'Vietnam, Laos, Indochine vaincra'] » (Welzer-Lang, Communication personnelle). Il lui semble donc plus défendable pour les hommes engagés de développer des pratiques et analyses autonomes, c'est-à-dire sans lien direct de contrôle ou de direction de la part des (groupes) féministes. On note ce même rejet dans sa réponse ambiguë à la question « Bref, faut-il se mettre sous contrôle du mouvement des femmes, représentée dans chaque association par une experte de femmes violentées ? » (Welzer-Lang, 1996, p. 295). Dans sa réponse, il met en avant l'importance pour les hommes de prendre conscience de l'aliénation masculine et d'« accéder à un nouvel état d'homme, se libérant des contraintes liées à la virilité obligatoire » (Welzer-Lang, 1996, p. 296) plutôt que de reprendre « à leur compte des analyses issues du féminisme, sans proposer d'autres alternatives à l'homme que d'arrêter des comportements violents ou contrôlants [sic][6] » (Welzer-Lang, 1996, p. 296).

La lecture et l'appropriation des thèses féministes radicales exigent une vigilance permanente vis-à-vis de ses propres mécanismes émotionnels et intellectuels de défense des privilèges masculins. Plus généralement, une épisté-

[6] Pour une lecture contextualisée de cette prise de position, voir ANEF (2005).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

mologie féministe du point de vue pose la question de la (im)possibilité pour les hommes d'élaborer des théories et pratiques compatibles avec les analyses féministes.

Les hommes, de par leur place sociale, tendent à « produire des visions déformées des régularités réelles et des tendances causales sous-jacentes au sein des relations sociales » (Harding *in* : Kahane, 1998, p. 219) et il n'y a pas de raison que cela ne soit pas autant – ou plus – le cas lorsque des hommes critiquent les analyses théoriques féministes. Ainsi, l'analyse de Bourdieu qui, au niveau des intentions, du vocabulaire semble s'inscrire dans un cadre d'analyse féministe est considérée par Mathieu comme « une démonstration particulièrement voyante de domination masculine, qui redouble l'oppression des femmes par la suppression ou la distorsion de leurs expériences et de leurs analyses » (Mathieu, 1999, p. 298) et par Louis comme une « défense et illustration de la domination masculine » (Louis, 1999, p. 325). De même, l'analyse de Welzer-Lang qui s'inscrit encore plus explicitement dans un cadre d'analyse féministe – voire féministe radical – car il est revendiqué comme « proféministe » – peut être lue comme une façon de vouloir « imposer leur conception de la libération des femmes, qui induit la participation des hommes » à l'aide d'une méthode consistant « inévitablement à repérer, ici ou là, des points négligés par les femmes, qui restent, entendons-nous bien, les actrices principales de leur libération » (Delphy, 1998, p. 168).

Il semble donc risqué de développer des analyses ou des critiques masculines sans participer activement au renforcement de l'oppression des femmes. On peut se poser la question des marges de manœuvre disponibles pour une critique masculine. Ainsi Dufresne, co-fondateur du Collectif Masculin Contre le Sexisme, explique à propos de la méthode de travail politique de ce groupe : « Nous cherchions, plutôt que de nous imposer dans l'espace féministe, à nous responsabiliser devant les hommes, c'est-à-dire à documenter et à tenter de contrer les offensives masculines explicites contre les droits des femmes et des enfants, tout en travaillant à attirer des hommes 'dissidents' au CMCS » (Dufresne, 1998, p. 126). Ce dernier, bien qu'il s'inscrive dans un courant précis (le féminisme radical américain marqué par une critique de la pornographie, la prostitution et une focalisation sur l'oppression sexuelle), prône au niveau politique et intellectuel un refus de critiquer les analyses féministes. Il se limite à préciser le cadre féministe dans lequel il s'inscrit – et à quel courant féministe il considère devoir rendre des comptes – sachant qu'il existe différents courants féministes, mais refuse de consacrer de l'énergie à la critique des analyses ou pratiques féministes. Il considère qu'une épistémologie féministe du point de vue implique la reconnaissance d'une juste place des hommes, des oppresseurs, dans la lutte théorique et pratique contre l'oppression des femmes. Ceci est particulièrement pertinent à mes yeux, car cette position implique des pratiques intellectuelles et politiques innovantes pour les hommes au niveau de notre place sociale :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

le refus de se considérer comme aptes à la critique des théories développées par des dominées nous met dans une position de décentrement concret et appliqué. Nous avons l'habitude, en particulier sur le plan intellectuel, de nous considérer comme producteurs autonomes d'idées, de concepts, d'analyses « intéressantes » ; d'innover, de créer et d'être au premier plan. Le fait de ne pas s'investir sur ce plan-là, en tant qu'intellectuels, peut être une application concrète de l'abandon de certains privilèges masculins, qui oblige à prendre en compte de façon centrale les analyses d'autres, de féministes, et de travailler en fonction de ce qu'elles ont développé. Ceci n'empêche évidemment nullement de réfléchir pour soi aux analyses développées par les féministes, mais met l'accent sur le fait que les hommes ne sont pas les plus utiles à ce niveau-là, que ce soit intellectuellement ou politiquement. Cela peut sembler plus évident lorsqu'on déplace l'axe de pouvoir : penserait-on que les humains Blancs ou patrons/bourgeois ont beaucoup de choses intéressantes à apprendre respectivement aux humains Noirs ou aux ouvriers conscientisés ? Que leurs analyses peuvent contribuer de façon non-réactionnaire aux analyses et pratiques des humains Noirs ou ouvriers conscientisés et que cet apport est important voire crucial ? Ne serait-il pas plus pertinent de combattre les analyses et pratiques dominantes en s'appuyant correctement sur le travail intellectuel effectué par les dominé-e-s et en concentrant nos efforts sur l'instauration d'un rapport de force interne au groupe social oppresseur ? L'utilisation des positions sociales privilégiées contre les dominants permettrait d'ailleurs d'effectuer un travail de sape et de division au sein même du groupe social oppresseur.

Pourtant, s'appuyant sur l'analyse développée par Mathieu, les hommes ont bien une analyse à produire des rapports de genre justement à cause de leur position sociale : « Il apparaît que si les hommes […] de par leur position de classe de sexe dominante dans leur propre société, sont mieux à même de connaître les mécanismes de la domination masculine, ils ne sont pas en mesure de saisir, pour les femmes, la matérialité ni la psychologie de l'aliénation à l'homme » (Mathieu, 1991, p. 126). Ceci pourrait donc être une des formes de travail de réflexion propre aux hommes, répondant à une demande clairement formulée par une chercheure féministe radicale : l'analyse des façons dont nous opprimons, exploitons, dominons les femmes. Ce type de recherche pourrait rentrer dans un cadre de reddition des comptes et répondre à des critères développés par des chercheures féministes.

Ce travail pourrait premièrement concerner un dévoilement individuel et collectif. Ainsi, lors d'une formation féministe mixte à Budapest[7] sur les

[7] Cette formation, organisée par *European Youth For Action*, regroupait une cinquantaine de jeunes (entre 18 et 25 ans), hommes et de femmes de l'Europe de l'Est et de l'Ouest, à parité (autant au niveau du genre que de la provenance géographique) et se voulait un lieu de discussion et de travail sur les rapports de genre à travers des débats et ateliers de jeux mixtes et non-mixtes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

rapports de genre, j'ai pu participer à une réunion de travail non-mixte sur les méthodes utilisées par les hommes dits « proféministes » ou « antisexistes » pour exploiter les femmes au niveau relationnel, affectif, sexuel ou d'autres modes de contrôle masculin. Nous avons ainsi pu, très rapidement, noter comment nous nous servions, par exemple, de nos connaissances en matière de rapports de genre pour mieux obtenir certains gains ; comment l'engagement de certains au sein de groupes antisexistes et notre ancienneté en la matière nous donnaient des privilèges relationnels.

Cette rencontre avait été pour moi la première et quasi unique occasion d'un début de remise en cause masculine critique : toutes les autres réunions d'échange et de réflexion masculines auxquelles j'ai pu assister – en France, Belgique, Suisse, au Royaume-Uni ou aux Pays-Bas, entre 1990 et 2000 – se sont, au mieux, cantonnées à des échanges relevant de l'enrichissement masculin, de critique de « l'aliénation masculine », d'échanges personnels… Ceci semble confirmé pour le Québec et les États-Unis par Dufresne : « Dans le réseau internet, la seule liste de discussion proféministe, profem-l@coombs.anu.edu.au, est à peu près inactive, sauf lorsque les personnes abonnées discutent de la souffrance d'hommes devant les femmes » (Dufresne, 1998, p. 133). Sachant que cette liste rassemble un nombre important de chercheurs anglo-saxons (États-Unis, Royaume Uni, Australie), ce constat n'est pas sans importance.

Il ne me semble pourtant pas que cette exception de Budapest soit réellement une exception, ni qu'elle soit signe de changement, bien au contraire. La réunion non-mixte masculine à ce sujet n'a eu lieu que parce que le groupe non-mixte femmes l'avait exigé. En effet, la nuit précédant cette réunion, une des femmes participant au séminaire du genre a été violée durant son sommeil par un participant « antisexiste ». Si ce viol a donné lieu à un réel mouvement de soutien et de révolte parmi les femmes participantes à travers plusieurs réunions de crise où un partage a eu lieu sur ce viol et sur le viol en général – puisque presque toutes les femmes participantes avaient déjà subi au moins un viol dans leur vie – rien ou quasiment rien ne s'est passé du côté des hommes à ce sujet. Les hommes ne s'étaient pas spontanément réunis pour se concerter, se remettre en cause et réagir face à ce viol, pour proposer quoi que ce soit à la femme violée ni au groupe des femmes, ni face au violeur. Exaspéré par cette passivité masculine (qui avait par ailleurs également marqué le camping antipatriarcal), le groupe femmes avait exigé une réunion non-mixte masculine pour qu'au moins un échange commun ait lieu sur ce viol et sur la responsabilité des hommes dans les violences sexuelles. À ce titre, les quelques révélations des moyens de domination – somme toute superficielles et rapides – sont significatives du refus masculin d'exprimer les moyens de la domination, même dans des conditions extrêmes. Si les hommes ont, en majorité à cette occasion, dans les couloirs et lors de discussions informelles, exprimé leur propre douleur face à ce viol et ceci de façon bien

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

visible et bruyante, ils sont largement restés passifs et ont octroyé une place prédominante à leur propre sentiment de culpabilité au détriment de toute action collective au bénéfice de cette femme et du groupe femmes en particulier. Mon propre rôle est également problématique, puisque je m'étais arc-bouté sur certains choix collectifs des femmes concernant le violeur plutôt que de remettre en cause cette passivité masculine collective et d'impulser un réel travail de prise de conscience sur ce qui venait de se passer.

2. Une lecture et compréhension du féminisme radical à partir d'un point de vue masculin

La lecture et appropriation correcte des thèses féministes radicales exigent un travail global sur soi. Pour les hommes, les thèses féministes radicales représentent un enjeu intellectuel et existentiel conflictuel, car elles proposent une telle vision de la réalité qu'il est difficile d'éviter soit le rejet pur et simple, soit la culpabilisation[8]. Pour ma part, que ma propre grille de lecture générale ait favorisé un accueil intellectuel positif des thèses féministes radicales n'a pas empêché qu'elles participent d'une dynamique de culpabilisation déjà présente.

David Kahane développe dans son article « Le féminisme masculin comme oxymoron » une typologie des réactions masculines problématiques face aux thèses féministes incluant le poseur, l'*insider*, l'humaniste et l'auto-flagellateur (Kahane, 1998). Le poseur veut bénéficier des récompenses pratiques accompagnant le fait d'être perçu comme féministe, mais s'implique de façon superficielle : il n'applique pas les analyses féministes à ses propres tendances pratiques et théoriques, se sent bien dans sa peau genrée et n'est pas prêt à payer le prix lié à une connaissance féministe approfondie. L'*insider* ressent un engagement éthique ou politique envers le féminisme et participe au travail bénévole, soutient les projets féministes, lit les livres féministes. Son engagement s'arrête là où commencent la remise en cause de son comportement genré et le travail sur les privilèges de genre, car l'insider veut garder une image positive de soi. Il projette d'ailleurs les causes et agents du patriarcat à l'extérieur : le sexisme est projeté sur d'autres hommes. Son engagement est souvent néfaste pour les féministes qu'il « soutient ». L'humaniste quant à lui perçoit certains bénéfices dus au patriarcat mais également ce qu'il définit comme étant des contraintes, aussi il veut s'attaquer au patriarcat comme causant des torts aux hommes comme aux femmes. Il privilégie pourtant l'ordre du jour masculin et le travail sur

[8] Il me semble que ce type de réaction est plus présente dans la nouvelle génération d'hommes engagés qu'auparavant puisque nous avons quand même grandi dans une évidence de l'idée égalitaire en matière de rapports de genre contrairement aux générations précédentes qui pouvaient considérer tout à fait corrects certains aspects des analyses féministes radicales, sans pour autant considérer comme problématique l'état actuel des rapports femmes-hommes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ses propres malaises et sa conscience angoissée ; ceci, au détriment du féminisme, car la douleur masculine « n'efface ou ne diminue pas la responsabilité masculine pour son soutien et la perpétuation de son pouvoir sous le patriarcat qui permet aux hommes d'exploiter et d'opprimer les femmes d'une façon bien plus douloureuse que le stress psychologique ou la douleur émotionnelle causés par la conformité masculine à des modèles de rôle de sexe rigides » (Hooks *in* : Kahane, 1998, p. 227). Finalement, l'auto-flagellateur combine une connaissance relativement approfondie du féminisme avec une intolérance pour l'ambiguïté. Si l'intensité de l'analyse et du travail concernant ses propres comportements sexistes approfondit sa connaissance et son implication en matière de féminisme, elle risque souvent d'aboutir à une intransigeance théorique et pratique envers soi sans apporter d'alternatives viables pour les autres. De plus, vu la négativité liée à l'auto-flagellation, ces hommes tendent à se retirer dans les idéals-types décrits ci-dessus.

Mon parcours intellectuel et existentiel en matière de rapports de genre a été marqué par une certaine dose d'auto-flagellation stérile : l'auto-identification à des phrases chocs comme « tous les hommes sont des violeurs, des égoïstes, des salauds » et une méfiance généralisée envers moi-même, mes actes et mes pensées ainsi qu'envers les autres hommes. Cela explique également pourquoi j'ai pu m'inscrire en toute logique dans un cadre d'analyse féministe radical[9], développant les thèses de classe (soit oppresseur, soit opprimée) et de non-genre (destruction de la masculinité). Pourtant, cette culpabilité m'a amené à un approfondissement des analyses féministes concernant les comportements masculins. L'état de culpabilité ancre la réflexion et le ressenti au plus profond de soi-même et ne permet pas un traitement superficiel sur la longue durée. En effet, soit le culpabilisé se débarrasse des thèses féministes radicales et régresse dans les idéals-types décrits ci-dessus, ou abandonne entièrement la question, voire développe des thèses antiféministes, soit il parvient progressivement à séparer, à travers un processus de distanciation, ce qui relève des mécanismes de culpabilité, d'une part, et de l'analyse de la réalité des rapports de genre, d'autre part. Ce travail de séparation implique un travail sur soi d'ordre psychologique, voire psychanalytique de compréhension de la fonction psychique de cette auto-culpabilisation « féministe » (et en quoi elle est une continuation d'une culpabilité préexistante, comme par exemple, pour mon histoire, mon sentiment de culpabilité d'enfant envers la situation de ma mère, dû à mon impuissance à arrêter la violence masculine domestique paternelle) qui permet de distancier le rapport à la réalité, aux rapports de genre et de développer un regard plus scientifique.

[9] Il est à noter que cette réaction de culpabilité est liée à mon vécu personnel ; en effet, pour de nombreux hommes, les thèses féministes radicales ne semblent impliquer aucunement ces sentiments.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Ce mouvement de distanciation au bénéfice d'une analyse plus scientifique passe également par un travail politique concret et réel sur les rapports de genre. Les différentes expériences mixtes et non-mixtes de lutte contre l'oppression masculine permettent d'identifier le fonctionnement des dominants et notre défense des privilèges masculins (prise de décision, temps de parole, division genrée des tâches,…) et c'est à ce niveau-là que les thèses féministes radicales peuvent être vérifiées empiriquement et validées. Ce travail politique permet en effet une mise à l'épreuve de ces thèses par rapport à la réalité des rapports de genre : le matérialisme comme grille d'analyse permet de vérifier concrètement les dimensions de travail et d'exploitation, ainsi que l'appropriation exclusive des bénéfices par les hommes ; la notion de classe permet de vérifier en quoi les hommes sont un groupe social solidaire dans leur oppression et exploitation des femmes et en quoi ceci confirme l'homogénéité en matière d'oppression masculine ; la notion d'appropriation hétérosexuelle permet de comprendre les dynamiques relationnelles dans des groupes mixtes et sa fonction de division des femmes. C'est à l'épreuve de la réalité que j'ai vu que les thèses féministes radicales me semblaient également pertinentes : elles permettent d'agir sur la réalité de telle façon qu'on peut l'influencer, en tout cas pour au minimum constater certains enjeux et dynamiques réels (Vidal, 1998).

La lecture et l'appropriation des thèses féministes radicales ne représentent donc pas le même parcours intellectuel pour les hommes que pour les femmes. Notre vécu ne peut pas représenter spontanément une base pour la compréhension des rapports de genre. Au contraire, – comme en témoignent les nombreux groupes non-mixtes hommes non axés sur les rapports de pouvoir – notre vécu nous amène à parler de nos problèmes à nous, de nos douleurs d'oppresseurs et très souvent à parler de plaisir, ou de difficulté à vivre le plaisir. Ainsi, lors d'un camping mixte antipatriarcal en 1995[10], le constat était violent : tandis que les femmes parlaient lors de sessions non-mixtes des violences subies, de la douleur et de la résistance à l'oppression, les hommes parlaient de plaisir, de premières expériences excitantes, et jouaient à transgresser les genres (travestisme,…). « Car même lorsque les mots sont communs, les connotations sont radicalement différentes. C'est ainsi que de nombreux mots ont pour l'oppresseur une connotation-jouissance, et pour l'opprimé une connotation-souffrance » (Rochefort *in* : Mathieu, 1991, p. 132). L'opposition entre les vécus, la violence liée à l'émergence de la parole collective pour les femmes, d'une part, et la joie voire la légèreté liées au partage enrichissant pour les hommes, d'autre part, a abouti à un clash violent témoignant de l'asymétrie des vécus et des enjeux opposés entre

[10] Ce camping, organisé par des activistes anti-sexistes et féministes libertaires, hommes et femmes, a eu lieu durant une semaine et mélangeait ateliers de discussions mixtes et non-mixtes, camping et vécu pratique mixtes, moments de détente mixtes et non-mixtes…

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

hommes et femmes. Ceci avait été renforcé par le fait qu'aucune coordination ou direction n'avaient été fixées auparavant : l'autonomie des groupes non-mixtes masculins avait permis le développement d'un propre ordre du jour qui reflétait logiquement l'absence de perception commune des vécus. Loin de relever d'une différence 'culturelle' comme certains peuvent analyser les rapports de genre, cela reflète bien les circonstances historiques-matérielles opposées (Monnet, 1998).

Ma compréhension intellectuelle des enjeux de pouvoir genré passe, entre autres, par l'application faite par les féministes radicales présentées ci-dessus de concepts développés traditionnellement pour d'autres rapports sociaux aux rapports de genre. La terminologie utilisée par les féministes radicales présentées ci-dessus joue un rôle important : les notions « exploitation, oppression, classe, caste, servage,… » qui sont relativement peu populaires aujourd'hui, car démodées, permettent pourtant de transférer le regard et le sens politique de sujets politisés à des sujets non-politisés. C'est également l'avantage d'un outil théorique comme le matérialisme : son application au rapport social le plus politisé, ainsi que l'évidence relative (au niveau de la compréhension) des notions de classe ouvrière vs. classe bourgeoise, d'exploitation de la force de travail, permettent l'application d'une grille de lecture connue aux rapports de genre. Il me semble en effet que, pour les dominants, il importe de faire un détour par d'autres rapports d'oppression et d'exploitation que ceux qui sont concernés ici en premier lieu. De même, la critique de la naturalité et de la complémentarité des catégories hommes/femmes, à travers l'analyse sociale des rapports hommes-femmes, apparaît plus clairement pour les hommes lorsque les rapports de genre sont comparés à ceux de race ou de classe dont l'évidence sociale et politique est plus appréhendable pour eux.

Pourtant, ce qui semble spécifique aux rapports de genre, notamment la question hétérosexuelle et l'appropriation physique de la classe des femmes par la classe des hommes repose d'avantage, au niveau de la compréhension masculine, sur une connaissance indirecte du vécu des femmes à travers leurs témoignages. Le concept de sexage, bien qu'il soit fondé sur le concept de servage, semble moins évident à comprendre tant qu'un certain nombre de réalités vécues par les femmes ne sont pas explicitées et partagées. À ce niveau, la compréhension intellectuelle passe par la lecture ou l'écoute de récits de femmes décrivant et dénonçant certains comportements et leurs effets. S'il est déjà difficile de s'imaginer ce que peut représenter l'exploitation du travail domestique, le monopole des outils et des armes, il est bien plus difficile pour un homme de comprendre la dynamique appropriative ou réifiante. Toute la question hétérosexuelle, impliquant aussi fortement le lien entre affects et oppression, désir et violence, reste bien éloignée du vécu et de l'imaginaire masculin hétérosexuel. D'où la difficulté pour les hommes de comprendre la critique féministe lesbienne ou lesbienne radicale sur les rapports hommes-femmes. La capacité à comprendre

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'hétérosexualité et son intimité, sa sexualité, sa tendresse comme une des dynamiques majeures de division des femmes et de leur exploitation individuelle et collective ne peut pas vraiment être fondée sur l'analyse d'autres rapports sociaux, puisque cette dynamique est spécifique à l'oppression de genre. La distinction introduite dans l'analyse Noire radicale des rapports sociaux de race entre les esclaves des champs et les esclaves domestiques permet pourtant une certaine compréhension : si les esclaves des champs n'éprouvaient pas de sentiments d'attachement, d'estime ou de lien affectif pour leurs maîtres, cela semble bien avoir été le cas pour les esclaves domestiques, qui par leur vécu permanent aux côtés de leurs maîtres Blancs, avaient à faire face à un entremêlement d'oppression, d'exploitation, de violence, d'une part, et de soin, d'inquiétude ou d'amour, d'autre part (Lorenzo Kom'boa, communication personnelle). Il me semble que cette compréhension masculine passe alors par un vécu commun, personnel ou politique, avec des femmes et lesbiennes féministes. Pour ces raisons, l'existence d'un vécu et d'une pensée lesbienne (radicale) – malgré et exactement grâce à leur manque de vécu direct de l'hétérosexualité – me semble importante pour la compréhension des rapports de genre : de par ce vécu sans dépendance ni enjeux aussi directs avec les hommes, elles peuvent développer un regard et une analyse particulièrement détachés, car moins marqués par une dépendance matérielle, émotionnelle ou affective.

Finalement, il me semble important d'expliquer le fait qu'en ce qui concerne le féminisme radical, je puisse me laisser « fasciner pour le caractère lisse et net d'une pensée systématique » (Dhavernas-Lévy, communication personnelle). L'aspect structurel et systématique de la pensée féministe radicale – aboutissant à une analyse de classe centrée sur l'oppression exercée par la classe des hommes – me semble extrêmement pertinent au regard de la capacité actuelle de compréhension masculine. De même que l'analyse féministe radicale, telle qu'elle est développée par Delphy, Guillaumin, Mathieu et Tabet, est marquée – au niveau de sa formulation, de son vocabulaire, de son choix thématique et non de son contenu – par un certain contexte historique et répond nécessairement aux enjeux intellectuels et socio-politiques de ce contexte (Picq, 1983), une analyse masculine des rapports de genre se développe dans un certain contexte sociopolitique. Au vu de mes propres expériences politiques et personnelles avec des hommes (dont moi-même) et du contexte général de notre société, il me semble crucial de développer une analyse centrée sur les aspects structurels et systématiques des rapports de genre, tant que ces prémisses ne sont pas des acquis de la pensée masculine critique. Comme l'analyse critique des écrits d'auteurs masculins développée ci-dessous en témoigne, la volonté masculine de « nuancer » l'analyse développée par les féministes radicales présentées ci-dessus correspond très majoritairement à une négation de ses aspects structurels et systématiques et en

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

particulier en ce qui concerne la dynamique de pouvoir[11]. Dans la mesure où il n'existe pas (encore ?) d'acquis masculins stables, il me semble prématuré d'axer mon analyse sur d'autres aspects que ceux structurels et systématiques. La position sociale d'oppresseur tend à influencer notre analyse et notre ressenti vers une négation ou minimisation des rapports d'oppression, puisque cette attitude rendrait nos vies encore plus agréables, et ceci se constate très rapidement. Je remarque pour ma part, malgré le travail effectué depuis des années sur les rapports de genre, que la tentation de minimiser la responsabilité des hommes et la réalité vécue par les femmes est permanente et qu'il est extrêmement difficile de conjuguer la juste considération des aspects structurels des rapports de genre et la volonté d'aller au-delà de ces aspects pour s'intéresser à des dynamiques plus fluides, individuelles et interactives. Tout en reconnaissant que les analyses féministes radicales ne sont pas exhaustives – et elles ne semblent pas l'affirmer – le choix de privilégier cette approche des rapports de genre me semble relativement réaliste et pragmatique. Il est bien sûr particulièrement valorisant pour un homme – et en particulier face à des analyses développées par des féministes – de s'imaginer pouvoir nuancer, enrichir les analyses féministes radicales, voire innover, mais cela me semble relever de l'arrogance du dominant et surtout d'un manque de connaissance des effets profondément structurants des rapports de pouvoir genré. Il est difficile d'identifier ce qui relève de la réalité et de sa grille de lecture, mais il suffit de prendre connaissance de la réalité vécue par les femmes pour se rendre compte à quel point la pensée masculine n'a pas intégré les acquis féministes de base et continue de sous-estimer l'importance de l'oppression de genre. C'est pour cette raison que je considère crucial de focaliser l'analyse et la compréhension masculine sur ce que les rapports de genre ont de simples mais pourtant si « difficiles »[12] à intégrer pour moi, en tant que membre de la classe dominante : les rapports de pouvoir.

3. Rapports de genre et analyse de classe

Les théories féministes radicales permettent donc de transformer notre grille de perception des relations et des rapports sociaux en général en introduisant de façon centrale la dynamique de pouvoir. Celle-ci est pensée comme structurant les différentes formes de rapports sociaux (psychologique, sexuel, affectif, professionnel, amical…), au niveau micro-, méso- ou macro-social. Que l'oppression soit pensée comme le monopole des armes et des outils,

[11] Ce qui n'est évidemment pas autant le cas lorsque des théoriciennes féministes radicales de la nouvelle génération développent des critiques à ce sujet.

[12] Il serait intéressant de noter les enjeux différents que représente le féminisme radical pour les hommes de ma génération et de la précédente où le désir d'égalité était absent ou moins partagé. Revendiquer la suprématie mâle n'est plus défendable aujourd'hui, comme cela a pu l'être au passé.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'exploitation du travail domestique, l'appropriation des corps ou la domestication et l'exploitation de la reproduction, elle est toujours le fruit de l'action d'un groupe social (ou ses membres) sur un autre groupe social (ou ses membres). Ce qui motive l'oppression, c'est le fait de bénéficier de certains privilèges matériels rendus possibles par le travail gratuit des autres (domestique, sexuel, reproductif), ce qui augmente sensiblement sa qualité de vie et sa richesse matérielle, ainsi que son propre pouvoir, son contrôle sur la vie des autres. L'oppression est donc un rapport entre deux entités sociales, et la spécificité de l'oppression de genre se trouve dans le fait qu'elle concerne directement tous les niveaux du vécu humain. De ce point de vue, la socialisation de genre des humains peut être analysée, non comme un apprentissage de rôles sexuels stéréotypés plus ou moins riches ou épanouissants, mais comme l'apprentissage des techniques d'assujettissement des humains femelles aux humains mâles, et le dressage des humains femelles au travail gratuit et à la soumission aux humains mâles. L'oppression de genre est avant tout pensée comme opposant deux groupes sociaux, classes, comme le marxisme oppose dans son analyse les humains ouvriers aux humains patrons et l'analyse Noire radicale les humains Noirs aux humains Blancs. Le concept de classe peut sembler réducteur : premièrement, parce qu'il renvoie à une analyse « économique » des rapports de genre, deuxièmement, parce qu'il met en avant l'unité et la communauté objective de la situation des femmes. Historiquement, la notion de classe appliquée aux rapports de genre a eu une fonction face à la préséance du marxisme niant l'oppression matérielle des femmes. Elle a permis de faire reconnaître l'oppression des femmes comme un système autonome et de démontrer le rapport d'exploitation commun aux femmes. Le but n'était pas de nier les différences sociales entre femmes, mais d'éviter que celles-ci soient utilisées contre la reconnaissance de l'exploitation commune à toutes les femmes (Delphy, 1998). Aussi, l'analyse matérialiste des rapports de genre permet de fonder empiriquement une des dimensions de l'oppression de genre sans la caractériser entièrement, car « la définition du patriarcat comme mode de production n'est pas exhaustive » (Delphy *in* : Picq, 1983, p. 47).

Pourtant, face aux critiques répétées de type postmoderne dénonçant l'idée d'homogénéité (Nicholson, 1998 ; Weedon, 1998) pour les femmes, il me semble important de réaffirmer la fonction historique et politique de la notion de classe. La notion de classe, de catégorie « femmes » ne peut être rejetée sans conséquences politiques : « de tels arguments enlèvent au féminisme un sujet politique. Comment le féminisme pourrait-il exister en tant que mouvement politique sans affirmer des choses sur les besoins ou la situation des femmes, affirmations qui impliquent des généralisations sur 'les femmes' ? » (Nicholson, 1998, p. 294). En effet, l'analyse matérialiste concernant le mode de production domestique, l'appropriation des corps ou le monopole des armes et des outils complexes permettent de constater de façon incontournable qu'en matière d'exploitation et d'oppression, il y a

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

continuité entre les femmes et asymétrie entre femmes et hommes. Cela n'empêche pas d'analyser d'autres rapports sociaux et la manière dont ceux-ci structurent de façon comparable le vécu des femmes, comme la dynamique de race ou de classe, la question du handicap, de la génération… Si ni Stoltenberg ni Bourdieu ne s'intéressent à cette problématique, on la retrouve de façon opposée chez Connell et Welzer-Lang. Connell développe en effet l'idée d'une multiplicité de féminités et masculinités en fonction d'un rapport différent des femmes et des hommes à la dimension de pouvoir. Il reconnaît donc l'existence d'une diversité, tout en la reliant à la dimension de pouvoir : « c'est la subordination globale des femmes aux hommes qui fournit une base essentielle à la différenciation » (Connell, 1987, p. 183). La diversité est causée par les relations de pouvoir. Si la diversité des identités féminines est le fruit du rapport d'oppression des hommes et est développée en fonction de la manière de gérer cette oppression – c'est-à-dire la conformité, la résistance, la coopération[13] – la diversité des identités masculines doit être analysée en termes de capacité à établir une prédominance sociale au sein du groupe des hommes en matière d'oppression des femmes. La masculinité hégémonique est alors l'expression culturelle de cette prédominance dans l'oppression : « la masculinité hégémonique doit incarner une stratégie collective réussie en rapport aux femmes » (Connell, 1987, p. 185-186). La diversité des identités masculines reflète donc la diversité des tentatives (et des échecs) à établir une position sociale masculine en termes d'oppression des femmes. Cela ne veut pas dire que les masculinités non-hégémoniques ne sont pas le produit de rapports d'oppression des femmes car la masculinité est avant tout la dimension identitaire de l'oppression de genre, mais qu'elles ne sont pas la forme actuelle prédominante de l'oppression de genre. Ainsi, si l'homosexualité caractérise actuellement une des masculinités subordonnées, ceci n'est pas le résultat d'une non-oppression des femmes, mais de la prédominance actuelle d'une oppression de genre centrée autour de l'hétérosexualité et du mariage. Connell applique donc le concept d'asymétrie fondamentale à son analyse des rapports de genre : « Il n'y a pas de féminité qui soit hégémonique de la façon dont la forme dominante de masculinité est hégémonique parmi les hommes » (Connell, 1987, p. 183). Bien que la sociologie de Connell ne conceptualise pas les rapports de genre en termes de classe, ses analyses me semblent compatibles avec les implications théoriques de ces derniers au niveau de l'analyse du pouvoir et de l'oppression. Sa volonté d'introduire une certaine diversité identitaire, de réfléchir en termes d'identité et non uniquement en termes de rapports de pouvoir, d'ouvrir l'analyse à des dimensions plus psychiques et micro-sociales ne semble pas altérer de façon dépolitisante son analyse des rapports de genre.

[13] Voir ci-dessous pour une analyse de la notion de coopération, soumission des femmes à l'oppression de genre.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Ceci ne semble pas être aussi clairement le cas pour Welzer-Lang car, dans son analyse de la violence domestique et du viol, il développe l'idée paradoxale que la violence masculine n'est pas une dynamique de genre, tout en affirmant paradoxalement l'existence d'une dynamique oppressive de genre. Cela ressort de son interprétation de plusieurs éléments empiriques : premièrement, la violence masculine domestique peut être l'œuvre d'hommes et de femmes (Welzer-Lang, 1996, p. 278-286) ; deuxièmement, l'existence d'hommes battus/violés infirme la thèse que la violence domestique/sexuelle est une violence de genre car les femmes peuvent être violentes et battre leurs maris et les hommes peuvent être violés par d'autres hommes (Welzer-Lang, 1998, p. 81-82). Cela amène Welzer-Lang à un découpage non-explicité de la violence de genre en deux niveaux : un niveau « symbolique », où on peut bien parler de violence masculine au sens où la violence est majoritairement l'œuvre d'hommes, défend les privilèges masculins et ses règles sont définies par les hommes, individuellement et collectivement (Welzer-Lang, 1996, p. 287) ; un niveau « sociologique-politique », où l'existence d'exceptions (hommes battus) ou d'autres dynamiques intra-genre (hommes violés) infirmerait la notion générale de violence de genre. Autrement dit, il appartient au mythe de la violence masculine domestique, des violences sexuelles de penser que « ce sont les hommes contre les femmes » (Welzer-Lang, 1998, p. 81) et ceci exactement au *même* titre que ces autres aspects du mythe que sont : la violence est naturelle ; il existe un type d'homme violent, de femme battue ; la violence est symétrique.

L'infirmation de la dynamique de genre – l'oppression des femmes en tant que classe par les hommes en tant que classe – à ce niveau ouvre les portes à des infirmations d'une analyse en terme de genre à d'autres niveaux. Ainsi, l'existence de quelques hommes exploités par leurs épouses à travers le travail domestique infirmerait l'analyse de Delphy du mode de production domestique comme caractérisant le patriarcat ; l'existence de femmes non appropriées par des hommes à travers l'hétérosexualité infirmerait l'analyse des rapports de genre de Guillaumin en termes de sexage ou l'analyse de Wittig de l'hétérosexualité comme fondement du patriarcat. L'idée que l'absence de systématicité empirique ou la présence d'exceptions annule automatiquement toute analyse en termes de groupe social ou de classe, rend impossible le projet d'analyse sociale et politique des rapports de genre en termes de structures sociales. Welzer-Lang s'oppose ainsi implicitement à des éléments cruciaux de l'analyse féministe radicale en termes de classe et ses implications en termes d'asymétrie fondamentale[14] des rapports de genre, bien qu'il affirme s'inscrire dans ce courant d'analyse et construire à partir de leurs analyses. Par exemple, « On se reportera aux textes qui depuis long-

[14] Voir ci-dessous pour une analyse critique de son concept de « double standard asymétrique ».

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

temps servent de base à ces analyses, produits par Christine Delphy, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu et Paola Tabet […]. Leur lecture constitue un préalable pour qui voudrait acquérir les fondements de la déconstruction féministe » (Welzer-Lang, 2000, p. 113).

Contrairement à Connell, les analyses de Welzer-Lang impliquent que les dynamiques intra-genre comme le viol d'hommes par des hommes et l'homophobie en général devraient remettre en cause l'analyse des rapports de genre comme étant avant tout une analyse « des rapports sociaux entre les sexes, entre hommes et femmes » (Welzer-Lang, 2000, p. 114)[15]. La transformation des rapports sociaux entre les sexes, de l'oppression de genre passerait impérativement par une transformation des rapports entre les dominants et non uniquement ou principalement par une transformation des rapports d'oppression de la classe des hommes sur la classe des femmes. Si l'on transfère cette analyse sur d'autres rapports sociaux, cela impliquerait que pour transformer les rapports sociaux de race ou de classe, il faudrait analyser et transformer les rapports entre les Blancs ou entre les patrons pour pouvoir abolir les dynamiques racistes et capitalistes. Le fait que les corporations internationales disposent de plus de capital et de pouvoir que les PME ou artisans subissant une concurrence écrasante remettrait en cause l'analyse de classe comme étant avant tout et uniquement une analyse des rapports d'exploitation qui subissent les non-détenteurs de capital par les détenteurs de capital. De même, l'abolition de l'oppression raciste ne serait possible que par l'analyse et la transformation des rapports entre les Blancs colonialistes bénéficiant directement de l'exploitation des Noirs et les Blancs non-colonialistes disposant de moins de richesses matérielles donc de pouvoir.

Cette utilisation des dynamiques intra-genre pour remettre en cause les dynamiques de genre pousse d'ailleurs Welzer-Lang à rapprocher voire à symétriser le vécu de certains hommes avec celui de certaines femmes, ce qui a pour effet de nier l'appartenance sociale fondamentale des humains à deux classes de genre opposées. Welzer-Lang écrit par exemple : « Certains hommes RMIstes, tout en restant des hommes dans leurs rapports aux femmes, suivent une mobilité sociale qui les fait se rapprocher sérieusement de la situation d'exclusion, de précarité de certaines femmes, quand d'autres femmes, en mobilité ascendante tendent à calquer les schèmes de concurrence virile des hommes » (Welzer-Lang, 2000, p. 124). De même, lorsqu'il analyse le cas des hommes battus, « les femmes violentes que nous avons

[15] Cette dynamique dans les écrits de Welzer-Lang est de nouveau ambiguë, puisqu'il affirme de nombreuses fois dans ses écrits la prééminence de l'oppression de genre et en même temps, il consacre une partie importante de ses analyses aux dynamiques masculines intra-genre ce qui fait glisser son attention et l'attention de la lectrice vers la douleur des hommes au détriment de l'oppression des femmes. Cela ne me semble pas un effet secondaire malencontreux mais inscrit dans sa théorisation même.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

présentées sont le masculin, le pouvoir dans leur couple, là où les hommes battus représentent le féminin […]. Les hommes battus […] sont à l'heure actuelle une inversion des positions de sexe » (Welzer-Lang, 1996, p. 283, 286). Ce type d'interprétation ambiguë – il affirme d'une part le rapport de genre et d'autre part il l'annule[16] – est problématique : dans la première citation, la comparaison telle qu'elle est formulée donne l'impression que le genre n'est pas systématiquement source d'inégalité, ce qui est faux lorsque l'on compare ce qui est comparable : les hommes RMIstes en situation d'exclusion disposent structurellement toujours de plus de possibilités et de privilèges sociaux que les femmes RMIstes en situation d'exclusion et leurs situations respectives restent profondément asymétriques. Les hommes bénéficieront toujours, par exemple, de l'exploitation matérielle de leur épouse ou amie tandis que les femmes RMIstes subiront en plus l'exploitation matérielle domestique.

La deuxième citation de Welzer-Lang concernant les femmes violentes laisse penser que les hommes peuvent vivre à certains moments ce que vivent majoritairement les femmes et vice versa. Ceci nie de nouveau l'aspect structurel de l'oppression de genre : les quelques hommes battus ne peuvent pas vivre la violence domestique comme le vivent les femmes, puisque celle-ci est en opposition flagrante avec leur place d'oppresseur, tandis qu'elle ne fait que confirmer la place de dominée des femmes. Welzer-Lang semble ainsi se servir de ce qui ne relève justement pas du genre (les dynamiques psychiques liées à la violence) pour nier la place structurelle du genre.

Plus généralement, Welzer-Lang semble vouloir développer une critique de (la naturalité de) la dualité des rapports de genre sans prendre suffisamment en considération l'analyse féministe radicale à ce sujet. Ainsi, lorsque Welzer-Lang affirme « Le sexe social et le sexe biologique n'ont que des rapports statistiques […]. Le mythe de la violence masculine domestique est indépendant du sexe biologique de la personne violente » (Welzer-Lang, 1996, p. 283), il utilise l'une des innovations produites par les analyses féministes radicales – la distinction entre sexe et genre – et tente de dénaturaliser/désessentialiser les rapports de genre non pas en démontrant que les classes de sexe sont le fruit de rapports sociaux d'exploitation et d'oppression et qu'elles sont constituées par ces rapports structuraux mais en affirmant qu'il n'y a pas de groupes homogènes, donc de classes de sexe. Ceci représente un glissement de sens dont les implications théoriques ne sont pas explicitées mais laissées à la libre appréciation des lectrices.

L'analyse féministe radicale implique que le sexe biologique lui-même est une construction sociale ; ainsi, l'analyse de Tabet sur la domestication de la capacité reproductrice des humains femmes – perçue comme une donnée naturelle par excellence définissant le sexe biologique « femme » – démontre

[16] Ceci me semble une dynamique relativement constante dans les écrits de Welzer-Lang.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

que celle-ci est l'objet de la manipulation sociologique la plus forte et la plus complexe des conditions biologiques de la sexualité humaine. De plus, l'analyse ethno-méthodologique développée par Kessler et McKenna démontre à quel point les sciences biologiques elles-mêmes sont fondées sur un processus social d'attribution de genre qui crée une dichotomie rigide mâle/femelle malgré la continuité biologique entre les humains ne permettant pas cette bicatégorisation (1978). Ceci n'implique pas qu'il faudrait reconnaître l'existence d'une multiplicité de sexes biologiques et sociaux mais renforce l'argument que les sexes ont été créés socialement à partir d'un rapport d'exploitation et d'oppression existant et que ce processus a, entre autres, impliqué la suppression « scientifique » des différences biologiques, génétiques, chromosomiques, hormonales en faveur d'une dichotomie biopolitique. Il ne s'agit donc pas d'analyser le rapport statistique entre sexe biologique et sexe social de la façon que fait Welzer-Lang, puisque ce raisonnement oblitère la nature sociale du biologique mais bien, comme le font les féministes radicales ainsi que Kessler et McKenna, c'est-à-dire pour démontrer le caractère social de la création du sexe biologique dichotomique. De plus, le fait de démontrer que tous les hommes ne sont pas oppresseurs au même titre, ou que des dynamiques de pouvoir intra-genre existent, ou que des hommes peuvent subir des violences de la part de femmes obéit à une logique non pas de dénaturalisation/désessentialisation féministe radicale des rapports de genre mais de rejet de toute « logique binaire » propre aux analyses postmodernes (Weedon, 1998) dont fait partie la pensée *queer* sur laquelle s'appuie Welzer-Lang (Welzer-Lang, 2000, p. 135-138). Ces analyses postmodernes développent une critique de toute tentative de développer une analyse structurelle des rapports de genre, affirmant que parler de catégorie femmes/hommes nie automatiquement les différences existant au sein même de ces catégories et relève ainsi d'une forme « d'essentialisme ». Dans ce cadre postmoderne, les notions d'essentialisme et de naturalisation deviennent d'ailleurs synonymes de toute analyse structurelle des rapports sociaux en fonction de rapports d'oppression plutôt que la non-prise en considération de la construction sociale des rapports hommes/femmes.

On constate que l'enjeu n'est plus de mesurer les rapports d'oppression qu'exercent certains hommes sur certaines femmes mais de mesurer les dynamiques masculines intra-genre comme l'homophobie ou l'hétérosexisme. Il est à ce titre assez logique que si l'on ne veut pas analyser les rapports de genre mais les rapports sociaux au sein d'un sexe, on se serve d'autres grilles de lecture que celles développées par les féministes.
Et cette infirmation d'une analyse en termes de classe de sexe n'est pas sans conséquences au niveau concret et politique. Delphy analyse de la façon suivante la critique masculine par rapport aux « femmes bourgeoises » comme niant l'existence de la classe des femmes : « Si en effet une catégorie de femmes peut être conçue comme non concernée, dès lors le critère de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

genre ne joue plus, et les féministes de genre masculin peuvent s'introduire dans le mouvement, et ce mouvement être vidé de son contenu politique : car qu'est-ce qu'un mouvement de libération des femmes, si le genre n'est plus pertinent ? » (Delphy, 1998, p. 192). Si Welzer-Lang ne développe pas une analyse concernant les femmes niant réellement la pertinence du genre, il semble bien le faire concernant les hommes. Il ne va pas jusqu'à nier entièrement la pertinence du genre, mais il ouvre les portes à une négation de son importance structurelle et cela a des effets concrets au niveau de son analyse de l'importance de l'implication des hommes dans les analyses des rapports de genre comme le prévoit Delphy. On retrouve ainsi en filigrane une dénonciation des études féministes comme ayant rendu l'homme absent : « dans la plupart des travaux sociologiques ou anthropologiques concernant les rapports de genre, l'homme est absent ; il est intéressant de s'intéresser à la littérature féministe qui […] parle des hommes sans enquêter les hommes » (Welzer-Lang, 1999, p. 30-31). Cette dénonciation de l'absence d'études sur les hommes en tant que tels – qui semble assez étonnante, puisque les études des féministes radicales présentées ci-dessus donnent un tableau assez clair des hommes au niveau de l'exploitation domestique, de l'appropriation physique des femmes, du monopole des armes et de la violence, de la domestication et exploitation de la capacité reproductrice des femmes – semble pouvoir être mieux comprise, car ce qui semble déranger Welzer-Lang, c'est la nature structurelle des analyses féministes radicales puisque la citation ci-dessus se termine ainsi : « la littérature féministe […] parle des hommes sans enquêter les hommes, donc sans rien déconstruire de cette catégorie alors présentée comme homogène » (Welzer-Lang, 1999, p. 31). Il semble que ce soit bien l'homogénéité du groupe social des hommes, et leur existence en tant que classe qui semble lui poser problème. Il n'est pourtant pas évident qu'une analyse plus poussée des hommes en tant que groupe social fasse émerger une non-homogénéité en ce qui concerne l'oppression de genre. Comme l'affirme Connell, l'homogénéité du groupe social des hommes est assez probable : « Il n'y a pas de féminité qui soit hégémonique au sens où la forme dominante de masculinité est hégémonique parmi les hommes » (Connell, 1987, p. 183). Non seulement Welzer-Lang dénonce l'absence des hommes comme objets d'études mais il plaide également pour l'intégration des chercheurs masculins sur les rapports de genre : « Ne se pose qu'avec plus d'acuité la réalisation de recherches mixtes, où sur des objets transversaux aux catégories sociales de sexe, puissent se comparer pratiques et représentations masculines et féminines » (Welzer-Lang, 1999, p. 41). On passe donc d'un appel à étudier les hommes à un appel à intégrer les hommes dans les équipes de recherche féministe. Et lorsqu'on constate, comme ci-dessous, que des chercheurs hommes – et pas des moindres – ont tendance à privilégier des recherches sur des problématiques relevant des dynamiques masculines intra-genre (où l'oppression de genre perd de son importance comme celles de Welzer-Lang), voire de la respon-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

sabilité des femmes dans leur propre oppression (comme celles de Bourdieu), on n'est pas très éloigné d'une tendance à vider la recherche sur les rapports de genre de son contenu politique. Cette inquiétude semble renforcée par les dénonciations à l'encontre des recherches féministes : « Il y aurait tout intérêt à ne pas rester enfermé-e-s[17] dans les analyses qui prennent appui sur les évolutions des premières générations de femmes, ou d'hommes, influencés par le féminisme » (Welzer-Lang, 1997, p. 211) ou plus prudemment, « Il se peut que la prégnance de l'analyse […] féministe post-marxiste […] ait occulté ce que chaque homme sait » (Welzer-Lang, 2000, p. 122). Et ceci ne peut que devenir plus problématique avec une politique d'autonomie masculine concernant les rapports de genre – comme en témoigne le titre étrange d'un des articles de Welzer-Lang « Les hommes : une longue marche vers l'autonomie » (Welzer-Lang, 1997) – et le refus d'établir des rapports de reddition de compte – des liens avec les chercheures féministes permettant non seulement de travailler en fonction de leurs analyses mais également d'être évalués par celles-ci – de la part des hommes engagés vis-à-vis des chercheures ou militantes féministes.

4. Rapports de genre et aliénation masculine

Autant Welzer-Lang que Bourdieu intègrent l'idée d'aliénation masculine dans leurs analyses des rapports de genre. Cette notion est définie par Welzer-Lang comme étant le versant masculin de l'oppression de genre. Ce versant serait donc la face d'une seule et même médaille, où l'autre face serait la domination du groupe des hommes sur le groupe des femmes. L'aliénation masculine est le prix que les hommes devraient payer pour être des hommes, des membres du groupe dominant. Elle impliquerait un grand nombre d'abandons (principalement psychologiques et relationnels) : les contacts sensibles sont transformés en violence, le rapport aux autres hommes est marqué par une méfiance généralisée, le plaisir social est fondé sur l'absence de discussions interpersonnelles, le rapport à soi est marqué par la peur de parler et d'exprimer ses émotions, de pleurer. L'homophobie serait l'une des dynamiques cruciales dans la constitution de l'aliénation masculine : « comprendre les rapports entre hommes, c'est essayer de déconstruire l'homophobie » (Welzer-Lang, 1997)[18]. Bourdieu mentionne l'existence

[17] Ou, comment la prison de genre devient la prison des analyses féministes…

[18] Il est intéressant de comparer l'analyse de Welzer-Lang au sujet de l'homophobie avec celle de Stoltenberg. Si Welzer-Lang accentue sa fonction oppressive au sein du groupe social des hommes créant une division dominants-dominés, Stoltenberg met en avant non pas le prix que paient les hommes mais la fonction protectrice de l'homophobie pour les hommes. « Homophobia keeps men doing to women what they would not want done to themselves [...] Homophobia keeps men's sexual aggression directed towards women » (Stoltenberg, 1990, p. 131). En stigmatisant le désir gay, les hommes évitent de devenir l'objet de ces mêmes agressions sexuelles qu'ils font subir quotidiennement aux femmes. Stoltenberg développe d'ailleurs un

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

d'un piège masculin imposant à chaque homme le devoir d'affirmer en toute circonstance sa virilité ; les hommes seraient donc aussi prisonniers et victimes. Le prix masculin à payer serait d'être gouverné par des dispositions centrées sur l'honneur formant ensemble une force supérieure. L'expérience masculine de la domination est décrite par Bourdieu comme « une sorte d'effort désespéré, et assez pathétique […] que tout homme doit faire pour être à la hauteur de son idée infantile de l'homme » (Bourdieu, 1998, p. 76). Les deux auteurs considèrent donc que l'oppression de genre produit des désavantages importants pour les dominants, qu'elle produit une souffrance masculine due à une « prison de genre ». Cette prison de genre marquerait le rapport des hommes aux femmes, aux autres hommes ou à eux-mêmes.

Cette notion n'est pas présente dans les analyses féministes radicales présentées, et pour cause. Le concept de prison de genre, par exemple, et ce qu'il sous-entend, est relié à une analyse des rapports de genre en termes de rôles de sexe. Comme l'argumentent Connell et Stoltenberg, cette approche n'est pas défendable sociologiquement, puisqu'elle implique soit une vision passive des agents de socialisation (reproduction automatique), soit une vision volontariste (reproduction sans intérêt personnel). L'approche en termes de rôles implique de plus une oblitération des dynamiques de pouvoir, des intérêts socio-politiques motivant certains actes individuels ou collectifs. Elle ne permet pas d'analyser la constitution d'intérêts et de privilèges à travers des pratiques d'oppression et d'exploitation. Aussi, la notion de rôle et celle, corrélative, de prison de genre – les individus étant obligés d'agir, de penser, de ressentir, de vivre d'une certaine façon et pas autrement en fonction de leur rôle – produisent une vision symétrique des rapports de genre. Nicole-Claude Mathieu dénonce ce type d'analyse comme « un autre aspect insidieux de la symétrisation » (Mathieu, 1999, p. 308). Les hommes et les femmes auraient à suivre certains scénarios de genre, ce qui implique des limites et des interdits réduisant sensiblement le vécu des potentialités humaines. Même si une certaine nuance est introduite – les femmes ayant moins de liberté, une marge de manœuvre plus réduite, un rôle de genre plus restreint – cela ne change rien au fait que cette approche considère qu'un même mécanisme extérieur agit parallèlement sur les hommes et les femmes et que les deux seraient victimes de ce mécanisme. Autrement dit, que « les deux catégories de sexe sont […] dominées par la domination » (Mathieu, 1999, p. 308).

On relève en plus de cette symétrisation, une accentuation de la dimension douloureuse de cette prison de genre pour les hommes qui me semble obscène face à la réalité vécue par les femmes : ainsi Welzer-Lang parle d'« apprentissage dans la souffrance », « entre hommes, c'est un peu la jungle », « maladies masculines telles que l'alcoolisme, la dépression, le

regard plus critique de l'homosexualité masculine que ne semble le faire Welzer-Lang.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

stress », « hommes sacrifiés sur l'autel du viriarcat » ; Bourdieu mentionne « des formidables exigences », « effort désespéré, et assez pathétique », « hommes prisonniers, et sournoisement victimes », « immense vulnérabilité ». Même si les deux auteurs se défendent de symétriser leur analyse des rapports de genre, cette accentuation, voire survisibilisation de la douleur masculine – totalement absente des écrits de Stoltenberg et de Connell – a un effet symétrisant, voire vise à attirer un regard compatissant sur le vécu masculin. On pourrait en conclure pour ces auteurs que « ce qui le[s] préoccupe, c'est l'homme, c'est-à-dire lui-même [eux-mêmes], encore et toujours » (Mathieu, 1999, p. 308) et non le rapport d'oppression qu'il instaure et perpétue face aux femmes. Il est assez signifiant de noter que, d'une part, Welzer-Lang analyse la peur de parler et d'exprimer ses émotions comme un des aspects importants de la prison de genre masculine et que, d'autre part, il met en avant de façon fortement chargée en émotions le vécu douloureux des dominants. Il serait donc plus pertinent d'interroger le contenu de cette « prison de genre » en fonction de son efficacité politique. Le fait de ne pas pleurer, de ne pas s'exprimer, de ne pas partager ses émotions, d'être froid et blindé est particulièrement utile lorsqu'on veut maintenir ou instaurer un rapport d'oppression face aux femmes.

> « Personnellement, je parle de refus de la part des hommes et non d'incapacité de parler de soi et de l'intime, parce que je pense que si les hommes éprouvent des difficultés dans leur relation à autrui, induites par la non-expression de leurs émotions et non-parole sur l'intime, ce n'est pas dû à la seule socialisation masculine […] mais aussi à leur désir de dominer. Exprimer ses émotions tend fortement à réduire sa position de pouvoir, le pouvoir ayant de forts liens avec la non-expression de la vulnérabilité » (Monnet, 1997, p. 197).

L'application d'une grille de lecture féministe radicale à ces enjeux masculins pourrait donc faire émerger un tout autre tableau que celui qui est dépeint par Welzer-Lang et Bourdieu. L'utilité politique pour les hommes de certaines qualités relationnelles et psychiques permet d'interpréter différemment la notion de socialisation, non pas comme l'apprentissage d'un rôle de genre, mais comme une éducation à l'oppression. Le vécu dominant requiert, comme l'argumente Stoltenberg, une identification à l'identité sexuelle masculine et un apprentissage de la non-empathie allant de pair. Ce que Welzer-Lang et Bourdieu identifient comme étant l'autre versant de la médaille, le prix à payer peut donc être analysé comme faisant partie intégrante de l'oppression de genre, dans la mesure où il a une fonction précise dans l'oppression des femmes.

Un autre aspect de la critique de la notion de prison de genre, d'aliénation masculine est développé par Mathieu dans sa critique de Bourdieu, mais est également applicable à Welzer-Lang :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Si le Candidat s'était vraiment intéressé à l'expérience des femmes, et s'il avait fait la comparaison entre les deux catégories, il aurait peut-être renoncé à parler de contradictions s'agissant de la classe des hommes. Quelle que soit la société concernée, s'il y a domination masculine, le problème des hommes est celui d'un ajustement entre capacités socio-individuelles et idéal-du-Moi viril entraîné par l'idéal social de la virilité, qui est aussi le modèle idéal de l'humain » (Mathieu, 1999, p. 312).

Ainsi, Bourdieu relève qu'il faut « analyser, dans ses contradictions, l'expérience masculine » ; expérience contradictoire entre honneur masculin basé sur la domination et investissement enfantin dans un jeu assigné socialement. Welzer-Lang est encore plus explicite : il parle d'injonctions paradoxales, de doubles contraintes imposées aux hommes à travers des menaces punitives de rejet au sein du groupe des femmes. On note ici une autre façon de symétriser les rapports de genre, puisque l'analyse en termes de double contrainte, d'injonctions paradoxales et d'expérience contradictoire provient de l'analyse féministe du vécu féminin. Ainsi, Mathieu mentionne « les nombreuses contradictions qui placent les femmes en position schizophrénique » (Mathieu, 1999, p. 313) : céder aux pressions sexuelles masculines (donc obéir) puis se faire traiter de putain ; ou ne pas céder à ces pressions sexuelles puis se faire traiter de coincée ou frigide. Dans ma propre pratique militante d'appui aux femmes ayant des enfants victimes d'inceste paternel, une même contradiction est à noter : d'une part, le rôle de mère leur impose un devoir de protection – sous peine de condamnation aggravée – donc de dénonciation des violences subies par leurs enfants, d'autre part, le rôle d'épouse leur impose un devoir d'obéissance et de non-dénonciation de leur époux – sous peine de violences masculines domestiques et institutionnelles. La notion de *double bind* caractérise le vécu féminin : les femmes font face à plusieurs normes contraires, « mais qui, si elles sont vécues de façon contradictoire au niveau psychologique par les femmes – la contradiction permanente étant justement un facteur d'aliénation des femmes […] – ne sont pas du tout contradictoires au niveau sociologique » (Mathieu, 1991, p. 144). L'expérience féminine contradictoire est imposée par la classe des hommes et ne peut pas être résolue : il n'y a pas d'issue pour les femmes face à ces doubles exigences et attentes puisqu'elles font partie intégrante de leur oppression. Par contre, l'expérience masculine n'est pas marquée par une double attente de la part de la classe des femmes – qui, même si elle existait, ne pourrait pas avoir un poids important, vu l'asymétrie des positions sociales – puisque les attentes ou exigences sont masculines, relèvent d'une dynamique intra-genre et concernent l'aboutissement d'un idéal masculin. Les hommes peuvent donc plus ou moins réussir dans cette quête de virilité, mais il n'y a pas de contradiction insoluble, il y a continuité et diverses étapes de réussite. Même l'expérience masculine homosexuelle n'est pas incompatible avec un aboutissement de l'idéal viril, comme en témoignent les normes en vigueur

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dans la communauté gay. De plus, suivant l'argument développé par Connell, les dominants ont à leur disposition différents modèles masculins, différentes masculinités représentant une large gamme du potentiel humain, bien qu'une certaine compétition pour l'hégémonie existe parmi ces modèles. De plus, quel que soit le degré de réussite masculine, les hommes pourront toujours bénéficier de l'oppression et de l'exploitation des femmes, augmentant ainsi directement leur richesse matérielle et leur épanouissement humain.

Contrairement à la classe des hommes, la classe des femmes est fondamentalement concernée par « des contradictions entre l'imposition (et pas seulement symbolique ni inconsciente) d'une personnalité individuelle et sociale réduite et déterminée en moindre humanité, et le sentiment de sa propre 'humanité' et liberté, de son indétermination » (Mathieu, 1999, p. 312-313). La contradiction concerne l'opposition entre, d'une part, le désir de vivre pour soi de façon autonome, « le fait de pouvoir se définir soi-même dans les termes qu'on choisit […], se déterminer soi-même, de vivre sa propre vie et de fixer ses propres buts » (Monnet, 1997, p. 186), et, d'autre part, l'obligation de vivre pour les hommes en travaillant gratuitement pour eux, de se percevoir et se traiter en fonction des critères établis par la classe des hommes et de ne pas se posséder réellement.

Finalement, la notion d'aliénation masculine, de prison de genre pose la question de la motivation des hommes à transformer les rapports de genre. Dans la mesure où l'oppression des femmes résulte d'une appropriation et exploitation égoïstes collectives masculines fondées sur la non-prise en compte des intérêts propres des femmes, il est problématique de penser que la classe des hommes peut contribuer à transformer positivement les rapports de genre en travaillant en fonction de leurs propres intérêts, sur ce qui est analysé comme limitant son propre épanouissement. Le fait de développer une critique des rapports de genre en termes d'aliénation masculine ne fait que répéter, voire renforcer, l'identité sexuelle de classe au détriment d'une identité morale telle que la définit Stoltenberg : « ce que je veux dire par identité morale, c'est la partie de nous-mêmes qui connaît la différence entre justice et injustice […]. C'est cette partie en nous-mêmes qui est capable de peser ce que nous voyons, ce que nous faisons, ce que d'autres gens font avec un certain sens de ce à quoi devrait ressembler la justice » (Stoltenberg, 1990, p. 195). Stoltenberg considère qu'une motivation authentique concernant l'oppression des femmes ne peut qu'être située dans un désir de justice. L'analyse en termes d'aliénation masculine ne permet pas de faire cette rupture éthique et épistémologique consistant pour les oppresseurs à considérer les intérêts des opprimées de façon prioritaire par rapport à leurs propres enjeux et correspond au niveau théorique à une fuite devant les enjeux de pouvoir et une analyse réelle du versant masculin de l'oppression de genre. Il est bien plus agréable et facile de s'intéresser à soi, son épanouissement, voire sa propre douleur, que de considérer l'étendue de sa responsabilité

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

individuelle et collective dans l'oppression des femmes. Ou, comme l'argumente Catherine Lapierre à propos des groupes hommes comme « Pas Rôle d'homme » :

> « Puisqu'ils se sentent si mal de réfléchir sur la phallocratie, puisque c'est un rapport qui les dépasse, alors pourquoi ne pas le décréter comme étranger… comme contradictoire à leurs aspirations, et puisqu'il existe nombre d'exemples où les individus masculins sont malmenés par certains archétypes virils, quelle tentation de se déclarer également opprimés ! Par quoi ? Il serait trop énorme de dire : par la phallocratie ; alors un nouveau mot est lancé – 'virilité' – qui noie le précédent, tout en laissant planer l'ambiguïté sur le fait qu'il l'englobe » (Lapierre, 1981).

Autrement dit, l'analyse en termes d'aliénation masculine (euphémisme pour oppression masculine) – issue des groupes d'hommes – correspond à « la volonté de dire son malaise (s'approprier un discours dont on était exclu), de dénoncer la norme (se déresponsabiliser), d'analyser les carcans de la Virilité (se poser en victime) » (Théry, 1981b).

L'approche développée à ce niveau par Stoltenberg semble bien plus compatible avec l'analyse féministe radicale puisqu'il accentue la tension entre identité morale et identité de classe sexuelle. Le travail en termes d'aliénation masculine risque de renforcer la solidarité masculine, donc l'identité de classe sexuelle, tandis que la transformation des rapports de genre exige une rupture entre les hommes en fonction de la critique théorique et pratique de l'oppression de genre. L'absence d'analyse en termes d'aliénation ou de prison de genre permet de comprendre les motivations des hommes comme devant relever d'un désir de justice inter-genre passant nécessairement par des pratiques : « Selon moi, la discipline consistant à se focaliser sur le militantisme antisexiste est réellement la seule façon dont on peut continuer à choisir de garder son identité morale en vie et éveillée. Je ne crois pas que son identité morale puisse survivre dans un vide dénuée d'action […]. Elle doit être exprimée dans l'action » (Stoltenberg, 1990, p. 197). La critique masculine théorique et pratique des rapports de genre doit donc intégrer la nature profondément politique de l'analyse féministe radicale qui implique une démarche d'ordre politique, c'est-à-dire fondée sur les revendications des femmes et non des oppresseurs. Ne pas mettre au centre de nos analyses et pratiques critiques les intérêts des femmes et notre responsabilité directe dans leur oppression ne peut que renforcer l'androcentrisme, l'égoïsme collectif des dominants. D'ailleurs, une comparaison avec d'autres dynamiques d'oppression rend plus facilement compréhensible cette critique : la critique théorique et pratique de l'aliénation des Blancs ou des détenteurs de capital est-elle considérée comme directement utile à la transformation des rapports sociaux de race ou de capital ? Les Blancs antiracistes perçoivent-ils comme indispensable le fait de prendre conscience, non pas des privilèges de la Blancheur, mais du prix à payer

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pour être Blanc, afin d'être pertinent dans la lutte contre le racisme ? Considérait-on le stress des patrons comme pertinent dans la lutte contre l'exploitation de la force de travail ?

5. Rapports de genre et consentement féminin

Les perspectives féministes radicales développent une analyse des rapports d'oppression comme étant l'œuvre d'un groupe social et de ses membres contre un autre groupe social et ses membres. Un élément crucial de l'analyse développée par Bourdieu, mais que l'on retrouve également chez d'autres auteurs, comme Godelier, ainsi que dans l'opinion commune, concerne la notion de responsabilité des femmes dans leur propre oppression. D'un point de vue non-théorique, l'idée commune affirmant que les femmes sont largement responsables de ce qui leur est imposé, de « elles le cherchent » à « elles aiment ça » est connue de toutes. Plus théorique (rhétorique ?), Bourdieu parle de « cette soumission paradoxale », « accomplissement avec bonheur par les victimes », « adhésion doxique des femmes qui fait la violence symbolique qu'elles subissent », « la soumission enchantée », « contribution à leur propre domination ». L'ethnologue Godelier quant à lui mentionne : « des deux composantes du pouvoir, la force la plus forte n'est pas la violence des dominants mais le consentement des dominés à leur domination » (*in* : Mathieu, 1991, p. 154). Cette approche des rapports d'oppression en termes de partage des responsabilités me semble assez unique au sens où peu d'analyses contemporaines de rapports d'oppression se permettent de situer une partie importante voire prépondérante de responsabilité du côté des dominés. Ainsi, seuls les discours de type réactionnaire accentuent la responsabilité des chômeurs ou des RMIstes dans la perpétuation de leur situation, de même que seuls les discours d'extrême-droite considèrent que les personnes d'autres couleurs de peau que Blanches sont responsables du système raciste et de sa perpétuation.

L'analyse matérialiste établit que le pouvoir des hommes résulte avant tout de rapports sociaux matériels. Cette oppression matérielle implique néanmoins une production symbolique (imaginaire social, discours et représentations, langage,…) source de significations. Dans la mesure où la classe des hommes dispose d'un monopole sur les moyens de production du symbolique, elle en contrôle le contenu et peut invisibiliser, marginaliser, ou exclure, les productions symboliques permettant une remise en cause de leur pouvoir matériel. Ce monopole sur les moyens concerne également les producteurs de savoir et de symbolique, puisque la classe des hommes a longtemps exclu la classe des femmes de la production symbolique même, ou en tout cas de la production symbolique prédominante. Aujourd'hui, la classe des hommes continue à contrôler la production symbolique, comme en témoigne la marginalisation des théoriciennes féministes (radicales) – et plus généralement des femmes chercheures qui ont des statuts inférieurs et des carrières différentes de ceux des chercheurs masculins – au sein même des sphères univer-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

sitaires et qui ne bénéficient pas de la même diffusion de leurs analyses que les chercheurs au sein de la société en général. Le contrôle masculin sur la production symbolique garantit donc le maintien de leur pouvoir matériel sur la classe des femmes.

Si l'analyse féministe matérialiste peut reconnaître l'existence et l'importance de la production symbolique, elle considère que ce sont bien les rapports matériels d'oppression qui structurent les rapports de genre. Aussi, Mathieu note-t-elle par rapport à l'analyse développée par Bourdieu que « le candidat évacue dans ses exemples une grande part des enjeux de la réalité et de ses rapports de force tout à fait concrets » (1999, p. 299), en considérant que la violence symbolique fait l'essentiel de la domination masculine. Mathieu considère que le rapport d'oppression ne passe pas essentiellement par la violence symbolique mais bien par la violence économique, démographique, physique des hommes contre les femmes et qu'on ne peut pas considérer « le principe du symbolisme hiérarchique des sexes […] comme le fondement, ou le fondement principal de la domination masculine » (1999, p. 298-299). Aussi est-il logique qu'en évacuant les rapports matériels d'oppression (et leur prédominance) Bourdieu développe une analyse symétrique des rapports de genre : une fois qu'on élimine l'oppression et l'exploitation matérielles concrètes et ses violences, il est difficile pour un membre de la classe dominante de comprendre pour quelle raison un groupe social et ses membres « se laissent » exploiter et opprimer, tandis qu'elles sont adultes, conscientes et formellement libres de leurs choix. D'où cette accentuation de notions quasi mystiques de « soumission paradoxale », « violence douce, insensible, invisible pour les victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques », « transmission de corps à corps en deçà de la conscience et du discours » et surtout celles concernant le consentement, voire la collaboration, des femmes à leur propre oppression et exploitation : « accomplir avec bonheur les tâches subalternes ou subordonnées », « croyance qui fait en quelque sorte la violence symbolique qu'elle subit », « complicité souterraine du corps », « dispositions à la soumission ». On constate ainsi comment l'évacuation des rapports matériels d'oppression de genre amène Bourdieu à analyser l'oppression des femmes en termes idéalistes « quoiqu'il s'en défende » (Mathieu, 1999, p. 299), en mettant en avant la responsabilité non des dominants mais des dominées. Lorsqu'on intègre également le fait qu'il déresponsabilise les dominants en mettant en avant leurs dispositions à la domination et que « les hommes sont aussi prisonniers, et sournoisement victimes, de la représentation dominante » (Bourdieu, 1998, p. 55), on arrive à une négation du rapport d'oppression tel qu'il est analysé par les féministes radicales présentées ci-dessus. Ainsi, ce n'est plus le pouvoir des hommes sur les femmes qui est principalement mis en cause et la façon dont ceux-ci contraignent les femmes par divers moyens d'agir en fonction de leurs intérêts masculins au détriment de leurs propres intérêts, mais la responsabilité des femmes dans leur

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

adhésion aux valeurs et représentations dominantes et leur construction active du pouvoir symbolique. Selon Bourdieu, le pouvoir des hommes, réduit à un pouvoir symbolique, « ne peut s'exercer sans la contribution de ceux qui le subissent et qui ne le subissent que parce qu'ils le construisent comme tel » (1998, p. 46). Les membres de la classe opprimée participeraient donc activement à leur soumission au pouvoir des hommes. Lorsqu'il aborde la question de l'amour hétérosexuel, il le considère comme pouvant donner lieu « à la mise en suspens de la force et des rapports de force qui semble constitutive de l'expérience de l'amour » (1998, p. 117)[19]. L'analyse développée par les féministes radicales, et en particulier par les lesbiennes radicales, démontre clairement que l'amour hétérosexuel est loin d'être une annulation, une trêve de la domination et que l'amour hétérosexuel en tant que système social est un des éléments cruciaux de l'oppression des femmes par la dispersion des femmes auprès des hommes et leur forte implication affective dans des rapports structurellement inégaux (Noizet, 1996).

Politiquement, comme je l'ai montré ci-dessus, il me semble extrêmement problématique – bien que cela soit logique – vu leur position sociale d'oppresseur – que des membres de la classe dominante se consacrent à analyser « la part de responsabilité des femmes dans la perpétuation de l'oppression de genre ». Non seulement ceci consiste en l'inverse de ce que certaines chercheures féministes radicales considèrent comme défendable de la part de chercheurs masculins en matière de rapports de genre, c'est-à-dire de dévoiler et d'analyser les mécanismes et techniques d'oppression utilisés par les hommes contre les femmes, mais lorsqu'on intègre les critiques liées à l'épistémologie du point de vue, on a du mal à s'imaginer ce que des membres de la classe dominante pourraient développer à ce sujet sans nier la responsabilité des hommes dans l'oppression de genre. Il me semble que seules les féministes en tant que membres de la classe opprimée peuvent valider une analyse des marges de manœuvre qui peuvent être obtenues et utilisées par les femmes face à leur oppression matérielle et symbolique, sans nier l'oppression structurelle auxquelles les femmes font face.

Un autre aspect de l'analyse de Bourdieu est important à relever pour ses implications sur la question du pouvoir genré. En effet, Bourdieu accentue la transmission et incorporation inconsciente des rapports sociaux de domination et d'exploitation entre les genres : « L'effet de la domination symbolique […] s'exerce non dans la logique pure des consciences connaissantes, mais à travers les schèmes de perception, d'appréciation et d'action qui sont

[19] Il est d'ailleurs assez étonnant que Bourdieu, en tant que sociologue, puisse tout simplement affirmer ceci sans aucune argumentation ou analyse sociologiques. On pourrait plutôt formuler l'hypothèse que cette adhésion masculine à l'idée d'une mise en suspens des rapports de force correspond à une évacuation *a priori* de ces questions politiques, donc à l'imposition *de facto* à la partenaire en question d'une perception non politisable.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

constitutifs des habitus et qui fondent, en deçà des décisions de la conscience et des contrôles de la volonté, une relation de connaissance profondément obscure à elle-même » (1998, p. 43). Aussi, les implications pour les femmes sont claires, elles se soumettent « fût-ce malgré soi et à son corps défendant, au jugement dominant, autant de façons d'éprouver […] la complicité souterraine qu'un corps qui se dérobe aux directives de la conscience et de la volonté entretient avec les censures inhérentes aux structures sociales » (1998, p. 45). Quant à l'homme, il est gouverné par une « force supérieure qui peut lui faire accepter comme inévitable ou comme allant de soi, c'est-à-dire sans délibération ni examen, des actes [de domination] qui apparaîtraient à d'autres comme impossibles ou impensables » (1998, p. 56). Ce type d'analyse, qu'on peut qualifier de déterministe en ce qu'il réintroduit à travers une analyse sociale les fonctions déterministes de l'analyse naturaliste déconstruite par les féministes radicales présentées ci-dessus et en particulier par Guillaumin, exclut et invisibilise les nombreuses formes de résistance mises en place par les femmes, au bénéfice d'une vision relativement statique, harmonieuse des rapports entre hommes et femmes, omettant l'intentionnalité consciente des actes d'oppression masculine. Bourdieu s'étonne d'ailleurs qu'il n'y ait pas davantage de transgressions, subversions, délits, folies de la part des femmes face à leur oppression. Pourtant « les moindres résistances des femmes provoquent en effet des 'accidents', mais dont elles sont seules victimes et dont les plus fréquents sont les coups et les blessures. Dès que les femmes s'écartent d'un millimètre de la place […] qui leur est concrètement imposée, leur meurtre est à prévoir » (Mathieu, 1999, p. 314). Ceci semble confirmé au niveau empirique par des études récentes concernant la France, selon lesquelles « trois femmes meurent tous les quinze jours à cause des violences qu'elles ont subies de leur mari ou de leur compagnon » (Zappi, 2001), et d'un rapport récent d'*Amnesty International* selon lequel « une femme sur cinq est victime de la torture dans le monde » (AFP, 2001). Les conséquences de cette violence au niveau macro-social sont cruciales puisqu'il « n'est pas nécessaire que toutes les femmes soient battues à tout moment pour que l'assurance et la peur de la violence générale qui leur est faite leur soient imprimées dans l'esprit » (Mathieu, 1991, p. 178). Les dispositions à la soumission ne sont pas aussi efficaces que Bourdieu semble vouloir le considérer et la soumission des femmes ne semble pas tout à fait « enchantée » mais bien le résultat de menaces et de violences concrètes infligées par les hommes aux femmes. On constate de nouveau à quel point l'idéalisme de l'analyse de Bourdieu empêche de penser les rapports d'oppression de genre dans leur réalité matérielle. Outre cette idéalisation harmonieuse des rapports de genre, le concept de « disposition » telle qu'il est utilisé par Bourdieu pour analyser les rapports de genre entérine une vision déterministe et n'ouvre pas ou peu de perspectives de changement. Les femmes en sont réduites à espérer un dépérissement progressif de la domination masculine.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

La vision de la dynamique interne et relationnelle entre hommes et femmes est bien différente chez Connell. Ainsi, les critères proposés pour une théorie sociale de la formation de genre au niveau individuel impliquent : tenir compte de la contradiction au sein de la société et de la personnalité ; tenir compte du pouvoir et de ses effets sans réduire les gens à des automates ; reconnaître différents niveaux de la personnalité relativement indépendants ; être historique, considérer la personne comme une trajectoire à travers le temps et les situations ainsi que la reconfiguration historique constante des forces sociales influençant le développement personnel (Connell, 1987, p. 196). De plus, il accentue la nécessaire fissuration intérieure et tension psychologique au sein de la féminité et de la masculinité comme étant une force importante dans les rapports de genre. Dans ce cadre, le projet personnel, donc les projets collectifs, impliquent la liberté de participer ou non, autant que la responsabilité des choix faits : « Je prends la responsabilité pour ce que je fais et ses conséquences. Une vision claire de ce que je fais […] inclut la façon dont mes actes interagissent avec ceux d'autres gens et soit soutiennent, soit subvertissent le projet collectif d'oppression » (Connell, 1987, p. 216). Cette grille d'analyse de la personnalité féminine et masculine, au sein d'une analyse structurelle des rapports d'oppression de genre, permet de penser l'oppression et les limites qu'elle impose aux femmes ainsi que les possibilités de marges de manœuvre des femmes et de responsabilité des hommes. Elle permet de penser la présence d'une structure oppressive ainsi que la complexité et variété individuelles sans pour autant symétriser les positions respectives.

La notion de consentement, d'adhésion « doxique » ou de soumission « enchantée » des femmes à leur oppression, telle qu'elle est utilisée par certains sociologues – et l'opinion commune – permet d'aborder la question des vécus respectifs des oppresseurs et des opprimées.

> « Certes la conscience dominante peut être aussi mystifiée […], mais le dominant connaît les moyens de l'exploitation et de la domination. Mais si un dominant connaît la domination, il ne connaît pas le vécu de l'oppression, c'est-à-dire l'autre versant. […] Car un inconvénient majeur est que, si vivre en dominant n'est pas connaître l'oppression, vivre en opprimé(e) est peut-être encore moins connaître (avoir la pleine connaissance de) la domination et l'oppression… » (Mathieu, 1991, p. 148).

Le vécu de dominant implique donc une conscience des mécanismes de domination, qui – moyennant un minimum de démystification, un contexte favorable, tel une assemblée « entre hommes » ou un travail de sortie du déni – nous permet de voir la continuité, l'homogénéité entre différents types de rapports aux femmes et en quoi ceux-ci nous servent dans l'affirmation et la perpétuation d'un rapport d'oppression.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Il me semble important de noter que la part que prend la mystification ou le déni est assez importante et contextuelle. En effet, mes propres expériences, dans différents contextes mixtes où les féministes avaient su instaurer un rapport de force collectif moins défavorable, n'ont quasiment jamais vu des hommes exprimer ce savoir et cette conscience des techniques de domination et d'exploitation. Bien au contraire, la présence active des féministes[20] renforçait le refus de dévoilement, puisque ce qui serait exprimé ne tomberait pas dans l'oreille de sourdes et aurait des répercussions sur les privilèges concrets et immédiats (image de soi, possibilité d'action, légitimité politique, travail concret) des hommes dû au rapport de force établi. De même, comme je l'ai déjà évoqué, au sein des groupes non-mixtes d'hommes ayant pour but spécifiquement la remise en cause des rapports de genre et la position sociale d'oppresseur, quasiment aucun dévoilement ni aucune discussion des actes de domination et d'exploitation n'avaient lieu et ce, malgré l'absence de féministes et la confidentialité des échanges. De même, dans les négociations au sein de mes relations personnelles avec des femmes, seule la confiance liée au rapport intime permettait que le rapport de force établi par ces femmes donne lieu à un certain dévoilement et une remise en cause d'actes d'oppression de ma part. Mais, dans tous ces contextes – mixtes, non-mixtes et intimes – la conscience de domination n'était exprimée que suite à un véritable rapport de force établi par les femmes. Il me semble donc important de différencier le savoir, la conscience dont disposent les hommes, d'une part, et, d'autre part, les conditions d'expression de ce savoir, et le refus général des hommes de partager ce savoir (en mixité ou non-mixité), lorsque celui-ci risque de leur ôter certains privilèges symboliques et matériels.

Aussi, il me semble important d'interroger ce que Welzer-Lang considère comme le Double Standard Asymétrique en matière de violences masculines domestiques, c'est-à-dire le Binôme de la Violence Domestique :

> « En résumé, on peut dire que les hommes violents définissent la violence qu'ils exercent sur leur compagne comme un continuum de violence physique, psychologique, verbale et sexuelle, associé à une intention : intention de dire, d'exprimer un sentiment, un désir ou une volonté […]. Quant aux femmes violentées, elles définissent la violence comme un discontinuum essentiellement composé – selon les femmes non conscientisées – de violence physique » (1999, p. 124).

[20] À Lyon, en 1996, un groupe non-mixte hommes dit « proféministe » avait décidé d'inviter deux féministes radicales appartenant au groupe lyonnais « La menstrueuse » afin de présenter le travail effectué et établir un échange. Une fois les deux féministes présentes, la majorité des hommes sont devenus extrêmement froids et agressifs, reprochant aux femmes de venir contrôler leur travail, disant qu'ils n'avaient pas à se justifier,… tandis que celles-ci n'avaient aucunement initié la rencontre. Une nouvelle forme de violence « proféministe »…

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Si je ne conteste pas la réalité de ces énonciations respectives, il me semble que ce qui constitue ici l'asymétrie n'est pas correctement défini : en effet, comme Welzer-Lang l'affirme lui-même, les dominants ne sont capables de définir – donc d'expliciter – ce continuum que « dans la mesure où les hommes interrogés quittent le déni » (1999, p. 125). Pourtant, si on veut comparer ce qui est comparable, il est problématique que cette même « faveur » ne soit pas accordée aux femmes, puisque Welzer-Lang met en correspondance les énoncés de « femmes non conscientisées » (1999, p. 124). Cette non-conscientisation pourrait faire référence à ce qu'il semble considérer comme l'équivalent féminin du déni : « L'hypothèse que je faisais à l'époque est que le déni [masculin] est parallèle à l'ambivalence des femmes » (1999, p. 126). Par conséquent, le fait de permettre aux hommes de sortir du déni tout en ne permettant pas aux femmes de sortir de « l'ambivalence », de la non-conscientisation fausse considérablement les bases de cette définition du double standard asymétrique puisque l'asymétrie semble produite par le traitement inégal et androcentrique des données sociologiques par le sociologue lui-même. Du point de vue d'une analyse critique des rapports de genre, ce handicap infligé par un chercheur masculin "proféministe" aux femmes violentées ressemble bien à une nouvelle forme de violence renforçant la perception dominante des rapports de genre.

Lorsque nous considérons le savoir des hommes sur les moyens de la domination, tel que Mathieu l'évoque, il est donc important de mentionner que ce savoir est difficilement accessible puisqu'il fait l'objet de déni – en particulier pour ce qui concerne les moyens de domination les plus violents et ostensibles – et que le Double Standard Asymétrique, tel qu'il est formulé par Welzer-Lang, est problématique, puisqu'il crée lui-même ce type d'asymétrie au niveau des modalités d'expression et d'analyse. Il me semble en effet que si on permet aux femmes une prise de conscience, une sortie de « l'ambivalence », l'expression respective des femmes et des hommes risque bien de présenter une asymétrie inverse : puisque les femmes disposent déjà du vécu de l'oppression, une sortie de « l'ambivalence » par une prise de conscience permettrait l'analyse et l'expression non seulement de l'oppression ressentie et vécue mais également du rapport d'oppression et d'exploitation instauré par les hommes.

Mais cette possible conscience des femmes des rapports d'oppression de genre et leur résistance conceptuelle et matérielle est rendue extrêmement difficile par les effets psychiques des rapports d'oppression, par le travail physique et mental plus important qu'elles sont obligées d'effectuer dans une société marquée par l'oppression de genre : que ce soit la double journée de travail (travail public, travail domestique), le travail d'élevage des enfants, le travail psychologique et conversationnel au service des hommes, tous ont un impact psychologique aliénant et handicapant pour les femmes, limitant sensiblement leur champ de pensée et d'action (Mathieu, 1991, p. 155-165) ; de plus, « l'envahissement du conscient et de l'inconscient des

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

femmes par leur situation objective de dépendance aux hommes et le type de structuration du moi qui en découle » (Mathieu, 1991, p. 171) est un obstacle de plus dans une prise de conscience autonome et lucide de la part des femmes ; de plus, la mixité inégalitaire permanente qu'imposent les hommes aux femmes – l'omniprésence des hommes – crée une médiation de la conscience des femmes et rend difficile une conscience de groupe ou de classe (d'où la stratégie de la non-mixité politique caractérisant le mouvement féministe radical). Guillaumin note d'ailleurs à ce sujet : « La confrontation à l'appropriation matérielle est la dépossession[21] même de sa propre autonomie mentale ; elle est plus brutalement signifiée dans la charge physique des autres dépendants que dans n'importe quelle autre forme sociale que prend l'appropriation : quand on est approprié matériellement on est dépossédé mentalement de soi-même » (Guillaumin, 1992, p. 19). Stoltenberg note à ce sujet que l'intégration du sens de soi d'un homme implique la désintégration du sens de soi des femmes.

Au vu de ces éléments esquissés brièvement – mais développés de façon extrêmement précise par Mathieu dans son article « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie » (1991) – toute analyse accentuant les notions d'acceptation, d'adhésion, de partage, de coopération ou de consentement de la part des femmes à leur oppression est problématique puisqu'elle implique une logique contractualiste où deux parties s'accordent sur un type d'échange. « En fait, ce qu'implique la notion de consentement est une vision de la politique au sens classique, le modèle du contrat […]. Mais c'est que [les femmes] ne voient pas (on les empêche de voir) que ce contrat n'est pas un contrat entre égaux » (Mathieu, 1991, p. 213). Or, lorsque ces deux parties ne sont pas à égalité et qu'en plus cette inégalité est la conséquence directe des actes d'une de ces deux parties, la pensée contractualiste ne semble pas applicable puisqu'elle implique une négation de l'asymétrie des rapports de pouvoir. « Les critiques féministes nous rappellent, premièrement, que ces conceptions du contrat social […] partagent un point : sans exception, ils conceptualisent les partenaires du contrat comme étant des hommes » (Nagl-

[21] L'envahissement et la dépossession mentale n'empêchent pas de penser que les femmes peuvent récupérer par une lutte et un effort permanent des espaces précaires de liberté – ou de moindre dépossession - mentale comme en témoignent quotidiennement les femmes féministes, revendiquées ou non. Ils constituent néanmoins la situation initiale structurant le vécu psychique féminin et ne peuvent pas être niés sans re-symétriser un rapport profondément asymétrique. Les témoignages d'amies féministes semblent également confirmer cette analyse d'une autre façon : dès qu'elles se permettent de « se reposer » en s'impliquant moins au niveau théorique et pratique, en investissant « d'autres aspects de la vie humaine » elles ressentent que cet envahissement et cette dépossession détruisent progressivement leurs « zones mentales temporaires d'autonomie »… .

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Docekal, 1998, p. 58). Ceci implique que, lorsque Bourdieu pense les rapports de genre en terme d'adhésion, il applique une logique qui, historiquement et conceptuellement, s'applique entre hommes, c'est-à-dire à des membres de la même classe de sexe partageant une même position sociale. Cette logique contractuelle appliquée aux rapports de genre « échoue à aborder les liens sociaux derrière l'individualité [et] repose sur une perspective androcentrique » (Nagl-Docekal, 1998, p. 59) et repose ultimement sur « une ontologie sociale atomiste », c'est-à-dire… « la présupposition […] que les individus humains précèdent ontologiquement la société » (Nagl-Docekal, 1998, p. 59). Or, une ontologie sociale atomiste est exactement à l'opposé de l'ontologie sociale féministe radicale qui conceptualise la constitution des groupes sociaux femmes et hommes comme étant des classes sociales, c'est-à-dire constitués de façon dialectique à travers les rapports d'oppression de genre. Logiquement, Pateman accentue « le caractère incongru d'une alliance entre le féminisme et la théorie du contrat » (*in* : Nagl-Docekal, 1998, p. 61). On retrouve d'ailleurs la nature contradictoire de l'application d'une logique contractualiste aux rapports de genre chez Kant. Pateman montre « que Kant nie aux femmes, d'une part, la maturité qui rend les hommes des citoyens et leur permet de souscrire des contrats, tandis qu'il leur reconnaît, d'autre part, la capacité à souscrire le contrat de mariage » (Nagl-Docekal, 1998, p. 61). Cela nous ramène au constat de Mathieu, « les femmes sont 'trop-sujets' chez Godelier contre 'hors sujet' chez Bourdieu » (Mathieu, 1999, p. 317). En effet, la logique contractualiste et son analyse des rapports sociaux comme relevant d'un contrat entre deux parties égales nient le rapport d'oppression et ses effets limitants sur la conscience des femmes et déforment leur position de sujet, limitée structurellement par l'oppression de genre subie. Nous constatons de nouveau à quel point les auteurs masculins ont du mal à penser la profonde asymétrie des rapports de genre et sont tentés de symétriser d'une façon ou d'une autre le vécu des femmes et des hommes au détriment du rapport d'oppression constituant précisément les rapports de genre.

Pour conclure, citons une dernière fois Mathieu : « Ainsi, avec le terme consentement, d'une part, la responsabilité de l'oppresseur est annulée, d'autre part, la conscience de l'opprimé(e) est promue au rang de conscience libre. La 'bonne' conscience devient le fait de tous. Et pourtant, parler de consentement à la domination rejette de fait, une fois de plus, la culpabilité sur l'opprimé(e) » (1991, p. 225).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Conclusion

Cette troisième partie de mon étude exploratoire aura permis de développer des hypothèses de travail concernant les conditions et le contenu d'un travail masculin théorique et politique sur les rapports de genre, fondées sur les écrits féministes matérialistes français et américains à travers l'analyse comparative des théorisations masculines engagées.

Le point crucial qui a été abordé concerne les implications de l'épistémologie féministe matérialiste ébauchée par les féministes radicales françaises présentées et élaborées par les féministes matérialistes américaines. L'analyse féministe matérialiste de l'asymétrie des positions de genre ne concerne logiquement pas seulement le contenu du savoir produit mais également les conditions sociales de production d'un savoir pertinent et objectif sur les rapports de genre. En effet, il découle de cette analyse que les producteurs de savoir sont déterminés dans leurs capacités de production selon leur vécu des rapports de genre : les membres de la classe de sexe dominante – ne disposant pas d'éléments cruciaux du vécu genré (contenu et conditions de travail, violences matérielles et symboliques, dressage psychique et physique,…) – rencontrent une limitation épistémique structurelle, puisqu'ils ne peuvent pas vérifier en fonction de leurs expériences leurs analyses, qui sont en plus biaisées par le vécu de leur propre position sociale privilégiée. Ceci implique qu'un travail masculin théorique et politique critique sur les rapports de genre doit lui aussi tenir compte de l'asymétrie fondamentale des rapports de genre. Cette épistémologie féministe matérialiste n'aboutit d'ailleurs pas à une position relativiste, mais à l'élaboration de critères pour une meilleure scientificité par une déconstruction du biais androcentrique et masculin, et une prise en considération générale des positions sociales. L'épistémologie féministe matérialiste ne remet donc aucunement en cause les outils de l'analyse rationnelle, mais affirme que toute analyse scientifique a lieu dans un contexte et une position socio-politiques qu'il importe de considérer et de préciser.

J'ai donc tenté de fournir des éléments de compréhension concernant mon propre parcours masculin, afin de cerner quels éléments ont pu contribuer à me détourner du « droit chemin masculin », en tout cas au niveau de certaines analyses et pratiques. Malgré ce parcours quelque peu marginal et au vu de la nature structurelle des rapports de genre et du pouvoir genré, il me semble toujours indispensable de développer un lien de reddition de compte vis-à-vis des chercheures féministes radicales, que ce soit sur le plan de la recherche ou de l'action sociale et politique. Ce lien de reddition de compte implique, lorsqu'on s'inscrit dans le courant d'analyse féministe radical, tel que je l'ai présenté, et qu'on travaille à partir de leurs postulats et grilles de lecture, d'effectuer un type de travail théorique bien précis de dévoilement et d'analyse des moyens de domination. J'ai ensuite tenté de fournir des éléments sur ma propre lecture et compréhension des théories féministes radicales à travers la typologie du poseur, de l'insider, de l'humaniste et de l'auto-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

flagellateur afin de montrer de nouveau que la position sociale détermine les modalités de compréhension des thèses féministes radicales, puisque celles-ci ne peuvent pas s'inscrire dans un même vécu que celui des auteures et remettent directement en cause ma propre perception de ma place sociale, en tant qu'homme, et de mes rapports de genre. Une compréhension masculine peut donc passer par un travail de mise en parallèle de l'analyse des rapports de genre avec des analyses théoriques et politiques d'autres rapports sociaux déjà politisés, même si cette démarche a des limites lorsqu'on considère les enjeux spécifiques des rapports de genre, comme l'appropriation et l'exploitation hétérosexuelle. Au vu de notre position sociale et de l'état actuel de l'analyse masculine des rapports de genre, il me semble crucial de s'axer sur les aspects structurels de ces rapports, plutôt que d'accentuer les dynamiques fluides et multiples qui auront majoritairement pour effet de minimiser la responsabilité individuelle et collective des hommes.

Le type de travail propre aux membres de la classe de sexe dominante consiste donc dans le dévoilement et l'analyse des moyens de la domination. Les trois axes d'analyse comparative développés ensuite dans cette étude exploratoire pourraient être une tentative d'application de cette exigence féministe radicale. Bien qu'il ne s'agisse pas de dévoilement au sens propre, puisque ces analyses masculines sont publiques et accessibles à toutes, il me semble pourtant que mon vécu d'oppresseur et la connaissance partielle de ces mécanismes de défense et de résistance face aux remises en cause théoriques, politiques et personnelles des féministes radicales me permettent de saisir les fonctions politiques et psychiques de certains éléments d'analyse masculine, comme la victimisation masculine ou la responsabilisation des femmes[22]. En plus, le fait d'effectuer ce travail théorique-là aiguise ma vigilance vis-à-vis de mes propres analyses et ressentis.

Un premier axe d'analyse comparative concerne la notion de classe de sexe et l'analyse structurelle des rapports de genre. Le féminisme radical présenté développe une analyse structurelle des rapports de genre, ce qui implique la reconnaissance de deux groupes sociaux, les classes de sexe, et le fait que ceux-ci sont le résultat d'un rapport de pouvoir genré. Ce rapport de pouvoir genré est à l'origine des classes de sexe mêmes, puisque le genre construit le sexe, autrement dit le genre précède le sexe. Il existe donc une homogénéité du groupe social des femmes, une homogénéité qui est fonction du rapport de pouvoir genré. Ceci implique que le genre est un critère de division structurelle des humains en deux classes et qu'il structure profondément et de

[22] Si cette connaissance du vécu masculin facilite ce type de travail, je ne pense pas avoir produit des analyses particulièrement innovantes, puisque la majorité de ces critiques avaient déjà été développées auparavant par des féministes (radicales). Le point de vue féministe de dominée et le vécu féministe politique permettent en effet de constater et d'analyser au quotidien ces réactions, somme toute stéréotypiques, de défense masculine du statu quo.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

façon asymétrique le vécu des humains. Les analyses masculines de Connell et de Welzer-Lang représentent alors deux façons opposées d'introduire la notion de multiplicité ou de différence au sein des classes de sexe elles-mêmes. Pour Connell, la multiplicité est toujours fonction d'un seul fait structurel, la domination globale des hommes sur les femmes. Les différences du côté des femmes sont le résultat de différentes façons de réagir à l'oppression de genre, tandis que, du côté des hommes, les différences sont le résultat de différentes manières d'instaurer un rapport d'oppression et d'établir l'hégémonie d'une forme de rapport de pouvoir genré au sein du groupe social masculin. Il respecte ainsi la notion d'asymétrie fondamentale et structurelle des rapports de genre. Welzer-Lang, en revanche, remet partiellement en cause la notion de genre comme structurant le vécu des humains et plus particulièrement comme pouvant caractériser la violence domestique et le viol. Il s'appuie pour cela sur l'existence d'exceptions en matière de violences domestiques et de violences sexuelles, et surtout sur l'affirmation de l'existence de dynamiques de pouvoir intra-genre au sein de la classe de sexe des hommes. On ne pourrait donc plus analyser les rapports de genre comme relevant avant tout d'une asymétrie structurelle de genre, puisque le genre ne serait pas pertinent pour l'analyse de phénomènes cruciaux comme le viol ou la violence domestique. Les rapports de genre ne pourraient plus être caractérisés comme opposant deux classes de sexe, puisque les différences au sein de la classe de sexe masculine seraient telles qu'il serait impossible de considérer l'existence d'une homogénéité masculine en fonction du genre. Il faudrait donc, selon Welzer-Lang, introduire une grille d'analyse *queer* pour dépasser l'analyse structurelle de classe du féminisme radical ; selon cette grille de lecture, toute affirmation de l'existence de classes de sexe relèverait d'essentialisme ou de naturalisme, ce qui est à l'exact opposé des définitions féministes radicales de l'essentialisme et de la déconstruction sociale. L'analyse de Welzer-Lang n'est d'ailleurs pas dénuée de possibles conséquences politiques néfastes sur les études féministes, leur composition et leur contenu théorique-politique.

Un second axe d'analyse comparative concerne une forme d'analyse symétrique des rapports de genre, issue d'une analyse en termes de rôles de sexe, qui affirme l'existence d'un prix masculin que devraient payer les hommes, en tant que membres de la classe de sexe dominante. Ce « versant masculin de l'oppression de genre », théorisé par Welzer-Lang et Bourdieu, implique l'existence d'une « prison de genre », constituée par des injonctions ou expériences contradictoires causant une souffrance masculine. Or, cette vision présuppose une sorte d'entité extérieure agissant sur les deux genres en limitant les possibles vécus, ce qui oblitère les dynamiques de pouvoir. Contrairement à la présentation excessive et surchargée d'émotions – qu'on peut analyser comme une façon de faire céder les femmes – de « l'incapacité » des hommes à vivre certains registres, il s'agirait plutôt d'analyser la fonc-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tion et l'utilité politiques de certaines qualités masculines qui, loin d'être des « handicaps », peuvent être considérées comme des outils politiques face aux femmes. De ce point de vue, se plaindre de la « prison de genre » revient, pour parler simplement, à « vouloir le beurre, l'argent du beurre et les faveurs de la crémière ». L'analyse en termes de *double bind* est d'ailleurs le fruit d'une analyse féministe du vécu imposé aux femmes par les hommes : les injonctions contradictoires caractérisent en effet le vécu féminin et ne sont pas dépassables individuellement, puisqu'elles ont un sens politique et sociologique du point de vue de l'oppression de genre. Si les hommes peuvent vivre des difficultés d'ajustement à un idéal masculin viril, qui, elles, sont dépassables, celles-ci sont à la mesure de leur désir de faire partie du groupe social masculin prédominant incarnant la stratégie collective d'oppression de genre la plus efficace.

Finalement, une analyse centrée sur le prix masculin à payer, l'aliénation masculine, pose la question de la motivation des membres de la classe de sexe dominante pour transformer les rapports de genre. Dans la mesure où l'oppression de genre peut être caractérisée au niveau éthique comme une forme d'égoïsme collectif, il semble problématique que des hommes appellent à une nouvelle forme d'égoïsme (éclairé ?) pour abolir l'oppression des femmes.

Un dernier axe d'analyse comparative concerne un aspect important de l'analyse de Bourdieu qui relève également du sens commun, donc masculin : le consentement ou l'adhésion des femmes à leur propre oppression et exploitation. Contrairement aux analyses féministes radicales présentées, Bourdieu évacue la dimension matérielle de l'oppression de genre au bénéfice (détriment ?) de la dimension idéelle, le symbolisme hiérarchique des sexes. Il évacue ainsi les enjeux de la réalité et des rapports de pouvoir concrets et matériels et met en avant une analyse symbolique qui, en plus, symétrise les rapports de genre. Il est en effet possible d'analyser la dimension idéelle des rapports de genre comme, par exemple, le monopole masculin sur les moyens de production du symbolique, sans nier sa profonde asymétrie. Bourdieu choisit par contre d'accentuer la participation et contribution actives des femmes à leur oppression, tout en formulant une vision inconsciente, quasi mystique, et harmonieuse des mécanismes de fonctionnement symbolique masculins et féminins. Il nie ainsi la réalité violente et hautement conflictuelle des rapports de genre et la façon dont « l'adhésion » des femmes est obtenue par la force et la menace omniprésente des violences masculines.

L'analyse féministe matérialiste développée par Mathieu sur le vécu psychique respectif des hommes et des femmes permet d'approfondir la question du niveau conscient des rapports de genre. Si les hommes connaissent les moyens de la domination, ce savoir reste difficile à obtenir, puisqu'il fait l'objet de déni – peut-être plus encore aujourd'hui qu'auparavant, vu le pré-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

supposé éthique d'égalité –, il est nécessaire d'imposer un rapport de force inversé pour que ce savoir soit communiqué et puisse servir à une remise en cause du pouvoir masculin. Aussi, le Double Standard Asymétrique, tel qu'il est développé par Welzer-Lang, est problématique puisqu'il omet de tenir compte correctement du déni masculin et de « l'ambivalence féminine » dans l'expression de leurs savoirs respectifs. Du côté des femmes, il importe de tenir compte des effets mentaux sur les femmes de l'oppression matérielle de genre, si l'on veut éviter de fausses symétrisations et une vision surresponsabilisant les femmes. Le champ conscient des femmes est en effet envahi, dépossédé par leur vécu de l'oppression de genre et ceci empêche fortement une prise de conscience réellement autonome et libre de leur part. Il est donc faux de présenter les rapports hommes-femmes comme un rapport entre deux groupes d'humains ayant une même liberté et autonomie de conscience, comme relevant d'une situation contractuelle entre partenaires. Une vision contractuelle nie justement le pouvoir genré et sa structuration des positions sociales, donc des consciences respectives et ne peut donc pas être appliquée aux rapports de genre sans rejeter la culpabilité sur les opprimées.

Il nous est donc permis de constater une érosion certaine de la dimension politique des rapports de genre dans les analyses masculines engagées. J'entends par « politique » ce que le Nouveau Petit Robert définit comme « relatif à l'organisation et à l'exercice du pouvoir dans une société organisée » (Nouveau Petit Robert, 1994). Cette érosion se ressent à plusieurs niveaux : premièrement, le vocabulaire utilisé devient plus lisse et certains termes disparaissent progressivement : « exploitation », « oppression », « appropriation » sont remplacées par des notions plus *light* comme « domination ». Se perd ainsi un sens extrêmement important des rapports de genre. La juxtaposition de quelques synonymes est à ce niveau révélatrice : « oppresseur » renvoie vers « despote, dictateur, dominateur, envahisseur, occupant, persécuteur, potentat, tortionnaire, tout-puissant, tyran, usurpateur », tandis que « dominer » renvoie en premier vers « asservir, assujettir, commander, couvrir, l'emporter, gouverner, léguer, prédominer, prévaloir, régir, soumettre, surpasser, triompher, vaincre » puis « par extension non favorable » vers « écraser, étouffer, imposer, maîtriser, subjuguer » (Robert, 1987). Ce changement de vocabulaire me semble, entre autres, lié à un effet de génération – les analyses politiques des années 70 et 80 ne sont pas formulées de la même façon que celles des années 90, même si nombre des rapports sociaux restent inchangés – mais exprime tout de même un choix de la part des auteurs masculins : il est bien plus agréable et moins conflictuel, en tant que membre de la classe de sexe dominante, de se percevoir soi-même et de percevoir les rapports de genre comme relevant avant tout d'une domination plutôt que d'une oppression et d'une exploitation.

Un deuxième niveau d'érosion de la dimension politique concerne la prise en considération des implications d'une analyse féministe matérialiste des rapports de genre. Aucun auteur ne théorise explicitement les implications épis-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

témologiques d'une analyse féministe matérialiste pour un travail théorique et politique masculin. Il m'a semblé crucial de présenter la théorisation épistémologique féministe matérialiste et son analyse de la détermination structurelle des subjectivités et des savoirs par les positions sociales d'opprimée ou d'oppresseur. Cette analyse permet de comprendre qu'il s'agit bien d'une méthode épistémologique n'aboutissant pas à une forme de relativisme, mais à une amélioration progressive des méthodes de production de savoirs en vue d'un but politique de libération des femmes de l'oppression exercée par les hommes. Cette méthode tient compte de l'impact psychique et épistémique des circonstances historiques-matérielles sur les chercheurs hommes et chercheures femmes. Afin de ne pas rester dans la présentation et l'analyse théoriques, j'ai tenté de présenter la façon dont mon parcours personnel, existentiel et intellectuel a pu être influencé par ma position sociale et par les interactions relationnelles au sein desquelles je me suis construit. J'ai choisi de mettre en avant ce qui me semble avoir contribué à un parcours masculin marginal menant à un engagement politique et théorique en faveur du féminisme radical et les limitations liées à une position sociale d'oppresseur pour la compréhension des rapports de genre, ainsi que ce qui m'a permis d'accéder théoriquement et politiquement aux analyses féministes radicales. Cet engagement politique, crucial pour un travail masculin théorique, pose – autre conséquence de l'épistémologie féministe matérialiste – la question politique des liens entre engagement masculin et engagement féministe à travers la notion de reddition de compte et la question méthodologique de la possibilité d'une critique masculine des analyses féministes radicales. Il me semble qu'une réelle considération du féminisme matérialiste implique, pour les hommes, non pas de critiquer les analyses féministes radicales, mais en premier lieu d'essayer de les comprendre réellement, sans biais androcentrique, et d'effectuer un travail théorique spécifique – suggéré par Nicole-Claude Mathieu -, celui du dévoilement et de l'analyse des moyens de l'oppression masculine.

L'élaboration de cette étude exploratoire met en évidence le travail théorique et politique qui reste à effectuer sur les implications de l'épistémologie féministe matérialiste du point de vue, pour les chercheurs hommes. Si de nombreux éléments de cette épistémologie ne m'étaient pas inconnus grâce à ma pratique politique, individuelle et collective, auprès de féministes radicales, il me semble qu'il reste de nombreuses pistes à analyser plus profondément. Le postulat de non-critique des analyses féministes me semble certainement valable – au moins stratégiquement – au vu du contexte sociopolitique actuel. Le féminisme en tant que mouvement social ne vit ces temps-ci certainement pas une phase extrêmement positive étant donné le retour de bâton masculin (Faludi, 1993 ; Bard, 1999). Les chercheurs hommes ne peuvent pas ignorer que leurs analyses peuvent contribuer à ce retour de bâton, quelles que soient leurs bonnes intentions, d'autant plus que leur parole continue de porter plus loin que celle des chercheures féministes (cf. la sur-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

médiatisation du livre de Bourdieu). Aussi, me semble-t-il, un principe de précaution devrait-il être respecté[23].

Cette étude exploratoire m'aura donc permis de dessiner – et d'argumenter scientifiquement – les contours positifs et négatifs d'un possible cheminement théorique sur les rapports de genre, à partir d'une position sociale oppressive. Aussi, la seconde partie de ce travail de recherche devrait-il me permettre d'éviter certains des écueils documentés dans cette étude exploratoire, en particulier ceux identifiés dans les travaux de Bourdieu, de Welzer-Lang et de Connell. La seconde partie tentera donc d'identifier et de travailler une thématique de recherche de façon à ce qu'elle permette d'éviter au mieux ces écueils : l'érosion de la dimension politique des rapports de genre ; la tentation de développer une recherche globale et désincarnée[24] des rapports de genre ; la non prise en considération de ma position située problématique. Concrètement cela implique d'adopter pleinement le cadre théorique féministe matérialiste : de créer un dialogue imaginaire permanent entre mon propre travail et celui des féministes matérialistes, c'est-à-dire de rendre des comptes en m'interrogeant en permanence – phrase après phrase – sur la cohérence, la pertinence et les conséquences théoriques-politiques de mon propre cheminement. Cela n'est pas à penser – bien que nombreux seront ceux qui le « recevront » ainsi – comme un processus de soumission ou de mimétisme théoriques, mais comme la prise en compte concrète de la plus grande pertinence politique-théorique de ces recherches féministes matérialistes, telle que l'épistémologie matérialiste du point de vue l'indique et que les études masculines analysées l'attestent.

[23] Pour quelques exemples problématiques de ce type de critique masculine, on peut consulter un des ouvrages de Welzer-Lang, « Nouvelles approches des hommes et du masculin », dont l'article de Lilian Mathieu et surtout celui de Michael Kimmel (Mathieu, 2000 ; Kimmel, 2000).

[24] Comme le note Louis Quéré, il s'agit notamment de développer « une alternative au modèle dominant de l'action dans les sciences sociales et les sciences cognitives, qui est un modèle réduisant l'action à la délibération et à la planification, et l'agent à un esprit désincarné et coupé de son environnement, déterminant les mouvements d'un corps par l'analyse, la réflexion et le calcul. Dans le modèle alternatif, l'acteur n'est plus le siège exclusif de la capacité d'agir, du contrôle de l'activité ni de la cognition. Incarné, il partage ces attributs avec les objets, les artefacts, les outils et les non-humains en général. Situé et inséré dans un environnement, il économise ses efforts cognitifs et se dispense de représentations, de délibérations et de plans. » (Quéré, 1997, p. 1).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

PARTIE II
Socialisation masculine et conscience de domination. Un cheminement spéculatif.

Introduction : phénoménologie et interactionnisme

La démarche théorique entreprise dans la seconde partie s'inscrit, *a posteriori*, au croisement de la philosophie (la démarche phénoménologique) et de la sociologie (la démarche interactionniste). Selon De Queiroz et Zolkovski, la démarche phénoménologique et interactionniste « ont et se trouvent des points communs, ce qui permet de les traiter comme appartenant à une même perspective générale de l'analyse des réalités sociales » (1994, p. 70). Ma démarche ne s'inscrit pas dans une de ces disciplines en particulier, mais elle les mobilise de façon transdisciplinaire (Delphy, 1998), dans la mesure où elles abordent notamment la thématique qui m'intéresse ici : la conscience et la subjectivité. Au sein même de ces disciplines, cette thématique peut être abordée de façons différentes, et je me suis orienté vers ces démarches-là dans la mesure où elles me fournissent des grilles de lecture pertinentes. Parmi ces démarches, je me suis intéressé en particulier à celles qui me semblent compatibles avec la méthodologie matérialiste : d'une part, la reconnaissance de la construction sociale de la subjectivité par des pratiques humaines, d'autre part, la reconnaissance du rôle central du pouvoir dans ces pratiques.

Phénoménologie

Ma démarche – inspirée par la technique phénoménologique de l'*épochè* – s'appuie sur l'usage fait par des chercheures féministes de cette même technique. Cet usage de la méthode phénoménologique prend alors une forme spécifique : l'*épochè* doit en effet permettre de décrire de façon plus incarnée, ressentie, expérientielle ce qui relève des rapports de genre, de l'oppression des femmes par les hommes. Il me semble que cette démarche phénoménologique spécifiquement féministe se distingue particulièrement de la phénoménologie de type « transcendantal » de par son intérêt pour la question du pouvoir et de la domination. Elles partagent ainsi avec une phénoménologie plus sociologique, une démarche « où s'estompe jusqu'au motif transcendantal lui-même » aboutissant à « une rupture avec une perspective fondationnelle de type transcendantal et égologique » (Benoist et Karsenti, 2001, p. 14). Ainsi, dans son livre *Femininity and domination. Studies in the phenomenology of oppression*, Sandra Lee Bartky note à propos de la phénoménologie classique :

> « Je trouvais que le projet de la phénoménologie classique, c'est-à-dire l'analyse des structures *a priori* et nécessaires de toute conscience possible, était assez inutile pour mes buts. Je n'étais pas à la recherche de toute

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> conscience possible, certainement pas les 'structures' de la conscience d'un sujet si 'pur' qu'il soit au-dessus des 'seules' déterminations de genre et historiques. Je me suis plutôt tournée vers une analyse de la conscience incarnée d'un sujet féminin, en effet, d'un sujet spécifiquement situé socialement et historiquement. Simone de Beauvoir m'avait indiqué ce chemin, bien que je trouvais son travail toujours dominé par les catégories quelque peu anhistoriques de 'soi' et 'autre' » (1990, p. 1-2).

Bartky note qu'elle emploie « la méthode introspective », sans pour autant la définir explicitement. Les paragraphes suivants de Sandra Lee Bartky, qui rappellent également la méthode employée par Michèle Le Dœuff, expriment néanmoins à mon avis des aspects cruciaux de la « méthodologie » phénoménologique adoptée :

> « Le mythe philosophique du sujet abstrait est accompagné d'un autre mythe, presque aussi largement diffusé, c'est-à-dire l'idée que l'Esprit lui-même, la cogitation abstraite, et rien dans la vie même d'un philosophe détermine ce qui est 'philosophiquement intéressant'. Selon cette vision, la philosophie n'est rien d'autre qu'un puzzle et les philosophes, lorsqu'ils pratiquent la philosophie, ne sont pas des êtres de chair et de sang qui aiment et souffrent mais uniquement des esprits qui réfléchissent. […] Mais ce que j'ai écrit n'est pas une confession, non plus. Beaucoup de moi-même, peut-être la plupart de moi-même, n'est pas du tout présent dans ce que j'ai écrit. *Souvent, j'extrapole à partir de pas grand-chose ou j'exagère ce qui ne sont que des tendances dans ma propre vie consciente – ce, afin de 'fixer' les phénomènes et de leur permettre d'apparaître plus clairement. J'ai conféré un certain degré d'idéalité aux modes de conscience que je choisis d'analyser. Je les ai purgés d'aspects étrangers, de moments d'ennui ou de résistance, de nouveau afin de mieux les fixer* » (Bartky, 1990, p. 9-10, mon accentuation).

Dans son livre *Retrieving experience. Subjectivity and recognition in feminist politics*, Sonia Kruks identifie quelques éléments propres à sa démarche féministe phénoménologique existentielle (Kruks, 2001). Elle emprunte également à Husserl la méthode qui consiste à suspendre ou à mettre en parenthèses « les pré-suppositions (*épochè*, menant à la 'réduction' phénoménologique) […] afin d'arriver aux formes pures, 'vécues' de certains types d'expérience, non contaminés par des préconceptions : 'un retour aux choses elles-mêmes' » (2001, p. 7). Cette suspension fonctionne plus de façon heuristique que comme méthode au sens strict.

Ce processus de suspension doit également permettre d'aboutir à ce que Merleau-Ponty appelait : « 'le décentrement' de 'l'homme' [sic] comme 'excentrique à lui-même' » (Kruks, 2001, p. 9). C'est dans des termes similaires que j'avais par ailleurs préalablement décrit un des aspects propres au travail théorique sur les rapports de genre, à partir d'une position vécue oppressive :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « On doit se déprendre de soi assez souvent et assez longtemps pour donner en soi une place affective et psychologique autre qu'annexe et subordonnée au vécu des femmes. Ceci implique une répétition d'abandons momentanés des points de vue oppresseurs afin de faire une place intellectuelle et affective plus importante et plus permanente aux points de vue opprimés. Et c'est précisément ce 'décentrement'– le renoncement à l'égocentrisme – qui permet de dépasser les modes d'engagements limités liés à une compréhension purement intellectuelle des théorisations féministes » (Thiers-Vidal, 2001).

La démarche de Kruks met également l'accent sur :

> « le sujet situé et incarné […], un sujet qui n'est ni entièrement constitué ni une pure conscience constituante. [Un tel] accent mis sur ce qu'on pourrait appeler un sujet capable de sentir nous permet de repenser nombre de questions : concernant le fait de vouloir, de savoir, d'agir ; concernant les rapports avec les autres, et concernant la façon dont des corps différemment sexués et racisés (ainsi que d'âges et de handicaps différents) imprègnent la subjectivité de façon différentielle. Un tel accent nous permet de réfuter les revendications d'une autonomie désincarnée et de la constitution de soi du sujet rationnel connaissant. Mais il exige également une description du sujet qui reconnaît qu'il excède les frontières du discursif » (Kruks, 2001, p. 13).

Cet accent permet également à Kruks de critiquer notamment les théorisations post-modernes dans lesquelles « la volition consciente, l'agentivité et même la rationalité sont […] imputées à des structures » (2001, p. 11). De façon similaire, Lois McNay plaide pour une compréhension féministe phénoménologique « du genre en tant que *rapport social vécu* » (2004, p. 175 ; accentuation de l'auteure). Opposant Butler à Bourdieu, elle propose de dépasser des approches objectivistes et subjectivistes en focalisant sur l'agentivité et ainsi « d'examiner la façon dont des individus font sens des conflits souvent submergés structurant leurs vies » (McNay, 2004, p. 188). Ainsi, « une notion retravaillée de la phénoménologie qui traite l'expérience comme une entité relationnelle, plutôt qu'une fin en soi, peut commencer à relier les questions de formation identitaire à un contexte de rapports de pouvoir visibles et latents » (McNay, 2004, p. 188).

J'emprunte finalement à l'approche phénoménologique une définition *minimaliste* de la conscience et de la subjectivité. La notion de conscience n'est pas facilement définissable et il semble difficile d'éviter une certaine circularité voire ambiguïté. On se limitera donc dans le travail suivant à une définition minimaliste de la conscience comme « ce qui peut être su de ce dont on fait l'expérience » (afin de tenir compte de ce qui relève de l'inconscient) et de la subjectivité comme « la conscience telle qu'elle est structurée par une configuration individuelle » (afin de tenir compte de la structuration de la conscience par un environnement sociopolitique).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Interactionnisme

Au sein de la sociologie, le courant de l'interactionnisme – proche de la phénoménologie par ses origines, comme nous le signalent les ethnométhodologues Kessler et McKenna (1978) – m'inspire dans la mesure où il propose un éclairage de la subjectivité à partir des interactions et intentions pratiques des agents : l'intersubjectivité y est centrale. Nombre d'autres courants en sociologie privilégient une compréhension des rapports de pouvoir à partir d'un point de vue principalement structurel (Marx) ou d'un point de vue de l'effet des structures de domination sur les agents – en tant qu'êtres principalement agis par ces structures (Bourdieu). L'éclairage interactionniste me permet de percevoir que les agents ne sont ni entièrement agis ni librement agissants. Le contexte dans lequel ces agents grandissent et vivent les construit et ils contribuent activement à construire ce contexte. Cela implique que les agents élaborent un savoir pratique, une sorte d'expertise, de sens commun opérationnel qui contient des vérités pragmatiques. Du point de vue de l'interactionnisme symbolique[25], le sens commun est avant tout un mode de connaissance qui a sa cohérence interne et sa pertinence : il n'est donc pas à traiter comme étant dénué de valeur puisque le savoir acquis à travers les processus d'apprentissage et d'acculturation permet réellement aux agents d'agir et d'interagir. L'adoption de la perspective interactionniste n'est d'ailleurs pas à penser comme un choix contre les perspectives matérialistes, puisque le cadre théorique global du féminisme matérialiste est clairement issu de cette pensée structurelle, notamment le matérialisme marxiste. De par ses origines dans le pragmatisme, l'interactionnisme partage d'ailleurs avec le féminisme matérialiste, le rejet du naturalisme, qu'il soit d'ordre biologique ou psychologique (De Quieroz et Ziolkovski, 1994). L'adoption de cette perspective interactionniste reflète plutôt le désir d'éclairer et de documenter le rapport vécu que les hommes eux-mêmes entretiennent vis-à-vis de la domination masculine – en tenant simultanément compte des apports théoriques et empiriques des analyses féministes matérialistes, en tant que clefs de compréhension et d'interprétation. L'interactionnisme est donc une façon d'habiter le féminisme matérialiste.

Avec Charon, je peux retenir quatre idées importantes, issues du pragmatisme, comme fondant l'approche interactionniste symbolique : ce qui est réel

[25] Selon Ogien, on peut distinguer l'interactionnisme symbolique (Blumer) de l'interactionnisme constructiviste (Berger et Luckman) et de l'interactionnisme réaliste (Goffman). La version symbolique placerait le soi (*self*) au fondement de la construction de la signification des choses et des événements. La version réaliste souligne l'aspect *sui generis* de l'ordre de l'interaction, au sens où celui-ci serait indépendant à la fois de la structure sociale et des individus. Elle s'inscrirait donc dans une approche externaliste de l'intention (Ogien, 2005). De Quieroz et Ziolkoski considèrent, quant à eux, que, plutôt que d'impliquer une telle décomposition du sujet, l'approche de Goffman implique une définition relationnelle du sujet (1994, p. 85). Pour la version constructiviste, voir ci-dessous.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pour nous dans un environnement dépend toujours de notre propre intervention active ; le savoir qu'a un être humain est constamment mis en pratique dans des situations et est évalué sur son utilité ; les objets que nous rencontrons dans des situations sont définis selon leur utilité pour nous ; la compréhension d'un être humain doit être déduite de ce qu'il fait (Charon, 1995). Charon propose également les éléments suivants pour caractériser l'être humain : l'individu est un agent dynamique, changeant, toujours en devenir, agissant et dont la socialisation n'est jamais aboutie ni close ; la société et le groupe sont constitués par des individus en interaction, dynamiques d'où émergent des séquences (*patterns)* qui peuvent être modifiées ou reconduites ; l'individu possède un esprit et un soi qui sont également des processus, capables d'interagir avec soi-même et de sélectionner des stimuli extérieurs, d'évaluer leur signification, d'interpréter la situation, de juger les actions des autres et de soi-même ; l'humain gère différents « soi », reliés chacun à des interactions situationnelles et qui peuvent constamment faire l'objet de changements au cours des interactions ; les vérités, les idées, le savoir et les perceptions (formant des perspectives) sont également des processus à partir d'interactions, donc susceptibles d'être modifiés (Charon, 1995).

Selon Charon, les symboles sont développés de façon sociale, à travers l'interaction ; les symboles ne sont pas universellement partagés, mais arbitrairement établis et modifiés à travers l'interaction des utilisateurs. Or une des façons importantes dont la nature symbolique de la majorité des humains affecte les interactions humaines est la constitution d'identités : celles-ci sont pensées comme étant le fruit d'interactions sociales. Nous ne nous créons pas « seuls » et nous ne sommes pas entièrement créés par les autres : « l'identité résulte d'un processus de négociation qui émerge dans l'interaction sociale » (Charon, 1995, p. 163). Ces interactions sociales – et ce qu'elles produisent – ne peuvent pas être pensées comme entièrement dynamiques, puisqu'elles ont lieu dans une société structurée, stratifiée à travers des asymétries de pouvoir. « Les interactionnistes symboliques reconnaissent que la société a une histoire et existe en tant qu'entité plus ou moins stable, mais ils ne sont pas capables d'accorder à cet aspect l'attention qu'il mérite, simplement parce que l'accent est mis sur l'interaction et le changement » (Charon, 1995, p. 167). Autrement dit, « les échanges interprétatifs compétents des acteurs ne doivent pas être perçus comme ayant lieu entre des pairs (tel que Garfinkel l'impliquait) mais ils sont probablement biaisés ou déséquilibrés par la distribution du pouvoir dans la société générale » (Kilminister, 1991, p. 95). Aussi, mon intérêt pour l'interactionnisme symbolique se veut « cadré » par l'analyse féministe matérialiste : ce sont les interactions des humains masculins au sein d'une société profondément et structurellement asymétrique qui m'intéressent, c'est-à-dire « la façon dont les gens définissent leur monde, et la façon dont cette définition a donné forme à leur action » (Charon, 1995, p. 230).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Proche de la perspective interactionniste symbolique, de l'approche phénoménologique et de l'épistémologie du *standpoint*, la « phénoménologie sociale » (Lapassade, non-daté, p. 5) ou « l'interactionnisme constructiviste » (Ogien, 2005, p. 1) de Berger et Luckman nous offre quelques caractérisations complémentaires des interactions humaines et des rapports vécus entretenus par les humains. On y retrouve une définition phénoménologique de la conscience comme une conscience toujours intentionnelle, toujours tendue ou dirigée vers des objets. On y retrouve également une définition pragmatique du monde vécu : « ma conscience est dominée par les motifs mobiles pragmatiques, c'est-à-dire que mon attention à ce monde est principalement déterminée par ce que je suis en train de faire, ce que j'ai fait ou ce que je compte faire en lui » (Berger et Luckmann, 1966, tr. fr.1986, p. 36). L'être au monde est fondamentalement intersubjectif : « la réalité de la vie quotidienne se présente ultérieurement à moi comme un monde intersubjectif, un monde que je partage avec les autres » (Berger et Luckmann, 1986, p. 38). On y retrouve également l'idée selon laquelle le rapport à soi et aux autres (appréhendés au moyen de schémas de typification tels que « homme », « femme ») fait l'objet de négociations intersubjectives : « les typifications de l'autre subissent l'influence de mon interférence et réciproquement (de même que les miennes subissent l'influence de son interférence). En d'autres termes, les deux schémas de typifications font partie d'une 'négociation' continuelle à l'intérieur de la situation en face à face » (Berger et Luckmann, 1986, p. 48). Or, dans la mesure où les rapports de genre occidentaux contemporains sont fondamentalement « interactionnels » de par la mixité asymétrique les caractérisant (l'hétéro-sexualité et la socialité), cet accent mis sur ces négociations intersubjectives est important, bien qu'il ne prenne pas suffisamment en considération l'asymétrie caractérisant ces « négociations » interactionnelles genrées. Le rapport négocié à la réalité est clairement décrit de façon suivante : « La biographie subjective n'est pas complètement sociale. L'individu se perçoit lui-même comme étant simultanément *à l'intérieur* et *à l'extérieur* de la société. Cela implique que la symétrie entre la réalité objective et subjective n'est jamais statique, ni définie une fois pour toutes. Elle doit toujours être produite et reproduite *in actu* » (Berger et Luckmann, 1986, p. 184). Mieux que l'approche interactionniste symbolique, telle que décrite ci-dessus, Berger et Luckman notent :

> « La structure sociale est la somme totale de ces typifications et des modèles récurrents d'interaction établis au moyen de celles-ci. En tant que telle, la structure sociale est un élément essentiel de la réalité de la vie quotidienne. […] En d'autres termes, l'analyse micro-sociologique ou socio-psychologique des phénomènes d'intériorisation doit toujours s'accompagner en arrière-plan d'une compréhension macro-sociologique de leurs aspects structurels » (Berger et Luckmann, 1986, p. 50-51 ; 222).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Finalement, Berger et Luckmann proposent la notion de « stock social des connaissances » qui se révélera importante dans mon appréhension de la conscience et subjectivité masculines de domination :

> « En vertu de cette accumulation [de l'expérience à la fois historique et biographique], un stock social de connaissances est constitué, transmis de génération en génération et rendu disponible pour l'individu dans la vie quotidienne. Je fais en effet l'expérience du monde commun de la vie quotidienne muni d'un corps spécifique de connaissance. » (Berger et Luckmann, 1986, p. 61).

Ce stock de connaissances concernant la vie quotidienne est par ailleurs structuré en termes de pertinences, fonction de ses intérêts immédiats et d'ordre pratique et de sa situation générale dans la société (ce qui caractérise également la notion du *standpoint*).

Berger et Luckmann empruntent la notion de « stock social de connaissances » à Alfred Schutz dont la pensée se situe simultanément dans la philosophie phénoménologique husserlienne et la sociologie compréhensive weberienne.
Schutz distingue au sein du stock de connaissances, « la connaissance sur et la connaissance familière [et] des zones de croyance aveugle et d'ignorance. La structuration de mon stock de connaissance à disposition est déterminée par le fait que je ne suis pas également intéressé dans toutes les strates du monde à ma portée. La fonction sélective de l'intérêt organise le monde pour moi dans des strates de pertinence majeure et mineure » (1970, p. 100). Cette conceptualisation du rapport vécu amène Schutz à définir des « zones de pertinence » :

> « C'est notre intérêt à disposition qui motive toute notre réflexion, projection, action et qui établit ainsi les problèmes à résoudre à l'aide de notre pensée et des buts à atteindre par nos actions. Autrement dit, c'est notre intérêt qui rompt le champ non-problématique de la pré-connaissance en diverses zones de pertinence diverse en fonction d'un tel intérêt, chacun parmi eux exigeant un degré différent de précision de la connaissance » (1970, p. 111-112).

C'est également auprès de Schutz que je trouve une problématisation intéressante de l'agir humain. Schutz définit l'action comme « conduite humaine en tant que processus continu qui est imaginé auparavant par l'acteur, c'est-à-dire qui est basé sur un projet préconçu » (Schutz, 1951, p. 161) et l'acte comme l'action accomplie. L'intention est alors ce qui transforme une conduite projetée en conduite préméditée (*purposive*). Or, une action peut avoir lieu de deux façons : en commettant cette action ou en omettant cette action. Ainsi le fait de décider d'omettre une action comme le fait de décider de commettre une action donnent tous les deux lieu à ce que Schutz appelle

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

une performance. De ce point de vue, l'agir masculin en matière de rapports de genre est souvent un non-agir intentionnel : une décision de ne pas intervenir sur l'état des choses. Schutz distingue également deux types de motivations à agir : la motivation subjective (*the in-order-to motive*) et la motivation objective (*the because motive*). Cette distinction importante renvoie à la temporalité de l'agir : la motivation objective ne peut être envisagée qu'une fois l'action accomplie, tandis que la motivation subjective « signifie ce qu'il a concrètement en vue comme donnant un sens à son action en cours, et cela est toujours la motivation afin-de, l'intention de réaliser un état des lieux projeté, afin d'atteindre un but préconçu » (Schutz, 1951, p. 164). Ainsi, le débat déterminisme vs. agentivité peut être considéré comme opposant des interrogations ayant lieu à partir de perspectives temporelles distinctes : du point de vue de l'action accomplie, il est possible de décrire une éventuelle et probable détermination dans les choix, les intentions et les actes humains. Par contre, lorsqu'on adopte le point de vue de l'action en voie d'accomplissement, la vision déterministe n'a pas de sens *logique*. Du point de vue de l'agir possible, en particulier de l'agir possible masculin, il existe avant tout une radicale sous-détermination de la situation et des actions imaginables et projetables. Comme nous allons voir dans la partie empirique, les hommes disposent d'un rapport vécu à la domination masculine, d'une conscience de domination qui constitue leur propre stock social de connaissances et horizon de possibles en matière de rapports de genre. Aussi les choix d'action qu'effectuent les hommes peuvent être pensés comme des choix ouverts : « l'ego vivant dans ses actes ne connaît que des possibilités ouvertes […] toutes les actions ont lieu au sein de possibilités ouvertes » (Schutz, 1951, p. 176). C'est dans ce sens que j'investirai également le rapport vécu masculin : d'une part, à partir du flux permanent de conscience de l'agent qui est sur le point d'agir ; d'autre part, à partir des intérêts de l'agent.

Or, nous verrons que se vivre en tant qu'homme implique un *plan for life* particulier : en positif, bénéficier d'une certaine qualité de vie niée à certaines autres ; en négatif, ne pas être soumis à certaines interactions et situations réservées à certaines autres. L'agir masculin peut donc de ce point de vue être considéré comme orienté par une situation biographique et par la sélection correspondante d'éléments pertinents comme possibilités ouvertes.

Mon intérêt pour l'interactionnisme symbolique peut donc être résumé à l'aune de trois débats : micro-macro ; structure-agentivité ; réalisme-subjectivisme (Fine, 1993). Avec l'interactionnisme symbolique, il est possible d'aborder le fait que « le niveau microscopique permettra aux sociologues d'examiner les dynamiques sociales permettant aux institutions, aux organisations, à l'ordre économique et aux régimes étatiques de forcer l'engagement ou l'obéissance d'acteurs individuels » (Fine, 1993, p. 69). Dans le cas de cette recherche, mettre l'accent sur le fait que des agents masculins concrets construisent un ordre social masculiniste et en bénéficient est particulièrement pertinent au vu de la tendance de nombreux chercheurs à

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

déresponsabiliser les agents en transférant le poids moral de l'oppression des femmes sur des structures pensées de façon désincarnée.
Il me semble que l'éclairage des interactions pratiques et la mise en lumière du « stock de connaissances » élaboré par les humains peuvent très bien coexister avec l'approche plus « objectiviste » de la sociologie féministe matérialiste :

> « Les intérêts partagés par les chercheurs interactionnistes et féministes éclairent la qualité 'genrée' du soi – c'est-à-dire le soi n'est pas un donné biologique mais est créé à partir d'exigences sociales et de réponses à ces exigences […]. Au vu de l'argument fréquent bien que non universel que le genre est construit socialement […] la sociologie féministe est une alliée naturelle de l'interactionnisme » (Fine, 1993, p. 77).

L'interactionnisme symbolique permet en effet de prendre en considération et d'analyser ce « sens commun », sans pour autant lui accorder un degré de vérité absolu. Le degré de vérité sera en effet fonction de la position vécue des agents au sein de la société et l'épistémologie féministe matérialiste m'apprend qu'en ce qui concerne le genre, le degré de vérité est plutôt à penser comme un degré de pertinence. Celui-ci sera en effet plus élevé du côté des dominées que des dominants.
L'interactionnisme symbolique m'intéresse donc ici dans la mesure où il me permet d'analyser le « sens masculiniste » et de mettre à jour « la connaissance préthéorique de la vie de tous les jours » (Mosconi, 1994, p. 41) des agents dominants. Du point de vue de la méthode, l'interactionnisme permet également de faire appel à « l'introspection sociologique » afin de « capturer l'expérience vécue » (Fine, 1993, p. 73) – ce qui reconfirme sa proximité avec la démarche phénoménologique.

Si les approches phénoménologique et interactionniste me semblent épistémologiquement compatible avec le féminisme matérialiste, on peut cependant leur reprocher une conception trop peu dialectique du genre (West et Zimmerman, 1987)[26] et une problématisation insuffisante du pouvoir structurel, ainsi que le remarque Brickell : « la question de l'inégalité structurelle qui émerge au sein de l'ethnométhodologie hante également l'interactionnisme symbolique » (2006, p. 96) et il se tourne vers le féminisme matérialiste français (Delphy, Guillaumin, Mathieu, Wittig) pour trouver des solutions adéquates.
Malgré cette vigilance nécessaire, une telle compatibilité est notamment argumentée dans les recherches féministes radicales de Stanley et Wise. Celles-ci s'inspirent, par exemple, fortement de la phénoménologie féministe de Bartky ainsi que de l'interactionnisme. Elles citent comme auteurs sour-

[26] Ainsi, pour West et Zimmerman, « in doing gender, men are *also* doing dominance » (1987, p. 146 ; mon accentuation).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ces : Alfred Schutz, George Mead, Herbert Blumer, Erving Goffman et Harold Garfinkel. Elles relèvent également le statut genré particulier de ces approches, notamment l'ethnométhodologie, ce qui donne lieu à une argumentation contextuelle d'une telle compatibilité :

> « Autrement dit, 'une sociologie sans couilles'. Pour cette raison uniquement, elle nous semble attractive. Quelque chose qui donne lieu à la colère, au mépris, au dégoût des scientifiques des sciences sociales à cause de son 'efféminement' est un candidat évident pour l'intérêt et le soutien de la part du féminisme. Nous croyons que ce qui a donné lieu à cette réaction est exactement de prime importance pour le féminisme – une préoccupation pour le quotidien et le 'personnel'. Quant à la raison pour laquelle d'autres scientifiques des sciences sociales devraient se sentir menacés… nous ne pouvons qu'émettre des conjectures. *Mais notre hypothèse est que pour de nombreuses personnes un tel souci pour le quotidien amène les sciences sociales un peu trop près de chez eux*. Tant qu'il s'agit de structures et d'autres personnes, alors c'est un boulot comme tant d'autres. Mais lorsque le travail scientifique s'intéresse à des préoccupations plus personnelles, alors il risque de porter de l'attention aux scientifiques des sciences sociales eux-mêmes » (1983, p. 137-138 ; mon accentuation)[27].

Un autre argument contextuel est que la démarche interactionniste et ethnométhodologique offre un cheminement proprement sociologique pour penser la complexité vécue intégrant l'anti-essentialisme, l'anti-positivisme du féminisme matérialiste. Il semble en effet qu'une telle ambition ait été progressivement appropriée par le post-structuralisme, qui semble avoir convaincu nombre de personnes que « les traditions interprétatives, marxistes et féministes […] sont […] incapables de gérer ce qui relève de la nuance et de la multiplicité » (Brickell, 2006, p. 89).

Outre ces arguments contextuels et les éléments factuels (nombre de féministes se sont tournées vers la phénoménologie et l'interactionnisme), il me semble que la compatibilité concrète du féminisme matérialiste avec ces approches ne peut pas être théoriquement démontrée une fois pour toutes. Cette éventuelle compatibilité ne peut qu'être attestée, rendue probable chemin faisant. Comme le notent les sociologues féministes Lengermann et Niebrugge à propos de leur intérêt pour la sociologie phénoménologique de Schutz : « Le choix de la thématique de la domination en tant qu'objet de notre analyse reflète notre intérêt […], pas celui de Schutz. La sociologie de

[27] De façon similaire, Lapassade parle de « l'ostracisme de l'institution sociologique américaine envers les ethnométhodologues » considérés comme « des sociologues qui auraient raté leurs examens en méthodologie sociologique » (non-daté, p. 5) ; « Close to home » rappelle par ailleurs le titre du livre publié par Delphy et Leonard : *Close to home : a materialist analysis of women's oppression*.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Schutz concernant le sujet conscient frappe de par l'absence d'une considération étendue du pouvoir […] ; nous devons retravailler et étendre ces théories si elles veulent pouvoir faire partie du projet féministe – la critique de la domination » (1995, p. 25, 35). De façon comparable, c'est bien à partir du féminisme matérialiste que j'investis ces approches – qui sont avant tout considérées comme épistémologiquement compatibles avec une démarche scientifique politiquement située et motivée – et non vice versa. Ces courants, développés principalement par des dominants, pour des dominants, pour penser des enjeux sociologiques de dominants, comme l'expriment les notions quasi utopiques et symétrisantes d'inter-dépendance, d'inter-subjectivité, d'inter-action… mal adaptées pour penser le fait que « *l'expérience de la domination est une forme particulière et déformée de la relation de type 'nous'* » (Lengermann et Niebrugge, 1995, p. 28 ; accentuation des auteures) exigent donc un retravail désormais classique, propre à l'intervention féministe au sein et contre les sciences sociales, masculines plus que humaines. Ce retravail donne donc principalement lieu à une démarche déductiviste partant d'un niveau de généralité structurelle vers un niveau concret plus variable et interactionnel, l'enjeu principal étant ici de ne pas perdre le fil rouge de la conceptualisation féministe matérialiste du pouvoir genré. Ce qui accompagne concrètement cette logique déductiviste dans la partie spéculative sont des énoncés féministes matérialistes à propos de la conscience masculine de domination : ces énoncés ne sont pas questionnés, ils bénéficient tous de l'avantage du doute – lorsque doute il y a – car avec l'épistémologie du *standpoint*, ils sont pensés comme plus pertinents que ce que mon propre « sens » – même scientifique – peut indiquer.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE IV

Conscience masculine de domination : Modalités d'accueil des énoncés

Introduction

Dans cette partie, je cherche à mieux comprendre la façon dont des chercheures féministes matérialistes analysent la position sociale des hommes, au niveau de leur conscience, de leur façon de percevoir et de vivre les rapports de genre. Cette seconde partie a toujours comme point de départ un questionnement – issu de mes propres pratiques politiques – sur la difficulté des dominants à travailler de façon critique leurs positions et pratiques d'oppression (Thiers-Vidal, 2002). Je m'attache donc à comprendre la façon dont des chercheures féministes matérialistes perçoivent et analysent la subjectivité masculine en relation avec les rapports de genre : sont-ils conscients de leurs pratiques de pouvoir ? De quelle façon ? Leur subjectivité a-t-elle des limites et/ou des avantages, propres à leur position ? Ces questions initiales donnent lieu à une hypothèse de travail : « les hommes sont conscients d'opprimer ». Cette hypothèse me semble une porte d'entrée, un outil heuristique innovant pour pouvoir proposer une description de la subjectivité masculine. Elle fonctionne donc comme un repère structurant ce qui suit la mise entre guillemets, la suspension de mon attitude naturelle envers les rapports de genre. Cette hypothèse devrait en effet me permettre de mieux saisir la façon dont les hommes se vivent dans une société hiérarchisée selon l'axe de genre et investissent au quotidien les structures de pouvoir genrées dans leur recherche de bien-être matériel, corporel, psychologique et affectif. Autrement, avec Dubar, elle devrait notamment permettre d'« appréhender le processus de construction identitaire de 'l'intérieur' c'est-à-dire par le biais d'une analyse des 'mondes subjectifs' qui sont à la fois des 'mondes vécus' et des 'mondes exprimés' » (*in* : Moulin, 2003, p. 286).

Cette hypothèse ne me vient pas de nulle part. D'une part, elle m'est progressivement apparue comme pertinente au vu de mon propre travail militant sur la question de l'inceste paternel dans un cadre de séparation des parents. D'autre part, cette hypothèse de travail est issue d'un travail d'identification d'énoncés sur la subjectivité masculine au sein d'un corpus féministe matérialiste. Cette identification et cette sélection d'énoncés sont le fruit d'un travail initial de catégorisation des écrits féministes matérialistes – c'est-à-dire d'un traitement de ce corpus, comme s'il s'agissait d'entretiens non-directifs – que je choisis de catégoriser afin d'en extraire certaines thématiques et de les analyser. En effet, ce travail de recherche a été précédé notamment d'une lecture et d'une catégorisation d'écrits féministes matérialistes nommées ci-dessous, en vue d'un travail théorique sur l'épistémologie féministe matérialiste.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Les énoncés identifiés et sélectionnés pour cette recherche sont issus des recherches menées par Christine Delphy (sociologue), Colette Guillaumin (sociologue), Nicole-Claude Mathieu (anthropologue), Michèle Le Dœuff (philosophe), Paola Tabet (ethnologue) et Monique Wittig (littéraire). Le choix de ces chercheures peut être justifié au moins de deux façons : premièrement, elles ont radicalement transformé la façon de penser les rapports de genre, autrement dit, il s'agit là d'un corpus essentiel à la compréhension du féminisme et du lesbianisme matérialiste français. Ensuite, leurs analyses continuent de « parler » aux femmes désirant interroger théoriquement et pratiquement, les pratiques de pouvoir des hommes envers les femmes, malgré le décalage qu'on peut ressentir du fait que ces analyses ont été majoritairement développées dans un contexte historique précis. Pourtant à Lyon, ainsi que dans d'autres villes françaises, de 1995 à 2002, une centaine de femmes et de lesbiennes de différents âges ont développé des pratiques et des réflexions de lutte personnelle et collective, privée et publique, sur un mode féministe radical : groupes de prise de conscience et d'action non mixtes, mode d'argumentation théorique, critique des pratiques hétérosexuelles, visibilité lesbienne (Martinez, 2002). C'est grâce à cette mouvance que j'ai concrètement pris connaissance de ce corpus, non seulement d'un point de vue théorique, mais également et surtout d'un point de vue pratique, à travers la mise en action concrète de ces analyses dans des pratiques de lutte féministes.

Le fait que ces analyses continuent de « parler » et peuvent toujours être saisies par des femmes d'aujourd'hui pour remettre en cause les rapports de genre est très significatif : si cela en dit déjà beaucoup sur la qualité proprement scientifique d'analyse de ces chercheures, il me semble que cela dit également quelque chose sur le mode d'analyse développé. La façon dont ces chercheures posent leurs objets, le vocabulaire qu'elles utilisent, les liens qu'elles établissent… diffèrent, à mon avis, de bon nombre d'autres écrits contemporains pour deux raisons : si elles ont pour but – comme tous les autres écrits féministes du courant de pensée de la construction sociale – d'analyser scientifiquement, c'est-à-dire au mieux, la réalité des rapports de genre, elles se permettent d'éviter un investissement purement *académique* de cet objet de savoir. En effet, elles écrivent systématiquement à partir de leurs positions vécues d'opprimées, c'est-à-dire en faisant explicitement référence à l'existence de ces positions vécues :

> « L'oppression est une conceptualisation possible d'une situation donnée ; et cette conceptualisation ne peut provenir que d'un point de vue, c'est-à-dire d'une place précise dans cette condition : celle d'opprimé » (Delphy, 1998, p. 281).

Soit en analysant au moyen du « je » les rapports de genre :

> « 'J'ai compris où passe la différence des sexes : les hommes, ça ne comprend pas', éclate une étudiante à l'issue d'un séminaire particulièrement

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> animé. Ne pouvant ratifier la formule, je propose celle-ci : certains, imbus de leurs prérogatives, ne comprennent rien ; et peut-être, au lieu de se demander ce qu'une femme peut savoir, faudra-t-il un jour élaborer le concept d'acognition masculiniste, qui pourrait s'avérer utile même en histoire de la philosophie » (Le Dœuff, 1998, p. 179).

Elles intègrent donc dans leur démarche théorique le fait qu'elles écrivent à partir d'une position vécue d'opprimée et non avant tout à partir d'une position imaginée neutre ou *freischwebend*[28]. Elles rendent donc explicite le fait que l'existence même de ces positions est profondément problématique et exige une transformation des rapports de genre. Autrement dit, une analyse scientifique *féministe matérialiste* implique entre autres la possibilité et la légitimité de décrire un état de fait comme étant problématique, de proposer des analyses se positionnant *politiquement* sur l'existence de ces positions et des vécus qui y sont liés, afin de développer des analyses scientifiques permettant, en particulier aux femmes, d'agir sur ces rapports afin de les modifier. Ces chercheures se permettent ce mode d'investissement non purement académique, en intégrant également de façon non euphémique et centrale la question des violences infligées par les hommes et endurées par les femmes. Le vocabulaire utilisé, tel que « oppression », « exploitation », « appropriation »[29], ainsi que les faits de violence thématisés (viol, meurtre, travail extorqué, silence imposé), tranchent nettement avec le vocabulaire majoritairement imposé aux femmes[30] qui s'inscrivent dans la recherche au sein de l'institution académique et celui, majoritairement adopté par les hommes qui s'inscrivent dans les recherches critiques sur la masculinité (voir la première partie). À ce titre, comparons par exemple la charge politique bien différente qu'il y a entre « travail domestique extorqué » et « répartition inégalitaire des tâches domestiques », où seul le premier exprime l'action, donc l'existence de sujets agissants et de sujets subissants, puis de bénéficiaires et de lésées ; où seul le premier semble scientifiquement adéquat et sociopolitiquement pertinent. Malgré sa qualité scientifique, cette

[28] La notion de « Sozial Freischwebende Intelligenz », « les intellectuels librement flottants sur le plan social » a été théorisée par Karl Mannheim pour indiquer que des intellectuel-le-s pourraient développer une pensée qui ne serait pas enracinée socio-économiquement et ainsi développer un point de vue particulier, extérieur sur la réalité (Traverso, 1997).

[29] « Aux notions d'« inégalité » ou de « hiérarchie » entre les sexes ou de « dominance » des hommes – notions statiques – présentes dans les modes I et II, se substituent dans le mode III celles de domination, d'oppression et d'exploitation – notions dynamiques – des femmes par les hommes » (Mathieu, 1991, p. 256).

[30] Ainsi, ces réactions de collègues doctorantes féministes suite à une intervention faite lors d'un séminaire à l'EHESS, qui notaient à quel point il leur était aujourd'hui difficile voire impossible de reprendre ce vocabulaire sans perdre en crédibilité scientifique.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

notion ne semble pas souvent utilisée et ce, probablement de par sa charge politique, de par le fait que décrire scientifiquement cet aspect de la domesticité remet en cause des pouvoirs existants. Pour résumer, produire des savoirs sur les rapports de genre selon le mode académique prédominant pourrait donc être caractérisé de la façon suivante :
– le savoir est produit à partir d'une position pensée comme étant non située socio-politiquement ;
– le choix des objets de recherche et le mode de traitement de ces objets répondent à des logiques extra-théoriques d'évitement d'une confrontation à des pouvoirs existants ;
– le savoir produit est pensé comme ne devant pas répondre à des besoins sociopolitiques de groupes sociaux opprimés pour pouvoir être qualifié d'objectif, de scientifique.
Les chercheures sélectionnées pour constituer un corpus de départ ont développé, depuis les années soixante-dix, de façon collective – par exemple, à travers la revue *Questions Féministes* ou le collectif de lutte FMA – ou de façon plus solitaire, une pratique théorique féministe et/ou lesbienne matérialiste : une façon d'analyser – à différents niveaux – les rapports entre hommes et femmes, centrée sur les pratiques de pouvoir des hommes envers les femmes. Ces pratiques de pouvoir concernent toutes les sphères du vécu humain, domestique et publique, et peuvent être sous-divisées en trois dimensions : les hommes *monopolisent* les ressources et les moyens (économiques, étatiques, symboliques, juridiques, militaires…) ; les hommes *exploitent* la force de travail des femmes (à travers la domesticité et la surexploitation dans la sphère du travail public) ; les hommes *s'approprient* (le sexage) les corps sexualisés des femmes (à travers l'hétéro-socialité, sexuelle et reproductive). Ces trois dimensions forment ensemble l'oppression masculiniste. Leurs analyses démontrent que ces sphères sont créées, donc structurées, par des pratiques de pouvoir masculines ; c'est-à-dire que (les marges de manœuvre dont disposent) les femmes sont définies positivement et négativement par ce que font et ne font pas les hommes. Il existe donc de telles pratiques de pouvoir que, respectivement, deux groupes sociaux sont produits et que ces deux groupes sociaux sont dans un rapport de classe, un rapport où le genre précède et crée le sexe.
Ce rapport de classe implique que ce sont ces pratiques de pouvoir mêmes – comme le démontre Colette Guillamin pour l'oppression de « race » (Guillaumin, 2002) – qui ont créé et maintiennent deux entités sociales antagonistes et hiérarchisées, « les hommes » et « les femmes », et par voie de conséquence, deux types de subjectivité selon l'axe de genre. Par subjectivité, j'entends une façon de se vivre soi-même et les autres (que ceux-ci soient humains ou non-humains p. ex. la « Nature »), qui est surtout structurée par la position sociale occupée selon l'axe de genre. Cette position sociale détermine – au double sens du mot : un lien direct de causalité existe entre position et subjectivité, mais également le fait que la subjectivité n'est pas

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

librement modifiable car « prise » dans ce rapport de détermination – le rapport subjectif que les humains ont à leur environnement. Elle implique que les humains se socialisent/sont socialisé-e-s et agissent/sont agi-e-s de telle façon que les positions sociales – donc les rapports de pouvoir inégaux – puissent persister, garanties de privilèges matériels et symboliques pour un des deux groupes sociaux.

Mon but n'est donc pas de proposer une synthèse-commentaire de ces écrits d'un point de vue extérieur, neutre ou académique, mais de saisir – à partir de ces énoncés – le « sens » féministe, ce qui sous-entend de comprendre et d'expliciter des possibles présupposés et implications. Ce « sens » féministe, élaboré et déployé par les chercheures dans leurs écrits, s'appuie sur une articulation particulière d'un nombre élevé de critères d'analyse – qui ne sont pas toujours explicités – à partir d'une position vécue d'opprimée. En travaillant à partir des énoncés, j'espère non seulement pouvoir saisir cette articulation spécifique faisant le « sens » féministe matérialiste, c'est-à-dire saisir au moins intuitivement les différents critères mis en action par celle-ci, mais en plus redéployer ce « sens » féministe en intégrant le fait que j'occupe une position vécue d'oppresseur, source d'un handicap épistémologique (Hartsock, 1987 ; Thiers-Vidal, 2002). Un tel redéploiement devrait donc permettre, thème après thème, de mieux saisir ce « sens » féministe – non pas en essayant de le saisir abstraitement mais en essayant de travailler des thématiques concrètes (en « agissant » ce sens).

L'hypothèse envisagée concerne donc l'idée, que ces chercheures ont – souvent brièvement – développée, que les hommes voient très bien, sont conscients du fait qu'ils oppriment les femmes, comme en attestent les extraits ci-dessous :

> « Nous savons que vous ne voulez pas « sauver des fœtus » mais forcer des centaines de milliers de femmes à risquer leur vie, et en faire mourir quelques milliers, afin de terrifier toutes les autres. Pour qu'elles comprennent. Dans quel monde elles vivent. Qui commande. Où est leur place.
>
> Nous savons que vous voulez nous faire reculer sur tous les fronts, et d'abord mobiliser toutes nos énergies sur le front de l'avortement, pour nous empêcher d'avancer, pour nous immobiliser. […] Vous savez que nous avons besoin de nos énergies pour combattre votre MALFAISANCE généralisée, et c'est pour accaparer ces énergies que vous nous forcez à un combat défensif » (Delphy, 1993, p. 8).
>
> « Les hommes pourtant le savent parfaitement [qu'il existe un rapport de sexage] et cela constitue chez eux un ensemble d'habitudes automatisées, à la limite de la conscience claire, dont ils tirent quotidiennement, aussi bien hors que dans les liens juridiques de l'appropriation des attitudes pratiques qui vont du harcèlement pour obtenir des femmes des services physiques à un rythme ininterrompu […] à l'exercice éventuel de droits

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

de fait contre notre intégrité physique et notre vie » (Guillaumin, 1992, p. 80).

« De leur côté les hommes savent parfaitement qu'ils dominent les femmes… et ils sont formés pour le faire. Ils n'ont pas besoin de l'énoncer constamment car l'on parle rarement de domination au sujet de ce que l'on possède déjà » (Wittig, 2001, p. 44).

« Il est clair qu'on a affaire à un régime politique pensé, prévu, calculé » (Wittig, 2001, p. 84).

« Une alliance des hommes entre eux dispose de moyens pour organiser cet assujettissement en l'inscrivant dans les institutions, les rapports politiques, les pratiques sociales et la production idéelle. L'alliance masculine peut en outre organiser le conflit des femmes entre elles » (Le Dœuff, 1998, p. 302).

« Qu'on ne nous parle plus de l'inertie des mœurs et des mentalités quand les lois sont faites de telle sorte que des hommes, des hommes seulement, se trouvent protégés par l'arsenal de la jurisprudence » (Le Dœuff, 1989, p. 263).

« Il est (il devrait être, car trop de femmes ont tendance à l'oublier) hors de question, dans l'analyse d'un rapport de force, de ne pas tenter d'obtenir le maximum d'informations du dominant… car il connaît le mode d'emploi, les mécanismes économiques et les justifications idéologiques, les contraintes matérielles et psychiques à utiliser et utilisées. […] mais le dominant connaît les moyens de l'exploitation et de la domination » (Mathieu, 1991, p. 147-148).

« La violence idéelle, celle des idées légitimant la domination, n'est pas présente en permanence dans la conscience des femmes (dans l'esprit du dominant, oui) » (Mathieu, 1991, p. 209).

La partie spéculative suivante a donc été rédigée à partir de ces quelques énoncés.

Il est important de mentionner qu'il n'est pas facile de recevoir l'énoncé « les hommes savent parfaitement qu'ils dominent les femmes » (Wittig, 2001, p. 44) – notamment le renvoi à une domination agie intentionnellement – et mon propre travail dans cette partie reflète souvent la tension interne permanente ressentie en effectuant cette recherche. Comment peut-on comprendre pleinement ces énoncés, tandis que la majorité des hommes se vivent comme des êtres éthiques, un minimum soucieux de ne pas être/sembler injustes envers les autres ? Or, affirmer ainsi que les hommes savent parfaitement qu'ils dominent les femmes semble très contre-intuitif et rencontre donc de fortes résistances. Comment comprendre que des humains puissent se vivre comme ayant un sens éthique, tout en étant parfaitement

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

conscients de dominer d'autres humains ? Quelques interprétations sont possibles pour expliquer ce qui semble *a priori* contre-intuitif – on ne pourrait pas, aujourd'hui, agir *consciemment* de façon amorale ou immorale.

Je propose ci-dessous quatre modalités d'accueil de cet énoncé, révélatrices d'un continuum du sens commun masculin. Ces modalités sont le résultat d'un croisement logique entre la donnée « homme » et la donnée « (anti-) masculinisme », déclinée à son tour en « explicite/implicite », d'une part, et « incarné/désincarné », d'autre part. Ce croisement logique a pour but de rendre visibles des possibles positionnements éthiques, donc vécus subjectifs, à partir de la position vécue d'oppresseur selon l'axe de genre. Avec Schutz, je nomme ces différents rapports vécus, des typifications – « les façons dont les gens font sens […] des situations qu'ils rencontrent au quotidien, ainsi que les façons dont les gens se rapportent les uns aux autres et développent des compréhensions réciproques » (Prus, 1996, p. 87). Ces positionnements – qui, comme toute catégorisation logique, sont bien plus rigides que ne l'est probablement la réalité subjective – peuvent faire l'objet d'une double lecture :

– en fonction de leur prégnance *sociologique* (diachronie) : l'évolution socio-historique – qui n'est pas à penser de façon strictement linéaire, mais en fonction de l'importance sociopolitique croissante des luttes féministes, qui, elle-même, peut être vue comme irrégulière, avançant puis reculant – irait ainsi de la première possibilité (prédominante avant les écrits et luttes féministes) à la dernière (émergente après les écrits et luttes féministes à la fin du vingtième siècle), en tout cas au niveau des discours publics occidentaux.

– en fonction de leur prégnance *psychologique* (synchronie) : la première pourrait ainsi caractériser le nœud de la subjectivité masculine (rendant le masculinisme *de facto* incarné), auquel adhère d'une façon ou d'une autre la quasi-totalité des hommes, tandis que les suivantes pourraient caractériser différentes « couches » ayant été superposées les unes aux autres, qui coexistent au sein de la subjectivité masculine et qui prédominent en fonction de situations et de contextes concrets.

Je vais donc décliner ci-dessous ces quatre modalités d'accueil : masculinisme *explicite* ; masculinisme *implicite* ; anti-masculinisme *désincarné* ; anti-masculinisme *incarné*.

Ce travail sur les modalités d'accueil semble – *a posteriori* – avoir une fonction de clarification sur mon propre rapport à ces énoncés. En distinguant ces quatre modalités, je voyage imaginairement à travers différents rapports vécus masculins (typifications) aux rapports de genre, pour établir finalement ma propre « case » dans la dernière modalité d'accueil. Une fois établie ma propre « case », il m'est possible d'envisager le travail « phénoménologique » à proprement parler, à partir de celle-ci. Mais ces typifications peuvent également être considérées comme des façons d'appréhender les ennemis principaux que sont les hommes : en fonction de leurs rapports vécus respectifs, un rapport de force particulier s'impose.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

1. Masculinisme *explicite*

Dans ce modèle, les hommes ont adopté une éthique – un système de valeurs – *explicitement* masculiniste, et ont l'intime conviction que leurs pratiques sont moralement justes, autrement dit que l'usage masculiniste des femmes n'est pas moralement répréhensible. Il ne s'agit donc pas d'une absence d'éthique, puisque, selon ce système de valeurs, les femmes sont là pour les hommes et aucun usage raisonnable – de leur point de vue – ne leur est interdit moralement (cf. la majorité des écrits masculins préalables aux écrits féministes)[31]. Les hommes seraient donc conscients d'agir de façon spécifique vis-à-vis des femmes, reconnaîtraient sans problème qu'il s'agit bien d'un rapport politique hiérarchique, mais refuseraient la requalification éthique féministe, car les femmes ne feraient pas partie de la communauté des pairs moraux. En ce sens, les analyses des chercheures féministes constatent tout simplement l'existence d'un système de valeurs (guidant les pratiques), mais requalifient les pratiques des hommes comme immorales en contestant l'arbitraire de l'exclusion des femmes de la communauté des pairs moraux. Ce modèle peut être illustré à l'aide d'un autre terme, celui d'« exploitation », qui permet autant de pointer quasi techniquement les pratiques androcentriques d'usage des femmes (sens masculiniste) que de nommer l'aspect immoral d'un tel usage (sens féministe). En effet, dans ce modèle, il n'y a pas contestation des faits, des pratiques masculines mais opposition sur leur valeur éthique.

Des exemples de ce type de discours masculiniste explicite pourraient, entre autres, être trouvés[32] dans des œuvres du « Moyen Âge et dans la modernité absolutiste [où] on « reconnaissait » ouvertement la nature politique de la différenciation en termes de hiérarchie des sexes. Alors que la « démocratie » l'a rendue invisible en la fondant non sur la nature des choses, mais sur la nature des femmes, de la femme » (Collin *et alii*, 2000, p. 23-24). Thomas d'Aquin caractérise la position de sujétion de la femme

[31] On peut comparer cela à l'éthique prédominante justifiant l'usage anthropocentrique, spéciste des animaux non humains : les animaux non-humains sont là pour nous, carnivores, et leur usage à diverses fins n'est d'aucune façon immorale ; leurs intérêts n'ont de valeur qu'indirecte, en fonction de ceux des humains (Thiers, 1993). Le « spécisme » peut être défini de la façon suivante : « Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe : la volonté de ne pas prendre en compte (ou de moins prendre en compte) les intérêts de certains au bénéfice d'autres, en prétextant des différences réelles ou imaginaires mais toujours dépourvues de lien logique avec ce qu'elles sont censées justifier. En pratique, le spécisme est l'idéologie qui justifie et impose l'exploitation et l'utilisation des animaux par les humains de manières qui ne seraient pas acceptées si les victimes étaient humaines » (Cahiers antispécistes).

[32] Ces extraits ne sont donnés qu'à titre illustratif et en étant conscient qu'il s'agit là d'un usage « sauvage », dé-historicisant, qui ne présuppose pour autant pas une linéarité ou téléologie historique.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

de la façon suivante : cette sujétion est naturelle car « il aurait manqué à la multitude humaine ce bien qu'est l'ordre, si les uns n'avaient pas été gouvernés par d'autres plus sages. C'est par ce genre de sujétion précisément que, par nature, la femme est soumise à l'homme, car par nature, l'homme est plus largement pourvu du discernement de la raison » (*in* : Collin *et alii*, 2000, p. 108). Nicolas Machiavel, comparant fortune et femme, déclare quant à lui : « Outre cela, j'ai l'opinion qu'il soit meilleur d'être hardi que prudent, à cause que la fortune est femme, et qu'il est nécessaire, pour la tenir soumise, de la battre et heurter. Et l'on voit communément qu'elle se laisse plutôt vaincre de ceux-là, que des autres qui procèdent froidement » (in Collin *et alii*, 2000, p. 137). Ou bien plus tard, Proudhon, se fondant sur l'idée de l'infériorité physique des femmes, écrira : « que l'homme sera le maître et que la femme obéira. *Dura lex, sed lex* » (*in* : Collin *et alii*, 2000, p. 525) et « là où la virilité manque, le sujet est incomplet ; là où elle est ôtée, le sujet déchoit : l'article 316 du Code pénal en est la preuve » (*in* : Collin *et alii*, 2000, p. 528). Pour les trois auteurs, le masculinisme est explicite et politique, qu'il soit fondé sur la nature humaine ou le désir de pouvoir.

Il serait intéressant, d'un point de vue *diachronique*, de vérifier – à travers une analyse de littérature ou de discours – de quelle façon cette position explicitement masculiniste a pu être prédominante, et en particulier comment elle s'est adaptée aux luttes théoriques et pratiques féministes. Comment le masculinisme soutenu explicitement par les hommes a-t-il perdu de sa légitimité ? Quelles sont les conditions qui l'ont rendu moins crédible ? De quelle façon ce discours explicite s'est-il progressivement transformé, sur quels points a-t-il cédé face au rapport de force féministe et comment s'est-il éventuellement maintenu ? Quels contextes restent par exemple favorables à ce type de positionnement : la non-mixité masculine sportive et récréative ; la domesticité hétérosexuelle ; les espaces publics non médiatisés ? Mais il serait également intéressant de vérifier d'un point de vue *synchronique* – à travers une expérimentation en psychologie sociale ou une observation *in situ* – comment les hommes qui adhèrent à ce type de positionnement gèrent une telle requalification féministe, par exemple, à travers l'analyse de trajets de vie amenant des hommes d'un contexte culturel explicitement masculiniste à un contexte qui ne l'est plus ou bien moins. Comment réagissent-ils à une telle requalification féministe de certains de leurs actes ? Quelles sont les étapes consécutives à une telle requalification féministe : réactions défensives, offensives, adaptatrices, sélectives… ?

L'analyse diachronique pourrait démontrer de quelle manière ce discours a été progressivement déplacé de certains contextes d'énonciation plutôt publics et/ou mixtes (législation, média, éducation) vers d'autres contextes plutôt privés et/ou non-mixtes (pornographie, domesticité, non-mixité masculine) ; l'analyse synchronique pourrait, quant à elle, démontrer comment ces discours continuent d'exister selon l'objet de l'énonciation. Si de nom-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

breux hommes ont, par exemple, intégré dans leur système de valeurs que la décision de violer une femme n'est pas défendable moralement (c'est-à-dire que l'appartenance des femmes à la communauté des pairs moraux interdit leur viol), peu d'hommes ont intégré l'appropriation hétérosexuelle/sociale comme moralement problématique (c'est-à-dire que le fait que les femmes appartiennent à la communauté des pairs moraux n'est pas pensé comme pertinent quant à certaines pratiques, qui sont naturalisées donc dépolitisées). Autrement dit, avec Wittig, « […] bien qu'on ait admis ces dernières années qu'il n'y a pas de nature, que tout est culture, il reste au sein de cette culture un noyau de nature qui résiste à l'examen, une relation qui revêt un caractère d'inéluctabilité dans la culture comme dans la nature c'est la relation hétérosexuelle ou relation obligatoire entre 'l'homme' et 'la femme' » (*in* : Noizet, 1996, p. 122). Le fait que les hommes continuent de dominer consciemment les femmes, principalement à travers leur attachement acritique à des pratiques hétérosexuelles (sexualisation, domestication, usage reproductif des femmes), pourrait alors témoigner de la coexistence – sous forme de « couches » superposées ou de « compartiments » juxtaposés – de différents systèmes de valeur en fonction des pratiques concernées.

2. Masculinisme *implicite*

Dans ce modèle, les hommes ont adopté une éthique *implicitement* masculiniste, p. ex. sous la forme de l'éthique de la différence. Ils ont donc également la conviction d'agir de façon juste en traitant les femmes différemment des hommes tout en refusant cette fois-ci l'idée de domination, puisqu'ils ont intégré à leur éthique une notion d'« égalité-dans-la-différence » et incluent les femmes dans la communauté des pairs moraux. Ils intègrent des limites à leur comportement en fonction des femmes qu'ils définissent désormais comme ayant des intérêts propres et indépendants. Ils ont néanmoins en commun avec les hommes explicitement masculinistes le fait de maintenir un traitement spécifique des femmes, considéré comme légitime, de par la nature spécifique et complémentaire des hommes et des femmes. Affirmer que ces hommes-ci sont conscients de dominer ferait alors référence au fait qu'ils « savent » avec résistance, malgré eux – c'est-à-dire ils savent tout en se disant qu'ils ne savent pas ; ils savent, ne veulent pas savoir mais savent quand même –, que l'éthique adoptée fonctionne comme un discours de justification, une idéologie voilant la réalité. L'interpellation féministe permettrait alors de leur faire reconnaître cette fonction ainsi que le décalage entre discours égalitaire et pratiques inégalitaires et la nécessité éthique de mettre fin à cette façon spécifique de traiter les femmes. Cette interprétation me semble très applicable aux sociétés ayant connu des mouvements féministes puissants et qui ont été obligées d'intégrer au niveau du discours une notion d'égalité tout en maintenant la quasi-totalité des pratiques masculinistes.

Des exemples de ce type de discours masculiniste implicite pourraient être trouvés dans la réflexion de Rousseau. Selon Collin, « bien des féministes du

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

XXe siècle auront prolongé l'ambiguïté rousseauiste dans la double revendication de la différence et de l'égalité » (Collin *et alii*, 2000, p. 327). « Nul n'aura mieux fait de l'altérité sexuelle la condition même de l'amour, nul n'aura plus insisté sur les missions de l'éducation maternelle. Nul mieux que lui n'aura vanté la féminité, mais il l'enfermait dans la douce royauté de la femme et son foyer » (Collin *et alii*, 2000, p. 327). Certains énoncés permettent de saisir le fait que les hommes pensent alors l'idée d'« égalité-dans-la-différence » simultanément avec l'idée d'imposer aux femmes un traitement spécifique, contre lequel celles-ci peuvent résister, ce qui exige à son tour l'usage de la raison pour faire comprendre aux femmes que ce type d'« égalité » est source d'un meilleur fonctionnement de la société.

Une lecture synchronique, psychologique, de la difficulté qu'éprouvent les hommes à reconnaître la pertinence de l'énoncé féministe concernant la conscience masculine de dominer pourrait ainsi postuler qu'il existe une tension entre, d'une part, l'éthique adoptée (et l'image de soi corrélée) et, d'autre part, cette conscience « *à la limite de la conscience claire* » de la domination. L'hypothèse que cette dernière existe présuppose un certain lien entre actes et conscience : la façon d'agir des hommes envers les femmes est nécessairement informée par certains ressentis. Lorsque les hommes agissent, par exemple, en se servant des femmes comme cuisinières, serveuses, plongeuses, techniciennes de surface gratuites, ils se rendraient nécessairement compte du fait que celles-ci accomplissent un certain nombre de travaux pour eux qu'ils n'accomplissent pas, ou exceptionnellement, pour elles et qui n'a pas de contrepartie précise (si la question de la contrepartie pouvait auparavant facilement être évacuée par les hommes dans la mesure où les femmes n'étaient pas libres d'accéder de façon autonome à des ressources financières publiques et dépendaient donc de cette « contrepartie », cela est aujourd'hui moins le cas). Si, au niveau mental, ils perçoivent et lisent ces actes comme éthiquement non problématiques, car ils relèveraient de la complémentarité hétérosociale, quelque chose d'autre peut tout de même s'imprégner en même temps en eux : le ressenti qu'une femme est en train de les servir, ce qui pourrait, par exemple, faire écho au fait qu'eux-mêmes ont pu ou peuvent être dans un même rapport de service dans d'autres situations (notamment l'enfance). Ils perçoivent donc bien dans ces situations que quelqu'un est en train de travailler pour eux, que ce quelqu'un est une quelqu'une et que ce dernier fait n'est pas un hasard. Cette conscience – escamotée, refoulée, niée mais présente en eux d'une façon ou d'une autre comme en témoignent les derniers énoncés de Rousseau – serait donc une sorte de fruit inévitable de la réalité vécue. On pourrait rajouter que ce rapport de service n'est jamais parfait, au sens où les femmes n'accomplissent jamais ces actes sans une forme ou une autre de « résistance ». Non pas nécessairement contre le fait même de cette exploitation, qui peut être très bien intégrée, mais en faisant sentir même indirectement, silencieusement le fait qu'il s'agit d'un effort, qui coûte, qui fatigue, qui mérite une contrepartie (recon-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

naissance, remerciement, appréciation) de la part des hommes. « Résistance » également dans le fait que ces services ne peuvent pas toujours être parfaits (retards, qualité inégale, monotonie), ce qui fait venir à la conscience masculine un ressenti de frustration, d'inadéquation vis-à-vis des attentes envers la femme concernée. Or ce ressenti va amener les hommes à agir sur la situation (remarques, violences, privation), afin d'obtenir satisfaction de leur « droit *à* », ce qui va à son tour alimenter cette conscience « *à la limite de la conscience claire* » de la domination, de l'asymétrie existante malgré l'éthique adoptée de l'égalité dans la différence.

D'un point de vue diachronique, on peut noter l'actualité de ce positionnement masculiniste implicite qui semble toujours décrire l'état de fait contemporain. Si le masculinisme explicite peut de moins en moins apparaître comme acceptable dans la culture occidentale et a vu se réduire les espaces et les objets d'énonciation où ce positionnement est encore perçu comme légitime, force est de constater que le positionnement masculiniste implicite reste hégémonique et semble bien refléter la perception prédominante des rapports de genre. On pourrait postuler que la légitimité continue de ce positionnement soit due à la rencontre, à partir de la fin du dix-huitième siècle, entre des nouvelles structures sociales organisant la socialisation humaine (la famille domestique nucléaire dissociée de l'activité économique, lieu d'une nouvelle intimité) et la naissance de l'individualité moderne structurée par une nouvelle conception du désir (Ehrich-Haefeli, 2001). Verena Ehrich-Haefeli constate en effet que c'est à cette période qu'un nouveau type d'investissement relationnel, structuré par le désir, apparaît dans la littérature.

Le fait que l'institution familiale domestique nucléaire continue d'être prédominante en Occident, et que les subjectivités qui y sont formées continuent d'être marquées par cette conception « intérieure » du désir pourrait contribuer à comprendre le fait que ce positionnement masculiniste implicite continue d'être « entendable ». À ce sujet, l'analyse développée par Pascale Noizet pointe également l'apparition d'un nouveau type de vécu subjectif mais cette fois-ci du côté des femmes :

> « Face à cette tradition où le sentiment [d'amour] opère comme une transgression de l'ordre social, le XVIIIe siècle oppose une idée d'amour dont le principe sera d'organiser les rapports sociaux et non pas de les subvertir. […] C'est là, pensons-nous, l'un des objectifs de l'amour moderne de se projeter comme étant le noyau fondamental qui humanise, tout en effectuant un brouillage, les rapports sociaux de sexe et qui, de ce fait, rend ce rapport unique dans l'histoire des oppressions sociales » (Noizet, 1996, p. 193-194 ; p. 153).

Les lectures diachroniques et synchroniques de ce type de positionnement masculiniste implicite invitent à considérer la mise en place progressive d'un voile sur la nature politique des rapports de genre au bénéfice d'une idéolo-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

gie bourgeoise de la « différence des sexes ». L'exploration de la façon dont les hommes reçoivent l'énoncé « les hommes sont conscients de dominer » met ici en exergue la tension entre, d'une part, le fait que les hommes intériorisent une idéologie naturaliste de la « complémentarité des sexes » et, d'autre part, le fait qu'ils ont une conscience escamotée d'imposer certaines pratiques aux femmes. Si les écrits de Rousseau témoignent encore de la coexistence entre perception politique et perception naturalisée des rapports de genre, progressivement cette coexistence deviendra moins visible. De façon comparable, le fait que les hommes intériorisent l'idéologie naturaliste de la « différence des sexes » a comme conséquence qu'ils investissent la relation à « l'autre » sur un registre affectif de désir, perçu comme venant de leur intérieur psychique. Ehrich-Haefeli note à ce sujet que « la nouvelle valeur octroyée à la sexualité à travers son positionnement au sein du cœur émotionnel du soi est liée à la différenciation des rôles de genre ayant lieu durant cette période et, en particulier, à la transformation de la sphère de la socialisation primaire » (Ehrich-Haefeli, 2001). Cela semble particulièrement applicable à la conception *masculine* du désir (voir : Hétérosexualisation). Pascale Noizet décrit ainsi l'équivalent de ce processus du côté des femmes, processus ancré dans « l'amour » :

> « La violence fait désormais partie de la définition principielle de l'amour qui se postule à partir d'irrépressibles sensations physiques devant se décrypter selon sa correspondance psychique. Le sentiment prend racine, il s'ancre au corps même de l'héroïne qui devient le déterminant incontournable de la relation amoureuse. » (Noizet, 1996, p. 121).

Ce type d'investissement relationnel donne une tournure psychologisante à la façon dont les hommes vivent les rapports de genre, d'où leur résistance à percevoir en des termes sociopolitiques les tensions et conflits bien réels liés au vécu hétérosexuel et hétérosocial. Résistance que l'énoncé féministe permet de percevoir comme conscience « *à la limite de la conscience claire* » de la domination[33].

3. Anti-masculinisme *désincarné*

Dans ce modèle, les hommes ont adopté une éthique anti-masculiniste désincarnée, qui rappelle les engagements masculins anti-sexistes ou pro-féministes. L'anti-sexisme masculin en mixité est souvent marqué par une tendance à symétriser les rapports de genre à travers la théorie des rôles gen-

[33] On peut rapprocher ces deux modalités masculinistes du mode de conceptualisation « Identité 'sexuelle'. Référence principale : le sexe » analysées par Nicole-Claude Mathieu, conceptualisation selon laquelle « la différence des sexes est conçue comme fondatrice de l'identité personnelle, de l'ordre social et de l'ordre symbolique » (Mathieu, 1991, p. 232). Elle est notamment caractérisée par « la primauté du système hétéro-*sexuel* dans la logique sexualiste de ce mode » (Mathieu, 1991, p. 238).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

rés ; le « pro-féminisme » – qui se distingue de l'antisexisme masculin de par sa volonté à travailler en non-mixité – exprime déjà à travers son appellation une analyse désincarnée : soutenir depuis une extériorité non problématisée le féminisme et les féministes plutôt qu'attaquer le masculinisme tel qu'il est agi par tous les hommes (Dagenais et Devreux, 1998). Le « pro » exprime ainsi une tendance à ne pas poser le regard sur celui qui porte le discours politique et/ou scientifique.

Ces hommes affirment ne soutenir aucun traitement spécifique des femmes et reconnaissent qu'il existe des inégalités entre hommes et femmes. De quelle façon peuvent-ils alors recevoir l'énoncé féministe affirmant qu'ils sont conscients de dominer les femmes ? Probablement avec autant de résistance. Si de nombreux hommes ont intégré l'éthique de la différence, d'autres ont intégré une éthique égalitariste de type libéral reconnaissant l'existence d'inégalités sociales. Or cette reconnaissance est relativement « désincarnée », c'est-à-dire que les rapports de genre sont prioritairement perçus comme le fruit d'institutions (école, famille, État) et d'une socialisation pensée en termes de rôles de sexe (Welzer-Lang, 2004 ; Bourdieu, 1998). L'éthique anti-masculiniste adoptée peut alors être considérée comme désincarnée, de par le fait que les hommes ne s'intègrent pas eux-mêmes à l'analyse en tant que sujets actifs, voulant et conscients, qui investissent certains comportements plutôt que d'autres en fonction d'objectifs précis. Cette éthique « implique la négation de leur propre agentivité dans le maintien de la domination » (McMahon, 1993, p. 687). Dans ce cas, l'énoncé féministe leur pose problème, dans la mesure où il renvoie précisément à cet aspect incarné, et à l'existence de bénéficiaires et de spoliées concrets. Si ces hommes savent bien que les hommes dominent les femmes, ils l'envisagent comme un fait sociopolitique actuel – produit de rapports sociaux passés et présents dont ils ne s'estiment pas responsables – c'est-à-dire comme quelque chose qui existe « malgré eux », comme « la reproduction sans agent d'une structure sociale » (McMahon, 1993, p. 687). Ils auraient donc avant tout à gérer des conséquences, des sédimentations ou des habitus de genre dont ils se considèrent tout autant victimes que les femmes (Ehrenreich, 1983). Cela prend souvent la forme d'une distinction entre virilité problématique et masculinité non-problématique : ils cherchent à sauvegarder la masculinité en la distinguant d'une virilité aliénante, source d'oppression des femmes (Welzer-Lang, 1999 ; Bourdieu, 1998 ; Dejours, 1988 ; Duret, 1999). Par exemple, selon Molinier, « Christophe Dejours pense que la virilité est socialement construite et doit être radicalement distinguée de la masculinité, qui se définit précisément par la capacité d'un homme à s'en distancier, à s'affranchir, à « subvertir les stéréotypes de la virilité ». Dans cette perspective, la virilité serait à placer du côté de l'adhésion aux rapports sociaux de sexe, tandis que la masculinité serait ce qui spécifie l'achèvement du cycle mental donnant accès à l'identité sexuelle chez l'homme adulte » (Molinier, 2003, p. 59). Ces hommes résisteront à l'énoncé féministe men-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tionné, parce que celui-ci renvoie, premièrement, à leur propre implication consciente, quotidienne et continue dans la domination des femmes malgré leur positionnement discursif et, ensuite, à l'aspect limité, désincarné de leur anti-masculinisme.

Ce type de positionnement exprime l'intégration autant que le rejet de la critique féministe, la remise en cause ainsi que la reconduction des pratiques oppressives. Il peut être lu dans les écrits de John Stuart Mill. Selon l'analyse des écrits de Mill, effectuée par Michèle Le Dœuff, « Son féminisme à lui peut se définir ainsi : il y a différence mentale, donc complémentarité, donc couple fusionnel, dont lui est à la tête ; du moment que cette séquence est préservée, alors tout ce que vous voudrez » (Le Dœuff, 1998, p. 335).

Le lien est fait entre le fait de percevoir de façon désincarnée les rapports de genre – ce qui exclut de la pensée les pratiques concrètes des hommes dans leur vie privée et publique, dans ce cas-ci, l'attachement de Mill à son pouvoir intellectuel – et le fait de reconduire de façon sélective le masculinisme. L'énoncé féministe de la conscience masculine de domination rend ainsi saisissable les limites d'un certain type de positionnement, et invite les hommes à reconnaître leurs stratégies pour maintenir leurs privilèges dans un contexte de remise en cause féministe.

Une lecture synchronique de ce type de positionnement à partir de l'énoncé féministe que les hommes sont conscients de dominer les femmes invite à considérer comment les hommes qui adoptent une éthique anti-masculiniste gèrent les tensions internes corrélées. Ces hommes vont adopter de façon sélective les analyses féministes et marginaliser celles qui remettent en cause de façon radicale les rapports de genre en termes d'oppression, d'exploitation et d'appropriation, c'est-à-dire celles qui proposent une vision critique *incarnée* des rapports de genre. L'anti-masculinisme désincarné consiste alors pour ces hommes à opérer une sélection en fonction de leur propre investissement dans la masculinité : ils reprendront et développeront ces éléments qui sont compatibles avec leur désir de maintenir leur attachement à une certaine identité et à certaines pratiques masculines. Cet attachement est matériel autant que subjectif, puisqu'il s'agit pour eux de sauvegarder les bénéfices concrets de certaines pratiques oppressives et de maintenir une perception positive d'eux-mêmes et de leur groupe de pairs. Leur attachement à un sentiment moral d'intégrité et d'authenticité devient ici synonyme d'une perception homogène de soi : il est ici possible de postuler des liens entre la socialisation dans un groupe dominant (absence d'injonctions contradictoires ; absence d'éclatement du soi en fonction des autres ; absence de médiation centrale des autres dans la construction de soi) et la perception non contradictoire de soi. Les tenants de cette position rejettent une perception contradictoire d'eux-mêmes au bénéfice d'un sentiment subjectif de légitimité. Il s'agirait alors – à l'aide de l'énoncé féministe de conscience – de leur faire reconnaître ces erreurs d'analyse, non pas en renvoyant vers la

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

fonction idéologique de l'éthique adoptée, mais en mettant l'accent sur la façon dont l'analyse qu'ils ont adoptée fonctionne comme une barrière de protection de l'image de soi et comme un déni de leur responsabilité propre. En percevant les inégalités comme le fruit malheureux de dynamiques leur échappant, ces hommes font l'économie d'une analyse remettant en cause bien plus que l'extérieur et le passé : leur propre subjectivité et agentivité masculines. Or, lorsque l'analyse passe d'un registre mental et public à un registre ressenti et personnel, le prix à payer pour un positionnement anti-masculiniste augmente sensiblement. C'est alors à une relecture de leur propre vécu masculin, d'enfant à adulte, qu'ils doivent s'atteler en tentant d'y déceler la façon dont et les raisons pour lesquelles ils ont investi la masculinité. Cette relecture déstabilise profondément l'image de soi, et révèle ce qu'ils doivent à la masculinité et ce que cette masculinité coûte aux femmes concrètes dans leurs vies. Pour ces hommes, recevoir pleinement l'énoncé féministe correspond à ancrer plus entièrement leur anti-masculinisme, à agrandir le champ de leur conscience claire, en mobilisant le lien évoqué ci-dessus entre actes et conscience.

D'un point de vue diachronique, l'éclairage de ce type de positionnement par l'énoncé féministe que les hommes sont conscients de dominer les femmes invite à considérer la façon dont les hommes, critiques des rapports de genre, contribuent également à consolider/déplacer des barrières de défense de la masculinité, en fonction de leur contexte socio-historique.

Il serait possible de développer une cartographie de ces résistances, et de cerner ce qui dans un contexte socio-historique précis reste source de résistance et ce qui devient objet de critique. On peut noter que bon nombre des études masculines contemporaines, critiques des rapports de genre, continuent d'être marquées par un évitement de la question de l'oppression des femmes (Hanmer, 1990). Des chercheurs préfèrent explorer les « masculinités » (où le multiple leur sert à rendre invisible le commun structurel et où la masculinité « subordonnée » les passionne plus que la masculinité opprimant les femmes) et la vie psychique et affective masculine (redéfinie à travers les notions d'aliénation masculine et de rôle de sexe subi). Ils préfèrent également investir de façon académique et dépolitisée les rapports de genre, car ceci est synonyme de reconnaissance par les pairs et l'institution et d'économie psychique et intellectuelle pour les chercheurs (Collinson et Hearn, 2001 ; McMahon, 1993). De l'attachement de Mill… à l'hétérosexualité concrète dont il bénéficiait – le fait qu'il voulait pouvoir continuer à bénéficier du travail domestique et intellectuel d'une femme tout en défendant l'émancipation des femmes hors de l'esclavage conjugal – à l'analyse différentialiste développée par Welzer-Lang sur « le propre et le rangé » (Welzer-Lang, 1993) et le double standard asymétrique épistémologique (Welzer-Lang, 2004), au silence prédominant des auteurs contemporains sur l'hétérosexualité en tant qu'institution de l'oppression des femmes… la lecture diachronique du positionnement anti-masculiniste désincar-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

né invite à dégager sous forme d'hypothèse un nœud commun à ces résistances masculines « bienveillantes » : l'impensé de l'hétérosexualité basé sur la continuation d'un différentialisme théorique[34].

Les relectures synchroniques et diachroniques du positionnement anti-masculiniste désincarné font émerger un nœud central de la résistance masculine : les hommes restent attachés à l'hétérosexualité ainsi qu'à un sentiment moral homogène. Les tenants de cette position continuent d'ignorer et de disqualifier le point de vue féministe lesbien et/ou lesbien radical dans la mesure où ces analyses de l'hétérosexualité dévoilent la façon dont structure et subjectivité font aujourd'hui système. Le rejet de ces grilles de lecture et de leur problématisation spécifique des rapports de genre révèle alors l'aporie propre au positionnement anti-masculiniste désincarné : le refus de penser le « je » en lien avec la structure, le refus de penser les pratiques personnelles et collectives qui constituent la masculinité, le refus de percevoir la construction sociopolitique de « l'intimité »… tous ces refus contribuent à produire des impensés dont la fonction est de limiter la portée de la critique féministe. Le bénéfice qu'en retirent ces hommes est, entre autres, constitué d'un maintien loin-de-soi de certaines implications des analyses féministes : le fait de s'intégrer soi comme faisant profondément et structurellement partie du problème, ces hommes semblent le vivre comme incompatible avec l'engagement anti-masculiniste, car on ne pourrait *et* faire partie du problème *et* vouloir contribuer à sa résolution. Adopter une perception de soi qui est négative et positive et qui oblige avant tout à déplacer la question vers les pratiques masculines, dont les siennes, et leurs conséquences politiques sur la vie des autres semble alors devenir synonyme de psychologisation, de dépolitisation, de culture chrétienne/stalinienne de culpabilité (Thiers-Vidal, 2004). L'énoncé qui affirme que les hommes sont conscients de dominer les femmes invite alors à déplacer la grille de lecture vers un registre de responsabilité politique collective – corrélée à son appartenance sociopolitique à un groupe social – et à quitter le registre moral de l'honneur masculin.

4. Anti-masculinisme *incarné*

Dans ce modèle, les hommes ont adopté une éthique anti-masculiniste incarnée, sur un modèle féministe radical. Ils s'opposent à l'oppression des femmes et reconnaissent qu'ils sont activement impliqués dans (et bénéficiaires de) cette oppression. Contrairement à ceux qui adhèrent au positionnement anti-masculiniste désincarné, ils ne cherchent pas à sauvegarder la masculinité en la distinguant d'une virilité aliénante. Reprenant l'analyse abolition-

[34] On peut rapprocher cette modalité du mode de conceptualisation « Identité 'sexuée'. Référence principale : le genre » analysé par Nicole-Claude Mathieu, conceptualisation selon laquelle « il faut en quelque sorte aménager ou visibiliser les deux cultures, mais on aura toujours deux sexes et deux genres » (Mathieu, 1991, p. 241).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

niste du genre, ils prônent l'abolition de la masculinité, « la fin de la masculinité », ils refusent de continuer à agir comme des hommes (Stoltenberg, 1990), tout en reconnaissant simultanément qu'ils sont construits sociopolitiquement comme membres du groupe oppresseur. Ils reconnaissent ainsi que la position vécue masculine est une position vécue spécifique, celle d'oppresseur, et que celle-ci est, entre autres, source de limitations épistémologiques structurelles dans l'analyse et la lutte contre l'oppression genrée (Sundberg, 2004 ; Thiers-Vidal, 2002). Or, l'éthique adoptée est très probablement le fruit de nombreuses tensions psychiques, affectives et sociales, ainsi que de confrontations avec des féministes qui ont permis à ces hommes d'intégrer de façon plus incarnée l'anti-masculinisme à leur éthique. Il est peu probable que ces hommes aient pu percevoir de façon accrue le vécu opprimé des femmes sans éprouver des sentiments de culpabilité plus ou moins paralysants (Kahane, 1998) et sans altérer de façon sensible leur image de soi. Aussi, l'énoncé féministe qu'ils sont conscients de dominer les femmes restera probablement difficile à recevoir : d'une part, ces hommes auront tendance à minimiser leur propre domination consciente des femmes (actuelle et passée) par souci égoïste de conserver une image positive de soi, et de survaloriser leur propre parcours et actes critiques. D'autre part, ils tiendront à percevoir la réalité masculine concrète (collègues, amis, famille) de telle façon à ce que celle-ci ne soit pas trop sombre, trop violente à vivre afin qu'ils puissent maintenir des liens au sein d'un réseau androsocial. Or reconnaître l'aspect conscient et désiré de cette domination contribue grandement à noircir le tableau, à remettre en cause ce qui fonde leur identité et communauté de pairs tout en offrant des outils d'action plus pertinents.

Ce type de positionnement incarné reste à mon avis extrêmement rare et ce, dans la mesure où il est nécessairement le fruit des interactions entre féministes radicales matérialistes et hommes anti-masculinistes. Il peut avant tout être retrouvé dans les écrits de John Stoltenberg – qu'on pourrait ici rapprocher de la tradition spécifiquement interactionniste qu'est la sociologie dramaturgique initiée par Erving Goffmann (Prus, 1996, p. 78-82), Stoltenberg étant également metteur en scène – pour lequel « l'identité sexuelle masculine est une construction sociale et politique qui est inextricablement liée à la suprématie masculine » (1990, p. 5). Analysant l'éthique « violeur », il décrit l'interaction identitaire basée sur l'oppression de la façon suivante : « La désintégration du sens de soi de la victime est, pourrait-on dire, un prérequis à l'intégration du sens de soi du violeur – une dynamique qui est répétée chaque fois que quelqu'un agit selon la structure éthique de l'identité sexuelle masculine » (1990, p. 23). L'identité de genre masculine est ici structurellement corrélée à des pratiques oppressives envers les femmes, et Stoltenberg met en particulier l'accent sur celles qui sont liées à l'hétéro-sexualité : viol, réification sexuelle, coït, contrôle des corps féminins. Révélateur de cette approche anti-masculiniste *incarnée*, Stoltenberg met l'accent sur les

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

liens entre des actes individuels et leurs conséquences politiques sur d'autres :

> « L'acte n'a pas été effectué par lui, mais dès qu'il en achète une documentation, il devient quelqu'un pour lequel cela a été effectué, quelqu'un dont l'intention a été exprimée collectivement et agit dans cet acte original, particulier. Le fait de savoir qu'il partage cette intention avec d'autres hommes – une classe de consommateurs qui est située similairement, viscéralement autant qu'éthiquement, vis-à-vis de la personne mise en image – est en fait un élément signifiant dans le plaisir qu'il reçoit » (1990, p. 50-51).

Cette approche incarnée reste par ailleurs profondément politique et ne privilégie pas les douleurs masculines par rapport à celles qui sont infligées aux femmes : « D'une façon ou d'une autre, chaque homme apprend durant sa vie à adapter son entière sensibilité érotique, émotionnelle et volitionnelle afin de devenir un propriétaire – contrairement aux femmes, qui seront possédées » (1990, p. 69). Finalement, Stoltenberg met l'accent sur les pratiques et les choix des hommes, et la nécessité de se remettre personnellement en question : « L'identité sexuelle masculine est construite à travers les choix que nous faisons et les actions que nous entreprenons […] Nous devons changer le cœur de notre être. Le cœur de notre être doit aimer la justice plus que la masculinité » (1990, p. 185).

Il est ici important de noter que John Stoltenberg a développé sa réflexion en étroite interaction avec Andrea Dworkin, avec laquelle il cohabitait et discutait tous ses écrits (Stoltenberg, 1994). Il est également important de noter que celui-ci investit cette question à partir d'une non-hétérosexualité, ce qui l'amène de fait à ne pas considérer ce qui de sa propre position vécue relève de la domination des femmes (Communication personnelle). Comme cela a été relevé, il considère par contre dans ses écrits la façon dont les gays peuvent nourrir leur masculinité ainsi que les rapports de genre, notamment à travers leur usage de la pornographie.

Une lecture synchronique de ce type de positionnement à partir de l'énoncé féministe de conscience invite à considérer la façon dont les hommes peuvent intégrer à leur subjectivité le fait de remettre en cause ce qui a fondé et continue de fonder leur façon de se percevoir et de percevoir les autres : ils appartiennent à un groupe social dont l'existence est entièrement fonction du fait d'opprimer les membres d'un autre groupe social. Si les hommes qui adoptent une éthique anti-masculiniste désincarnée sont motivés, entre autres, par le fait d'améliorer leur propre bien-être à travers la lutte contre l'aliénation masculine considérée comme source de souffrance, d'isolement affectif, de communication appauvrie… ceux qui tentent d'adopter un positionnement anti-masculiniste incarné sont plutôt motivés par un désir de justice (Stoltenberg, 1990) et/ou un rejet de l'injustice. Ceci peut à son tour être alimenté par le fait d'avoir vécu personnellement – en tant que témoin

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

affecté, ou en tant que victime directe – des violences masculines domestiques ou publiques : violences paternelles, conjugales, institutionnelles, hétérosexuelles. Ce vécu personnel a permis, d'une façon ou d'une autre, que ces hommes problématisent leur identification à la masculinité comme source positive du sens de soi : la violence d'un père, la souffrance et la résistance d'une mère ou d'une sœur, la lutte féministe d'une amie ont, d'une part, rendu incomplète la rupture empathique – propre à l'adoption de l'identité masculine – avec les membres du groupe social opprimé et, d'autre part, rendu conflictuel le rapport au soi masculin et à ses pairs. Lorsque ces hommes adoptent de façon progressive une grille de lecture féministe radicale, ils peuvent réorganiser leur façon de percevoir ces vécus à l'aide d'un cadre structurel et politique. Dans ce cadre, accueillir – même avec difficultés – cet énoncé féministe de conscience permet d'analyser plus avant ses actes personnels, ainsi que ceux des autres hommes, avec un nouvel élément de lecture : repérer chez soi et les autres hommes les indices de cette conscience, comprendre comment cette conscience émerge et est supprimée, analyser le rôle de cette conscience dans l'agir des hommes, mettre l'accent sur l'agir stratégique envers les femmes… Les hommes investiront de façon plus ou moins incarnée ce positionnement anti-masculiniste, selon le degré avec lequel ils auront adopté cet énoncé que les hommes sont conscients de dominer les femmes : celui-ci les oblige en effet à thématiser l'agentivité masculine qui, paradoxalement, est peu pensée dans de nombreuses études masculines de la masculinité et du genre. Or, lorsque ces hommes intègrent la dimension de l'agentivité masculine, ils cessent de percevoir les analyses féministes radicales matérialistes comme particulières, spécifiques à une position vécue d'opprimée et qui ne laisseraient comme « choix » que la reprise mimétique, ou l'adoption d'un agenda propre (Welzer-Lang, 1996). À partir de cet énoncé, il devient en effet possible de redéployer le sens féministe à partir de sa position vécue d'oppresseur.

D'un point de vue diachronique, ce type de positionnement invite à interroger ce qui rend possible une telle rupture théorique, politique et personnelle avec la masculinité. L'idée de devenir « un traître de sa classe de sexe » (Stoltenberg, 1990) est récente et semble redevable à plusieurs faits sociohistoriques : d'une part, et principalement, la lutte théorique et pratique des féministes radicales a permis de penser la réalité genrée comme une construction sociopolitique et a donc éliminé le naturalisme différentialiste de l'analyse des rapports de genre. Ensuite, la capacité effective des femmes à transformer la réalité en imposant des rapports de force collectifs et individuels, publics et privés contre les hommes a créé et continue de créer des contextes vécus innovants pour les hommes, et ce, de l'enfance, via l'adolescence, à l'âge adulte. Ces contextes vécus incitent ces hommes à douter, à s'interroger et à chercher à comprendre ce qui auparavant semblait aller de soi, donc à chercher des grilles de lecture et d'analyse qui peuvent répondre à leurs interrogations. Si peu d'hommes s'orientent vers les analy-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ses féministes radicales matérialistes, certains le font et y trouvent les éléments nécessaires pour comprendre et transformer politiquement leur vécu. Ensuite, la plus grande visibilité et présence de subjectivités et de pratiques non hétérosexuelles contribuent à ouvrir le champ des possibles et à rendre envisageables d'autres façons de se positionner intimement dans les rapports de genre, donc d'autres façons d'être humain dans un contexte genré, notamment à travers l'homosexualité et le célibat (Wittig, 2001). Finalement, les remises en cause théoriques et pratiques matérialistes radicales des rapports de « race » et de classe ont contribué non seulement à dénaturaliser mais également à dé-psychologiser les rapports de pouvoir et fournissent ainsi un contexte plus favorable pour que les hommes puissent adopter une grille d'analyse féministe matérialiste radicale. La possibilité de comparer – même de façon limitée – les axes de pouvoir fait en effet émerger la similarité proprement politique des dynamiques propres à chacun de ces axes.

Il semble en effet qu'une génération après la deuxième vague féministe, il soit devenu possible/préférable pour des hommes d'adopter – même partiellement, sélectivement – des grilles d'analyse que des hommes de la génération précédente ne semblaient pas pouvoir/vouloir adopter – autrement dit, il semble que les « limites de la conscience claire » se soient déplacées pour certains hommes. En témoignent par exemple les échanges informels sur certaines listes de discussion et au sein de certains rassemblements d'hommes anti-masculinistes. Il a ainsi été possible en 2003, au sein d'un groupe d'une vingtaine d'hommes libertaires âgés de 20 à 35 ans, d'aborder différentes thématiques en intégrant systématiquement et conjointement deux dimensions : une parole qui part du « je » et qui intègre le fait que ce « je » – qui est constitué d'un « nous » oppresseur – est avant tout un « je » oppresseur. C'est-à-dire exactement le versant masculin des dynamiques de discussion au sein des groupes de conscience non-mixtes féministes. Certains hommes semblent donc pouvoir intégrer cette dimension incarnée, même si elle est souvent précaire et temporaire et qu'elle continue de coexister avec des éléments d'une vision désincarnée – ce qui confirme l'hypothèse formulée d'une coexistence des différents positionnements éthiques selon les champs d'application.

Les lectures synchroniques et diachroniques de ce dernier type de positionnement, à l'aune de l'énoncé féministe de conscience, confirment sa forte valeur heuristique. C'est peut-être précisément dans la mesure où cet énoncé est contre-intuitif du point de vue masculin qu'il importe de le considérer avec d'autant plus d'attention. La contre-intuitivité de l'énoncé – la résistance qu'il rencontre aujourd'hui de la part des hommes, comparée au positionnement masculiniste explicite – révèle la doxa contemporaine de « l'égalité déjà-là » (Delphy, 2004) qui empêche de penser une oppression qui perdure, malgré les modifications législatives et sociétales des dernières décennies. Elle révèle également ce qui pourrait être le nœud d'un « sens » masculin contemporain, basé sur un différentialisme naturaliste hétérosexuel : la

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

conviction que l'oppression est exercée « malgré soi », « à l'insu de son plein gré ». C'est-à-dire la conviction de nombreux hommes que les rapports de genre contemporains sont avant tout dus, d'une part, à la persistance de mentalités, de pratiques, d'institutions du passé qui pèseraient de leur lourdeur et, d'autre part, à l'influence de dynamiques intra- et inter-psychiques fondamentalement dues à une socialisation familiale « déformatrice ». Se dégage ainsi un nœud idéologique masculiniste qui consiste à promouvoir la neutralité axiologique du masculin et de la masculinité, qui seraient d'une certaine façon *parasités* par des dynamiques inégalitaires – dues par exemple à d'autres dynamiques de pouvoir, dont celle de classe (Dejours, 1988) – qu'il suffirait d'éliminer pour produire une masculinité authentique, non oppressive. À l'opposé de cette doxa, le positionnement anti-masculiniste incarné propose d'abolir la ressource identitaire masculine – « de mettre fin au genre tel que nous le connaissons » (Ridgeway, 2000, p. 110) – à travers une transformation des pratiques, en particulier hétérosexuelles, des hommes vis-à-vis des membres du groupe social opprimé. Cela exige, entre autres, de la part des hommes qu'ils fassent le deuil d'une perception positive de soi et de leurs pairs, qu'ils reconnaissent le caractère épistémologiquement limité et biaisé de la position vécue masculine et qu'ils acceptent de se vivre sur un mode dissocié, contradictoire, décentré et structurellement illégitime[35].

[35] On peut rapprocher cette modalité du troisième mode de conceptualisation analysée par Nicole-Claude Mathieu : « Identité 'de sexe' (de classe de sexe). Référence principale : hétérogénéité du sexe et du genre ». Selon cette conceptualisation, « l'homosexualité [est envisagée] comme une attitude politique (consciente ou non) de lutte contre le genre hétérosexuel et hétérosocial qui fonde la définition des femmes et leur oppression » (Mathieu, 1991, p. 260).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE V

Socialisation masculine

1. Position vécue masculine

Une façon d'accueillir les énoncés présentés ci-dessus passe par une relecture de la socialisation des dominants : de quelle façon les humains deviennent-ils des dominants, se masculinisent-ils, investissent-ils une position vécue masculine ?

Au préalable, il est nécessaire de présenter ce que j'entends par « position vécue masculine ». L'analyse féministe matérialiste des rapports de genre révèle que les hommes exploitent la force de travail des femmes (Delphy), s'approprient les corps des femmes (Guillaumin), monopolisent les armes et les outils au détriment des femmes (Tabet), domestiquent la sexualité des femmes et exploitent les capacités reproductives des femmes (Tabet), hétérosexu-alis-ent les femmes (Wittig)… ainsi qu'ils contrôlent la production du savoir (Le Dœuff, Mathieu). Ces pratiques masculines inter-reliées créent et maintiennent deux « classes de sexe ». Ces « classes de sexe », les hommes et les femmes (dont les principes organisateurs respectifs sont la masculinité et la féminité) sont des groupes sociaux opposés et mutuellement constitués : l'un ne peut exister sans l'autre et le lien fondateur de ces classes est celui de l'oppression d'un groupe social par l'autre. Or, ces groupes sociaux opposés sont évidemment constitués d'agents humains qui, soit exercent et bénéficient de ces pratiques oppressives, soit les subissent et sont lésés par elles. L'analyse féministe matérialiste considère qu'il s'agit là de pratiques structurées, autrement dit que ces pratiques masculines ont un caractère non aléatoire, homogénéisé et qu'elles font système. Cela implique que certains agents humains ont progressivement, à travers le temps et l'espace, et de façon collective, organisé et institutionnalisé la marge d'action des humains de façon à ce que certains soient autorisés à, aient la capacité de se servir d'autres pour satisfaire leurs désirs et leurs besoins (il n'est évidemment pas possible d'identifier des « besoins et désirs » de façon non-sociale, puisque ceux-ci sont eux-mêmes constitués, formés à travers la socialisation humaine genrée). Certains agents humains ont donc progressivement pris le pouvoir sur d'autres agents humains : ils se sont octroyé le droit – et ont inscrit dans les lois régulant les pratiques humaines – de contrôler d'autres agents humains afin d'augmenter leur bien-être matériel et mental. Il en ressort logiquement que « la position des femmes est structurellement différente de celle des hommes et les réalités vécues des vies des femmes sont profondément différentes de celles des hommes » (Hartsock, 1987, p. 158).

Or, il existe évidemment d'autres axes de prise de pouvoir de certains agents humains sur d'autres, notamment ceux de classe, d'âge et de race. L'axe de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

genre est donc un axe parmi d'autres et co-existe, est inter-relié à ces autres axes de pouvoir. De ce point de vue, avec Dubar, on peut affirmer que « l'identité n'est autre que le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et les institutions » (*in* : Dubar, 1991, p. 111). Il n'existe donc pas d'agents humains dont les pratiques et subjectivités sont uniquement structurées selon un seul axe, puisque les agents humains se situent toujours à l'intersection de différents axes de prise de pouvoir (Tietjens Meyer, 2000) qui peuvent, soit, conjonction minoritaire, se cumuler en hyper privilèges (masculinité, bourgeoisie, majorité, blancheur) soit, conjonction majoritaire, se cumuler en hyper préjudices (féminité, prolétariat, minorité, couleur) soit, conjonction intermédiaire, se contrecarrer (féminité, bourgeoisie, majorité, couleur)[36]. Selon l'analyse féministe matérialiste, il est possible d'identifier des pratiques constitutives d'un axe de genre qui sont structurellement différentes des autres pratiques oppressives. Elle isole ainsi analytiquement des pratiques qui ont une cohérence interne, forment une dynamique propre et donnent lieu à des configurations matérielles-subjectives de genre. La notion de configuration est liée à « une anthropologie de l'interdépendance humaine, qui considère les individus avant tout comme des êtres sociaux pris dans des relations d'interdépendance, occupant des places dans des réseaux de relations d'interdépendance et, du même coup, possédant des capitaux ou des ressources liées à ces places ainsi qu'à leur socialisation antérieure au sein d'autres configurations sociales » (Lahire, 1995, p. 37). La « position vécue masculine » fait donc référence à une configuration matérielle-subjective spécifique, celle qui caractérise la classe des agents humains ayant pris le pouvoir selon l'axe de genre. Il serait donc, selon l'analyse féministe matérialiste, toujours possible d'isoler analytiquement ce qui dans la « position vécue » des humains relève de l'axe de genre à côté de ceux de race, d'âge ou de classe. Réciproquement, on peut donc dire qu'il n'est pas possible d'analyser scientifiquement les positions vécues humaines sans systématiquement y intégrer la dimension de genre.

Le choix de la notion spécifique de « position vécue » – et non celles de « point de vue », « positionnement », « perspective » – correspond par ailleurs à une tentative de traduire la notion anglaise de *standpoint*. Cette notion a été reprise et repensée par des épistémologues féministes anglo-

[36] Un exemple intéressant de l'interaction des différents axes constituant l'intersectionalité vécue est notamment attesté dans l'analyse des formes de résistance collective à la prolétarisation : cette résistance peut en effet conduire à un renforcement des relations patriarcales (Avdela, 2006). Résister en tant que femme à la prolétarisation peut donc être « paradoxalement » source d'oppression genrée renforcée.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

américaines – notamment Nancy Hartsock, Dorothy Smith, Hilary Rose puis, entre autres, Sandra Harding et Patricia Hill Collins – à partir des réflexions marxistes sur le lien entre la position de classe du prolétariat et sa perception spécifique de la réalité capitaliste (Tanesini, 1999). Selon Marx et Engels, « Les individus sont tels qu'ils expriment leur vie. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production – autant avec ce qu'ils produisent que la façon dont ils produisent. Le caractère des individus dépend ainsi des conditions matérielles déterminant leur production » (in : Hartsock, 1987, p. 160). Cette formulation synthétique pointe deux éléments interconnectés : d'une part, la primauté des conditions matérielles dans lesquelles les humains produisent des biens, d'autre part, le lien de causalité entre ces conditions matérielles et la subjectivité des humains. Les discussions féministes sur l'épistémologie du *standpoint* ont en effet confirmé qu'il était nécessaire de ne privilégier aucune dimension *au détriment* de l'autre. D'une part, si l'on privilégie la dimension de la subjectivité – à travers l'accent mis sur « l'expérience subjective partagée de l'oppression » (Rose, 1983, p. 88), « notre expérience en tant que femmes » (Smith, 1988, p. 78) – on suppose un lien immédiat, donné entre position objective et vécu subjectif. Or, il semble raisonnable de reconnaître qu'une même position objective de genre peut donner lieu à des vécus subjectifs différents voire opposés. Comme l'argumentent Stanley et Wise – il est nécessaire de reconnaître que « les femmes ne partagent pas les mêmes expériences – *les formes matérielles de nos oppressions diffèrent* » (1983, p. 172 ; accentuation des auteures). D'autre part, si l'on privilégie la dimension structurelle, on se coupe de la possibilité d'inclure dans la réflexion l'interaction entre subjectivité et pratiques et on risque de retomber dans une analyse désincarnée des rapports de genre qui ne permet pas de comprendre les dimensions subjectives d'intérêt, de motivation et de volonté dans la reconduction masculine des pratiques oppressives (Connell, 1987).

La notion de « position vécue » semble donc particulièrement intéressante car elle articule les dimensions matérielles et subjectives. Elle respecte la centralité de la dimension matérielle – les pratiques – à travers le choix du substantif « position » – comme le postule l'analyse féministe matérialiste qui réfute toute forme de naturalisme, de biologisme et de psychologisme (voir : Étude exploratoire). Elle n'exclut pour autant pas que des subjectivités divergentes puissent exister – entre autres du fait des différences culturelles, historiques, psychiques – et ce, même lorsque les humains occupent une identique position matérielle de genre, d'où le choix de l'adjectif « vécue ». De cette façon, cette notion postule que le vécu subjectif est avant tout fonction de et déterminé par la position matérielle occupée. La notion de « position matérielle » renvoie à son tour à l'organisation sociale des pratiques nécessaires au maintien et à la reproduction de la (qualité de) vie des humains : dans le cadre de l'axe de prise de pouvoir de genre, cette organisation consiste à obliger les membres du groupe social des femmes à produire

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

– gratuitement – des biens selon le mode de production domestique (Delphy, 1998, 2001). Afin d'assurer cette exploitation de la force de travail des femmes – *nexus* matériel des rapports de genre – les hommes ont mis en place un nombre d'institutions genrées consolidant la dépendance personnelle des femmes. Ils monopolisent les outils complexes et les armes[37] ; ils dépossèdent de façon collective et individuelle les corps des femmes afin de domestiquer et d'exploiter leurs capacités reproductives ; ils produisent des subjectivités féminines telles que celles-ci s'attachent affectivement aux hommes ; ils excluent les femmes des lieux de pouvoir sociétaux (vie politique, « économique », intellectuelle) ; ils ont longtemps interdit formellement aux femmes d'accéder librement à des ressources économiques et ils infligent des violences physiques, psychologiques et sexuelles aux femmes…

Ces institutions inter-reliées donnent forme à une structure sociale, celle du patriarcat. L'utilité même d'une structure sociale est non seulement de fixer et de consolider les rapports sociaux mais également de rendre les interactions oppressives micro- et méso-sociales plus économiques pour les hommes en termes d'efforts à fournir pour obtenir des gains. L'idée d'économie psychique – qui n'est pas nécessairement pleinement consciente – peut, par exemple, être abordée à travers l'effet interactionnel produit par la perception d'une position de pouvoir sur une situation.

Dans une expérimentation en psychologie sociale, Richeson et Ambady ont ainsi essayé de vérifier de quelle façon la perception d'une position de pouvoir atypique (une femme Noire occupant une position hiérarchique vis-à-vis d'une femme Blanche) limitait les attitudes racistes « automatiques » de la part de femmes Blanches, autrement dit, « la façon dont les hiérarchies de pouvoir situationnel servent à renforcer la stratification sociale existante » (Richeson et Ambady, 2003, p. 177). Or, leur étude conclut qu'une telle inversion atypique influence de façon positive les attitudes racistes des femmes Blanches :

> « Les participants qui anticipaient d'occuper une position de pouvoir relativement basse dans une interaction interraciale généraient des attitudes qui étaient moins biaisées, en comparaison avec les individus ayant un rôle puissant, et ceux anticipant des interactions entre personnes de même race. Donc, autant la démographie de l'interaction anticipée que les rôles respectifs des participants, avaient un impact sur les attitudes raciales automatiques » (2003, p. 181).

[37] Lorsqu'on articule l'analyse de Tabet avec l'analyse interactionniste, le statut sociologique des armes-outils et des outils complexes prend une dimension supplémentaire, puisqu'on peut les éclairer comme des « substituts des symboles, des normes et des règles dans la stabilisation et la totalisation du social. En un sens […] les objets sont beaucoup plus efficaces pour contraindre les actions et pour faire tenir ensemble la société que les entités traditionnellement évoquées par les sociologues (normes, règles, etc.) » (Quéré, 1997, p. 13).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Cette recherche permet de reconsidérer l'importance que revêtent les situations asymétriques concrètes, d'où l'importance pour les dominants de maintenir les dominés hors de ces situations (pensons notamment au « plafond de verre »). Si une situation inversée – comme celle qui avait été créée par cette expérimentation en psychologie sociale – influence positivement les attitudes et préjugés des dominants envers les dominés, il semble logique d'assumer que le maintien des dominés hors des situations de pouvoir, non seulement influence « négativement » (du point de vue féministe) les subjectivités dominantes, mais surtout leur permet de ne pas remettre en cause leurs attitudes et préjugés, donc leurs privilèges, d'où l'économie psychique réalisée.

> « Vu l'ampleur de la corrélation entre pouvoir situationnel et statut de groupe socioculturel […], les résultats actuels suggèrent que *l'arrangement de pouvoir situationnel le plus probable* pour les membres de groupes stigmatisés et non-stigmatisés pendant des interactions intergroupes *sert à renforcer les préjugés raciaux*. De la même façon que les biais cognitifs de personnes puissantes perpétuent les différences de statut de groupe pendant les interactions intergroupes, les résultats actuels suggèrent que *les attitudes automatiquement générées par les personnes puissantes soutiennent également de façon écrasante la stratification sociale* » (Richeson et Ambady, 2003, p. 182 ; mon accentuation).

Autrement dit, il importe de reconnaître qu'à travers les situations asymétriques « la dialectique entre structures sociales médiatisées par des interactions concrètes et la formation d'un 'soi' individuel est constante » (De Queiroz et Ziolkovski, 1994, p. 40). Assez logiquement, les humains formés à occuper une telle position vécue agissent avant tout de façon à pouvoir maintenir et renforcer cette structure inégalitaire. Ils appuient des normes légales, comportementales et morales qui leur profitent et ils restreignent la marge de manœuvre politique des femmes. Ils rendent ainsi plus facile, moins coûteux l'exercice quotidien de la domination. Ces lois produisent un régime pensé, prévu, calculé de domination dont l'effet est, entre autres, que « l'on parle rarement de domination au sujet de ce que l'on possède déjà » (Wittig). Or ce que les hommes possèdent déjà, en tant que groupe social, c'est cette position vécue de domination stabilisée par la structure sociale. Les énoncés féministes matérialistes cités permettent donc de comprendre, non seulement que le « nous » masculin qui agit, existe grâce à cette structure, mais surtout qu'il ne peut agir qu'*à partir de* cette position au sein de cette structure. Les attitudes pratiques d'usage multiple des femmes par les hommes autant que les attitudes pratiques de résistance éventuelle à cet usage, sont fonction de cette structure. Les actes masculins sont donc toujours déterminés : non seulement parce que les hommes incarnent cette structure de par la subjectivité investie mais également parce que, lorsqu'ils agissent, ils bénéficient des privilèges produits par cette structure (liberté et sécurité

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

de mouvement, liberté et reconnaissance de parole, accès prioritaire au marché du travail rémunéré, mise à disposition affective et sexuelle d'humains, monopole sur certaines sphères de vécu…) – ce qui représente une économie cruciale de leur dépense d'énergie dans l'obtention de biens.

Cette « détermination » peut être décrite à l'aide de l'image du champ aimanté : la structure sociale masculiniste que les hommes ont construite organise le champ de tension que représente la recherche de satisfaction des besoins et envies masculins – qui sont eux-mêmes construits et ce, de façon à ce qu'ils enracinent quasi corporellement l'oppression des femmes, par exemple, à travers l'adhésion masculine à l'hétérosexualité – au sein d'une société, de façon à ce que les hommes (et leurs intérêts) bénéficient d'une attraction plus forte. Cette plus forte attraction résulte du fait que les femmes leur servent d'économiseurs, de fournisseurs et de protecteurs d'énergie et souffrent donc elles-mêmes d'une répulsion permanente dans la recherche de satisfaction de leurs propres besoins et envies. Or ce champ est en permanence ré-aimanté par les actes masculins (quelle que soit leur étendue), afin qu'ils puissent continuer à bénéficier de ce champ de tension, tandis que les actes anti-masculinistes, en particulier les actes féministes, le contrent. Ces actes féministes ont en effet pour but d'interférer dans ce champ de tension afin d'en modifier les « lois » d'attraction-répulsion.

En imposant aux hommes des limites dans l'usage reproductif des femmes (droit à la contraception et l'avortement), ceux-ci voient diminuer leur capacité à contrôler les parcours de vie des femmes. Celles-ci ont ainsi la possibilité d'organiser leurs parcours de vie en fonction d'autres envies et intérêts que ceux des hommes. De même, en imposant aux hommes des limites dans leur usage corporel des femmes (droit à l'intégrité physique), ceux-ci voient diminuer les facilités de satisfaction « sexuelle » et se voient contraints de « négocier » désormais cette satisfaction. De même, en imposant aux hommes des limites dans leur usage domestique des femmes (droit au divorce ; droit au travail non-domestique), ceux-ci se voient contraints de modérer leurs exigences sous risque de perte – momentanée – des bénéfices domestiques. Dans la mesure où ces « lois » modifient à grande échelle les rapports de genre, elles réduisent le champ d'action oppressif des hommes. Elles font émerger une configuration matérielle-subjective moins « féminine », plus autonome, donc plus résistante face à la recherche masculine de satisfaction de besoins et d'envies. Elles font également émerger des subjectivités féminines qui cherchent à satisfaire des besoins et envies divergents, opposés, insoumis à ceux des hommes.

Si ces « lois » féministes interfèrent et modifient structurellement le champ de tension que représente la recherche de satisfaction de ses besoins et envies, d'autres actes féministes – individuels et collectifs – interfèrent à moindre échelle sociétale. Les pratiques lesbiennes et célibataires, par exemple, créent des interruptions matérielles dans ce champ de tension : les hommes voient échapper à leur emprise des femmes qui, autrement, auraient été

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

sources d'enrichissement domestique. Ces pratiques interrompent également l'évidence naturaliste des rapports de genre, ce qui interfère au niveau des subjectivités genrées. Finalement, les pratiques non-mixtes féministes créent des écrans, des mini-champs de tension opposée qui interrogent la mixité comme mode de vie inégalitaire et contribuent à faire émerger – à petite échelle – des configurations matérielles-subjectives moins soumises aux « lois » d'attraction-répulsion du champ aimanté en fonction des intérêts masculins. L'image du champ aimanté permet également de concrétiser le fait que les actes des hommes bénéficient d'une plus grande capacité d'impact sur la réalité que les actes des femmes : ils s'inscrivent dans un champ de tension qui les accueille, les accélère, les renforce et les encourage fortement.

L'image du champ aimanté permet de concrétiser l'idée que les hommes savent : ils ne peuvent pas grandir, vivre sans savoir que ce champ de tension existe, qu'ils en sont les bénéficiaires et les constructeurs, parce que ce champ « électrise » quotidiennement leur vécu conscient et inconscient. Autrement dit, avec Lahire :

> « La conscience de tout être social ne se forme et ne prend existence qu'à travers les multiples relations qu'il noue, dans le monde, avec autrui. Elle est donc sociale par nature […]. Et il est vrai que toutes les métaphores que l'on peut utiliser pour évoquer l'interdépendance des êtres sociaux restent souvent impuissantes à donner l'image d'êtres sociaux constitués *dans et par* l'interdépendance » (Lahire, 1995, p. 284-285 ; accentuation de l'auteur).

Pour conclure, la configuration matérielle-subjective qu'est la position vécue masculine caractérise un certain rapport existentiel au monde et crée une communauté d'intérêt objective et subjective à travers les autres axes de pouvoir. Cette communauté d'intérêt s'exprime notamment dans le partage d'une vision du monde, autrement dit, « les positions sociales [sont] un déterminant essentiel de la dynamique représentationnelle » (Tafani *et alii*, 2002, p. 59). Les hommes partagent donc des croyances centrales ayant une fonction structurante et stabilisatrice dans leur rapport au monde genré, croyances qui – si elles peuvent avoir des contenus en commun avec celles des femmes – ont une fonction politique spécifique puisqu'elles servent à maintenir en place leur position vécue (ce qui invite à considérer de façon critique la question de « l'adhésion » des dominées à des représentations de domination). D'ailleurs, lorsque les dominants selon l'axe de genre se sentent menacés par une plus grande égalité avec les dominé-e-s selon l'axe de genre, ces dominants « se serrent les coudes ». Autrement dit, « la différenciation intragroupe qui est posée comme l'apanage des groupes dominants intervient dans une moindre mesure lorsque le statut de dominant du groupe considéré est remis en cause par l'évolution perçue des asymétries de genre » (Tafani *et alii*, 2002, p. 84). Lorsque les dominants sentent leur statut

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

menacé, ils accentuent l'homogénéité masculine, donc la différenciation genrée. La position vécue masculine est donc un principe organisateur concret de la vie des hommes.

Il s'agit ici avant tout de retenir le fait que la masculinité est le versant oppresseur d'une configuration matérielle-subjective de genre, qui peut – au niveau des contenus et dynamiques – varier géographiquement, historiquement et culturellement mais qui existe bel et bien malgré ces variations contextuelles.

2. Hétéro-socialisation

2. 1 Socialisation masculine genrée

L'idée formulée par les féministes matérialistes étudiées selon laquelle les hommes sont conscients d'opprimer les femmes peut être « mise en action » à travers une relecture de la thématique de la socialisation masculine. Cette « mise en action » devrait permettre de vérifier la valeur heuristique de cette idée, comme cela a été fait auparavant à travers l'analyse des modalités d'accueil de cet énoncé selon l'éthique adoptée par les hommes. Considérer que les hommes sont conscients de dominer permet-il de mieux comprendre la socialisation masculine ? Que fait émerger cette idée de conscience quant à la socialisation genrée ?

La socialisation masculine peut être définie ici – d'un point de vue extérieur (régime de description) – comme le processus qui consiste à inciter et à former des agents humains compatibles avec une position vécue oppressive au sein d'une structure sociale donnée, celle de genre. Avec cette définition, j'essaie notamment d'éviter l'écueil décrit par Hollander et Howard :

> « La socialisation est néanmoins souvent traitée – non pas comme une réflexion des sources structurelles de l'inégalité de genre – mais plutôt comme une explication en soi. La socialisation genrée est conceptualisée comme étant si profondément ancrée qu'elle persiste à travers toute la vie. Le genre est ainsi, d'un point de vue pratique, toujours traité comme quelque chose d'interne et d'inchangeable » (2000, p. 340).

Autrement dit, – d'un point de vue intérieur (régime d'accomplissement) – la socialisation masculine renvoie au fait que « D'une façon ou d'une autre, chaque homme apprend durant sa vie à adapter son entière sensibilité érotique, émotionnelle et volitionnelle afin de devenir un propriétaire » (Stoltenberg, 1990, p. 69). Les énoncés ci-dessous proposent un lien concret entre structure et agent. Ils posent tout d'abord l'existence d'une structure sociale (le sexage, la domination, le régime, les lois) dont les hommes ont conscience, car ils entretiennent un lien pratique avec cette structure (ils y ont grandi, ils s'y sont formés, ils en tirent des attitudes pratiques et ils en retirent des bénéfices). Les énoncés affirmant qu'il existe une conscience spécifiquement

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

masculine de domination laissent penser que, depuis la naissance, les humains masculins établissent un lien vécu avec cette structure.

> « *Les hommes pourtant le savent parfaitement [qu'il existe un rapport de sexage]* et cela constitue chez eux un ensemble d'habitudes automatisées, *à la limite de la conscience claire*, dont ils tirent quotidiennement, aussi bien *hors* que *dans* les liens juridiques de l'appropriation, des attitudes pratiques qui vont du harcèlement pour obtenir des femmes des services physiques à un rythme ininterrompu […] à l'exercice éventuel de droits de fait contre notre intégrité physique et notre vie » (Guillaumin, 1992, p. 80).

Les humains font donc littéralement connaissance avec les rapports de genre dès la petite enfance et cette « rencontre » même est genrée : les petits humains n'apprennent pas de la même façon.

> « L'interdit plus ou moins rigoureux, imposé dès la petite enfance, de connaître et d'explorer son propre corps (que l'on songe combien, chez nous par exemple, on tolère le petit garçon qui touche son sexe et joue avec, mais non la petite fille qui en fait autant) constitue un élément essentiel dans le modelage de la sexualité féminine, et il excède grandement la question de la virginité » (Tabet, 1998, p. 146).

> « L'apprentissage est précoce et continu des petites filles à servir les autres… et s'accompagne[nt] dans de nombreuses sociétés du constat qu'elles enregistrent, qu'on demande moins (et pas le même genre de choses) aux garçons de leur âge » (Mathieu, 1991, p. 210).

Certains enfants se masculinisent en apprenant sur le mode de l'exploration de soi, de l'autre et de l'environnement, tandis que d'autres sont féminisés en « apprenant » sur le mode de l'imposition et de l'interdiction. Le terme même d'apprentissage n'a donc pas le même sens, les mêmes connotations selon que l'on appartienne aux (futurs) dominants ou aux (futures) dominées. On peut avec Ben S. Bradley caractériser le vécu des bébés comme structurellement marqué – non pas par l'intersubjectivité précoce (la reconnaissance mutuelle de certains types d'intention) ni la symbiose psychologique/interactionnelle – par l'enjeu de l'asymétrie de pouvoir : « un des aspects les plus saillants des événements sociaux auxquels les bébés et nourrissons participent, est que les buts concernés sont les buts des autres. Les parties des enfants dans les interactions sont déterminées pour eux » (Bradley, 1989, p. 73). Notre rapport initial au monde en est donc un de détresse et d'angoisse et de tentatives pratiques pour maîtriser les interactions sociales de façon à ce que nous sentions diminuer cette anxiété. Cette analyse me conforte dans l'idée que les humains apprennent très rapidement, de façon participative, à se situer au sein même de ces rapports de force et de pouvoir dont dépend leur bien-être. Cela permet également d'imaginer la fonction que peuvent avoir les identités genrées, dans la mesure où leur pleine adop-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tion rassure et est source de stabilité sociale pour les jeunes enfants ; cela permet également d'imaginer que la prise de pouvoir selon l'axe de genre peut pour les garçons-en-devenir être une source extrêmement importante de stabilité personnelle objective et subjective, puisque la prise de pouvoir fait sensiblement baisser l'exposition à des interactions non-maîtrisées, donc menaçantes ou potentiellement déstabilisantes. De cette façon, devenir un garçon est une des façons de faire face à cet enjeu « existentiel » qu'est l'angoisse ; l'apprentissage fait à travers ce devenir genré renforce l'idée que les humains élaborent bien une connaissance pratique, une conscience pratique des rapports de pouvoir qui les constituent.

On peut également noter que pour les garçons-en-devenir la socialisation sera un prolongement de cet auto-centrement subjectif, tandis qu'elle sera une rupture pour les filles-en-devenir : ces dernières apprendront en effet progressivement à délaisser leurs propres intérêts pour trouver « satisfaction » dans le fait d'être centrées sur les autres, autrement dit, à définir leurs propres intérêts comme étant soumis à ceux de nombreux autres. « Apprendre » apparaît ici et déjà comme un privilège réservé au groupe social dominant, et semble un terme plus adéquat pour décrire ce qui se passe de ce côté-ci. De l'autre côté, il faudrait au minimum parler d'« être éduquée » pour décrire correctement la dynamique de socialisation : « tandis que les jeunes femmes *étaient éduquées* afin qu'elles sauvegardent leurs réputations et se protègent contre le danger, les jeunes hommes *apprenaient* que les vrais hommes étaient des agents savants en quête de plaisir sexuel » (Holland et Ramazanoglu, *in* : Tabet, 2001, p. 145). On retrouve également cette distinction chez Nicole-Claude Mathieu : « la stratégie de la féminité, *imposée* aux femmes, et de la masculinité, *apprise* aux hommes » (1991, p. 232).

Cela nous permet de définir, de façon intersectionnelle, la socialisation genrée comme la rencontre entre axe d'âge et axe de genre : le contrôle qu'exercent les majeurs sur les mineurs a, entre autres, comme fonction politique d'assurer les conditions leur permettant d'imposer aux enfants une socialisation précise en fonction des positions vécues projetées, envisagées. Dans la mesure où les enfants destinés à occuper une position sociale masculine vont identifier et jouir des bénéfices produits à travers leur socialisation, l'imposition – à proprement parler – concernera avant tout ces enfants destinés à occuper une position vécue féminine, puis les éventuels enfants récalcitrants à occuper une position vécue masculine telle qu'elle est envisagée par les majeurs.

Les nouveaux-nés sont en effet immédiatement catégorisés puis traités différemment selon la position sociale qu'ils vont occuper (Kessler et McKenna, 1978). Un des effets cruciaux de la socialisation hospitalière, familiale, scolaire, médiatique et publique actuelle consiste donc à rendre les enfants conscients de l'existence et de l'étendue des rapports de genre : « l'enfant apprend à connaître l'autre « version » de la réalité sociale, sans toutefois s'y

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

identifier. L'influence […] sera alors une influence toute négative, fondée sur des raisonnements ou déductions pratiques (en acte) syllogistiques du type : 'Les filles font comme ça. Je ne suis pas une fille. Donc je ne dois pas me comporter comme ça' » (Lahire, 2001, p. 16). À ce titre, les exemples de non-conformité infantile au genre sont révélateurs : certains enfants refusent (certains aspects de) cette masculinisation – en tout cas pendant quelques années – et ce, dès leurs trois, quatre ans. Ils refusent les jeux brutaux, préfèrent les jeux de genre opposé, pratiquent le travestisme et préfèrent la compagnie des femmes. Un nombre important de ces enfants non-conformistes – de 60 à 80 % – ne s'hétérosexualiseront d'ailleurs pas ou pas complètement – ce qui atteste de l'importance de l'hétérosexualisation dans le processus de masculinisation. La majorité de ces enfants entameront néanmoins un processus de déféminisation autour de l'adolescence, notamment de par la pression qu'exercent les proches et les pairs (Taywaditep, 2001).

La quasi-intégralité des enfants désignés « mâles » va donc progressivement adopter l'identité masculine – s'identifier à la masculinité – notamment en adoptant eux-mêmes des pratiques de domination vis-à-vis de ce qui sera connu comme l'autre version sociale, l'identité féminine : « dominer l'autre de quelque façon que ce soit constitue un excellent moyen de le mettre à distance et de se protéger de son influence socialisatrice […]. Le rapport de domination implique que celui qui domine ne puisse s'identifier à celui qui est dominé […]. Celui qui est dominé n'est pas perçu en tant que personne pouvant être imitée par ceux occupant une position de domination » (Lahire, 2001, p. 18). La socialisation masculine consiste donc – du point de vue de l'enfant – à sélectionner, de façon de plus en plus exclusive, une source d'identification qui permettra de reprendre à son compte un nombre de pratiques – considérées comme appropriées, propres à cette source – vis-à-vis de soi et des autres. Parallèlement, elle implique également d'affirmer la non-valeur des non-pairs, de les reléguer au statut de non-personnes, d'où l'affirmation de la non-valeur du rapport à ces non-pairs : « la complicité entre hommes repose en bonne partie sur l'insignifiance accordée aux rapports à l'autre sexe » (Duret, 1999, p. 143). Cela n'implique aucunement que ces enfants n'aient pas de sentiments, ne soient pas attachés affectivement à, par exemple, leurs mères, mais, comme le notait déjà Mill : « Comme le fils se croit vite supérieur à sa mère tout en montrant peut-être une certaine indulgence à son égard mais aucun respect réel. Et quel sentiment sublime et royal il éprouve surtout envers la femme à qui il permet de partager sa vie » (*in* : Groult, 1977, p. 109-110). Affirmer la non-valeur, la moindre valeur des non-pairs n'exclut visiblement pas un fort attachement affectif, bien au contraire, puisque pouvoir éprouver certains enjeux de type affectifs, émotionnels deviendra rapidement une des fonctionnalités de l'usage relationnel des non-pairs (pensons aux rapports fortement affectifs que nous pouvons entretenir avec des animaux non-humains « domestiques »). De ce point de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

vue, les femmes constituent donc la première cible de psychologisation de la société (Moulin, 2003, p. 129).

La thèse féministe matérialiste permet alors de postuler, d'une part, que cette dynamique d'identification est de suite caractérisée par une conscience, non pas de la différence, mais de la hiérarchie des positions vécues masculines et féminines et, d'autre part, que les pratiques adoptées par l'enfant seront donc déjà organisées, structurées par cette conscience de domination (voir : Subjectivité idéelle). Comme le note avec une certaine prudence Goffman : « Si supérieure que puisse être la position sociale d'une famille, ses filles pourront y apprendre qu'elles sont différentes des garçons (et qu'elles leur sont quelque peu subordonnées) ; et si inférieure que puisse être la position d'une famille, ses garçons pourront apprendre qu'ils sont différents des filles (et qu'ils leur sont quelque peu supérieurs) » (Goffman, 2002, p. 77). L'enfant qui s'identifie à la masculinité s'identifie donc à une position vécue de domination vis-à-vis des non-pairs et apprend de différentes façons – par un entraînement ou une pratique directe, par une socialisation silencieuse, par une incalculation idéologique-symbolique (Lahire, 2001, p. 21-22) – à devenir un membre à part entière du groupe social masculin. Autrement dit, certains enfants désignés comme « mâles » se masculinisent, se forment pour occuper une position sociale de domination. Ce point de vue permet donc de considérer « la fonction idéologique de l'identité, en rapport avec le maintien de l'ordre établi. Plus qu'une construction individuelle, l'identité serait la résultante des appartenances sociales. Sa fonction sociale serait de maintenir les individus dans des représentations de soi en congruence avec leur position sociale » (Durand-Delvigne, 1990, p. 178). Ceci implique donc qu'ils apprennent – de façon constante et bien rémunérée par les adultes et les pairs mais également par les pratiques même de domination, puisque celles-ci produisent des bénéfices – un nombre d'idées et de valeurs, de compétences et de codes propres à l'exercice de la domination (« le mode d'emploi » mentionné par Nicole-Claude Mathieu).

Les garçons apprennent donc à « organiser » leur subjectivité dans la mesure où une structure et une économie psychiques spécifiques sont requises pour l'exercice de l'oppression des femmes : ils investissent certaines sources et formes de plaisir ; ils mettent en place un ego se nourrissant de certains autres ; ils s'attachent de façon prioritaire à eux-mêmes et aux ego considérés comme égaux ; ils rejettent certains types de liens pouvant altérer cette organisation subjective… Or, cette structure et économie psychiques formeront la subjectivité masculine, facilitant l'exercice des compétences et des codes de domination, contribuant à les rendre automatisés et indissociables du bon fonctionnement même de cette subjectivité.

3. Relecture d'éléments empiriques

L'incarnation progressive par les enfants de cette configuration matérielle-subjective qu'est la position vécue masculine peut être analysée en relisant

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

certaines études sur la socialisation genrée. Le but de cette relecture non-exhaustive consiste donc à proposer une réarticulation de certaines données en fonction de l'hypothèse d'une conscience spécifiquement masculine, et ce dès le jeune âge.

Les travaux de Duru-Bellat et Jarlégan signalent ainsi pour la petite enfance que « les mères encouragent davantage l'autonomie et l'exploration de l'environnement chez les garçons alors qu'elles valorisent plus les comportements d'obéissance, de passivité, de dépendance et de conformité chez les filles. D'une manière générale, les pratiques éducatives parentales sont plus rigides envers les filles » (2001, p. 75). Et, « les parents, aujourd'hui encore, cherchent à développer des qualités différentes selon que leur enfant est un garçon ou une fille ; avec une valorisation plus forte du dynamisme chez les premiers » (2001, p. 85). Les petits garçons saisissent donc, de par la sanction parentale positive ou l'absence de sanction parentale négative qu'ils ont – en tant que garçons – le droit et la possibilité effective de jouir d'une plus grande liberté d'action que les petites filles. Par exemple, en termes de sortie de la vie domestique et de liberté de circulation : « les sorties des filles sont toujours beaucoup plus contrôlées que celles des garçons » ; « elles n'obtiennent que beaucoup plus tardivement que les garçons le permis de conduire » (Battagliola, 2001, p. 187). Bozon et Villeneuve-Gokalp notent de façon similaire que seulement une fille sur vingt, contre un garçon sur cinq jouit d'une liberté totale de sortie avant 18 ans et que « les filles font l'objet d'un contrôle parental accru, parce qu'elles sont soumises à des attentes relationnelles et affectives plus fortes que celles attendues des garçons » (*in* : Moulin, 2003, p. 86). En termes de conscience de domination, cela peut être interprété comme une prise de conscience du fait que – parce qu'ils sont garçons – ces enfants ont plus de droits que les filles, ce qui leur procure une jouissance proprement masculine dans le rapport au monde : la jouissance de l'autonomie d'action et de l'action sur l'environnement. Corrélativement, ces enfants pourront également ressentir une jouissance *politique,* de par le fait qu'ils se rendent compte que les filles ont moins de droits et de possibilités d'action qu'eux et que lorsque celles-ci ont des « droits », ce sont plutôt des devoirs « altruistes », d'où un sentiment comparatif de supériorité.
Duru-Bellat et Jarlégan signalent également qu'« un enfant peut [à l'école] être classé selon son sexe plus de vingt fois par jour, jour après jour […] : l'un des messages les plus fréquents qu'il reçoit est qu'il est avant tout un garçon ou une fille » (2001, p. 76). Les enfants – qui ont à travers leur socialisation familiale déjà pris conscience du fait qu'ils étaient des garçons et non des filles – voient donc confirmer à l'école, avec tout ce que cela implique comme charge d'autorité, qu'une des choses les plus importantes de leur vie est le fait qu'ils sont des garçons. L'école apporte donc une sanction institutionnelle qui vient renforcer la sanction parentale, et les petits garçons ne peuvent qu'y voir une confirmation, un enracinement de la centralité so-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ciétale de leur position vécue masculine. « Tout se passe comme si les garçons étaient, le plus souvent, considérés [par les enseignants] comme des élèves ayant des potentialités certaines leur permettant de moins se mobiliser que les filles […] : ils sont intelligents, ils ont des possibilités indéniables mais ne les exploitent pas toujours faute d'efforts suffisants » (Duru-Bellat et Jarlégan, 2001, p. 76). Les enfants prennent conscience du fait que – parce qu'ils sont des garçons – ils ont des capacités, un potentiel positif, une richesse intérieure qui peuvent être transformés en capital scolaire. Ils apprennent ainsi qu'ils peuvent avoir confiance en eux, que personne ne peut leur enlever leur potentiel, puisqu'il est *en eux* et qu'il dépend de leur action « cultivatrice », à tel point ils en retireront des bénéfices scolaires. Ils apprennent que leur masculinité est synonyme de capital scolaire potentiel, de plus concernant une matière valorisée puisqu'il s'agit ici de mathématiques. En même temps, les garçons prennent conscience – à travers l'attitude des enseignants – du fait que « les filles, elles, atteindraient le même niveau que les garçons grâce à l'attention qu'elles déploient et aux efforts qu'elles fournissent » (Duru-Bellat et Jarlégan, 2001, p. 76). Ils apprennent donc que, contrairement à eux, les filles n'ont pas ce potentiel intérieur quasi « inné », qu'elles ne sont pas douées pour une matière aussi valorisée et que leur réussite dépend – non pas de ce qui est en elles et de leur action « cultivatrice » – mais de leur capacité à recevoir, à intégrer ce que les enseignants proposent. Ils perçoivent donc que les adultes-enseignants considèrent les filles comme des réceptacles à savoir, dans lesquelles les enseignants doivent déverser des choses, importer des compétences pour qu'elles puissent réussir scolairement. Ils prennent donc conscience qu'ils sont plus dans un rapport de réciprocité intellectuelle avec les enseignants, tandis que les filles, elles, sont dans un rapport de dépendance intellectuelle avec les enseignants. Cette dynamique ayant lieu concernant les disciplines scientifiques, mathématiques et techniques, il est facile d'imaginer l'impact positif sur la perception de soi chez ces enfants et sur leur perception négative des autres enfants.

En lien avec la construction évoquée ci-dessus d'une subjectivité masculine, les enfants investissent des pratiques de domination et de privilège masculins. « Les garçons participent davantage à la classe que les filles » ; « une domination de l'espace sonore » [est exercée] par les garçons ; « les garçons interviennent plus facilement pour interrompre le cours d'une séquence » ; ils sont plus familiers de « l'attitude qui consiste à devancer le maître » (Duru-Bellat et Jarlégan, 2001, p. 77-78). Moulin note de façon similaire que « les enfants marquent déjà les rapports sociaux de force et de pouvoir ; les garçons sont inscrits dans des jeux actifs qui demandent de l'espace (le foot par exemple), lieu alors proscrit aux activités ludiques ou professionnelles des filles » (Moulin, 2003, p. 222). Ils bénéficient également des pratiques de domination et de privilège masculins :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Les garçons reçoivent de la part de leur enseignant(e) plus d'informations que les filles » ; « on adresse significativement plus de questions ouvertes aux garçons » ; « les maîtres adressent également plus de feedback aussi bien positifs que négatifs aux garçons » ; « ils sont également plus assistés, plus guidés matériellement dans la réalisation de la tâche » ; « la mixité favorise plus les garçons que les filles » ; « les garçons sont plus souvent affectés aux groupes de haut niveau, bénéficiant ainsi des avantages associés à ce mode de groupement » (Duru-Bellat et Jarlégan, 2001, p. 77-80).

Il est alors peu surprenant de constater avec Loose que les garçons « se manifestent plus individualistes que les filles » (Loose, 2001, p. 65) et que leur fréquentation de l'institution scolaire ne modifie pas structurellement cet individualisme genré[38], ni du côté des garçons, ni du côté des filles. Ils en ressortent donc (après un parcours de CM1 à la première année d'études supérieures) en tendant « à être plus indépendants, plus autonomes et à accorder davantage la primauté à leurs intérêts personnels que les filles […] » (Loose, 2001, p. 65), ce qui – dans le contexte des rapports genrés – décrit bien l'égoïsme proprement masculin.

On peut penser qu'il s'agit-là d'une interaction dialectique qui s'autoalimente et se renforce en boucle : les garçons perçoivent qu'ils sont traités de façon privilégiée par les enseignants et se permettent logiquement d'investir de façon dominante les interactions de classe ; du fait qu'ils perçoivent qu'ils ont le droit d'occuper plus de place que les filles, ils trouvent logique et exigent de recevoir plus d'attention de la part des enseignants qu'elles. Du point de vue de la conscience masculine de dominer, l'espace scolaire est donc un lieu d'apprentissage de la plus grande valeur sociétale de la masculinité et de mise en pratique de cette plus grande valeur. En cela, les contenus d'enseignement (manuels, programmes, exercices, images) restent une source particulière d'apprentissage épistémique et idéologique : « un curriculum caché se transmet aux filles et aux garçons des classes mix-

[38] Loose définit l'individualisme à partir de quatre sous-registres. L'individualisme masculin – le rapport spécifique que les garçons entretiennent à leur environnement – peut alors être décrit à l'aide des trois premiers registres, le dernier ne faisant pas l'objet d'une différence genrée :

- la réalisation de soi, définie comme « ce qui prime […] c'est son propre sort et sa réussite personnelle plutôt que le sort de la collectivité et la réussite collective » (Loose, 2001, p. 58) ;
- l'autonomie, définie comme « [chercher] à disposer de la plus grande liberté d'action et de pensée possible, [choisir] ses propres buts et [prendre] ses propres décisions en étant peu sensible à l'influence sociale » (Loose, 2001, p. 58) ;
- l'indépendance émotionnelle, définie comme « [considérer] que les autres ne sont pas impliqués dans sa vie, et en retour [ne pas se sentir concerné] par la vie d'autrui sauf si elle en est très proche » (Loose, 2001, p. 58).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tes, selon lequel il est « naturel » que le point de vue masculin prédomine, que seuls existent des « grands hommes », créateurs de culture, d'histoire et de vérité sur les hommes et les femmes, leurs qualités, leurs places et leurs rapports » (Mosconi, 1994, p. 231). Cette continuation de l'idéologie masculiniste au sein de l'espace scolaire est facilement compréhensible de par le fait que « le système scolaire est un système où le contrôle est masculin et l'exécution féminine » (Mosconi, 1994, p. 156). Le simple fait que les personnels d'inspection et de direction, par exemple, restent majoritairement masculins ne peut pas être ignoré par les enfants fréquentant l'institution scolaire et les conforte d'autant plus dans l'idée de la suprématie masculine (Mosconi, 1994).

On assiste donc là à l'incarnation progressive par les enfants d'une configuration matérielle-subjective masculine impliquant des pratiques spécifiques de soi et vis-à-vis des autres, pairs et non-pairs. La sphère scolaire ainsi que la sphère domestique sont donc pour ces enfants des lieux où ils peuvent exercer la domination envers les filles, et goûter aux privilèges symboliques et matériels ainsi produits. Un de ces privilèges en matière de subjectivité concerne l'image de soi. Erlich constate ainsi, pour les étudiants de l'enseignement supérieur, que les étudiants masculins s'auto-évaluent avec plus d'indulgence et sont plus persuadés de leur compétence. Ils expliquent leur réussite plus facilement par le don et leurs échecs moins facilement par des incapacités foncières. Logiquement, ils sont plus confiants par rapport aux examens et prennent moins d'anti-dépresseurs. Ils ont également plus confiance en leur devenir, conscients du statut social plus élevé des métiers envisagés (2001, p. 98-99). Ces bénéfices, qui sont des privilèges au vu du décalage genré, laissent également entrevoir un rapport ego-centré au monde : tandis que cette image de soi est foncièrement le fruit des pratiques de domination vis-à-vis des filles de la part des garçons, des parents et des enseignants, ces étudiants préfèrent ignorer cet aspect-là au bénéfice d'une vision individualiste, faussement méritocratique[39]. Pouvant ainsi s'octroyer le mérite de leur réussite, cette dynamique ego-centrée va à son tour alimenter une projection de soi ego-centrée : pour justifier leurs choix professionnels, ils « mettent davantage l'accent sur l'attractivité matérielle, l'aisance financière, organisant leur profession autour des notions de carrière et de promotion » (Erlich, 2001, p. 99).

4. Relecture d'hypothèses explicatives

Les quelques éléments empiriques évoqués contribuent à valider le postulat d'une conscience masculine de domination. Il est en effet difficile de conce-

[39] Pour une étude qui confirme plutôt – dans les limites méthodologiques propres à cette recherche – que la subjectivité « masculine » est marquée par une plus grande croyance en ses propres capacités à produire des effets sur le monde, voir Echebarria Echabe (1992).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

voir la socialisation familiale et scolaire, telle que les éléments empiriques la révèlent, sans supposer dans la subjectivité enfantine un degré de conscience politique des rapports vécus. Les éléments suivants montrent que cette hypothèse est déjà utilisée pour analyser la socialisation scolaire genrée. Les auteurs s'appuient en effet à différentes reprises sur des notions proches de celle de conscience, même si l'objet de conscience n'est pas directement la domination.

En parlant du rapport des garçons au choix d'une filière littéraire, Duru-Bellat et Jarlégan mentionnent que ceux-ci font souvent ce choix « en rejetant les stéréotypes du masculin, du jeune homme soucieux de sa future carrière et qui s'investit à plein dans la compétition scolaire ; ils mettent aussi en avant des préoccupations de fait toutes féminines, à savoir une profession qui laisse du temps pour soi ou pour sa famille » (2001, p. 85). En parlant du comportement scolaire des filles, en particulier leur décrochage de certaines disciplines, Duru-Bellat et Jarlégan mentionnent que « ces résultats scolaires eux-mêmes sont 'produits' par l'élève en fonction de ce qu'il envisage comme orientation » (2001, p. 82) et évoquent la « thèse de l'anticipation » (2001, p. 82). De même, elles notent pour l'entrée dans l'enseignement supérieur que les « garçons de bon niveau se polarisent sur les filières d'élite alors que les filles font des choix plus dispersés » (2001, p. 83). En parlant de la projection de soi dans une profession, elles notent que « la quasi-totalité des filles, dès 16 ans, ont intégré le fait que ce sera à elles de se 'débrouiller' avec les contraintes des enfants et leur souhait, exprimé par toutes, d'avoir un métier » (2001, p. 85). Bref, « c'est bien l'anticipation de ce qui vous attend et la 'valorisation du probable' qui semblent les déterminants essentiels de ces compromis tranquilles » (Duru-Bellat et Jarlégan, 2001, p. 86).

Ces hypothèses explicatives du comportement des élèves renvoient à leur subjectivité et plus particulièrement à la façon dont ils perçoivent et appréhendent des réalités sociétales professionnelles et familiales corrélées à leurs positions vécues. En détournant Mosconi, lorsque celle-ci analyse la situation scolaire des filles, on pourrait décrire les perceptions et appréhensions masculines des réalités sociétales ainsi : « l'expérience que font les *garçons* dans la classe, c'est que puisqu'ils reçoivent beaucoup *plus* d'attention et de feedback que les *filles*, ils comptent *plus*, qu'ils ont 'droit' (la justice de l'enseignant(e) ne pouvant être remise en cause) à *plus* d'attention de la part des enseignant(e)s. Ils sentent que leurs contributions sont *plus* attendues, *plus* sollicitées, donc qu'ils semblent être considérés comme *valables* ; enfin, que les filles ont une place *annexe*, que ce sont leurs *propres* intérêts (au double sens du terme : les sujets qui les intéressent, et ce qui est de leur intérêt, ce qui leur est utile) qui priment. Ils apprennent donc que cette place *annexe* des *filles* est juste ou au moins 'naturelle' » (Mosconi, 1994, p. 252).

Mais ces hypothèses explicatives renvoient également à leurs désirs et leurs préoccupations ainsi qu'à leur adhésion à certaines normes, celles de genre.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Si certains garçons sont conscients de leur non-adhésion à une certaine conception normative de la masculinité (carrière, compétition) motivant des choix minoritaires (lettres), d'autres garçons devraient logiquement être conscients de leur adhésion à cette conception normative et ce qui la sous-tend. L'adhésion de ces garçons à la masculinité ne serait donc pas seulement une question autoréférentielle, « identitaire » au sens idéaliste du terme. Ce serait également une adhésion consciente au fait qu'ils comptent bénéficier du travail domestique des femmes, s'exempter de certains types de travaux, s'approprier les activités sources des revenus matériels et symboliques les plus importants, se construire dans l'espace public et non domestique. Autrement dit, ces garçons anticipent, individuellement et collectivement, qu'ils vont exercer certaines pratiques plutôt que d'autres et occuper ainsi une position matérielle privilégiée. La différence entre les premiers et seconds garçons concernera d'ailleurs probablement plus la place plus ou moins hyper dominante qu'ils souhaitent occuper au sein du groupe social masculin – c'est-à-dire le prix qu'ils sont prêts à payer pour pouvoir bénéficier de certains privilèges – qu'une éventuelle divergence en matière de désir d'occuper une position vécue oppressive vis-à-vis des femmes.

C'est également en termes de stratégie politique que l'on peut, par exemple, interpréter le fait « qu'avoir un enfant avant d'avoir stabilisé sa situation professionnelle est marginal chez les hommes » (Battagliola, 2001, p. 188), puisque l'inscription stable dans le marché du travail assure aux hommes une asymétrie relationnelle en termes de revenus et d'accès à la vie publique. S'inscrire dans une vie relationnelle et parentale, sans une telle situation professionnelle, rendrait plus problématique l'exploitation pratiquée dans le couple, tandis que l'inverse conforte l'exercice de cette forme de domination. Introduire l'hypothèse d'une conscience masculine de domination invite donc à relire le fait que « les hommes montrent peu d'empressement à fonder une famille avant d'être en mesure de l'entretenir » ou que « les hommes [subordonnent] leur engagement familial à leur indépendance financière » (Battagliola, 2001, p. 193) de façon à ce que « entretenir » ne signifie pas avant tout le fait de « pourvoir matériellement à l'entretien », mais de s'assurer une position vécue de pouvoir (basée sur l'indépendance financière) au sein de la famille, facilitant l'exploitation domestique des femmes. L'entrée dans la vie familiale intéresserait donc les hommes à condition qu'ils puissent y occuper une position spécifique.

La relecture de la socialisation masculine – à travers la « mise en action » de l'hypothèse de la conscience masculine de la domination – permet de saisir quelques aspects de la façon dont les enfants se construisent afin d'occuper une position vécue oppressive de genre. Elle permet surtout d'envisager la façon dont la subjectivité de ces enfants intègre de plus en plus une conscience *politique* des rapports de genre. Or, une telle conscience enfantine politique a déjà été étudiée pour d'autres axes d'oppression. Ainsi, pour l'axe de classe, « il apparaît d'études précédentes que les enfants de 6 et 7

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ans ont développé des idées assez claires et cohérentes, bien que rudimentaires, à propos des différences de classe sociale » (Ramsey, 1991, p. 72). Ramsey a elle-même tenté de documenter ce type de conscience chez des enfants de 3 à 5 ans et constaté que si ces enfants (en particulier les filles qui feraient preuve d'une meilleure perception d'éléments contextuels pertinents) arrivent à percevoir correctement ces différences de classe, leur compréhension reste néanmoins rudimentaire. Cette conscience politique rudimentaire pourrait selon Ramsey être due au fait que ces enfants – de par la ségrégation – « peuvent être peu exposés aux différences de statut économique qui pourraient stimuler leur conscience et compréhension de la classe sociale » (Ramsey, 1991, p. 80). Dans le cas des rapports de genre, l'inverse est plutôt vrai, dans les sociétés occidentales contemporaines : la mixité asymétrique est aujourd'hui de rigueur et imposée.

Une autre étude sur la conscience enfantine politique s'est ainsi intéressée aux attitudes et perceptions raciales chez des enfants âgés de 3, 5 et 7 ans (Targowska, 2001). L'approche de Targowska est particulièrement proche de la mienne, au sens où selon l'auteure « les enfants commencent à absorber des attitudes sociales tôt dans leur vie et des études pointent vers la socialisation, plutôt que des processus cognitifs individuels, comme facteur critique au développement d'enfants plein de préjugés » (Targowska, 2001, p. 3). Elle constate que si les enfants de 3 ans ne semblaient pas se servir d'indices raciaux, cela était bien le cas pour ceux de 5 et 7 ans. Elle note également que ces perceptions sont corrélées à des préférences et des pratiques hiérarchiques.
Plus la race importe comme facteur de différenciation et d'identification, plus les attitudes envers les « racisés » sont négatives… et, *vice versa*, plus les attitudes envers les « racisés » sont négatives, plus la race importe comme facteur de différenciation et d'identification. « La saillance d'indices 'raciaux' et leur évaluation négative semblent augmenter avec l'âge ; il a été constaté néanmoins que même à l'âge de trois ans, certains enfants commençaient à attacher des étiquettes et des sentiments négatifs aux différences ainsi perçues » (Targowska, 2001, p. 7). La perception de ces différences par des enfants Blancs reflète et fait partie d'un rapport vécu raciste, impliquant et se nourrissant de mises en actes racistes. Ainsi, certains enfants Blancs perçoivent les enfants non-Blancs comme étant inférieurs à eux, comme cette fille qui « se percevait comme étant supérieure à ces enfants, puisqu'elle ne mentionnait aucun avantage potentiellement lié à un tel jeu. D'autres enfants décrivaient également certains de leurs pairs 'racialement' différents comme étant 'rigolo', 'bête', 'ennuyeux' et même 'sale' (le dernier mot était utilisé par un enfant de 7 ans en référence directe à la couleur de peau » (Targowska, 2001, p. 9) ; d'autres enfants Blancs décrivent ainsi ces enfants non-Blancs comme étant des menaces pour les Blancs, comme en atteste cet extrait :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

« Enfant : je n'aime pas jouer avec des enfants bruns, ils sont trop bruns pour moi… parce qu'ils peuvent être issus d'un autre pays.

Chercheure : ah, voilà la raison.

Enfant : parce que… hum… hum… pays brun hum… ils ont des lances. Et ils pourraient les lancer contre moi. On a lancé une lance contre mon père quand il est allé dans un autre pays. Chercheure : Vraiment ? Pourquoi est-ce que quelqu'un lui a lancé une lance ?

Enfant : parce qu'il est… hum… blanc » (Targowska, 2001, p. 9).

Le conscience enfantine politique[40] des rapports de genre impliquerait donc que les garçons prennent conscience du fait qu'ils sont privilégiés par les adultes et qu'ils ont la possibilité d'investir leur environnement de façon dominante : ils développent des pratiques et des stratégies – selon l'usage interactionniste, le concept de stratégie « suppose une compétence plus active et plus consciente que l'habitus bourdieusien » (De Queiroz et Ziolkovski, 1994, p. 119) – pour s'assurer que leurs privilèges continueront d'exister et augmenteront.

En témoigne également ce fait que lorsque des enseignantes – dans le cadre d'une recherche – ont accordé un surcroît d'attention aux filles, afin de pallier le fait qu'elles ne leur attribuaient habituellement qu'un tiers de l'attention, « l'indiscipline des garçons augmentait, certains même se plaignaient que l'enseignante les négligeait » (Mosconi, 1994, p. 245). Mosconi analyse alors cette indiscipline en termes de « stratégies *d'accaparement* de l'attention enseignante » (1994, p. 245), ayant pour but de restaurer et/ou de maintenir la dominance des garçons, ce qui nous renvoie également vers une conscience politique proprement masculine des rapports de genre scolaires chez ces enfants/adolescents ainsi que la mise en action de moyens de défense du statu quo hiérarchique. Mosconi signale également la nécessité de concevoir en termes de stratégie – sans pour autant déduire de ces stratégies l'existence de sujets « entièrement » rationnels (1994, p. 259) – différents comportements des filles : le silence et le retrait relatifs comme stratégies de *survie* ; travailler plus que demandé comme stratégie de *compensation* au manque d'attention ; chercher l'excellence scolaire comme stratégie de *rébellion* contre le stéréotype de la fille superficielle et limitée… Mais elle signale également des stratégies explicitement politiques de *résistance* consciente à la dominance masculine : « par exemple, des stratégies d'attaque et de dérision face aux propos sexistes des garçons, faisant appel avec succès à la solidarité des autres filles de la classe ou de l'enseignant-e » (Mosconi,

[40] Voir d'autres études similaires en matière de classe (Jones, 1998), de classe et de race (Simmons et Rosenberg, 1971). Cette dernière étude arrive, par exemple, au constat que ce sont les enfants privilégiés qui développeraient une plus grande conscience de classe et de race.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

1994, p. 259). Du côté des garçons, on pourrait alors noter l'usage de l'humour sexiste et de l'imagerie pornographique comme stratégie consciente d'*humiliation* des filles (Moulin note à ce sujet : « Certaines [adolescentes] ont douloureusement vécu les sarcasmes, les étiquetages infligés par les garçons qui, certainement, revendiquent *synchroniquement* leur masculinité par le biais de ces comportements 'agressifs', ou du moins peu galants » [2003, p. 240 ; mon accentuation]) ; la défection scolaire comme stratégie de *dévalorisation* de la sphère scolaire face à la réussite des filles ; la violence verbale et l'interruption de la parole des filles comme stratégie de *mise au ban* et de *marginalisation* de celles qui choisissent des filières monopolisées par les garçons ; la violence symbolique et verbale envers les enseignantes comme stratégie de *négation genrée* du statut d'adulte et d'autorité.

Bref, cette relecture met l'accent sur une facette de la dynamique existant entre un agent et une réalité structurée hiérarchiquement, celle qui part de l'intérieur subjectif de l'agent et qui va vers l'extérieur objectif de la structure. Mais il est également utile de considérer l'autre facette, celle qui va de la structure vers l'agent : il faut reconnaître le travail qu'effectue la structure sociale masculiniste pour les agents individuels. Autrement dit, « l'inégalité de genre dans les interactions hommes-femmes est avant tout créée par des facteurs situationnels » (Ridgeway, 1997, p. 224). Cet effet de la structure est important, car il a un effet limitant sur la conscience des dominants : il modifie la clarté de leur conscience.

Si le fait de grandir dans un groupe social privilégié implique une prise de conscience, elle implique également un voilement de cette conscience. Nous avons vu ci-dessus que les pratiques privilégiées dont les garçons bénéficient au sein de la famille et de l'école ont des effets sur la confiance en soi et la perception du rapport entre soi et le monde extérieur (Erlich, 2001, p. 98-99). Se construire à travers les privilèges produits par une structure sociale a comme effet secondaire désagréable de ne pas pouvoir s'attribuer pleinement le mérite de cette « ascension » scolaire, universitaire, professionnelle et familiale. Ceci est particulièrement vrai au sein d'une société qui ne justifie plus aussi explicitement l'oppression des femmes et qui prône une éthique égalitariste des chances. En atteste le fait que les jeunes attendent des personnages télévisuels masculins « encore et surtout […] que devenir quelqu'un est avant tout affaire de vertu individuelle et de mérite personnel » (Duret, 1999, p. 24). Aussi, les garçons rendent-ils progressivement invisibles à eux-mêmes les limites objectives de leur individualité et évitent ainsi un regard lucide sur ce qui a rendu possible cette ascension. Vont ainsi coexister – en tension permanente – au sein de leur subjectivité, une conscience de domination et une négation de ce qui les constitue.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE VI

Hétéro-sexualisation

1. L'hétéro-sexualisation comme rapport à des « non-pairs »

La conscience qu'ont les hommes de dominer les femmes, telle que décrite ci-dessus à travers la thématique de l'hétéro-socialisation, nourrit et se nourrit d'un rapport affectif aux non-pairs. Un ensemble de rapports affectifs – ce que Connell nomme « cathexis » – structuré par la dépersonnalisation des non-pairs, renforce les hommes dans leur tendance à ne pas s'identifier aux non-pairs, et à maintenir ainsi leur identité masculine.

En d'autres termes, « une identité sexuelle masculine pleinement développée exige également la *non-identification* avec ce qui est perçu comme non-masculin, ou féminin » (Stoltenberg, 1990, p. 34 ; accentuation de l'auteur) et la « sexualisation » des non-pairs remplit cette exigence, puisque « pour lui [l'homme qui réifie sexuellement], cette personne ne mérite aucune réelle empathie parce que la personne n'existe tout simplement pas comme quelqu'un qui pourrait avoir une expérience valide indépendamment, et encore moins à l'opposé, de la sienne propre » (Stoltenberg, 1990, p. 48). J'entends par « sexualisation », « sexualité » ce qui relève des interactions corporelles productrices de plaisir, hiérarchiques, contrôlées par les dominants, c'est-à-dire où la variable « sexe/genre » constitue le nœud de l'interaction. J'entends par « charnel » ce qui relève des interactions corporelles productrices de plaisir, non hiérarchiques, non contrôlées par les dominants, où la variable « sexe/genre » ne joue pas de rôle – ce qui relève de l'utopie d'un au-delà du sexe/genre[41].

Percevoir les non-pairs comme filles et femmes vient alors remplacer et occulter le fait que ceux-ci appartiennent pleinement à l'humanité – que leur statut moral est celui d'une personne – et instaure un lien affectif spécifique, incompatible avec l'empathie égalitaire. Ce lien affectif peut, en fonction des situations, prendre différents contenus comme la haine, le mépris, la dévalorisation ou l'indifférence mais un contenu spécifique structure de façon pré-

[41] On retrouve une distinction partiellement similaire chez Foucault : « The idea that bodily pleasure should always come from sexual pleasure, and the idea that sexual pleasure is the root of all our possible pleasure – I think that's something quite wrong » (*in* : Bersani, 1995, p. 79-80). Foucault semble par contre limiter le sens de « sexualité/sexualisation » à ce qui relève de la stimulation génitale et non de la domination. Bersani évoque la notion d'un corps dé-sexualisé, dé-fantasmé pour penser « the connection between the way we take our pleasure and the way we exercise power » (Bersani, 1995, p. 80). Il retourne pour cela à Freud et ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* : « It is that work which […] first raised the possibility of dissolving the whole notion of sex in a reorganization of bodily pleasures » (Bersani, 1995, p. 98).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dominante et constante la subjectivité de la grande majorité des garçons et des hommes contemporains, celui de la sexualisation des filles et des femmes[42]. La sexualisation masculine des non-pairs peut ici, avec Michèle Le Dœuff, être définie comme le droit de poser un regard (puis des gestes) qui refaçonne les corps des non-pairs. C'est précisément le fait de s'octroyer ce droit précis – concernant le registre corporel – sur un non-pair qui crée le plaisir sexuel masculin.

La sexualisation masculine peut, selon Andrea Dworkin, être caractérisée de façon plus générale comme « l'inégalité elle-même est sexualisée : transformée en expérience de plaisir sexuel, essentiel au désir sexuel » (*in* : Dines et Jensen, 1998, p. 66).

La sexualisation masculine peut donc être caractérisée comme une dynamique éminemment politique : « Nous pensons maintenant que les lesbiennes sont opprimées parce que nous sommes des femmes particulièrement menaçantes – des femmes qui ne sont pas dépendantes des hommes, c'est-à-dire 'des femmes libres'. Nous pensons que de nombreux hommes réagissent à ce qu'ils vivent comme menaçant en le 'sexualisant' » (Stanley et Wise, 1983, p. 80-81). Or, les enfants adoptent relativement rapidement cette sexualisation des non-pairs dans leur socialisation vers la position vécue masculine et organisent ainsi de façon spécifique leur affectivité : les non-pairs seront progressivement perçus d'abord et avant tout comme des corps sexualisables, des sources légitimes de plaisir et de satisfaction sexuelle imaginaires et/ou réels – et non des êtres humains. La non-identification aux non-pairs adopte ainsi un contenu spécifique, celui de la sexualisation, ce qui ancre de façon corporelle ce lien affectif et donne lieu à un rapport « total » aux non-pairs au sens où ceux-ci seront avant tout perçus et traités en fonction de ce rapport. La sexualisation assure donc structurellement que les non-pairs ne seront pas perçus par les garçons comme des sources d'identification. À l'inverse, pour que l'identification aux pairs puisse pleinement fonctionner, leur sexualisation est bannie. Dans la mesure où la sexualisation masculine relève fondamentalement d'une dynamique politique oppressive – autrement dit, que du point de vue masculin « la violence et la sexualité ne sont *a priori* pas du tout distinctes l'une de l'autre, mais sont très fortement liées » (Zavirsek, 2002, p. 276-277) – il est crucial, pour le maintien d'une solidarité entre les membres de la classe dominante, que ceux-ci ne puissent pas être perçus comme sexualisables, « des objets redessinables par une fantasmagorie ». Logiquement, les supports de sexualisation masculine – photos, films, livres, etc. – reprennent cette disjonction :

[42] Mon traitement de l'hétérosexualisation n'aborde pas deux dimensions corrélées : la dimension dite reproductive et la dimension intersectionnelle hommes-enfants (une autre facette de l'hétéro-sexualisation masculine – appelée pédo-philie, pédo-sexualité ou sexualité 'intergénérationnelle' - qui représente d'un point de vue politique, l'hétérosexualisation « ultime »).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « En effet, seul le corps des femmes est présenté comme objet de désir. Dévêtu, le corps masculin n'est jamais visible — entièrement ou partiellement — que dans l'action du coït, sous un angle soulignant le mouvement plus que les formes (de profil, debout ou étendu sur le corps de la partenaire). Les prises de vues de morceaux choisis du corps, tels les seins et les fesses des femmes, n'ont pas d'équivalent au masculin : jamais de gros plan d'une chemise largement ouverte sur la poitrine ou sur des jambes musculeuses par exemple. Dénudé, le corps masculin l'est du reste rarement. Si le corps des actrices est toujours soit entièrement dévêtu soit garni de porte-jarretelles lors des scènes sexuelles, les acteurs font mine de copuler confortablement dans leurs pantalons entrouverts, voire leur complet trois pièces » (Fussinger *et alii*, 1998, p. 56-57).

Dans la mesure où cette sexualisation participe de l'investissement d'un rapport structurel d'inégalité et a pour fonction psycho-politique de maintenir la non-identification des dominants aux dominés, elle prend logiquement la forme de la réification sexuelle, dont la pornographie est l'expression paradigmatique mais non exclusive. Ainsi, selon l'étude de Dubet, 87 % des garçons âgés de 22-23 ans déclaraient avoir déjà vu au moins un extrait de vidéo pornographique (1999, p. 112), ce qui confirme en plus son importance sociologique. La pornographie – définie par Dworkin comme constituée de quatre éléments : la hiérarchie, la réification, la soumission et la violence (in : Dines et Jensen, 1998, p. 66) – et les supports non-pornographiques[43] produits pour les hommes hétérosexuels ont en effet en commun de charger de plaisir sexuel la vision de corps de non-pairs mis à leur disposition. Autrement dit, la vision de corps de non-pairs sur lesquels les dominants pourront agir, dont ils pourront se servir en fonction de ce qu'ils décident, veulent ou désirent, devient source d'excitation et de jouissance sexuelles. Cette mise à disposition est par définition illimitée et permet tout type d'usage sexualisé.

Les garçons apprennent ainsi à ressentir une excitation et un plaisir à l'idée de pouvoir décider d'user librement et inconditionnellement des corps de femmes. Ils apprennent à identifier plaisir à contrôle, à transformer l'interaction charnelle en sexualisation… au sens où le registre « polymorphe pervers » de la corporalité est élaboré socialement vers la sexualisation masculine (en premier lieu la génitalité, ce qui permet de concrètement élaborer socialement la « différence » sexuelle). Simultanément, ils apprennent à ne pas trouver sexuel, à ne pas ressentir d'excitation à

[43] On pourrait proposer comme distinction graduelle entre sexualisation pornographique et sexualisation érotique, le degré de « romantisme » entourant les interactions corporelles. La sexualisation pornographique se distinguant de la sexualisation érotique par l'absence d'intimité, d'affection et de lien entre les protagonistes, tout en maintenant la hiérarchisation genrée au centre des interactions (Dines et Jensen, 1998).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'idée d'une interaction corporelle réciproque, égalitaire et sans contrainte. Ce que ces garçons vont progressivement identifier comme « sexuel » relèvera donc de l'inégalité, de l'imposition, de la contrainte, de la violence dans les interactions corporelles. Une situation sera à leurs yeux sexuelle, si celle-ci leur permet de décider de faire un usage corporel des non-pairs. L'attachement à ce type de sexualité – l'hétéro-sexualité masculine, c'est-à-dire la sexualité inégalitaire, la sexualité avec des non-pairs, la sexualité avec des membres du groupe social opprimé – peut alors s'expliquer par au moins deux raisons : par les bénéfices obtenus, le plaisir, d'une part : « Ce […] qui importe [c'est] bien le fait qu'à travers lui le moi émerge, prend conscience de ses voraces exigences et découvre la douceur de leur satisfaction » (Maugue, 2001, p. 73) ; de par sa fonction identitaire de mise à distance des non-pairs comme sources possibles d'identification, d'autre part. Pour reprendre une nouvelle fois Lahire :

> « Dominer l'autre de quelque façon que ce soit constitue un excellent moyen de le mettre à distance et de se protéger de son influence socialisatrice […]. Le rapport de domination implique que celui qui domine ne puisse s'identifier à celui qui est dominé […]. Celui qui est dominé n'est pas perçu en tant que personne pouvant être imitée par ceux occupant une position de domination » (Lahire, 2001, p. 18).

Il est donc crucial « d'analyser l'hétérosexualité en termes de hiérarchies entre hommes et femmes, et non seulement en tant que forme normative de la sexualité » (Brickell, 2006, p. 99). Cette analyse nous amène à proposer une relecture anti-masculiniste de l'extrait suivant :

> « La question centrale [pour les garçons], comme dans le cas du flirt, reste, pour faire l'amour, de formuler la demande. Demander suppose de reconnaître que le corps du partenaire n'est pas à disposition et du coup s'exposer à l'éventualité d'un refus. Presque tous les témoignages de garçons recueillis lors des entretiens soulignent cette difficulté et proposent des stratégies pour la contourner. La première consiste à ne rien demander et à passer directement aux gestes » (Duret, 1999, p. 113).

Cet extrait peut en effet être relu différemment comme une confirmation du fait que le passage à l'acte[44] représente une difficulté spécifique pour les garçons puisqu'ils s'exposent au risque… d'une décision non-unilatérale.

[44] En atteste particulièrement, ce témoignage d'un jeune homme de 36 ans, tétraplégique en fauteuil manuel, suite à un accident de la route à l'âge de 30 ans, qui ne peut plus gérer la « rencontre » à travers ce passage aux gestes : « C'est pas facile [de rencontrer des gens], c'est pas facile… D'ailleurs, ouais, c'est intéressant de parler de ça, c'est que, c'est trouver des endroits où on peut rencontrer des personnes et puis… Comme en plus, on a… on a du mal à se rapprocher… enfin à… Disons, entre parenthèses, à « coincer la personne », à mener un jeu de séduction, c'est très difficile. Surtout, bon, ça peut se faire par le… par la parole mais moi, c'est pas mon

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Or, cette possibilité d'un pouvoir décisionnel masculin amoindri est précisément ce qui représenterait un obstacle au vu de la socialisation sexuelle des garçons. Ce que ceux-ci trouveraient sexuellement excitant, c'est le fait de ne pas formuler de demande (d'où l'importante présence de femmes « disponibles », « lascives » dans les supports pornographiques) ou de formuler des demandes en sachant que la réponse sera négative. Ce qu'ils trouveraient excitant dans cette situation c'est de sentir la réalité d'une résistance à vaincre : « La résistance des femmes n'est pas seulement attendue par les hommes, mais elle peut être un prérequis à leur agentivité » ; « les jeunes femmes sont positionnées pour résister, pour céder lentement leur territoire corporel et finalement pour consentir au rapport sexuel » (Holland *et alii*, 1996, p. 150, p. 153). Dans son livre *Tussen verleiden en verkrachten* (Entre séduire et violer), le psychologue néerlandais Joop Beelen analyse ainsi ce qu'il appelle « le continuum entre séduire et violer », à travers des entretiens menés avec vingt hommes hétérosexuels. Il interroge ce continuum en invitant ces hommes à parler des façons dont ils ont – éventuellement consciemment – « insisté » auprès d'une femme pour avoir des rapports sexuels. Ces entretiens l'amènent à identifier huit stratégies masculines, face à une femme « récalcitrante » : rabâcher et réessayer ; exciter malgré elle ; se servir de sa puissance physique ; finir la chose commencée en dépit d'elle ; jouer sur les sentiments de devoir et de culpabilité ; réagir de façon fâchée ; se servir de son statut ; mentir et manipuler. L'auteur note par ailleurs que tous ces hommes considèrent ne jamais être allés trop loin, c'est-à-dire n'avoir jamais violé une partenaire, tandis que les extraits des entretiens indiquent à plusieurs reprises que même selon leurs propres critères, ils ont souvent effectivement violé leur partenaire (Beelen, 1989).

Logiquement, les garçons ne vont pas remettre en cause leur mode de fonctionnement sexuel en transformant cette situation en dialogue, puisque ce mode d'interaction est incompatible avec ce qui constitue le nœud de leur socialisation sexuelle : l'investissement affectif des interactions corporelles basées sur un pouvoir décisionnel hiérarchique. Ils ne perçoivent pas le fait

---

fort de ce côté-là… – alors moi, c'était pas mon fort avant… Ça… Ça se surajoute, ça rajoute du handicap du fait que… Que il faut… Il faut trouver d'autres moyens pour séduire. » ; « Ben, moi, en fait… je passais beaucoup par contact, enfin, un contact visuel, puis je passais par-derrière elle, je lui caressais les cheveux puis après, tout doucement, je posais mes bras autour de son ventre et après, ça y est, elle était coincée ; c'était un peu comme les… Comme les mecs qui (rire) ouais, c'est sûr, après, elle était prise. Bon, elle était prise un peu à son dépourvu mais là, je peux plus le faire, bon disons que, les trucs comme ça, je peux pas faire. Je ne peux pas faire l'effet de surprise. L'effet de surprise… heu physique, je peux plus le faire. [...] Et puis bon, je suis toujours assis, je peux pas me… Enfin, exprès, me rapprocher d'elle pour créer le… Créer un contexte où… Provoquer un peu les choses, je peux plus les faire comme avant, vous voyez ce que je veux dire ? » (Jim, cité in : Banens, Marcellini *et alii*, 2006, p. 70).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

de formuler une demande explicite et d'arriver à une décision mutuelle commune comme pouvant faire partie d'une interaction pleinement sexuelle, bien au contraire. Pour que la situation puisse rester sur le registre sexuel *masculin*, les garçons développent différentes stratégies de contournement du risque du pouvoir décisionnel amoindri, – « l'indécence de la femme qui n'oppose aucune résistance à sa proposition » (Holland *et alii*, 1996, p. 151) pouvant être synonyme de désexualisation. Ils imposent donc non seulement l'initiation et la fin de l'interaction corporelle, mais également les contenus de celle-ci. Autrement dit, « ne rien demander et passer directement aux gestes » constituerait précisément ce que les garçons trouvent sexuellement excitant, c'est une des stratégies de sexualisation de cette interaction.

C'est l'appropriation du corps plus ou moins résistant des non-pairs – selon différents scénarii – qui produit l'excitation sexuelle *masculine*, non l'interaction corporelle consensuelle et mutuelle. En témoigne ce constat fait à propos des romans pornographiques : « C'était peut-être le thème le plus envahissant ; chaque livre que j'analysais incluait des descriptions de peur, révulsion ou colère initiales de la part des femmes faisant face à des situations sexuelles » (Dines et Jensen, 1998, p. 94).

Il me semble que la sexualisation des non-pairs peut ainsi être analysée comme constituant une facette *cruciale* de la socialisation affective des enfants vers la position vécue masculine. Le fait que cette sexualisation ait une fonction aussi centrale dans le rapport vécu masculin et qu'elle se soit profondément inscrite dans la subjectivité même (telle qu'en témoigne le champ psychanalytique) – ce qui fait qu'elle est ressentie comme relevant de son intimité singulière et impliquant des affects puissants – est susceptible de donner lieu à des défenses psychiques très efficaces contre tout regard autocritique négatif. Il est de ce point de vue révélateur de constater que si les hommes et les femmes semblent globalement partager des représentations similaires en matière de sexualité (les « besoins » respectifs, l'hétérosexualité normative, les différences genrées), ils divergent par contre sur un point central : la perception du pouvoir sexuel des membres de l'autre genre. « Les éléments les plus frappants [sont] la preuve claire que le pouvoir sexuel est le seul domaine où les hommes et les femmes sont significativement en désaccord » (Kane et Schippers, 1996, p. 659). En effet, selon cette étude, les hommes pensent que ce sont les femmes et les femmes pensent que ce sont les hommes qui disposent du pouvoir dans le domaine sexuel.

L'investissement d'une telle sexualisation des non-pairs sera alors la condition *sine qua non* de la reconnaissance par les pairs de son statut masculin, de sa pleine appartenance au groupe social oppresseur, ainsi que de sa propre identification comme membre à part entière du groupe social masculin. Or, si une telle sexualisation des non-pairs est un des contenus cruciaux de l'affectivité masculine – révélateur et mise en pratique de la haine, du mépris, de l'indifférence envers les non-pairs – comment peut-on la relier à la

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dimension de la conscience masculine ? Autrement dit, que nous apprend cette socialisation sexuelle sur la subjectivité masculine ?

2. Relecture d'éléments empiriques

Quelques premiers éléments permettent de nourrir l'hypothèse que la sexualisation des non-pairs est un élément constitutif de la socialisation vers la position vécue masculine, c'est-à-dire un des apprentissages de la domination. Les supports principaux utilisés par les garçons dans leur apprentissage de la sexualisation des non-pairs proposent des mises en scène pornographiques et/ou non-pornographiques spécifiques des interactions corporelles. L'apprentissage de ce qui est « sexuel » passe donc de façon importante par l'usage de ces supports. Or, le contenu de ces supports ne semble pas laisser de doute à ses usagers, en tout cas à certains, quant à la nature profondément politique du « sexuel ».

Des hommes utilisateurs de pornographie témoignent de la centralité de l'asymétrie politique dans la sexualisation des non-pairs.

> « Craig […] disait qu'il aimait une variété d'actes sexuels sur l'écran mais il préférait que les hommes dans les films aient toujours le contrôle, et il passait en accéléré les scènes où les femmes avaient le contrôle : 'C'est comme une menace pour moi, le fait qu'une femme [ait le contrôle]' » (Jensen, 1998a, p. 123-124).

Il nous est permis avec Jensen d'identifier trois contenus clefs de la pornographie : contrôle masculin, violence masculine, non-sujet féminin.

Ces éléments se retrouvent également dans les supports non-pornographiques utilisés par les garçons, plus marqués par une « romantisation » des interactions corporelles. Ces derniers – dont on peut penser qu'ils participent dès le jeune âge à la socialisation affective des garçons au vu de leur large diffusion et de leur accessibilité – expriment en effet une logique politique similaire à celle qui marque la pornographie. « En effet, 'le sexuel', dans les productions [non-pornographiques] considérées[45], ce n'est pas le sexe, le 'cul', ou le coït ; c'est la relation adultérine, le rapport de voyeurisme, de pouvoir ou de violence. Autrement dit, la matière du 'sexuel' des téléfilms diffusés sur M6, ce sont les *relations* entre les protagonistes, qui certes se tissent autour du sexe, mais où le sexe n'est pas l'enjeu principal » (Fussinger *et alii*, 1998, p. 50). Le sexuel non-pornographique masculin est donc également caractérisable par les relations de pouvoir mises en scène où l'asymétrie confère un caractère sexuel aux

[45] Le corpus analysé par les auteures est le suivant : « Notre démarche a consisté à visionner quatre mois durant les téléfilms programmés par M6, indépendamment de la date et de l'origine nationale de la production. Notre corpus se compose ainsi de quinze longs métrages et autant de courts et moyens métrages produits entre les années 1980 et l'année 1996 » (Fussinger *et alii*, 1998, p. 49).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

interactions corporelles et non la corporalité en tant que telle. « Le scénario *construit* 'le sexuel' plutôt qu'il ne l'amène ou qu'il n'agence des scènes de copulation. Lesdites scènes ne prennent sens qu'à partir du scénario, qui les rend 'excitantes' ; le support de l'excitation n'est pas tant l'image que la mise en situation, y compris discursive » (Fussinger *et alii*, 1998, p. 50). Le sexuel construit et appris par les garçons à travers les supports non-pornographiques relève donc tout autant du pouvoir : « Plutôt que d'apparaître comme un exercice purement ludique, une pratique gratuite qui n'a d'autre objet que le simple plaisir des sens, la sexualité se présente donc comme un jeu où l'on perd ou gagne, le terrain privilégié de rapports de pouvoir » (Fussinger *et alii*, 1998, p. 52). Et la personne détentrice du pouvoir décisionnel y reste l'homme. Assez logiquement, l'usage par les hommes de la violence – physique et psychologique – comme moyen de sexualisation d'interactions corporelles est également présent dans ces supports non-pornographiques :

> « Quand bien même la violence est censée être réservée à la pornographie dure, elle est suffisamment récurrente dans notre corpus pour qu'on la considère comme l'un des *topoi* des téléfilms dits érotiques. […] En effet, une écrasante majorité (14/15) de nos longs métrages utilisent, sous une forme ou une autre, l'ingrédient de la violence, et ce de façon *explicite*. Si sa présence peut parfois se résumer à un harnachement sado-maso, plus de la moitié de nos téléfilms sont le théâtre de viols » (Fussinger *et alii*, 1998, p. 55).

Les mises en scène des interactions corporelles – sur un mode pornographique ou non – utilisées par les garçons dans leur apprentissage du sexuel masculin témoignent de la rencontre entre pouvoir décisionnel masculin et corporalité : « Tout se passe comme s'il ne pouvait y avoir de « sexuel » sans violence, ingrédient indispensable à relever le goût de la chair. Il semble donc que nos téléfilms prétendument bon enfant — à voir l'indulgence amusée qu'ils suscitent communément — activent une représentation sado-masochiste du 'sexuel', cantonnée avec complaisance aux productions *hard-core*. » (Fussinger *et alii*, 1998, p. 56). La sexualisation masculine, que les garçons s'approprient et incorporent progressivement à travers ces supports, peut donc bien être analysée comme un processus psycho-corporel de production du sexuel masculin. Ce processus passe, entre autres, par la sexualisation de l'imposition directe ou indirecte d'un regard ou de gestes sur les corps des non-pairs, ainsi que la sexualisation de l'usage corporel des non-pairs. Il est par ailleurs intéressant de noter que la sexualisation pratiquée à l'aide de supports (visuels, littéraires…) constitue déjà littéralement un rapport de sujet agissant à objet agi, où les garçons apprennent à investir la corporalité selon un mode unilatéral et asymétrique. Lorsque les garçons cherchent à vivre des instants corporels, sources de plaisir, ils se saisissent d'un objet (magazine, vidéo, ordinateur) qu'ils pourront manipuler à leur souhait

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pour en disposer ensuite. La sexualisation ainsi investie lie le pouvoir décisionnel à la capacité à agir sur des non-pairs, représentés ou concrets.

Le croisement du fait même d'utiliser des supports et des contenus des supports décrits ci-dessus ancre dans la socialisation affective des garçons un mode d'investissement des interactions corporelles, fondé sur la dépersonnalisation, la domination et l'exploitation imaginaire des non-pairs. La sexualité ainsi apprise et construite devient une ressource nourrissant et renforçant le soi masculin, comme en témoigne ce chercheur analysant son propre usage de la pornographie. Celui-ci revient en effet sur une période de sa vie pendant laquelle il a le plus fait usage de pornographie : « C'était quand j'avais environ 25 ans, après la fin d'une relation intense avec une femme. Une des raisons pour lesquelles je trouvais la relation – et son démêlement – si dérangeante était que je n'étais pas en contrôle. […] Cela m'a mis dans un état émotionnel particulièrement volatil après la rupture, ce qui a rendu la pornographie encore plus attrayante, je pense » (Jensen, 1998a, p. 145). Ce qui a rendu la pornographie particulièrement attrayante et efficace à ce moment de sa vie, c'est le fait que son usage – la création d'un double rapport de sujet agissant à objet agi – permettait de « soigner », de reconstruire son sens de soi masculin. Reprendre le contrôle sur les femmes – contrôle qu'il avait eu le sentiment de perdre pendant cette relation concrète avec une non-pair – lui permettait d'éloigner la menace que représentait cette perte de contrôle pour son soi masculin. Plus largement, chaque usage de tels supports pourrait donc être considéré comme une façon d'alimenter et de renforcer son identité masculine.

Les éléments empiriques discutés ci-dessus concernant les mises en scène masculines de la sexualité et leur usage semblent confirmer l'analyse proposée concernant la fonction politique de la sexualisation des non-pairs dans la socialisation d'enfants vers la position vécue dominante. Autrement dit, ils contribuent à renforcer l'idée que la socialisation hétéro-sexuelle de ces enfants fait partie intégrante et est constitutive de leur socialisation masculine ; peut-on pour autant supposer que cette dynamique politique se vérifie également dans les pratiques corporelles masculines avec des non-pairs concrets ?

Le passage à l'acte sur des non-pairs représente pour les garçons « l'acte clef à travers lequel ils deviennent des hommes » (Holland *et alii*, 1996, p. 145) – contrairement aux filles pour qui le passage à la féminité adulte s'articulerait autour de la première menstruation (Holland *et alii*, 1996). Ce passage à l'acte semble donc particulièrement intéressant pour saisir cette mise en pratique de la sexualisation masculine et son éventuelle continuité avec la sexualisation pratiquée à l'aide de supports. Les récits masculins concernant les premières expériences perçues comme sexuelles confirment cette articulation pouvoir-agir : « Dans ces récits positifs, le plus important était de le *faire* – une performance masculine dont ils sont l'acteur star. […] La question du 'comment était-ce pour elle' est hors propos dans les récits des jeu-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

nes hommes » (Holland *et alii*, 1996, p. 147 ; accentuation des auteurs). Les craintes principales exprimées par ces garçons concernent logiquement leur capacité et effectivité à agir corporellement sur les non-pairs, ainsi que l'inscription corrélée dans le groupe social masculin en tant que pair. Leur capacité à agir corporellement sur des non-pairs semble être vécue comme un enjeu crucial dans la réalisation de leur masculinité : la reconnaissance de masculinité, attendue de la part de leurs pairs (et non de leurs non-pairs), passe par le fait de réussir à agir un certain rapport corporel sur des non-pairs. Cette reconnaissance est même conditionnée à la mise en pratique d'un rapport corporel asymétrique, unilatéral spécifique : « une version spécifique […] où le pénis de l'homme pénètre le vagin de la femme ; ça commence avec son excitation et ça finit avec son climax » (Holland *et alii*, 1996, p. 146). Le passage à l'acte sur des non-pairs ne semble donc pas structurellement différent de la sexualisation pratiquée à l'aide de supports et confirme ce qui semble propre à la sexualisation masculine des interactions corporelles : « le sexe est toujours quelque chose qu'ils font aux femmes, et donc leur sentiment d'agentivité est fort et le succès est évalué en fonction d'à quel point ils pensent qu'ils ont bien performé. […] Le sexe […] est ce qu'une femme donne à, ou permet à un homme » (Holland *et alii*, 1996, p. 150). Cette dimension agissante est également liée à la dimension décisionnelle : « les jeunes hommes définissent de façon indirecte le pouvoir de la partenaire féminine comme une menace à leur mise en acte de la masculinité » (Holland *et alii*, 1996, p. 150). À travers cette question, la sexualisation masculine pratiquée avec des non-pairs se révèle doublement consciente du fait que c'est bien la domination qui la constitue. Les garçons sont conscients que la question est d'agir sur des non-pairs et non d'être agis par elles ou d'interagir ; les garçons sont conscients que le pouvoir décisionnel des non-pairs représente un élément à prendre en compte – et qu'ils prennent en compte notamment à travers la stratégie qui consiste « à ne rien demander et à passer directement aux gestes » (Duret, 1999, p. 113). Dénuées de ces dimensions agissante et décisionnelle, ces premières interactions corporelles ne seraient probablement pas vécues par eux comme relevant de la sexualité, donc de l'inscription dans la masculinité. En témoigne l'expérience d'un jeune homme qui « décrivait être 'entraîné dans une chambre' de façon imprévue par une fille malheureuse, sexuellement expérimentée, parce qu'il ressemblait à son ex-petit ami : 'Ce n'était pas quelque chose dont je pensais vraiment que c'était une sorte de carrefour important dans ma vie ou quoi que ce soit. Pas du style, 'maintenant j'ai perdu ma virginité. Je suis un homme maintenant' » (Holland *et alii*, 1996, p. 149). De leur côté, les filles semblent bien identifier cette structuration proprement masculine des interactions corporelles et sont conscientes du fait que là où il y a sexualité masculine, il n'y a pas de sexualité pour elles : « Dans la majorité de leurs récits, il y a une sorte de conscience que le « sexe », c'est ce qui arrive à leurs partenaires masculins » (Holland *et alii*, 1996, p. 153).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Le lien spécifique proposé entre interactions corporelles masculines sources de jouissance et pouvoir asymétrique peut également être envisagé à partir de ce qui se joue dans la subjectivité masculine non nécessairement consciente. S'intéresser ainsi à ce qui se passe en deçà de la conscience masculine – dans les associations cognitives – permet d'explorer différemment la définition proposée de l'hétéro-sexualisation spécifiquement masculine. Dans une étude intitulée *Women, sex, hostility, power, and suspicion : Sexually aggressive men's cognitive associations* (Leibold et McConnell, 2004), les auteurs analysent ainsi les associations cognitives faites par des hommes hétérosexuels entre, d'une part, « les femmes » et, d'autre part, « la sexualité, l'hostilité, le pouvoir et la méfiance ». Parmi les études déjà effectuées, les auteurs relèvent les éléments suivants : les hommes pensent à la sexualité et fantasment plus souvent chaque jour que les femmes ; les hommes sexuellement agressifs pensent plus à la sexualité que les hommes sexuellement non-agressifs ; les hommes sexuellement agressifs auraient des attitudes plus hostiles envers les femmes que les non-agressifs ; les hommes ayant des attitudes sexuellement agressives associent de façon chronique pouvoir et sexualité ; les hommes sexuellement agressifs associeraient plus fortement femmes et méfiance (Leibold et McConnell, 2004, p. 257).

Si de nombreuses analyses féministes mettent l'accent sur le désir masculin de pouvoir et de domination pour rendre compte des agressions sexuelles envers les femmes, d'autres analyses accentuent plutôt une motivation proprement sexuelle. L'approche tentée dans ce travail doctoral permettrait de poser les termes du débat différemment : les interactions corporelles sources de jouissance, investies par les dominants, seraient structurellement constituées par l'asymétrie interactionnelle et structurelle et la tentative de dissocier analytiquement ces deux dimensions (sexualité vs. pouvoir) ne rendrait donc pas justice aux interactions vécues par les hommes. Autrement dit, l'hétéro-sexualisation n'est-elle pas en elle-même une construction corporelle et affective de la domination genrée ?

Une autre façon d'éclairer de l'intérieur ce qu'impliquent l'hétéro-sexualisation et sa fonction psycho-politique dans l'adoption de la masculinité, est de s'intéresser à ces parcours existentiels où l'investissement de la masculinité est rendu problématique par l'absence de sexualisation des non-pairs. Dans une étude en psychologie clinique intitulée *Marginalisation among the marginalised : Gay men's negative attitudes towards effeminacy*, la subjectivité de garçons et d'hommes non-hétérosexuels est éclairée de façon pertinente pour mon questionnement (Taywaditep, 2000, 2001).

Contrairement aux hommes hétérosexuels, les hommes non-hétérosexuels ont logiquement à gérer bien plus consciemment la façon dont ils sont perçus publiquement, par crainte de violences : ils rendent ainsi saisissables un des aspects de la socialisation masculine, la gestion de la perception de soi. Mais l'étude de Taywaditep se révèle également une réelle étude de la conscience masculine de domination : il constate ainsi que parmi les hommes non-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

hétérosexuels (gays, bis et *queers*) enquêtés, ceux qui ont de façon continue, à partir de la petite enfance, adopté une mise en scène de soi masculine « avaient des niveaux significativement plus haut en matière d'idéologie de masculinité hégémonique que les trois autres groupes combinés » (Taywaditep, 2000, p. 67). Ce constat démontre que la socialisation masculine – l'apprentissage des pratiques de soi et des autres considérées comme appropriées à la position vécue oppressive selon l'axe de genre – implique de fait un apprentissage proprement idéologique des valeurs de l'oppression des femmes par les hommes. Même dans ces cas où la masculinisation n'est d'une certaine façon pas « verrouillée » par la sexualisation des femmes, la conformité comportementale au masculin tel qu'il est défini dans ces sociétés reflète donc également une adhésion aux normes et valeurs masculinistes. Apprendre à vivre comme un homme, adopter les pratiques d'homme, pourrait ainsi être perçu comme la garantie rassurante que ces garçons/hommes ont bien intégré des valeurs masculinistes envers les femmes, même lorsque cette intégration n'implique pas (encore) la sexualisation des femmes. Selon cette étude, vivre et se vivre comme un homme « masculin », même gay ou bisexuel, implique donc une forte adhésion à l'idéologie de la masculinité hégémonique. Cela implique également que « les hommes gays qui étaient, selon leur propre récit, masculins à l'âge adulte, risquaient aussi plus de soutenir des attitudes anti-effémination » (Taywaditep, 2000, p. 70). Autrement dit, un homme qui dans son comportement adhère visiblement à la masculinité adhère très probablement également au masculinisme.

Les attitudes anti-effémination de la part des gays et bisexuels envers des gays et bisexuels efféminés sont par ailleurs en continuité avec le masculinisme envers les femmes, et ceux qui adoptent ces attitudes anti-effémination adoptent assez logiquement également les attitudes masculinistes :

> « Les hommes gays masculins qui avaient des préjugés envers leurs pairs efféminés étaient assez souvent les mêmes que ceux qui soutenaient les valeurs de subordination des femmes » (Taywaditep, 2000, p. 105).

Ce travail montre de façon assez concluante à quel point le chemin existentiel vers la masculinité est un cheminement dynamique, actif, conscient. Les garçons effectuent donc un réel travail subjectif en fonction de leur perception des coûts et des avantages liés à la masculinité, et mettent en œuvre des stratégies conscientes – défensives et offensives – afin d'atteindre une certaine position vécue au sein même de la hiérarchie inter-masculine. La sexualisation des non-pairs par les garçons se révèle ainsi un élément crucial – non seulement « de l'extérieur » mais également « de l'intérieur » vécu – dans la masculinisation.

Face à l'absence d'une telle hétéro-sexualisation, des hommes non-hétérosexuels mettent donc en place un nombre de stratégies de contournement de ce « verrouillage du genre » absent afin de pouvoir tout de même

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

bénéficier des avantages et privilèges perçus liés à la configuration matériel-le-subjective oppressive.

3. Relecture d'hypothèses explicatives

Selon les éléments empiriques discutés ci-dessus, l'investissement de l'hétéro-sexualité – imaginaire et concrète – constitue pour les garçons un des apprentissages de la domination des femmes. Cela est renforcé par le constat effectué par Messerschmidt :

> « Environ 25 % des hommes adultes commettant des crimes sexuels rapportent que leur première infraction sexuelle a eu lieu durant l'adolescence […]. En plus, une proportion significative de toutes les infractions sexuelles masculines est commise par des personnes âgées de moins de 18 ans. Environ 25 % de tous les viols et 50 % de tous les dossiers connus d'abus sexuel d'enfants peuvent être attribués à des hommes adolescents commettant des infractions sexuelles » (2000, p. 286).

L'usage régulier et massif de violences physiques, psychologiques, sexuelles à l'encontre des non-pairs dans des contextes domestiques (Enveff, 2001) vient d'ailleurs se rajouter aux éléments empiriques présentés pour renforcer la grille d'analyse proposée. Dans cette partie, je souhaite reprendre l'hypothèse formulée qu'il existe un lien psycho-politique entre la sexualisation des non-pairs et l'identification à la masculinité : la sexualisation assurerait structurellement que les non-pairs ne soient pas perçus par les garçons comme des sources d'identification dans la construction de leur perception de soi.

Un premier lien attestant de cette articulation décrit la sexualisation des non-pairs comme blocage concret de l'identification possible des garçons aux non-pairs. Il s'agit d'une analyse autoréflexive développée par un chercheur travaillant conjointement avec une chercheure féministe sur la pornographie :

> « Gail Dines et moi sommes assis devant une télévision et un lecteur vidéo, des vidéos pornographiques empilées sur le sol. Nous en sommes à la troisième vidéo, et une femme est en train d'être pénétrée par trois hommes (pénétration vaginale, anale et orale) en même temps. Gail dit qu'elle se demande comment la femme peut bien vivre cela. Comment cela ne pourrait-il pas être physiquement douloureux ? Gail éprouve de l'empathie avec cette femme, essaie de comprendre ce que cette vidéo peut avoir signifié dans la vie de cette femme. Tandis que la scène progresse, la femme est incapable de continuer à émettre des sons de plaisir. […] Gail grimace. […] Et moi, j'ai une érection. » (Jensen, 1998b, p. 157).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Ce premier extrait atteste du fait que l'hétérosexualisation masculine amène cet homme à éprouver de l'excitation et du plaisir sexuel à la vue d'un usage corporel violent d'un non-pair par des pairs. Visionnant cette vidéo, le chercheur s'identifie aux trois hommes faisant un usage corporel commun d'un non-pair, tandis que la chercheure s'identifie à la femme subissant cet usage corporel violent. Le lien de l'identification passe ici par l'orientation de l'empathie : l'homme est en empathie avec ses pairs, la femme avec ses pairs et ce, malgré l'engagement commun des deux personnes contre l'oppression des femmes par les hommes, puisqu'il s'agit là de deux chercheurs anti-masculinistes. « Plus tard, Gail et moi parlions de nos réactions aux vidéos. Gail parlait de la douleur liée au fait de voir les corps des femmes être violentés de façon si routinière, si désinvolte. […] Je parlais de l'excitation sexuelle produite par les vidéos. Je reconnaissais que je m'identifiais aux hommes et que j'avais du mal à éprouver de l'empathie avec les femmes » (Jensen, 1998b, p. 158). Ce second extrait conforte le lien proposé entre dynamique identificatoire et dynamique empathique : l'identification première du chercheur est orientée vers ses pairs – malgré (?) leur comportement violent – et le fait qu'il éprouve un plaisir sexuel à la vue de cet usage corporel de la non-pair l'empêche d'être en pleine empathie avec elle. La sexualisation masculine semble bien ici rendre impossible/indésirable l'identification, donc l'empathie, avec les non-pairs. Pour reprendre une nouvelle fois Stoltenberg : « Tout ce qui compte dans la consommation de réification sexuelle, c'est de ne pas éprouver d'empathie avec la personne qui est en train d'être chosifiée » (1990, p. 50).

Un deuxième exemple concerne également le lien entre identification à la masculinité et non-empathie vis-à-vis des non-pairs, qui mène cette fois-ci à la complaisance envers des violences masculines à l'encontre des non-pairs. Les personnes concernées sont également assez proches de l'exemple précédent puisqu'il s'agit d'un chercheur et d'une chercheure travaillant sur les rapports de genre au sein du milieu naturiste échangiste, mais cette fois-ci dans un cadre hiérarchique puisque le chercheur est le directeur et l'employeur de la chercheure. Décrivant leurs interactions avec des hommes voyeuristes sur le terrain de recherche, le chercheur note que « l'année dernière, tous nos essais de discussions collectives avec eux avaient été des échecs [mais cette année] je suis […] assez content. Pour une fois, nous allons pouvoir discuter avec ces hommes. […] Et je suis d'autant plus heureux que je suis accompagné d'une chargée d'étude et qu'il est rare que les hommes parlent aussi franchement en présence d'une femme » (Welzer-Lang, 1998, p. 88). Ce que ce chercheur entend par « parler aussi franchement » est défini par cette chercheure comme « un débit continue de paroles grasses, d'allusions malsaines, sexistes […] ; un flux continu d'obscénités et de provocations » (Welzer-Lang, 1998, p. 89) de la part d'hommes nus, entourant la chercheure, qui la rendent nerveuse et lui donnent envie de frapper, lors-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

que ces agressions verbales sont également dirigées vers une fille d'environ 12 ans. De nouveau, la sexualisation masculine des non-pairs – structurée par l'imposition de regards, de paroles, de comportements… – n'est pas perçue par ce chercheur comme obstacle à l'empathie. Selon lui, il n'aurait même « rien vu, ni senti, des regards que jetaient certains sur [elle], des remarques humiliantes, des gestes d'appropriation » (Welzer-Lang, 1998, p. 90). On pourrait relire cette non-perception comme ne concernant que les effets violents vécus par cette chercheure et non les actes eux-mêmes de sexualisation qui ont été verbalisés, mis en acte. Ces comportements de sexualisation masculine pourraient alors être interprétés comme créateurs de liens, comme source d'empathie réciproque entre chercheur et voyeurs, contre la chercheure. Le chercheur avait en effet avant tout ressenti un sentiment de joie « d'avoir pu approcher ces hommes, content d'avoir noué un contact, content d'avoir pu montrer […] cet univers d'hommes » (Welzer-Lang, 1998, p. 89). Il me semble intéressant de pointer le fait que ce chercheur est content et heureux à l'idée de pouvoir interagir avec ces hommes, d'avoir établi un lien de pair avec eux, d'avoir été accepté, reconnu par eux comme interlocuteur. Or cette reconnaissance en tant que pair passe de fait par l'exposition de cette chercheure à la sexualisation masculine et par la désidentification du chercheur à la chercheure. Seule cette désidentification – c'est-à-dire son identification à la masculinité sexualisante et sa solidarité de fait avec ces actes de sexualisation – lui permet de ressentir cette joie. Sans cette identification, le chercheur n'aurait probablement pas pu établir de lien avec ces hommes, puisqu'il aurait alors privilégié une empathie vis-à-vis d'une non-pair sur une empathie vis-à-vis de pairs, ce qui aurait remis en cause son statut de pair. Il y a donc là également une dynamique proche de l'empathie (même intéressée), d'identification commune à la masculinité, de reconnaissance mutuelle en tant que pairs sexualisants qui bloque l'empathie possible envers une non-pair, pour laquelle il déclarait pourtant s'être « surtout préoccupé de sécurité physique » (Welzer-Lang, 1998, p. 90). Conscient du fait qu'il exposait en tant que directeur et employeur une chercheure à une situation possiblement dangereuse du point de vue physique, ce n'est pas l'inquiétude, la vigilance, le rejet ou la haine envers ces hommes sexualisants qui priment, mais la joie d'avoir pu créer un « nous » masculin, une proximité et communauté d'intérêt. Sa volonté de réussir à établir ce lien a pu aboutir en choisissant de rompre le lien d'empathie avec cette chercheure.

Un troisième élément intéressant pour la discussion du lien entre identification et sexualisation est le constat fait que les passages à l'acte – qui sont structurellement peu différents des vécus imaginaires – permettent aux garçons de se construire de façon positive, rassurante. « Pour les garçons, dès les débuts de leur vie sexuelle adulte, la sexualité est une manière d'acquérir assurance et confiance en soi, alors que pour une bonne part des filles, elle est simplement partie prenante de relations qu'elles veulent durables » (Bo-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

zon, 2001, p. 248). Autrement dit, les garçons pratiquent les interactions corporelles avec des non-pairs de telle façon qu'ils en ressortent plus assurés et confiants : « […] pour ces derniers, les rapports sexuels fonctionnent comme un rituel de confirmation de l'individu (plutôt que du couple) dans lequel ce dernier s'attend à ce que le désir de sa partenaire réponde au sien, dans une optique narcissique » (Bozon, 2001, p. 250). Les pratiques sexuelles masculines – contrairement à celles des non-pairs – sont ici analysées comme des pratiques particulières de soi : la masculinité de ces garçons est progressivement construite et investie à travers l'usage corporel des non-pairs. Cela signifie que la sexualisation – imaginaire et pratiquée – des non-pairs a une fonction identitaire précise pour les pairs et, donc, *ipso facto*, rend difficile voire impossible la perception de ces non-pairs comme sources positives d'identification. Dans la mesure où les non-pairs deviennent à travers leur sexualisation des instruments d'enrichissement d'une identité construite contre l'identité des non-pairs, la sexualisation masculine participe activement à leur exclusion de la communauté éthique et identitaire des pairs. En témoigne également le fait mentionné que « l'identité de l'homme est potentiellement menacée en cas d'absence de désir » (Bozon, 2001, p. 251) de sa part vis-à-vis des non-pairs.

Cette absence de sexualisation des non-pairs par les hommes serait, selon cette logique, à interpréter comme une perte de ressources dans ce qui nourrit leur identité masculine, ce qui les différencie des non-pairs. Ne pas se ressentir comme sexualisant les non-pairs correspondrait ainsi à ne plus se ressentir comme masculin, donc distinct de ceux identifiés comme non-pairs. L'habitude de sexualiser les non-pairs « devient aussi forte dans la vie de tout homme précisément parce que l'habitude sert très clairement à situer son sens de soi-même en tant que pair, en lien avec la suprématie qu'il perçoit chez les autres hommes. Une fois qu'il connaît cet endroit avec certitude, il sait ce qui peut être appelé l'identité sexuelle masculine – un sens de soi-même comme s'étant suffisamment dissocié du statut inférieur des femmes » (Stoltenberg, 1990, p. 51). Assez logiquement, les pairs continuent – une fois adultes – à pratiquer les interactions corporelles avec les non-pairs sur un mode de domination, ce qui leur permet – outre les bénéfices propres à la domination – de ne plus vivre de doutes quant à leur identité et communauté politique.

> « Passés les débuts du couple, la sexualité deviendrait un domaine masculin, dans lequel le rôle de la femme serait de répondre à la sollicitation de l'homme plutôt que de proposer. L'absence d'initiative des femmes dans la vie sexuelle conjugale reproduit, au plan de l'intimité, une attitude observée dans les premières étapes de la formation du couple : éviter de prendre officiellement l'initiative du rapprochement dans la rencontre amoureuse, ne pas dominer le conjoint par l'âge ni par la taille » (Bozon, 2001, p. 251).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE VII

Expertise masculine

La thématique de la socialisation masculine – hétérosocialisation et hétérosexualisation – relue à travers la mise en action de l'hypothèse de la conscience masculine de domination, a permis de saisir certains aspects de la subjectivité masculine, psycho-familiale autant que psycho-sociale[46]. Les éléments empiriques abordés ainsi que les hypothèses explicatives discutées confirment la pertinence de s'éloigner d'une analyse désincarnée de la configuration matérielle-subjective qu'est la position vécue masculine. Mais ils pointent également la nécessité de re-penser la position vécue masculine en y intégrant pleinement l'agentivité politique des hommes : le fait que les hommes agissent en fonction de leurs intérêts et désirs et que ceux-ci sont conçus comme étant supérieurs à ceux des femmes.

1. L'expertise comme principe organisateur de la subjectivité masculine

À travers la socialisation masculine, les enfants ont investi une subjectivité et des pratiques structurées par l'idée de la suprématie masculine. Ils ont intégré le fait qu'ils vivaient dans une société basée sur l'oppression des femmes et qu'ils pouvaient également faire partie des bénéficiaires de cette structure sociale dans la mesure où ils investissaient la position vécue masculine. Or l'investissement de cette position – l'identification *matérialiste* à la masculinité – implique l'adoption de certaines pratiques de soi (la façon de porter son corps, de se mettre en scène, de se percevoir…), mais surtout l'adoption de certaines pratiques vis-à-vis des non-pairs, les filles et les femmes. Au fur et à mesure que les enfants adoptent ces pratiques, ils goûtent aux bénéfices produits : reconnaissance parentale et enseignante, reconnaissance par les pairs, privilèges matériels et symboliques vis-à-vis des non-pairs, jouissance politique narcissique du fait d'être privilégié… Progressivement, une interaction dialectique se sera mise en place entre la perception de soi en tant que membre du groupe social dominant et l'exercice de certaines pratiques vis-à-vis des non-pairs. La domination exercée à l'encontre des filles et des femmes alimentera un sentiment de soi masculin. Un sentiment de soi masculin alimentera des pratiques politiques spécifiques vis-à-vis des femmes. L'enfant aura progressivement compris que sa masculinité est fonction de son action oppressive envers les femmes et que cette masculinité est synonyme d'une position vécue privilégiée. Il aura donc également intégré

[46] « Psycho-familial » réfère à « l'histoire de ses premiers rapports avec les figures significatives de son entourage de nourrisson et de jeune enfant » (Mosconi, 1994, p. 191) tandis que « psycho-social » réfère au processus permettant à l'individu humain de devenir une personne socialisée, membre à part de sa société. La scolarisation y joue une fonction essentielle (Mosconi, 1994).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

qu'il est plus désirable d'être un homme et plus méprisable d'être une femme.

Afin de nommer le principe organisateur de la subjectivité masculine, il me semble intéressant d'adopter la notion d'« expertise ». On trouve notamment cette notion en psychologie cognitive, avec un sens partiellement proche de celui que j'adopterai :

> « Les schémas de soi [p. ex. les identités sociales qui proviennent de catégories sociales comme par exemple l'identité de genre] dans des domaines particuliers sensibilisent l'individu à l'information qui est pertinente pour ces domaines. Cet intérêt renforcé pour et cette attention à un domaine particulier produit un stock de savoir dense et bien organisé. Les personnes pourvues de schémas de soi dans des domaines particuliers […] développent un type d'expertise pour un domaine, et une telle expertise a un nombre de conséquences pour la gestion subséquente de l'information » (Gurin et Markus, 1989, p. 54).

La notion d'*expertise* met l'accent sur le fait que les humains sont des sujets connaissants actifs, agissant dans une structure sociale donnée, qui gèrent des informations et analyses permettant de se repérer et de s'orienter. Elle est d'autant plus pertinente, dans la mesure où la position vécue d'oppresseur est intrinsèquement une position privilégiée en matière d'options, de trajectoires et de choix possibles, de par l'absence de contraintes imposées par des dominants. En termes schutziens, la position vécue masculine implique que « le dominant peut garder plus pleinement en vie un sens de la relation entre l'action, l'acte, l'intérêt à disposition et le projet de vie globale » (Lengermann et Niebrugge, 1995, p. 34). Le privilège masculin implique une marge de manœuvre bien plus importante (Lorenzi-Cioldi note ainsi que l'androgynie – la mise en scène de soi mélangeant masculinité et féminité – est aujourd'hui bien plus accessible aux hommes qu'aux femmes [1994]), ce qui leur ouvre une plus grande agentivité ou capacité/possibilité d'agir, d'où une plus grande expérience et expérimentation de situations et d'interactions différentes. Cela rend plus pertinente l'idée d'une expertise opérationnelle et pragmatique spécifiquement masculine liée à une plus grande possibilité de faire des choix « rationnels ». Cette expertise *pragmatique* genrée est donc notamment rendue possible par le fait que dans les pays occidentaux l'expérience mixte est plus importante, que l'apprentissage du genre est précoce et que la différence de sexe est plus saillante que dans d'autres rapports de pouvoir plus marqués par la ségrégation (Amâncio, 1997).

Comme le rappelle Mosconi :

> « Seules certaines positions sociales (dominantes) permettent à l'acteur ce comportement en termes de choix rationnels ; mais beaucoup de positions sociales – et c'est le cas souvent de celles des femmes – à cause de leurs atouts faibles et des fortes contraintes qui pèsent sur elles, ne mettent pas leurs 'acteurs' (actrices) en situation de faire des choix 'ration-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> nels' ; ou alors il faut dire que ces choix rationnels sont seulement une manière de traduire les contraintes de la situation et les rapports de forces qui pèsent sur eux (elles) » (1994, p. 112).

En effet, si la position vécue d'opprimée est mal ou moins adaptée à une analyse prédominante en termes de choix rationnels, la position vécue d'oppresseur semble au contraire exiger une plus grande place à l'analyse des actes et non-actes en termes de choix « rationnels », sans que ce rationnel soit défini de façon trop étroite. Remettre au centre de l'agentivité masculine, les notions de choix et de stratégies – « le concept de stratégie se réfère à des actions plus ou moins cohérentes, dont l'insertion dans un contexte donné, conduit le chercheur à prêter aux acteurs un projet relativement conscient et une part de calcul à partir d'une analyse plus ou moins perspicace de la situation et des possibilités d'action » (Mosconi, 1994, p. 258) – inscrits dans un champ décisionnel fondé sur des paramètres comme le degré de risque, le coût, le gain et le bénéfice financiers, psychologiques et psychosociaux (Mosconi, 1994) semble ainsi être une des conséquences analytiques de la prise en considération des implications existentielles de la position vécue d'oppresseur. Celle-ci implique également une plus grande distance critique vis-à-vis des récits et justifications subjectifs émis par les personnes occupant ces positions vécues, en tout cas, une plus grande vigilance vis-à-vis des fonctions politico-existentielles qu'ont ces discours dans la vie de ces personnes.

La notion d'expertise renvoie donc à « la forme essentielle de la connaissance [qu'] est la connaissance préthéorique de la vie de tous les jours, où le langage, directement lié aux activités pragmatiques qui dominent cette vie quotidienne, occupe une place importante » (Mosconi, 1994, p. 41). Autrement dit, « une telle connaissance n'est pas d'emblée théorique, elle est d'abord une connaissance pré-théorique : 'Elle est la somme totale de tout ce que 'tout le monde sait' [47] sur le monde social, un assemblage de maximes, de morales, de sagesses proverbiales, de valeurs et de croyances, de mythes, etc.' » (Berger et Luckmann, *in* : Mosconi, 1994, p. 44). Cette expertise est une « 'connaissance-type, c'est-à-dire la connaissance limitée à la compétence pragmatique dans l'exécution routinière d'une tâche', connaissance qui 'occupe une place prédominante dans le stock social des connaissances' » (Berger et Luckmann, *in* : Mosconi, 1994, p. 41), où « l'exécution routinière d'une tâche » fait alors, par exemple, référence aux interactions sociales quotidiennes avec les pairs et non-pairs. La notion d'expertise renvoie également à la conscience :

> « La conscience que nous acquérons de la structure d'une situation, sa perception sous un certain éclairage, incluent une connaissance des pos-

[47] Où ce 'tout le monde' est évidemment à genrer, ce que Berger et Luckmann choisissent de ne pas faire (Mosconi, 1994).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> sibilités que la situation offre ; mais cette conscience et cette connaissance sont pour une large part de l'ordre d'un savoir-faire, c'est-à-dire d'une capacité globale à éprouver la situation en fonction d''un certain nombre d'idées d'ensemble sur les conduites et les émotions humaines'[…], et à produire les actions appropriées » (Quéré, 1997, p. 9).

Elle se distingue des concepts de rôles, de dispositions ou de performativités par le fait qu'elle met en exergue la conscience pratique qu'élaborent les agents des rapports de force sociaux. Cette expertise, « le stock social de connaissances permet aussi 'la localisation des individus dans la société et leur traitement approprié' (Berger et Luckmann). En ce qui concerne les rapports entre les hommes et les femmes, cette « localisation » et ce « traitement » consistent, dans la plupart des sociétés, à situer les premiers dans un statut de dominants et les secondes dans un statut de dominées et à organiser les pratiques en conséquence » (Mosconi, 1994, p. 43).
Ces expertises sont asymétriques[48] dans la mesure où les femmes accumulent des informations, sentiments, intuitions et analyses qui partent des conséquences violentes de l'oppression qu'elles subissent pour remonter avec difficulté vers la source de celle-ci, élaborant ainsi des connaissances sur les rapports concrets qu'elles vivent (Lorenzo-Cioldi, 1994). La position vécue féminine implique notamment « une 'ouverture' vis-à-vis du dominant focalisant sur l'anticipation de ses possibles actes, car ceux-ci affecteront ses expériences à elle […] elle doit demeurer alerte face aux intentions du dominant à son égard […] afin de prendre des mesures de protection de soi, notamment des tactiques de manipulation » (Lengermann et Niebrugge, 1995, p. 30). Dans la mesure où le vécu féminin est en permanence marqué par les effets de l'oppression, cette expertise devrait prendre une place importante, souvent rester consciente et concerner *la dynamique oppressive en tant que telle*. Au contraire, les hommes accumulent depuis l'enfance des informations, sentiments, intuitions et analyses sur le maintien et l'amélioration de leur qualité de vie, puisqu'ils n'ont pas, en tant qu'hommes, à « rendre des services » ni à se soumettre aux femmes. Aussi ce qu'ils apprennent au quotidien dans leurs rapports avec les femmes reste-t-il axé sur eux-mêmes : une plus grande écoute des femmes est susceptible de remettre en cause leurs comportements et donc de leur coûter de l'énergie psychique et affective,

[48] Sans pour autant adopter la notion d'expertise, Lengermann et Niebrugge décrivent des orientations schutziennes asymétriques. Du côté dominant, elles parlent d'invisibilité instrumentale : se servir des dominées de façon à ce que son propre sentiment d'agentivité en sorte grandi, tout en invisibilisant le travail effectué par les dominées. Du côté dominée, elles parlent d'intimité instrumentale : une conscience que leur propre subjectivité est invisible au dominant ; l'acceptation par la dominée du dominant, en tant que subjectivité indépendante ; une attention alerte de la part de la dominée envers le dominant et les actes de la part du dominant affectant la dominée (1995).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

voire l'abandon ou la perte d'avantages concrets. Par ailleurs, quand ils dévoilent leur fonctionnement affectif, cela peut offrir des moyens de résistance aux femmes, mais cela peut aussi leur rapporter, à eux, soulagement et soutien thérapeutique de la part des femmes. Un bon dosage de froideur et de distance décourage toute initiative de la part des femmes, tandis que l'expression d'intérêt et d'attachement permet d'obtenir certains services affectifs et sexuels. Bref, les hommes développent tout un répertoire d'attitudes et de pratiques consciemment destinées à obtenir tel ou tel résultat dans leurs rapports avec les femmes. Notons, à titre d'exemples de cette expertise masculiniste pratique concrète, respectivement malveillant et bienveillant :

> « Un Don Juan invétéré raconta au cours de son analyse qu'il devenait exprès silencieux et impassible chaque fois qu'une fille repoussait ses avances : 'Cela les terrifie ! Peu sont capables de tenir plus de 15 minutes ; ensuite, elles sont prêtes à n'importe quoi, pourvu qu'on veuille bien cesser de nier leur existence même en les ignorant' » (Devereux, 1980, p. 223).

> « Un groupe d'expérimentateurs, fervents interactionnistes, […] entament un jeu en se mettant à traiter comme une beauté une fille ordinaire, ni vraiment laide, ni spécialement jolie. Le premier, bon acteur, s'est ennuyé pendant son rendez-vous : la fille était embarrassée et ne savait quelle contenance prendre. Le second était déjà plus satisfait. Quant aux suivants, ils ne voulaient plus la quitter : elle était devenue sûre d'elle, intéressante et bien mise » (De Queiroz et Ziolkovski, 1994, p. 45-46).

On peut dire que l'expertise masculiniste est égocentrée. Elle prend moins de place que l'expertise relationnelle des femmes, de par le travail qu'effectue l'asymétrie structurelle pour les agents et le fait qu'être oppresseur permet justement de s'intéresser à d'autres choses : études, carrière, loisirs, militantisme, sociabilité. Cette expertise masculine est consciente à certains moments, surtout dans l'enfance et l'adolescence, mais elle se transforme progressivement en une sorte d'intuition masculiniste. Les hommes construisent ainsi une expertise *sur les moyens concrets de l'oppression* (Mathieu, 1991) : ils apprennent à tester la fonctionnalité et l'efficacité de certaines attitudes, comportements, paroles, absence de paroles, sentiments, dans leurs rapports avec les femmes. Cette expertise pourrait également concerner les situations à privilégier et celles à éviter. Comme cela a été mentionné auparavant, les micro-situations vécues sont en effet des moments de renforcement de sa masculinité et des structures sexistes, ou des moments de diminution et d'affaiblissement : « les hiérarchies situationnelles de pouvoir servent à renforcer la stratification sociale existante » et « l'arrangement situationnel de pouvoir le plus probable pour des membres de groupes stigmatisés et non-stigmatisés pendant des interactions intergroupes sert à renforcer […] les préjugés » (Richeson et Ambady, 2003, p. 177, 182). Les

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

hommes construisent donc une expertise concernant les moyens de l'oppression, centrée sur eux-mêmes, et où le vécu des femmes n'est présent que dans la mesure où celui-ci représente un intérêt politique pour les hommes.

Il est à ce niveau intéressant de constater qu'en psychologie politique, une hypothèse relativement similaire est formulée par Amerio. S'opposant à une approche trop rationaliste ou déterministe en la matière, et s'inscrivant visiblement dans une approche interactionniste et phénoménologique, celui-ci propose « le modèle d'un individu capable de traiter et d'organiser les informations politiques, mais dont les capacités cognitives, dominées par des exigences fonctionnelles de simplification et d'économie, sont susceptibles d'erreurs, de biais » (Amerio, 1991, p. 215). Il introduit également la notion d'expertise politique, définie simplement comme « le savoir possédé par l'individu dans ce domaine [qui] influence l'acquisition de l'information, la mémorisation, la formation et le changement des attitudes et des opinions » (Amerio, 1991, p. 216). L'auteur décrit de façon extrêmement proche de ma démarche, les processus de cognition sociopolitique comme impliquant constamment l'individu :

> « Il expérimente […] tous les jours des rapports de pouvoir dont il peut n'avoir qu'une faible conscience, mais qui vont influer de toute façon sur ses modes de connaissance, sur les constructions/reconstructions qu'il fait des événements […], sur son approche de l'information […]. L'individu ne se place pas comme un *perceiver* isolé sur une scène d'objets sociaux, mais comme un être qui affronte des problèmes de survie, de développement et d'identité dans une *structure de relations* qui s'étend du public au privé, qui en partie le crée comme 'être social'[…] et qui en partie est créée par lui dans les limites qui lui sont possibles » (Amerio, 1991, p. 218-219 ; accentuation de l'auteur).

Cette structure des relations est à son tour à percevoir comme présentant une double face constante entre la dimension des ressources (pouvoir) et des idées (cognition) : ce qui fait le lien d'articulation entre ces deux dimensions, c'est l'action humaine. L'action est en effet fortement modelée par les ressources disponibles (capacité et pouvoir) et elle « a donc un rôle de concrétisation par rapport à la cognition et contribue à relier les schémas de l'environnement avec les schémas de soi, participant ainsi à la construction identitaire » (Amerio, 1991, p. 221). Mais l'action, selon l'auteur, a finalement un rôle bien plus important puisqu'elle insère la dimension du pouvoir dans le monde mental :

> « L'action est mémorisée non seulement sous forme de scripts comportementaux mais également sous forme de schémas de pouvoir : ceux-ci demeurent, à différents niveaux d'abstraction et de généralisation, comme des points de repère pour tout projet d'action (qu'elle soit réalisée ou non, ou simplement 'pensée') et pour toute relation avec l'environnement

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

(donc également pour tout traitement d'information) qui implique des évaluations et des décisions » (Amerio, 1991, p. 221).

Finalement, l'idée d'une expertise au sens défini semble également avoir une fécondité heuristique. L'idée interactionnelle, pragmatique d'une expertise politique élaborée par les agents vivant dans un monde constitué de rapports asymétriques, incite en effet à interroger différemment la question des représentations stéréotypées de genre. La tradition prédominante en psychologie sociale – affirmant que les stéréotypes concernant les différences de groupe sont globalement erronées – est ainsi remise en cause par Eagly et Dielman dans leur article *The accuracy of gender stereotypes : a dilemma for feminism* (1997). Les auteurs argumentent qu'en ce qui concerne plus spécifiquement les stéréotypes de genre, il serait plus juste d'adopter le paradigme de l'exactitude, car « à la différence de nombreux autres groupes sociaux, les hommes et les femmes ont des contacts réciproques considérables. En conséquence, chaque groupe dispose d'énormément d'informations, non seulement sur soi-même mais également sur l'autre groupe, et une information considérable devrait favoriser l'exactitude » (Eagly et Dielman, 1997, p. 14). L'origine de ces stéréotypes serait à situer dans les multiples interactions genrées ayant lieu dans le cadre de pratiques concrètes, et les traits associés au genre seraient issus des vécus genrés, notamment ceux qui sont vécus dans le domaine du travail domestique et public. Ces traits genrés peuvent donc être compris comme des traits subjectifs dus aux contraintes situationnelles des activités genrées. « Donc, selon cette perspective, le 'noyau de vérité' des stéréotypes de genre concerne les comportements de rôle des femmes et des hommes » (Eagly et Dielman, 1997, p. 17). Passant en revue différentes études méta-analytiques, les auteurs concluent :

> « Les éléments empiriques disponibles à partir de toutes ces méthodes suggèrent que les stéréotypes concernant les hommes et les femmes en tant que groupes sociaux ont une exactitude considérable, bien que différentes méthodes suggèrent qu'il existe différents biais systématiques. En particulier, les stéréotypes de genre tendent à être plus extrêmes que les estimations propres des femmes et des hommes relatives à leur comportement, tandis qu'ils sont moins extrêmes que les différences de sexe établies dans des données d'enquête et de nombreuses analyses méta-analytiques de la recherche » (Eagly et Dielman, 1997, p. 23).

Face à ces constats, les auteurs mettent en garde contre un éventuel déni ou refus politique de la réalité de ces stéréotypes – reflétant une certaine immobilité des rapports de genre : « En fait, l'idéologie du féminisme avec sa promesse d'égalité de sexe peut permettre que nombre de militants perçoivent les femmes et les hommes comme si le millénium de l'égalité de sexe était déjà arrivé » (Eagly et Dielman, 1997, p. 26).
S'il ne s'agit pas pour moi de reprendre ici l'idée selon laquelle les stéréotypes seraient en effet plutôt exacts – débat dont la complexité me dépasse –

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

cet article me permet néanmoins d'interroger la fonction pratique-politique des stéréotypes, c'est-à-dire la façon dont ils éclairent le rapport entretenu par des agents à leur environnement genré. Ces stéréotypes peuvent donc renseigner sur l'expertise politique élaborée par les dominants. L'approche interactionniste, pragmatique pourrait ainsi permettre de comprendre à quel point *l'éventuelle* exactitude de certains stéréotypes serait liée à leur fonction concrète dans des interactions genrées : toute « information » est en effet insérée dans des rapports ou des interactions ayant une fonction dans le vécu inter-subjectif. Comme le notent Ridgeway et Corell, « Nous rejetons souvent les croyances culturelles comme étant des stéréotypes. Si elles sont également cela, elles sont également des schèmes ou des instructions culturels pour mettre en acte la structure sociale de la différence et de l'inégalité de genre qu'elles définissent » (Ridgeway et Correll, 2000, p. 112).

2. Structure de l'expertise

Cette expertise masculiniste peut être mieux décrite à partir de certains énoncés féministes matérialistes. Ces énoncés invitent en effet à distinguer deux niveaux d'analyse : le premier permet de saisir l'organisation interne de cette expertise, en interaction dialectique avec les contenus adoptés et concerne la structuration de la subjectivité masculine ; le second permet de saisir les contenus adoptés par ces agents, contenus propres au vécu masculin de la configuration matérielle-subjective de genre. Finalement, des énoncés permettent également de *qualifier* cette expertise au sens où celle-ci peut être pensée comme chargée d'affect : un attachement intime à la domination. Ce qui suit peut être considéré comme une tentative d'opérationnaliser la réflexion spéculative menée dans cette seconde partie. Les deux registres principaux (structure et contenu) et leurs sous-registres respectifs (idéelle et transgressive ; épistémique et épistémique-politique) ainsi que l'idée d'un attachement à la domination pourront en effet éventuellement fonctionner comme des points de comparaison de l'aboutissement de cette démarche heuristique spéculative déductive avec celle empirique inductive à partir des données issues des entretiens menés avec des hommes quant à la conscience de domination (voir 3e partie).

2.1. Subjectivité idéelle

La socialisation spécifique des dominants produit un rapport spécifique entre la subjectivité masculine, en particulier sa dimension consciente, et la pratique masculine. L'articulation entre subjectivité et pratique du côté dominant est décrite de la façon suivante :

> « '*Pensées* devenues gestes, actions, *idées* devenues réflexes du corps'… *Ce processus, à mon sens, ne s'applique qu'au dominant*. Il est sans dou-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

te vrai du vécu majoritaire, obsédé de sa légitimité » (Mathieu, 1991, p. 211).

« Il y a un champ de conscience structuré et donné pour les dominants, et de toute façon cohérent face à la moindre menace contre leur pouvoir » (Mathieu, 1991, p. 140-141).

« *La violence idéelle*, celle des ***idées*** légitimant la domination, n'*est* pas *présente en permanence* ***dans la conscience des femmes*** (*dans l'esprit du dominant, oui*) » (Mathieu, 1991, p. 209).

« Il nous suffit de retenir que l''ego absolu', l''ego pur', ou encore le sujet phénoménologique, est radicalement détaché de la relation empirique ordinaire. Le monde n'est pas stricto sensu extérieur, la question de la coexistence d'autres sujets ne se pose pas. Car le monde est un phénomène de l'ego, et la distinction 'je/tu' se constitue dans l'ego absolu… L'idée sartrienne de 'sujet' est issue de l'idée qu'il n'y a pas le 'je' et un monde : le monde est encore posé par le 'je', d'où le fait que 'c'est moi qui choisis même le coefficient d'adversité des choses'. Au contraire, sous la plume de Simone De Beauvoir les distinctions 'je/tu', 'extérieur/intérieur' loin de se constituer dans l'ego, sont constituantes de la modalité particulière de tel ou tel type de 'sujet' » (Le Dœuff, 1989, p. 116).

La socialisation des dominants, contrairement à celle des dominées, apparaît ici comme étant d'abord un apprentissage d'idées et de valeurs. Dans sa relecture de Freud, Mosconi note de façon similaire :

« Ainsi, là où le garçon refuse la réalité et produit une 'théorie', la fille, elle, accepte la réalité et produit un affect. Face à la réalité qui s'impose à lui, le petit garçon ne se soumet pas, il développe une activité intellectuelle pour chercher à modifier, sinon la réalité, au moins son sens, à recréer par la 'théorie' une réalité plus conforme à ses vœux. La petite fille, elle, 'ne refuse pas' la réalité, elle s'incline devant celle-ci » (1994, p. 271).

Si différentes interprétations sont possibles – comme celle de Mosconi que les filles accéderaient plus tôt au sens de la réalité tandis que les garçons investiraient plutôt des fantasmes et non des théories (1994, p. 272) – et qu'il importe de s'éloigner de toute interprétation essentialisante, le constat est sensiblement similaire : l'investissement *prioritaire* de l'idéel (et non de l'intellectuel) fait partie de la construction d'une subjectivité propre à une position vécue de domination selon l'axe de genre. Il est bien évident qu'une telle priorité donnée à l'idéel au sein de la subjectivité masculine est elle-même le fruit de pratiques matérielles, de rapports réels. C'est bien le fait de devenir homme, de grandir du côté des dominants dans une société genrée qui produit une telle subjectivité. Mais à l'instar de la masculinité qui se rend

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

invisible à elle-même, la subjectivité idéelle est le fruit d'un processus qui rend invisible ce qui l'a rendu possible.

Il importe donc de noter qu'au sein même de cette subjectivité, un certain rapport entre l'idéel et le pratique est appris. Si les dominées sont éduquées d'abord à travers l'imposition d'un rapport concret à des pratiques de servage, les dominants sont donc non seulement exemptés de ce rapport concret à des pratiques de servage mais peuvent surtout développer un rapport à la réalité où *l'idéel guide le pratique*. Ce sont donc des idées (de domination) qui vont guider des pratiques (de domination). L'absence de contraintes spécifiques a donc certaines implications : le fait de ne pas avoir à effectuer de tâches matérielles importantes (domestiques, éducationnelles, psychologiques…), au sein de l'espace domestique et de bénéficier des services fournis par les dominées produit un rapport au monde prioritairement idéel, mental. Le fait de ne pas avoir à gérer des contraintes d'ordre autoritaire (ordres, menaces, violences) produit un rapport actif au monde (et non réactif), d'agentivité. Les dominants peuvent se vivre comme agissant d'abord à partir d'eux-mêmes, de leurs envies et de leurs idées. De cette façon, en se libérant des contraintes matérielles et autoritaires, les dominants s'assurent un espace/mode de vie où l'idéel peut prendre une place importante – non troublé par la fatigue, les sensations, les émotions, les douleurs produites par les pratiques de servage – guidant leur action sur le monde. Cette priorité de l'idéel sur le pratique nous permet d'interroger des éléments du contexte de production favorisant l'idéalisme intellectuel, les éthiques 'rule based', la valorisation des registres mentaux/intellectuels au détriment d'autres registres de vécu ainsi que le souci de légitimité.

Si les dominants se construisent subjectivement autour et à travers un espace mental, il est logique que ce qui a trait à la (dé)valorisation de cet espace (justesse, cohérence, rigueur, rationalité…) prenne une place importante dans leur rapport aux autres. Dans la mesure où cet espace mental prioritaire sera un élément commun aux humains occupant des positions vécues oppressives de genre, il sera probablement également une source d'attachement et d'identification spécifiquement masculine. Le soi masculin apparaît ainsi également comme une construction centrée sur le maintien de l'image et de la perception positives de soi (d'où peut-être également la centralité – acritique – de la question de l'honneur dans certaines études masculines sur la masculinité[49] [Bourdieu, 1998]). Or, si la subjectivité idéelle adoptée par les

[49] L'expérience masculine de la domination et ses contradictions pourraient, selon Bourdieu, en effet être décrites comme « une sorte d'effort désespéré, et assez pathétique [...] que tout homme doit faire pour être à la hauteur de son idée enfantine de l'homme » (Bourdieu, 1998 : 76). En omettant d'analyser la façon dont ce vécu de soi est directement fonction d'une socialisation de dominant – par exemple, à travers l'interaction spécifique idéel-pratique – et participe de l'oppression des femmes (ce qui compte pour et obsède le chercheur/l'homme, c'est le vécu masculin… endolo-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dominants n'est pas perçue comme partie intégrante d'une subjectivité de domination et n'est donc pas interrogée politiquement, il est peu probable que des actions (théoriques, psychologiques, pratiques) de transformation des rapports de genre puissent atteindre les racines subjectives de la configuration matérielle-subjective oppressive. Pour pouvoir agir à ce niveau-là, il faut donc prendre en considération cet aspect structurant de la subjectivité, principalement à travers un recentrage sur les conditions d'émergence et de reconduction de cette subjectivité (la violence et l'exploitation de genre sources de privilèges matériels donc subjectifs) et l'apprentissage d'un rapport à la réalité non structurée par cette priorité de l'idéel. Cela implique l'apprentissage d'un rapport au réel où le registre matériel ne peut plus être filtré, repoussé, dilué ou nié de la même façon à travers le registre idéel. Mais également, un rapport où l'idéel masculin est invalidé comme source légitime de ce qui fait sens (ce qui semble important, pertinent, juste…) dans ce rapport au réel. Dans ce but, le fait de mettre des hommes en situation de non-domination – notamment à travers un tel travail sur la mixité que celle-ci ne soit plus inégalitaire, entre autres à travers la mise au travail des hommes, leur mise en minorité numérique, le contrôle décisionnel non-masculin – peut être une piste concrète de *déstructuration* politique de la subjectivité masculine, guidée par l'idéel.

Outre cette prise en considération de la structuration spécifique de la subjectivité masculine, il semble également nécessaire d'intégrer l'idée d'une conscience de domination propre aux hommes : si le vécu masculin se démarque en effet du vécu féminin par la présence d'un espace idéel prioritaire, celui-ci sera probablement d'autant plus investi, élaboré et organisé *consciemment* autour de l'oppression des femmes (voir : Contenus de l'expertise).

2.2. Subjectivité transgressive/instrumentale

Les dominants sont encouragés à se construire à partir de leurs propres désirs, c'est-à-dire à découvrir leur propre vie subjective, à lui octroyer une place significative dans le rapport à l'autre, à agir selon ce que leur vie subjective leur indique et à avoir à gérer peu de refus ou de résistances… Cela en dit déjà beaucoup sur la construction – en train de se faire – de la subjectivité masculine. Quel impact ce type de socialisation peut-il avoir sur la conscience de soi et de l'autre ? Comment articuler ce mode d'apprentissage avec les énoncés concernant la conscience de la domination ? Les énoncés

ri), cette approche témoigne de la non-prise en compte par le chercheur de la position vécue qu'il occupe. Cette approche ne permet en effet pas de questionner ce qui fait sens – en termes d'objet de recherche et de mode d'interrogation – pour les hommes, ni de se décentrer de ce sens masculiniste, à travers la mise à distance de soi et de son vécu, rendus possibles par l'analyse féministe matérialiste des rapports de genre.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ci-dessous nous invitent à considérer un autre aspect de la structuration spécifique de la subjectivité propre à la position vécue dominante selon l'axe de genre : outre l'élaboration d'une subjectivité idéelle rendue possible par le traitement privilégié, les enfants en voie de masculinisation élaborent une subjectivité autocentrée, puis transgressive/instrumentale mais vécue comme indépendante.

> « Historiquement le sujet minoritaire n'est pas auto-centré comme l'est le sujet logocentrique » (Wittig, 2001, p. 113).

Si les garçons sont encouragés à apprendre, cela implique qu'ils peuvent se construire plus facilement et librement une *propre* perception/représentation de la réalité. Si en plus on les encourage à explorer cette réalité (dont eux-mêmes), ils ont la possibilité de corriger, d'améliorer, d'enrichir cette perception/représentation. Ils intègrent ainsi le droit à l'apprentissage, le droit à l'exploration et à la vérification, le droit à l'action sur l'extérieur *à partir de soi* (dont la prise de parole) et donc l'absence d'interdictions et d'impositions comme faisant structurellement partie de leur position vécue masculine – ce qui va précisément constituer la nature transgressive de leur subjectivité. La possibilité et la légitimité d'« être sujet » apparaissent donc comme un élément crucial de la socialisation masculine. En témoigne, par exemple, le fait que la socialisation masculine – familiale autant que sociale – implique, entre autres, un traitement préférentiel individualisé. L'absence d'interdictions spécifiques, comme celles qui sont imposées aux filles, notamment en matière sexuelle, « crée l'indépendance par rapport à l'autorité parentale » (Mosconi, 1994, p. 282). Ensuite, dans le champ scolaire, on peut également noter que « l'enseignant-e connaît plus vite et mieux les noms et prénoms des garçons que ceux des filles et connaît mieux les premiers comme individus » (Mosconi, 1994, p. 246). Ce traitement ne peut que stimuler une perception singularisée de soi, et nourrir l'éclosion d'un soi, perçu comme indépendant par rapport aux autorités et au centre de sa propre subjectivité. Le maintien d'un tel soi qui puisse être au centre de sa subjectivité est également facilité par le fait que ces enfants n'ont pas à se percevoir, à s'évaluer principalement[50] en fonction des regards (imaginaires ou réels) des autres. L'exigence, par exemple, de propreté et de soin dans le cadre des productions scolaires ne leur incombe pas de la même façon, ce qu'ils peuvent interpréter comme leur signifiant de façon spécifique que le contenu (le soi) prédomine sur la forme (le rapport aux autres) (Mosconi, 1994, p. 250). Cette façon d'être sujet se révèle simultanément masculine : dans la mesure où les garçons ne rencontrent pas de limites spécifiques imposées de l'extérieur – comme en témoigne le fait que les enseignant-e-s tolèrent de

[50] Cela n'implique pas que ceux-ci n'ont pas à gérer de regard social, mais que celui-ci s'impose de façon moins envahissante, laisse une plus grande marge de manœuvre.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

leur part un moindre respect des règles sociales à l'école (Mosconi, 1994, p. 247) et stimulent donc leur intervention sur le non-soi (d'autres hommes, les femmes, l'environnement social et « naturel ») à partir de leurs propres envies – les garçons investissent une subjectivité conjointement transgressive et instrumentale : une subjectivité « qui constitue l'autre en inessentiel et en objet » (Le Dœuff, 1989, p. 117). Le sujet masculin, de par son mode de socialisation, développe donc un rapport instrumental à ce qui n'est pas soi.
La nature transgressive et instrumentale de la subjectivité investie par les garçons produit donc un tel rapport aux non-pairs de genre que ceux-ci seront avant tout perçus et traités par les garçons comme des sources d'enrichissement personnel – ou plus crûment, avec Guillaumin, comme des objets, des chaises, des vaches – qu'il s'agit d'utiliser en fonction de ce que le soi indique[51]. Comme le dit Goffman : « La formation de la relation [hétérosexuelle] est envisagée comme le résultat d'une entrée en matière agressive de la part des hommes, *une transgression des frontières, des barrières, une chasse, une pression en faveur de sa propre cause* » (Goffman, 2002, p. 91 ; mon accentuation). Il semble raisonnable de supposer que cela s'applique quel que soit le domaine : professionnel, affectif, corporel, conversationnel… Comme l'indique Stoltenberg, spécifiquement en matière de viol, mais cette affirmation peut être considérée comme décrivant le nœud subjectif et identitaire du rapport de genre : « La désintégration du sens de soi de la victime est, pourrait-on dire, un prérequis à l'intégration du sens de soi du violeur – une dynamique qui est répétée chaque fois que quelqu'un agit selon la structure éthique de l'identité sexuelle masculine. Comme le disait un homme, résumant l'ancien et moderne dilemme masculin : 'Un homme doit avoir une femme, sinon il ne sait pas qu'il est un homme'» (1990, p. 21-22). Cette dynamique transgressive et instrumentale implique que le sujet masculin se construit et se nourrit des non-pairs : outre les bénéfices matériels et symboliques directs ainsi engrangés, il est probable que la relation transgressive et instrumentale devienne elle-même une source de plaisir narcissique et identitaire. Ce type de sujets se sentirait « exister » dans la mesure où ils peuvent transgresser et instrumentaliser les autres ; ils se sentiraient d'autant plus masculins qu'ils peuvent transgresser les normes éthiques et instrumentaliser des non-pairs de genre. Autrement dit, la structuration transgressive et instrumentale de la subjectivité masculine

[51] Or ce que le soi indique varie selon les lieux et les temps, et peut donc adopter différents contenus. La structure, elle, reste la même : ce que le soi indique est vécu comme légitime et juste et la configuration matérielle-subjective de genre permet de le réaliser. Du point de vue de la logique politique – tandis que les contenus peuvent être plus ou moins sadiques, plus ou moins sexuels, plus ou moins reproductifs… bref être modernisés voire post-modernisés – la dynamique d'appropriation transgressive des corps des non-pairs reste la même.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

s'accompagne de la découverte et de l'investissement d'une forme de plaisir, de jouissance, de satisfaction spécifique.

Selon cette logique, produirait ainsi du plaisir spécifiquement « sexuel », le rapport transgressif et instrumental appliqué aux corps des non-pairs, tandis que la transgression et l'instrumentalisation non corporelles vis-à-vis des non-pairs produiraient également des plaisirs, non identifiés comme « sexuels », mais plutôt comme identitaires donc narcissiques (« Je peux lui/leur faire cela, donc je suis un homme, un vrai ! »). Assez logiquement, l'usage de la violence et de la force envers les non-pairs s'inscrit, du point de vue masculin, dans un continuum politico-relationnel. Plus précisément, les garçons percevront plus comme une continuité ce qui du point de vue *obscurci* des femmes constitue une discontinuité et relèverait spécifiquement de la transgression. Ayant comme principal point de référence éthique et existentiel, le soi, l'usage éventuel de la contrainte, de la violence, de la force ou de la surprise dans les rapports corporels ne constitue que des moyens parmi d'autres pour sexualiser ces rapports :

> « À l'inverse, c'est l'apparence quotidienne et banale de déroulement « normal » des choses qui peut *obscurcir*, pour les victimes et les auteurs de l'oppression comme pour leurs « analystes », *ses mécanismes*. Mais, dirais-je, encore plus pour les victimes : moins de femmes que d'hommes voient *une continuité, une homogénéité,* en situation de domination des hommes, *entre relations sexuelles « normales » et « viol »*. Moins de femmes que d'hommes voient […] nul doute dans les esprits masculins : le mariage est le sceau de la domination de l'homme sur l'épouse […] » (Mathieu, 1991, p. 152).

Les hommes percevraient donc plus souvent que les femmes la continuité *politique* entre relations sexuelles « normales » et viols, c'est-à-dire ce en quoi ces deux pratiques relèvent de la même dynamique de pouvoir d'appropriation transgressive, source de plaisir identitaire, narcissique et sexuel. Si les hommes pensent et ressentent les relations sexuelles « normales » avant tout comme le produit de la tension – source de sexualisation – entre contrôle décisionnel masculin et résistance/soumission féminine, le viol sera également avant tout perçu comme une forme particulière de sexualisation, de recherche de plaisir sexuel extrême. Les deux types de rapport seront donc perçus comme un usage asymétrique, instrumental et transgressif, source de satisfaction sexuelle proprement masculine, et l'usage de violence, de force, de contrainte, de surprise ne sera perçu que comme une des modalités de sexualisation spécifique d'une interaction corporelle.

Ayant investi une telle subjectivité, les hommes éprouveront logiquement de la difficulté – au-delà du refus pur et simple – à intégrer ensuite éthiquement que le « soi » s'arrête quelque part, qu'il y a des limites à ne pas transgresser, qu'il y a des intérêts indépendants, voire opposés aux leurs, à reconnaître comme légitimes, ce qui sera vécu comme une privation, une restriction, une

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

démasculinisation (« castration »), un rabat-joie, une désexualisation des rapports de genre. Reconnaître que le « soi » ne peut se nourrir[52] des autres « soi » implique en effet d'accepter de désormais faire l'économie matérielle et symbolique des ressources que représentent les non-pairs (donc de s'appauvrir très concrètement) mais également de renoncer à, de faire le deuil d'un type de plaisir, de jouissance identitaire, narcissique et corporelle lié à l'action transgressive et instrumentale vis-à-vis des non-pairs.

Or c'est à travers cette question que la dimension de la conscience masculine de dominer ré-émerge : la conscience proprement masculine des rapports de genre implique également la conscience du bénéfice que représente la possibilité de se vivre ainsi et d'avoir cet accès privilégié à soi, à certains autres et à l'environnement… Et ce, même si cette conscience peut avant tout être « en creux », c'est-à-dire le fruit d'une comparaison pragmatique, concrète entre « l'exploitabilité » des femmes et la « résistance » des autres hommes dans la recherche de la satisfaction de ses propres intérêts, ainsi que du plaisir corrélé à ce rapport transgressif et instrumental. Il est probable que les garçons prennent conscience lors de leur socialisation familiale et scolaire du fait que ces attitudes et pratiques transgressives sont liées à leur « masculinité-en-train-de-se-construire » et que celle-ci est synonyme de droit sur les non-pairs.

Pour conclure, Stoltenberg décrit de la façon suivante cet aspect transgressif et instrumental de la subjectivité masculine, pointant autant vers la dynamique matérielle d'enrichissement que la dynamique identitaire, narcissique corrélée : « Ceux qui s'efforcent d'adopter l'identité sexuelle masculine [apprennent] à gérer leur vie de telle façon qu'ils ont toujours à disposition une réserve de subsistance sous la forme de déférence et soumission féminines – quelqu'un de féminin à qui ils font les choses qui réaliseront de façon adéquate leur masculinité. […] Sans cette relation, l'identité sexuelle masculine dépérit » (Stoltenberg, 1990, p. 23). En termes d'expertise, l'élaboration de cette subjectivité transgressive impliquera l'apprentissage de tout un registre d'attitudes cognitives et pratiques d'usage instrumental des non-pairs, sans que cet usage aboutisse majoritairement à la perte définitive de l'objet.

3. Contenus de l'expertise

Au-delà des implications structurantes de ces modes d'apprentissage pour la construction de la subjectivité masculine, il m'importe de comprendre les

[52] « Se nourrir » au sens prédateur de se servir d'autres sujets pour s'alimenter, comme pour les personnes humaines se nourrissant des corps et produits du corps des non-humains (viande, poisson, produits laitiers…). Ainsi, le fait d'abandonner ce type d'alimentation exige non seulement de perdre le bénéfice direct lié à cette consommation des autres (apports nutritifs), le bénéfice indirect (convivialité, appartenance collective) mais également de faire le deuil du « goût du meurtre » (Olivier, 1994), équivalent jouissif narcissique et identitaire du plaisir sexuel masculin.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

contenus appris à travers la socialisation masculine. Dans la mesure où cela est propre à l'organisation sociopolitique produisant l'enfance, les filles et les garçons ont bien entendu, *en tant qu'enfants,* à gérer des limites imposées de l'extérieur.

3.1. Privilège épistémique

Mais les énoncés ci-dessous permettent de comprendre qu'un système spécifique d'interdiction supplémentaire concerne les filles et que celui-ci est constitutif de leur socialisation. En matière de sexualité, par exemple, un « deuxième niveau d'interdit concernant la curiosité sexuelle, celui qui, dans l'éducation, s'adresse spécifiquement aux filles, est différent [car il est imposé à elles] en vertu d'une qualité qui en apparence renvoie à leur sexe anatomique, ce qui permet de la faire passer non plus comme provisoire et liée à leur âge mais comme définitive » (Mosconi, 1994, p. 279-280). Les garçons investissent donc une subjectivité idéelle et transgressive qui est en plus nourrie de contenus propres à l'exercice de la masculinité. Il est donc nécessaire d'interroger thématiquement la socialisation des garçons, d'où la conscience spécifiquement masculine de domination.

> « L'interdit plus ou moins rigoureux, imposé dès la petite enfance, de connaître et d'explorer son propre corps (que l'on songe combien, chez nous par exemple, on tolère le petit garçon qui touche son sexe et joue avec, mais non la petite fille qui en fait autant) constitue un élément essentiel dans le modelage de la sexualité féminine, et il excède grandement la question de la virginité » (Tabet, 1998, p. 146).

> « L'apprentissage est précoce et continu des petites filles à servir les autres […] et s'accompagne dans de nombreuses sociétés du constat qu'elles enregistrent, qu'on demande moins (et pas le même genre de choses) aux garçons de leur âge » (Mathieu, 1991, p. 210).

Ces mêmes énoncés permettent d'aborder l'apprentissage d'un premier type de contenu : ceux, spécifiques ou génériques, qui ont *une fonction politique indirecte*. Certains contenus deviennent un moyen de pouvoir, de par l'asymétrie genrée dans l'accès à ces contenus : « Les hommes sont, bien sûr, formés depuis l'enfance à des compétences qui se pratiquent à l'extérieur, à la mécanique, à l'électricité, à l'automobile, et ainsi de suite, de même qu'on leur fournit souvent un entraînement rudimentaire aux techniques d'autodéfense. C'est, pourvus de ces avantages, qu'ils abordent les situations sociales, quand les femmes les abordent en en étant dépourvues » (Goffman, 2002, p. 92). L'élaboration permise aux garçons d'une propre perception/représentation de la réalité implique l'accès à une palette très large de contenus. Les garçons peuvent ainsi développer une représentation globale et opérationnelle de la réalité, mieux comprendre comment celle-ci fonctionne pour eux, donc mieux se préparer à y participer activement. Cet

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

accès privilégié à la compréhension de la réalité, au-delà de la question de l'interdit genré imposé aux filles, trouve également ses racines dans le rapport à soi des petits garçons. En effet, le fait que ceux-ci puissent interpréter la possession d'un pénis comme la source légitime et reconnue d'un sentiment de supériorité leur évite « d'être bloqués dans l'affect, l'amertume et l'envie [de sorte que] le psychisme du garçon va de l'avant » (Mosconi, 1994, p. 292). Les garçons peuvent ainsi mieux investir le domaine épistémique puisque – alimentés par un sentiment de supériorité – ce domaine devient une source de satisfaction substitutive d'un « désir provisoirement insatisfait mais possible (avoir un grand pénis comme le père) » (Mosconi, 1994, p. 293) et ce, contrairement aux filles qui ne trouvent pas appui – de par la façon dont le corps féminin est perçu dans une société masculiniste – sur la perception de leur corps comme une source d'estime de soi et sont donc bloquées dans leur investissement du domaine épistémique comme source de satisfaction substitutive. Cet accès privilégié à la compréhension de la réalité a par ailleurs longtemps été institutionnalisé à travers l'interdiction faite aux filles d'accéder à l'instruction formelle et à l'apprentissage de contenus non « subordonnés à d'autres fins, la famille, les hommes et les enfants » (Mosconi, 1994, p. 76). Seuls les garçons étaient les bénéficiaires d'un apprentissage libre (de l'alphabétisation à l'université ou la formation manuelle), et seuls des dominants avaient le droit de créer, de transmettre, de sélectionner et de produire de nouveaux savoirs et de nouveaux usages des savoirs.

S'il existe un lien organique entre savoir, instruction et libération des femmes, celui-ci existe également, du côté oppresseur, entre savoir, instruction et oppression des femmes. En paraphrasant Nicole Mosconi, on pourrait alors affirmer qu'instruction et savoir *monopolisés* sont la condition du *blocage* de la prise de conscience de soi et des rapports de genre de la part des femmes, ce qui permet aux hommes de rendre *imperceptible* la possibilité d'une transformation et *d'empêcher* une lutte pour l'obtenir.

Outre cet aspect global, les garçons ont surtout accès à certains contenus spécifiques, mentionnés dans la citation. Connaître son corps, son fonctionnement, se l'approprier, le percevoir comme sien, savoir l'utiliser, par exemple, constituent une étape préalable indispensable à l'investissement de l'hétéro-sexualité sur un mode privilégié et de contrôle – dans la mesure où ces mêmes connaissances sont interdites aux filles. L'apprentissage du corps en fonction de ses propres envies représente une forme d'outillage préparant à l'asymétrie hétéro-relationnelle : se rencontreront deux humains à (in)formation inégale. Si nous relions ceci à la subjectivité produite par l'apprentissage masculin, nous trouverons donc, dans le champ de la sexualité, des humains ayant appris à se connaître et se valoriser, à agir sur la réalité en fonction de leurs propres envies, à considérer avoir le droit d'agir sur

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'extérieur, à peu connaître l'interdit et qui en plus disposent de compétences corporelles-sexuelles[53] importantes…

Mais l'accès privilégié à certains contenus est également et toujours rendu possible à travers la scolarisation genrée. Les garçons ont prioritairement ou exclusivement (eu) accès à certaines (sous)filières d'apprentissage, dont la maîtrise contribue à pouvoir occuper la sphère publique (constitutive de la masculinité) : la sociologie, l'histoire, la physique, les mathématiques… mais également les formations technologiques industrielles, techniques et professionnelles (Mosconi, 1994). Ces filières monopolisées varient historiquement et socialement ainsi que les modes de sélection (officiels ou non) utilisés. Sera monopolisé par les dominants ce qui aura une fonction politique et économique dans le contexte sociétal de l'époque. Autrement dit, un des éléments nécessaires à l'exercice de l'oppression de genre, c'est le fait de monopoliser un type de savoir[54] – dont l'utilité peut ne pas être directement sociétale et matérielle – car cette construction d'un privilège épistémique nourrit un sentiment de soi masculin et permet la construction d'un « nous » spécifique exclusif des non-pairs.

La conscience de dominer, nommée par les féministes matérialistes radicales, prendrait ici la forme d'une conscience de l'asymétrie genrée dans l'accès aux savoirs génériques et spécifiques ; les garçons seraient conscients du fait qu'ils bénéficient d'un traitement de faveur de la part des adultes et que ce traitement leur permet de mieux se positionner dans la réalité que les filles. Plus largement, cette conscience concernerait également la nécessité politique d'exclure les non-pairs de certains savoirs, afin que le domaine du savoir puisse rester d'une façon ou d'une autre une ressource de masculinité, et ce quel que soit le type de savoir (de la sexualité, aux mathématiques, aux compétences technologiques, au sport, à la politique…). Ce type de conscience peut être qualifié de privilège épistémique : les dominants seraient conscients du fait qu'il importe d'investir le domaine du savoir de façon à ce qu'il leur permette la construction et le maintien d'un rapport à soi et aux autres spécifiquement masculin, donc hiérarchique vis-à-vis des non-pairs.

[53] J'entends par ces compétences, le fait que les garçons ont la possibilité de mieux connaître leur corps et son fonctionnement – notamment à travers la masturbation – et peuvent ainsi plus facilement s'en servir lors d'interactions corporelles.

[54] De façon comparable, on note le monopole adulte sur certains domaines de savoir, constitutif de leur position vécue dominante selon l'axe d'âge : « Face à cette impression des enfants qu'il existe un domaine réservé, et pourtant si important, sur lequel les adultes seraient omniscients, ceux-ci flattés dans leur narcissisme, peuvent alors endosser cette image d'eux projetée par les enfants et tendre à entretenir chez eux cette conviction » (Mosconi, 1994, p. 279).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

3.2. Apprentissage épistémique-politique

Il importe alors de rajouter à ce premier type de contenus, ceux ayant *une fonction politique directe* (certains contenus sont un moyen de pouvoir dans la mesure où ils impliquent l'apprentissage de valeurs, de pratiques, de pensées de domination) dans l'apprentissage de la domination. Outre l'apprentissage monopolisé de certains savoirs génériques et spécifiques, les garçons investissent un *modus vivendi*, en apprenant ce qui se fait du côté des hommes vis-à-vis des femmes. Ils observent, testent et intègrent ce qu'ils peuvent faire concrètement, la façon dont ils peuvent retirer des bénéfices et surtout le fait qu'ils appartiennent réellement à un groupe social spécifique ayant des droits sur un autre groupe social. De l'autorisation donnée de découvrir son propre corps et sexe… à l'investissement de l'appropriation du corps et sexe des femmes, il y a un pas : l'apprentissage d'une éthique et pratique de la domination masculine, l'apprentissage « des idées légitimant la domination (la violence idéelle) » (Mathieu). Cet apprentissage n'est pas nécessairement monopolisé au sens où seuls les garçons seraient les récepteurs de ces contenus politiques comme dans l'apprentissage épistémique privilégié. Si les filles sont également réceptrices de ces contenus épistémiques-politiques, elles ne peuvent pas du tout en faire la même chose au vu de leur position vécue, puisque ces contenus seront pour elles avant tout des violences symboliques et psychologiques.

Les garçons apprennent, par exemple, en situation de mixité asymétrique, de par le simple fait d'y vivre et donc d'observer (et de bénéficier de) la domination en train d'être exercée par des hommes contre des femmes. Ils voient leurs pères, frères, oncles, grands-pères agir la domination ; ils entendent leurs discours de légitimation sur la « division sexuée du travail » ou la réification sexuelle ; ils voient les calendriers pornographiques affichés ; ils voient la violence agie contre leurs mères, sœurs, tantes, grands-mères ; ils voient ce que les hommes ne font pas et ce que les femmes font ; ils voient les hommes de la famille parler et décider et les femmes écouter et exécuter ; ils rient des blagues sexistes ; ils perçoivent la mansuétude parentale genrée à leur égard… En quittant la sphère domestique, ils continuent de percevoir les rapports de genre : ils voient la sexualisation réifiante des femmes ; ils voient que ce sont des hommes qui monopolisent l'espace professionnel et politique public, dans les positions dominantes ; ils entendent les discours promouvant la masculinité et la féminité… Au-delà de cet apprentissage informel, c'est tout le système éducatif qui participe à l'apprentissage de la domination en transmettant un savoir politisé : androcentrisme dans la représentation sélective de la réalité, promotion et valorisation de la masculinité et de la féminité, orientation vers la sphère publique et professionnelle… Bref, la socialisation en mixité leur fait comprendre ce que la position vécue masculine est et n'est pas, ce qu'elle rapporte et permet d'économiser. Aussi, ils intègrent et reprennent ces valeurs et idées en étant conscients qu'il vaut

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

mieux dans cette société être un garçon qu'une fille, un homme qu'une femme. Si cette transmission de contenus épistémiques-politiques est reçue autant par les filles que par les garçons, elle ne peut donc qu'être investie en tant qu'*apprentissage* par les garçons, de par la nature-même des contenus transmis et de par leur position vécue, tandis que les filles ne peuvent que les « recevoir » comme des violences de *dressage*.

Mais certains contenus politiques sont également transmis dans un cadre non-mixte entre garçons et entre hommes et garçons, c'est-à-dire en excluant *consciemment* filles et femmes :

> « Elle était, comme toutes, non libérée dans le sens de n'avoir pas sans doute la connaissance de *la réalité quotidienne du viol* dans de nombreuses sociétés, y compris la sienne – *connaissance que possèdent et se transmettent en effet… les « male groups »* » (Mathieu, 1991, p. 146-147).

Il existe donc des « espaces » d'apprentissage non mixtes réservés aux hommes, tels que les cours d'école, associations sportives, syndicales, liens fraternels ou filiaux, amitiés masculines, bars, enseignement, armée, travail, militance… Ceux-ci sont avant tout des espaces dénués de l'interférence que constitue la présence des femmes : interférence en termes d'image de soi à maintenir, de rapport à l'autre à gérer, de (ré)actions de l'autre à anticiper, de gestion de ses propres désirs. L'absence de cet autre permet de se vivre en tant que pair parmi des pairs, de vivre une homosocialité spécifique de dominants : les codes, les vocabulaires, les gestes, les subjectivités, les modalités relationnelles, les points d'intérêts sont (supposés) communs et forment un contexte a priori « sécurisant » et « reposant ». Cette communauté d'appartenance intervient dans l'apprentissage de contenus directement politiques, puisque les hommes de différents âges peuvent y exprimer et entendre ce qui constitue leur masculinité commune : les modalités d'usage des femmes. Les garçons y apprennent à consolider leur identification à la masculinité, leur identité masculine à travers le partage d'idées, de valeurs, d'attitudes et d'actes (supposés réels) envers les femmes (hétérosexualité, indifférence, déshumanisation et mépris, absence d'empathie, violences, exploitation…). Ils y apprennent non seulement à se positionner politiquement au sein du groupe dominant à travers les rapports établis avec d'autres garçons et hommes (capacité à gérer des rapports de force, maintien d'une solidarité masculine, rejet de la « soumission » sexuelle, valorisation de leur sexe…) – fonction d'un surplus de reconnaissance et donc d'accès supplémentaire aux privilèges masculins – mais ils y apprennent également qu'ils pourront bénéficier du soutien et de la solidarité de leurs pairs dans l'exercice de la domination. Ces espaces non-mixtes hommes sont en effet le lieu d'apprentissage des conditions de solidarité entre hommes, notamment cette condition qui exige que tous participent à la sexualisation des femmes :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Les hommes normalement acculturés présument – avec raison – que la même impulsion à la violence sexuelle existe chez d'autres hommes. Ils cherchent donc à établir des trêves homo-érotiques – des pactes de non-agression établis entre des hommes qui s'accordent tacitement à agresser les 'autres' (les femmes, et quelquefois des hommes plus faibles, ou des hommes d'autres races) au lieu de s'agresser mutuellement. Lorsqu'un groupe d'hommes partage son pouvoir sur 'leur' circonscription de femmes, ce partage calme leur crainte du potentiel réciproque d'agression » (Stoltenberg, 1990, p. 86).

C'est également dans ce cadre que les dominants en construction découvrent et apprennent l'usage d'une violence opérationnelle : la maîtrise d'une violence verbale, psychologique et physique agie en fonction de ses intérêts. L'apprentissage de ce type de violence (au même titre que la sexualisation réifiante) est monopolisé par les hommes et devient ainsi un outil épistémique-politique central dans les rapports de genre.

La connaissance transmise entre « male groups » à laquelle fait référence l'énoncé concerne donc ce premier volet : comment peux-tu te comporter *en tant qu'homme* envers les femmes ? Comment peux-tu considérer *en tant qu'homme* les femmes ? Comment peux-tu faire *en tant qu'homme* pour arriver à tes fins ? Comment peux-tu *en tant qu'homme* opprimer les femmes sans craindre une répression ? Or, dans la société mentionnée par Mathieu, dans l'article dont est issu l'énoncé ci-dessus, un des éléments clefs appris et transmis aux garçons est l'aspect primordial du viol pour affirmer sa masculinité. De façon comparable, les garçons occidentaux vont être fondamentalement préoccupés par leur possible usage sexuel des femmes : « l'as-tu déjà fait ? Combien de fois ? Comment ? Avec combien de femmes ? Que leur as-tu fait ? A-t-elle résisté ou est-ce une marie-couche-toi-là ? ». Il est donc logique qu'un des contenus principaux véhiculés au sein de ces espaces concerne l'hétéro-sexualisation, dont le mode d'emploi et le manuel d'apprentissage sont la pornographie. La découverte par les garçons de la pornographie fonctionne comme un aimantage libidinal, puisque, à travers son usage, les garçons vont créer et investir certains liens éthiques, mentaux, affectifs et physiques. Ces liens concerneront le rapport à son propre corps (fétichisation et usage sexuel du pénis) ; le rapport à d'autres corps (sélection d'un type de corps – féminin, normé esthétiquement – à sexualiser et – masculin – à ne pas sexualiser ; réduction du corps féminin à des parties sexualisées) ; le rapport à la dimension corporelle (sexualisation et coupure empathique ; érotisation de la rivalité et du conflit) ; la sexualisation de rapports corporels (contrôle de l'initiative, du scénario et de la fin ; usage de pressions/contraintes affectives et physiques en vue d'une sexualisation)… Au-delà d'une participation et d'un soutien aux pratiques d'appropriation sexuelle agies dans ces matériels, le fait d'utiliser en tant que garçon avec d'autres garçons du matériel pornographique se révèle ainsi économiseur d'énergie

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

personnelle (il n'y a plus de travail de rencontre et d'adaptation réelle), continuation, consolidation et élargissement de la subjectivité transgressive et idéelle, inscription personnelle dans un « nous » masculin et charge libidinale forte (érotisation) d'un rapport de domination.

L'exemple du partage non-mixte de la pornographie, dont les contenus sont explicitement sexistes, permet d'illustrer la notion d'apprentissage épistémique-politique : les hommes sont aussi conscients de la domination, conformément à l'affirmation de l'énoncé féministe matérialiste, parce qu'ils l'ont concrètement apprise et rôdée. Pour paraphraser, on ne naît pas dominant, on l'apprend et on le montre : en atteste, par exemple, la façon dont Goffman décrit – afin d'illustrer la simultanéité des identités – ce qui relève selon lui spécifiquement de l'identité masculine : « un *chirurgien* peut également montrer qu'il est […] un *homme*, en faisant des *allusions sexuelles* à une *infirmière* » (Owien, 2005, p. 5 ; mon accentuation). Et si les hommes l'apprennent souvent entre eux afin de garder un monopole politique sur ces savoirs (ce qui renforce encore une fois l'idée d'une conscience spécifique de dominant de la domination), ils l'apprennent également en mixité en étant conscients que ces contenus ne s'adressent, en termes d'apprentissage, qu'aux hommes.

4. Qualité de l'expertise : un attachement conscient à la domination

Les énoncés précédents ont permis d'esquisser brièvement la façon dont la subjectivité masculine est construite et d'identifier quelques éléments clefs : une subjectivité idéelle et transgressive nourrie de privilège épistémique et d'apprentissage épistémique-politique. Il devient ainsi possible d'aborder un autre aspect de cette conscience masculine : l'attachement conscient des hommes à l'oppression des femmes, ainsi que l'intentionnalité de leurs actes oppressifs.

> « Il y a un champ de conscience structuré et donné pour les dominants, et de toute façon cohérente face à la moindre menace contre leur pouvoir ; et diverses modalités de fragmentation, de contradiction, d'adaptation ou de refus… plus ou moins (dé)structurées de la part des dominé(e)s, modalités dont l'appréhension semble particulièrement malaisée pour un dominant » (Mathieu, 1991, p. 140-141).

Cet énoncé pose en effet que le propre du masculin au niveau du champ de conscience, c'est le fait que celui-ci soit structuré, donné et cohérent. Or, ce qui lui confère ces caractéristiques pourrait justement être expliqué par le fait qu'il est le fruit d'un processus d'apprentissage au sein d'une structure existante (donné), qu'il est constitué sur un mode de priorité de l'idéel sur la pratique, où cet idéel est fait de privilège épistémique et d'apprentissage épistémique-politique (structuré) et qu'il a pour but la maîtrise d'un rapport de force asymétrique (cohérent). Le principe organisateur du champ de conscience masculin, donc de la subjectivité et pratique masculines, serait alors

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

l'expertise politique masculiniste : ce qui définirait un homme, c'est le fait qu'un humain se soit construit de façon à pouvoir occuper une position vécue de domination envers les femmes, une position de pair parmi les hommes et qu'il puisse (se) vivre et agir de façon à ce que cette position se maintienne voire s'améliore.

Qu'il s'agisse de la façon de porter et d'habiller son corps, de s'exprimer (non) verbalement, d'occuper l'espace privé et public, de gérer les affects et les sensations, d'initier et de gérer les relations sociales, de percevoir et d'interagir avec l'environnement (non) humain… le fait de vouloir occuper une position vécue masculine implique une modélisation politique permanente. Cette modélisation politique des pratiques s'apprend dès la petite enfance : certaines pratiques seront perçues comme inappropriées et refusées lorsqu'elles ne permettent pas la consolidation (directe ou indirecte, par exemple, en consolidant l'identification à la masculinité) d'un rapport de pouvoir vis-à-vis des femmes (que celles-ci soient physiquement présentes ou non), tandis que d'autres seront perçues comme appropriées et investies, lorsqu'elles permettront la consolidation de ce rapport de pouvoir[55]. Or ce qui constitue ce rapport de pouvoir concerne, entre autres, l'économie politique des efforts à fournir pour satisfaire des besoins et des désirs. La structure sociale masculiniste dans laquelle les petits garçons s'inscrivent organise cette économie de façon à ce que certains humains soient construits, perçus et traités en femmes, donc contraintes à produire une majorité d'efforts pour un minimum de contreparties. Les petits garçons apprendront donc à ne pas effectuer ces efforts-là et à considérer comme juste de bénéficier des efforts fournis par les dominées ; à obtenir à travers différents moyens que ce soient les dominées qui continuent de fournir ces efforts sans contrepartie égale ou importante ; à percevoir et maîtriser ce qui les aide à maintenir un tel rapport de force (le monopole sur les ressources matérielles et politiques, donc l'entretien d'une solidarité masculine) ; à investir ces pratiques qui permettent de satisfaire au moindre coût leurs besoins et désirs et de consolider leur statut sociopolitique dans leur contexte de vécu.

Mais, outre cette économie politique générale, humaine, qui est également à la base d'autres formes d'oppression, la structure sociale sexiste contemporaine – en particulier à travers l'hétéro-sexualisation – inscrit les rapports de genre dans l'intimité psychique, affective et corporelle des humains (comme en témoigne la psychanalyse). Les rapports de genre sont donc pour les dominants un lieu d'attachement intime à l'inégalité. Autrement dit, les rapports de genre représentent une forme spécifique d'oppression dans la mesure où ils structurent aussi fortement l'intimité des agents sociaux : les dispositifs progressivement mis en place par les dominants, et régulièrement adap-

[55] Cela s'applique également à la façon de pratiquer certaines choses. Il ne s'agit donc pas uniquement de choix pratiques thématiques, c'est également leur mode d'investissement qui sera ainsi modélisé et sélectionné politiquement.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tés aux nouveaux contextes, régulent en particulier la vie intime des dominées, notamment à travers le dispositif de domestication des dominées. Cette oppression aussi intime produit des sujets dont l'aliénation à soi peut être telle que « Enfin, il y a le sujet parfaitement exténué comme tel, perdu dans la soumission à autrui et au point de vue d'autrui : les femmes qui, lorsqu'elles parlent des femmes, disent « les femmes » comme les hommes, et non « nous » ; les femmes qui vivent dispersées, et qu'aucune solidarité d'intérêt n'unit » (Le Dœuff, 1989, p. 117). Cette inscription intime de l'inégalité quotidiennement refaite s'exprime également par le fort ancrage identitaire des rapports de genre. Il n'existe quasiment pas de dominants pour lesquels la masculinité n'est pas une source absolue, totale et positive de sens et d'interprétation de la réalité et les modes prédominants de rejet de la masculinité semblent consister, soit à adopter une autre identité genrée, la féminité[56], le/la transgenre, l'intersexe…, soit à reconstruire une autre masculinité, perçue comme moins nocive pour soi et les non-pairs.

Cette difficulté, même pour les chercheurs critiques de la masculinité, à penser stratégiquement le non-genre, c'est-à-dire comme stratégie politique et scientifique de transformation des rapports de genre vers leur abolition, témoigne à son tour de l'ancrage identitaire quasi incontournable produit par les rapports de genre. Si « la centralité de l'identité […] dépend de la clarté de la conscience d'appartenance d'un membre, du degré de sentiment positif associé à l'appartenance et du niveau d'investissement émotionnel du fait d'être membre » (Gurin et Markus, 1989, p. 155), alors l'ancrage identitaire des dominants risque d'ailleurs d'être investi bien plus fortement[57] que celui des dominées. En effet, si la thèse de la conscience masculine de domination – développée tout au long de cette partie – s'avère valide, elle devrait renforcer l'idée d'un attachement extrêmement fort de la part des dominants à leur masculinité. Cet attachement est d'ailleurs le plus perceptible lorsque la configuration matérielle-subjective masculine est remise en cause, même modérément.

Le registre de l'attachement conscient à la domination, le fait que celle-ci constitue quelque chose de désiré et de désirable pour les dominants, puisqu'elle fonde une section centrale de leur façon d'être au monde, nous amène à thématiser la volonté de domination, l'intentionnalité des actes oppres-

[56] Ainsi, lors de mes années d'étude à l'université de Gand, ayant pris l'habitude de signer par « lé@ » mes lettres et écrits publics – refus du masculin et adoption du @ anarchiste – des amis sont venus me voir afin de me demander si je savais qu'il était possible de changer physiquement de sexe.

[57] Cela peut sembler paradoxal dans la mesure où la masculinité a longtemps été rendue impensable ou imperceptible, du fait qu'on lui a substitué l'universalité, la généralité et la singularité. L'attachement intime, corporel, psychique et identitaire à la masculinité ne se révélerait donc que de façon dialectique, lorsqu'il est mis en rapport avec la non-masculinité ou la féminité.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

sifs, micro et macro-sociaux, thèse peu étudiée[58] à ce jour par des chercheurs masculins. Les quelques énoncés féministes matérialistes ci-dessous incitent en effet à intégrer cet aspect à ceux déjà étudiés :

> « Nous savons que vous ne voulez pas 'sauver des fœtus' mais forcer des centaines de milliers de femmes à risquer leur vie, et en faire mourir quelques milliers, afin de terrifier toutes les autres. Pour qu'elles comprennent. Dans quel monde elles vivent. Qui commande. Où est leur place. Nous savons que vous voulez nous faire reculer sur tous les fronts, et d'abord mobiliser toutes nos énergies sur le front de l'avortement, pour nous empêcher d'avancer, pour nous *immobiliser*. […] Vous savez que nous avons besoin de nos énergies pour combattre votre MALFAISANCE généralisée, et c'est pour accaparer ces énergies que vous nous forcez à un combat défensif » (Delphy, 1993, p. 8).

> « Il y a là une question de déontologie professionnelle : *l'ethnologue chez les Rukuba a donné à une seule partie de la société, les hommes, des informations et il a tu les mêmes informations aux femmes, qui pourtant en avaient besoin. Il a donc très précisément pris position : pour l'imposition de la reproduction, pour l'oppression des femmes.* Mais cette position n'est ni la seule possible, ni la seule obligatoire » (Tabet, 1998, p. 145).

> « *La violence principale de la domination consiste à limiter les possibilités, le rayon d'action et de pensée de l'opprimé(e)* : limiter la liberté du corps, limiter l'accès aux moyens autonomes et sophistiqués de production et de défense […], *aux connaissances, aux valeurs, aux représentations… y compris aux représentations de la domination* » (Mathieu, 1991, p. 216).

> « *Une alliance des hommes entre eux dispose de moyens pour organiser cet assujettissement en l'inscrivant dans* les institutions, les rapports politiques, les pratiques sociales et *la production idéelle*. L'alliance masculine peut en outre organiser le conflit des femmes entre elles » (Le Dœuff, 1998, p. 302).

[58] Thérèse Plantier relève les constats suivants de Godelier : « 'La domination masculine m'est apparue comme le produit de contraintes inintentionnelles' […] 'Y a-t-il des raisons inintentionnelles qui expliquent pour une large part la domination des hommes sur les femmes dans les sociétés primitives ? ' » puis elle commente : « dans le langage Baruya, le gibier, une fois mort, devient féminin. Ceci aurait pu être un indice, pour un autre interprétateur que Godelier, de l'intentionnalité de la domination masculine chez les Baruya. Ces derniers sont très conscients des violences quotidiennes infligées à leurs femelles […]. Ils ressentent désormais pour la femme la haine que l'on voue à l'animal qu'il faut tuer afin de s'en nourrir. Ils ont pris l'habitude et le goût de la faire souffrir » (Plantier, 1979, p. 302, 310, 313).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Les dominants possèdent, en plus des bénéfices concrets, et en provenant directement, le privilège de *forger l'imaginaire du réel – où se déploie la légitimation de leur pouvoir* » (Mathieu, 1991, p. 216).

Le type de pratiques décrit ci-dessus révèle que le savoir, la connaissance, les représentations, les valeurs et les ressentis, donc la conscience des femmes sont directement visés par les hommes, individuellement et collectivement. Le fait d'élaborer des pratiques stratégiques microsociales (l'ethnologue individuel) et macrosociales (les institutions, les lois) ayant pour but de limiter l'accès des femmes au savoir en général et à certains savoirs en particulier (la représentation de la domination, la reproduction) confirme l'hypothèse de l'expertise politique masculiniste utilisée de façon intentionnelle par les dominants pour reconduire les rapports de genre. Il n'est pas possible d'envisager et d'élaborer de telles pratiques sans disposer d'une représentation consciente des rapports de genre ni de *désirer* consciemment l'évolution précise de ces rapports au bénéfice des hommes. Aussi, est-il nécessaire de non seulement mettre l'accent sur cet aspect du champ de conscience masculine, mais également sur l'attachement éthique, psychologique, identitaire et affectif des hommes à l'oppression des femmes :

> « S'il faut parler de *consentement à la domination*, c'est de celui… *des dominants* (Mathieu, 1991, p. 216).

Contrairement aux dominées qui ne disposent pas de réelle, authentique marge de manœuvre pour adhérer ou refuser d'adhérer à certaines valeurs et idées, les dominants, eux, disposent bien d'une telle marge de manœuvre : en échappant aux contraintes matérielles et autoritaires, ils disposent d'une subjectivité pleine, d'une compréhension privilégiée de la réalité, d'une agentivité réelle pour agir dessus, de moyens sociaux importants de par la non-division masculine et d'une expertise politique élaborée et transmise lors de la socialisation masculine… Cela ne rend que plus nécessaire le fait de thématiser leur pleine et consciente adhésion éthique, psychologique et affective à l'oppression des femmes, source principale de leur bien-être au monde.

Note conceptuelle : « ceci n'est pas une pipe »[59]

Le cheminement spéculatif entrepris dans cette seconde partie de ce travail doctoral a donné lieu à la conceptualisation de certains « nœuds » ou condensés qui se sont d'une certaine façon imposés à moi pour pouvoir « mettre en action » et redéployer le sens féministe matérialiste structurant les énoncés de conscience. Comme mentionné auparavant, le travail spéculatif entrepris m'a souvent confronté à une contre-intuitivité : une mise en tension du sens commun masculiniste que j'ai intégré et qui rendait difficile la perception et la conceptualisation d'éléments me semblant nécessaires à la

[59] Merci à Laetitia Dechaufour pour cette association libre proposée à partir de la phrase « les lesbiennes ne sont pas des femmes ».

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

réflexion menée sur la conscience masculine de domination. C'est en effet chemin faisant qu'il m'est paru nécessaire de donner un sens légèrement ou radicalement différent à des notions existantes : en particulier, la masculinité et la sexualité masculine.

Or, *a posteriori*, il me semble que ce travail conceptuel est profondément nourri par l'innovation conceptuelle effectuée par Monique Wittig répondant lors d'une conférence *par la négative* à la question « considérez-vous avoir un vagin ? ». Réponse tout à fait logique au vu du déplacement conceptuel déjà effectué en écrivant que « les lesbiennes ne sont pas des femmes ». Comme l'écrit Teresa de Lauretis : « la déclaration 'les lesbiennes ne sont pas des femmes' avait une telle puissance qu'elle ouvrait l'esprit et rendait visible et pensable un espace conceptuel qui avait jusqu'alors été rendu impensable, précisément par l'hégémonie de l'esprit *straight* – tel l'espace appelé 'angle mort'rendu invisible dans le rétroviseur d'une voiture par la carrosserie ou le châssis de la voiture elle-même » (2001, non-paginé). Or, à l'instar de la toile surréaliste de Magritte intitulée « ceci n'est pas une pipe », le déplacement conceptuel de Wittig permet certainement une prise de recul radicale vis-à-vis du sens commun, ici, masculiniste. En d'autres termes, une telle reconceptualisation fonctionne comme une sorte d'électrochoc mental facilitant l'*épochè* phénoménologique ou la suspension provisoire de son attitude naturelle vis-à-vis de la réalité genrée.

Si pour Wittig il s'agissait logiquement de faire émerger la possibilité conceptuelle d'une position vécue réelle qui ne soit pas « prise » dans un rapport dialectique genré – dont les lesbiennes sont certainement l'incarnation paradigmatique par excellence, mais qui concerne, selon Wittig également, « toute femme qui n'est pas dans la dépendance personnelle d'un homme » (1980, p. 53) – ce qui ouvre de par sa définition négative même des possibles indéfinis – il s'agissait dans ce travail doctoral plutôt de *fixer* le sens dialectique de certaines notions, telle la masculinité (au sens dialectique) ou la sexualisation/sexualité (masculine). On peut parler de « fixer » dans la mesure où il s'agit de ne pas succomber soi-même à la tentation du déni politique consistant à ne pas accuser pleinement réception de la réalité telle qu'elle émerge des analyses féministes et lesbiennes matérialistes radicales des vécus féminins. On peut également relier cette notion à la méthode phénoménologique décrite par Sonia Kruks : « 'fixer' les phénomènes et […] leur permettre d'apparaître plus clairement » (1990, p. 9-10). En effet, le geste consistant à fixer ces sens pleinement politiques correspond à ne plus traiter scientifiquement les actes oppressifs des dominants en « dysfonctionnements », mais bien en actes paradigmatiques d'une position vécue masculine hétérosexuelle. En intégrant, par exemple, à la partie spéculative « hétéro-sexualisation », des études qui traitent des agresseurs sexuels pour documenter la masculinité hétérosexuelle « normale », j'adopte une définition pragmatique sociologiquement plus pertinente et objective qu'en excluant de « tels » hommes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Il est en effet tentant de résister à l'énoncé de Wittig en mettant en avant d'autres facettes de l'oppression genrée (l'hétérosexualité n'épuiserait pas la caractérisation politique de la position vécue féminine), en contestant précisément le sens « fixé » donné à « l'hétérosexualité » (en imaginant bien volontiers que l'inscription individuelle d'une femme dans une relation « intime » avec un homme pourrait se passer d'une « guérilla quotidienne » (Lesseps, 1980, p. 63) de sa part) ou en arguant de la nature libérale individualiste de l'incitation au marronnage (il n'y aurait de solutions politiques dignes de ce nom que d'ordre collectif et oppositionnel). Bref, il est tentant – en particulier en tant qu'homme hétérosexuel – d'y répondre par « oui, mais *a priori* la relation hétérosexuelle pourrait ne pas être asymétrique, inégalitaire, oppressive », tout en se disant quasi simultanément que bien souvent *a posteriori*, elle l'est pour la femme concrète. Or, s'il ne s'agit pas tant ici d'émettre un jugement normatif, il s'agit certainement de noter la résistance interne ressentie – la tentation enchanteresse – et de faire le deuil concret de l'illusion d'une « égalité-déjà-là » (Delphy, 2004) : si du point de vue des femmes, le déplacement conceptuel de Wittig ouvre des possibles à incarner, du point de vue des hommes, il ferme plutôt des donnés disponibles en renvoyant à l'impossibilité structurelle, matérielle d'une réalité immédiate « au-delà du genre ».

Le déplacement conceptuel proposé par Wittig consiste donc notamment à pleinement enregistrer le sens masculiniste politique de la notion « femme » – sa sursaturation politique – pour mieux pouvoir l'abandonner au lieu de tenter une requalification valorisante ou positive. Une telle requalification positive ne permettrait en effet pas de sortir du lien dialectique dans lequel les notions « hommes » / « masculinité » et « femmes » / « féminité » sont prises. Une telle requalification ne permettrait pas non plus de poser les jalons conceptuels d'une abolition matérielle du genre, puisqu'elle impliquerait la non-reconnaissance des aspects structurels de l'hétéro-sexualité (exploitation domestique, asymétrie économique, usage sexuel et relationnel, violences, investissement affectif asymétrique…).

Il me semble que c'est pour des raisons proches que j'ai proposé dans cette partie spéculative la définition politique de sexualité/sexualisation comme intrinsèquement liée au sexe/genre. Plutôt que de distinguer ce qui serait positif d'une part, la masculinité, et négatif d'autre part, la virilité, ou de proposer une distinction entre sexualité masculine « réifiante » et sexualité masculine « consensuelle » ou « érotique », il m'a semblé plus heuristique d'enregistrer pleinement le sens masculiniste de ces termes et surtout des réalités concrètes oppressives désignées. Ceci permet de les abandonner conceptuellement – de les laisser pour ce qu'ils sont et surtout désignent politiquement – et de faire émerger conceptuellement un inconnu non-défini,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tel par exemple « le charnel », pour désigner[60] l'utopie d'interactions corporelles source de jouissance non-prises dans le rapport dialectique du sexe/genre. Pour reprendre de Lauretis, tenter de faire émerger ainsi des inconnus, des impensés correspond à essayer de « quitter ou laisser derrière soi un endroit qui est familier, qui est un 'chez soi' – physiquement, émotionnellement, linguistiquement, épistémologiquement – pour un autre endroit qui est inconnu, qui est non seulement émotionnellement mais également conceptuellement non-familier ; un endroit à partir duquel la parole et la pensée sont au mieux hésitants, incertains, non-autorisés » (2001, non-paginé).

Or, l'introduction de telles conceptualisations ou redéfinitions ne résout pas la contre-intuivité initiale ressentie, elle la pousse plutôt à bout : en fixant de telle façon le sens dialectique de la masculinité, il s'ensuit un usage également fixé des notions « hommes », « masculin » et ce, de telle façon que « masculin » et « masculiniste » deviennent quasiment synonymes. Il devient ainsi quasiment impossible de nommer ou de penser ce qui pourrait relever de la masculinité, des hommes et de leurs pratiques et qui ne serait pas oppressif pour les femmes. Cette logique « fixiste » poussée à bout ne me semble pourtant pas mener à des impasses théoriques : en éclairant ainsi la nature profondément oppressive de ce qui constitue la masculinité et l'hétérosexualité masculine, donc les pratiques des hommes concrets, elle permet justement de penser l'utopie « où la femme est une personne humaine » (Mathieu, 2006, p. 12). Elle permet également de faire émerger la façon dont le fait de porter ce qui est appelé « un pénis » et « des testicules » pourrait un jour ne pas être contradictoire avec l'inscription personnelle et collective dans une communauté humaine faite de pairs moraux et politiques. Finalement, elle permet avant tout de ne pas oublier que lorsqu'on parle des hommes concrets, il est scientifiquement nécessaire de convoquer le fait sociologique qu'il s'agit là de personnes qui violent, qui exploitent, qui s'approprient, qui tuent et qui violentent de façon routinière et quotidienne des personnes désignées « femmes ».

En d'autres termes, que lorsqu'on parle des hommes et de leurs pratiques vis-à-vis des femmes, on parle avant tout et centralement de « genreurs » (Causse, 2006, p. 128).

[60] À titre de précision, il ne s'agit pas ici de requalifier « positivement » des pratiques identiques ou quasi identiques politiquement en adoptant des mots d'un point de vue féminin, tel « enveloppement » au lieu de « pénétration ».

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

PARTIE III

Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination : éléments empiriques.

Introduction. Note méthodologique

1. Les participants

Afin de recueillir des éléments empiriques quant à la conscience de domination chez les hommes, j'ai décidé de recruter huit hommes, en introduisant la distinction suivante : la moitié sont des hommes qui se sont ou sont toujours engagés sur la question des rapports de genre, à partir d'une perspective féministe matérialiste. Cet engagement implique notamment la participation à des groupes de parole et d'initiative masculines non-mixtes, mais également la participation à des dynamiques mixtes, critiques des rapports de genre, proche d'une démarche féministe radicale matérialiste. Ceci implique également que ces hommes sont plus ou moins familiers avec les écrits féministes matérialistes. Leur engagement anti-masculiniste relève par ailleurs plus d'une démarche politique existentielle pouvant occasionnellement prendre la forme d'engagements plus formels (collectifs, associations…). J'ai pris des contacts d'abord auprès de ce groupe-ci, dans la mesure où ceux-ci me semblaient les plus faciles à recruter, à travers des réseaux politiques affinitaires. J'ai donc invité quatre hommes vivant à Lyon et dans sa région, en me basant sur leur participation effective à de telles initiatives, mais également en fonction de leur capacité supposée à participer à des entretiens en y développant une parole à la première personne. Ce dernier critère implique que ces quatre hommes représentent, à mes yeux, et à la vue de mes expériences politiques propres au sein des réseaux anti-masculinistes, les hommes parmi les plus aptes à se dévoiler personnellement et à développer une parole la plus incarnée possible sur les rapports de genre. Il importe également de noter que ces quatre hommes se connaissaient déjà, soit concrètement à travers des rencontres anti-masculinistes, soit à travers des listes électroniques de discussion.

Une fois ces quatre recrutements effectués, j'ai – en tentant de créer une plus grande homogénéité possible – recruté quatre hommes non-engagés. Ce dernier groupe n'est pas à penser comme étant particulièrement anti-féministe, sexiste ou masculiniste ; il s'agit tout simplement de quatre hommes pour lesquels le féminisme – et d'autant plus le féminisme matérialiste – n'a pas été une source d'inspiration et d'action personnelle ou collective sur les rapports de genre. Il s'agit donc de quatre hommes pour lesquels ni l'approche féministe (matérialiste), ni l'approche en termes de genre n'ont été/sont particulièrement significatives dans leur vie. Afin de ne pas créer trop de différences qualitatives, j'ai tenté de recruter ces quatre hommes de façon à ce

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

qu'ils soient également plutôt engagés politiquement à gauche, voire à la gauche de la gauche (cela est le cas pour tous, sauf un et cette spécificité aura d'ailleurs un réel impact lors du second entretien). Tous les autres critères importants ont également été au maximum homogénéisés entre ces deux groupes : âge, appartenance de « race », de classe (d'origine et propre) ; niveau de formation et d'emploi (d'origine et propre) ; pratiques sexuelles-affectives. Ces non-engagés ont été recrutés à travers des réseaux affinitaires lyonnais, sans qu'il s'agisse pour autant d'hommes trop proches. Dans tous les cas, il s'agit d'hommes en qui j'avais au préalable confiance quant à leur capacité à participer positivement à ce type d'entretiens. Le but étant de créer une situation empirique permettant entre autres de comparer et d'analyser l'effet de l'engagement politique et personnel – à partir du féminisme matérialiste – sur la conscience de domination chez les hommes.

J'ai par ailleurs conscience que mon échantillon souffre d'un biais favorable : j'ai en effet essayé de recruter des hommes dont je pensais qu'ils pouvaient avoir une parole « la plus éclairée et ouverte » possible : il ne m'intéressait pas dans le cadre de ce travail de documenter et d'analyser les différentes formes de déni, de rationalisation, de justification, de dénégation et de mauvaise foi qui peuvent majoritairement caractériser les interactions mixtes et non-mixtes critiques de la domination masculine. Je ne souhaitais pas mettre ces huit hommes dans une position défensive ou « morale » : cela a largement déterminé la formulation des consignes, des questions et des relances, l'ordre de passage et « l'ambiance » des entretiens. Je craignais par ailleurs de possibles réactions violentes ou agressives suite aux tensions affectives et psychologiques corrélées à une prise de parole sur la domination exercée par les hommes. Seul un homme non-engagé aura finalement à un bref moment exprimé un vif agacement, face à ma demande d'aborder, selon ses propres mots, « toutes les misères qui sont faites aux femmes ».

2. Les entretiens

Ces huit hommes ont tous été invités à participer à deux types d'entretiens distincts : un premier entretien individuel, non-directif à partir d'un seule consigne (la chance d'être un homme) ; un second entretien individuel, semi-directif à partir d'une seule question enrichie de douze mots clefs, formant quatre registres de pratiques concrètes de domination (les comportements problématiques d'autres hommes).

L'articulation entre ces deux entretiens a été réfléchie avant tout d'un point de vue pratique et psychologique : il me semblait intéressant de proposer un cheminement à ces hommes qui les mène d'une prise de parole – libre – sur le vécu masculin – guidée – sur la perception des actes dominants d'autres hommes. Ce cheminement avait notamment pour fonction de mettre à l'aise les hommes recrutés, en leur donnant le sentiment que leur perception et leur vécu étaient profondément intéressants, légitimes et riches de sens. Ils n'étaient pas là pour s'expliquer, se positionner moralement ou pour donner

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

à voir les étapes plus ou moins belles d'un parcours de vie genrée (ce qui déboussolera un des engagés), mais pour exprimer et partager la façon dont ils se vivent dans un monde genré et perçoivent ce monde genré.

C'est là la raison principale pour laquelle le premier entretien a été construit comme ouvert et non-directif : je souhaitais qu'ils puissent me fournir des éléments quant à la façon dont ils percevaient leur position vécue – en interaction dialectique avec celle des femmes – tout en adoptant une parole à la première personne, c'est-à-dire en évitant une parole de type « généralisations » (« on », « ils »), et en se sentant positivement accueillis dans une telle prise de parole. Ce premier entretien représentait également une entrée en la matière plutôt « douce » : il s'agissait en effet d'aborder la domination masculine dans ce qu'elle a d'agréable, de positive, d'insouciante *concrètement* pour les hommes. Parler de la chance éventuelle qu'on ressent à être homme – en comparaison avec ce que les femmes vivent – ne représente pas un obstacle psychologique lourd (bien que certains puissent en ressentir un sentiment de culpabilité), tout en rendant accessible le degré d'identification à la masculinité. Le fait notamment d'adopter le mot « chance » évacuait *a priori* la façon dont la position vécue masculine est fonction de l'oppression individuelle et collective des femmes : en choisissant ce mot j'évacuais délibérément la dimension politique – socialement construite et produite – de cette chance. Les engagés réintégreront d'ailleurs rapidement cette dimension politique : ils ne parleront pas tant de chance mais de privilège.

Le second entretien a également été conçu en intégrant cette dimension psychologique : en invitant ces hommes à parler de différents types de comportements problématiques d'autres hommes vis-à-vis des femmes, je tentais de trouver un équilibre entre une parole à la première personne et une parole sur la domination masculine exercée concrètement. Idéalement, je souhaitais interroger ces hommes sur leur perception de leurs propres comportements problématiques vis-à-vis des femmes, mais j'ai décidé de ne pas les inciter directement ou indirectement dans la mesure où je craignais non seulement des blocages, des résistances ou des refus, mais également des réactions agressives. Il m'intéressait également de voir à quel point un discours sur les autres hommes renverrait ces hommes à une masculinité partagée, au fait qu'il s'agissait là bien de *pairs* socio-politiques : le fait d'aborder les comportements d'autres hommes fonctionnerait-il comme une mise à distance de ce qui pose problème (projection de la domination sur les autres hommes) ou plutôt comme un renvoi implicite vers ses propres comportements problématiques ? Contrairement au premier entretien, cet entretien rend présent à l'esprit des hommes interrogés l'existence même et l'étendue de la domination exercée par les hommes sur les femmes : la charge politique devient donc plus importante et l'entretien lui-même peut avoir une fonction de prise de conscience, dans la mesure où il peut rendre présent la nature dialectique de la chance proprement masculine. Le fait même de participer au premier

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

puis au second entretien est susceptible de transformer le rapport vécu de ces hommes. Il n'y a donc pas une volonté non-transformative, « d'enregistrement », de ma part vis-à-vis de ces hommes « tels qu'ils sont » : le fait même de participer à ces entretiens peut transformer leur conscience de leur propre perception du monde genré et, si j'enregistre quelque chose, c'est plutôt la conscience masculine de domination « en train d'être ré-actualisée ». Finalement, l'enjeu même de la fidélité à la consigne initiale était potentiellement riche de sens : que feraient ces hommes lorsqu'ils « calaient » ? Tenteraient-ils de parler de leurs propres comportements – ce qui modifie profondément l'interaction puisqu'il s'agit alors d'une parole, critique de soi-même, spontanée et non provoquée – ou de comportements qui les ont marqués sans qu'ils y aient pour autant personnellement assisté ?

3. De la méthode… à l'angoisse

Comme cela a été brièvement indiqué dans l'introduction à cette thèse, ces deux entretiens ne sont pas conçus pour vérifier d'éventuelles hypothèses issues de la partie spéculative. Je n'ai pas construit ces entretiens de telle façon qu'ils me permettent de vérifier, de valider ou d'invalider « directement » l'existence d'une expertise masculine, structurée de façon idéelle et transgressive, nourrie de contenus épistémiques asymétriques et épistémiques-politiques, et exprimant un attachement à la domination. Cette partie empirique se veut, comme la partie spéculative, plus heuristique que démonstrative. Elle ne souhaite pas non plus avoir une fonction spécifiquement illustrative vis-à-vis des développements spéculatifs précédents. Cette partie empirique se veut au contraire un recommencement du cheminement proposé dans la partie spéculative : que se passe-t-il lorsque l'on interroge huit hommes en faisant travailler l'hypothèse d'une conscience masculine de domination ? Que fait émerger le fait de mener des entretiens avec des hommes sur la question de la conscience masculine de domination ? La « méthodologie » est donc somme toute minimaliste, à l'instar des méthodes cultivatrices utilisées dans un potager : quasi tous les entretiens ont eu lieu à mon propre domicile, dans une ambiance informelle ; ils ont été enregistrés à l'aide d'un enregistreur digital, puis transcrit à l'aide d'un logiciel de transcription vocale. Cela implique que tous les entretiens ont été dictés au logiciel, puis toute la transcription a été vérifiée et corrigée en réécoutant tous les entretiens. Les deux premiers entretiens ont ensuite été catégorisés à l'aide de catégories « émergeant » des entretiens eux-mêmes : ces catégories restent donc très proches des données et ne me semblent pas tant que cela le fruit d'une réflexion indépendante « extérieure ». Ces catégories me semblaient d'une certaine façon présentes dans les entretiens mêmes. En d'autres termes, ils permettaient d'organiser les différents contenus de telle façon que les hommes eux-mêmes puissent en reconnaître facilement la pertinence. Cette façon minimaliste – « terre à terre » – de procéder me semble souhai-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

table dans la mesure où cela correspond à un traitement respectant les conditions propres à un travail empirique qualitatif : l'échantillon est extrêmement limité, ainsi que la portée éventuelle de ces données ; les hommes sélectionnés n'ont aucune représentativité plus large, ils sont peut-être même plutôt atypiques dans leur ouverture et leur bonne volonté ; ces hommes me savent particulièrement engagé et sensible à ces questionnements féministes, ce qui a sans doute donné une certaine couleur aux entretiens menés. Ce qui constitue les limites de ce travail empirique me semble pourtant également l'atout principal en termes de dévoilement de soi et de son rapport à l'environnement genré : une certaine et rare authenticité me semble caractériser ces entretiens.

Mais le choix d'une telle méthodologie minimaliste et dynamique s'est après coup révélé particulièrement angoissant. Il importe ici de signaler que le travail empirique était entièrement neuf pour moi : de formation philosophique, je n'avais aucune expérience préalable ni dans la construction, ni dans la passation, ni dans la transcription, ni dans la catégorisation, ni dans l'analyse sociologique d'entretiens. Si la lecture d'ouvrages méthodologiques et des échanges avec des chercheur-e-s avaient préalablement guidé cette démarche empirique, il n'en demeure pas moins qu'un réel sentiment de dénuement m'a accompagné tout au long de ce travail empirique. S'est rajoutée à cela la gestion de mon rapport affectif, existentiel et psychologique aux hommes interrogés : le cheminement théorique et politique qui est le mien – en dehors et au sein de l'académie, avant et pendant ce travail doctoral – est en effet marqué par un profond sentiment de solitude. Rares sont les hommes qui s'engagent dans un cheminement qui critique les rapports de genre, rares sont ceux qui tentent ce cheminement à partir du féminisme et lesbianisme matérialistes et d'autant plus rares sont les instants où il m'est possible de partager positivement ces interrogations et ces réflexions avec des pairs dominants.

On peut ici relever quelques éléments quant au recrutement des participants : l'âge varie de 26 à 34 ans, sauf pour un homme plus âgé (Karim) ; ce même homme est le seul père de famille ; la moitié des hommes ne sont pas en relation lors de l'entretien ; le niveau de formation est assez élevé pour tous (entre Bac+2 et Bac+8) ; la situation socio-économique des parents ainsi que leur niveau de formation correspond plutôt à une classe moyenne, voire supérieure (sauf pour les deux non-blancs) ; tous se considèrent comme exclusivement hétérosexuels, sauf Henri ; un seul homme, David, est enfant unique ; tous ces hommes ont été/sont engagés politiquement, en dehors de la politique représentative, sauf Louis.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE VIII

« Avoir de la chance d'être un homme »

Introduction

Lors d'une première série d'entretiens individuels, non-directifs, les huit hommes recrutés ont été invités à répondre à une seule et unique question ouverte :

> « Est-ce que tu peux me parler de moments dans ta vie – dans les interactions, les relations, les contacts avec les femmes ou les filles – où tu avais ou où tu as le sentiment d'avoir de la chance d'être un homme ? »

Ce premier entretien a été délibérément construit comme non-directif afin de mettre à l'aise ces huit hommes et de recueillir des éléments subjectifs quant à une éventuelle conscience de privilège chez ces hommes : une conscience d'un état de fait structurel asymétrique, bénéficiant aux hommes sans que pour autant ceux-ci se perçoivent comme agents de cette inégalité. Que perçoivent-ils comme relevant de la chance ? Que perçoivent-ils comment relevant d'une « non-chance » ? Préféreraient-ils être des femmes ? Qu'est-ce qui, de la « masculinité vécue », leur semble une source de plaisir et non ? Comment perçoivent-ils ce que cela implique de vivre en tant que femme dans cette société ?

Une première lecture et une première analyse de ces entretiens me mènent à classer le contenu en trois grandes catégories : la chance positive (pouvoir vivre certaines choses qu'ils ne pourraient pas vivre s'ils étaient des femmes ; les hommes sont le point de référence) ; la chance négative (ne pas avoir à vivre certaines choses grâce au fait d'être un homme ; les femmes sont le point de référence) ; la « non-chance » d'être un homme (sans que cela implique nécessairement un désir de ne pas être un homme). Je vais décliner ces trois catégories en mettant en rapport les deux groupes d'hommes : les non-engagés et les engagés.

1. « En tant que… »

Avant de présenter les extraits des entretiens pouvant être, à proprement parler, classés dans cette première catégorie – la chance positive – il me semble important de relever ce que certains hommes – engagés et non-engagés – nomment quant à la partie de la consigne qui fait référence à « en tant qu'homme ». Comme cela a déjà été noté par de nombreuses chercheures féministes, il ne semble pas aller de soi, de s'éprouver consciemment, de façon réflexive, en tant qu'homme. La construction du masculin est en effet plutôt vécue comme quelque chose de non-spécifique, comme quelque chose qui ne semble pas être un signe distinctif. Autrement dit, se vivre homme

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

implique de se vivre comme « normal »… comme l'exprime très clairement ce non-engagé :

> « Non, non mais c'est juste que j'essaye de, c'est assez troublant parce que du coup je me rends compte à quel point j'ai, j'ai peu perçu des choses, j'ai peu vécu ma vie en me posant ce type de questions. (…) Les autres situations quand on a de la chance d'être un homme je les distingue lorsque je parle avec des femmes qui m'exposent les difficultés qu'elles peuvent rencontrer. Mais du coup ce n'est pas des souvenirs personnels c'est des convictions que j'ai en écoutant et en étant extérieur. » (Claude)

Cet extrait permet de noter que le fait même de répondre à cette question transforme le rapport vécu au monde genré et à soi-même pour quasiment tous ces hommes : la question fait d'une certaine façon venir à la conscience qu'ils sont bien des hommes, avant d'être des humains singuliers et que ce fait socio-politique a eu un profond effet sur leur parcours existentiel. Cela illustre bien l'aspect « conscience à la limite de la conscience claire » nommé par Michèle Le Dœuff.

Si les engagés n'éprouvent logiquement pas cette même difficulté, soit parce qu'ils ont le souvenir de s'être déjà posé cette question (par exemple, en percevant qu'une sœur était mal traitée parce qu'elle était fille (Pierre) ou que, grâce au fait qu'ils étaient des garçons perçus comme « durs », ils avaient eu une plus grande liberté voire un plus grand pouvoir (Henri), ils relèvent tout de même que le fait de se poser cette question de façon aussi concrète, les interpelle sur le sentiment de normalité éprouvé lorsqu'ils étaient plus jeunes.

Si cette question ne surprend donc pas de façon similaire les engagés, je note tout de même certaines résistances spécifiques. Ainsi pour deux engagés, David et Pierre, le fait même d'avoir évolué en mixité et partagé des jeux avec des filles vient troubler leur réception de cette question. S'ils ont effectivement pu partager des pratiques ludiques avec des filles, cela est d'une certaine façon interprété comme un signe de non-spécificité genrée.

Autre résistance, celle ressentie face à l'étiquette « homme ». Pour David, cette étiquette est trop forte, trop adulte, trop lourde, ce qui peut renvoyer à la charge politique que représente pour un engagé une telle étiquette. En se disant plutôt « garçon », cet engagé peut se sentir moins concerné directement par l'appartenance au groupe dominant.

> « Être un homme c'est marrant moi je ne dis jamais, ah je suis un homme, je dis toujours, je suis un garçon. […] Je n'arrive pas à me dire je suis un homme, je ne sais pas pourquoi mais enfin voilà je ne sais pas vraiment pour moi derrière homme, je mets il y a des trucs de virilité comme ça. Après et moi je sens enfin je me sens plus, je me sens plus oui garçon il y a plus le côté un peu léger. » (David)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Ces extraits permettent de relever une première source de chance – non-ressentie en tant que telle, puisque c'est là le propre de « la normalité » – ne pas se percevoir ni être perçu comme spécifique, particulier ou différent… Malgré l'effet de surprise, « déroutant », tous les hommes vont essayer de et réussir à répondre à cette question, sauf un homme engagé, David, qui éprouvera tout au long de l'entretien une réelle difficulté face à cette consigne. Le fait qu'il s'agisse là d'un engagé renvoie notamment à la difficulté d'adopter de façon incarnée les analyses féministes :

> « Bien sûr ça me parle au sens où j'ai déjà, j'ai déjà entendu des trucs, des analyses là-dessus mais moi, dans mon vécu personnel, je me suis jamais dit, ah, j'ai de la chance d'être un homme dans cette situation ». (David)

Reprenant l'idée formulée dans la partie théorique sur les modalités d'accueil des énoncés féministes, je peux ici constater que, pour tous ces hommes, engagés et non-engagés, il existe une sorte de « nœud subjectif » masculin – la normalité non-genrée, le sentiment de ne pas être avant tout un homme mais un humain – sur lequel certaines couches vont se superposer : l'expérience de la (non)mixité, l'expérience de l'éducation parentale plus ou moins « masculinisante », l'expérience de sa propre place parmi les pairs…

2. La chance positive

Un premier obstacle possible à la conscience masculine « d'avoir ou non de la chance » est donc tout simplement la non-conscience des hommes que leur propre vécu est un vécu spécifiquement masculin.

Il semble tout de même que ces hommes, engagés et non-engagés, ont de diverses façons tous le sentiment, la conscience – sans que cela soit nécessairement prédominant ni exclusif – qu'être un homme dans cette société française peut au moins être une chance positive, voire un bénéfice asymétrique. Il peut sembler un peu artificiel de distinguer chance « positive » et chance « négative ». Cette distinction me semble pourtant pertinente dans la mesure où elle permet de rendre saisissable la façon dont la conscience masculine de soi et des autres peut contribuer à une perception et une construction de soi, qui sont nourries par des ressentis positifs, qui permettent d'aller de l'avant, qui sont une source d'énergie mentale, qui incite à investir cette façon d'être soi comme un outil personnel-politique hautement agréable. Cette « chance positive » n'est donc pas avant tout une chance par défaut – par comparaison avec pire – c'est plutôt le sentiment que le fait d'être un homme est source de nombre de bien-être voire de mieux-être. Si la comparaison avec les femmes y tient un rôle, elle est moins centrale, voire secondaire en comparaison avec ce que d'autres extraits expriment : le sentiment d'« une chance négative ».

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

2. 1 Le corps et son usage

Malgré l'aspect initialement déroutant de la consigne – renvoyant à leur propre être genré – ces hommes ont tout de même un souvenir, une perception de soi, en tant que personne genrée, en tant que personne exerçant des activités genrées, bien que cela reste relativement flou. C'est en effet l'usage de leur corps qui fonctionne comme une expérience fondatrice.

> « Mais dans l'enfance à part le fait de pouvoir pisser quand on veut, à peu près partout, je n'ai pas le sentiment, je ne me souviens pas d'avoir eu la sensation franche, d'avoir de la chance, enfin de me dire d'avoir la chance d'être un homme. » (Claude)

Aussi, la majorité des non-engagés – contrairement aux engagés – abordent-ils la dimension corporelle, physique comme une source assez première de chance pour eux, comme l'exprime l'extrait précédent : le fait de pouvoir uriner quand on veut et où on veut (sous-entendu, uriner sans crainte d'agressions ni de remarques désagréables). D'autres extraits de non-engagés expriment également cette dimension corporelle, telle qu'ils la perçoivent :

> « Mais bon je n'y pense pas tous les jours non plus, je ne me dis pas « chic je suis content d'être un garçon » sauf pour une chose, pour l'enfantement. » (Karim)

D'autres non-engagés abordent également cette dimension corporelle mais vont la lier de suite à un usage social, soit dans le rapport (de force) avec les pairs, soit dans la domination des non-pairs :

> « Que c'est plus facile pour les garçons parce que… un garçon ça peut plus se défendre, ça va moins être, moins être attaqué qu'une fille dans la rue par exemple. Ça va plus savoir se défendre. » (Louis)

> « Voilà c'est ce que je disais au début de l'interview c'est que le, le, c'est que la supériorité, la supériorité physique de l'homme par rapport à la femme permet à l'homme de contraindre la femme à un rapport sexuel quoi. » (Louis)

Cette dimension corporelle, physique est donc déjà intimement liée à la dimension sociale de l'usage du corps. Le fait de ne pas pouvoir tomber enceinte et mettre au monde des enfants, est ainsi perçu comme donnant un accès facilité aux plaisirs (sous-entendu, le fait de ne pas avoir à se soucier d'une possible grossesse, permet d'envisager et de pratiquer les rapports sexuels avec une plus grande insouciance) ; le fait de disposer d'un corps puissant – qui est déjà un entremêlement entre la dimension physique (elle-même le fruit de pratiques) et la dimension sociale puisqu'il ne suffit pas de disposer objectivement d'un certain corps, il faut également avoir appris à s'en servir en distinguant les situations où cet usage peut être source de bénéfices concrets – est perçu comme une chance, dans un contexte précis,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

perçu comme genré : les agressions masculines exigeant une capacité à se défendre ; cette même puissance physique est liée à la possibilité de pouvoir contraindre des femmes à des rapports sexuels, source d'un sentiment de puissance et de plaisir ; le fait d'exercer un travail manuel – technicien du spectacle – qui, tel qu'il est construit, exige un certain investissement physique, est facilité par le fait de disposer d'un corps puissant.

En tant que chance positive, la possession d'un corps masculin renvoie donc de suite à l'usage social du corps, donc aux dimensions sociales, qui dominent par ailleurs largement les extraits référant à une chance positive d'être un homme ou un garçon. C'est également là que les engagés rejoignent progressivement les non-engagés : s'ils n'ont quasiment pas abordé de façon positive la dimension corporelle et s'ils ne proposent pas de lien aussi explicite entre corps masculin et pratiques spécifiques sources de chance positive, ils vont pourtant également aborder des thématiques implicitement liées à cette dimension corporelle : la sécurité et l'intégrité physique.

2. 2. Liberté et sécurité

Plusieurs hommes engagés et non-engagés mentionnent en effet la liberté de sortir, de voyager, de traîner dans l'espace public, de faire du stop, de faire la fête et ce, dès l'adolescence. L'extrait d'un non-engagé renvoie ainsi à un élément clef de la subjectivité masculine, « ne pas avoir à rendre des comptes », qui pourrait être considéré comme le versant négatif de la liberté proprement masculine :

> « Après c'est vrai, par rapport au rôle, je pense que la chance d'être un homme c'est que, c'est plus facilement accepté aussi quand tu vas faire la teuf et tout de… voilà oui, je n'ai pas de comptes à rendre quoi. » (René)

Cette conscience d'une plus grande liberté – synonyme d'insouciance, de tranquillité – est exprimée dans nombreux autres extraits, qui oscillent entre le pôle « absence de contraintes » et le pôle « absence d'agressions (réelles ou potentielles) ». Si, pour les engagés, le pôle « absences de contraintes » prédomine, pour les non-engagés, c'est plutôt le pôle « absence d'agressions » qui nourrit un sentiment de chance positive.

2. 3. Absence d'agressions

Le sentiment de liberté est donc intimement lié pour les non-engagés à la mobilité physique et à l'intégrité physique ; au fait de pouvoir se déplacer seul, sans rencontrer trop de difficultés, en particulier certains types d'agressions :

> « Je pense que voilà dans ce sens-là, j'ai de la chance d'être un homme parce que je, déjà, oui je sais que je ne vais pas me faire emmerder et une femme va moins facilement venir m'emmerder qu'un homme. » (Louis)

Cette conscience, ce sentiment de bénéficier en tant qu'homme d'une liberté importante et d'une intégrité corporelle cruciale permet d'aborder la cons-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

cience spécifique que ces hommes – engagés et non-engagés – ont tout de même, malgré les obstacles évoqués ci-dessus, de leur masculinité. Ils expriment une certaine conscience des interactions spécifiques entre hommes et entre hommes et femmes. Notamment, la question des agressions exprime très bien que ces hommes s'attendent en tant qu'hommes à certains types de violences, qui n'entameront pourtant pas leur sentiment d'intégrité corporelle, et qui confirmeront plutôt leur appartenance au groupe des pairs masculins.

2. 4. Absence de contraintes

Pour les engagés, si le pôle « absence d'agressions » est également présent, le pôle « absence de contraintes » est donc abordé bien plus indépendamment. L'idée de liberté est ainsi exprimée positivement en lien avec les loisirs, la détente : le fait de pouvoir rester tranquillement à la maison ; de s'épanouir à l'aide d'un ordinateur ; de disposer d'un instrument de musique ; de jouer à des jeux vidéo chez soi ou dans des magasins… Si les extraits des non-engagés attestant d'une chance positive restent malgré tout relativement « en creux » (et donc proches de la chance négative), ceux des engagés témoignent d'une conscience de chance *concrètement* positive, ressentie (à l'époque ou *a posteriori*) :

> « Voilà lire des BD par exemple, globalement par exemple aller à la bibliothèque, j'y allais plus souvent que mes sœurs parce qu'aller à la bibliothèque c'était un exemple qui rentrait dans le cadre de sortir, sortir dehors quoi, quelque chose entre l'école et la famille, entre deux laps de temps qui séparent les moments scolaires. » (Nordine)

2. 5. Attentes masculines

Un non-engagé aborde avec une certaine précision le statut ambivalent d'un certain type d'attentes spécifiques. Cet homme, qui – parmi les quatre non-engagés – est celui qui se vit le moins comme étant (chanceux d'être) un homme, et qui exprime avoir eu le désir d'être une femme, est particulièrement conscient de sa place spécifique dans l'interaction suivante, qui situe pour la première fois les violences dans la sphère domestique familiale. À travers cet extrait, cet homme exprime une conscience d'une valorisation spécifique de la masculinité, ainsi que l'inscription sociale dans un groupe de pairs dominants :

> « Donc je me souviens notamment d'une, la seule, probablement la seule altercation physique que j'ai connue entre mon père et mon frangin, à table, physique c'est-à-dire mon père a fait le tour de table, et il m'a éjecté parce que je gênais le passage et il a commencé à se cogner avec mon frangin. Ma mère et ma sœur se mettent à pleurer mais dans l'impuissance, c'est-à-dire elles ne pouvaient pas. Et moi je me suis interposé, je me suis interposé, j'ai senti immédiatement que je n'allais pas me mettre à pleurer, j'avais une position à tenir vis-à-vis de ma sœur et

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

de ma mère qui, visiblement, attendaient de moi que je sois le tiers, le tiers séparateur. Et dans le fond, ça m'a facilité la tâche quoi. […] Je pense que dans ce cas-là, ce n'était pas facile forcément, ce n'était pas, oui, ce n'était pas forcément bien d'être dans la position qu'occupaient ma mère et mon père [lapsus]. » (Claude)

Plutôt que de fonctionner comme tiers, on peut penser qu'il scelle là le fait que cette interaction est une interaction de et pour des dominants, dans laquelle les dominées n'ont pas de place autre que celle d'observatrices qui subissent.

Des engagés racontent les attentes spécifiques d'un père (même décédé) :

« C'est quelque chose [le maniement des outils] que j'ai aussi acquis aussi parce qu'un certain moment je devais remplacer le père, le chef de famille. C'est aussi un truc dans lequel je me suis mis dedans pour apprendre et pendant longtemps cette connaissance-là, le maniement des outils, dans ma famille, mes frères et sœurs, même ma mère il n'y avait que moi qui savais faire cela. » (Nordine)

À partir de ce constat fait par des engagés et des non-engagés d'attentes spécifiques adressées aux hommes – d'un traitement différentiel leur bénéficiant et d'une inscription dans un groupe de pairs dominants – il est possible d'identifier certains points communs et spécifiques aux engagés et non-engagés.

2. 6. Expériences professionnelles : « j'étais attendu comme un dieu »

Ainsi de façon extrêmement similaire, un engagé et un non-engagé vont raconter à quel point ils se sont sentis privilégiés dans le milieu professionnel dit féminin, pour le non-engagé, l'animation sociale, pour l'engagé, le milieu infirmier.

La chance positive décrite par René est constituée de plusieurs éléments : le milieu professionnel considéré comme féminin est particulièrement accueillant pour les hommes, de par leur rareté ; ils font face à des exigences professionnelles moindres ; les rapports avec les hiérarchiques du secteur restent « professionnels ». L'extrait de Henri est très expressif quant à la conscience d'une chance positive :

« Moi j'ai fait une formation – je suis infirmier – j'ai fait une formation dans une promo […] où il n'y avait que quatre hommes sur 36 personnes dans la promotion. Et là, là je l'ai vraiment senti que c'était génial d'être un homme mais vraiment génial et je dis comme ça parce que même, on se le disait. Entre. Je me rappelle d'un mec qui était dans ma promo aussi on se disait même en *débriefing* quand on avait fait des stages, on se disait « c'est fou le statut qu'on a ». C'est-à-dire qu'on est dans une profession de femmes, et même là on est les dieux mais vraiment les dieux, on

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

était adorés. […] C'était le paradis pour moi, vraiment quoi, j'étais le seul infirmier de l'hôpital à avoir des piercings par exemple. Une infirmière n'avait pas le droit d'avoir d'ongle sur, de vernis sur les ongles et moi j'avais des piercings plein la gueule. Et moi je pouvais quoi, mais on me le disait. Mais à côté de ça je travaillais bien, j'étais quelqu'un de sympa, on trouvait d'autres raisons mais les vraies raisons c'était que j'étais un homme quoi. J'étais un homme donc j'avais le droit quoi. Et c'est tout. » (Henri)

Or, là où les engagés divergent sensiblement des non-engagés, c'est qu'ils semblent avoir identifié – en plus de ce traitement différentiel leur bénéficiant – l'impact que ce traitement a sur l'apprentissage de compétences spécifiques, particulièrement valorisées.

2. 7. Compétences masculines

Les entretiens avec les engagés renseignent en effet de différentes façons cette chance positive. Les extraits suivants font, par exemple, référence à la maîtrise d'outils de bricolage, intellectuels, de communication, de publicisation ou informatiques – rappelant fortement l'analyse de Paola Tabet sur le *monopole* masculin des outils complexes :

« J'ai l'impression d'une espèce de facilité que j'ai acquise […] moi j'ai une certaine facilité à manier des outils enfin pas tous les outils mais pas mal ce qui fait que le maniement d'outils dans pas mal de situations j'ai l'impression d'avoir une espèce de chance. » (Nordine)

« Très souvent, par exemple, il y a des moments où j'ai pu vérifier ça, constater ça, c'est des moments ou dans des squats il y avait des espaces d'accès libre à Internet, des espèces de, je ne sais pas comment appeler ça, des espèces de cybercafé ou je ne sais pas quoi. […] Oui, des espaces informatiques où n'importe qui d'un même milieu pouvait y accéder et puis même tout simplement le rapport à… t'étais là et puis des gens autour de toi, des filles, qui dès qu'il y avait un problème sur l'ordinateur, qui pestaient et qui, ah, comment on fait marcher ces machines comme ça, et bon il y a aussi des garçons qui le disent mais, en même temps, dans mon petit microcosme squat, c'est souvent les mêmes personnes, des filles qui pestaient contre la machine, quoi. » (Nordine)

Ces extraits illustrent la façon dont le vécu masculin peut rimer avec facilité et simplicité pour cet engagé, notamment en ce qui concerne l'engagement politique (une forme de sphère professionnelle).

2. 8. Compétences inter-masculines

Un seul homme, engagé, va aborder avec beaucoup de précision et de lucidité la façon dont être un homme relève profondément d'un apprentissage social de compétences, de la constitution d'une expertise pragmatique dans

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

le rapport avec les pairs et les non-pairs. Il a compris que les enjeux avec les pairs masculins, en particulier, ceux qui étaient clairement identifiés comme très masculins, étaient cruciaux pour sa propre place hiérarchique au sein du groupe des pairs et que cette place influait fortement sur son accès relationnel et sexuel aux non-pairs :

> « Et ma deuxième seconde, je me suis mis à fréquenter un groupe de quatre hommes qui étaient plus vieux, qui redoublaient et redoublaient, c'est un peu les méchants un peu du lycée et eux, ils m'ont accepté dans leur groupe. Et donc j'ai fait semblant de prendre leurs codes et tout ça et là en effet tout a changé et c'est à partir de ce moment-là que j'ai trouvé ça cool carrément cool d'être un homme parce que là je voyais que tout changeait, tout a changé tellement vite quoi en quelques semaines peut-être mois où je passais vraiment, c'était moi maintenant qui brimais les autres. […] Donc après, après j'étais complètement là-dedans. Je savais que – je n'avais pas analysé la question des privilèges machin tout ça, je n'avais rien analysé de tout ça – mais j'avais compris qu'il fallait être un dur quoi, et être un dur c'était toujours moins dur – même si ce n'était pas éthiquement génial – c'était toujours moins dur que d'être une merde, une femmelette, une tarlouze quoi. Et donc j'ai développé ça, j'ai développé mon identité mec, je l'ai affirmée, je parlais fort, j'ai appris à parler aussi, à prendre la parole en public, devant des gens, à agresser des gens, à leur taxer des trucs voilà. Et puis après, ça s'est fait tout seul avec les femmes, parce qu'au début j'avais encore très peur des femmes, les filles à l'époque. Mais en fait ça s'est fait tout seul parce qu'à partir de ce moment-là, c'est les filles qui sont venues vers moi, ce n'est pas forcément moi qui ai été séduire les filles. Mais vu que j'avais ce statut je devais intéresser les filles et donc là les filles, tout à coup je me suis aperçu – alors que j'étais persuadé d'être le plus moche de la terre, oui, le plus hideux, le plus nul et tout ça – eh ben les filles s'intéressaient à moi et donc là j'ai commencé à en jouir de ce truc-là. Vraiment quoi. » (Henri)

2. 9. Compétences hétérosexuelles

Comme l'exprime l'extrait précédent, les engagés thématisent donc également la sphère hétéro-relationnelle comme un lieu d'apprentissage et de mise en pratique de compétences spécifiques (insister un peu), sources de chance positive. Dans l'extrait suivant, un engagé propose de nouveau un lien entre apprentissage genré et compétences. Pierre mentionne en effet qu'il lui semble, en tant qu'homme, plus facile – un non-engagé ayant quant à lui dit « normal »[61] ce qui témoigne d'un masculinisme explicite – de vivre

[61] Le fait de ne pas avoir à gérer soi-même ni grossesse ni enfantement est source non seulement d'un sentiment d'accès facilité aux plaisirs mais devient même une source de légitimation morale – de type naturalisant – de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

des relations multiples : cela est d'autant plus le cas qu'il est le seul à être concrètement passé à l'acte.

> « Et je me dis qu'il y a aussi un peu de, donc qu'il n'y a certainement pas que ça, mais aussi ce truc de position différente au sein du couple. Le fait qu'on n'ait pas forcément appris les mêmes choses enfin par rapport à l'amour et au couple et qu'on se représente pas les trucs de la même façon, la vie de couple de la même façon. Et qui fait que moi j'ai une position qui me permet d'accepter vachement plus facilement je pense la situation [de non-monogamie]. Enfin le fait que le couple il ne se réduit pas à deux personnes même s'il ne se résume pas forcément à deux personnes alors là je, je réagis peut-être comme ça aussi parce que, parce que du coup elle, elle n'a jamais été avec une autre personne ou du moins elle ne me l'a jamais dit, mais je pense que, quand elle dit qu'elle n'a jamais été avec quelqu'un d'autre, c'est vrai. Après du coup je me dis aussi que j'ai de la chance d'être un mec. » (Pierre)

Un extrait abordant la sphère hétéro-relationnelle décrit la chance perçue par un homme engagé du fait d'enseigner en tant qu'homme à des étudiantes hétérosexuelles, facilité qu'il perd auprès des étudiants hétérosexuels. On peut relever que dans la formulation même, cet homme ne fait pas référence à la notion de chance, mais à celle d'avantage, et qu'il note consciemment la fonctionnalité pratique de l'hétérosexualité des femmes : il sait comment il peut se servir de cette orientation affective-sexuelle dans le cadre de son travail d'enseignant. Ce qui est ici implicite est que la séduction se jouant entre dominées et dominants ne représente pas une charge potentielle du point de vue dominant :

> « Après un des autres avantages, un des autres moments où je me dis que si je n'étais pas un mec ça se passerait pas comme ça et en même temps c'est, c'est dans les expériences que j'ai eues de donner des cours à des étudiants, des étudiantes, c'est un peu aussi sur le regard des étudiantes sur moi dans un contexte hétéro machin où il y a je pense. Si j'avais pas été un mec, il y a des cours qui se seraient beaucoup moins bien passés avec les filles, parce que ben parce qu'il y a ce, cette espèce de truc de séduction où même si ce que tu racontes ça ne les intéresse pas forcément ou je sais pas quoi et qu'elles vont être attentives aussi. […] Oui après je ne sais pas si c'est vraiment du coup un avantage d'être un mec, enfin c'est un avantage ou un inconvénient dans ce contexte-là autour de ce truc de séduction parce que ça peut marcher sur des filles ou ça peut au contraire être horrible. » (Pierre)

---

certains comportements genrés : « Moi je n'ai pas honte de dire que je trouve plus – pas logique mais – mais avec moins de conséquences qu'un homme ait plusieurs partenaires féminines que l'inverse » (Karim).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Finalement, d'autres extraits du même engagé confirment l'idée que les engagés expriment, plus que le sentiment de chance, le sentiment d'être avantagé, d'être privilégié en tant qu'homme dans des interactions mixtes.

2. 10. La chance et le privilège

Cette interprétation politique de la consigne est d'ailleurs également présente dans plusieurs autres extraits et marque ces extraits d'engagés plus que ceux des non-engagés. Ces deux extraits abordent ainsi l'écoute plus importante dont cet engagé a le sentiment de bénéficier (même lorsqu'il s'agit de féminisme) ainsi que la reconnaissance plus importante dont il a le sentiment de bénéficier lorsqu'il effectue des tâches ménagères :

> « Si c'est une fille qui va parler de féminisme, très vite elle va être traitée d'hystérique, une mal baisée ou je ne sais pas quoi. Que si c'est un mec, ça va plus interpeller il y aura une écoute un peu plus importante, après je pense tout le monde ne réagit pas de la même manière mais après ça joue pas mal. Ou du coup ça fait une position qui n'est pas facile à tenir, de la part des mecs qui sont dans cette démarche. Enfin qui n'est pas facile à tenir mais en même temps qui peut être assez confortable machin. Je pense qu'il y en a qui en profitent. » (Pierre)

> « Mais, après il y a le truc de oui, après c'est c'est plus récent aussi, le truc d'être un mec, et de faire les tâches ménagères par exemple. Où là ça a clairement un avantage même si moi si ce n'est pas du tout ce qui est recherché clairement. Mais le fait d'être un mec et de faire, par exemple, de prendre l'initiative de débarrasser une table à la fin du repas, d'aller faire la vaisselle même, même si je suis tout seul à le faire et que du coup je le fais quand même c'est, c'est vachement plus valorisé que si j'étais une fille quoi. » (Pierre)

Pour les quatre hommes non-engagés, le sentiment positif d'avoir de la chance d'être un homme provient donc, d'une part, du fait de posséder et d'utiliser un corps masculin, d'autre part et surtout, du fait de bénéficier d'une liberté et d'une intégrité corporelles ainsi que du fait de pouvoir vivre plus facilement, simplement, agréablement dans cette société. Pour les quatre hommes engagés, la dimension corporelle (la puissance corporelle, « la supériorité physique ») n'a quasiment pas de place dans leur perception de chance positive. Je note par ailleurs que la question de l'absence d'agressions, de violences, et le sentiment corrélé de liberté et d'insouciance sont également quasi-absents dans les extraits des hommes engagés. Outre ces éléments comparatifs, on peut retenir que les engagés formulent bien plus d'exemples de chances qui se réfèrent à l'acquisition de compétences. Si les non-engagés ressentent le plus clairement un sentiment de chance à travers la dimension corporelle et celle corrélée à des violences, pour les engagés, cette conscience est exprimée de manière plus sociale et structurel-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

le, notamment à travers les compétences acquises grâce à une plus grande liberté.
Finalement, il m'apparaît que la catégorie même de « chance positive » est bien plus le fruit de ma propre lecture et interprétation de ces entretiens que ne l'est la catégorie de « chance négative » – en particulier pour les non-engagés. Comme les différents extraits et mon propre traitement en témoignent, elle permet avant tout de rendre saisissable le fait que la comparaison effectuée par ces hommes les amène à aborder des sentiments qui – bien que positifs – restent structurellement fonction d'une comparaison avec le vécu féminin perçu comme moins désirable, agréable, supportable. Cette dimension comparative sera particulièrement saisissable dans la présentation et l'analyse suivante (la chance négative).

Conclusion : Les contours de la chance positive d'être un homme

Indépendamment de la distinction entre engagés et non-engagés, il est possible de dessiner quelques contours de la conscience masculine d'avoir de la chance *positive* d'être un homme. Bien que cette conscience reste profondément comparative et n'existe qu'en rapport avec la perception de ce que vivent les non-pairs de genre, il est possible d'identifier la façon dont cette chance positive est ressentie et exprimée par des hommes : une sorte d'énergie accueillante, nourrissante et renforçante – donc peu problématisée – au sein même d'un champ de tension genré (cf. l'image du champ aimanté proposée dans la partie spéculative).
– le rapport au soi masculin : le corps masculin est ressenti comme un atout (uriner librement ; pouvoir penser être fort et savoir défendre son intégrité physique ; vivre dans un environnement adapté à son type de corps ; mon corps est un outil qui me sert… et à moi uniquement) ; le soi masculin est ressenti comme lieu légitime de plaisir, de bien-être et d'épanouissement (jouer ; se détendre ; s'enrichir de savoirs et de compétences ; ne pas avoir à être utile ; ne pas avoir à rendre des comptes ; ne pas se prendre la tête) ; le soi masculin est ressenti comme permettant l'action sur le monde (non-envahissement par des émotions ; apprentissage de compétences instrumentales valorisées le prolongeant et le grandissant ; sentiment d'adéquation avec le monde environnant) ; le soi masculin est perçu comme autonome et singulier.
– le rapport aux pairs de genre : pouvoir faire partie d'une communauté privilégiée et valorisée ; être perçu et traité en tant que pair (potentiel), même dans les rapports de force violents ; bénéficier du statut de pair dans le cadre professionnel ; être perçu comme digne apprenti et successeur par des pairs de référence ; être perçu comme digne d'une confiance de pairs valorisés ; se sentir valorisé de par son appartenance au groupe de pairs ; le travail de reconnaissance par les pairs est récompensé par un pouvoir réel ; pouvoir situer le registre interactionnel avec les pairs de façon stable et rassurante ;

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pouvoir utiliser des ressources matérielles et symboliques valorisées car monopolisées par les pairs.

– le rapport aux non-pairs de genre : pouvoir penser être physiquement plus fort que les non-pairs ; pouvoir imaginer user d'une violence asymétrique afin d'obtenir des gains ; se savoir privilégié et prioritaire dans nombre de domaines cruciaux (travail, espace public) ; pouvoir imaginer contraindre des non-pairs, notamment à des rapports sexuels ; pouvoir gérer plus facilement des avances de non-pairs ; pouvoir se sentir plus libre et insouciant ; pouvoir se penser en sécurité physique et sexuelle en compagnie de non-pairs ; pouvoir compter sur la fonction interactionnelle politique des non-pairs (défouloir, auditoire, réconfort) ; pouvoir compter sur l'exploitabilité domestique des non-pairs ; pouvoir agir et se positionner d'une façon qui est inaccessible aux non-pairs ; pouvoir se considérer comme plus efficace, outillé et rationnel ; pouvoir s'affranchir de règles s'appliquant aux non-pairs ; pouvoir rentabiliser son statut au sein du groupe des pairs dans les interactions avec les non-pairs, notamment sexuelles ; se savoir valorisé par les non-pairs pour ses démarches non-masculinistes.

Un tel inventaire selon trois registres interactionnels (soi-même, les pairs et les non-pairs) rend l'idée d'une chance positive proprement masculine plus concrète et permet d'en saisir – même intuitivement – les contours. La difficulté propre à un tel inventaire est d'exprimer ce qu'une personne ressent, pense et vit dans la mesure où elle est plus ou moins consciente de ne pas être porteuse d'un handicap. Qu'il soit perçu comme de nature physique ou sociale, le non-handicap dans son acception dynamique d'origine – l'avantage qui est donné à un concurrent sportif pour augmenter ses probabilités de victoire – permet d'expliciter une nouvelle fois la nature paradoxale du sentiment de chance positive. La chance positive proprement masculine a cela de particulier que le fait même d'en bénéficier la rend moins visible à soi-même. Il est assez logique que ce soient principalement les engagés qui arrivent à mettre des mots sur ce type de chance, dans la mesure où cela est facilité par leur prise de conscience préalable de l'asymétrie hiérarchique genrée. À l'instar des difficultés notées quant à la partie de la consigne « en tant qu'homme », la chance positive est quelque chose qui se rend donc facilement invisible à celui qui en bénéficie. Telle la masculinité qui se vit de façon paradoxale – comme simultanément non-pertinente et évidente – la chance positive apparaît comme un élan existentiel corrélé à une réalité en creux.

L'inventaire proposé – en particulier selon le registre du rapport aux non-pairs – permet également de relever un aspect relativement similaire de cette chance positive d'être un homme. Il s'agit entre autres d'une question de potentiel ressenti, de possibilités en puissance, de pouvoir : pouvoir faire, pouvoir penser, pouvoir imaginer, pouvoir rentabiliser… Or ressentir un potentiel – une possibilité de… – même lorsque celui-ci n'est pas rendu réel, mis en actes représente un atout existentiel crucial puisqu'il permet de se

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

projeter dans la réalité. Indépendamment de la dimension réalisable de ce potentiel, le sentiment d'une chance positive d'être un homme renvoie partiellement à ce que j'ai appelé, d'après Nicole-Claude Mathieu et pour caractériser partiellement l'expertise masculine, « la subjectivité idéelle ».

Bien que ces extraits ne permettent pas de saisir directement « la violence idéelle, celle des idées légitimant la domination », il me semble qu'il est tout de même possible de mettre en lien cet aspect de la subjectivité masculine avec le sentiment d'une chance positive. Le sentiment de puissance – de pouvoir faire – qui habite à tort et à raison les hommes, l'idée que peu leur est impossible voire inaccessible permet justement cet investissement *prioritaire* de l'idéel – ce qui a des effets concrets dans la pratique. Un exemple donné par un engagé lors du second entretien permet de concrétiser cette idée relativement abstraite d'une subjectivité idéelle : cet engagé mentionne la façon dont un homme ne se rend pas compte qu'il est très concrètement possible qu'il soit frappé, violé et assassiné *en tant qu'homme*. Cet homme est en effet convaincu que cela ne peut tout simplement pas lui arriver, car croire l'opposé impliquerait une conscience de vulnérabilité corporelle qui lui est foncièrement étrangère. Et le simple fait qu'il croit intimement à son invulnérabilité produira sans aucun doute des effets interactionnels dans le réel. Que ce réel soit construit de façon à ce que ce type de violences soit prioritairement dirigé sur des non-pairs augmente sensiblement la possibilité que cela ne lui arrive pas et qu'il puisse continuer de croire en son invulnérabilité. Comme mentionné auparavant, il est bien évident qu'une telle priorité de l'idéel sur le pratique au sein de la subjectivité masculine est elle-même le fruit de pratiques matérielles, de rapports réels. C'est bien le fait de devenir homme, de grandir du côté des dominants dans une société genrée qui produit une telle subjectivité. Mais à l'instar de la masculinité qui se rend invisible à elle-même, la subjectivité idéelle est le fruit d'un processus qui rend invisible ce qui l'a rendu possible.

3. La chance négative.

Contrairement à la catégorie de chance positive, la chance négative forme certainement un nœud perceptif fort, partagé par les engagés autant que les non-engagés, bien que certaines spécificités respectives apparaissent. Il est à noter qu'aucun des huit hommes interrogés ne reprend le discours ambiant de « l'égalité-déjà-là » – ce qui peut être le fruit du questionnement renvoyant aux expériences vécues plutôt qu'à la vision générale du monde genré – ni celui de la victimisation des hommes (tel qu'identifié dans les écrits de Bourdieu et Welzer-Lang). Si certains inconvénients perçus comme propres à la masculinité seront spontanément nommés par tous les hommes, sauf un engagé, ceux-ci ne semblent pas peser plus lourd existentiellement que les éléments relevant de la non-chance que représente le fait d'être une femme aujourd'hui dans cette société française – aux yeux de ces hommes. Cela n'implique aucunement que ces inconvénients ne peuvent pas être plus

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

prégnants concrètement et affectivement pour ces hommes – l'opposé serait surprenant – mais il me semble que ces huit hommes pourraient adhérer à l'idée que la chance négative est bien l'élément central de leur perception des rapports de genre et de leur positionnement existentiel au sein même d'un monde genré.

3. 1. Des regards, des bâtons et des roues

Quelques premiers extraits permettent de saisir l'idée même de la chance « négative » – seconde catégorie créée pour classer les contenus – car ils expriment la centralité de la perception négative du vécu des femmes, voire des femmes elles-mêmes, et la façon dont cette perception fonctionne comme un repoussoir.
Ainsi, ceci est la première phrase, exprimée sur le mode de l'humour, formulée par un des hommes non-engagés dès que la consigne avait été formulée :

> « Ben, quand je vois une fille. » (Karim)

Cet extrait peut autant être une remarque de constat laconique : quand cet homme voit des femmes, il voit immédiatement les raisons pour lesquelles il ne souhaiterait pas être une femme. Cette phrase peut bien évidemment également relever de la misogynie. Cet homme dira également lors d'un second entretien que l'élément central de son rapport aux femmes – qu'il perçoit également comme un élément central problématique des rapports des hommes aux femmes – est constitué par le regard masculin sur les femmes, ce qui rappelle fortement la critique formulée par Michèle Le Dœuff quant à la définition du regard par Merleau-Ponty.
Les extraits suivants d'un non-engagé et d'un engagé expriment parfaitement le mouvement de pensée qui est centré sur ce que les femmes vivent et ce qu'elles disent elles-mêmes sur leur vécu, puis l'implication de cette prise de connaissance pour l'homme en question, qui en déduit qu'il échappe donc, en tant qu'homme, à un certain traitement dégradant.

> « Et puis sinon, j'allais dire, je ne sais pas, après il y a des choses dont on se dit qu'on a de la chance mais on ne s'en rend pas compte. C'est-à-dire, on le sait simplement parce qu'on discute avec des femmes qui te disent, à ce moment-là, dans telles circonstances, par exemple, on m'a bien fait comprendre que j'étais une femme, et c'était plutôt pénalisant. Et dont tu te dis, a contrario, mais toi tu ne peux pas l'avoir ressenti sur le coup, toi dans la même situation d'entretien d'embauche par exemple, je pense à ça, ben c'était pas si mal, c'était pas si mal, pas si mal d'être un mec. » (Claude)

> « Je sais pertinemment que j'ai cent fois moins de bâtons dans les roues que n'importe quelle femme quoi, à même niveau quoi. » (Henri)

Cette conscience « d'y échapper » est ce qui me semble central dans la conscience masculine d'avoir une « chance négative ». Aussi, certains extraits

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

déjà présentés dans la partie précédente seront (partiellement) repris dans cette partie, puisqu'ils expriment, se prêtent à une lecture à partir de ces deux perspectives de la « chance » d'être un homme.

3. 2. Le corps et son usage

Parmi les éléments perçus par les hommes comme relevant de cette chance négative, la dimension corporelle est de nouveau présente. Si les hommes n'en parlent pas longuement, cette dimension semble tout de même avoir une fonction fondatrice et affective très forte. Ce sont d'ailleurs les mêmes aspects (les règles, la grossesse) qui seront relevés par des engagés et des non-engagés :

> « Bien par exemple je ne sais pas, les filles qui ont des règles douloureuses. C'est con mais bon. » (Karim)

De façon similaire, engagés et non-engagés abordent également la capacité reproductive, le fait de pouvoir tomber enceinte, comme quelque chose à laquelle ils sont contents d'échapper – et dont ils perçoivent de suite les effets en termes sociaux (avoir à gérer une IVG, avoir à gérer la « maternité ») :

> « Tu n'as pas aussi ce rôle de maternité, tu n'as pas ce rôle maternel, qui, ça nous incombe pas, on ne l'a pas forcément sur nos épaules en tout cas pas de la même façon. » (René)

Si le point de départ de ces réflexions est bien de nouveau le corps (règles douloureuses, capacité de porter un fœtus et de mettre au monde un enfant), dans la majorité des cas, la dimension corporelle interagit étroitement avec l'élaboration sociale des comportements « à partir » de cette dimension. Ainsi, si le dernier extrait mentionne le maternel lié à l'enfantement même, cet homme évoque également que ce n'est pas le même travail…

Seul un engagé aborde de façon plus interactionnelle la façon dont le corps féminin est utilisé par des hommes contre les femmes, à travers une exigence formelle égalitaire ne prenant pas en compte les différences concrètes de taille, de force, de poids. Son sentiment d'avoir de la chance négative est d'ailleurs plus lié au fait qu'il pense avoir assisté à une mise en situation et un traitement discriminatoires vis-à-vis de sa petite sœur, ce à quoi il devrait normalement échapper au cours de sa vie :

> « Et voilà elle, elle faisait 65 kilos, moi j'en faisais 80 et quand on a passé les catas [diplômes de judo], et bien, effectivement à des moments elle avait peut-être plus de mal sur certaines techniques, genre des techniques où il faut porter l'autre sur les épaules avant de le balancer par terre après, effectivement elle avait plus de mal sur ce genre de techniques sinon que sur tout le reste. Voilà on a été, voilà on faisait du judo depuis super longtemps et on avait eu exactement le même parcours, on avait eu les mêmes profs tout le temps et appris la même technique etc. Sauf que

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

voilà la première fois du coup au premier dan, on a, moi je l'ai eu directement le cata et elle, elle ne l'a pas eu directement et dans le jury il y avait trois mecs, trois mecs, trois vieux qui n'étaient pas du tout dans ce truc d'égalité hommes-femmes […]. Et du coup, du coup là je m'étais déjà dit une première fois, oui quand même, où enfin ce n'est pas un hasard, enfin je me le suis dit, ou disons on se l'est dit avec ma petite sœur parce que elle aussi elle était assez remontée et assez lucide par rapport à ça. C'était pas vraiment un hasard. » (Pierre)

3. 3. Violences masculines : symboliques, verbales, psychologiques, physiques et sexuelles

Comme pour la chance positive, la dimension des agressions masculines est quasi absente des entretiens menés avec les engagés (quelques extraits – peu investis émotionnellement – réfèrent au harcèlement dans la rue, les bars ou l'insécurité que peut représenter le fait de faire du stop), contrairement aux entretiens menés avec les non-engagés qui aborderont de façon répétée, élaborée et bien plus affectée différentes formes de violence masculine. Cette perception prédomine donc largement dans les entretiens menés avec les non-engagés : ils semblent particulièrement conscients d'échapper aux agressions masculines, qu'elles soient physiques, sexuelles, symboliques etc. et ce, autant dans la sphère publique que domestique.

Ainsi, des non-engagés mentionnent les violences masculines du regard réifiant, dégradant, déshabillant :

« Je pense pour un certain nombre de femmes ça doit être absolument pesant, parce que tu dois te poser des questions sur, je ne sais pas, si je sors en boîte, il faut que je sorte soit avec mes copines, soit avec des copains, pour ne pas avoir le sentiment d'être la proie. » (Claude)

« Une chose que je vois tous les jours depuis que, tous les jours, une façon de parler, mais depuis que je fais attention aux filles c'est le, c'est le, la façon qu'ont les hommes, certains hommes, de regarder les femmes que je peux concevoir que ça peut être dérangeant pour une femme d'être regardée avec un regard appuyé, avec des commentaires déplacés, voilà, d'être un objet sexuel finalement, un objet de convoitise, quoi. » (Louis)

Montant d'un degré dans la non-chance, l'enfermement et la possession domestique par un partenaire intime sont mentionnés par un homme comme une chance négative. Cet exemple est particulièrement fort pour cet homme, puisque cet enfermement a mené à la rupture du lien amical fort existant entre lui et cette ancienne amie, devenue la partenaire de l'homme possessif. Cet exemple sera d'ailleurs mentionné à chacun des trois entretiens :

« Après au niveau de la chance d'être un homme. C'est au niveau de la possession […]. Je pense souvent à une amie à moi c'est presque ma frangine quoi. Et de 15 à 25 ans, on ne s'est quasiment pas quittés, […]

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> Et elle est tombée avec un mec qui est afghan je crois, jaloux comme un pou. Là ça fait quasiment dix ans et en dix ans, on s'est vu six fois quoi. […] Ça a été un sacré deuil pour moi, parce que cette relation-là pour moi, putain. » (René)

Sont également mentionnées, les violences physiques et la nécessité d'être capable de se défendre ; cette dernière est présumée être de fait présente chez les hommes – comme si leur socialisation n'impliquait pas un apprentissage de la violence – et devant être apprise par les femmes :

> « Je serais une fille, j'aurais soit fait du karaté soit du kung-fu quelque chose comme ça c'est sûr. Rien que parce que physiologiquement mis à part quelques exceptions les nanas du Nord, des armoires à glace ou des norvégiennes […]. La vulnérabilité physique, du point de vue physique, sauf, sauf les filles qui se sont équipées quoi. Par exemple mes deux gamines elles font du karaté. » (Karim)

> « Mais j'ai fait l'expérience assez terrible un jour dans le métro où […] il y avait une jeune fille qui était là et un jeune type. […] au moment où le métro arrivait à quai, où les portes allaient s'ouvrir et où il allait pouvoir se tirer, c'est le moment qu'il a choisi pour lui mettre carrément un coup de poing à la fille, dont la tête a cogné contre la fenêtre etc. Et le mec s'est barré. […] Je pense qu'il est quand même rare que tu te fasses cogner la tête par ta, quand tu es un mec, par ta fille dans des circonstances comme celles-ci. […] il avait quand même la chance d'être un mec. Parce que il pouvait quasi imposer sa volonté simplement parce qu'il avait un ascendant physique et puis, donc il était menaçant. » (Claude)

> « Et qu'est-ce que je peux te dire d'autres ? Bien je n'ai pas d'exemples précis mais je sais qu'en étant un homme je ne vais pas, je vais avoir un potentiel, je vais avoir un nombre d'agressions potentielles sur moi moins, moins important qu'une femme. Parce qu'une femme peut être agressée par une femme, par un homme – verbalement ou physiquement – alors que il y a très peu de femmes, sauf têtes brûlées, et les femmes très énervées où je l'aurais mérité qui se permettraient de, de m'agresser verbalement ou physiquement. » (Louis)

Un troisième registre de violences masculines est également évoqué par les non-engagés, celui des agressions sexuelles. Le premier extrait permet d'ailleurs de relever la façon dont Louis perçoit spontanément ces actes de domination violente comme « anecdotiques » – donc peu expressifs des rapports de genre contemporains :

> « Ben je ne sais pas, je connais une fille qui a été violée par son ex-petit ami. Ça ne me fait, ça ne m'amène pas à dire que j'ai de la chance d'être un homme, je ne sais pas, c'est, c'est, c'est une anecdote malheureuse quoi mais […] Alors effectivement je peux me dire que j'ai de la chance

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

d'être un homme parce que au moins aucune petite amie ou ex-petite amie déçue n'a essayé de me violer quoi. Bon voilà. » (Louis)

« Alors qu'une nana, c'est ça, c'est bien plus courant et bien plus… il y a toujours ça derrière en plus je pense. Je pense qu'une nana, elle y pense bien plus souvent qu'un mec quand elle se promène, quand elle se promène seule dans la rue, noire et tout ça ou dans une cage d'escalier… Et c'est vrai que pour un mec c'est moins courant quoi, et ça, ça joue. Oui, ou tu te fais péter la tronche ou tu te prends un coup de couteau ou de pistolet quoi. Tu ne te fais pas violer. » (René)

Ce dernier extrait d'un non-engagé mentionne finalement ces trois registres des violences masculines contre les femmes :

«… je pense que dans les sociétés actuelles c'est bien plus difficile d'être une femme que d'être un mec, dans tout ça quoi. Par rapport à, toute la violence, par rapport aux viols ne serait-ce que aux agressions sexuelles, verbales ou physiques, ça on ne l'a pas quoi. Ou bien plus rarement. Rien que les viols enfin ces trucs-là, ou les rapports "oui, t'es qu'une sale pute". » (René)

On peut distinguer les extraits précédents concernant la violence de ceux qui vont suivre par le fait qu'ils se réfèrent aux actes d'hommes individuels : si certains perçoivent ces actes de l'ordre de l'atypique ou du pathologique (les détraqués, les pervers), d'autres semblent les percevoir comme ayant un effet massif sur les femmes, par agrégation des actes masculins individuels.

3. 4. De la domination individuelle… à la domination structurelle

Un des hommes non-engagés perçoit un des effets de cet aspect massif des violences – situées surtout dans la sphère publique – comme une assignation spécifique adressée collectivement aux femmes : l'assignation à la domesticité. Cet homme mentionnera également des violences masculines à l'égard des femmes dans la sphère domestique ainsi que la difficulté pour les femmes de (s') en sortir :

«… il y avait l'idée que je n'aurais pas pu me l'autoriser quoi, si j'avais été une fille. Et donc j'aurais toujours été quelque part assigné, non pas à résidence, mais il aurait fallu que je me pose des questions sur, est-ce que je pouvais le faire, est-ce que ce n'était pas dangereux. Je pense qu'il y avait un élément de danger supplémentaire en étant une fille. » (Claude)

Si les engagés n'ont quasiment pas abordé spontanément la question des violences, ils vont logiquement rejoindre les non-engagés dans la perception de l'asymétrie structurelle à laquelle font face les femmes : la conscience de domination. Or si les non-engagés vont introduire cette dimension structurelle en invoquant avant tout des exemples concrets (différences de salaire, contrôle masculin-hétérosexuel des postes de pouvoir, tyrannie esthéti-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

que…), les engagés se distinguent par une présentation incluant plutôt une grille de lecture théorique politisée (privilège, statut) : il y a donc des modalités distinctes de (dés)incarnation dans l'évocation par les engagés et les non-engagés de la réalité structurellement genrée.

D'autres extraits d'entretiens menés avec les engagés situent explicitement les hommes du côté des privilégiés, mais sans évoquer des éléments concrets attestant de l'asymétrie :

> « Moi quand je dis privilèges, c'est lié à cette idée, au fait d'avoir cette chance de vivre de façon matériellement confortable plus que d'autres personnes, du coup il y a toujours un rapport de domination quand je dis privilèges : je me compare à d'autres personnes qui ne vivent pas la même chose. Des trucs dont j'ai l'impression que c'est plus pénible, que c'est plus pénible que moi. » (Nordine)

L'adoption de cette grille de lecture théorique-politique interagit d'ailleurs étroitement avec ce qui est ressenti par ces engagés. Ainsi, pour David, cette conscience structurelle l'amène à problématiser ses désirs « spontanés », celui d'être une fille. Par contre, l'adoption de cette grille de lecture politique fonctionne également comme une forme d'autocensure, le poussant à ne pas exprimer ce qu'il ressent spontanément :

> « Je ne peux pas dire comme ça, ah ça ne m'aurait pas dérangé d'être une fille parce que je sais que ce n'est pas aussi simple de dire ça. Je peux pas juste dire qu'il y a plein… je sais qu'il y a plein de trucs que je perdrais si j'étais une fille […] Qu'est-ce que je perdrais ? Non mais justement, c'est que vu qu'on m'a dit que j'allais perdre des choses je ne peux pas dire 'ah, ça ne me dérange pas de, d'être une fille'. Pourtant là, je n'ai pas l'impression que je perdrais des choses donc ça pourrait pas me déranger de dire ça pourrait être sympa d'être une fille, mais bon… » (David)

Cet homme engagé exprime avec honnêteté, et même déconcertation, qu'il est incapable de dire ce qu'il perdrait s'il vivait à partir d'une position vécue féminine. Il sait « parfaitement » qu'il risquerait de perdre beaucoup, mais cette idée abstraite ne semble pas du tout faire écho avec sa vie concrète. Autrement dit, il y a là un parfait exemple de la façon dont des hommes peuvent s'approprier la thématique du genre, y consacrer temps et énergie, des années durant… sans pour autant faire résonner les analyses féministes de façon incarnée. Outre la question de l'indifférenciation genrée que cet homme semble ressentir, il témoigne également d'un engagement critique sur le mode de la désincarnation.

3. 5. Masculinité hétérosexuelle : espace public et vie professionnelle

Les extraits qui suivent mettent par contre en exergue – chez les non-engagés – une conscience moins théorisée, plus factuelle et générale de la dimension sociétale, collective, quasi-institutionnelle à l'origine du vécu

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

concret des femmes. Le premier extrait situe clairement cette dimension, en empruntant un exemple d'une culture éloignée de celle du non-engagé (ce qui a comme avantage de se sentir moins impliqué) :

> « Il y a d'autres choses enfin quand on voit, quand on voit la condition de la femme que ce soit dans les pays occidentaux ou dans les pays enfin occidentaux par opposition aux pays moins laïques, moins libres. Bien oui j'ai la chance d'être un garçon parce que les femmes ont la vie rude quoi dans les pays musulmans où elles sont, voilà le port imposé de, comment on appelle ça ? […] La burqa. » (Louis)

Ce même homme note, cette fois-ci pour sa propre culture, le corrélatif de l'extrait précédent en matière de contrôle masculin du corps des femmes (ce qui l'amène à brièvement aborder sa propre implication) :

> « Je me dis, je me dis aussi que j'ai la chance d'être un homme parce que je suis moins jugé sur mon physique que les femmes. Que j'ai beaucoup moins de pression imposée par la société et les médias sur l'apparence physique, la fraîcheur et la désirabilité si je peux utiliser ce mot-là, de la femme. L'espèce de tyrannie qui pèse sur les femmes. Quand on voit les canons de beauté qui sont mis en avant dans les publicités, quand on voit tous ces produits pour les régimes, pour les produits de beauté, pour les crèmes antirides pour – bien qu'on commence à avoir les nôtres aussi. Mais il y a, il y a une pression, il y a une pression incroyable je ne sais pas d'où elle vient, peut-être que nous les hommes on la cautionne aussi. » (Louis)

L'extrait suivant identifie clairement l'asymétrie structurelle en matière de pouvoir décisionnel, les hommes hétérosexuels détenant la majorité des positions de pouvoir, et ce que cette situation implique pour les femmes individuelles, notamment dans la sphère professionnelle, lors des entretiens d'embauche.

> « Tu es souvent employé par des hommes et les rapports de, les rapports de boulot sont pas forcément c'est des rapports souvent de travail professionnel où il n'y a pas forcément de rapports de séduction, de rapports de, ça ne se joue pas sur le même terrain. Alors que je pense que quand tu es une nana, il y a forcément du rapport de séduction derrière. » (René)

D'autres extraits éclairent également la dimension structurelle des rapports de genre dans la sphère professionnelle :

> « Les femmes ont des difficultés aussi dans leur vie professionnelle, lorsque elles vont avoir des enfants, qu'elles sont pas très bien considérées par leurs employeurs lorsqu'il se pose la question de partir en congé maternité. Je pense, je suis d'accord que la société dans son ensemble n'est pas forcément toujours tendre avec les femmes. » (Louis)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Et du coup c'est vrai que c'est souvent plus simple, c'est un milieu très masculin quoi c'est un milieu quand même assez macho, le milieu de la technique. […] Du coup oui, ça pour ça oui c'est plus facile d'être un mec dans le milieu du spectacle quoi je pense, et en technique en particulier. » (Claude)

Finalement, un dernier extrait d'un non-engagé aborde le vécu des femmes, toujours dans la perspective de la « chance négative » mais cette fois-ci à partir d'un vécu personnel, hétéro-relationnel.

3. 6. Se faire des nœuds au cerveau

Cet extrait se distingue ainsi des extraits précédents des hommes non-engagés par le fait que Louis part de son propre vécu personnel, relationnel pour aborder un constat « factuel » structurel. Cet homme exprime le sentiment qu'il éprouve que *les* femmes seraient plus affectées par des troubles psychologiques, qu'elles se feraient plus de « nœuds au cerveau », tandis que lui préfère ne pas trop se prendre la tête, aller de l'avant, prendre les choses légèrement et positivement. La façon dont est présenté ce sentiment laisse également penser qu'il s'agirait là de quelque chose relevant cette fois-ci d'un effet structurel sans qu'il identifie pour autant les causes structurelles concrètes éventuelles :

> « Il y a un moment il n'y a pas si longtemps que ça et peut-être encore j'ai tendance à penser que les filles étaient plus enclines […] à se faire des nœuds au cerveau. J'ai fini par me dire que, pas que les filles étaient folles, mais que les filles avaient une propension plus importante à développer des névroses et des problèmes psychologiques, voilà. » (Louis)

Comme pour le premier extrait de cette partie concernant la chance négative (« Ben, quand je vois une fille »), ce dernier extrait peut être interprété doublement : soit, le regard classiquement misogyne de pathologisation des femmes (stéréotype erroné), soit une sorte de constat « naïf », sans jugement nécessairement misogyne, que nombre de femmes semblent vivre le quotidien sur un mode plus douloureux, difficile, conflictuel (stéréotype pragmatique). Ceci peut à son tour être ramené aux difficultés réelles vécues par les femmes (notamment les doubles contraintes) qui en effet peuvent donner le sentiment à certains hommes, que les femmes se font plus de « nœuds au cerveau » puisqu'elles font face à une vie plus contraignante et violente.

3. 7. La domination concrètement exercée…

Si ce non-engagé n'aborde pas les causes éventuelles de ce qu'il nomme là, plusieurs extraits d'engagés vont proposer des descriptions plus détaillées, concrètes, vécues de l'interaction entre une structure asymétrique et le vécu des femmes. L'extrait suivant éclaire par exemple le fonctionnement concret, discriminatoire de certains (groupes d') hommes vis-à-vis de fem-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

mes. Cela permet d'éclairer un autre aspect des modalités de description (dés)incarnée des hommes, quant à la conscience de domination : un éclairage à partir d'un vécu concret, personnel de l'existence de traitements asymétriques des femmes et des hommes – ce que l'on ne peut retrouver de façon comparable chez les non-engagés (sauf pour la question des violences masculines, lorsque celles-ci ne sont pas individualisées). Cet extrait complète d'ailleurs celui qui a été mentionné au titre de la dimension corporelle, où la sœur de cet homme avait déjà été traitée de façon discriminatoire lors du passage de « diplômes » en judo :

> « Le président de la, du comité du département ou de ligue [de judo] […] qui m'a proposé un boulot… en gros c'était une espèce de poste d'emploi jeune qui devait faire le lien entre les ceintures noires, enfin amener des jeunes en difficulté sociale à devenir ceinture noire. […] Voilà j'ai refusé, j'ai refusé ce boulot et ce boulot, par exemple, on ne l'a pas proposé à ma sœur qui avait eu le même parcours que moi, enfin le même parcours au niveau du judo. » (Pierre)

D'autres extraits abordant la chance négative restent également sur un registre plus anecdotique, individuel tout en illustrant l'approche politique adoptée par ces hommes engagés en termes de privilège, d'avantage :

> « Je me rendais compte par contre pour mes petites sœurs que ce n'était pas le cas, on ne se posait pas la question de ce qu'elles avaient envie de faire comme activités extrascolaires. En fait c'est ça, ce n'est pas seulement le sport, c'est de faire quelque chose d'autre en dehors du cadre scolaire c'est-à-dire quelque chose entre le cadre scolaire et le cadre familial, entre ces deux prisons voilà. » (Nordine)

3. 8. ... et ses effets naturalisants

L'extrait suivant reprend la thématique des loisirs, et exprime particulièrement bien à quel point des usages sociopolitiques créent une perception quasi naturalisante des pratiques. Le fait de voir des filles ou des femmes jouer à des jeux électroniques, telle que la *Playstation*, apparaît en effet – même à cet engagé – comme quelque chose d'a-naturel, de contre-intuitif. Cela représente donc doublement une chance négative dans la mesure où cet homme échappe à cette perception stigmatisante :

> « Là c'est plus par rapport à mes petits frères par exemple, où j'ai l'impression que… eux, ils ont plus de chance par exemple de jouer aux jeux vidéos par exemple que mes sœurs. C'est-à-dire que eux, on ne va pas trop leur prendre la tête sur le fait qu'ils sont là, qu'ils vont jouer alors que le fait, ça paraît juste normal de voir qu'il y a des garçons qui jouent à la *Playstation* par exemple. Et voir des filles, juste voir des filles, ça ferait trop bizarre. [RIRE] » (Nordine)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

On peut retenir que la chance négative semble en effet un facteur relativement fort dans la conscience masculine d'avoir de la chance d'être un homme. Autrement dit, la chance d'être un homme est vécue avant tout comme la chance de ne pas être une femme. Les exemples donnés par les hommes non-engagés concernent des registres extrêmement importants : d'une part, les violences et les contraintes symboliques, psychologiques, physiques et sexuelles infligées par des hommes individuels à des femmes individuelles ; d'autre part, l'existence d'une asymétrie structurelle contraignante et limitante pour les femmes, notamment dans la sphère professionnelle. Il me semble que ce facteur pèse plus lourd dans la balance subjective que ceux présentés dans la partie « chance positive ». Aussi, on pourrait retenir que ce qui incite le plus fortement ces hommes engagés à se penser « chanceux » – lorsque ceci est le cas et nous verrons également que cela ne va pas de soi -, c'est qu'ils ne souhaiteraient pas vivre au sein de cette société à partir de la position vécue des femmes. Il est également à noter que si la dimension corporelle, physique est présente, elle reste relativement peu significative, et même lorsqu'elle est abordée dans ce cadre précis, elle reste intimement liée aux usages sociaux, aux élaborations sociales à partir de ces corps.

On peut également noter que les hommes engagés se réfèrent de façon similaire à la dimension corporelle, bien que la question de la puissance physique ne soit pas ou peu abordée par eux. Contrairement aux non-engagés qui ont ensemble donné une quinzaine d'exemples de chance négative liés aux violences (symboliques, psychologiques, verbales, physiques, sexuelles), les engagés n'en mentionnent que cinq, et ne réfèrent que de façon « euphémisée » à ces violences masculines. Tandis que les non-engagés abordent nombre de pratiques structurelles, quasi-institutionnelles menant à leur perception de chance négative, les engagés n'abordent aucune de ces pratiques ; ils introduisent par contre cette dimension structurelle à travers leur grille de lecture, situant les hommes du côté des privilégiés. Ce privilège structurel est alors mis en mots à travers des exemples anecdotiques, individuels mais dont on perçoit que ces hommes les considèrent bien comme des reflets des rapports de genre. Les engagés, tout comme les non-engagés, semblent donc bien avoir un sentiment de chance « structurelle » d'être un homme, et non une femme.

Conclusion : les contours de la chance négative

De façon similaire à la chance positive, il est possible de proposer à partir des extraits retenus au titre de la chance négative, un inventaire des façons dont ces hommes perçoivent le vécu des femmes. Ce vécu perçu fonctionne de fait comme un réel repoussoir : si, pour certains, l'affectation semble moindre, pour d'autres – en particulier des engagés comme Henri ou des non-engagés comme Karim – une conscience intime, incarnée existe quant au coût subi par les personnes vivant à partir d'une position vécue féminine. On peut considérer que cette perception et cette conscience – plus ou moins

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

incarnées – forment un élément sous-jacent central de ce que j'ai appelé pour caractériser partiellement « l'expertise masculine », l'attachement conscient à la domination. Différents extraits d'engagés et de non-engagés permettent en effet de noter à quel point ces hommes se savent protégés par leur position vécue masculine : cela n'implique pas qu'ils adhèrent pleinement et directement à la domination masculine – au sens où ils appuieraient consciemment la domination des femmes par les hommes – mais cela laisse voir à quel point une remise en cause structurelle des rapports de genre pourrait rencontrer une très forte résistance souterraine puis consciente de leur part.

L'inventaire suivant, selon les mêmes registres interactionnels (rapport à soi, aux pairs de genre, aux non-pairs de genre), permet de décrire la façon dont ces hommes perçoivent – par contraste avec leur propre position vécue – la position vécue féminine :

– Le rapport au soi féminin : le corps féminin est perçu comme pénible (règles qui « tombent », règles douloureuses, possibilité de grossesse), comme objet à gérer / mobilisable consciemment en public (regards, remarques), comme physiquement vulnérable donc désavantagé (exigeant un travail spécifique), comme objet de menaces spécifiques (violences sexuelles), comme limitant les rapports de force potentiels (la crainte de la violence comme source d'autocensure) ; le soi féminin est perçu comme intimement illégitime et toujours attaquable ; le soi féminin est « débordé » par le corps, est fonction du corps ; le soi féminin est perçu comme compliqué, névrosé ; le soi féminin est lui-même un objet à travailler pour pouvoir interagir avec le monde genré.

– Le rapport aux pairs de genre : je fais partie d'une communauté aux rapports pacifiés ; cette appartenance au groupe de pairs surdétermine mon existence ; cette appartenance me renvoie à la reproduction, à la sexualité ; je fais partie d'une communauté désavantagée et discriminée (sphère professionnelle ; violences) ; ma reconnaissance par des pairs de référence passe par des pratiques domestiques.

– Le rapport aux non-pairs de genre : le rapport aux non-pairs est en permanence médié par le registre sexuel masculin (espace public, travail) ; mon inscription active au sein de ce groupe exige l'adoption de pratiques spécifiques notamment de rapports de force permanents ; ma non-appartenance à ce groupe fonctionne comme un handicap ; mon acceptation par ses membres est fonction de mon adaptation réelle ou apparente à leur imaginaire ; mon désir de fréquenter des non-pairs implique un travail permanent de surveillance et de vigilance ; l'intimité des rapports avec les non-pairs fonctionne comme une prise de risque possiblement mortelle ; l'usage de violence n'est pas un réel possible pour obtenir des gains ; la simple présence de non-pairs me renvoie à mon statut de proie potentielle ; les tentatives de résistance aux actes masculinistes sont violemment réprimées.

Contrairement à la chance positive, la catégorie de chance négative ne représente pas un enjeu analytique particulier. L'inventaire proposé permet de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

décrire quelques contours de la façon dont ces hommes perçoivent la non-chance féminine : il ne s'agit pas ici de s'exprimer sur l'éventuelle pertinence ou justesse de cette perception mais de prendre note de la perception qui habite ces hommes.

Il est par contre signifiant que quasiment aucun extrait ne propose une lecture plus dynamique, dialectique de la chance : qu'il s'agisse de la chance positive ou négative – et malgré le fait que ces hommes décrivent principalement des productions sociales – ces hommes ne proposent malgré tout pas de lien dialectique entre la chance positive et négative masculine et celles féminines. Un seul engagé, Nordine, mentionnera en effet en parlant du fonctionnement domestique qu'il a connu en tant qu'enfant et adolescent : « elle [ma mère] passe son temps à faire des tâches pénibles et tout ça. Et dans lequel, quand je prends du recul, je me dis que je participe à ce qu'elle doit faire des tâches pénibles ». Cela rend visible que la conscience de domination qui habite ces hommes est somme toute statique, d'un point de vue politique. Même si ces hommes savent pertinemment que ce sont les actes des hommes qui créent la non-chance féminine, leur conscience ne les amène pas à interroger plus avant la façon dont ils contribuent eux-mêmes à cette non-chance. En témoigne notamment l'extrait de Louis – « se faire des nœuds au cerveau » – où le fait perçu n'est pas mis en lien avec ses propres comportements pouvant créer une situation telle qu'une personne *ne* peut *que* se faire des nœuds au cerveau. L'absence de cette dimension réflexive marquera d'ailleurs également les seconds entretiens – en particulier du côté des engagés.

4. La non-chance

Dernière catégorie construite à partir des entretiens menés avec ces huit hommes, la « non-chance » permet de dessiner les contours de ce que ces hommes identifient consciemment en tant que limites, inconvénients ou coûts propres à la position vécue masculine. Comme brièvement indiqué auparavant, il est probable que cette catégorie soit concrètement plus prégnante pour les hommes : d'une part, parce que « ce qui pose problème » donne lieu à une considération bien plus consciente et importante que « ce qui va de soi », d'autre part, parce que la socialisation proprement masculine incite à attacher une plus grande importance à ce qui concerne sa propre subjectivité et son propre rapport vécu au monde genré qu'à celle et celui des non-pairs. Cette plus grande prégnance s'exprime notamment à travers les réactions initiales à la consigne (présentées en premier) ainsi qu'à la charge affective et émotionnelle marquant certains de ces extraits.

Si l'on y retrouve les enjeux désormais classiques autour de la reconnaissance de sa masculinité et/ou virilité par les pairs de genre, ainsi que les coûts propres à l'adoption des rôles dits virils ou masculins, ces entretiens permettent notamment de prendre connaissance des rapports vécus respectifs des

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

engagés et des non-engagés quant à l'inscription dans le groupe des pairs et dans la mixité asymétrique. Les tensions ressenties et exprimées lors des entretiens autour de la position vécue masculine donnent d'ailleurs lieu à l'expression de souhaits de changement où la dynamique proprement politique est peu présente. Finalement, si, pour un engagé, l'évocation de la non-chance masculine donne lieu à une description élaborée et endolorie du fait de « faire partie du problème », pour les non-engagés, les extraits les plus chargés affectivement expriment la psychologisation des rapports de genre propre à un rapport vécu non-informé par la démarche féministe matérialiste.

4. 1. Ambivalence

Comme certains extraits présentés ci-dessus l'indiquent, ces hommes engagés et non-engagés n'ont pas un sentiment unique ni équivoque ni allant de soi d'avoir de la chance (positive ou négative) d'être des hommes. L'extrait suivant, d'un engagé, exprime particulièrement bien la façon dont cette non-chance est vécue :

> «… oui enfin je dis ça parce que je ne vois pas que des avantages dans le fait d'être un mec et je, je ne le vois pas maintenant avec la réflexion que j'ai pu avoir sur ces questions-là et tout et je l'ai ressenti aussi comme un handicap d'être un mec… mais ce n'est pas forcément avoir envie d'être une fille parce que ça ne m'aurait rien apporté non plus. » (Pierre)

Le fait d'évoquer cette non-chance semble même avoir une certaine fonction psychique dans l'économie de l'entretien puisque quasiment tous ces hommes – une fois la consigne dite – évoquent très rapidement, d'une façon ou d'une autre, cette non-chance avant de largement aborder les chances positives et négatives. Il est intéressant de noter que parmi tous les hommes recrutés, engagés et non-engagés, seul Nordine n'a pas du tout abordé le fait que cela puisse ne pas être une chance d'être un homme. Cela ne veut évidemment pas dire que celui-ci n'éprouverait qu'un sentiment homogène et équivoque de chance ; on peut au moins en déduire que sur huit hommes invités à parler du sentiment d'avoir de la chance d'être un homme, un seul n'a pas ressenti le besoin ou l'envie de parler du registre opposé, la non-chance – ce qui atteste également de la prégnance de ce registre.

Ainsi, lorsqu'on relit ces entretiens, les extraits suivants, d'un engagé et de trois non-engagés, peuvent être relevés, qui suivent *directement* après la formulation de la consigne. :

> « D'avoir de la chance d'être un homme, c'est rigolo c'est exactement le contraire que je me dis en ce moment. » (Henri)

> « Ben, quand je vois une fille. Mais bon je n'y pense pas tous les jours non plus je ne me dis pas 'chic je suis content d'être un garçon' sauf pour une chose pour l'enfantement. » (Karim)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « [RIRE] Eh bien, eh bien… La chance d'être un homme… Parce que putain oui, je pense qu'en tant que mec, on n'a pas la même pression sur les épaules… je ne sais pas forcément si c'est une chance d'être un homme, je n'en suis pas persuadé non plus, parce que ce n'est pas forcément non plus facile à vivre tous les jours. » (René)

> « C'est une question difficile parce que quand j'étais plus petit, j'avais surtout l'impression que j'aurais voulu être une fille. D'ailleurs je pense que aujourd'hui encore je pense que je préférerais être une fille. » (Claude)

Ce dernier non-engagé est le seul parmi les huit hommes recrutés à exprimer avoir ressenti le désir d'être une fille (tandis que deux engagés semblaient plutôt avoir « joué » avec cette idée) et c'est également celui parmi les non-engagés qui parle le plus des désavantages qu'il perçoit en tant qu'homme, tout en exprimant également largement les autres dimensions discutées ci-dessus. Deux hommes non-engagés expriment non seulement cette idée que ce ne serait pas (seulement) une chance d'être un homme mais proposent également des explications : une première, naturalisante et psychologisante relevant simultanément la domination structurelle masculine ; une seconde, psychologique, en termes de transmission générationnelle :

> « Mais le fin fond de l'histoire c'est que… on a peur parce que nous, on est, on est des petits, des petits bolides lancés à travers l'univers et que… on ne sait pas du tout où on va. Alors que la femme c'est elle-même l'espace, elle l'est. En réalité ce que l'homme est content de ne pas avoir comme responsabilité comme l'enfantement, c'est aussi une jalousie pour lui. » (Karim)

> « Mais après je pense que, je pense que tout ça s'articule aussi autour de la structure familiale, je n'ai pas l'impression que mon père avait spécialement de la chance d'être un homme. Mon père m'a probablement plutôt transmis inconsciemment la sensation que c'était difficile d'être un mec. » (Claude)

Non-engagés et engagés abordent plusieurs registres pour décrire les raisons de cette non-chance d'être un homme et ce sont les engagés qui abordent de façon bien plus prononcée et prolongée un premier registre de non-chance : les rapports avec les pairs, les autres hommes.

4. 2. Tapette, mauviette, tarlouze et masculinité

Ainsi, pour les non-engagés cette forme de non-chance est avant tout liée au fait d'avoir (eu) à gérer un rapport de force avec d'autres hommes dont l'enjeu est la reconnaissance par les pairs d'une virilité.

> « Où il y a des garçons qui me traitaient de tapette, voilà quoi. Qui me faisaient remarquer mon côté un peu féminin, alors là effectivement, je

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

me disais, à quoi ça sert d'être un garçon enfin je ne me le suis pas dit, je me le dis maintenant. » (Louis)

Si l'on se tourne vers les engagés, on retrouve cette même source de sentiment de non-chance…

« Des choses que je n'avais pas du tout comprises avant parce que je subissais plutôt le fait de ne pas être assez un homme dans mon enfance, mes relations avec ma maman et surtout dans mes relations avec tous mes camarades parce que voilà j'étais la femmelette, la tarlouze. » (Henri)

… mais également le témoignage d'une moindre affectation par ces pratiques, un moindre attachement à, un désinvestissement de l'enjeu même de la reconnaissance sociale de sa virilité. Pour certains engagés, ne pas être en permanence reconnu pleinement en tant qu'homme n'est donc pas automatiquement synonyme de dévalorisation personnelle.
Là où les engagés se démarquent sensiblement des non-engagés, c'est qu'ils décrivent également à quel point ils apprécient bien plus le contact avec les filles plutôt qu'avec les garçons, avec les femmes plutôt qu'avec les hommes.

4. 3. Rapports de force asymétriques

Cela semble exprimer que ces engagés ont d'une certaine façon tenté de fuir certains rapports (de force) entre pairs pour élire domicile dans des rapports (de force) principalement avec les non-pairs, une sociabilité hétéro-sociale :

« Oui, c'est sûr qu'à la cour de récréation, il y avait plus les jeux des garçons et les jeux des filles mais je me suis jamais dit, ah j'ai super de la chance. Par exemple les garçons c'était le foot, et les filles c'était le ballon prisonnier. Et moi j'avais vachement plus envie de jouer au ballon prisonnier que… Du coup j'arrive pas à me dire j'avais de la chance de jouer au foot. Et le ballon prisonnier c'était beaucoup plus rigolo. Il n'y avait pas du tout cette ambiance ou, où tu te fais agresser parce que tu fais une erreur ou des trucs comme ça. » (David)

« Moi, des fois je me suis plutôt dit, ah, pas j'aimerais être une fille mais, mais, ah, je préfère fréquenter des filles ou je préfère le monde des filles des fois c'est hyper exagéré mais il y a des moments que je préfère vivre et dans des groupes d'hommes je ne les vis pas tellement, quoi. Voilà mais dans le sens où moi je me dis j'ai de la chance d'être un homme par rapport aux filles… » (David)

« Je n'ai jamais construit de relations aussi magnifiques si merveilleuses qu'avec des femmes et je ne peux rien y faire alors est-ce que je mets pas les cartes avec les hommes pour que ça se passe comme ça, c'est complètement possible mais c'est juste que pour moi c'est toujours tellement compliqué avec les hommes d'en arriver à ce stade-là. » (Henri)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Il ressort de ces extraits que ces hommes engagés préfèrent souvent pratiquer des activités avec des filles, sans que cela soit systématiquement perçu comme étant dû à la dureté ou à la violence des rapports entre garçons. Ils ne semblent pas pour autant se rendre compte que ce qu'ils ressentent comme particulièrement plaisant dans « les rapports entre filles » puisse avoir été influencé par le fait que, eux, c'est en tant qu'hommes qu'ils s'inscrivent dans ces rapports « entre filles ». Autrement dit, ils ne semblent pas tant que ça noter que s'ils avaient concrètement été des filles, ils auraient sans aucun doute été obligés de s'inscrire dans des rapports de force, de violence, de concurrence spécifiquement féminins, c'est-à-dire sous le regard masculin – enjeux qu'ils fuient entre autres en allant vers les filles et en participant à leurs activités. Le fait qu'ils peuvent éprouver autant de plaisir à partager des pratiques avec des filles ou des femmes semble dépendant de leur statut spécifique de dominants au sein de sociabilités de dominées.

4. 4. Rapports de force symétriques

Cette façon de ressentir comme plus désirables, plus agréables, plus faciles les rapports avec les non-pairs – et de leur octroyer une plus grande place dans sa propre vie – semble pouvoir être mise en lien avec le développement d'une plus grande empathie avec ces femmes (qui frise quelquefois l'idéalisation – une forme bienveillante de déshumanisation – comme en témoignent les extraits ci-dessus). L'extrait suivant d'un engagé exprime en effet que cette place différente octroyée aux femmes (même si elle peut demeurer structurellement égoïste) rend plus difficile, inconfortable l'homosocialité et ce qu'elle implique en partage supposé de valeurs et d'intérêts masculinistes :

> « Après il y a eu des moments où ça me faisait plus chier que d'autres choses d'être un mec, là je pense au judo. De subir les, les, les récits des ébats sexuels des judokas. Être obligé d'entendre ça, alors qu'ils n'avaient pas du tout le même discours avec les filles forcément, parce que toute fille qui faisait du judo était une fille qui, qui pouvait potentiellement finir dans leur lit et du coup ils allaient surtout pas tenir le même discours. C'était assez horrible. » (Pierre)

On peut opposer cet extrait à celui d'un non-engagé, ce qui rend d'autant plus saisissable l'éventuel (in)confort ressenti parmi les pairs :

> « Et du coup c'est vrai que c'est souvent plus simple, c'est un milieu très masculin quoi c'est un milieu quand même assez macho, le milieu de la technique. Ça ne veut pas dire que tous les mecs qui bossent là-dedans, c'est des machos mais il y a plein de… ça fuse sur les blagues de cul bien lourdes, bien graveleuses, ce qui n'est pas désagréable non plus en même temps, bosser entre mecs non plus ce n'est pas si l'horreur que ça. » (Claude)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Le second registre identifiable dans les entretiens avec ces hommes engagés et non-engagés quant au sentiment de non-chance relève d'une sorte de « lèche-vitrines », de *shopping* imaginaire de pratiques de soi et des autres, considérées comme féminines, que ces hommes souhaiteraient pouvoir adopter – une forme d'enrichissement de la palette subjective et comportementale masculine.

4. 5. Lèche-vitrines et shopping masculins

Ces hommes effectuent ainsi une comparaison thématique entre hommes et femmes, et affirment considérer certains aspects de la position vécue féminine comme plus avantageux (bien que ces avantages soient assez rapidement nuancés par ces mêmes hommes).

Ainsi, un engagé comme un non-engagé abordent la restriction vestimentaire, la sensation qu'ils manqueraient en la matière de la diversité dont seules les femmes disposeraient.

Mais ce qui revient également dans les entretiens avec ces hommes, relevant de ce second registre de non-chance, est lié à l'hétéro-relationnel et la « division genrée des tâches » dans le travail relationnel de séduction. Ainsi, un engagé et des non-engagés s'imaginent qu'il doit être bien plus agréable d'être séduit tout en exprimant également – voire simultanément – l'aspect relatif de cet « avantage » spécifiquement féminin :

> « Je m'étais dit que c'était mieux d'être une fille qu'un garçon c'est quand j'étais tout petit et mon père m'expliquait ah donc, quand tu seras plus grand il faudrait que tu fasses la cour à une fille et tout, et puis voilà vous vous marierez, vous aurez des enfants et tout gnigni gnagna. Et moi, je disais comme ça ah non, je ne disais pas draguer, mais en gros il va falloir que je drague et tout ça a l'air trop chiant et tout, je préférerais qu'on me drague moi. Et du coup je me disais, ah mais les filles elles se font draguer et moi je préférerais qu'on me drague plutôt que d'être dragué quoi. Voilà ça, ça m'avait foutu la pression quand même. » (David)

Or, dans un autre extrait, cet engagé exprime que même le fait d'être dragué représente/représentait pour lui une source d'angoisse :

> « Mais, là à ce moment-là j'avais peur des filles parce que je savais qu'il y avait un enjeu et du coup qu'il y avait une espèce de pression, oui, je dois avoir une attitude spéciale avec les filles qui n'était plus celle que j'avais avec le ballon prisonnier machin et du coup là, ça m'a, je me suis dit voilà ouh la la, oui et là il y a eu toute une période où j'étais vachement à avoir peur des filles. Et que si, si on m'avait dit qu'on s'intéressait à moi, alors c'était le drame tout de suite. Sauve qui peut et du coup après je ne sais plus comment ça a évolué. » (David)

Les non-engagés se rendent quant à eux quasi-simultanément compte des limites propres à cet aspect de la position vécue féminine :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Mais bon le coup de te faire ouvrir la porte, de te voir offrir la place qui convient le mieux dans un restaurant, dans un bar, de te faire ramener chez toi, parce qu'on ne veut pas te laisser toute seule mais bon […] si les hommes n'étaient pas comme ils sont il n'y aurait pas besoin de raccompagner les femmes chez elles. » (Louis)

Finalement, engagés et non-engagés partagent un dernier registre source d'un sentiment de non-chance, celui lié à leur propre position vécue en rapport avec celle des femmes.

4. 6. Brocante-braderie masculine

On pourrait qualifier ce registre – par opposition à celui du « lèche-vitrines » – de « brocante-braderie » : ces hommes abordent certains aspects propres à leur position vécue dont ils aimeraient bien pouvoir se débarrasser. Là où les non-engagés vont plutôt aborder ce qu'ils vivent comme étant lié à une virilité à maintenir dans le rapport aux femmes, les engagés vont plus problématiser leur masculinité (au sens dialectique, défini auparavant) – même si la ligne de démarcation reste ténue.

Ainsi, un non-engagé en particulier va aborder longuement les coûts liés à la virilité, comme par exemple, le fait de ne pas avoir le droit de « craquer ». Il aborde de façon assez détaillée la façon dont il a, d'une part, ressenti que le rôle viril – de chef de famille – avait lourdement pesé sur les épaules de son père, d'autre part, qu'il se trouvait lui-même dans un entre-deux, sans modèle identitaire automatiquement adoptable :

> « J'ai plutôt le sentiment que ce n'était pas une sinécure quand même, finalement d'être un mec quoi. Et probablement aussi parce que la sensation que j'ai, c'est que, ce n'est pas forcément facile d'être un mec lorsque qu'on n'est plus dans les modèles, ce qui était le cas de mes parents. C'est-à-dire voilà, en fait voilà le sentiment que j'ai eu, c'était plutôt que il y avait encore des résidus des anciens codes qui agissaient comme une injonction à être un homme au sens classique du terme, c'est-à-dire tu prends les responsabilités, tu prends les décisions, tu es le principal pourvoyeur économique de la famille etc. etc. et tu n'as pas le droit, tu n'as pas le droit de craquer, aussi. Et en même temps, il y avait ces résidus-là, et en même temps il y avait les nouvelles choses, qui se mettent peut-être en place dans notre génération, et qui étaient déjà un peu là et qui étaient, on ne peut pas être un homme à l'ancienne, à la Jean Gabin. » (Claude)

Un autre non-engagé témoigne par contre de l'ambivalence de la notion de « virilité » : si cet extrait exprime, d'une part, le rejet de certains aspects liés à la virilité, il exprime également une problématisation de l'inscription masculine même dans l'hétéro-sexualité : avoir le sentiment d'avoir à prouver sa domination, tout en faisant attention aux femmes aimées. Il est en effet intéressant de voir que cet homme gère quasiment consciemment la question

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

d'interagir avec des femmes à partir d'une position vécue dominante. Il semble en effet que cela ne soit pas uniquement la question de la virilité mais également la question même de la masculinité – au sens politique adopté dans cette recherche – qui lui pose problème sans pour autant être remis en cause. Cet extrait semble en effet aborder la difficulté de vivre une relation hétéro-relationnelle, donc asymétrique :

> « Après mon rôle de mec par rapport aux filles, je le trouve pas forcément ce n'est pas forcément une chance d'être un mec quand tu es, avec les nanas pour moi. […] Bien parce que ce n'est pas des rapports faciles. Parce que je ne suis pas, pareil ce truc de domination ou de dominant, je ne l'assume pas, je ne l'assume pas plus que ça, je n'ai pas envie de l'assumer non plus, ça ne m'intéresse… Du coup ça doit se ressentir un peu, je ne suis pas le mec viril, macho machin… je suis très maladroit avec les nanas, en plus. […] Dans les rapports de drague ça peut être rigolo de temps en temps d'être graveleux, d'être rentre-dedans et en même temps j'y ai un truc vachement soft quoi. De faire attention à la personne que j'ai en face quoi, parce que c'est une, c'est une femme et c'est vrai que le rapport homme femme dans ces moments-là, il est quand même particulier. Et que voilà. C'est dans les rapports violents, enfin de violence, des violences de rapports entre les, qui me gêne vachement en fait, dans les histoires de drague, de trucs comme ça. » (René)

L'enjeu de la virilité à assumer (comme critère d'insertion au sein de la hiérarchie masculine) semble supplanté dans le groupe des engagés par l'enjeu de la masculinité (comme critère d'insertion au sein de la hiérarchie genrée) à assumer. L'extrait précédent d'un non-engagé exprime une sorte de continuité dans la perception ambivalente de la virilité et la perception de la domination. Cette perception est en effet celle majoritairement véhiculée, selon laquelle ce qui, du côté des hommes, pose problème dans les rapports de genre, serait la virilité. D'une certaine façon, on retrouve là le désir de bénéficier du beurre, de l'argent du beurre et des faveurs de la crémière – déjà identifié dans les écrits de Welzer-Lang.

L'homme engagé qui aborde ici la question de la difficulté à assumer la masculinité ne propose pas cette association entre virilité et domination. Conformément à la perspective féministe matérialiste, c'est bien sa propre masculinité qui lui pose problème. On retrouve par contre une sorte de similarité structurelle dans la perception de cette difficulté : assumer quelque chose dont il a l'impression simultanée qu'elle lui est imposée et qu'elle lui ouvre des possibilités, et dont il a le sentiment qu'il ne peut pas se débarrasser réellement. Les deux extraits suivants fonctionnent d'ailleurs comme un miroir pour moi, dans la mesure où ils rendent particulièrement bien mon propre rapport conflictuel à la « masculinité anti-masculiniste » :

> « Aujourd'hui c'est plutôt un truc qui me pèse au quotidien. C'est-à-dire que je ne sais plus quelles sont mes qualités ou mes défauts entre ce que

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

je suis, en tant qu'homme et les compétences que j'ai développées grâce à justement tous ces privilèges que j'ai eus et les compétences que j'ai pu développer plus facilement, vraiment plus facilement, que ce soit au niveau de la culture, de la connaissance, des compétences voilà. Je sais pertinemment que j'ai cent fois moins de bâtons dans les roues que n'importe quelle femme quoi, à même niveau quoi. Mais aujourd'hui je ne sais plus si… en fait ces privilèges-là ils me bouffent complètement et je n'arrive pas à les assumer non plus. Je suis dans un truc où je me trouve même malhonnête quoi. C'est-à-dire que je les ai – je peux faire plein de choses, mais je ne peux pas les enlever et des fois maintenant je suis dans une démarche depuis quelque temps où je préférerais clairement être dans une position pas être un homme blanc, pas être un homme blanc occidental parce que je suis en haut de l'échelle. […]

Mais à côté de ça, en étant dans des milieux militants etc. j'attends pas qu'on me trouve cool mais est-ce que je ne lutte pas contre quelque chose que je ne peux pas résoudre, enfin contre un moment contre moi-même tellement c'est moi l'ennemi, c'est moi l'ennemi contre qui je lutte. Est-ce que ça, ça profite à quelqu'un, est-ce que ça fait avancer le schmilblick que je m'autodétruise ? […]

Voilà, la question aussi c'est qu'est-ce que je recherche aussi maintenant ? Et la solution de quitter tout militantisme et tout ça ne me convient pas non plus. Parce qu'il y a une sorte de forme de fuite, parce qu'à un moment ça devient insupportable d'être toujours l'homme, bien que ça soit vrai. Donc, j'ai un conflit politique psychologique hyper fort et je me sens pas victime de rien, vraiment, alors, je n'ai pas dit encore, je ne me sens rien mais plutôt coupable de tout. Sachant que je continue à profiter de ces privilèges et que, oui donc, je ne sais pas, je crois que je n'ai pas encore trouvé la voie de réflexion et donc d'action, parce que je ne veux pas juste réfléchir ça ne m'intéresse pas. » (Henri)

L'extrait précédent ainsi que le suivant renseignent sur la difficulté psychologique à distinguer ce qui, de sa façon d'être et de vivre – en tant qu'homme anti-masculiniste – relève respectivement de la masculinité et de l'engagement anti-masculiniste. Le souci de garder à l'esprit que même anti-masculiniste, on continue de faire partie du problème rend en effet difficile l'ancrage en soi d'une reconnaissance appropriée des efforts fournis et des transformations produites concrètement dans sa vie au jour le jour. Si certains engagés semblent éprouver moins de difficultés, cela semble principalement dû à leur conviction qu'ils ne font plus (du tout ?) partie du problème – ce qui peut donner lieu à une complaisance certaine envers ses propres actes. Les deux postures semblent pourtant avoir en commun la prédominance du souci de soi, de l'image de soi – un auto-centrement psychologique et existentiel – et non un rapport au monde genré moins contaminé par ces questionnements autoréférentiels.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « J'assume pas d'être un homme quoi à un moment et c'est souvent à ce moment-là où je, quand je n'assume pas. De manière générale j'assume mais quand je suis touché par un truc émotionnel, ou submergé où je pète les plombs bien tout de suite je reviens à ces références-là. C'est-à-dire que mon plus grand moyen de protection, c'est d'être le plus fort, le plus indestructible, le premier qui s'approche de moi je lui défonce la gueule. […] Je crois qu'il y a vraiment un truc autour d'assumer son statut, je pense qu'il y a un gros travail autour de ça, qui est à faire et je pense que c'est quasiment le point qu'on met toujours de côté. Et que j'ai mis de côté aussi par rapport au *queer* ou à partir du moment où j'étais à fond dans le *queer*, moi je me suis vachement déculpabilisé du fait d'être un homme parce que j'avais le droit d'être un homme, d'être cool donc ça me permettait de renier mon statut d'homme et de me trouver une bonne, tu vois, une excuse, tu vois. Parce que au moins dans le *queer*, je pouvais… changer de prénom machin, m'habiller différemment, parler différemment, nanana et finalement, finalement je n'attaquais pas le problème. Et ça, je l'ai bien fait ça, je l'ai très bien fait, donc aujourd'hui je suis un peu sur un autre versant où je suis vraiment revenu sur une analyse féministe matérialiste quoi. Et, mais c'est dur à porter… Et voilà, voilà où elle est la problématique c'est que même si je ne suis pas le dernier des connards, je le suis aussi. Que je le veuille ou non. Et porter ça, il y a un truc, oui, il y a un truc d'assumer. » (Henri)

Finalement – dernier registre de source de non-chance – certains extraits, uniquement chez les non-engagés, abordent des thématiques plus existentielles ou plus psychanalytiques, relevant du lien, de l'interdépendance et de l'abandon, de la mort, de la futilité… témoignant de la psychologisation spécifique des rapports de genre.

4. 7. Miette, abandon, guerre et mort

L'absence de ces extraits chez les engagés témoigne probablement d'un des effets de la prise de conscience, à partir d'une grille d'analyse féministe spécifiquement matérialiste. On notera par contre que, en particulier pour Henri, le fait même d'être un homme devient quelque chose de psychologiquement difficile à assumer, ce qui amène un fort sentiment psychique de culpabilité.
Un homme non engagé parle du sentiment d'abandon, par une mise en concurrence de l'amant et de l'enfant aux yeux de la femme-mère :

> « Alors autre souvenir qui va dans le même sens, c'est une femme que j'avais rencontrée dont j'étais tombé amoureux, mais qui avait 15 ans de plus que moi. Qui me racontait qu'elle avait vu un film qui l'avait un peu bouleversée parce que, je ne sais plus quoi, une femme est mise en situation d'avoir à choisir dans une catastrophe justement entre son enfant et son mari. Et ce qui m'avait traumatisé, c'était qu'elle avait dit, bien moi si j'étais…, j'ai réfléchi, si j'étais dans ces circonstances-là, je choisirais

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> évidemment mon enfant. Et j'avais trouvé, ça participait de la même chose mais dans le fond, sommes-nous autre chose que des faire-valoir ou des trucs comme ça ? Et donc du coup la maternité apparaissait comme dangereuse parce que c'était, mais ça, on…, l'homme est supplanté tout d'un coup par un être qui arrive. Et qui va et qui finalement dans le fond a plus d'importance pour la mère que le mari quoi. » (Claude)

On peut finalement noter qu'un de ces hommes non-engagés évoque la thématique de la mort, de la mutilation à travers l'enjeu du service militaire et la participation supposée exclusivement masculine aux guerres, comme source claire d'un sentiment de non-chance (on relèvera qu'il ne propose aucun lien entre perdre un an de sa vie en service militaire et perdre un an de sa vie « en service reproductif ») :

> « Bon et alors dans l'enseignement c'était lorsqu'on m'enseignait la première guerre mondiale, par exemple, et qu'on disait bien les femmes ont souffert aussi sur l'arrière etc. je trouvais ça… Mais quand même ceux qui sont allés se faire cogner sur le front, qui se sont fait tuer en masse pendant quatre ans, c'était des mecs quoi, je trouvais ça quand même, qui revenaient avec des gueules cassées, qui ne retrouvaient plus de femme du coup parce qu'ils avaient des gueules cassées. Je trouvais que là quand même, c'était plus, ce n'était pas une chance d'être un mec dans ces circonstances-là » (Claude)

On peut donc retenir que ces hommes non-engagés expriment principalement trois raisons pour lesquelles être un homme n'est pas (seulement) une chance : la violence des interactions entre pairs masculins qui les oblige à se situer au sein de ce groupe de pairs, en ayant conscience que la place occupée au sein de ce groupe est source de bénéfices ou de coûts (ne pas réagir à des insultes quant à sa masculinité ou virilité peut mener à une dégradation au sein de la hiérarchie informelle existante) ; le constat inter-genre que les normes genrées peuvent également être limitantes pour les hommes (ne pas profiter de la variété vestimentaire, ne pas utiliser le registre de la séduction « passive », ne pas bénéficier de la galanterie…) ; la qualité et les limites du rôle « viril » ou « masculin » et les coûts corrélés au fait d'investir ou non ce rôle. Finalement, pour deux de ces hommes, les rapports de genre semblent évoquer des sentiments plus « existentiels » ou psychanalytiques concernant l'abandon, le lien, la vie et la mort.

On peut relever que les engagés expriment bien plus d'insatisfaction quant aux rapports avec les autres hommes, bien que les exemples donnés soient de nature similaire à ceux donnés par les non-engagés. Engagés et non-engagés expriment par contre le même type et autant d'insatisfaction quant aux normes comportementales genrées à leur immédiate disposition. Finalement, si les non-engagés expriment plus d'insatisfaction quant au fait d'assumer la virilité, les engagés (et en particulier un parmi eux) expriment une très forte insatisfaction quant au fait d'assumer pleinement la masculini-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

té, c'est-à-dire d'assumer qu'ils « font partie du problème ». La seule réelle différence entre ces deux groupes relève donc de la « psychologisation » des rapports de genre : pour les non-engagés, les rapports de genre les amènent à parler de sentiments d'abandon, de futilité, de perte, ce qui n'est pas le cas pour les engagés.

Conclusion : les contours de la non-chance

De façon similaire aux registres précédents de la chance positive et négative, il est possible de proposer à partir des extraits retenus au titre de la non-chance masculine un inventaire des façons dont ces hommes perçoivent le vécu masculin. Bien que chargée affectivement, cette non-chance reste tout de même limitée comparativement à la non-chance féminine, telle qu'elle est perçue par ces hommes. Autrement dit, malgré cette prégnance psychologique et cette plus forte affectation personnelle, la non-chance masculine ne semble pas telle qu'elle inciterait ces hommes à vouloir quitter la masculinité : il s'agit plutôt d'un souhait d'aménagement, d'actualisation ou d'adaptation aux rapports de genre actuels sans remettre en cause structurellement les positions vécues hiérarchisées. Ce qui constitue la non-chance masculine est donc, aux yeux de ces hommes, une question principalement liée aux rapports entre hommes : les rapports aux membres du groupe social dominé selon l'axe de genre ne semblent aucunement prédominer. Cette non-chance demeure donc un coût propre, interne à la position vécue de dominant.

– le rapport au soi masculin : le soi masculin est simultanément acquis et à démontrer ; la volonté de fonctionner pleinement en tant qu'homme (mari-pourvoyeur) implique des coûts secondaires ; le soi masculin envahit la perception de soi et y occupe une place symbolique forte ; le soi masculin implique souvent une mise en scène de soi de type « bad but bold » ; la remise en cause radicale de son soi masculin est vécue comme autodestructrice ; le soi masculin est vécu comme précaire, superflu et volatil de par l'incapacité actuelle à porter des fœtus.

– le rapport aux pairs de genre : faire partie d'un groupe où son propre statut intra-hiérarchique est souvent en jeu ; les rapports de force s'articulent autour d'enjeux identitaires genrés et sexuels ; les rapports de force se jouent souvent réellement ou potentiellement par des interactions chargées physiquement ; les enjeux avec les pairs demandent un apprentissage épistémique-politique conscient ; les rapports avec les pairs sont perçus comme appauvris humainement et souvent de type rivalité ; les rapports avec les pairs sous-entendent une adhésion (réelle ou affichée) à la masculinité hétérosexuelle, au sens dialectique ; les pratiques de soi, pleinement masculines, représentent une limitation esthétique ; les pairs de référence ne fournissent pas nécessairement des modèles identitaires adaptés aux rapports de genre contemporains.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

– le rapport aux non-pairs de genre : les non-pairs disposent d'une fonction sociale structurante et contenante ; les non-pairs sont exemptés de rapports de force (physiquement) violents ; l'interaction avec les non-pairs est rassurante politiquement et apaisante humainement ; la présence de non-pairs représente une ressource existentielle épanouissante ; l'interaction hétéro-relationnelle avec les non-pairs met à l'épreuve sa posture de dominant ; les avantages propres au fait d'appartenir au groupe de non-pairs se révèlent souvent ambivalents de par leur inscription dans la dynamique inégalitaire de genre.

Il est possible de retenir de cet inventaire des contours de la non-chance masculine, certains éléments pertinents relatifs à ce que j'ai appelé « l'expertise masculin-ist-e », plus particulièrement l'apprentissage épisté-mique-politique. En effet, à travers l'évocation de « ce qui pose problème », ces hommes rendent visible la façon dont les interactions avec les autres impliquent l'apprentissage de certains rapports de force dès la petite enfance. Si les interactions avec les non-pairs de genre renvoient principalement à l'apprentissage de compétences hétéro-relationnelles – mettant en jeu et exigeant la gestion d'une possible intimité affective et corporelle à partir d'un rapport à soi construit comme dur et hardi – les interactions avec les pairs de genre renvoient explicitement à l'apprentissage de compétences vécues comme explicitement politiques. Il s'agit en effet d'apprendre à se situer sur une échelle symbolique intra-genre (de efféminé à viril) dont dépend la pleine reconnaissance de son statut de pair parmi les dominants et de non-pair hiérarchique vis-à-vis des dominés.

Ces compétences politiques impliquent notamment : savoir gérer les tentatives de déstabilisation identitaire et symbolique ; savoir se servir de son corps comme outil de lutte physique ; savoir s'imposer à d'autres pairs pour se renforcer et s'économiser des tentatives de déstabilisation ; savoir contrôler ce qu'on laisse ou non voir de soi en fonction des pairs présents ; savoir fonctionner dans un registre de rivalité de dominant ; savoir s'inscrire dans des sociabilités misogynes ; savoir se rendre crédible en tant que dominant hétéro-sexualisant… Contrairement aux rapports avec les non-pairs, les rapports avec les pairs renvoient donc ces hommes à une série d'apprentissages concrets relevant bien de la gestion consciente du rapport de pouvoir.

Conclusion du chapitre VIII

L'analyse de cette première série d'entretiens portant sur le sentiment d'avoir de la chance d'être un homme dans cette société française aura permis de faire l'inventaire d'une première façon de donner un sens empirique à la notion d'une conscience masculine de domination. Ce sens empirique pointe vers une conscience positionnelle politique : une conscience du fait que la société française est construite sur une inégalité de genre structurelle qui bénéficie concrètement aux personnes occupant une position vécue masculine.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

L'analyse et la présentation précédentes des extraits des huit entretiens menés ont permis de dessiner les contours de cette première forme de conscience masculine de domination.
La première facette – la chance positive – renseigne sur la façon dont la masculinité peut être synonyme d'un supplément structurel de possibilités. Les contours d'une telle conscience masculine de ces possibilités supplémentaires corrélées au fait même d'être un homme ont ensuite pu être dessinés plus avant selon trois registres interactionnels : le rapport au soi masculin (atout, lieu légitime de plaisir, point de départ de l'agentivité, autonomie singulière) ; le rapport aux pairs de genre (inscription, accueil et traitement en tant que membre d'une communauté privilégiée) ; le rapport aux non-pairs de genre (jouissance d'une position vécue source de vécus interactionnels asymétriques). Finalement, cette première facette d'une conscience masculine de domination a pu être liée à l'élaboration d'une subjectivité idéelle, telle qu'elle a été décrite dans la partie spéculative : le fait que les hommes rencontrent une réalité plus accueillante, plus agréable, allant plus de soi – éprouvée sur le mode paradoxal d'une évidence non-pertinente – peut être interprété comme attestant d'un rapport vécu à l'environnement humain et non-humain qui est marqué par la priorité donnée à l'idéel sur le matériel.

La seconde facette de cette conscience masculine de domination – de type positionnelle – est sans aucun doute le nœud vécu du sentiment d'avoir de la chance d'être un homme, et atteste de la nature profondément relationnelle de la masculinité : la chance négative, celle qui est éprouvée en contraste avec le vécu féminin perçu comme défavorable/défavorisé. Si le vécu féminin devient ici le point de référence permettant une comparaison « heureuse », celui-ci n'est pourtant pas réellement perçu comme étant la source et le produit simultanés de la chance positive masculine de ces hommes concrets. Autrement dit, le rapport dialectique entre chance masculine et non-chance féminine – la qualité politique du rapport de genre – n'apparaît pas tant que cela à ces hommes, en particulier aux non-engagés. Si ces hommes perçoivent bien que ce sont des hommes qui mettent « des bâtons dans les roues » des femmes, ils n'en déduisent pas pour autant que c'est grâce à cette action de domination collective et individuelle que leurs propres vies se trouvent améliorées, privilégiées.
La troisième et dernière facette de ce type de conscience masculine de domination, la non-chance masculine, permet de nuancer et surtout de contextualiser les deux facettes précédentes. Si le sentiment de non-chance peut être plus prégnant voire littéralement premier pour ces hommes, il demeure néanmoins politiquement limité puisqu'il s'applique avant tout au rapport avec les pairs. Ce sentiment de non-chance est en effet produit, d'une part, par la perception des rapports de force propres au groupe dominant – déterminant la position plus ou moins hiérarchique au sein même de ce groupe,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

puis les bénéfices secondaires récoltables dans les rapports avec les non-pairs – et, d'autre part, par l'idéalisation des rapports de force entre non-pairs, perçues comme enviables. Ces hommes, engagés et non-engagés, confirment ainsi les éléments déjà connus des règles symboliques organisant la hiérarchie inter-masculine concrète (adhésion réelle ou affichée à la virilité) : certains, notamment des engagés, choisissent ainsi d'élire domicile principal dans les rapports avec les non-pairs tandis que d'autres, notamment des non-engagés, s'éprouvent malgré tout assez bien dans les rapports avec les pairs. Il est probable que nombre d'hommes engagés s'engagent ainsi dans la remise en cause des rapports de genre, en premier voire avant tout, pour modifier les rapports avec les pairs, perçus comme trop durs. Malgré les différents aspects de la dernière facette de ce type de conscience masculine de domination, il semble raisonnable de considérer qu'aucun de ces hommes ne souhaite réellement changer de statut genré et se retrouver ainsi exposé à un vécu à partir d'une position vécue féminine : il s'agit davantage d'une volonté d'aménagement que de transformation politique de la position vécue masculine. Finalement, l'analyse de cette facette, la non-chance, a pu être brièvement et indirectement lié à un aspect de l'expertise masculiniste, proposé dans la partie spéculative : l'apprentissage épistémique-politique. De par la perception plus problématisée des rapports avec les pairs émergeant de cette facette, il apparaît en effet que ces hommes sont conscients que les rapports inter-masculins exigent la maîtrise d'une agentivité proprement politique, un sens pratique-politique concret d'évaluation et d'inscription dans des rapports de force structurellement égalitaires.

Cette première série d'entretiens nous renseigne donc sur un premier sens empirique de la conscience masculine de domination : une conscience positionnelle politique d'être privilégié en tant qu'homme, positivement et négativement, mélangée à une conscience des coûts limités, propres à cette position vécue. Cette conscience masculine a pu être brièvement liée à certains aspects développés dans la partie spéculative pour caractériser l'expertise masculiniste : la subjectivité idéelle, l'attachement conscient à la domination ainsi que l'apprentissage épistémique politique.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CHAPITRE IX

Les comportements problématiques d'autres hommes vis-à-vis de femmes

Introduction

Lors d'un second entretien individuel, ces mêmes huit hommes ont été invités à répondre à une consigne principale :
« Si pendant le premier entretien, je t'ai plutôt demandé de parler de ta propre expérience vis-à-vis des femmes, je voudrais aborder cette fois-ci la façon dont tu perçois, ressens, analyses le comportement et l'attitude d'autres hommes concrets dans ta vie. Je voudrais donc te demander de me parler de ces hommes concrets que tu as pu connaître ou observer – un peu, bien ou très bien – et plus spécifiquement des actes et des attitudes problématiques de la part de ces hommes vis-à-vis des femmes et/ou des filles. Cela peut donc concerner le passé, le présent, des anecdotes, du quotidien, etc. ».

Il leur a ensuite été proposé de réagir à partir de douze mots clefs, constituant quatre registres de comportements masculins problématiques vis-à-vis des femmes et/ou des filles. Ces mots-clefs étaient proposés suite à cette spécification : « En pensant à ces hommes concrets, pourrais-tu me parler de comportements vis-à-vis de femmes ou de filles que tu qualifierais de… ». Les quatre registres problématiques étaient : « égoïste, égocentrique ou indifférent » ; « opportuniste, profiteur ou intéressé » ; « méprisant, dédaigneux ou déshumanisant » ; « violent, humiliant ou méchant ». Lorsque ces mots-clefs ne semblaient pas inspirer ces hommes, il leur était également proposé de parler de façon générale de comportements « problématiques ». Une des relances les plus récurrentes consistait à indiquer à ces hommes qu'ils n'avaient pas nécessairement à trouver des exemples concrets de la part d'hommes proches, de leurs propres cercles affinitaires.
Le but général de cette grille d'entretien était d'accéder à la perception que ces hommes avaient – de façon vécue, ressentie, concrète, incarnée – des formes concrètes, interactionnelles de domination de femmes par des hommes. Telle qu'elle était formulée, cette grille souhaitait orienter ces hommes, non plus vers la domination structurelle et institutionnelle (déjà renseignée à travers le premier entretien) mais plutôt vers la domination concrètement agie par des hommes, dans un cadre interpersonnel, pouvant éventuellement ouvrir sur la perception du caractère intentionnel, conscient, délibéré et stratégique de ces actes « problématiques ». De cette façon, il devait également être possible de saisir à quel point et de quelle façon ces hommes ont concrètement le sentiment de vivre dans une société asymétrique, patriarcale : ces anecdotes et ces exemples viendraient-ils facilement à l'esprit de ces hommes ? Éprouveraient-ils des difficultés à nommer ces agissements concrets ?

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Certains registres seraient-ils plus « stimulants » que d'autres ? Il n'était pas espéré de pouvoir réellement quantifier cette perception ; il n'existe selon moi pas d'études comparables permettant de connaître la perception incarnée de femmes concernant les comportements problématiques des hommes vis-à-vis d'autres femmes. Cet entretien devait au moins permettre de prendre une « photo » à un moment précis, dans un cadre précis, avec un interlocuteur précis… de la mise en mots par les hommes de l'échantillon de leur propre perception de la domination masculine interpersonnelle telle qu'elle est agie.

Ces huit entretiens représentent un total de 640 minutes, soit 312 minutes pour les entretiens menés avec les quatre engagés, et 328 minutes avec les quatre non-engagés. L'entretien le plus long a duré 1 heure et 48 minutes (avec un non-engagé), le plus court a duré 54 minutes (avec un engagé).

Logiquement, les quatre registres et les mots-clefs respectifs structureront de façon principale la présentation. Dans les réponses de ces hommes, on peut distinguer, d'une part, les perceptions qui sont présentées comme étant leurs propres constats (fidèles à la consigne), et d'autre part, les deux stratégies de contournement qu'ils ont mis en œuvre, face à la difficulté que représentait la consigne pour ces hommes. Ces hommes ont tous été incités à avant tout parler des comportements problématiques d'autres hommes, auxquels eux-mêmes avaient assisté. Mais tous les hommes, engagés et non-engagés, ont explicitement et à plusieurs reprises mentionné qu'il leur était difficile de se souvenir de tels exemples concrets. Plusieurs ont donc spontanément commencé à mentionner des exemples qui leur avaient été rapportés, souvent par des femmes. Quelques hommes ont également proposé de parler de leurs propres comportements problématiques. Lorsque ces hommes divergeaient ainsi, cela leur était permis sans être explicitement encouragé. Si les exemples rapportés des propres comportements problématiques m'intéressaient plus particulièrement – car dans l'idéal cela aurait été un des buts de la partie empirique, amener des hommes à parler à la première personne de leur propre comportement problématique -, j'ai préféré ne pas les inciter explicitement à rapporter ces comportements-là. Il me semblait que cela amènerait à un moment ou un autre (les registres respectifs représentant une montée en « nuisance masculine » progressive) à des blocages ou des refus, chose que je ne souhaitais pas causer.

L'importance quantitative respective des registres peut être nommée à partir de deux critères : la loquacité (nombre de mots) et la productivité (nombre d'exemples).

Le registre de l'égoïsme est celui qui semble donc le plus avoir inspiré ces huit hommes, puisque, lors d'une première catégorisation « brute » des entretiens, ce registre comptait 5 905 mots pour les non-engagés et 9 607 mots pour les engagés (un décalage très important de 3 702 mots). Il est suivi – pour les non-engagés – par les trois autres registres, plus ou moins à égalité : le registre de l'opportunisme, avec 4 411 mots, le registre de la violence,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

avec 4 400 mots, puis le registre du mépris, avec 4 131 mots. Le registre de l'égoïsme est par contre suivi, pour les engagés, par le registre de la violence, comptant 6 573 mots, soit 2 173 mots de plus que pour les non-engagés. Suit alors le registre de l'opportunisme, avec 5 030 mots, soit une légère différence de 619 mots de plus que les non-engagés. Finalement, le registre du mépris est celui qui se rapproche le plus des non-engagés, avec 3 905 mots. C'est également le seul registre où les engagés ne sont pas plus loquaces que les non-engagés, puisque cette fois-ci le décalage est de 226 mots, à « l'avantage » des non-engagés.

Du point de vue de la loquacité, l'égoïsme, l'égocentrisme et l'indifférence masculins « marquent » donc le plus la perception par ces hommes des comportements problématiques d'autres hommes, en tout cas tels que ces entretiens les laissent apercevoir. Que le registre de la violence ne soit pas plus abordé par les non-engagés est étonnant au vu de l'importante présence de cette thématique dans les premiers entretiens menés. De façon similaire, la plus grande importance du registre de la violence chez les engagés étonne dans la mesure où les engagés n'avaient octroyé que très peu de place à ce registre dans l'évaluation de leur propre chance d'être des hommes.

On peut premièrement noter que malgré le fait que les engagés ont un peu moins parlé que les non-engagés lors de cette seconde vague d'entretiens, ils semblent avoir été plus « productifs » du point de vue du nombre et de la longueur des exemples donnés (71 exemples contre 41 exemples pour les non-engagés). Du point de vue du nombre d'exemples cités par les non-engagés, le registre de l'égoïsme donne lieu à 14 exemples, dont 9 exemples vécus concernant d'autres hommes. Il est donc également de ce point de vue-là, le registre le plus abordé, puisque les trois autres registres comptent chacun environ 9 exemples. Cela confirme que pour ces non-engagés, un homme serait avant tout quelqu'un qui agit de façon égoïste vis-à-vis des femmes, puis de façon opportuniste, violente et méprisante.

Par contre, pour les engagés, le registre de la violence – et non de l'égoïsme – est celui qui inspire le plus d'exemples puisqu'il donne lieu à 24 exemples, dont 19 exemples vécus concernant d'autres hommes. Ce critère vient donc confirmer le constat précédent : pour les engagés, la violence vis-à-vis des femmes semble donc également plus caractériser la masculinité (au sens dialectique).

Le critère de la productivité confirme par contre le constat précédent à propos du registre du mépris : non-engagés et engagés ne perçoivent pas ce registre comme caractérisant fortement le rapport des hommes aux femmes.

De manière générale, et il s'agit là probablement d'une importante différence qualitative entre les engagés et les non-engagés, les engagés usent – proportionnellement – bien moins des stratégies de contournement de la consigne : s'ils donnent autant d'exemples que les non-engagés (7) quant à leur propre comportement, la majorité de ces exemples est constituée d'extraits qui sont répétés, puisqu'il y figure une phrase de type « mais moi aussi », et

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

seul onze exemples sont de type rapportés (comme pour les non-engagés). Il faut par contre signaler que, sur les sept exemples donnés par les non-engagés concernant leur propre comportement, six étaient donnés par un seul et même homme. Chez les engagés, il y a donc 18 exemples qui ne répondent pas à la consigne *stricto sensu* (comme pour les non-engagés), tandis que 56 exemples y répondent (contre 23 chez les non-engagés). Cela peut donc signifier que les engagés ont éprouvé une bien plus grande facilité à nommer concrètement ces exemples de comportements problématiques et que ces comportements problématiques « existent » bien plus dans leur perception de leur environnement humain concret (en moyenne, les non-engagés donnent chacun environ 6 exemples perçus, tout registre confondu, contre 13 pour chacun des engagés) ; pourtant, les quatre engagés ont également à plusieurs reprises mentionné qu'ils trouvaient cet exercice particulièrement difficile. Ils se sont donc peut-être également plus auto-disciplinés que les non-engagés.

La principale différence quantitative – loquacité et productivité – entre engagés et non-engagés concerne donc, d'une part, le nombre et la longueur des exemples donnés, d'autre part, l'extrême fidélité des engagés à la consigne donnée (ce constat sera nuancé plus avant quant au registre de l'égoïsme). Une seconde différence significative est l'importance respective du registre de la violence, qui donne lieu à plus de trois fois plus d'exemples chez les engagés que chez les non-engagés. Cette seconde différence est par contre nuancée par le fait que le registre de la violence était bien plus important pour les non-engagés lors de la première vague d'entretiens.

1. Difficultés et résistances…

Quant aux difficultés éprouvées par tous ces hommes à rester fidèles à la consigne initiale, on peut identifier un premier registre de difficulté, technique : se souvenir d'interactions concrètes observées (en particulier celles relevant des derniers registres) et de les partager lors de cet entretien.

> « C'est difficile c'est de penser à des gens que je ne connais pas, que je rencontre dans la rue. J'ai du mal à, pour l'instant, j'ai du mal à me remémorer des trucs. » (Nordine)

En restant sur ce registre plutôt technique, on peut identifier quelques raisons particulières à l'origine de cette difficulté. Ainsi, pour celui des non-engagés qui éprouvera le plus de difficultés à parler d'interactions concrètes, c'est la tentation du discours de généralité :

> « C'est essentiellement des fictions auxquelles je pourrais me référer. On pourrait prendre les grandes causes très, elles ne sont pas virtuelles parce que elles sont malheureusement bien réelles, la condition des mamans, dans ce qu'on continue d'appeler le tiers-monde… Des situations directes, j'ai du mal à en retrouver. » (Karim)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Pour un autre non-engagé et un engagé, « interactions concrètes » semble synonyme de parler d'hommes proches, d'amis, de membres de la famille – qui renvoie à son tour à ce que cela pourrait dire sur la « qualité morale » de leur entourage proche :

> « Mais parmi ton groupe d'amis, je trouve que c'est un peu normal que tu n'arrives pas à te souvenir de beaucoup d'exemples parce que tu essaies quand même de t'entourer de gens qui sont, qui ont une morale, qui sont droits, qui sont agréables à vivre avec leur, avec les hommes ou avec les femmes. Voilà donc je n'essaie pas trop de m'entourer de cons. » (Louis)

Pour un engagé, parler des comportements problématiques d'autres hommes semble impliquer une dimension moralisante non-désirée. Il semble même – assez paradoxalement ? – trouver problématique de sa part de remarquer plus de comportements problématiques chez des hommes que chez des femmes[62].

> « Mais moi ce qui m'intéresse, c'est que, c'est que, justement, j'ai tendance peut-être à remarquer plus des attitudes chiantes, enfin je dis chiantes, pour résumer un peu, chiantes des mecs que l'inverse. […] Je trouve qu'il y a un truc qui ne va pas là. » (David)

Pour ce même engagé et un non-engagé, la consigne semble également déroutante dans la mesure où elle implique de parler des autres et non de soi-même, de sa trajectoire biographique :

> « J'arrive mieux à parler de moi qu'à parler des autres. » (Louis)

Mais au-delà de ces diverses difficultés plutôt techniques, ce qui ressort le plus clairement des entretiens menés avec ces huit hommes, c'est que la consigne les renvoie à leur propre masculinité, à leurs propres comportements problématiques. Si certains (en particulier les engagés) vont pouvoir accueillir ce renvoi implicite, d'autres vont éprouver bien plus de difficultés à gérer ce lien implicite. Ainsi, pour un non-engagé, ce sera même très explicitement la raison principale de son « blocage » tout au long de l'entretien (qui sera néanmoins l'entretien le plus long de tous les entretiens menés) :

> « Parce que finalement, ça me renvoie directement à moi-même. J'ai du mal et j'aurais du mal à te donner des exemples de situations que j'ai vues, donc j'étais une tierce personne, forcément, et si il y en a qui me viennent, mais c'est pas tellement le rapport entre hommes et femmes, ça

[62] Pourtant dans l'extrait suivant il dit exactement le contraire, puisqu'il affirme que la majorité des hommes qu'il connaît seraient plutôt dominés dans leur hétéro-relation et il note simultanément avec une certaine pertinence que le couple hétéro-relationnel est un lieu où « ça part à fond » : « J'ai plus d'exemples de mecs qui étaient justement complètement dominés […]. Oui, si ça se trouve je fréquentais moins des couples où c'était l'inverse. C'est dommage, oui, mon père était comme ça [dominé]. Sinon ça m'aurait fait plein d'exemples. » (David)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

concerne, c'est le rapport entre tout le monde et tout le monde. Mais si je voulais répondre de manière stricto sensu à ta question, en fait je bloque. » (Karim)

Ce non-engagé explicitera d'ailleurs également pour quelle raison ce renvoi vers lui-même est difficile à gérer : cela l'interroge sur sa propre qualité morale[63] :

« Je ne dis pas que moi je suis parfait. Certainement pas. Aïe aïe aïe ! Mais, oh je n'essaie même pas de l'être. Ce serait prétentieux même de dire ça. C'est pour ça que ta question en réalité, elle est difficile. Et qu'un certain nombre de personnes ont réagi comme ça, ça renvoie à soi-même. » (Karim)

Pour un autre non-engagé, c'est exactement l'opposé qui est exprimé dans la mesure où il passe spontanément d'une parole sur un ami à une parole sur lui-même. Ceci confirme qu'avoir à évoquer les comportements problématiques d'autres hommes semble bien renvoyer ces hommes vers leurs propres comportements problématiques vis-à-vis de femmes.
Un troisième non-engagé saisit d'ailleurs rapidement la fonction même de la consigne :

« Tu demandes aux gens que tu interviewes de parler des autres parce que c'est plus facile ? » (Louis)

et il choisira à de nombreuses reprises de parler de son propre comportement problématique vis-à-vis des femmes.
Ce sont par contre les engagés qui vont le plus spontanément faire le lien positif avec leurs propres comportements problématiques :

« Après ce n'est pas forcément des choses que j'ai pu observer chez les autres, enfin quoique, je ne sais pas, mais que j'ai observées sur moi. Je ne sais pas si ça t'intéresse. » (Pierre)

Ces quatre engagés ne vont pourtant pas particulièrement adopter cette stratégie de contournement, et tous resteront finalement très fidèles à la consigne, malgré l'évidente difficulté ressentie. En effet, parmi les huit hommes, un seul homme, non-engagé, adoptera de façon prédominante le mode de

[63] Mais simultanément à cet enjeu psychique, un autre enjeu semble affecter la capacité de cet homme à répondre à la consigne. À plusieurs reprises, il associe les rapports de genre à l'enjeu de l'amour, des relations amoureuses, conçues idéalement comme hors pouvoir (tel Bourdieu, comme un lieu de « suspension ») :
« C'est parce que c'est très difficile tes questions parce que en réalité, la relation amoureuse, je dirais, je dis même pas de l'homme et de la femme, parce que je ne veux pas être… mais en tout cas la relation essentielle qui pour moi, elle prend sur tout, sur toutes les autres, entre les hommes et femmes ou des personnes qui s'aiment. C'est que là on est plus du tout sur la dimension de pouvoir. C'est, c'est juste ça, en réalité. » (Karim).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

contournement de la consigne en parlant de ses propres comportements. Or, comme je l'avais craint, cela l'amène à un certain moment de l'entretien à exprimer un certain agacement.

On peut également relever qu'un des engagés choisira explicitement d'aborder avant tout des comportements problématiques d'autres hommes engagés et fera la remarque suivante :

> « Pour moi, ça ce sont des comportements qui me choquent énormément, et je vais plutôt parler particulièrement des hommes qui ont connaissance du patriarcat, ce que tu appelles des engagés, qui ont des bases sur ce constat-là. Parce que je vois finalement, beaucoup plus d'égoïsme, d'égocentrisme instrumentalisé et réfléchi avec ces hommes-là, que finalement avec des hommes qui n'en ont pas du tout connaissance. […] Je pense en effet les femmes ont beaucoup plus à craindre de ce type de pratiques qui vont maintenir le pouvoir, que du sexisme ordinaire. » (Henri)

Cet extrait permet de noter que cet engagé – contrairement à ma propre hypothèse de travail – suppose que les hommes non-engagés n'ont pas connaissance du patriarcat, et que cette connaissance-conscience ne peut être que le fruit d'une prise de conscience politique. Cet extrait permet également de relever – de façon similaire à ma propre hypothèse de travail – que cet engagé se pose les questions précises de stratégie, d'intention, d'intérêt dans les pratiques masculines, bien qu'il les limite aux hommes engagés, politiquement informés.

Pour conclure, je peux donc indiquer que si le premier entretien – avoir de la chance d'être un homme – renvoyait souvent ces hommes vers un vide, un impensé (« ah mais oui, je suis un homme ») et avait donc une fonction de prise de conscience positionnelle, le second entretien semble rapidement mettre certains de ces hommes en tension avec eux-mêmes et leur groupe de pairs. Contrairement au premier entretien dont la perspective initiale pouvait être vécue comme positive et rassurante (j'ai de la chance en positif et en négatif), le second entretien met en mouvement certains autres aspects de la subjectivité masculine : il empêche de se percevoir comme singulier et universel, car il renvoie simultanément à la masculinité, au sens dialectique ; il renvoie au rapport plus ou moins incarné entretenu à son environnement humain concret, le contexte vécu (absence éventuelle ou sélection orientée d'attention, d'enregistrement, d'affectation) ; il renvoie à ce qu'il peut y avoir de problématique dans le comportement d'hommes proches et son propre rapport actif/passif à ce type de comportements ; il renvoie à la façon dont on gère ce qui relève d'une dimension éthique à l'autre dominant et dominé ; il renvoie à un certain auto-centrement psychologique en proposant de s'intéresser aux autres ; il renvoie finalement à sa propre masculinité en ce qu'elle a de problématique à ses propres yeux : ses propres actes et attitudes problématiques ; les degrés de déni et d'intégration de cette dimension problématique dans le rapport à soi ; la mesure dans laquelle on contribue à

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ce qui fait « la malchance féminine » ; la mesure dans laquelle on agit/a agi sur cette dimension problématique au cours de sa propre vie
Les diverses difficultés et résistances notées ici permettent également d'interroger le constat proposé auparavant à partir des critères purement quantitatifs (loquacité et productivité) : la classification proposée – l'égoïsme comme l'élément central d'une définition concrète de la masculinité au sens dialectique, ainsi que la plus grande prépondérance de la violence dans la définition concrète des engagés – ne tient en effet pas compte des degrés de résistance ressentis par ces hommes engagés et non-engagés quant à l'expression même des interactions problématiques observées. De ce point de vue, le fait que les engagés et les non-engagés ont structurellement délaissé l'expression quant au registre du mépris pourrait en effet refléter la plus grande résistance non seulement à les nommer mais également à les percevoir et surtout à les garder présents plus ou moins consciemment dans son rapport à soi et à l'environnement humain.

2. « Égoïste, égocentrique ou indifférent »

Le premier registre de comportements problématiques d'hommes vis-à-vis de femmes est constitué de trois mots-clefs : égoïsme, égocentrisme et indifférence. Les différents exemples donnés par ces hommes ont pu être catégorisés dans différentes sphères vécues : l'hétéro-relationnel et l'hétéro-social (incluant l'amical, le professionnel et le familial). J'ai choisi de construire la catégorie de la sphère hétéro-relationnelle de façon à ce qu'elle réfère à bien plus qu'au conjugal ou à la vie de couple au sens classique (bien que la majorité des exemples classés ici relève bien de la vie de couple au sens strict). Ce choix me semble pertinent dans la mesure où elle rend visible, saisissable la façon dont l'hétéro-relationnel masculin ne se limite justement pas au couple et envahit l'espace non-domestique, public. Il est donc à noter que « hétéro-relationnel » inclut autant les extraits référant à des couples hétéro-sexuels qu'à des pratiques relevant – du point de vue des hommes – de l'hétéro-sexualité tel que le harcèlement de femmes au travail, dans la rue… Cela implique également que tous les exemples situés dans d'autres sphères ne relèvent pas de la dynamique hétéro-sexuelle mais hétéro-sociale. Il est également à noter que la catégorie « professionnel » inclut en plus du travail au sens strict, l'engagement politique et l'école, c'est-à-dire des sphères qui ne sont pas constituées par des choix affinitaires ou des liens familiaux et qui regroupent des personnes autour d'une activité commune source de bénéfices financiers, statutaires et/ou symboliques.

Les engagés fournissent plus d'exemples d'interactions problématiques concrètes mais également des exemples plus diversifiés : ils perçoivent et rapportent bien plus d'exemples dans les autres catégories qu'uniquement celle de l'hétéro-relationnel. Cela pourrait indiquer deux choses : d'une part, qu'ils perçoivent effectivement bien plus de comportements problématiques

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dans d'autres sphères, d'autre part, qu'ils ne rabattent pas autant les rapports de genre sur la seule sphère de l'hétéro-sexualité. Pour les engagés et les non-engagés il existe par contre un nœud perceptif commun : les comportements problématiques de type « égoïste » des hommes vis-à-vis des femmes les renvoient principalement vers l'hétéro-relationnel. Est-ce là révélateur de la spécificité politique de cette sphère où, comme le disait un engagé, « c'est là que ça part à fond, on se permet plein de trucs » ? Ou est-ce révélateur d'une réduction hétérosexiste des rapports de genre à l'hétérosexualité ?
Parmi les exemples cités par ces hommes, observés chez d'autres hommes, onze exemples sont situés dans la sphère hétéro-relationnelle (à égalité entre les deux groupes). Puis, sept exemples sont situés dans la sphère de l'amitié (dont cinq donnés par les engagés), deux exemples dans la sphère familiale (à égalité) et trois dans la sphère professionnelle (dont un par les engagés) – formant ensemble la sphère hétéro-sociale.
D'autre part, deux hommes non-engagés et deux hommes engagés donneront spontanément des exemples de leurs propres comportements problématiques s'inscrivant dans le registre de l'égoïsme, et qui concernent majoritairement la sphère hétéro-relationnelle (quatre extraits sur cinq).
Je vais dans un premier temps présenter les exemples de chacun des non-engagés relevant de ce registre, puis dans un second temps ceux des engagés afin de rendre saisissables les éventuelles différences respectives.

2. 1 Les non-engagés

Claude donnera ainsi quatre exemples concrets : deux exemples abordent le comportement d'hommes qui se servaient du fait qu'ils considéraient qu'ils étaient celui du couple qui travaillait le plus et rapportait le plus d'argent pour imposer leurs loisirs à leur femme (qui travaillait par ailleurs comme sa secrétaire) et à leurs enfants ou la façon dont un de ses amis témoigne d'indifférence vis-à-vis de son amie en privilégiant de façon égoïste son travail non-domestique. Puis Claude enchaîne sur son propre comportement similaire :

> « Mais je pourrais parler de moi d'une certaine manière dans les phases de suractivité, ça m'est arrivé aussi de… pour le coup c'était ni de l'indifférence ni de l'égoïsme à moins de considérer que, comme j'avais ce travail absolument à faire etc., ça se traduisait d'une certaine manière par l'égoïsme. Le fait de me centrer énormément sur le travail mais en même temps j'ai toujours conçu ça comme une phase transitoire et qui me rendait en partie malheureux. […] Moi j'en souffrais, je me rendais compte que ça ne me satisfaisait pas. » (Claude)

On peut ici relever que même si cet homme s'engage spontanément à parler de ses propres pratiques, et ce sur un mode assez continu et complémentaire à travers l'entretien même il éprouve tout de même une difficulté à qualifier ses propres actes d'égoïstes, d'égocentriques ou d'indifférents. Il utilise

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

d'ailleurs le conditionnel pour pouvoir se qualifier négativement. S'il évoque les effets potentiellement ou réellement néfastes sur son amie, il reste néanmoins particulièrement centré sur son propre vécu, le prix qu'il considère devoir payer, lui. Cet exemple illustre par ailleurs bien la distinction habituelle faite entre masculinité et virilité (Dejours) : cette dernière – fruit d'un rapport au travail non-domestique – déteindrait en négatif sur le rapport genré.

Le deuxième exemple est particulièrement intéressant. Il s'agit des observations faites par ce même homme au sujet du mari de sa cousine et la façon dont celui-ci traite son épouse. Si cette relation relève de la plus violente des dominations (violences psychiques, physiques et sexuelles), l'extrait ci-dessous ne traite que de ce que ce non-engagé a pu percevoir lui-même de leur interaction. Il s'agit pour lui d'un exemple d'indifférence :

> « Dans les micros interactions que je pouvais voir entre lui et elle, entre lui, plutôt, enfin entre lui et elle, en notre présence ça relèverait plutôt du registre de l'indifférence, dont on parlait tout à l'heure.[…] Je ne sais pas, il était, je trouvais qu'il lui parlait pas mais il ne nous parlait pas non plus, il s'éclipsait or c'est quand même important parce que il était dans la famille de sa femme et j'avais l'impression qu'il ne faisait aucun effort, je ne sais pas, pour être vraiment au contact, enclencher une relation de sympathie avec la famille de sa femme. […] C'était plutôt une sorte de je ne m'intéresse pas tellement à son monde à elle. » (Claude)

Louis donnera quatre brefs exemples (de cinq à six lignes) d'interactions problématiques relevant de l'égoïsme. Deux de ces exemples, mettant en scène des amis, abordent l'indifférence masculine, individuelle et collective, vis-à-vis des femmes. Cet égoïsme passe par une hiérarchisation fonctionnelle et pragmatique des relations : ces hommes préfèrent se détendre et s'amuser avec leurs amis, et ne souhaitent pas intégrer leurs amies dans ce type d'interactions. Or ceci ne passe pas par une exclusion explicite, un refus de mixité exprimé clairement : dans le premier exemple, cet ami est indifférent au malaise ressenti par son amie, « le mec se met un peu des œillères, et décide de ne pas voir le malaise quoi », lorsqu'il ne passe la soirée de fait qu'avec ses amis masculins et que son amie s'ennuie. Dans le second exemple, « les mecs discutent ensemble et ils n'ont pas forcément envie d'aller voir ce qui se passe chez les filles parce que je, ils imaginent que ça ne va pas les intéresser ».

Louis mentionne aussi son propre égoïsme relationnel, défini comme « avoir un manque, un manque d'égard pour une femme ; une sorte de, un manque de respect », et comme étant plus particulièrement l'effet d'une asymétrie dans les sentiments. Cet homme exprime ainsi qu'il peut accepter de fait de vivre des relations intimes asymétriques, où lui n'éprouve pas particulièrement de sentiments d'amour pour l'autre, et où le fait que l'autre en éprouve, transforme la relation/la femme en une sorte de ressource pour lui.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Bien pour parler un peu de manière générale je pense que tu as tendance à être égoïste, dans le cadre de relations amoureuses, quand les sentiments sont inégaux, quand les sentiments ne sont pas partagés. Ça, ça m'est souvent arrivé, d'ailleurs, ça m'est arrivé d'en être la victime aussi, ça m'est souvent arrivé d'avoir un manque, un manque d'égard pour une femme de laquelle je n'étais pas amoureux et donc qui elle avait tous les égards pour moi. […] » (Louis)

Plus que Claude, Louis exprime de façon assez directe, une conscience de l'asymétrie existante et de la marge de manœuvre que cela lui ouvre face à une femme éprouvant de l'amour pour lui. Sa façon à lui de nuancer consiste alors à dire que lui aussi a pu être victime de ce genre d'interactions (le geste de symétrisation). Par contre, cet homme peut questionner son comportement en introduisant d'une certaine manière une asymétrie structurelle dont il ne se sent pas responsable (les sentiments inégaux, comme ci-dessus le travail à faire de Claude) et qui l'*amène* à agir de façon problématique. Cette déresponsabilisation est également reflétée dans les tournures plutôt passives, impersonnelles des phrases utilisées.

Le troisième exemple donné est plus riche dans la mesure où Louis a lui-même ressenti en tant qu'enfant les effets de cet égoïsme, dans ce cas, de la part de son propre père :

> « Je vais commencer avec mon père, ce n'est pas trop méchant, je ne sais pas si j'occulte des choses. Souvent quand on était en balade avec mon père et ma mère, notamment en ville, mon père était un peu, enfin, marchait un peu à son rythme sans trop faire attention à nous. Mais voilà il fallait toujours voir où il était parce que lui ne se souciait pas d'où on était. Donc oui on peut se demander si c'est de l'indépendance, ou manque d'attention, bon voilà. » (Louis)

La définition pragmatique à retenir ici, serait : « marchait un peu à son rythme sans trop faire attention à nous ». On peut également relever que cet égocentrisme/indifférence s'adresse à tous les membres de cette famille, épouse et enfants, et que ce non-engagé exprime également ce que ce comportement impliquait pour eux : « il fallait toujours voir où il était » ce qui rappelle l'enjeu abordé dans la partie spéculative concernant l'attention plus grande des dominés pour le contexte, l'environnement humain. Bien que Louis ne l'explicite pas, c'est bien le statut de dominant qui induit cet effet sur les dominés (enfants et épouse), puisque, si les dominés pouvaient avoir le même comportement, ils risqueraient plutôt d'être perdus de vue comme on peut perdre un objet ou un animal domestique.

René donnera deux exemples, plus élaborés, de comportements égoïstes dont le premier se joue dans la sphère familiale. Il raconte ainsi comment un parent éloigné, militant du Front National, va se servir d'un enterrement pour organiser une réunion du FN, sans faire attention à ce que cela a comme effet sur les membres de la famille en deuil, en particulier les femmes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Le second exemple de René montre comment un homme se sert d'une situation publique, de sociabilité partagée pour régler des comptes avec une amie, avec laquelle il n'existait pas de relation intime. De nouveau, on peut noter que la richesse de cette description est liée au fait que René lui-même était profondément affecté par ce comportement masculin égoïste et indifférent à l'impact de sa violence psychologique et affective sur la femme concernée :

> « J'ai passé une soirée avec des copains à boire des coups. Et on était, il y avait quoi, on était 3 mecs, 2 nanas, une ou deux… Et on a bu l'apéro, machin. Ça se passait bien, c'était sympa. Au resto, on commence à manger, à picoler un peu. Et il y en a un qui a fait une sortie à une fille où il entendait plus rien. Enfin il lui reprochait des choses […] à cette nana de l'avoir utilisé pour apprendre, pour apprendre des choses de l'ordre de l'intime, de relations. Enfin des histoires de cul, voilà. De 3 ou 4 ans en arrière, une espèce de rancœur qu'il avait, qui est ressorti comme ça d'un bloc. Le mec qui était, il était complètement odieux dans sa façon de le dire. Il l'a fait pleurer machin. Et en plus c'était au restaurant, devant du monde, devant des copains, des gens qu'on connaît. Et c'était absolument atroce. Si tu veux ce qu'il lui reprochait pouvait s'entendre, mais ce n'était pas le lieu, pas le moment de le faire […]. Et… le mec, inatteignable complètement, complètement buté et alors que la fille elle était en pleurs. » (René)

Égocentrisme : « inatteignable complètement » ; égoïsme : « il était complètement odieux dans sa façon de le dire » ; indifférence : « complètement buté et alors que la fille elle était en pleurs ». Lorsque je lui demande de décrire la façon dont cet homme réagit au fait que cette femme commence à pleurer, il décrit un comportement intentionnellement destructeur :

> « Ça ne l'a pas plus touché, il a continué voire peut-être encore pire. […] Tu avais l'impression que le but du jeu c'était de l'enfoncer. Il y avait que ce qu'il avait à dire qui comptait. » (René)

On peut également retenir comme élément de définition pragmatique de l'égoïsme : « Il y avait que ce qu'il avait à dire qui comptait ».

Le dernier non-engagé, Karim, donnera un seul exemple relevant du registre de l'égoïsme et il le situe dans la sphère professionnelle. Il s'agit du refus par un homme d'octroyer à une employée, le droit de travailler chez elle un jour par semaine, puisqu'elle habite loin de son lieu de travail, alors que trois ans après, cette autorisation a été donnée à d'autres personnes de l'entreprise. On peut également noter que cet exemple d'égoïsme, qui est fortement indexé à l'organisation hiérarchique de la sphère professionnelle, avait affecté personnellement Karim :

> « Et c'est ça qu'on lui a fait. On lui a simplement dit que ce n'était pas possible. » (Karim)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ce qui exprime bien ce que la structure hiérarchique permet d'économiser : une discussion argumentée sur le pour et le contre ; une justification raisonnée d'une prise de décision. Il est d'ailleurs remarquable que cet homme – qui est celui des non-engagés qui s'éloigne le plus structurellement des consignes du premier et second entretien – donnera souvent des exemples concernant les rapports de genre, visiblement intersectionnels : qui croisent ou cumulent différents axes de pouvoir : est-ce là symptomatique de la difficulté à percevoir les rapports de genre en soi comme un rapport de pouvoir asymétrique ou le fruit de sa propre position vécue ?

2. 2. Les engagés

Je vais me limiter à présenter plus longuement certains exemples, en résumant brièvement les éléments significatifs des autres exemples donnés par chacun des engagés.

David donnera seulement deux exemples dans ce registre, l'un observé, l'autre rapporté – témoignant de sa difficulté à répondre à la consigne. De façon assez prévisible, il aborde, comme de nombreux autres hommes un exemple issu de sa propre vie intime : la décision de son propre père de « se barrer » un jour, sans prévenir ni son épouse ni David lui-même. Comme cela a été relevé dans la partie décrivant les difficultés et les résistances des hommes à répondre à la consigne, David éprouve beaucoup de difficulté à adopter un jugement éthique sur les actes d'autres hommes, et cet extrait en est un parfait exemple :

> « Par exemple quand mon père est parti du foyer, je trouvais que c'était vraiment, hop, je me tire et après moi le déluge. Mais après en y réfléchissant et machin, bien il n'avait pas le choix de partir. Du coup, oui sur le moment il y a un côté égoïste, ce qu'il fait. Mais, de l'autre côté, enfin voilà, même si je ne le gèrerais pas comme lui, je pense qu'il ne pouvait plus rester, donc voilà. […] Mais en fait c'est la manière, c'est genre il devait faire un déplacement professionnel et il n'est pas revenu. Et je trouvais que ce que ce n'était pas la super classe, quoi. Et donc c'est vachement pour ça que je lui en ai voulu. […] (Mais) justement en parlant avec mon père, en décryptant un peu ce que dit ma mère, voilà j'ai compris que c'était pas si simple. […] J'en suis revenu du fait de me dire que oui il avait été très égoïste et lâche de partir comme ça du jour au lendemain. » (David)

On peut ici rappeler que cet engagé dit éprouver des difficultés à « juger » les comportements des autres hommes, et l'extrait ci-dessus exprime bien l'évolution de son appréciation, où finalement le fait même que son père ait quitté sa mère n'est plus perçu comme problématique mais uniquement la façon dont il est parti. Il apparaît également que cet engagé juge ce comportement égoïste avant tout vis-à-vis de lui-même, en tant qu'enfant, plutôt que vis-à-vis de sa mère. Ceci exprime bien la difficulté pour les hommes enga-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

gés à créer un rapport incarné aux analyses féministes, et la tentation de les rejeter lorsqu'on n'arrive pas – en tant qu'homme engagé – à les habiter en tenant compte de la complexité des rapports vécus.
David évoque aussi le choix effectué par un homme de participer à l'ouverture d'un squat plutôt que d'accompagner son amie qui se retrouve involontairement enceinte de lui. Comme pour l'extrait précédent de cet engagé, celui-ci éprouve visiblement des difficultés à former une appréciation et sa critique semble d'ailleurs plus concerner la réaction de l'environnement social de ce couple que l'acte de l'homme lui-même :

> « Un des trucs par exemple, c'est marrant ça, un copain dont la copine était enceinte, et qui par exemple n'a pas été l'accompagner lorsque elle s'est faite avorter. Et du coup après il y a eu, mais quand même, c'était dans les milieux militants, et du coup la fille a trouvé des soutiens et il y a eu toute une cabale entre guillemets contre le mec. Et du coup ça lui est revenu dans la gueule quand même. […] Et justement la position des autres mecs, qui était un peu : plus j'ouvre la gueule, plus je serais blanchi moi en tant que mec. » (David)

Dans cet extrait, il devient assez saisissable que l'empathie éprouvée par cet engagé s'oriente visiblement plus vers cet homme que vers cette femme. Il semble en effet pouvoir bien plus s'identifier au vécu masculin qu'au vécu féminin. Cet engagé s'indigne en effet bien plus de la réaction des autres hommes – qui fonctionnent ici comme un regard collectif moralisateur – vis-à-vis de cet homme que du choix de ce dernier face à l'IVG que sa partenaire a à gérer.
Nordine donnera quant à lui deux exemples, dont le premier, d'une dizaine de lignes, décrit un comportement de groupe, qualifié d'indifférent, et aborde la non-prise en compte de l'effet causé par le bruit produit par les hommes sur une femme qui téléphone dans la même pièce. Pour Nordine, il s'agissait d'un « égoïsme de groupe » au sens où : « Bien moi je la qualifierais par exemple d'indifférente, où des hommes étaient complètement indifférents de, de, enfin, ne prenaient pas conscience que, que la prise de l'espace qu'ils avaient au niveau sonore pouvait influencer, pouvait gêner, pouvait gêner la personne qui était au téléphone. Et qui était en l'occurrence une fille. » Cette indifférence est ici, selon cet engagé, non intentionnelle dans la mesure où ces hommes n'avaient même pas remarqué la présence et l'activité de cette femme et monopolisaient ainsi ensemble l'espace sonore.
L'extrait que je retiendrai plus longuement se situe dans la propre sphère familiale de Nordine et aborde le comportement problématique de ses frères vis-à-vis de sa sœur : il s'agit là d'indifférence et d'égocentrisme dans la mesure où ces hommes ne prennent pas en compte la différence de statut *politique* existant entre eux et leur sœur. Cette non-considération les amène à juger très sévèrement leur sœur. On note ici de nouveau que cet homme a choisi une situation l'affectant personnellement ainsi que ses proches :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Cette fois-ci ça concerne en fait, oui, une sœur qui en ce moment à des problèmes de complexe d'infériorité. Parce que voilà c'est une personne qui n'allait pas à l'école, qui n'a pas de diplômes, qui n'a pas le permis de conduire, autrement dit, tout ce qui est être autonome, c'est quand même mal barré en ce moment pour elle. Ce qui fait par exemple que du coup-là, elle est, elle vit, elle vit encore chez ma mère. Avec mes frères une fois, on a un peu discuté de ça justement, ils étaient très remontés contre elle. En leur disant quand même d'y aller mollo. En leur montrant […] qu'en tant que garçons ils avaient aussi une position, qu'ils avaient à un moment donné une position problématique dans la mesure où ils vont la critiquer, la fustiger, mais ils ne vont pas se rendre compte par exemple que eux ils ont acquis plein de capacités pour être autonomes, […]. Enfin c'est des gens qui, enfin, pour la plupart, des gens qui travaillent bien à l'école. Y en a un qui est étudiant à la fac […]. Un autre qui travaille bien à l'école donc du coup ils peuvent avoir des outils intellectuels plus facilement que ma sœur par exemple. Une des deux personnes qui a un permis de conduire. Des personnes qui se déplacent facilement aussi. […] Justement c'est le fait en fait de critiquer sans, sans, sans nuancer, comment dire, sans prendre conscience qu'il y a des rapports de domination. […]. Que, eux, ils avaient un point de vue de dominant en fait. C'est-à-dire, c'est-à-dire des gens qui, voilà, qui ont plein de bagages, d'outils en fait pour être autonomes dans la vie. » (Nordine)

On peut retenir ici comme éléments définitionnels concrets de l'égoïsme et de l'indifférence : « ils ne vont pas s'en rendre compte par exemple que eux […] ils ont plein de bagages, d'outils en fait pour être autonomes dans la vie ». Ce type de comportement problématique est donc perçu comme étant avant tout non-intentionnel, par manque d'informations, en tout cas par manque de prise en considération de certaines réalités vécues par les femmes. Ce type d'exemple est par ailleurs assez représentatif de la différence qualitative entre les exemples donnés par les engagés et les non-engagés. Ces derniers n'ont en effet pas intégré une perception des effets structurels de l'inégalité de genre sur le vécu individuel des femmes. Ce que cet engagé tente – avec difficulté – d'exprimer c'est précisément sa prise en compte d'éléments structurels politiques dans l'interprétation et la compréhension du vécu concret de sa sœur : en faisant abstraction de ces éléments, ses frères la rendent d'une certaine façon « trop sujet », comme Nicole-Claude Mathieu le notait à propos de la réflexion de Godelier.

Un troisième engagé, Pierre, donnera cinq exemples, dont un personnel pouvant être catégorisés ici. Pour Pierre, les garçons monopolisent de façon courante la conversation avec des femmes, ce qu'il qualifie simultanément d'égocentrisme et d'indifférence. Le second exemple, témoignant d'une « indifférence totale », aborde l'attitude des hommes lors de soirées mixtes face aux tâches de préparation des repas : « À un moment, y a quelqu'un qui

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dit, peut-être qu'il faudrait commencer à préparer à manger machin. Et c'est toujours les filles qui se lèvent ». Le troisième exemple donné par Pierre aborde l'ultra-jalousie masculine, qui prend la forme d'un contrôle exercé sur les possibles rencontres et conversations d'une femme qui discute avec cet engagé lors d'une soirée entre ami-e-s : « et il venait nous voir toutes les cinq, dix minutes. Pour essayer de casser ce type de discussions ou machin. Alors que lui ça ne le gênait pas du tout d'aller, d'aller discuter avec plein de gens, et des filles, des filles ou pas des filles ». Qualifiant plus précisément ce comportement d'égoïste, Pierre rajoute : « ou plutôt oui, ma copine elle m'appartient. Et du coup, et du coup, bien oui, tu discutes avec elle, d'accord, mais je vais venir toutes les cinq minutes pour l'embrasser, pour bien montrer que voilà. Y a rien à attendre ou à espérer ou machin ». L'asymétrie interactionnelle – il s'autorise ce qu'il interdit à son « amie » – est décrit du point de vue de l'homme agissant : « Parce que ça fait que tout ce qui se passe dans la pièce, ça passe par lui, enfin, ça a un rapport avec lui, machin ». Pierre termine alors sa description en disant : « Ça c'était une attitude que je trouve pour le coup ultra, ultra masculine. Au final, et qui, et qui, moi me saoule en fait. Vraiment. Et parce que je crois que je l'ai trop fait aussi. Ce genre de trucs là » (c'est-à-dire sortir avec sa copine et aller discuter avec des gens sans faire attention à elle sans égard au fait qu'elle se sente bien ou pas dans la soirée). « Et ça durait un petit moment avant que je m'aperçoive que c'était vraiment reloud pour elle ». Ici Pierre assume pleinement son comportement problématique passé et donne également une place au vécu et aux réactions de son amie, ainsi qu'à sa propre inertie.

Le dernier exemple donné par Pierre – celui que je retiendrai plus longuement de par sa richesse descriptive – aborde l'exploitation domestique de sa mère par son père : exploitation domestique au sens plein du terme puisqu'il s'agit d'une famille paysanne. Cette fois-ci, la dynamique perçue semble clairement se jouer entre son père et sa mère, et parallèlement entre le père et les enfants.

> « Il aimait bien s'occuper de ses enfants, mais quand c'était pour jouer. Enfin, voilà dès qu'il y avait un problème, il se mettait en retrait, et c'était plutôt ma mère qui gérait tout ça. Par rapport aux tâches, aux tâches ménagères, il était complètement absent des tâches ménagères. Mais vraiment. Genre, il rentrait de son boulot, il se mettait les pieds sous la table, et que ce soit prêt ou pas, il mettait les pieds sous la table. Ou il allait regarder les infos, la télé, pendant que ma mère elle faisait tout. » (Pierre)

La suite de cet extrait exprime bien les tensions quotidiennes, les micro-luttes de ces femmes, relativement éloignées de toute « incorporation enchantée » bourdieusienne, ainsi que la façon dont son père « gère » ces remises en cause. On note également que la petite sœur de cet engagé – qui a une importante présence dans ces entretiens – se révoltait apparemment plus

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

contre ce comportement égoïste que l'engagé lui-même : cela l'affectait moins profondément de voir sa mère exploitée ainsi par son père, même si son intérêt pour le féminisme semble avoir défait partiellement une certaine solidarité masculine implicite.

> « Et je pense qu'il s'est pas mal pris de claques, quand j'ai commencé à m'intéresser au féminisme. J'ai commencé à être super critique par rapport à ses attitudes et très vite ma petite sœur, elle s'est vraiment mise dans ces trucs-là aussi. Et du coup, et du coup, elle, elle était vachement plus virulente par rapport à mon père. […] Elle pouvait l'insulter. Ou oui sur des trucs assez *trashs*, oui. Chose que moi je ne faisais pas quand… Ou, ou je lui faisais remarquer qu'il avait des attitudes craignos ou je ne sais pas quoi. Mais ma sœur, ça l'énervait énormément, enfin, ça la touchait vachement plus profondément. […] Oui, bien, il disait, bon quand est-ce que c'est prêt, ou je ne sais pas quoi, et là ma sœur elle partait au quart de tour, en général. Si tu veux que ça aille plus vite, t'as qu'à bouger ton cul. » (Pierre)

Le dernier engagé, Henri, donne à lui seul huit exemples, dont un personnel, d'interactions problématiques (ou plutôt d'éléments subjectifs contextuels à ces interactions) d'hommes vis-à-vis de femmes, qui mettent majoritairement en scène des hommes engagés – tel qu'il avait indiqué vouloir faire tout au long de cet entretien. Le premier exemple n'aborde ainsi pas réellement une interaction entre un homme et une femme, mais plutôt ce qui précède et prépare de telles interactions puisqu'il s'agit d'un homme, « un exami homosexuel » qui « a développé en fait, toute une théorie, que je trouve aussi extrêmement égoïste, une théorie comme quoi le fait qu'il soit homosexuel, le protégerait de toute participation à la société patriarcale ». Au nom de cette théorie, il conteste la non-mixité féministe, « et il revendique sa place dans une structure non mixte, il est d'accord pour que ça soit non mixte mais lui, il veut y être, parce que lui, il comprend les problématiques des femmes ». Cet égocentrisme revient, selon Henri, au fait qu'« un homme avec n'importe quel argumentaire se réclame le droit d'avoir du pouvoir sur tout ». Cet extrait est assez intéressant dans la mesure où il rend visible un lien étroit qui va de l'égocentrisme via la volonté de pouvoir à l'appropriation (tentées) des (pratiques politiques des) femmes. Il témoigne également de ce que Nicole-Claude Mathieu appelle « la violence idéelle », celle qui est en permanence présente dans l'esprit des dominants, et de ce que Taywaditep appelle « les stratégies offensives » d'hommes non-hétérosexuels visant à établir un privilège conforme à leur statut sous-reconnu d'homme, au sens dialectique.

Dans deux autres exemples, Henri aborde l'indifférence d'hommes face à la violence vécue par les femmes, d'abord l'indifférence d'un colocataire quand Henri lui fait le récit de l'agression physique de leur colocataire

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

commune dans la rue. Pour Henri, « quand ils se retrouvent dans une situation, où peut-être ils pourraient mourir, ils sont tellement persuadés que, eux, ils ne peuvent pas mourir, qu'on ne touche pas à la même sensibilité ». Le second exemple, très similaire, met en scène des hommes travestis travaillant dans la prostitution de rue, que Henri fréquente dans le cadre de son travail en tant qu'infirmier, qui font preuve de la même indifférence, bien qu'ils aient à gérer la violence physique publique, et ce, contrairement aux femmes travaillant dans la prostitution de rue (qui seraient les plus sensibles à ces récits). Selon Henri, « dès qu'on aborde la thématique de violence faite aux femmes, les travestis, ça les fait sourire. C'est parce que elles s'y sont mal prises, c'est parce que elles ne savent pas se débrouiller, c'est parce que elles faisaient la maligne. Enfin, il y a vraiment une indifférence qui est forte autour de cette thématique-là par exemple ».

Un quatrième exemple – probablement le seul exemple relevant réellement une interaction concrète et non une analyse contextuelle, interprétative des interactions – permet à Henri d'illustrer une définition atypique et très pertinente de ce qu'est l'indifférence spécifiquement masculine, c'est-à-dire l'antonyme du mot-clef « intéressé ». Henry y décrit comment le président d'une association où il est lui-même bénévole, est indifférent à ce que des femmes peuvent produire comme documents – ici un dépliant sur la réduction des risques sanitaires en direction des femmes – sauf lorsqu'il s'agit d'apporter la touche finale :

« Et ce mec-là, il est arrivé, tout d'un coup, dans la rédaction à la fin, pour la maquette. Et finalement, il a eu une attitude d'indifférence masquée en fait, c'est-à-dire que tout le temps il a dit que c'était un projet important, mais jamais il a pris part à aucun moment dans une, ne serait-ce que dans une seule phrase de rédaction de ce *flyer* ».

Cet exemple illustre pour Henri la définition suivante de l'indifférence spécifiquement masculine qui permet de saisir à quel point cet engagé considère les hommes comme fondamentalement intéressés et égocentriques :

> « L'indifférence en général pour moi, il faut que je trouve des cas concrets, mais juste pour expliquer c'est, elle prend place au moment où il n'y a pas de bénéfices pour les hommes de prendre part à une situation. C'est-à-dire que sinon les hommes ne sont jamais dans une situation d'indifférence. Pour moi je vois toujours des hommes se mettre en avant, quand il y a des bénéfices à avoir. » (Henri)

Cette définition atypique permet de jeter une lumière différente sur les nombreux exemples donnés par d'autres hommes – engagés ou non-engagés – quant à l'indifférence face au travail domestique effectué par les femmes, face à la douleur ressentie par une femme, face à la famille de son épouse… qui pourrait être décrite comme une indifférence intéressée, celle qui leur apporte une économie, celle d'un effort de préparation d'un repas collectif,

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

celle produite par la non-empathie, ou l'évitement d'une situation sociale pouvant exposer certains traits de personnalité…
Les deux derniers exemples sont intimement liés, puisque Henri y aborde de nouveau le comportement hétéro-relationnel d'un homme de sa connaissance, qui fonctionne tout au long de cet entretien comme un réel anti-modèle, de façon comparable aux références faites par le non-engagé René à un ami et collègue à lui. Le premier exemple, aborde la façon dont cet homme se sert de son lieu de travail pour instaurer un certain rapport avec de jeunes étudiantes, propice à ses visées sexuelles, en utilisant ses connaissances en matière de féminisme, « juste dans un but en fait de les emmener au pieu ». Proposant de nouveau une définition pragmatique de l'égocentrisme masculin « engagé » à partir de ces interactions, Henri précise :

> « Souvent ces hommes qui fonctionnent comme ça, ils ne cherchent pas à vivre en société avec des femmes […] et ils ne cherchent pas à avancer eux-mêmes, à écouter ce que les femmes ont à dire etc., ils sont juste dans une démarche où ils vont […] mettre en place cette espèce de système très argumenté, auquel il n'y aura rien à répondre, pour que des femmes en face se trouvent scotchées et complètement béates d'admiration, puisque l'outil, l'arme qui est utilisée dans ce cadre-là, ce n'est pas le machisme ni les gros muscles, c'est leur propre vie. C'est-à-dire que c'est un homme à un moment donné, qui leur apprend ce que c'est que leur vie de femmes ».

Pour Henri, il s'agit là d'« une arme redoutable d'égoïsme » dont on peut penser que la fonctionnalité dépend, d'une part, de la rareté sociologique de ce type d'hommes, d'autre part, de l'imposition d'une grille de lecture élaborée par des féministes – identifiant des pertinences politiques réorganisant la perception de soi et des autres – à des femmes ne disposant pas (encore) de ces grilles de lecture mais bien des vécus de l'oppression.
Henri intègre à ce moment la référence à soi – mais situé dans un passé composé – à sa description : « Et ça, c'est un truc que j'ai vachement rencontré et que j'ai fait moi-même, donc là je parle de lui, mais pour moi, ça, c'est un vrai comportement égocentrique ».

Concernant cet homme, Henri évoque encore un autre comportement qu'il qualifie d'égoïste, d'égocentrique ou d'indifférent :

> « Et lui par exemple pour moi, c'est le stéréotype de l'indifférence et de l'égocentrisme. […] Une fois elle l'avait invité chez elle, et il était revenu,… avec une phrase qui m'avait pas été dit à moi parce que il sait très bien qu'il fallait pas me dire ça, il avait dit qu'il s'était presque fait violer. Alors qu'à aucun moment, c'est-à-dire que, elle avait, elle avait pleuré et tout ça, etc. et il avait pensé pour la soulager, qu'il fallait coucher avec. Il, lui, l'a retranscrit en disant, qu'elle l'avait forcé à coucher avec. Parce que elle avait pleuré. » (Henri)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Henri donne enfin un dernier exemple – que je présenterai plus longuement – mettant en scène ce même homme, exposant longuement son égoïsme et remarquant enfin, que s'il se sert des théories féministes auprès de femmes non averties, comme stratégie de séduction, il évite soigneusement les féministes…

> « Alors par exemple, il ne veut pas s'engager dans une relation amoureuse, parce que le couple ça craint, parce que voilà il faut être non exclusif, tout ça. Je vais citer le registre de l'égocentrisme, de l'égoïsme chez les hommes, c'est par exemple il aime bien faire la leçon aux femmes sur ce que c'est d'être libre dans le couple, ce que c'est la non-exclusivité. Et donc, de voir la relation avec un homme ou lui avec une femme, que dans un cadre sexuel. C'est-à-dire de vivre la relation sexuelle. C'est-à-dire se voir, baiser avec cette personne, et après, c'est tout, après on se dit au revoir et puis on se retéléphonera pour baiser. Alors ça, je trouve ça particulièrement égoïste, parce que, lui en fait, il entrevoit ses relations avec les femmes que dans le plaisir qu'il pourrait y prendre sexuellement, c'est-à-dire qu'il n'en a absolument rien à foutre de ce que peuvent penser ces femmes, de ce qu'elles peuvent ressentir, ce qu'elles peuvent vivre, ce que elles aimeraient vivre etc. avec un homme. […] Et souvent il se retrouve dans des situations où il fait des leçons à des femmes, il donne des leçons de féminisme à des femmes, jamais des féministes, parce que il les craint. […] » (Henri)

On peut notamment relever que, dans ces éléments, ce qui relève des choix, de l'intentionnalité, des tactiques est particulièrement saisissable… mais peut-être est-ce là surtout l'effet du fait que cette « description » relève plus de l'interprétation de ces actes.

Pour conclure, si l'on compare les exemples donnés par les non-engagés et par les engagés, on peut remarquer que, si non-engagés comme engagés abordent des comportements ayant lieu dans la sphère hétéro-relationnelle, les engagés abordent des thématiques bien plus « intimes » que les non-engagés, comme l'IVG ou les rapports sexuels. D'autre part, les deux engagés qui donnent des exemples de leur propre comportement problématique ne vont pas, comme les non-engagés, introduire une cause structurelle extérieure déresponsabilisante – les contraintes du travail ou l'asymétrie amoureuse -, ils vont assumer ainsi bien plus leur comportement problématique. Ils ont par contre en commun de parler de ces pratiques problématiques comme relevant d'un passé (bien composé) plus ou moins lointain, ce qui diminue la tension ressentie du point de vue de la norme de désirabilité sociale, tandis que les deux extraits similaires des hommes non-engagés utilisaient également un passé mais qui semble moins discontinu quant à leurs pratiques actuelles. De ce point de vue, les engagés se protègent un peu plus contre une perception critique de soi que les non-engagés.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

2. 3. Les contours de l'égoïsme… tel que perçu

Indépendamment de la distinction entre engagés et non-engagés, il est possible de dessiner les contours de l'égoïsme, de l'égocentrisme et de l'indifférence masculins tels qu'ils sont perçus puis relatés par ces huit hommes. En tentant de se détacher de la diversité des exemples donnés, et sachant qu'il ne s'agit pas ici de « valider » ces exemples comme caractérisant *correctement* l'égoïsme, l'égocentrisme et l'indifférence masculins mais simplement de rendre accessibles les façons dont ces hommes donnent concrètement sens et corps à ces qualificatifs appliqués aux comportements problématiques masculins… il devient possible de proposer quelques contours.

Pour ces huit hommes, les trois qualificatifs proposés donnent lieu à des exemples qui se situent logiquement le long d'un continuum entre deux pôles : d'une part, privilégier ses propres intérêts, d'autre part ne pas tenir compte des intérêts des autres. De par les positions vécues respectives – la domination structurelle – ce continuum interactionnel problématique représente une prise de pouvoir concrète, un contrôle exercé par les hommes sur les non-pairs. Cela est le cas dans deux sens : un premier – positif – dans la mesure où les hommes bénéficient concrètement des effets de leurs attitudes et leurs actes vis-à-vis des femmes, un second sens – négatif – dans la mesure où les hommes s'épargnent certains vécus désagréables, coûteux psychologiquement et/ou matériellement. De façon similaire aux contours dessinés quant à la notion de chance, ces deux pôles sont intimement liés et leur caractérisation est avant tout le fruit d'un regard surlignant certains aspects plutôt que d'autres. Ce qui constitue ce continuum est centralement la notion d'empathie, plus précisément l'absence (sélective) d'empathie de la part des hommes vis-à-vis des femmes concernées par leurs actes.

À partir des exemples retenus au titre de l'égoïsme, de l'égocentrisme et de l'indifférence masculins, il est donc possible de donner corps à ces deux pôles :

– privilégier ses propres intérêts sur ceux des femmes :

Ma partenaire doit se retrouver et se joindre à moi dans mes loisirs ; elle doit accepter et bien vivre mon surinvestissement professionnel ; elle doit bien vivre que je ne m'intéresse pas à sa famille ; que je préfère la sociabilité avec des pairs ; ma partenaire doit s'adapter à mon rythme de promenade ; elle doit bien vivre que j'interrompe ses interactions amicales ; les femmes doivent accepter ma présence et mon regard sur leurs activités politiques ; elles doivent accepter que je récupère symboliquement le fruit de leur travail collectif ; que j'impose et privilégie un registre d'interaction sexualisée selon mes propres critères ; que je profite de leur travail domestique…

– ne pas tenir compte des intérêts des femmes :

Cela m'indiffère que des femmes en deuil puissent être blessées par ma désinvolture ; qu'une amie se sente agressée et blessée par mes propos vio-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

lents ; qu'une subordonnée ait à mener une vie professionnelle inutilement pénible ; que ma partenaire se retrouve soudainement seule à gérer notre enfant ; qu'une femme puisse être gênée par le bruit que je produis avec des pairs ; que des femmes ne puissent pas s'exprimer et être reconnues dans leurs paroles ; qu'une amie, que des femmes soient victimes de violences masculines…

Toute formulation caractérisant un des pôles pourrait en effet facilement être reformulée au titre de l'autre pôle. L'intérêt de créer ainsi ces deux pôles est néanmoins de rendre visible la dimension proprement politique : l'imposition de soi au non-pair et l'attente vis-à-vis du non-pair considérée comme légitime du point de vue masculin. La force propre au fait d'occuper une position vécue dominante est en effet de pouvoir imposer comme légitime, normal un certain rapport de force interactionnel : les femmes auront ainsi de toute façon à se positionner en fonction de ces éléments, qu'elles cèdent ou non. Ce seront bien les actes et les non-actes des hommes qui créeront les conditions structurelles des interactions concrètes genrées.

Il importe également de rappeler ici l'élément définitionnel apporté par Henri : l'indifférence masculine n'est politiquement pas un désintéressement. Ne pas avoir à considérer les intérêts des femmes – les effets de ses actes et non-actes sur le vécu des femmes – représente un bénéfice psychologique et affectif significatif. Pouvoir se vivre et vivre sans avoir à gérer, à reconnaître, à ressentir l'impact négatif de ses (non)actes sur une catégorie d'humains représente un allégement existentiel considérable.

3. « opportuniste, profiteur ou intéressé »

De façon comparable au registre précédent de l'égoïsme, le second registre proposé à ces huit hommes permet de constater la plus forte productivité des engagés en ce qui concerne le nombre d'exemples donnés. Ce registre confirme également la plus grande diversité des sphères « sources » pour les engagés ; engagés et non-engagés confirment par contre ensemble que l'hétéro-relationnel fonctionne comme un nœud perceptif des comportements problématiques masculins, de la masculinité au sens dialectique.

Sur les neuf exemples cités par les non-engagés concernant des comportements de la part d'hommes vis-à-vis de femmes relevant selon eux du registre de l'opportunisme, trois sont le fruit de leurs propres perceptions, trois témoignent de leur propre comportement et trois sont rapportés à propos d'autres hommes. C'est le seul registre où les exemples issus des stratégies de contournement sont plus nombreux que ceux qui répondent directement à la consigne de parler de sa propre perception des comportements problématiques d'autres hommes. Cela pourrait signifier que ces non-engagés perçoivent bien moins ce type de comportement, ou que ce type de comportement fait l'objet d'une forme de déni ou de résistance psychique spécifiques de la part de ces hommes.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Sur les dix-sept exemples cités par les engagés, treize sont le fruit de leurs propres perceptions, deux témoignent de leur propre comportement et deux sont rapportés à propos d'autres hommes. Le moindre usage des stratégies de contournement pourrait dans ce cas précis confirmer que ce registre spécifique a pu être mieux abordé par les engagés de par leur cheminement politique : ces trois mots-clefs peuvent en effet évoquer de façon plus prononcée des intentions, des intérêts et des profits dans les comportements problématiques des hommes, dimensions plus pensables et « thématisables » à partir d'une grille d'analyse féministe matérialiste. Je vais, comme précédemment, présenter les exemples de chacun des non-engagés relevant de ce registre, puis dans un second temps ceux des engagés afin de rendre saisissables les éventuelles différences respectives.

3. 1. Les non-engagés

Claude sera comme pour le registre précédent, parmi les plus productifs des non-engagés avec trois exemples. Le premier exemple a en commun avec deux de ses exemples précédents de mettre en scène une interaction ayant lieu dans un cadre d'asymétrie économique structurelle bénéficiant à l'homme : l'homme est actif dans l'économie non-domestique, la femme dans l'économie domestique et son comportement à lui – révélateur d'un pouvoir décisionnel augmenté – découle selon Claude de cette asymétrie structurelle. Ce premier homme, architecte libéral, père d'un des amis d'enfance de Claude – par ailleurs charmant – « avait beaucoup de bagout, beaucoup d'assurance de lui-même etc. » et lorsque Claude allait voir son ami, il notait qu'« il n'y en avait que pour lui, c'est lui qui parlait donc quand sa femme pouvait parler il pouvait l'interrompre très facilement ». Outre la question de l'asymétrie économique, pour Claude, ce type de comportement était lié au passé à « une génération qui, justement la génération antérieure qui donc avait déjà, avait encore des modèles masculins féminins qui étaient, qui rentraient en résonance justement avec cette asymétrie économique », modèles où l'homme, « le dominant dans l'histoire », était « celui qui arrivait à imposer un peu sa volonté ou son désir ». Claude perçoit ce comportement comme relevant du mot-clef « profiteur » :

> « Une ou deux fois j'ai mangé chez eux, le père monopolisait toute la parole. Pendant ce temps-là, elle [la mère de mon ami] faisait la cuisine, ça, je m'en souviens parce que, parce que à la fois ça m'avait choqué parce que ça se passait pas comme ça chez moi. […] Il faisait son show dans sa propre famille, c'était un roi dans sa famille. […] Pas intéressé, non, je ne crois pas, opportuniste non. Je pense qu'il profitait de la situation, je pense, d'ailleurs sans en avoir parfaitement conscience. » (Claude)

Il est profiteur, parce que, travaillant « à l'extérieur » et rapportant seul de l'argent, tandis que la femme travaille « à l'intérieur » et ne rapporte pas d'argent, il profite du travail de sa femme, il profite de la situation pour se

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

mettre en valeur devant sa propre famille et pour imposer son pouvoir décisionnel : « ça a été une décision de lui et là encore il imposait sa volonté parce que, parce que la relation de couple était comme ça et puis parce que tout simplement c'est lui qui ramenait le pognon et je pense qu'*il en avait une très claire conscience* », dit Claude ; puis il dit aussi : « je pense qu'il profitait de la situation, je pense, d'ailleurs *sans en avoir parfaitement conscience* »… On pourrait formuler l'hypothèse que cette distinction en matière de conscience de domination fait référence, d'une part, à une conscience positionnelle claire (être le pourvoyeur de ressources financières dont la partenaire dépend), d'autre part, à un usage effectif de cette position dont la conscience claire « ternirait » le vécu concret.

Mais Claude donnera aussi deux exemples, dans la sphère hétéro-relationnelle, où le comportement problématique masculin ne s'appuie pas sur une asymétrie économique domestique/public bénéficiant à l'homme. Claude mentionne un membre de sa famille, artiste-bohème, sans le sou, vivant avec une femme « à ses crochets » et « ça lui convenait parfaitement bien. Et ça pouvait se traduire y compris par des trucs de fric quoi, de vivre un peu aux crochets financièrement sans, là encore sans arrogance, ça passe pendant un certain temps mais en même temps ça reste, ça reste quand même une façon de profiter un peu de la situation ». Il précise qu'il s'agissait notamment de non-participation aux frais locatifs, de comestibles, de certains loisirs… puis même après la séparation « de revenir quand même pour faire son linge ».

Un second exemple aborde une autre pratique relevant de l'opportunisme et du fait de profiter :

> « Là je dirais opportuniste. […] Le type son hobby à côté c'était d'être photographe. Ça marchait bien. […] mais en fait, il profitait de cette situation-là pour les après-midi quand il était du matin, les après-midi il partait faire des photos etc. en fait il partait voir sa maîtresse aussi. Et là il était totalement, il était très opportuniste sur, sur l'agencement de vie que lui avait permis le fait d'être aussi photographe. Et comme c'est ça finalement qui rapportait le plus de fric, il le touchait même pas, il en faisait même pas profiter sa femme. […] En plus il profitait doublement de ce truc parce que cette amie-là elle n'avait pas de pognon, mais elle avait des enfants à charge… […] Il lui filait mille balles par exemple pour la rentrée, un coup de bourre, pour des impôts à payer un truc comme ça. Là on n'était pas loin d'une forme de prostitution, au sens où le mariage à l'ancienne pouvait l'être. En échange d'une disponibilité sexuelle, tu entretiens économiquement la femme et là c'était une situation très claire où il profitait des deux côtés. Il avait une rente financière et un agencement temporel qui lui permettait de profiter des deux femmes. […] » (Claude)

Cet extrait permet de noter une distinction faite entre « opportuniste » et « profiteur » : l'opportunisme semble ici surtout être constitué d'un élément

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

plutôt structurel (agencement temporel du travail) dont cet homme arrive à tirer un certain avantage (pouvoir fréquenter en secret une autre femme). Le fait de profiter prend ici un sens plus « utilitaire » dans la mesure où cet homme profite activement du fait qu'il dispose d'une source de revenus spécifique dont il choisit de faire bénéficier – de façon non-structurelle – cette autre femme qui dispose de peu de revenus et a des enfants à charge. En gérant sa seconde relation comme il le faisait, il se mettait dans un rôle de soutien financier occasionnel, fonction de son bon vouloir à lui.
Karim donne un exemple qui relève également de la sphère hétéro-relationnelle, et se joue sur le lieu de travail de ce non-engagé. Il s'agit d'un homme qui vient occasionnellement rendre visite à une femme qui y travaille, avec laquelle il a, selon Karim, à chaque fois des rapports sexuels. Il qualifie le comportement décrit d'opportuniste.

> « Opportuniste, j'en ai un immédiatement. […] C'est intéressé dans tous les sens du terme. […] C'est l'histoire d'un mec, qui rapplique tous les deux ou trois mois, qui passe, et puis qui finit, qui finit la soirée avec elle. »

Invité à s'exprimer plus avant sur le caractère intéressé du comportement de cet homme, il poursuit :

> « Mais je ne sais pas pourquoi je n'ai pas aimé. […] Est-ce parce qu'elle venait juste de, c'était récent, elle avait rompu une relation quasiment d'épouse. Enfin de façon notoire. En tout cas moi je le savais. Ça m'a un peu gonflé, quoi. Parce que, peut-être que j'avais un peu plus d'estime que ça pour elle. […] J'ai senti que – il faisait fi de la délicatesse – c'était vraiment, je passe, je passe, je te baise. En gros. Je trouve ça nul. » (Karim)

Qu'est-ce qui choque ce non-engagé ? Est-ce vraiment le comportement de cet homme, ou le fait que cet homme et cette femme aient des rapports sexuels occasionnels perceptibles ? Karim semble autant être choqué par le fait qu'une telle pratique sexuelle « consommatrice » puisse avoir lieu de façon ostentatoire (notamment parce que la femme vient de cesser une relation intime, elle semble passer *devant ses yeux* du statut d'épouse à celui de femme déchue), que par le caractère opportuniste des passages de cet homme sur le lieu de travail.
Karim donnera également un exemple pouvant être retenu ici, qui n'est pas explicitement relié à un mot-clef spécifique de ce registre, et dont les informations centrales ont été transmises à ce non-engagé par une femme :

> « Cette nana, elle n'a pas été reçue à un boulot, parce que ceux qui devaient lui donner ce travail, qui allaient lui donner ce boulot en plus, ont eux des infos sur elle, sur son passé professionnel du contrat précédent. Le patron de la première boite, a cassé du sucre sur le dos de la nana. Bon. À ce que j'ai su, de sa propre bouche à elle. C'est que dans le pre-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> mier boulot, elle n'a fait que se défendre et elle a eu gain de cause devant les prud'hommes, pour harcèlement au travail. Par le travail, et par des gestes, des gestes et des propositions… salaces, qui ne se font pas. En gros, un gros connard, qui voulait lui passer les mains pour se la faire quoi. Et puis qui, parce que il n'y avait pas moyen, il la faisait chier à travers, par le boulot. La nana, hyper compétente, de la balle. Vraiment de la balle. Un niveau impressionnant… de compétences. Et elle n'a pas été prise, parce que le salopard en question est allé dire que c'était une chieuse. […] J'ai trouvé ça nul. Je ne me suis pas privé de le dire devant tout le monde. » (Karim)

Comme déjà mentionné, ce non-engagé ne restait pas très fidèle à la consigne, ou aux mots-clefs précis, car tout cet entretien le renvoyait trop à ses propres comportements problématiques. Mais dans la mesure où il a commencé cette description après avoir répété les trois mots clefs de ce registre précis, on peut assumer que certains aspects relèvent bien de ce registre. Notamment le fait que ce recruteur refuse l'embauche à cette femme à cause de ou malgré son CV visiblement de très grande qualité ; que ce recruteur s'appuie sur les déclarations d'un autre homme pour ne pas considérer sérieusement l'embauche (mais dont on ne sait pas si ces échanges « entre hommes » concernaient également le harcèlement sexuel et la résistance de cette femme). Il me semble raisonnable de considérer cet extrait comme proche du mot-clef « intéressé » dans la mesure où cet extrait atteste d'une alliance concrète entre hommes – une solidarité masculine – contre une femme perçue comme résistante et trop puissante.
René, quant à lui donne un exemple d'un comportement « intéressé ». Cette description fait suite à l'extrait déjà présenté sur le registre de l'égoïsme concernant un règlement de compte infligé par un homme à une femme, en public, dans un restaurant. Le non-engagé poursuit en effet sa description de l'interaction ainsi :

> « C'est plus intéressé par rapport à ce que lui avait à dire, je sens qu'il s'est servi de sa position d'homme, de dominant enfin de mec, pour imposer un truc. Et il s'est servi de cette situation-là pour, pour ne pas être dans une position de faiblesse justement. Si cette discussion avait eu lieu en tête-à-tête entre eux, il n'aurait peut-être pas eu la part belle. Et là du coup il était en position de force. Parce qu'il était entouré de gens, il avait les rênes du drame, du truc. C'est un copain […] mais là c'est stop, net, tu es passé de l'autre côté de la barrière. » (René)

De tous les extraits présentés pour l'instant, celui-ci est sans aucun doute l'extrait qui décrit le plus précisément, le caractère intentionnel, stratégique, réfléchi, intéressé d'un comportement problématique de la part d'un homme vis-à-vis d'une femme – tel que je l'avais abordé dans la partie spéculative sous l'hypothèse de l'apprentissage épistémique-politique constituant l'expertise masculin-ist-e. Ce non-engagé relève que cet homme s'est non

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

seulement servi de son statut privilégié d'homme, mais qu'en plus il s'est servi d'un contexte situationnel précis – perçu comme étant à son avantage pour réaliser ce qu'il souhaitait réaliser, coûte que coûte – pour déclencher les hostilités et ainsi bénéficier de l'avantage de la surprise. On note également que cette interaction a mis en tension et brisé la solidarité masculine implicite : comme le précise Claude, ce soir-là, cet homme est « passé de l'autre côté de la barrière ».

Quant à Louis, il donne un exemple qui le concerne personnellement. Or ce qui différencie ce non-engagé des autres non-engagés et des engagés, c'est qu'il s'agit-là de l'homme le moins politisé, le moins politiquement actif. Son exemple porte sur la sphère hétérosexuelle. Il commence par remarquer : « je suis quand même un sacré, un sacré prédateur, je crois, j'ai connu beaucoup de femmes quoi, je me suis pas mal amusé ». Puis il donne un autre exemple plus général, et remarque que les hommes profitent du travail domestique effectué par les femmes : « Profiteur. Peut-être dans le sens où les mecs se laissent bien, se laissent bien aller lorsqu'ils ont une nana. […] Quand tu sais, quand ton amie te dit, moi ça [les tâches ménagères] ne me dérange pas et bien, voilà quoi, tu profites ». Pour cet homme, le « consentement explicite » d'une amie semble évacuer tout questionnement éthique plus poussé.

Finalement, un dernier extrait décrit avec précision le sentiment éprouvé par ce non-engagé au sein d'une hétéro-relation marquée par l'inégalité des sentiments. À l'origine une relation de travail, cette relation se transforme progressivement en un entremêlement de relations professionnelle et intime. Si, pour la femme concernée, cette intimité a une réelle importance émotionnelle, pour ce non-engagé, il s'agit avant tout de s'amuser :

> « […] c'est ce dont je te parlais tout à l'heure : l'inégalité des sentiments dans une relation qui fait que tu peux facilement verser dans la, oui dans la fumisterie quoi. Ce que tu dis, le fait de profiter d'une personne parce que tu sais qu'elle est faible, qu'elle a des faiblesses par rapport à toi, que toi tu en as pas, donc tu as tout le loisir de profiter quoi. […] Ça m'est arrivé, même chez moi oui, même chez moi, mais c'est un comportement dont tu es conscient et au fond tu sais que c'est mal. […] C'est une fille avec laquelle j'ai travaillé, […] et en fait elle est rapidement tombée amoureuse de moi et on a joué un certain jeu. […] Moi je ne ressentais pas la même chose du tout. Moi c'était plutôt un amusement qu'autre chose […] quand j'allais chez elle pour travailler, elle me préparait à manger le midi. […] Oui, voilà une autre fois, une fois on a déjeuné ensemble dans un restaurant et elle m'a dit, j'ai un copain moi qui m'a proposé un travail […] mais je ne peux pas. Et donc je lui ai dit, tiens ça me dirait bien, tu ne veux pas lui filer mon CV. Elle m'a dit, pas de problème si tu veux. Donc oui, un peu d'opportunisme voilà, je ne sais pas, au fond de moi j'ai l'impression d'avoir abusé un peu, parce que je n'ai pas dé-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> voilé qui j'étais intimement, je ne voulais pas la faire souffrir. Des choses qui font mal, j'ai du mal à les dire quoi. […] Donc voilà c'est là où j'ai l'impression de ne pas avoir été honnête. » (Louis)

On peut noter que le simple fait qu'une femme soit amoureuse est quasi automatiquement perçu comme une opportunité de prendre l'ascendant sur cette personne. Cela pourrait tout autant mener à une situation de gêne, de fuite, d'évitement ou de paroles explicites, mais cet homme, lui, choisit de jouer et de ne pas se dévoiler. Dans le registre de l'opportunisme concret, on retrouve avant tout un opportunisme domestique (du fait qu'elle lui fournissait par amour des services domestiques) ainsi qu'un opportunisme professionnel (décrocher des contrats grâce à son réseau professionnel à elle). Cet extrait exprime également un certain degré de conscience, au sens double : une conscience « factuelle » d'être en train de se comporter de façon opportuniste face à une femme ; une conscience « morale » que cela est problématique. Mais on relève de suite comment cet homme gère cette conscience factuelle et morale – et les effets négatifs potentiels sur sa perception de lui-même – en se disant qu'il ne voulait pas la blesser, qu'il voulait la protéger contre une vérité décevante. Autrement dit, s'il n'avait pas de mal à lui faire des choses qui font mal (à moyen et long terme), il éprouvait des scrupules à dire des choses qui font mal (à court terme), et surtout qui impliqueraient de sa part un travail relationnel plus important.

3. 2. Les engagés

On peut maintenant s'intéresser aux exemples donnés par les hommes engagés. Parmi les treize exemples que nous avons retenus, donnés par les engagés, huit se situent dans la sphère hétéro-relationnelle, deux se situent dans la sphère amicale, un extrait se situe dans la sphère professionnelle et deux extraits dans la sphère familiale.

Henri, qui avait été l'engagé le plus productif sur le registre de l'égoïsme – tout en s'intéressant plus à la subjectivité des hommes qu'aux interactions concrètes – ne donnera ici que deux exemples relevant de ce registre. Un premier extrait se situe dans la sphère mi-amicale, mi-professionnelle et aborde un comportement opportuniste masculin collectif qui consiste à adopter une posture de retrait face aux femmes *lorsque* cela peut éviter aux hommes d'avoir à gérer des violences masculines (de type sexiste ou lesbophobe) lors de concerts organisés ensemble : « à chaque fois qu'il y a des conflits comme ça, c'est toujours des femmes qui se mettent devant, quasiment toujours, et les hommes se servent du prétexte qu'ils ne sont pas des hommes violents, etc., pour ne pas aller au conflit. Juste parce que ils se flippent et ils flippent ». Or, Henri note qu'il s'agit là d'une mise en retrait asymétrique : « Alors que si il y a une discussion, une réunion machin, etc. là tout d'un coup, c'est fini ça. Là les hommes, c'est reparti, on y va, ça par exemple pour moi c'est une situation de profiteur ». Pour Henri, la référence

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

à la non-violence, la mise en avant masculine de la crainte (l'expression de leurs émotions) est donc fonction d'un intérêt précis et fortement situationnel : « Et que ce discours de la peur, en fait qui est pour moi, un discours de lâcheté, il est instrumentalisé sur le discours de la non-violence masculine. Et ça, c'est un comportement qui me fait super gerber ».

Le second exemple donné par Henri, sera présenté plus longuement. Henri y décrit le comportement de son propre père, qualifié « d'opportuniste, complètement », vis-à-vis de sa mère :

> « Alors là oui, oui, je vais parler de mon père, oui, ça y est, j'y pense, opportuniste […]. Alors oui, mon père je le qualifie d'opportuniste, complètement, et moins finalement d'égocentrique. […] il faut que je te décrive son statut social, il est cadre supérieur à la poste, vraiment une place prépondérante où il donne beaucoup d'ordres, et en même temps c'est quelqu'un qui ne sait pas donner des ordres, qui n'assume pas du tout. […] Il est conseiller municipal. Il a vraiment une place prépondérante au sein de la société. Et il se retrouve toujours dans les situations où, quand il faut faire un choix, ou discuter, enfin, s'il y a un conflit par exemple avec un voisin, ce sera toujours ma mère qui va y aller, alors que c'est une problématique qu'il a lui à gérer. […] Donc, par exemple, l'autre va s'énerver, c'est ma mère qui va se mettre entre mon père et l'autre, pour calmer l'affaire, etc. Alors que mon père après quand il va le raconter, il ne parlera même pas de cet événement, il dira que il s'est occupé des réparations machins etc. […] Ou alors avec moi dans mon éducation, mon père ne s'est jamais permis de monter la voix contre moi, parce qu'il avait peur de moi. Et c'est toujours ma mère qui a pris les risques. Et donc qui s'est retrouvée à culpabiliser, c'est elle qui me frappait, enfin, mon père ne l'a jamais fait, jamais. Et pour moi c'est typiquement un profiteur, un opportuniste. […] Alors là il faut préciser en même temps, mon père a tous les bénéfices de cette situation. » (Henri)

Cet exemple est particulièrement intéressant dans la mesure où il illustre simultanément une facette de l'exploitation domestique (le père crée une situation telle que la mère va prendre des risques, s'exposer, s'investir dans des interactions dont les bénéfices reviendront au père, qui se dépêchera de nier l'importance de ce travail domestique dans la constitution de son statut social public) et une facette de la dynamique d'appropriation (la mère investit un temps important de sa propre vie, de son énergie, de son bien-être – au risque de coûts/coups réels – à construire la qualité de vie du père, plutôt que d'investir cette même énergie dans son propre cheminement existentiel). Cet exemple illustre également ce que des non-engagés avaient abordé : la délégation des tâches parentales autoritaires et conflictuelles à la mère, au bénéfice d'un rapport père-fils « pacifié » ; l'économie psychique faite par le père à travers cette instrumentalisation de son épouse dans la gestion de sa propre crainte du conflit… Derrière le stéréotype du père « absent », « absorbé »

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

voire « dominé » se révèle ainsi une réelle logique économique masculin-ist-e.

Nordine donnera trois brefs exemples. Le premier évoque une interaction entre un homme et une femme « bourrée » : « Une personne qui s'est, s'est faite abuser sexuellement par un homme qui a profité du fait qu'elle était saoule. Par exemple. Pour proposer qu'ils passent la nuit ensemble ». On peut ici relever que les engagés et les non-engagés utilisent souvent la formule « s'est fait » en lien avec une agression perpétrée par des hommes (principalement des violences sexuelles) au lieu de « a été » (trois occurrences de « a été » contre dix occurrences de « s'est fait/e »), c'est-à-dire qu'ils accentuent inconsciemment bien plus « l'agentivité » féminine, en cas d'agressions masculines.

Le second exemple exprime une forme d'opportunisme sexuel également violent, passant par l'imposition par un homme d'un « travail sexuel » à une femme, ayant deux fonctions, selon les positions vécues : pour l'homme, pouvoir se « décharger », pour la femme pouvoir s'éviter des violences physiques voire sexuelles.

> « Une fois donc, à un moment donné, cette fille, enfin, s'est retrouvée avec lui dans cet état-là, il n'allait pas très bien. Et en voyant que en fait la seule solution pour le calmer c'était qu'ils baisent en fait. Et en fait cette fille a mis du temps à réaliser qu'en fait c'était un viol. Je mettrai ça carrément dans le registre de la violence. Violence puis aussi opportunisme mine de rien. » (Nordine)

Comme pour plusieurs exemples précédents, on note que les femmes disposent d'une marge de manœuvre limitée : être abusée avec violence physique ou se contraindre à un « travail sexuel ».

Le troisième exemple se situe dans la sphère familiale de Nordine, et concerne l'exploitation domestique :

> « Je vais prendre l'exemple. […] un exemple dans le cadre familial. L'exemple de, où c'est souvent ma mère qui a vraiment ce rôle de femme au foyer, rôle dans lequel elle, elle s'identifie pleinement. C'est-à-dire qu'il est difficile de la remettre en cause, par exemple en essayant de lui dire, est-ce que tu ne veux pas qu'on t'aide et tout ça. Mes sœurs étaient mises à contribution. Et les garçons, les garçons ne bougeaient pas d'un pouce. Ce qui fait que, moi, je faisais aussi partie de ces garçons-là. Et sur le coup on se rend compte qu'on a profité du temps d'une autre personne. Et qu'on n'a pas cherché à aider, à aider en quoi que ce soit. » (Nordine)

Cet exemple illustre bien la dynamique de socialisation genrée, où les garçons sont exemptés/s'exemptent de participer au travail domestique, contrairement aux filles. Plus qu'une dynamique d'exploitation des enfants vis-à-vis des parents, c'est en effet l'apprentissage même de positions vécues qui

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

est ici illustré. On peut également noter que cet homme engagé se met aussi en jeu mais continue de parler de posture « d'aide » vis-à-vis de sa mère, dynamique paternaliste, protectionniste ; il ne peut imaginer une posture de non-exploitation.

David qui n'avait donné qu'un exemple dans le registre précédent – la disparition soudaine de son père – donnera ici trois exemples. Le premier exemple aborde l'instrumentalisation d'une femme par un homme à l'aide de produits stupéfiants : « Où c'était donc un mec, qui était donc toxe, et puis qui était sorti avec une fille et puis qui lui avait ouvert à toutes les joies de l'héroïne, des trucs comme ça. Et du coup à la fin il la tenait par l'héroïne. Et il l'envoyait faire la manche pour faire des thunes ».

Dans un second exemple, David décrit le fait qu'un homme use – en public – de moyens psychiques et communicationnels « subtils » pour obtenir des rapports sexuels, lorsque lui le désire : cet homme « lui faisait un chantage pour que finalement elle vienne dormir avec lui et qu'ils couchent ensemble […] enfin c'était jamais autoritaire, ni violent, ni quoi que ce soit, mais c'était plein de petits mécanismes pour faire qu'elle vienne dormir avec lui ».

Le troisième exemple de David se joue également dans la sphère hétéro-relationnelle et décrit comment l'hétéro-socialité est rapidement et avant tout investie par des garçons comme ressource hétéro-relationnelle, autrement dit, les filles sont avant tout et quasi uniquement perçues comme des cibles sexuelles et lorsqu'elles ne cèdent pas aux approches très physiques, elles sont insultées :

> « Oui, beaucoup de trucs qui me choquaient parmi mes potes du lycée, c'était, si j'ai une meuf, c'est pour baiser, le reste, elle ne m'intéresse pas. […] Ah oui, je me rappelle maintenant d'un mec qui avait dragué une fille. Et puis elle, ça ne l'intéressait pas. Et après, puis de la croiser comme ça, donc je pouvais marcher avec lui, on la croise, et puis 10 mètres après qu'on l'ait croisée, quelle pute ! […] Pour pas mal de mecs, leur drague n'était pas tellement subtile. Et c'étaient les seules choses. Sinon les filles, c'était pas la peine, vraiment pas leur parler, pas avoir de lien, aucun lien quasiment, aucun lien. Ce n'était pas des cons, mais je pense qu'ils avaient vraiment un problème avec les filles, quoi. […] C'était vraiment, dans les soirées, c'était physique, c'était genre, bon, je me rapproche, genre, je te coince, et puis, si vraiment, vraiment, oui ça doit vraiment se finir par la fille qui se dégage pour vraiment qu'ils arrêtent. Puis je pense qu'il y avait beaucoup de filles qui, qui ne le faisaient pas, et qui se retrouvaient à coucher avec eux sans l'avoir choisi. » (David)

Cet exemple illustrant principalement le mot-clef « intéressé », probablement un des plus riches exemples donnés par David, permet notamment de relever les conflits d'intérêt qu'il peut y avoir entre différentes façons d'investir le rapport hétéro-relationnel : celle hégémonique basée sur la

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

sexualisation prédominante, celle minoritaire décrite comme « fleur bleue » par David. Plutôt que d'envisager uniquement celle hégémonique comme étant problématique, on peut considérer qu'il s'agit là d'un exemple de différend inter-masculin sur la possible utilisation hétéro-relationnelle des femmes. Cet exemple témoigne également des tactiques mises en place par ces garçons : tactiques identitaires (mise à distance des filles comme sources possibles d'identification) ; tactiques inter-masculines (les garçons qui ne mettent pas publiquement à distance les filles sont mis en garde d'une possible limitation de la solidarité masculine à leur égard) ; tactiques de féminisation (tentative d'imposer aux non-pairs une perception de soi de type double contrainte copine-pute ; insultes et menaces en cas de rejet hétéro-relationnel ; déshumanisation misogyne ; « négociation » sexualisante à travers le passage à l'acte physique…). On peut finalement relever l'extrême similarité entre cet exemple et celui très bref de Nordine, lorsque celui-ci décrit le « choix » laissé aux femmes en termes de se plaindre ou ne pas se plaindre (« se dégager » ou « se laisser coincer »).

Finalement, le dernier engagé, Pierre, donnera cinq exemples dans ce registre. Un premier exemple signale que les exemples donnés au titre de l'égoïsme pourraient également être situés dans ce second registre. L'éclairage de ces mêmes interactions à partir du second registre – l'égoïsme masculin est profondément intéressé – amène Pierre à dire : « Ne pas être avec n'importe quelle fille, parce qu'on sait que. Que bien oui, si en tant que mec on n'aime pas faire à manger, ou je ne sais pas quoi, il y aura toujours une fille qui le fera. Même si elle n'aime pas ça, et qu'elle le fera parce qu'elle a appris à le faire ».

Le second exemple décrit une nouvelle fois la façon dont l'hétéro-socialité est investie pour des visées hétéro-relationnelles, qui ont à leur tour une fonction politique dans les rapports entre pairs, l'idéal masculin étant de pouvoir pratiquer l'hétéro-relation de façon à ce que son propre statut au sein du groupe des pairs soit ou devienne le plus élevé possible : « De profiter de ce que la fille corresponde aux canons de beauté, pour prendre une place aussi au sein du groupe. Si le groupe dit ouais, ouais, ouais, elle est un peu grosse ou je ne sais pas quoi. Bien au final la relation, elle s'arrête en général beaucoup plus vite que si c'est une fille qui est plutôt admirée, je pense que ça aussi ça rentre aussi dans le truc de, de profiter des femmes et du physique des femmes pour s'imposer ». Ce bref exemple permet de brièvement aborder l'inversion analytique souvent pratiquée par des chercheurs masculins (tel Welzer-Lang) à partir de ce type de vécus : le but premier de ces hommes est bien de réaliser leur masculinité à travers l'hétérosexualisation des femmes, puis dans la mesure du possible de rentabiliser cette pratique à des fins inter-masculines. Si les hommes peuvent ressentir des tensions autour de ce second enjeu, l'enjeu principal reste bien leur propre masculinisation. Autrement dit, ce qui est fondamental et acquis, c'est bien la féminisa-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tion des non-pairs… puis et seulement puis se joue l'enjeu d'une éventuelle hyper-masculinisation.

Dans les troisième et quatrième exemples donnés par Pierre, on quitte brièvement l'hétéro-sexualisation pour illustrer des comportements relevant de ce registre, mais se jouant hors de la sphère hétéro-relationnelle. Le troisième exemple aborde un comportement intéressé, profiteur, à visée ni sexuelle, ni domestique mais relationnelle, communicationnelle. Pierre décrit ici une nouvelle facette de l'asymétrie interactionnelle genrée : des hommes se servent de femmes comme thérapeutes, confidentes, soignantes mais « les mecs ils ne font pas du tout attention dès que la fille a un problème. Si elle a un problème un peu trop important, ils changent de copine, quoi ».

Le quatrième exemple relève de la même dynamique d'exploitation relationnelle non-sexualisée. Pierre évoque ainsi un ancien ami de lycée avec lequel il avait établi un lien fort à travers la défense commune de la sœur de cet ami « qui se faisait toujours emmerder par une bande de mecs, qui était super relouds avec elle, parce que elle ne correspondait pas du tout aux critères de beauté du moment quoi. » Du coup, « on avait créé un lien assez, assez fort autour de ce truc-là ». Or cet ami semble avoir instauré un rapport particulier à certains proches de Pierre, des femmes : « Et par exemple quand il téléphone pour prendre des nouvelles, il appelle toujours soit mes sœurs, soit ma copine, et il a passé des heures et des heures à discuter avec elles. […] Et du coup à parler de plein, plein de choses qui le brassent, qui le brassaient et, et pour le coup à pas du tout écouter. » Concrètement cet ami instaurait cette instrumentalisation conversationnelle de la façon suivante : « commencer à dire, et alors comment tu vas, machin, et dès qu'une des filles commence à parler, voilà ça va mais bon machin, ah oui c'est comme moi. Et il était parti pour une heure et demie de, je parle de moi ». Or, Pierre note que ces femmes opposent différentes techniques de résistance à cette instrumentalisation tentée : « À un niveau tel que ma petite sœur quand il appelle, elle décroche plus. Que ma copine c'est pareil. Ma grande sœur avait fait un peu plus d'effort. Enfin elle prenait assez sur elle quand même […] elle a aussi une grande gueule et que, elle n'hésite pas à s'imposer dans une conversation d'ailleurs ».

Finalement, le dernier exemple de Pierre, qui était le premier exemple qui lui venait à l'esprit suite à l'énumération des mots-clefs – attestant de l'association forte entre ce registre et l'hétéro-sexualisation – aborde un comportement assez similaire à ceux déjà évoqués par d'autres engagés, peut-être un peu plus « subtil » dans les moyens mis en œuvre pour atteindre cette finalité.

> « Il était vraiment dans cette démarche de, voilà, je vais baiser une nuit avec cette fille. Et qui a passé toute la soirée, à la draguer, mais pas de manière, pas de manière reloud ou machin, mais juste à vraiment sympathiser avec elle. Mais juste voilà il avait très bien mesuré, ce qu'il devait

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> dire ou ce qu'il devait faire. Et c'était plutôt à vachement demander, vachement s'intéresser. Et peut-être qu'il le faisait, peut-être qu'il le faisait honnêtement aussi. Mais vachement s'intéresser, à ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait. […] Mais sur le comment ça s'est géré le lendemain où il lui a dit clairement, en fait c'était cool cette nuit. Mais voilà j'ai pas envie de me mettre dans une relation et tout. […] Il l'avait quand même un peu calculé ce truc. » (Pierre)

Cet extrait décrit une stratégie concrète, qui passe par la mise en scène de soi comment étant réellement intéressé par la *personne* en face pour finalement la réduire à un usage sexuel *stricto sensu*, sans que cela soit – probablement – d'une façon ou d'une autre saisissable par cette femme, ni même les proches de cet homme. Or, ce que cet extrait révèle – outre les éléments stratégiques concrets – c'est à quel point le vécu féminin hétéro-social semble marqué par un vide humain, une absence d'humanité telle que les hommes s'en saisissent pour pouvoir obtenir satisfaction de leurs envies (qu'elles soient sexualisées ou non). Cet exemple peut d'ailleurs être rapproché de la technique décrite par Henri concernant sa connaissance qui se sert de ses connaissances féministes pour instaurer un rapport de force asymétrique avec des femmes non-féministes, rapport de force basé notamment sur la rareté sociologique de ce type d'interactions hétéro-sociales.

Contrairement au registre précédent, les hommes engagés n'ont pas particulièrement adopté comme stratégie de contournement de la consigne, l'analyse ou l'observation de la subjectivité masculine au lieu d'interactions concrètes. L'extrême rareté des exemples donnés par les non-engagés, relevant de ce sous-registre (quatre sur dix exemples), laisse également à penser qu'il y a là une réelle transformation qualitative en matière de conceptualisation des rapports de genre chez les engagés : bien plus que les non-engagés, ceux-ci perçoivent, notent et enregistrent cette dimension utilitariste, instrumentale de la subjectivité masculine. On peut également noter ici que sur les treize exemples donnés par les engagés, cinq réfèrent à l'usage sexuel des femmes, tandis que les non-engagés n'ont donné qu'un exemple sur quatre se référant à un opportunisme à visée sexuelle.

3. 3. Les contours de l'opportunisme masculin… tel que perçu

Indépendamment de la distinction entre engagés et non-engagés, il est possible de dessiner les contours de l'opportunisme, du fait de profiter et d'être intéressé de la part des hommes vis-à-vis des femmes, tels que perçus puis relatés par ces huit hommes. Contrairement au registre de l'égoïsme, les exemples rapportés au titre de l'opportunisme permettent de noter un certain saut qualitatif : font ainsi irruption le fait de profiter d'une partenaire sur le plan financier, locatif et domestique, le fait d'entretenir secrètement deux relations en utilisant sélectivement ses ressources financières, l'entente mas-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

culine professionnelle contre une femme perçue comme trop indépendante, le viol d'une femme en état d'ébriété ainsi que la contrainte psychique à des rapports sexuels. Si ces derniers exemples relèvent également du registre de la violence, et sont mentionnés à double titre, ils révèlent un aspect plus « cru » de l'opportunisme masculin que la majorité des exemples perçus. On remarque aussi une forte résistance face à la façon de penser ce qui relèverait de la dimension « victimisante » dans la pensée féministe : la réalité même de la victimisation des femmes par les hommes est d'une certaine façon niée, refoulée à travers un désir volontariste, quasi forcené, de reconnaître une pleine agentivité aux femmes. Autrement dit, le « trop sujet » identifié par Nicole-Claude Mathieu chez Godelier s'exprime ici, chez les engagés, à travers des formules comme « s'est faite violer » plutôt que « a été violée », ou même « s'est fait violer », tandis qu'engagés et non-engagés se rejoignent dans un langage déresponsabilisant les agresseurs masculins.

Les exemples retenus au titre de ce registre invitent à distinguer de nouveau deux pôles, qui ne se situent par contre pas le long d'un continuum mais font l'inventaire de deux aspects distincts bien qu'interreliés. D'une part, ce qui est visé par les hommes, d'autre part, les moyens qu'ils mettent en œuvre pour obtenir gain de cause. Si le premier aspect reflète la configuration contemporaine de la domination masculine interactionnelle du point de vue des contenus (l'usage reproductif est par exemple absent, contrairement à l'usage sexuel qui prédomine), le second aspect reflète quant à lui les techniques interactionnelles utilisées dans un contexte représenté comme « l'égalité-déjà-là ».

– ce qui intéresse les hommes :

Obtenir de l'attention, de l'écoute, du réconfort, de la mise en valeur de soi de la part de ma partenaire et d'autres femmes ; obtenir des productions domestiques (de type restauration) ; obtenir un usage sexuel, occasionnel ou régulier, de ma partenaire et d'autres femmes ; pouvoir utiliser une amie de façon à se défouler, se venger ; obtenir une intervention médiatrice et protectrice de la part de ma partenaire et d'autres femmes en cas de conflits avec des pairs, sans avoir à le reconnaître ; pouvoir profiter du travail domestique de mes sœurs et de ma mère ; pouvoir m'enrichir financièrement grâce au travail de ma partenaire ; pouvoir utiliser des femmes sexuellement sans s'encombrer de leur personne ; pouvoir décider de et contrôler seul les éléments existentiels significatifs (domicile, finances, véhicule)…

– ce que les hommes mettent en œuvre :

Se positionner en unique ou important pourvoyeur de ressources financières vis-à-vis de ma ou mes partenaires ; sélectionner une situation publique à mon avantage et faire usage de la surprise et de la violence psychologique et émotionnelle ; se retirer stratégiquement en cas de possibles rapports de force avec des pairs ; fuir des situations de tension avec des pairs ou des pairs en devenir ; repérer et utiliser un état d'ébriété d'une femme ; ne pas contribuer à des productions domestiques ; repérer et utiliser un état de dépendan-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ce physiologique ; utiliser des techniques de chantage affectif ou de menace relationnelle ; utiliser des techniques de représailles symboliques (insultes, stigmatisation) ; repérer et utiliser l'aptitude et l'exploitabilité domestique et relationnelle ; repérer et utiliser les caractéristiques esthétiques ; feindre l'intérêt humain ; utiliser l'imposition corporelle progressive ; interrompre et ne pas écouter les paroles ; éviter des situations qui pourraient affaiblir ma position ; ne pas laisser apparaître certains sentiments ou attachements ; ne pas se laisser affecter par certains vécus ; utiliser différentes personnes en fonction de différents intérêts ; imposer mes intérêts comme étant plus importants…

La création de ses deux pôles à partir des exemples retenus au titre de l'opportunisme, du fait de profiter et d'être intéressé de la part des hommes vis-à-vis de femmes est sans doute ce qui permet de donner le plus concrètement sens à l'hypothèse formulée dans la partie spéculative quant à l'existence d'un apprentissage épistémique-politique, partie intégrante de l'expertise masculiniste. En distinguant ainsi ces deux pôles – l'un plus idéel, l'autre plus instrumental – il devient plus évident que l'apprentissage de la masculinité (au sens dialectique) présuppose l'apprentissage d'une économie interactionnelle genrée : les femmes représentent des ressources utilisables à son profit qu'il s'agit de pouvoir rentabiliser en fonction de situations précises. Il va de soi que certains éléments structurels – tel le monopole des ressources financières – facilitent l'usage de femmes tandis que l'absence d'une telle asymétrie genrée concrète exige des techniques adaptées (tel feindre un intérêt humain). En fonction du type d'interaction envisagée ou souhaitée (occasionnelle, amicale, professionnelle, conjugale, sexuelle), différents registres d'interaction sont choisis et différents risques sont pris par les hommes. Quel que soit le type de situation, celle-ci exige au moins deux éléments de conscience : d'une part, une conscience de sa propre position de pouvoir, d'autre part, une conscience du rapport de forces pouvant être développé et du degré de résistance pouvant être rencontré.

Les exemples retenus au titre de ce registre laissent donc voir que ces huit hommes ont conscience – au sens qu'ils perçoivent – que les hommes agissent de ces façons-là (sans que cela implique pour autant que ces hommes les qualifieraient politiquement de cette façon). La conscience masculine de domination, telle qu'exprimée ici, renvoie donc à une conscience de l'existence d'une domination concrètement agie, à travers de nombreuses et différentes interactions, et dont les visées identifiées communément par les engagés et les non-engagés relèvent sensiblement de l'usage sexuel et domestique – hétéro-relationnel – des non-pairs.

4. « méprisant, dédaigneux ou déshumanisant »

Ce troisième registre de comportements problématiques, alimenté par les mots-clefs « méprisant, dédaigneux ou déshumanisant », ne révèle pas de grandes différences avec les registres précédents. Le nœud perceptif hétéro-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

relationnel se voit confirmé, ainsi que la plus grande productivité et la plus forte diversité des sphères sources chez les engagés. On note par contre qu'aucun de ces huit hommes n'a donné d'exemples pouvant être catégorisés dans la sphère familiale – ce qui est assez surprenant – et seulement un exemple relevant de la sphère amicale – ce qui pourrait exprimer une certaine résistance à voir et à noter ce type de comportement problématique dans les sphères les plus intimes de la vie des hommes (non structurées par l'hétéro-relationnel). Ces hommes donnent ici des exemples qui se jouent dans ce qui relève d'une certaine façon de l'aléatoire relationnel : des hommes n'ayant aucun lien avec les femmes concernées agissent de façon méprisante à leur égard.
On peut par contre rappeler ici que ce registre est celui qui a donné lieu à la moins forte productivité et loquacité de la part de ces huit hommes, bien que cela soit le plus significatif chez les engagés.

Huit exemples ont été donnés par les non-engagés au titre du registre du mépris, dont cinq perçus, un seul concernant le propre comportement d'un non-engagé (qui est en plus une dénégation) puis deux exemples qui ont été rapportés. La majorité illustre le mot-clef « mépris ». Treize exemples ont été donnés au titre du registre du mépris, dont neuf perçus par les engagés, deux concernant le propre comportement d'un engagé, puis deux exemples qui ont été rapportés.
Parmi les cinq exemples donnés par les non-engagés, trois concernent la sphère hétéro-relationnelle, un concerne la sphère amicale puis un dernier concerne la sphère pré-professionnelle qu'est l'école. Parmi les neuf exemples donnés par les engagés, six se situent dans la sphère hétéro-relationnelle (dont un exemple qui se situe à l'intersection entre la sphère hétéro-relationnelle et la sphère professionnelle (prostitution non-domestique) et un exemple un peu particulier car de type catalogue), puis un exemple se situe dans la sphère professionnelle. Deux derniers exemples se jouent dans l'espace (semi-)public et relèvent de la sphère relationnelle aléatoire (interaction autour d'une cabine téléphonique, auto-stop).

4. 1. Les non-engagés

Parmi les non-engagés, Louis et Claude donnent chacun deux exemples perçus par eux. Louis mentionne un souvenir d'enfance, à l'école : « certains mecs disaient à des filles de ne pas rester avec eux, ou de ne pas rester là où elles étaient parce qu'elles n'avaient rien à faire là, ou parce que le sport qu'on faisait n'avait rien à voir, n'était pas fait pour les filles, soi-disant. Ou que ça ne les intéressait pas d'être avec des filles ». Louis considère qu'il s'agit là d'un comportement symétrique (les filles aussi traitent les garçons ainsi) – ce qu'il avait déjà indiqué pour certaines pratiques de ségrégation genrée entre ami-e-s. Le fait que des femmes ou des filles puissent avoir des comportements similaires aux hommes semble signifier pour ce non-engagé

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

qu'il ne s'agit pas là d'un comportement *réellement* problématique de la part des hommes – révélant la moindre prise en considération de l'asymétrie structurelle genrée par les non-engagés. On peut en effet supposer que la force effective de ces pratiques, leur efficacité concrète, soit fonction des positions vécues respectives.

Un second exemple s'inscrit dans la sphère hétéro-relationnelle, et illustre également le mépris. Cet exemple avait initialement été cité au titre de l'égoïsme, mais est ensuite requalifié comme relevant plutôt du mépris. Il s'agit cette fois-ci d'un homme qui a l'habitude d'être assez cassant avec sa propre partenaire, au minimum lorsqu'ils sont ensemble en public, notamment avec des amis. Cette pratique de remarques négatives formulées à l'égard d'une partenaire, en public, semble également marquer plusieurs hommes engagés.

> « J'ai un copain aussi qui est marié qui a trente, trente et un ans, sa femme a […] vingt-sept ans peut-être, […]. Et il est assez, je le trouve assez cassant avec sa femme, surtout en société. […] il a tendance à la rabaisser quand elle cherche à exposer des points de vue ou à tout simplement raconter une histoire. Il va la contrer, il va l'interrompre et il va même jusqu'à lui dire, tu dis n'importe quoi, devant tout le monde. Et je crois, j'ai l'impression qu'elle a accepté ce mode de fonctionnement, tout en imaginant qu'elle doit en souffrir quoi, parce que ce n'est pas possible qu'elle trouve ça normal. Et pourtant, je ne sais pas, il doit y avoir de l'amour entre eux deux, mais il y a ça quoi aussi. […] C'est un mec qui est assez, qui est assez stressé, je crois aussi, […] il est kinésithérapeute, il travaille beaucoup. Il y a aussi le fait que sa femme, bon, est plus jeune que lui et ils se sont rencontrés à l'étranger et elle est de [ville] c'est une [nationalité] et pour pouvoir rester ensemble il a fallu qu'ils se marient pour qu'elle vienne en France. » (Louis)

Il est remarquable de voir que ce couple semble marqué par une hyper asymétrie structurelle : elle est originaire d'un autre continent, elle est sans travail, elle est plus jeune, elle s'est mariée notamment pour des raisons administratives… et en plus/à partir de ces éléments structurels, cet homme semble pratiquer un mépris public assez régulier. Ce nouvel exemple d'asymétrie structurelle permet de rappeler que les non-engagés citent autant des exemples d'asymétrie structurelle genrée – à partir desquelles ces comportements problématiques sont mis en acte par des hommes – que leurs opposés – les hommes agissant de façon problématique malgré une asymétrie structurelle bénéficiant aux femmes.

À ces deux exemples Louis en ajoute un troisième, qu'il dit avoir vu à la télévision :

> « L'exemple aussi des mecs et des filles de banlieue, quoi, des cités qui traitent les filles de pute. Parce qu'elles ne portent pas les vêtements qu'il faut, ou parce qu'elles sortent avec des garçons ou parce qu'elles sortent

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> tout simplement. Alors ça, je ne sais pas, je n'ai jamais été témoin, ça m'étonnerait, peut-être dans la rue en passant. Mais surtout à la télé quoi, surtout à la télé. » (Louis)

On peut ici relever que Louis est le seul homme à aborder ainsi le comportement problématique d'« autres » hommes : une première fois en parlant des hommes dans les pays musulmans, une seconde fois en parlant des hommes de « banlieue ». Il peut être opposé à Karim, qui, lui aussi, donne des exemples visiblement intersectionnels mais en choisissant par contre de parler d'hommes *cumulant* des positions vécues de pouvoir (employeur, préfet, président).

Claude donne également deux exemples de comportements problématiques relevant du mépris. Un premier exemple illustre la division classique faite par un homme vis-à-vis des femmes : « Soit elle était désirable, soit elle était méprisable d'une certaine manière quoi ». Et Claude commente : « c'était très méprisant parce que c'était une façon de faire rire, de faire rire d'elle, ses autres potes qui étaient là. Et c'était d'autant plus dégueulasse que la personne en question, la fille en question était parfaitement de bonne volonté, très sympathique et voilà donc pas dans un rapport de force. Elle donc, elle ne voyait pas venir le côté méprisant quoi ». Claude précise ensuite que ces remarques méprisantes concernent un registre spécifique, le physique des femmes – ce qui témoigne d'un triple ciblage : femmes non-désirées, perçues comme non-dangereuses, attaquées sur le registre esthétique corporel. Claude en déduit : « Et donc j'avais été choqué du fait que, qu'il semblait impossible pour lui d'entretenir une relation d'amitié tu vois avec une femme ».

Le second exemple perturbe particulièrement cet homme puisqu'il s'agit d'un de ses meilleurs amis actuels, qui traitait de façon méprisante, la propre partenaire de ce non-engagé.

> « Oui, en terme de mépris, j'ai déjà vécu quelque chose, mais… […] pendant le temps où je suis sorti avec une fille en particulier, avec celle-ci parce qu'avec toutes les autres, ça avait été très bien. Il a été dans une indifférence méprisante, ce n'est pas un mépris indifférent, c'est une indifférence qui était tellement affichée que c'en était du mépris voire quasiment de la méchanceté. Bien, elle n'existait pas, c'est une manière, par exemple, de ne pas l'appeler par son prénom même […] quand elle n'était pas là et que j'étais seulement avec lui, il me disait ta gonzesse. Il ne la nommait pas. Comme si elle n'existait pas en tant que personne nommée, mais en tant qu'elle était ma gonzesse quoi. […] Donc c'était quand elle arrivait, il partait. Ou il partait, le mieux c'est qu'il partait avant, pour ne pas avoir forcément à la croiser. […] (Claude)

Cette façon de pratiquer le mépris est assez particulière dans la mesure où elle passe par la négation, l'invisibilisation de l'existence même de cette femme – qui, une nouvelle fois, était de bonne volonté et positive à l'égard

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

de l'homme en question – son existence même semblant intolérable, invivable. On peut également relever que ce non-engagé est capable de décrire de façon assez détaillée les différentes tactiques utilisées par cet homme : ces interactions concernent en effet parmi les plus intimes de ce non-engagé. Pourtant « moi j'ai fait tant que possible pour que ça se passe bien et je n'ai pas souhaité entrer parfait…, totalement en conflit avec lui sur cette question-là ». Le fait qu'un de ses meilleurs amis méprise de façon répétée et ostensible sa partenaire, et que celle-ci en souffrait ne justifiait apparemment pas un conflit ouvert avec ce meilleur ami – ce qui atteste une nouvelle fois de la puissance effective de la solidarité masculine. Cette forme d'égocentrisme intéressé masculin – le sacrifice du bien-être d'une femme sur l'autel de l'amitié masculine – illustre par ailleurs de façon différente l'enjeu similaire décrit par un engagé, Pierre, lorsqu'il abordait la façon dont les garçons rentabilisent leurs rencontres hétéro-relationnelles (« elle est belle, hein ») pour établir un statut hiérarchique au sein du groupe des pairs. Si l'enjeu subjectif principal semble inter-masculin, la « matière » reste bien les non-pairs.

Un dernier exemple relevant de ce registre est celui donné par René : il fait suite à un extrait déjà abordé dans le registre de l'égoïsme, puis dans le registre de l'opportunisme, plus précisément comme illustration d'un comportement « intéressé ». On retrouvera ce même homme également dans le registre « violent ». Cet homme sera donc la principale source d'exemples de comportements masculins problématiques pour ce non-engagé, et il représente donc pour lui une sorte de condensé incarné de la masculinité :

> « C'est marrant, parce que du coup ça me fait penser à plein de trucs, par rapport à ce mec justement. Qui était avec une nana qui a eu des gamins, une petite fille, lui, il a déjà de grands garçons. Et là, […] ils se séparent tous les deux […]. Et il lui reproche mais c'est ta fille, c'est toi qui l'as voulue, tu t'en occupes. Il s'en occupe lui aussi de sa fille. Mais il lui refout toujours à la gueule, souvent, que c'est elle qui l'a voulue, et que s'il y a des problèmes il faut aussi qu'elle prenne en charge. Alors que souvent pourtant c'est un mec adorable, mais chez lui c'est, il fait un peu le coq quoi. […] Il ne l'a pas beaucoup, tu vois, dès qu'il la prend plus de trois jours, il grogne. Alors que, c'est sa fille, il l'adore. Mais du coup le rapport qu'il a avec son ex-copine qui est […] Méprisant et dédaigneux. Oui, il n'en a rien à foutre de sa fille. Et […] il se dégage du problème en disant. Mais c'est toi qui l'as voulue, tu me l'as imposée, alors que ce soit vrai ou pas, c'est peut-être vrai, mais bon tu as, tu as une gamine, tu l'assumes quoi. […] Donc oui, c'est assez étrange comme, comme relation, je trouve. Il n'y a pas, oui ce n'est pas que du déni, ou du mépris, c'est un peu tout. » (René)

Comme le non-engagé le dit, si cet exemple illustrait initialement le mépris, il illustre finalement les trois mots-clefs « méprisant, dédaigneux, déshuma-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

nisant ». Cet homme est clairement heureux d'avoir une fille, mais il semble ne vouloir avoir à produire aucun effort non-spontané pour son entretien matériel. Il adhère visiblement à une « division » genrée très classique de l'élevage des enfants : à moi, les activités agréables, à la mère, tout le reste… Autrement dit, il ne semble pas tant que cela avoir adopté la posture masculine « moderne » vis-à-vis de l'exploitation domestique des femmes, la posture « d'aide », implicitement masculiniste, mais adhérer plutôt à une vision explicitement masculiniste. La solidarité masculine recherchée – et malgré tout trouvée puisqu'il reste perçu par René comme « adorable » – par cet homme révèle également une autre facette : celle qui vise à isoler une femme de ressources humaines positives, lorsque celle-ci fait preuve de résistance contre la domination masculine exercée.

4. 2. Les engagés

On peut maintenant s'intéresser aux exemples donnés par les hommes engagés.

Comme Karim pour les non-engagés, un engagé, David, ne donne aucun exemple relevant de ce sous-registre. Ces deux hommes sont en effet ceux qui ont éprouvé le plus de difficultés durant les deux entretiens individuels. Pour Karim il s'agit principalement d'une protection de soi – parler ainsi des autres hommes le renvoie trop fortement à son propre comportement problématique -, tandis que David semble éprouver un désarroi général face à ce type de questions qui le positionne explicitement comme « homme ». Autrement dit, Karim semble se vivre comme trop homme – au sens dialectique – tandis que David semble se vivre comme insuffisamment homme.

Nordine donne deux exemples qui peuvent être retenus ici et il relève de la sphère « aléatoire ». En plus, il s'agit d'une interaction entre hommes, concernant une femme qui n'est plus présente (ce qui rappelle la stratégie de contournement identifiée en particulier chez les engagés – une parole sur ce qui accompagne et précède probablement des interactions concrètes – dans la présentation du registre de l'égoïsme) :

> « Alors un autre exemple que je mettrai dans la catégorie, le registre méprisant. J'attendais sur un banc, près de la cabine téléphonique et dans la cabine il y avait une femme qui parlait. Et entre-temps il y a deux messieurs qui sont arrivés, qui ont vu que j'attendais moi. Et une fois que la femme avait fini de téléphoner, les messieurs sont rentrés, moi je leur ai dit, j'étais là avant. L'un a commencé à me dire. Oui, non mais c'est bon, nous, on n'en a pas pour longtemps. Vous savez c'est que les femmes qui parlent beaucoup, tout ça, machin. Alors moi j'essaie de lui dire 'mais non, moi j'ai l'impression que les messieurs aussi parlent beaucoup'. Donc voilà. […] Moi je l'avais interprété comme faisant référence à la dame qui était là avant. » (Nordine)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

On peut ici relever une nouvelle fois que lorsque les engagés abordent ainsi la subjectivité des hommes – en situation de non-mixité – certains contenus deviennent plus saisissables notamment, ce que Nicole-Claude Mathieu nomme « la violence idéelle ».

Nordine donne un deuxième exemple qui lui a été rapporté par une femme. Il se joue dans la sphère militante – qui se situe souvent entre l'amical et le professionnel – et relève d'un réel anti-féminisme.

> « […] Bon, c'est une fille quoi qui m'a raconté ce qu'elle a vécu. Elle faisait partie à un moment donné d'un groupe. Et durant une réunion […] elle était en train de boire une canette. Elle a filé à un mec la cannette en lui demandant s'il voulait bien la jeter dans la poubelle. […] Mais en gros, il lui a dit. Un truc méprisant du style. […] Oui, vous les féministes maintenant vous vous croyez tout permis, un truc comme ça, de ce style. Oui, voilà. C'était un truc méprisant contre les féministes en général. Et la personne m'a dit que, à l'époque, elle ne se considérait pas comme féministe. Voilà. Je mettrai ça dans le registre méprisant. » (Nordine)

Cet exemple illustre la façon dont les hommes délimitent ce qui est acceptable ou non, de la part d'une femme vis-à-vis d'un homme. Pierre en donnera un autre exemple. Dans la situation que Nordine rapporte, un homme exprime ici que cette femme – bien que camarade de lutte – n'a tout simplement pas à lui demander de l'aider à se débarrasser d'une canette vide. Il reçoit cette demande comme une instrumentalisation tentée de la part d'une personne politiquement injustifiée à formuler de telles demandes… dans la mesure où elle transgresse la hiérarchie positionnelle genrée.

Un second engagé, Henri, donnera quatre exemples. Un premier exemple lui venant directement à l'esprit après l'énumération des mots-clefs (qu'on retrouvera également chez un non-engagé) se situe à l'intersection de la sphère hétéro-relationnelle et professionnelle. Henri décrit une interaction qui, du point de vue de l'homme, relève de l'hétéro-relationnel et, du point de vue de la femme, du travail : le rapport client-prostituée. Henri considère comme déshumanisant les clients qui passent et reluquent, qui s'arrêtent en voiture et se masturbent et « l'attitude la plus déshumanisante […] c'est quand ils s'arrêtent, qu'ils viennent pour voir, qu'ils ne disent pas bonjour ou rien, et qu'ils disent, c'est combien ? ». Pour Henri coexistent ici un rapport professionnel en soi non déshumanisant et des attitudes et des actes déshumanisants.

Le second exemple se situe dans la sphère professionnelle, et on y retrouve l'homme qui fonctionne comme fil conducteur lors de l'entretien avec cet engagé – l'équivalent du condensé incarné de masculinité, cité par le non-engagé René. L'extrait illustre la façon dont la masculinité de cet homme l'incite à ne pas prendre en compte la parole et la situation d'une conférencière, afin de faire avancer son propre ordre du jour politique.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Le troisième exemple donné par Henri a un statut un peu particulier de par le mode de présentation. À un certain moment – et ce registre est le seul qui l'a incité à parler ainsi – Henri énumère des comportements méprisants sur un mode « catalogue ». De par ce mode d'énumération, il me semble un peu problématique d'en faire des exemples à proprement parler, puisque l'homme part dans ces extraits d'un jugement « je trouve méprisant » pour aller vers le concret. De plus, de par ce mode d'énumération, l'extrait a une valeur qu'il perdrait sans doute en le découpant. Il n'est pas très clair non plus s'il s'agit là réellement d'exemples vécus, auxquels cet engagé a réellement assisté :

> « Par exemple je trouve méprisant l'attitude des bandes de mecs dans la rue, quand ils croisent une femme. […] Je trouve méprisant quand je vois dans la rue des mecs qui sifflent des femmes. Je trouve méprisant un mec qui touche une femme. Comme un morceau de viande. C'est-à-dire pour tâter. Pour tâter la qualité. Ça me fait, ça m'agresse toujours. Enfin je suis, ça me fait hyper mal à chaque fois. Même si c'est hyper répandu. Je trouve méprisant la galanterie. En fait je trouve ça méprisant de porter le sac d'une femme, ou de lui ouvrir la porte. Vraiment, ça me fait quelque chose. Je trouve méprisant quand j'ai des amis qui viennent chez moi, des mecs, des connaissances et qu'ils ne s'adressent que à moi, alors que des copines sont là. Je trouve méprisant que, quand ces mêmes connaissances s'adressent à mes copines que pour leur parler de vêtements, que pour leur parler de si elles sont jolies ou moches, que pour leur demander leur âge, ou que pour les reluquer. Je trouve méprisant, quand un contrôleur profite de la situation qu'une femme qui n'a pas ses papiers, qui est black, qui est jolie, qui n'a pas son ticket, il lui fasse supposer dans ses attitudes et dans ses questions, dans sa discussion, qu'elle peut le payer en nature. Que ce soit vrai ou pas. D'une manière générale, je trouve méprisant quand les hommes ils s'adressent à des femmes, en général. C'est-à-dire que, j'ai remarqué, moi-même je l'ai fait, mais souvent je remarque que quand un homme s'adresse à une femme, il ne s'adresse jamais à une femme comme si c'était un autre homme. C'est-à-dire qu'il fait, que souvent les hommes, je vois ça tout le temps même, un homme sous-entend quand il s'adresse à une femme, qu'il peut se passer quelque chose de sexuel. » (Henri)

Il est par contre clair que cet engagé énumère ici des comportements problématiques relevant de l'envahissement de l'hétéro-socialité par l'hétéro-relationnel et qu'il thématise l'hétéro-socialité masculine même comme déshumanisant profondément les femmes : « D'une manière générale, je trouve méprisant quand les hommes ils s'adressent à des femmes, en général ».
Le dernier exemple d'Henri fait suite à ce « catalogue du mépris masculin ». Il exprime une nouvelle fois comment la sphère hétéro-sociale féminine est envahie à partir de la sphère hétéro-relationnelle masculine :

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> « Par exemple je trouve méprisant quand le patron d'une copine qui travaille dans un atelier de couture, et que c'est plutôt des femmes soit sans-papiers, thaïlandaises, du Sud-est asiatique, soit des femmes d'une quarantaine, cinquantaine d'années, qui sont maghrébines, ce ne sont que des femmes qui travaillent, et que ma copine, une amie, qui correspond bien aux critères de beauté, qui a 19 ans, machins. Qu'il lui offre des clopes, qu'il lui fasse travailler, enfin qui lui fasse croire qu'il lui fait faire des boulots moins durs qu'aux autres. Et il lui raconte qu'il est homosexuel, et ça, c'est égocentrique et profiteur. Pour finir au bout de quelques semaines par lui dire, qu'elle était très jolie et qu'il était aussi bisexuel. C'est-à-dire qu'il a utilisé, il a compris qu'elle était féministe, il a utilisé les outils d'une hypothétique homosexualité pour lui faire comprendre qu'il la foutrait bien dans son lit. Et je trouve ça immonde, vraiment immonde. D'autant plus, qu'elle, au début, elle ne s'en était pas rendu compte. Elle l'avait cru. » (Henri)

Henri décrit ici à nouveau la pratique tactique d'un homme à visée sexuelle : feindre un intérêt humain, feindre un « ailleurs » au rapport hiérarchique professionnel, feindre une absence structurelle d'intérêt sexuel… pour pouvoir avoir des rapports sexuels avec cette femme.

Comme les exemples rapportés par des femmes au titre de l'opportunisme, cet exemple de mépris, tout comme celui de Nordine, donne lieu à un saut qualitatif politique : le mépris subi et rapporté par ces femmes (d'une cannette à jeter… à une technique hétéro-relationnelle « élaborée ») laisse percevoir une réalité genrée bien plus « crue » que ce que perçoivent et rapportent ces hommes. Qu'il s'agisse probablement de féministes – ou perçues comme telles – n'est sans doute pas sans importance…

Comme pour le registre de l'opportunisme, Pierre est l'engagé qui donne le plus d'exemples pouvant être retenus dans ce registre. Parmi les cinq exemples retenus, le premier est une re-évocation de cet homme qui feignait un réel intérêt humain pour une femme afin de pouvoir avoir des rapports sexuels avec elle, sans lendemain, et sans avoir pris le risque d'expliciter de façon « contractuelle » ce désir ; pour Pierre, « là c'est un peu réduire les, oui, là c'était vraiment réduire la fille à une espèce de truc consommable ».

Le second exemple aborde une autre façon de « genrer » les non-pairs : non pas la sexualisation, mais la protection :

> « Déshumanisant. Un type d'exemple, de prendre la défense de filles systématiquement quand tu es un mec. Enfin, de partir du principe qu'une fille elle ne peut pas, elle ne peut pas se défendre toute seule en fait. De nier un peu cette capacité-là de se défendre. Pourtant moi je l'ai fait, je m'en souviens oui quand j'étais au collège ou au lycée, je le faisais pas mal. […] Au final je pense que c'est méprisant aussi. Parce que oui c'est lui enlever une capacité d'agir. » (Pierre)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Cet extrait apparaît comme qualitativement neuf comparé aux extraits des non-engagés dans la mesure où ces derniers avaient surtout mis en avant la moindre puissance physique des femmes, et leur subséquente moindre capacité à se défendre contre des violences masculines.

Un troisième exemple aborde dans le cadre d'un couple hétéro-relationnel le mépris masculin pour la parole des femmes, soit ignorée, soit méprisée, puis récupérée : « De dire, oui mais de toute façon tu n'y connais rien, ce n'est pas la peine de parler, machin. Et au final, il me semble qu'il avait été d'accord avec l'idée donnée par sa copine sauf que ça avait été redit [après] par d'autres personnes ».

Un quatrième exemple, de cinq lignes, aborde le mépris qu'exprime un homme pour sa partenaire en la « zappant » lors de rencontres avec des amis dans la rue : cet homme ne va « même pas la présenter aux gens, machin, et tu vois que la fille, elle est un peu derrière, derrière le mec, et qu'elle dit vaguement bonjour comme ça. Et là tu sens que… elle n'existe plus. Et ça se passe entre juste le mec et ses amis ». Pierre conclut : « ça rentre plus dans ce truc de mépris. Et de déshumanisation : où la personne, oui, elle n'existe plus ».

Un cinquième exemple aborde la disqualification spécifique des femmes en tant qu'interlocutrices potentielles. Faisant du stop avec sa partenaire, Pierre raconte un auto-partage où le conducteur discutait principalement avec cette partenaire puis, « on passait à côté de l'étang de Berre, il commençait à parler des trucs un peu industriels et machin, et là tout de suite il a vachement plus fait attention à moi, à regarder dans le rétro, à essayer de parler un peu plus fort pour que j'entende bien et tout ». Pierre définira ce type de comportement ainsi : « ce serait de l'ordre un peu d'assigner des compétences ou pas à des gens. Et du coup, je ne sais pas trop quels mots, à ce truc-là. Et du coup oui, là ce serait, ce serait enlever, enlever toute capacité à parler de foot ou d'industrie aux femmes, quoi. De technique, de mécanique ».

Le sixième exemple de Pierre est une observation fine qui, selon lui, relève du dédain et du mépris :

> « Après j'ai vu une scène hier, sur une aire d'autoroute, je pense que c'est un peu, c'est pas forcément du mépris, où il y avait une famille qui faisait une pause sur l'aire de l'autoroute. Il y avait une petite fille peut-être de trois-quatre ans, elle marchait bien, elle courait. Et il y avait un petit garçon, qui avait peut-être, un an et demi, peut-être deux ans, et lui qui était plus, à essayer de marcher, à se traîner un peu par terre. Et il y avait la mère et le père, alors la mère courait à droite et à gauche pour essayer de récupérer sa fille qui commençait à partir, et en même temps essayer de relever son gamin qui était un peu en train de lécher le sol par terre. Et il y avait le mec qui était, qui regardait la scène. Il regardait. Et à un moment donné elle lui dit, mais tu ne peux pas venir aider, et le mec il n'a pas bougé, il continuait de regarder. […] Il ne lui a pas répondu. Et là à

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> un moment, la femme elle a relevé la tête, parce qu'elle était accroupie vers son gamin, et elle a fait un signe, là je ne m'en sors vraiment pas, et du coup le mec il est venu, il a regardé le bébé qui était par terre, et il a dit, tu viens voir papa, et hup, il l'a pris et le bébé était super content que son père il le prenne dans ses bras, et du coup il y a eu une espèce de, oui, je pense qu'il était assez fier d'avoir pu régler, régler le problème du bébé. » (Pierre)

Outre illustrer une nouvelle fois la posture « d'aide » et le refus masculin même à répondre simplement à une demande d'aide – véritable démonstration d'un rapport de force asymétrique (« demande, demande… je viendrai quand bon me semblera ») – cet exemple exprime également le rapport genré au contexte, à l'environnement humain. L'homme peut ainsi se permettre de se détendre, d'être éloigné des enfants, de ne pas se soucier du travail de soin à effectuer, d'observer de sa hauteur la femme accroupie, courant à droite et à gauche… puis choisir un type d'interaction particulièrement valorisant et apprécié par l'enfant.

Nous pouvons relever que le registre du mépris permet aux engagés de thématiser les questions mêmes de la sexuation, de la sexualisation et du traitement différentialiste. Ces thématiques n'avaient pas réellement été abordées auparavant par les engagés et n'avaient pas du tout été abordées telles quelles par les non-engagés. Ces engagés relèvent donc certains comportements qui participent de la construction des femmes en êtres « différents », « autres » voire – pour reprendre un des mots de Henri – « étranges ». « Étranges » car supposées ne pas savoir se défendre physiquement, ne pas réellement exister en dehors de l'hétéro-sexualité et -socialité… c'est-à-dire dérogeant à une certaine « humanité » assumée comme étant réelle pour les autres hommes et soi-même. En témoigne cette phrase extraite du « catalogue » proposé par Henri : « D'une manière générale, je trouve méprisant quand les hommes ils s'adressent à des femmes, en général ». Ceci peut également expliquer que le registre du mépris donne lieu à des exemples ne pouvant être classés dans les sphères hétéro-sociales de l'amitié, du professionnel ou de l'amical. D'une certaine façon, le mépris masculin se passe d'un registre interactionnel préexistant et s'applique à toute personne identifiée comme « femme ».

4. 3. Les contours du mépris… tels que perçus

Dessiner les contours du mépris, du dédain et de la déshumanisation masculins tels que perçus puis relatés par ces huit hommes, revient à préciser les façons dont ces hommes donnent concrètement sens et corps à ces qualificatifs appliqués aux comportements problématiques masculins…

Les exemples retenus au titre de ce registre permettent de nouveau de créer deux pôles dessinant les contours du mépris masculin pour les femmes. Il est possible de réunir certains éléments, d'une part, par le fait qu'ils disquali-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

fient les non-pairs en tant que femmes, d'autre part, par le fait qu'ils disqualifient les non-pairs en tant que non-hommes, donc non-humains. Si le premier pôle rassemble ce qui relève de la dépréciation de l'identité féminine (« incitant » – sur le mode de la double contrainte – ces personnes à éventuellement tenter de prouver que cette identité peut être valorisée), le second pôle rassemble plutôt ce en quoi ces personnes ne pourront jamais atteindre un statut humain, quoi qu'elles fassent (ne laissant ainsi aucune « ouverture » ou marge de manœuvre, ce qui donne lieu, avec les mots de Mosconi, au fait « d'être bloqué dans l'affect, l'amertume et l'envie »).

Méprisées car femmes :

T'es pas désirable, et je vais te le faire sentir ; c'est ta gamine, tu l'as voulue, tu t'en occupes ; c'est les femmes qui parlent toujours beaucoup ; j'en croise une dans la rue et je tâte la viande ; je t'ouvre la porte, je porte tes sacs ; tu as (pas) l'air bonne, je vais (pas) m'intéresser à toi, il y a pas/peut-être moyen… ; tu as l'air bonne, y a moyen de négocier l'amende que je peux te mettre ; tu ne m'intéresses qu'en tant que consommable sexuel, je vais pas prendre le risque de perdre cette possibilité en étant honnête.

Méprisés car non-hommes :

Je rencontre des amis, tu n'existes plus, pas besoin de te présenter ; je t'aide quand je veux, si je veux, comme je veux ; ce sport, cette activité, cet endroit… c'est pas pour les filles ; tu dis n'importe quoi, pas besoin de parler ; tu n'y connais rien, ferme-la ; ce que tu racontes ne m'intéresse pas, je m'endors ; tu n'y connais rien à l'industrie, au foot… je t'adresse même pas la parole ; tu n'existes même pas pour moi, je fais comme si t'étais pas là ; c'est combien, la passe ? ; t'es pas un homme, je ne te dis ni bonjour ni au revoir.

Bien que la distinction créée ci-dessus entre ces deux pôles – qui peuvent être situés le long d'un continuum dépréciatif – soit de nouveau relativement ténue, il permet tout de même de rendre particulièrement accessible ce que Nicole-Claude Mathieu nomme « la violence idéelle, les idées légitimant la domination ». Le registre du mépris – tel qu'abordé par ces hommes – documente en effet autant ce que j'ai appelé pour caractériser partiellement l'expertise masculiniste « une subjectivité idéelle » que « l'apprentissage épistémique-politique ». Les hommes exprimant et agissant ainsi leur mépris, leur dédain et leur déshumanisation des femmes révèlent les fondations politiques de leur vision du monde genré ; ces fondations sont précisément le fruit de leur socialisation masculine, leur apprentissage politique de la position vécue dominante qu'ils souhaitent pouvoir occuper.

Finalement, on peut ici rappeler l'importance paradoxale de ce registre dans le vécu conscient de ces huit hommes : ce registre est non seulement celui où ces hommes ont été le moins capables de donner des exemples de comportements problématiques perçus chez d'autres hommes, mais c'est également le seul registre où un engagé et un non-engagé n'ont donné aucun exemple. Au vu de l'importance politique de ce registre – et ce qu'il révèle quant aux

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

fondations politiques de la subjectivité masculine – il semble raisonnable de formuler l'hypothèse que cette moindre productivité et loquacité expriment une résistance et un déni spécifiques : accueillir consciemment ce registre comme marquant particulièrement le vécu des non-pairs semble en effet difficilement compatible avec l'adhésion consciente à la masculinité au sens dialectique. On peut également supposer que ceci dit quelque chose sur la possible absence de vécu personnel du mépris, du dédain et de la déshumanisation de la part de ces hommes interrogés, ou plus particulièrement, du fait qu'ils – en particulier ceux subissant le racisme – n'identifient pas comme ayant des points communs le mépris masculin et le mépris blanc ou bourgeois.

5. « violent, humiliant ou méchant »

Le dernier registre de cet entretien semi-directif, alimenté par les trois mots-clefs « violent, humiliant ou méchant », est d'une certaine façon paradigmatique de la différence entre les deux groupes d'hommes. Il confirme en effet de façon particulièrement visible à quel point l'engagement anti-masculiniste à partir du féminisme matérialiste semble transformer le rapport vécu à l'environnement humain. Les engagés perçoivent et sont capables de se remémorer bien plus d'interactions violentes, humiliantes ou témoignant de méchanceté de la part des hommes vis-à-vis des femmes. On peut par contre rappeler ici que ces perceptions ne semblent pas avoir la même fonction pour les deux groupes d'hommes : si les engagés donnent ici bien plus d'exemples, ils ne semblaient pas les mobiliser lorsqu'ils abordaient de façon plus réflexive « la chance négative » d'être un homme dans la société française actuelle. À l'opposé, les non-engagés révèlent une certaine pauvreté perceptive, lorsqu'on les invite à parler de ce type d'interactions concrètes, alors qu'ils semblaient bien plus conscients de façon réflexive de la chance négative que représente le fait d'échapper à ces violences grâce à leur position vécue masculine. Ce dernier registre est également paradigmatique de la centralité de la sphère hétéro-relationnelle comme source d'exemples concrets, de la plus grande diversité des sphères relationnelles sources chez les engagés et de la plus grande fidélité des engagés à la consigne initiale. On constate également que, comme pour le registre du mépris, ce registre donne lieu à quelques exemples situés dans la sphère relationnelle aléatoire et aucun dans la sphère familiale. Finalement, on peut remarquer que, quant à l'évocation spontanée de leur propre comportement problématique, alors que les engagés ne donnent pas d'exemples relevant de ce registre, un non-engagé continuera de faire part de son comportement problématique relevant de la violence. Or, il s'agit d'un homme « très » non-engagé, le moins actif politiquement. Le silence sur la violence serait-il un effet subjectif de l'engagement politique ?

Du côté des non-engagés, le dernier registre compte au total neuf exemples, dont cinq exemples de comportements problématiques personnellement ob-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

servés, un exemple du propre comportement problématique – toujours par le même non-engagé – puis trois exemples de comportements problématiques rapportés. Chez les engagés, le registre de la violence donne lieu à vingt-quatre exemples de comportements problématiques et est de ce point de vue le registre qui les a le plus inspirés. Par contre, il est quantitativement moins important que le registre de l'égoïsme : ce dernier compte 9 607 mots contre 6 573 mots consacrés au registre de la violence. Parmi ces vingt-quatre exemples, dix-neuf sont le fruit de leur propre perception, aucun exemple n'a été donné concernant le propre comportement (même dans un passé bien « composé »), puis cinq exemples rapportés par d'autres.

Parmi les comportements personnellement observés par les non-engagés, quatre exemples se jouent dans la sphère hétéro-relationnelle et un relève plus de l'association libre que de comportements concrets réellement observés. Ce dernier a été retenu dans la mesure où il révèle un mode de pensée. Parmi les dix-neuf exemples donnés par ces engagés, douze extraits se situent dans la sphère hétéro-relationnelle *stricto sensu* ou plus large, un dans la sphère amicale, quatre dans la sphère professionnelle et deux dans la sphère aléatoire.

5. 1. Les non-engagés

Parmi les exemples donnés par les non-engagés, trois sont le fait de René. Un premier révèle une nouvelle fois la façon dont la sphère de l'hétéro-relation « influence » la vie des femmes dans la sphère publique, hétéro-sociale. Le second exemple achève la description des comportements problématiques de l'ami-collègue de René, condensé incarné de la masculinité au sens dialectique :

> « Les trois derniers adjectifs, ça me fait penser, pareil à ce même copain. Et toujours avec son ex-nana. Un soir il lui a dit : […] arrête de me casser les couilles ou je te mets une claque, quoi. […] Oui, leur relation, elle est vraiment dure, il est vraiment, il est vraiment teigneux. C'est même pas le fait qu'il lui mette une beigne, forcément. Mais qu'il lui dise comme ça, mais arrête de me prendre la tête, je vais t'en mettre une. » (René)

La menace d'utiliser de la violence est l'élément clef de cet extrait.

Quant au troisième exemple, René, mentionne une tentative de viol d'une femme, proche de lui, par un homme inconnu, la mise en pratique la plus criante de l'envahissement de l'hétéro-socialité féminine par l'hétéro-relationnel masculin.

> « Ah bien violent, méchant, ça me fait penser aussi à une copine qui a failli se faire violer, en tout cas qui s'est fait fortement agresser chez elle, et qui a réussi à fermer la porte, à faire fuir le mec. Grâce aussi, à l'arrivée d'un voisin, qui a entendu les cris, qui est descendu, qui s'est pris un coup de boule, qui n'a pas eu le temps de réagir, qui s'est pris un

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> coup de tête du mec. Je l'ai appris c'était un soir, c'était une semaine après que ça lui soit arrivé. » (René)

On peut relever quant à ces trois exemples qu'il y a gradation de la violence : de la menace diffuse à la menace d'utiliser la violence jusqu'à la tentative de viol – réel saut qualitatif qu'on retrouvera dans d'autres exemples, à chaque fois que la source est une femme affectée par ces violences masculines. Notons aussi que René formule ces violences masculines décrites de façon déresponsabilisante (se faire violer, s'est fait agresser, s'est pris un coup).

Les deux brefs exemples suivants, donnés par Louis, ne sont pas qualitativement neufs. Un premier se joue également dans la sphère hétéro-relationnelle, et est une re-évocation d'un exemple déjà cité au titre de l'égoïsme et du mépris. À l'énumération de ces derniers mots-clefs, Louis reparle de cet ami qui use en semi-public d'une violence symbolique contre sa partenaire. Lorsque je lui demande de décrire la façon dont cette femme fait face à une telle violence, Louis précise : « Je crois qu'elle conteste un petit peu. Voilà ça lui arrive d'essayer de renchérir et que ça ne marche pas. Ou qu'il lui dise d'arrêter et qu'il passe à autre chose. Ou alors qu'elle s'arrête, qu'elle se taise d'elle-même parce que elle sait que ça ne sert à rien ». La description donnée quant à la réaction de la femme concernée par cette violence verbale et psychique est assez révélatrice du fait qu'il s'agit là d'un réel mode de fonctionnement, qui est quasiment instauré comme norme relationnelle *de facto*. Ainsi, la façon dont l'homme réagit aux contestations de cette femme en dit beaucoup : « Ou qu'il lui dise d'arrêter et qu'il passe à autre chose » puisque cela révèle un réel accaparement du pouvoir, de l'autorité décisionnelle.

Le second exemple exporte une nouvelle fois l'hétéro-relation dans la sphère publique. Initialement cité au titre de l'égoïsme, il me semble pertinent de le placer dans la catégorie de la violence :

> « Des couples dans la rue, j'en ai vus s'engueuler, des mecs qui passaient par la violence verbale pour engueuler leurs copines ou leurs femmes. Ou qui les tiraient par la main ou qui les exhortaient à les suivre pour rentrer à la maison ou des choses comme ça. Un comportement un peu tyrannique qui tient j'imagine à l'espèce d'emprise que tu peux avoir quand tu es un homme sur une femme, c'est-à-dire la supériorité physique qui fait que tu peux, à mauvais titre, menacer et faire faire des choses à ta partenaire un peu sous la menace non dite de la violence physique. En faisant passer ça par des violences verbales. » (Louis)

On retrouve ici les dimensions de la menace, de l'intimidation et de la prise de pouvoir à travers le registre de la puissance physique – perçue comme n'étant *pas* produit *concrètement* par la société.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Claude ne donnera que deux exemples relevant de ce registre. Dans le premier exemple, Claude prend conscience du fait qu'il connaît plusieurs femmes qui ont été violentées par des hommes. Dans l'exemple qu'il évoque, à l'asymétrie genrée, se rajoute l'asymétrie de classe, la femme ayant une relation intime avec son patron : « je savais par elle qu'ils étaient dans un registre conflictuel permanent. Mais je pensais que c'était un mode de fonctionnement qu'elle cherchait aussi parce que ce n'était pas la première fois, elle le disait elle-même, elle disait, finalement elle aimait bien les conflits quoi. Ça donne un sentiment que, que la relation existait, sauf que au bout d'un moment ils se sont vraiment engueulés et il a commencé, il lui a démonté l'épaule quoi ». Cet exemple montre comment un mode de fonctionnement relationnel conflictuel – qui peut être relativement égalitaire voire sain – est transformé à un moment donné par l'homme en rapport de force asymétrique : il passe du registre conflictuel au registre de la domination.

Le second exemple, présenté plus longuement, se relie à l'exemple déjà présenté par Claude, au titre de l'indifférence, à propos de cet homme indifférent vis-à-vis de la famille de son épouse, la cousine de ce non-engagé. Dans l'extrait suivant, il dit qu'il avait dès le début senti que cet homme était violent mais que, sans le témoignage de sa cousine, il n'aurait sans doute pas pu se rendre compte du tout de ce que sa cousine subissait de la part de son mari : violences morales, psychiques, physiques et sexuelles.

> « Disons, c'est quelqu'un de ma famille et j'ai vu la dégradation, je crois que j'ai évoqué le fait dans le premier entretien, j'ai vu la dégradation chez elle de son moral lié d'abord à une violence que je qualifierais de morale, c'est-à-dire un harcèlement jaloux, qui s'est transformé ensuite en violence physique. […] Bien, la violence morale, c'était une jalousie extrême qui confinait au délire. Une fois elle revient de chez le médecin, parce que ça n'allait pas et lui dit : encore un qui t'a vu à poil. Moi de toute façon ce mec dès le début je l'ai perçu comme violent. […] Elle, lorsque je la voyais elle nous en parlait et elle pleurait en permanence quand elle nous en parlait, mais à ce moment-là c'était encore dans le registre de l'oppression morale et puis après il est devenu violent. C'est-à-dire que, un, il l'a violée et en lui disant, non, je ne t'ai pas violée, on est marié – je ne sais pas si ils étaient mariés, mais si. Et puis violence physique, elle a été un peu… battue quoi. Ça, ça, c'est vraiment le registre violent. » (Claude)

Cet exemple illustre avec perfection l'énoncé féministe de conscience masculine de domination, retenu dans les écrits de Nicole-Claude Mathieu : « Mais, dirais-je, encore plus pour les victimes : moins de femmes que d'hommes voient *une continuité, une homogénéité,* en situation de domination des hommes, *entre relations sexuelles 'normales' et 'viol'*. Moins de femmes que d'hommes voient […] nul doute dans les esprits masculins : le mariage est le sceau de la domination de l'homme sur l'épouse ». Autrement

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

dit, à travers la notion de sexage : le mariage scelle l'appropriation sexuelle, la femme devenant la propriété sexuelle de l'homme… qui ne peut donc plus la violer, elle lui appartient déjà entièrement.

En ce qui concerne Karim, comme je l'ai déjà noté, il éprouvait une difficulté récurrente à rester proche de la consigne. Il fonctionnait plutôt à l'association libre, ce qui peut néanmoins permettre de saisir des modes de pensée – des associations et des représentations – à propos de la masculinité au sens dialectique. On peut également rappeler ici que c'est ce non-engagé qui a immédiatement exprimé que la consigne du second entretien le renvoyait directement à lui-même, et bloquait de fait toute réponse qui serait fidèle à la consigne. Pour ce registre de la violence, j'ai finalement retenu un exemple qui ne relève pas réellement de comportements d'hommes concrets, personnellement observés. Mais cet extrait est très pertinent à mes yeux car, à travers cet extrait, émerge la question du rapport incarné, désincarné à la société humaine. C'est à la lecture de cet entretien que je me suis d'ailleurs rendu compte que si j'avais recruté ces quatre hommes-ci et non d'autres, c'est bien évidemment au titre de leur non-engagement politique à partir du féminisme matérialiste, mais probablement également parce qu'il s'agit d'hommes qui – d'une façon ou d'une autre et pour une raison ou une autre – se positionnent de façon relativement incarnée face au monde. Cela s'exprime notamment par le fait que ces hommes permettent et recherchent une parole personnelle, ressentie, expérientielle face au monde. Ces hommes ont d'une certaine façon un rapport assez proche d'eux-mêmes, un positionnement au « je », et ils n'ont pas investi de façon aussi systématique que nombre d'autres hommes, le positionnement du « on » ou du « il » face au monde.

L'extrait qui suit aborde précisément la façon dont le pouvoir s'incarne dans des « totems » de puissance. Et c'est l'a-typicité d'un de ces totems que ce non-engagé va initialement aborder, puisqu'il s'agit d'une femme Noire. En effet, lorsque ce non-engagé fait raisonner en lui les mots-clefs « violent, humiliant ou méchant »… sa première association est celle où une femme, et non un homme, agit selon lui de cette façon-là :

> « La méchanceté, femmes, je pense à Condoleeza Rice. […] C'est là, c'est un glaçon, c'est étrange. Parce que elle est Noire, elle suggère plutôt la chaleur, les tropiques, elle est jeune, et en même temps il n'y a pas plus dure, de plus sans cœur, que cette nana. […] en réalité, elle joue un personnage qui est exactement à l'opposé, elle n'est quasiment pas femme, presque un mec. Dans ce qu'elle soutient, comme argument, comme, même dans sa gestuelle, dans ses mots, bon, c'est des choses qu'on lui écrit aussi, mais elle joue bien le rôle. » (Karim)

En interrompant une première fois la lecture de cet extrait, on peut noter la façon dont la définition pragmatique de ce qu'est une femme et de ce qu'est une personne Noire, rend contre-intuitive l'existence et l'action mêmes de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Condoleeza Rice : « elle n'est quasiment pas femme » et « c'est un glaçon ». Cette contre-intuitivité ressentie par cet homme révèle la façon dont les définitions de « femme » et de « Noire » fonctionnent concrètement : il devrait s'agir d'une personne qui, non seulement n'exerce pas de pouvoir, mais qui en plus devrait être chaleureuse, créative, souriante… Si on peut qualifier ces représentations de préjugés sexistes et racistes, il me semble intéressant de ne pas s'y arrêter et d'essayer de voir la façon dont la féminité et la masculinité – en tant que constructions socio-politiques et non comme personnes concrètes – sont relativement correctement perçues et définies par des hommes « naïfs ». Comme l'exprime très clairement ce non-engagé : « Ça, c'est l'antithèse de la nana, pour moi »… ce qu'il ramène ensuite immédiatement à la sphère hétéro-relationnelle et le quasi-non-sens sociopolitique d'une relation hétérosexuelle avec une telle femme : « Tu imagines, tu te retrouves en couple avec une furie comme ça ». Lorsque j'essaie de ramener Karim un peu vers la consigne initiale, et que je lui demande : « Si tu essayes d'appliquer ces mots à un mec, de façon comparable à ce que tu viens de faire, ce serait quoi ? », il répond :

> « Poutine. Poutine il a un peu ce type de caractéristiques. Ils sont forts tous les deux, d'ailleurs. Mais c'est un peu le même style de personnage à mon sens. C'est vraiment les… les totems du pouvoir. » (Karim)

Si Rice est l'antithèse de la féminité, Poutine est donc, selon ce non-engagé, l'incarnation de la masculinité, telle que définie par les mots-clefs de ce registre. Ce non-engagé avait déjà privilégié des exemples de comportements problématiques qui étaient visiblement intersectionnels (un employeur qui refuse d'embaucher une femme ; un employeur qui refuse à une employée de travailler à son domicile), et cette fois-ci il choisit de nouveau un exemple visiblement intersectionnel : un homme blanc, riche, puissant, président plutôt dictatorial d'un État… c'est-à-dire un homme qui cumule les sources de pouvoir structurel et situationnel. Ce non-engagé se rend d'ailleurs compte qu'il ne connaît le statut conjugal ni de Poutine, ni de Rice :

> « Oui enfin, de toute façon, pour aimer le pouvoir, et en user, il faut être capable, non seulement de ne pas faire référence à d'éventuels liens, de l'ordre du mariage, ou de la conjugalité, mais il faut même parfois, je pense, si ce n'est réellement, effectivement, en tout cas il faut, c'est peut-être ça, il faut être capable de jouer la déshumanisation. […] En mettant de côté, la dimension humaine, la dimension de ce que j'appelle l'amour, qui est le fait d'être et de se cantonner uniquement à être… humain. Tu vois. Dans toute son acception ou sa globalité. Ça veut dire beaucoup de choses. Mais ça, c'est impossible en fait avec le pouvoir. Donc on éva…, il est évacué. Pour qu'il y ait pouvoir, il faut être capable d'avoir absence d'amour. […] Dans l'amour, tu peux donner en toute confiance, dans le pouvoir, et dans tout ce qui sert à l'incarner, tu peux donner mais sans aucune confiance. […] » (Karim)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Si cet extrait continue visiblement sur le mode de l'association libre, il me semble intéressant de relever ici la façon dont cet homme articule pouvoir et amour, tel qu'il définit ce dernier terme. Il me semble qu'il y a là de nouveau une perception « naïve » assez pertinente pour la définition pragmatique de la masculinité : lorsqu'une personne souhaite occuper une position vécue dominante selon l'axe de genre, il est important qu'il ne se laisse pas envahir par ce que ce non-engagé appelle autant l'humanité que l'amour. Il est important, en termes d'apprentissage genré, qu'il puisse au moins jouer l'absence de capacité d'amour. Ces associations libres font d'ailleurs résonner quelques autres exemples, notamment ceux du non-engagé, Louis, qui privilégie les exemples le concernant personnellement. Celui-ci mentionnait en effet à plusieurs reprises à quel point le fait qu'une femme exprime et ressente de l'amour pour lui, crée de fait une ascendance… lui permettant de s'amuser. Cela résonne également avec le stéréotype souvent entendu et dénoncé par des femmes que « les hommes ont peur de réellement s'engager dans une relation avec une femme »…

Finalement, lorsque j'essaie une nouvelle fois de ramener Karim vers la consigne, tout en respectant son propre élan de pensée, et que je lui demande ce qui, dans la façon d'être « un mec », va dans le sens de cette déshumanisation et est contraire au don, à l'amour, au partage, il répond :

> « C'est le regard. J'ai envie de dire, pour ne pas rentrer dans un truc. C'est le regard. Mais bon, ça ne veut rien dire, quand je dis ça, je n'ai rien dit. Démerde-toi. » (Karim)

Cette dernière réponse est particulièrement frappante – bien qu'il ne soit pas évident de lui donner un sens précis – puisqu'il s'agit d'exactement la même réponse que ce même non-engagé avait déjà donné immédiatement après la consigne du premier entretien sur la chance d'être un homme : « Ben, quand je vois une fille ». La fonction politique du regard semble donc assez prééminente pour lui, sans qu'il souhaite pour autant s'en expliquer ni assumer sa propre parole. On peut formuler l'hypothèse qu'à travers la notion du regard, c'est bien le geste simultané de sexualisation et « genrisation » (le sexage identifié par Colette Guillaumin) de certains humains par d'autres humains que Karim identifie comme problématique et incompatible avec ce qu'il appelle « l'amour ». Autrement dit, il rejoint là – inconsciemment ou de façon subconsciente – les différents exemples donnés par des engagés à ce sujet dans le registre précédent du mépris ainsi que la critique formulée par Michèle Le Dœuff à l'égard de la définition du regard par Merleau-Ponty : ce regard masculin qui « accentue en fonction d'un schéma sexuel propre au sujet percevant les zones érogènes du corps visible, de sorte que ce corps appelle 'les gestes du corps masculin' ». Il éclaire également la place centrale prise par les récents débats sur la « gestion sociétale » du corps féminin (dévoilement *versus* voilement).

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Pour finir, revenons à Louis qui donne aussi un exemple qui le concerne personnellement. Poursuivant la description de son hétéro-relation avec une collègue de travail (souffrant de « nœuds au cerveau » ?), il donne à voir la façon dont il a commencé à user d'une violence verbale et psychique et des contraintes physiques relevant de l'érotisation de la domination, « prélude » ou « préliminaires » à un viol qui n'a selon lui pas eu lieu :

> « Avec ma collègue j'ai fini par faire preuve d'une certaine violence verbale, ça s'est passé par e-mail mais j'ai fini par craquer. […] elle finissait par me faire des scènes quand je ne répondais pas à des textos, dans l'immédiat, alors que j'étais au travail. Moi, cette femme j'avais une légère amitié pour elle, mais il s'était passé un petit flirt. […] Donc voilà c'était deux, trois textos derrière qu'elle m'envoyait, en me disant, oui c'est humiliant ce que tu me fais. Et moi, ça m'énervait parce que, il n'y avait pas, ce n'était pas justifié du tout… » (Louis)

Ce début d'extrait montre bien la façon dont l'asymétrie affective – l'ascendant ressenti et investi par cet homme – n'est plus tolérée par cette femme, qui exige de sa part qu'il fasse preuve d'une certaine symétrie, et qu'il n'évite plus l'engagement affectif symétrique. Il ressent alors de fait une possible perte de puissance et l'impossibilité pour lui de continuer à « s'amuser » :

> « Et là je l'ai envoyé chier quoi. […] au bout d'un moment j'en ai eu tellement marre d'avoir à gérer chaque crise, chaque engueulade, une par une, que j'ai décidé de tout balancer quoi. J'ai avoué que je n'avais pas de sentiment amoureux pour elle, mais en plus que je n'arrivais même pas à lui rendre l'amitié… amoureuse. Donc voilà elle m'avait fait un cadeau pour mon anniversaire. […] On devait se voir une autre fois, et je lui avais promis que j'aurais son cadeau la prochaine fois qu'on se verrait. Et puis on s'est engueulé, j'ai tout balancé, je lui ai dit… ton cadeau je te le rends, je n'en veux pas. » (Louis)

Invité à qualifier explicitement son comportement, il dit alors plutôt honnêtement :

> « Et puis voilà je lui ai dit qu'elle était égoïste parce que en fait elle était du genre à décréter les choses et à parler pour deux. À dire tiens tu vas, tu vas faire ça, tu vas faire ceci, cela, et puis aussi, tiens notre relation elle est comme ci, comme ça, c'est incroyable ! Moi ça m'a frustré parce que je n'osais pas dire, mais non notre relation, elle n'est pas comme ça notre relation. En fait j'acquiesçais poliment. […] Et puis c'est vrai, en fait vrai que lorsque je n'avais pas de nouvelles d'elle, je n'y pensais pas à cette femme, je crois que j'étais indifférent, je m'en foutais. […] Et puis, non, en fait elle était complètement obnubilée par moi, complètement. Ce n'était pas bien d'ailleurs, il y a eu des moments où en fait, elle s'est, elle s'est, au moment où moi j'étais sans scrupule et où je me disais, je vais

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> coucher avec elle puis basta. En fait elle, elle se refusait à moi, d'ailleurs il y a eu des scènes un petit peu de violence physique mais qui restait un jeu en fait. […] Et voilà il y avait une espèce d'animalité dans les rapports c'est-à-dire que je pouvais la plaquer, la soulever, aller la mettre dans ma chambre, la plaquer sur le lit, lui main…, lui tenir les bras voilà quoi. Elle me disait vingt fois, vingt fois d'arrêter mais je n'arrêtais pas quoi. Mais bon, elle n'était pas traumatisée, on en jouait quoi, ça restait… Voilà, je, je, je violerai jamais personne, ce n'est pas du tout mon intention, *je ne suis jamais allé plus loin que ce qu'elle… ne voulait vraiment pas*. Oui c'était assez bizarre comme jeu quoi. […] Il y a peut-être en y repensant, le fait qu'elle s'est refusée à moi pendant, pendant longtemps en fait. Qui a fait que peut-être au bout d'un moment je lui ai fait payer. » (Louis)

Cette fin d'extrait parle pour elle-même : on y constate comment il se construit progressivement une image très négative d'elle, avec des reproches divers. On voit également que ce qui, au début de la relation, était vécu comme plaisant et comme source de pouvoir, l'asymétrie affective, est progressivement vécue comme une nuisance : elle est « obnubilée par lui ». On voit également que son amusement a été contrarié par cette femme, puisqu'elle a continuellement refusé « l'amusement » qu'il cherchait : des rapports sexuels dans un cadre d'asymétrie affective. Il choisira alors de lui faire payer ce refus, tout en étant lucide sur le statut qu'elle pouvait avoir à ses yeux : femme sexuellement consommable, puis jetable. Finalement, la phrase suivante, « je violerai jamais personne, ce n'est pas du tout mon intention, je ne suis jamais allé plus loin que ce qu'elle… ne voulait *vraiment* pas » exprime parfaitement la perception masculine des limites « éthiques » à un rapport de force physique genré : la subjectivité transgressive et instrumentale. Louis revendique ici avoir su et pu identifier *mieux* qu'elle, ce qu'étaient les vraies limites subjectives de cette femme, limites qui n'étaient visiblement pas celles énoncées clairement et à répétition par cette femme : « elle me disait vingt fois, vingt fois d'arrêter mais je n'arrêtais pas quoi ». La question que se pose Louis n'est donc pas si son propre souhait et désir étaient compatibles avec ce que la femme pouvait éprouver comme souhait, comme désir – cela ne l'intéressait pas, ni concrètement ni politiquement – mais à quel point la réalisation de son désir était possible sans qu'il ait à qualifier ses propres actes de traumatisant, de viol. Or, je peux rappeler ici le constat fait par le psychologue Joop Beelen dans les entretiens menés avec vingt hommes sur leurs pratiques de séduction hétéro-relationnelle : tous ces hommes considèrent ne jamais être allés trop loin, c'est-à-dire n'avoir jamais violé une partenaire, tandis que les extraits des entretiens indiquaient à plusieurs reprises que même selon leurs propres critères, ils ont souvent effectivement violé leur partenaire. Si cet extrait ne permet pas d'identifier un viol, il permet au moins d'identifier une agression physique et sexuelle (absence

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

de consentement, refus de prise en compte du refus opposé, attouchements, usage de la force et de la contrainte à visée sexuelle). Il serait par ailleurs à mon avis problématique d'un point de vue sociologique de supposer que Louis soit le seul homme, parmi ces huit hommes engagés et non-engagés, à avoir ainsi agressé physiquement et sexuellement des femmes. Comme cela a été relevé précédemment, Louis se distingue particulièrement des autres hommes par le fait qu'il adopte précisément la stratégie de contournement consistant à parler de ses propres comportements problématiques. La fermeture globalement constatée chez les autres hommes est de ce point de vue plutôt source d'interrogations.

5. 2. Les engagés

On peut maintenant s'intéresser aux exemples donnés par les hommes engagés.

Sans surprise, David est l'engagé donnant le moins d'exemples. Le premier de ses quatre exemples aborde de façon assez détaillée la violence masculine dans la sphère hétéro-relationnelle, se jouant dans l'espace public. Un premier fait marquant, différenciant cet exemple de ceux des non-engagés, est l'intervention active de cet engagé – qui l'amène d'ailleurs à problématiser de suite la posture protectionniste : « Oui, j'ai déjà vu des types violents dans la rue, qui mettent, je sais même pas, une baffe à leur copine. […] une fois par exemple, […] ah mais oui, il lui a mis des beignes, je m'en rappelle maintenant […] ». Il est particulièrement intéressant de voir que cet engagé note à quel point cet homme module rapidement son rapport aux autres et comment il prend donc en compte les nouveaux éléments situationnels – malgré sa « furie » : « et puis c'est marrant de voir l'attitude du mec qui d'abord est violent, et qui après essaie d'être conciliant, qui passe par plein d'attitudes, mais au début, style le mec, la furie, qui n'est plus là. […] ». L'engagé poursuit alors sur sa perception de la gestion de cet homme violent par son groupe d'ami-e-s, ce qui permet de noter une nouvelle fois la difficulté que cet engagé ressent à l'idée d'exprimer un jugement : « Je me disais, je ne suis pas là pour faire le justicier, pour le punir en lui donnant deux pains et ça va le calmer parce que ça ne va rien changer. […] C'était juste s'interposer et pouvoir que la fille parte. […] La fille [dans notre groupe] était plus aussi, elle était un peu, elle aurait bien voulu lui mettre des coups de pied au mec. […] Même si je n'étais pas d'accord sur le principe de lui mettre des coups, comme ça arbitrairement, mais je pense que j'avais un jugement moins dur sur la fille que sur le mec. Voilà. »

Le second exemple permet de noter la dimension psychologisante récurrente des explications données par cet engagé pour les comportements problématiques masculins. Un autre extrait de ce même engagé, concernant les mêmes comportements, mais cette fois-ci rapportés par la femme confrontée personnellement aux humiliations, permettra d'ailleurs de constater à quel point cette dimension psychologisante disparaît alors de sa perception. Ce second

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

exemple aborde les violences verbales de type humiliation en public, infligées par un homme à sa partenaire :

> « Il y a un truc qui me revient, actuellement, c'est un ami, le mec est super *space*. Parce que, en fait, il lui parle super mal à sa copine. Le mec c'est un type sympa, qui a un problème dans les contacts humains, du coup qui fait plein de blagues. Un peu comme moi. […] C'est intéressant, la réaction de certains mecs, c'est d'aller voir la fille, pour lui dire, ah, c'est scandaleux comment il te parle et tout machin. Puis elle lui dit, d'accord va plutôt le dire à mon copain parce que je suis bien contente de la solidarité, mais à part le fait que tu me dises que je sors avec un pauv'connard, je vois pas trop ce que je peux en faire. […] Elle finalement, elle s'est mise à lui répondre du tac au tac, du coup, ils sont tout le temps en train de s'envoyer, pas tout le temps, parce que lui, il le fait moins. En train de s'envoyer des vannes […]. Je pense c'est vraiment, il ne sait tellement pas quoi faire, il sort ça par réflexe et sans réfléchir quoi. […] Je pense c'est vraiment un problème, enfin moi je me suis dit qu'il avait un problème. Oui, comment il apparaît face aux gens. » (David)

On peut ici préciser que ce qui constitue précisément la dimension psychologisante – donc dépolitisante – est que cet engagé ne relève pas que cet homme gère de façon politiquement spécifique son éventuel malaise interactionnel : le fait de lancer des vannes, le fait de concevoir des vannes humiliantes, de viser une non-pair en public, de choisir précisément sa propre partenaire, de se mettre ainsi en scène devant des pairs…, ces faits constituent ensemble un mode proprement dominant de gestion de ce malaise ressenti.
David poursuit en se mémorant d'autres exemples similaires :

> « […] Sinon, j'ai souvent assisté à ça, maintenant, ça me revient. Les mecs qui vannent leur copine en public. Et je me rappelle une fois d'un copain, qui avait une copine, qui la vannait, qui lui faisait des blagues, machin. Elle le prenait à la rigolade mais bon. C'est tout ce qui lui restait à faire. Et donc ils ont rompu. Il est sorti avec une autre copine, il s'est trouvé une autre copine, et il a recommencé à la vanner. Et une des premières fois elle l'a envoyé chier comme une merde. Et puis il ne l'a plus jamais fait. » (David)

Ces extraits permettent finalement également de relever les différentes modalités de résistance mises en place par les femmes agressées : celle qui consiste à s'insérer dans un registre similaire (lancer à son tour des vannes), à le prendre à la rigolade par absence d'alternatives perçues comme possibles, à réagir suffisamment violemment pour que cela cesse sans pour autant perdre la relation même… Dans tous les cas, l'indifférence ne semble pas un possible – ce qui semble bien signer le rapport asymétrique.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Dans le quatrième exemple, David aborde une nouvelle fois la pratique masculine des vannes visant des partenaires, en public. L'influence du fait que c'est une femme qui a rapporté ces faits à David est signifiante, puisque cet engagé semble progressivement délaisser la dimension psychologisante qui marquait les exemples précédents qu'il avait lui-même observés. On peut également relever la référence à la conscience : « Oui c'est vraiment de la manipulation inconsciente de bout en bout ».

> « Par exemple, un autre couple, où le mec vannait la fille, et donc je connaissais très bien la fille, donc du coup on en avait parlé. Et elle m'avait dit. Alors, oui, il me vanne en public. Je ne sais pas quoi faire. Je lui dis : mais tu me dis ça devant tout le monde ! Et lui se ferme complètement. Va s'asseoir dans un fauteuil. Et le seul truc que je peux tirer de lui, c'est, ah oui je suis qu'un connard. Et du coup après je me retrouve dans le rôle de dire oui mais non, tu n'es pas un connard, donc voilà tu te fais vanner, tu dois consoler, oui finalement. Des mecs qui n'arrivent pas à communiquer, je pense,… […] Et je trouve, en y réfléchissant, ça la met vraiment dans la position, non seulement elle doit le consoler mais en plus après, de se dire, mais non je ne vais pas te quitter, ah ce n'est pas si grave que ça. Alors que finalement c'est quand même important pour elle. Oui c'est vraiment de la manipulation inconsciente de bout en bout. Parce que : Je t'humilie devant tout le monde, je t'explique pas pourquoi, après je te fais un caprice sentimental, et puis finalement, oui, on ne peut même pas en parler. » (David)

Cet extrait décrit particulièrement bien les tactiques masculines qui suivent *après* celles d'humiliation publique : « Je t'humilie devant tout le monde, je t'explique pas pourquoi, après je te fais un caprice sentimental, et puis finalement, oui, on ne peut même pas en parler ». L'intervention d'une perspective à partir de la position vécue dominée transforme ici profondément la façon dont David aborde habituellement les comportements masculins : parlant initialement d'hommes « qui n'arrivent pas à », il délaisse progressivement cette perspective plutôt complaisante.

Nordine donnera lui sept exemples plutôt brefs relevant de ce registre. Un premier décrit la façon dont une femme demandant une cigarette à un homme accompagné de ses amis reçoit en réponse : « Et les garçons qui étaient dans la voiture, ils étaient trois-quatre, je crois, l'ont insultée en lui disant, casse-toi salope. Un exemple parmi d'autres d'humiliation, méprisant-humiliant, je ne sais pas trop ». Un second exemple – attestant une nouvelle fois de l'influence de la sphère hétéro-relationnelle sur l'hétéro-socialité – aborde la façon dont des hommes réagissent lorsque des femmes ne souhaitent pas d'« hétéro-contact » avec eux : « Enfin, le soir, souvent, des femmes qui marchaient dans la rue et à un moment donné elles sont abordées par un monsieur et tout d'un coup, elles prennent peur. Et elles se mettent à se sauver. Juste parce qu'elles ont l'impression, elles ont peur que le monsieur les

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

agresse quoi. À un moment donné, soit, parce que, à un moment donné, ils s'adressent à eux, […] oui, ils essayaient de les toucher, de proposer des choses. Je pense du registre sexuel. ».

Un troisième exemple se situe dans la sphère hétéro-relationnelle – il s'agit d'un couple qui semble selon Nordine se séparer – et aborde une contrainte physique masculine de type contrôle : « À un moment donné le monsieur a voulu forcer la dame à venir avec lui en la prenant par la main, en disant viens. Machin, tu ne partiras pas. Et là j'étais avec des amis avec qui on est intervenu en disant, qu'est-ce que tu fais lâche-la. […] les hommes essaient de forcer ces femmes à venir avec eux quoi. » Le quatrième exemple décrit une situation hétéro-relationnelle similaire. Cette fois-ci le partenaire tente de bâillonner sa partenaire et une nouvelle fois un engagé décrit une intervention : « on a vu que le monsieur commençait à bâillonner de sa main la femme. Alors, du coup on est parti vers la voiture, on a fait signe au monsieur qu'il y avait des gens qui étaient là, que c'était pas bien ce qu'il faisait. Et du coup, voilà l'homme a lâché la femme ».
Finalement, le cinquième exemple est particulièrement intéressant du point de vue de la conscience explicite de domination. Il s'agit d'un homme humiliant de nouveau en public sa partenaire, et Nordine note que la limite entre l'humiliation, la menace et la violence est ténue :

> « Un exemple récent des gens, des inconnus. Dans un train. Un homme et une femme, ils discutaient dans le train, ils discutaient fort, c'était marrant des fois, c'est-à-dire il y avait une répartie entre deux personnes, les deux parlaient autant l'une que l'autre. Et à un moment donné, ils se sont énervés. Enfin, le mec, il s'est énervé. Je ne sais plus pour quelle broutille. Enfin, genre, il se sentait contrarié. Il commençait à lui dire, tais-toi, ferme ta gueule. Et au début, on a l'impression genre qu'il rigolait. J'avais l'impression qu'ils fonctionnaient vachement sur ce mode de, de bâtons rompus […] ou de vannes. Sauf qu'à un moment donné je me dis, où est-ce qu'elle est la limite entre, entre ça et le fait que, l'acte où il peut devenir violent. Parce qu'il disait arrête ou je te tape. Et du coup à un moment donné, t'essaye de voir, tu te retournes pour voir si ça va. J'avais l'impression que, c'était clair que c'était humiliant. En plus c'était dit publiquement. » (Nordine)

Cet engagé poursuit alors en relevant une parole de cet homme, qui exprime une conscience particulièrement prégnante de domination :

> « Il lui dit *grosso modo*, ce n'est pas parce que on est en public que tu vas prendre confiance. Que tu vas me parler comme ça. […] Il faisait tout justement pour avoir le dessus. Puis au final, durant cet échange, la dernière personne qui a eu le mot, c'était le mec quoi. Donc ça, je le mettrais dans le côté humiliant. » (Nordine)

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Ce même type de remarque « ce n'est pas parce qu'on est en public que tu vas prendre confiance » sera d'ailleurs relevé par un autre engagé à propos d'une autre interaction ne s'inscrivant pas dans l'hétéro-relationnel. Elle exprime particulièrement bien à quel point cet homme a conscience de l'effet spécifique de l'environnement domestique/non-domestique sur sa marge de manœuvre dominante vis-à-vis de sa partenaire et la façon dont le non-domestique peut représenter une ressource importante pour cette femme « qui ne se laissait pas faire ».

On peut parler de violence aussi lorsque Nordine donne deux exemples déjà présentés dans le registre de l'opportunisme, car ils avaient été catégorisés comme opportunistes *et* violents. Ils abordent deux façons utilisées par des hommes pour contraindre des femmes de telle façon qu'ils puissent avoir des rapports sexuels avec elles : profiter du fait qu'une femme est en état d'ébriété pour passer à l'acte ; ou lorsque, dans un couple qui entretient une hétéro-relation, la femme décide d'aller habiter ailleurs, mettre progressivement cette femme sous une telle pression qu'à un moment donné, elle cède aux rapports sexuels plutôt que d'être exposée à des violences physiques de type « coups et blessures ».

Pierre donne six exemples relevant de ce registre. Le premier exemple de Pierre est similaire à certains déjà donnés par des engagés. Il s'agit de nouveau d'une contrainte physique de type contrôle, exercée par un homme sur sa partenaire, en public. Le second exemple décrit des insultes masculines visant spécifiquement les femmes, relevant de l'humiliation publique : « des mecs qui ne vont pas hésiter à dire à leur copine, dans un restaurant ou je ne sais pas quoi, de la traiter de salope. […] En même temps l'inverse est vrai aussi. J'ai vu plein de fois aussi des filles dire à leurs mecs que c'est des salauds. Alors après il n'y a pas nécessairement la même connotation derrière, ça ne veut pas dire la même chose. Ou, qui vont les traiter de pute… Parce que c'est vrai que le vocabulaire est vachement plus varié pour les filles que pour les mecs ». Contrairement à plusieurs exemples précédents, Pierre nuance ici le geste de symétrisation, en relevant la portée différentielle des insultes.

Le troisième exemple donné aborde la façon dont un homme valorise ses rares productions domestiques, tel un repas de Noël, et « le reste du temps, et il en parle beaucoup, voilà comment je fais, machin, c'est sûr, c'est dur, il ne faut pas louper ». Lorsqu'il s'agit du travail domestique effectué par sa partenaire tout au long de l'année, cet homme « des fois il va dire que c'est bon mais il ne va pas relever, et chaque fois que ma tante, elle est assez contente de ce qu'elle a préparé, il peut faire des remarques du style. Ouais, ce n'est pas très compliqué à faire. Ça remonte un peu dans ce truc de, de rabaisser les femmes ». Logiquement Pierre précise la valorisation genrée du travail domestique : « Bien oui, elles font à manger, c'est normal. Et les mecs, ils ne

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

font pas à manger, ils cuisinent quoi. Ils préparent des supers plats et machin ».
Les deux extraits suivants sont un peu plus riches du point de vue descriptif. Le premier aborde ainsi un comportement similaire à celui décrit précédemment – dévaloriser le travail domestique féminin – et décrit la façon dont son propre père rabaisse son épouse, rappellant fortement ce que j'avais postulé en décrivant la modalité d'accueil des énoncés de conscience masculine de domination nommée « masculinisme implicite » :
« Ces services ne peuvent pas toujours être parfaits (retards, qualité inégale, monotonie), ce qui fait venir à la conscience masculine un ressenti de frustration, d'inadéquation vis-à-vis des attentes envers la femme concernée. Or ce ressenti va amener les hommes à agir sur la situation (remarques, violences, privation) afin d'obtenir satisfaction de leur « *droit à* », ce qui va à son tour alimenter cette conscience « *à la limite de la conscience claire* » de la domination, de l'asymétrie existante malgré l'éthique adoptée de l'égalité dans la différence ».

Le cinquième exemple de Pierre se situe toujours dans la sphère hétéro-relationnelle et exprime la façon dont des garçons réagissent à une rupture hétéro-relationnelle, et la façon dont cette réaction influence l'hétéro-socialité :

> « Des scènes d'humiliation, en fait si, si au lycée, je pense à deux filles, qui ont eu toute une période, c'était un petit lycée où j'étais, qui ont eu une réputation justement de salopes, de putes, machin. C'était toujours après une rupture avec un mec. Et toute la petite bande du mec, oui c'était de l'humiliation. […] Concrètement c'était, c'était à chaque fois qu'elle passait, c'était, c'est une pute. Machin. À faire des tags aussi dans les toilettes. Faire des tags, c'est une pute, c'est une salope. […] Essayer de l'isoler complètement. Ça, je pense que c'est assez violent. Il y a un peu ce truc où tu es partagé entre avoir tes premières relations sexuelles et en même temps, justement, ne pas passer pour une fille facile. Ou une Marie couche-toi là. Et que c'est vachement, enfin oui, je pense que c'est vachement dur à vivre. Et que bizarrement tu retrouves pas du tout le même phénomène, les filles elles ne font pas du tout ça avec les mecs. » (Pierre)

Outre l'humiliation punitive hétéro-relationnelle individuelle – construisant de fait une ambiance collective, un climat masculiniste au sein d'un lycée affectant toutes les femmes : le stigmate de pute est ainsi concrètement élaboré et imposé -, Pierre décrit ici la mise en place d'une réelle stratégie d'action, individuelle et collective, visant à punir – par l'isolement – les filles qui ont rompu une hétéro-relation.
Le dernier exemple de Pierre met en scène des bizutages genrés :

> « Après c'est des trucs qu'on m'a plus racontés. Les bizutages dans les corpos de droit. Où il y a pas mal aussi ce truc de l'humiliation, des filles

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

qui sont vachement réduites à leur corps, pour qu'elles soient acceptées un peu. Dans la corpo, il faut qu'elles se mettent à poil sur une table pour une fête. Ou pas forcément à poil complètement. Mais au moins qu'elles montrent leurs seins ou je ne sais pas quoi. Et que tu retrouves pas pareil pour les mecs. Où ça va plus se passer, tu vas boire de la bière, tu vas devoir, je ne sais pas quoi, essayer de draguer des filles. À aucun moment on te demande de te désaper, de montrer ta bite, ou je ne sais pas quoi. » (Pierre)

Finalement, Henri donne également sept exemples. Le premier exemple illustre l'humiliation se jouant de nouveau devant des témoins. Lorsqu'une femme indique ainsi à son partenaire qu'elle souhaite continuer une soirée, tandis que celui-ci souhaite rentrer et qu'elle le suive… « il a été obligé de dire en partant, de toute façon je n'ai rien à faire avec vous, discutez, vous n'avez qu'à rester à discuter entre potiches, et moi je vais continuer ma soirée tranquille chez moi. […] Je trouvais ça humiliant et méchant. […] De la méchanceté, c'était dur comme il l'a dit, c'était très froid ». La violence idéelle est ici – comme tout au long des exemples donnés dans ce registre – particulièrement saisissable. C'est également le cas dans l'exemple suivant où un homme usager d'une association – décrit comme « homosexuel, et qui l'assume pas très, très bien, qui est souvent plutôt proche des femmes, et un peu plus froid avec les hommes » – dit à Henri, suite au refus opposé à une demande de sa part : « mais toi tu n'es qu'une tarlouze de toute façon. […] Et là il y a une femme qui est intervenue de l'équipe, et qui lui a fait, comment tu parles etc. Et donc il lui a dit, toi tu restes assise, tu ne parles pas, tu n'es qu'une femme. […] Ça, je l'ai vu plein de fois ».

Le troisième exemple se joue dans la sphère politique, qu'on peut situer entre la sphère professionnelle et amicale, et aborde une violence masculine extrêmement politisée contre des féministes, incluant des menaces de mort. Il s'agit de militants fascistes qui plusieurs fois par semaine venaient intimider et agresser des féministes ayant créé un squat non-mixte. Henri enchaîne sur une interaction ayant lieu lorsque ces mêmes féministes partaient coller des affiches dans la rue : « des copines […] étaient en train de faire un collage, où ils sont passés, et ils leur ont jeté, ils ne les ont pas tapés, ils ont pris le pot de colle et l'ont renversé sur la tête. En arrivant par-derrière. Et sans les frapper, sans rien. En leur disant, vous ne méritez que ça de toute façon. Alors qu'avec les hommes ils se battent ». Ce dernier extrait est particulièrement significatif puisqu'il révèle la façon dont ces hommes agressent consciemment de façon très genrée ces femmes : si cela ne prend pas la forme habituelle des violences sexuelles, la stratégie de l'humiliation genrée est explicite. En ne leur faisant pas « l'honneur » d'une violence réservée à des

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

pairs dominants, ils leur signifient très clairement leur position subordonnée au sein de la société, même celle radicalement politisée.
C'est un même type de répression genrée qu'illustre le quatrième exemple, bien qu'il s'agisse cette fois-ci de policiers. Tandis qu'un groupe majoritairement composé de femmes tente d'accéder à un logement « squattable », des policiers interviennent : « Donc les flics, dès le début ils ne se sont adressés qu'à moi. […] et elles ont insisté, et donc là, ils leur ont fait : Vous les gonzesses, on ne vous a rien demandé ». Une nouvelle fois, l'humiliation exercée prend une forme particulière, celle de la négation même du statut de citoyen, d'humain : pour ces femmes, il était impossible « qu'elles puissent avoir une quelconque existence dans cette histoire ».
Le cinquième exemple témoigne une nouvelle fois d'une prégnante conscience masculine de domination. « Et à plusieurs reprises, [cet usager de l'association] a dit à des filles qui étaient là, vous de toute façon, vous n'aurez jamais de pouvoir dans cette société, donc même si vous faites comme si vous en avez un peu ici, ce n'est pas la peine d'essayer d'insister avec moi, parce que de toute façon vous n'aurez jamais la même place que moi dans la société. […] Il passe tout de suite sur le ton de la menace, et jamais avec des hommes. Parce que il y a la peur qu'il passe aux gestes. Donc ça fonctionne ». Henri décrit une nouvelle fois avec précision les différents éléments formant ensemble une stratégie politique masculine concrète vis-à-vis de femmes : leur signifier verbalement leur position subordonnée, la permanence de cette position, de sa propre position élevée, menacer implicitement d'un passage à l'acte violent à leur égard.
Le sixième exemple donné par Henri se joue dans la sphère amicale.

> « À ses yeux, c'est une minette de 18 ans qui n'a pas d'existence, enfin. C'est ça que ça veut dire, pour lui. Mais il ne s'en rend pas compte. Il n'en a pas du tout conscience. Il a conscience qu'elle n'existe pas. » (Henri)

Cet exemple se termine par une référence assez particulière à la conscience masculine de domination : « Il n'en a pas du tout conscience. Il a conscience qu'elle n'existe pas. » Cette phrase exprime d'une certaine façon les deux dimensions de la conscience de domination : l'homme exerçant la domination considère que cette femme n'a pas de réelle existence pour lui, ne lui importe pas et simultanément il n'a pas conscience de l'impact de ses actes sur le vécu de cette femme.
Finalement un dernier exemple de Henri met en scène des enfants, trois filles et un garçon âgé de sept à huit ans, « jouant ensemble » et illustre la conscience masculine enfantine de domination :

> « Dernièrement j'ai vu des enfants qui jouaient ensemble, et il y avait trois filles et un garçon. Et les filles donnaient des ordres au garçon qui les exécutait, et à un moment donné, il n'a pas été d'accord, et il a saisi la plus petite des filles, alors que, depuis le début, le petit garçon

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

> s'exécutait. Il l'a pris par les cheveux, il l'a traînée par terre, sur, je ne sais pas, sur dix mètres. C'était énorme. Et il lui a dit, toi la petite, toi tu es une fille, tu ne me donnes pas des ordres. […] [Il avait] huit à neuf ans. Et les autres filles n'ont pas réagi. » (Henri)

On peut ici relever que ce garçon semble déjà mesurer les possibilités et les limites politiques de sa propre domination masculine interactionnelle : en s'attaquant ainsi physiquement à la plus petite des filles, il semble témoigner d'une conscience stratégique concrète ainsi que d'une évaluation implicite que les deux autres filles ne l'attaqueront pas à leur tour. Finalement, en signifiant ainsi explicitement le statut politique subordonné des filles, lié directement à des pratiques politiques (donner des ordres), ce garçon illustre parfaitement la corrélation étroite entre l'émergence subjective du critère de genre et la définition pragmatique de rapports asymétriques, hiérarchiques.

Pour conclure, on peut retenir ici que les engagés donnent globalement des exemples bien plus riches et ce de plusieurs points de vue : ils thématisent bien plus les aspects tactiques et stratégiques des comportements masculins problématiques ; ils décrivent plus les (ré)actions des femmes faisant face à ces violences ; ils abordent la subjectivité masculine et perçoivent des éléments relevant de la conscience masculine de domination…

5. 3. Les contours de la violence masculine… telle que perçue

Indépendamment de la distinction entre engagés et non-engagés, il est possible de dessiner les contours de la violence, de l'humiliation et de la méchanceté masculines tels que perçus puis relatés par ces huit hommes. Ils permettent de rendre accessibles les façons dont ces hommes donnent concrètement sens et corps à ces qualificatifs appliqués aux comportements problématiques masculins…

Les exemples retenus au titre de ce registre croisent d'une certaine façon des éléments des pôles créés auparavant, notamment le pôle « méprisées car femmes » du registre du mépris et le pôle « ce que les hommes mettent en œuvre » du registre de l'opportunisme. Si certaines violences perçues et relatées par ces hommes rappellent l'assignation genrée contenue dans le pôle « méprisées car femmes » (des violences de « remise à leur place »), d'autres rappellent plutôt les techniques mises en œuvre par des hommes pour obtenir gain de cause, des violences plus instrumentales. Si les premières ont pour finalité de stopper net toute action, toute réaction, toute expression d'autonomie, les secondes ont plutôt pour but d'obtenir une obéissance concrète de la part des femmes. Il s'agit bien sûr dans les deux cas de finalités concrètes qui intéressent les hommes.

Violences masculines de type « remise à leur place » :

– arrête de me casser les couilles, ou je t'en mets une ; le regard masculin posé sur les femmes ; tu dis n'importe quoi ; tu n'es qu'une sale pute (parce

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

que tu rejettes / tu as rejeté mes avances) ; vanner, insulter sa partenaire en public ; casse-toi salope ; c'est pas parce que tu es en public, que tu vas gagner en assurance ; tu ne parles pas, tu n'es qu'une femme ; vous les gonzesses, on ne vous a rien demandé ; vous, les femmes, n'aurez jamais la même place dans la société ; toi, la petite fille, tu ne me donnes pas d'ordres ; renverser un sceau de colle sur la tête de féministes ; restez donc discuter entre potiches, moi je pars ; rabaisser et dévaloriser le travail domestique de sa partenaire.

Violences masculines de type « instrumental » :

– insulter et menacer sa partenaire en public ; frapper sa partenaire en public ; harceler physiquement des femmes dans la rue ; physiquement forcer sa partenaire à te suivre, à se taire, à ne pas se détourner ; attaquer avec des objets et des projectiles des féministes qui squattent.

La distinction introduite entre ces deux pôles de violence masculine, telle que perçue par ces huit hommes, rend plus accessible la violence idéelle identifiée par Nicole-Claude Mathieu. Les exemples retenus dans le premier pôle rendent en effet de nouveau visible ce que sont les fondations politiques de la subjectivité proprement masculine et la façon dont ces hommes non seulement adhèrent consciemment à un masculinisme explicite, à l'idée d'une suprématie masculine mais choisissent également de le signifier violemment aux femmes en question. Les exemples retenus au sein du second pôle sont d'une certaine façon moins explicites du point de vue des idées légitimant la domination, et ils reflètent plutôt la façon dont les hommes agissent concrètement en tant que dominants vis-à-vis de dominées. Rares sont en effet les hommes qui, face à un désaccord, un conflit ou une désobéissance (même d'un subordonné) agiraient ainsi puisqu'ils sont bien conscients que, dans ces cas-là, ce type de violence ne passerait pas : la loi s'appliquerait probablement. Autrement dit, les exemples retenus dans le second pôle reflètent ce qui devient possible concrètement dans des interactions genrées grâce la domination masculine structurelle. Sans celle-ci, les hommes ne disposeraient pas d'une telle marge d'action vis-à-vis des femmes et seraient dans l'obligation de trouver d'autres moyens pour obtenir gain de cause.

Il est intéressant enfin de remarquer que, si le registre des comportements violents perçus par ces hommes aborde les violences verbales, symboliques, physiques ainsi que les menaces de violence, les tentatives de maîtrise corporelle…, lorsque les sources des exemples donnés sont des femmes, ceux-ci témoignent d'un saut qualitatif dans le degré de violence, d'humiliation et de méchanceté masculines. Ces exemples, en effet, abordent de façon répétée des violences physiques donnant lieu à des ITT, des tentatives de viol ainsi que des violences sexuelles conjugales ou publiques. Ces exemples précis permettent donc, au même titre que dans les types de comportements problématiques précédents, de noter ce qui, des violences masculines, n'est pas perçu ou n'est pas perceptible dans des espaces publics ou semi-publics.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Conclusion du chapitre IX

Si la première série d'entretiens a permis de donner un premier sens empirique à la conscience masculine de domination (une conscience positionnelle politique), la seconde série d'entretiens individuels permet de lui donner un nouveau sens empirique : une conscience interactionnelle politique. Cette série d'entretiens a en effet rendu accessible la conscience qu'ont ces hommes des différentes façons dont les hommes agissent « de façon problématique » vis-à-vis de femmes. Il ne s'agit pas ici de considérer que cette conscience est politique au sens où ces hommes accepteraient spontanément l'idée selon laquelle *les* hommes dominent *les* femmes mais bien au sens où ces hommes sont conscients du fait que *des* hommes agissent de façon dominante vis-à-vis *de* femmes. Cela n'exclut évidemment pas la possibilité que ces hommes pensent que des femmes, voire les femmes, domineraient également des ou les hommes. Il est néanmoins vrai que ces entretiens nous renseignent sur la conscience qu'ont ces hommes des rapports de force asymétriques que des hommes imposent à des femmes. Globalement, on peut noter que les engagés perçoivent et évoquent plus de deux fois plus de comportements problématiques masculins que les non-engagés : leur conscience interactionnelle politique semble donc plus importante. On a pu également donner un sens empirique à la notion abstraite de « masculinité dialectique » : en associant étroitement « les hommes » et « les comportements problématiques vis-à-vis des femmes », il devient possible d'analyser la façon dont ces hommes perçoivent la domination que les hommes exercent concrètement à l'encontre des femmes.

Du côté des résistances et des difficultés éprouvées par ces hommes, ces entretiens ont avant tout permis de noter que contrairement au premier entretien – où ces hommes étaient d'une certaine façon surpris d'être hommes avant d'être humains – ce second entretien fonctionnait comme un renvoi implicite à leur propre masculinité dialectique. Si certains accueillent ce renvoi de façon plutôt positive en proposant de parler de leurs propres comportements problématiques, d'autres « résistent » de différentes façons : blocage et impossibilité de répondre aux questions ; difficulté à adopter ce regard critique sur les hommes (en particulier, les proches) ; refus laconique d'aborder ses propres comportements ; agacement… En d'autres termes, cette question – somme toute assez simple – permet de renvoyer ces hommes non seulement à la masculinité dialectique mais également à la dimension concrète, incarnée de la domination masculine interactionnelle. Elle permet également d'interroger les résistances spécifiques face à certains types de comportements problématiques : la rareté des exemples relevant du registre du mépris pourrait ainsi être symptomatique d'une certaine « cécité » politique.

Du point de vue des sphères vécues, les comportements problématiques masculins perçus, rapportés ou propres ont lieu de façon prédominante dans

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

la sphère hétéro-relationnelle, qui apparaît donc à ces hommes comme étant le cadre de la majorité de leurs comportements problématiques. Cela est d'autant plus le cas pour les non-engagés, tandis que les engagés réduisent moins leur perception à la sphère hétéro-relationnelle, témoignant ainsi d'une perception plus générale de la domination masculine interactionnelle.

Les différents registres proposés à ces huit hommes ont permis – à partir des exemples perçus chez d'autres hommes – de dessiner les contours de cette conscience interactionnelle politique, sous forme de pôles. Le registre de l'égoïsme a donné lieu à deux pôles d'un continuum interactionnel empathique : privilégier ses propres intérêts de telle façon que les femmes sont obligées de tenir compte, de s'adapter, de céder aux désirs masculins (en d'autres termes, l'imposition par les hommes d'une adhésion apparente ou effective de la part des femmes à leurs désirs) ; ne pas tenir compte des intérêts des femmes de façon à ce que les hommes ne soient pas troublés par (les effets de leurs propres actes sur) le vécu des femmes. Ce registre interactionnel peut également être rapproché de ce qui relève de la subjectivité idéelle au sens où l'égoïsme permet de rester proches de ses propres idées, envies et pensées et de moins avoir à gérer la résistance propre à un environnement humain indépendant, insoumis, résistant. On peut également rappeler ici que du côté des engagés, ce registre a donné lieu à des exemples abordant bien plus la subjectivité (les intentions, les croyances, les valeurs) des hommes rendant ainsi plus accessible la violence idéelle.

Le registre de l'opportunisme – qui a vu l'émergence d'exemples référant à la sexualisation – a pu être décrit à l'aide de deux pôles interreliés : ce qui intéresse les hommes et ce que les hommes mettent en œuvre pour obtenir gain de cause. Parmi les « centres d'intérêt » perçus par ces hommes, on peut relever : un « usage » psychologique, sexuel, domestique ou financier des femmes ainsi qu'un pouvoir décisionnel monopolisé. Parmi les moyens mis en œuvre : l'imposition de soi ; l'évitement ou la sélection de situations (dés)avantageuses ; le ciblage d'états de moindre agentivité ou résistance de la femme (ébriété) ; les techniques relationnelles de mise sous pression ; la violence verbale et symbolique. Ce registre interactionnel témoigne de ce qui relève de l'apprentissage épistémique-politique au sens où il s'agit là de compétences interactionnelles politiques, résultant d'une socialisation progressive vers une position vécue de domination. On peut également rappeler ici que ce registre distingue particulièrement les engagés des non-engagés, ces derniers ayant éprouvé bien plus de difficultés à relater ce type de comportement problématique. Cette distinction est probablement le fruit direct de l'engagement à partir du féminisme matérialiste, facilitant une telle perception.

Le registre du mépris – dont on a relevé que quasiment aucun exemple n'est situé dans la sphère familiale ou amicale tandis qu'une nouvelle sphère a dû être créée dont la spécificité est qu'aucun type de lien social ne préexiste aux comportements problématiques – a donné lieu à la création de deux pôles

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

d'un continuum interactionnel dépréciatif : le mépris que les hommes infligent aux femmes parce que femmes ; le mépris que les hommes infligent aux femmes, car non-hommes. Sont ainsi distingués ce qui relève de la stigmatisation d'une identité genrée (exprimée principalement à travers la sexualisation) et la négation du statut humain des non-pairs (exprimée principalement à travers un désintérêt radical). Ce registre interactionnel – le moins renseigné de tous ces registres – rend particulièrement accessible les fondations politiques de la subjectivité proprement masculine, et peut être rapproché de la subjectivité idéelle et de l'apprentissage épistémique-politique, déjà discutés.

Finalement, le registre de la violence est comme le registre du mépris marqué par l'absence d'exemples situés dans la sphère familiale. Les deux pôles créés pour décrire les contours des exemples perçus et relatés par ces hommes rappellent, d'une part, le pôle « méprisées car femmes », d'autre part, le pôle opportuniste « moyens mis en œuvre pour obtenir gain de cause ». Les contours ainsi dessinés regroupent, d'une part, les violences de type « remise à leur place », d'autre part, de type « violence instrumentale ». Si les premières sont principalement des violences symboliques, verbales et des menaces, les secondes incluent les menaces de violence et les violences physiques et sexuelles, propres à la domination des femmes. Le registre de la violence, de l'humiliation et de la méchanceté est sans aucun doute le plus paradigmatique des différences entre engagés et non-engagés. On peut ainsi relever du côté des engagés : quatre fois plus d'exemples de comportements perçus ; une plus grande diversité des sphères sources ; une absence de parole spontanée sur les propres comportements violents ; plus d'exemples abordant les aspects tactiques, stratégiques et conscients des comportements masculins problématiques, ainsi que les résistances quotidiennes des femmes. Comme le registre du mépris, le registre de la violence rend plus accessible les fondations politiques de la subjectivité masculine : la violence des idées légitimant la domination.

Le but d'une telle description « phénoménologique » de la perception masculine des comportements masculins problématiques ne consiste pas à évaluer la pertinence objective de ces perceptions, mais plutôt de documenter de l'intérieur le rapport vécu entretenu par ces hommes à la dimension genrée de leur environnement humain : la conscience interactionnelle politique.

La stratégie consistant à évoquer ses propres comportements a permis de constater que les non-engagés avaient tendance à évoquer des comportements récents mais de telle façon qu'ils puissent ne pas se sentir trop responsables, tandis que les engagés préféraient situer ces exemples dans un passé bien « composé ». Le fait le plus marquant est sans doute la façon dont un non-engagé, le moins politisé, a fortement fait appel à cette stratégie de contournement en relatant ses comportements problématiques relevant de tous les registres, sauf un, celui du mépris. Cela permet de s'interroger sur

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

les effets d'autocensure et d'adhésion à une norme de désirabilité sociale produits par l'engagement politique de type « contre-culturel ».

La stratégie consistant à évoquer des comportements rapportés par d'autres personnes a principalement permis de constater certains glissements dus à la personne source : évocation bien plus incarnée, « crue » et politique de l'égoïsme (IVG solitaire), de l'opportunisme (solidarité masculiniste professionnelle ; travail sexuel contraint ; abus d'un état d'ébriété), du mépris (anti-féminisme primaire, manipulation à visée sexuelle) et de la violence (ultra-violence, viol conjugal, tentative de viol, humiliation publique…) masculins, subis et rapportés par des femmes. Cela n'est pas surprenant au vu de la distinction introduite par Nicole-Claude Mathieu entre une conscience masculine de la domination *telle qu'exercée* et une conscience féminine de la domination *telle que subie*.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

CONCLUSION GENERALE

Il devrait maintenant être possible de mesurer l'éventuel décalage épistémique genré entre, d'une part, la réflexion spéculative menée à partir des énoncés féministes matérialistes affirmant l'existence d'une conscience spécifiquement masculine de domination et, d'autre part, la recherche empirique menée auprès de ces huit hommes hétérosexuels sur la conscience masculine de domination. En effet, cette étude exploratoire aura permis de constater que certains auteurs masculins – en particulier Bourdieu et Welzer-Lang – minimisent la dimension politique des rapports de genre (en favorisant des approches en termes d'aliénation masculine, de consentement féminin ou en méconnaissant l'analyse féministe de classe), tentent de développer une recherche globale et désincarnée des rapports de genre et ne prennent pas en considération l'impact épistémologique de la position vécue masculine.

De quelle façon les données issues de deux cheminements proposés ensuite – spéculatif et empirique – convergent-ils ? De quelle façon la perception masculine de la réalité genrée déborde-t-elle leur propre conception de la conscience masculine de domination : que nous apprennent ces entretiens sur la conscience masculine de domination *à l'insu du plein gré* des hommes interrogés ?

Cette dernière question renvoie au constat fait par le psychologue Joop Beelen dans son livre *Entre séduire et violer* que les récits de nombreux hommes laissent apparaître – bien malgré leurs propres convictions – qu'ils avaient effectivement violé leurs partenaires, même selon leurs propres définitions du viol. De façon comparable, des exemples de comportements problématiques relatés lors des seconds entretiens laissent apparaître une conscience réflexive politique masculiniste – sens empirique le plus exigeant de « conscience masculine de domination » – même en régime d'accomplissement, c'est-à-dire au moment même où la domination est agie par des hommes. Les remarques masculines à destination de femmes – telles que relatées par ces interviewés – témoignent toutes d'une conscience politique réflexive au sens où les hommes signifient explicitement un statut de subordonné aux non-pairs. De façon similaire, nombre de comportements relatés – en particulier les agressions sexualisées relevant des registres du mépris et de la violence – témoignent d'une conscience réflexive politique de domination : on peut formuler l'hypothèse que si les hommes interrogés ont malgré tout tant de difficulté à accueillir ce sens empirique précis, cela est lié à l'interprétation qu'ils donnent au mot « domination ». Comme le remarque le non-engagé le moins politisé, lors du second entretien, un homme qui contraint physiquement une femme « sait parfaitement qu'il est le plus fort, qu'il domine ». Ce sens concret, interactionnel de dominer – s'imposer concrètement – n'implique en effet pas une représentation politique féministe de la domination, au sens de rapports de genre structurellement hiérarchiques. Ce non-engagé considère d'ailleurs dès le premier entre-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

tien que les hommes peuvent globalement avoir confiance en leur force physique : tout en sous-estimant, voire en ignorant son origine sociopolitique, ils sont convaincus qu'elle leur donne un ascendant et leur permet d'imposer des rapports de force physiques et sexuels. On retrouve donc ici l'enjeu de la définition même du politique telle qu'identifiée pour qualifier les expertises respectives des « genreurs » et des « genrées » : celle minimaliste faisant référence aux rapports de force, celle plus exigeante intégrant une grille de lecture féministe.

En matière de convergence entre les données issues du travail empirique et l'aboutissement du cheminement spéculatif, il est possible de relever les éléments suivants :

Le cheminement spéculatif proposé à partir des quelques énoncés féministes matérialistes – à travers l'analyse de la position vécue, de l'hétéro-socialisation et de l'hétéro-sexualisation masculines – a abouti à la formulation d'une hypothèse : l'existence d'une expertise politique masculine, fondée sur une subjectivité idéelle et transgressive/instrumentale, nourrie par un privilège épistémique et un apprentissage épistémique-politique, et révélant un attachement conscient à la domination. Bien que sommaires, il a été possible de proposer quelques liens et interprétations concrets à partir des entretiens menés avec les huit hommes sélectionnés, engagés et non-engagés.

L'idée abstraite même d'une expertise politique masculine – les hommes développent et utilisent des connaissances épistémiques-pratiques afin de pouvoir instaurer des rapports asymétriques dans leurs interactions avec les femmes leur permettant de récolter des bénéfices concrets – a pu être rendue plus concrète, incarnée à l'aide des exemples de comportements problématiques masculins perçus et relatés par ces hommes. En particulier les registres de l'opportunisme (le pôle « moyens mis en œuvre ») et de la violence (le pôle « violences instrumentales ») – abordés lors du second entretien portant sur les comportements masculins problématiques – rendent plus concrète l'hypothèse de l'existence d'une telle expertise politique interactionnelle :

Se positionner en unique ou important pourvoyeur de ressources financières vis-à-vis de ma ou mes partenaires ; sélectionner une situation publique à mon avantage et faire usage de la surprise et de la violence psychologique et émotionnelle ; se retirer stratégiquement en cas de possibles rapports de force avec des pairs ; fuir des situations de tension avec des pairs ou des pairs en devenir ; repérer et utiliser un état d'ébriété d'une femme ; ne pas contribuer à des productions domestiques ; repérer et utiliser un état de dépendance physiologique ; utiliser des techniques de chantage affectif ou de menace relationnelle ; utiliser des techniques de représailles symboliques (insultes, stigmatisation) ; repérer et utiliser l'aptitude et l'exploitabilité domestique et relationnelle ; repérer et utiliser les caractéristiques esthétiques ; feindre l'intérêt humain ; utiliser l'imposition corporelle progressive ; interrompre et ne pas écouter les paroles ; éviter des situations qui pourraient affaiblir ma

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

position ; utiliser des discours *ad hoc* ; ne pas laisser apparaître certains sentiments ou attachements ; ne pas se laisser affecter par certains vécus ; utiliser différentes personnes en fonction de différents intérêts ; imposer mes intérêts comme étant plus importants ; insulter et menacer ma partenaire en public ; frapper ma partenaire en public ; harceler physiquement des femmes dans la rue ; physiquement forcer ma partenaire à me suivre, à se taire, à ne pas se détourner ; attaquer avec des objets et des projectiles des féministes…

Lorsque nous nous intéressons aux dimensions structurantes de la subjectivité masculine, telle que nous en avons formulé l'hypothèse (idéelle et transgressive), il est possible de relever les éléments suivants, issus de l'analyse empirique, afin de leur donner un sens plus concret, incarné :

D'une part, l'hypothèse d'une subjectivité idéelle – dont la description spéculative (donner une priorité à ce qui *ne* relève *pas* des pratiques, du matériel, tels les idées, les valeurs, les désirs) reste somme toute abstraite – semble pouvoir être rendue plus concrète à travers la conscience positionnelle politique, en particulier le registre de la chance positive. En effet, à partir des exemples concrets donnés par ces hommes sur leur propre sentiment d'avoir de la chance d'être un homme, un rapport spécifique au soi masculin – le fait de s'éprouver et d'être reconnu « homme » – a pu être déduit : le corps masculin est ressenti comme un atout (uriner librement ; pouvoir penser être fort et savoir défendre mon intégrité physique ; vivre dans un environnement adapté à mon type de corps ; mon corps est un outil qui me sert… et à moi uniquement) ; le soi masculin est ressenti comme lieu légitime de plaisir, de bien-être et d'épanouissement (jouer ; se détendre ; s'enrichir de savoirs et de compétences ; ne pas avoir à être utile ; ne pas avoir à rendre des comptes ; ne pas se prendre la tête) ; le soi masculin est ressenti comme permettant l'action sur le monde (non-envahissement par des émotions ; apprentissage de compétences instrumentales valorisées me prolongeant et me grandissant ; sentiment d'adéquation avec le monde environnant) ; le soi masculin est perçu comme autonome et singulier.

Lorsqu'on juxtapose ce rapport à soi avec le rapport aux non-pairs, tels que déduits des exemples donnés par ces hommes, l'hypothèse d'une subjectivité idéelle – marquée par une priorité donnée à ce qui relève des idées et non des pratiques – devient plus appréhendable. Ce qui marque ce rapport vécu relève en effet d'un fort sentiment de potentiel : pouvoir penser être physiquement plus fort que les non-pairs ; pouvoir imaginer user d'une violence asymétrique afin d'obtenir des gains ; se savoir privilégié et prioritaire dans nombre de domaines cruciaux (travail, espace public) ; pouvoir imaginer contraindre des non-pairs, notamment à des rapports sexuels ; pouvoir gérer plus facilement des avances de non-pairs ; pouvoir se sentir plus libre et insouciant ; pouvoir se penser en sécurité physique et sexuelle en compagnie de non-pairs ; pouvoir compter sur la fonction interactionnelle politique des non-pairs (défouloir, auditoire, réconfort) ; pouvoir compter sur l'exploitabilité domestique des non-pairs ; pouvoir agir et se positionner

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

d'une façon qui est inaccessible aux non-pairs ; pouvoir se considérer comme plus efficace, outillé et rationnel ; pouvoir s'affranchir de règles s'appliquant aux non-pairs ; pouvoir rentabiliser son statut au sein du groupe des pairs dans les interactions avec les non-pairs, notamment sexuelles ; se savoir valorisé par les non-pairs pour ses démarches non-masculinistes.

Le sens empirique donné à l'hypothèse d'une subjectivité idéelle renvoie donc à une question de potentiel ressenti : pouvoir faire, pouvoir penser, pouvoir imaginer, pouvoir rentabiliser… Or ressentir un potentiel, même lorsque celui-ci n'est pas réalisé, mis en actes, représente un atout existentiel crucial puisqu'il permet de se projeter dans la réalité et de ne pas se sentir limité, contraint, bloqué. Le fait que les hommes rencontrent une réalité plus accueillante, plus agréable, allant plus de soi – éprouvée sur le mode paradoxal d'une évidence non-pertinente – peut être interprété comme donnant lieu à un rapport vécu spécifiquement masculin à l'environnement humain et non-humain, marqué par la priorité donnée à l'idéel sur le matériel, les pratiques. En d'autres termes, le fait de vivre matériellement en tant que privilégié selon l'axe de genre amène à se vivre comme *au-delà* de ce qui relève du matériel, des pratiques. Cela peut également être mis en rapport avec la prédominance quantitative du registre de l'égoïsme parmi les comportements masculins problématiques perçus et relatés : cette prédominance atteste de la plus grande importance octroyable et octroyée à ses propres désirs, pensées, idées… et de la non-considération par les hommes du vécu des non-pairs.

Autre élément structurant de la subjectivité masculine, telle que j'en ai formulé l'hypothèse dans la partie spéculative, la subjectivité instrumentale/transgressive peut être rendue plus concrète en rappelant ici les contours de la chance négative, tels qu'on peut les déduire des exemples donnés par les hommes interrogés sur leur sentiment d'avoir de la chance. En effet, le rapport des femmes aux non-pairs – tel que perçu par ces hommes – semble profondément marqué par la gestion de cette transgressivité et instrumentalisation potentielles et réelles : le rapport aux non-pairs est en permanence médié par le registre sexuel masculin (espace public, travail) ; mon inscription active en tant que femme au sein du groupe des hommes exige l'adoption de pratiques spécifiques, notamment de rapports de force permanents ; ma non-appartenance à ce groupe fonctionne comme un handicap ; mon acceptation par ses membres est fonction de mon adaptation réelle ou apparente à leur imaginaire ; mon désir de fréquenter des non-pairs implique un travail permanent de surveillance et de vigilance ; l'intimité des rapports avec les non-pairs fonctionne comme une prise de risque possiblement mortelle ; l'usage de violence n'est pas un réel possible pour obtenir des gains ; la simple présence de non-pairs me renvoie à mon statut de proie potentielle ; les tentatives de résistance aux actes masculinistes sont violemment réprimées.

Mais il est également possible de relier cet aspect structurant de la subjectivité à un aspect de la non-chance masculine, tel que documenté par ces

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

hommes, en particulier les engagés : ceux-ci semblent en effet éprouver une réelle difficulté à interagir avec leurs pairs dominants et leur malaise intermasculin peut être interprété comme une difficulté à s'imposer au sein de cette hiérarchie – même entre pairs structurels – d'où leur préférence pour les interactions avec les non-pairs, bien moins marquées par une transgressivité/instrumentalisation à leur égard.

Lorsque nous nous intéressons à la dimension des contenus nourrissant l'expertise politique masculine, tels que nous en avons formulé l'hypothèse (un privilège épistémique et un apprentissage épistémique-politique) il est possible de relever les éléments suivants, issus de l'analyse empirique, afin de leur donner un sens plus concret, incarné.

L'hypothèse du privilège épistémique est certainement celle qui résonne le moins avec les données issues du travail empirique mené. On peut néanmoins relever les apports d'un engagé en particulier qui lors du premier entretien sur le sentiment d'avoir de la chance, avait abordé à plusieurs reprises l'apprentissage et la maîtrise de compétences (conceptuelles, informatiques, manuelles) comme une source spécifique de chance. C'est également ce même engagé qui avait signalé que sa propre sœur avait été empêchée de suivre des études supérieures afin de rester « utile » au sein de l'économie domestique.

L'hypothèse de l'apprentissage épistémique-politique a pu être rendue plus concrète d'une première façon à travers le registre de la non-chance, issu des premiers entretiens, puisqu'en particulier les engagés ont témoigné d'un nécessaire apprentissage épistémique-politique au sein même du groupe des pairs. Bien qu'il s'agisse là de rapports de force structurellement égalitaires, un tel apprentissage apparaît plus clairement à ces hommes de par le fait que ces rapports de force ont été pour eux sources de malaises et de tensions. À partir des descriptions faites par ces hommes, il a en effet été possible de déduire les éléments suivants caractérisant leur perception négative des rapports aux pairs de genre : faire partie d'un groupe où son propre statut intra-hiérarchique est souvent en jeu ; les rapports de force s'articulent autour d'enjeux identitaires genrés et sexuels ; les rapports de force se jouent souvent réellement ou potentiellement par des interactions chargées physiquement ; les rapports avec les pairs sont perçus comme appauvris humainement et souvent de type rivalité ; les rapports avec les pairs sous-entendent une adhésion (réelle ou affichée) à la masculinité hétérosexuelle, au sens dialectique.

On peut donc à partir de ces récits décrire certaines compétences politiques : savoir gérer les tentatives de déstabilisation identitaire et symbolique ; savoir se servir de son corps comme outil de lutte physique ; savoir s'imposer à d'autres pairs pour se renforcer et s'économiser des tentatives de déstabilisation ; savoir contrôler ce qu'on laisse ou non voir de soi en fonction des pairs présents ; savoir fonctionner dans un registre de rivalité de dominant ; savoir s'inscrire dans des sociabilités misogynes ; savoir se rendre crédible en tant

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

que dominant hétéro-sexualisant… Contrairement aux rapports avec les non-pairs, les rapports avec les pairs – tels que perçus par ces huit hommes – renvoient donc plus clairement ces hommes à une série d'apprentissages concrets relevant bien de la gestion consciente du rapport de force.

Une seconde façon de rendre plus concret cet apprentissage épistémique-politique – outre les éléments déjà relevés ci-dessus au titre de l'expertise politique masculine – consiste à rappeler ici le pôle « centres d'intérêt » construit à partir du registre de l'opportunisme. Ce pôle regroupe en effet à partir des exemples de comportements problématiques masculins perçus et relatés un nombre d'intérêts – principalement hétéro-relationnels – spécifiquement masculins vis-à-vis des non-pairs de genre : obtenir de l'attention, de l'écoute, du réconfort, de la mise en valeur de soi de la part de ma partenaire et d'autres femmes ; obtenir des productions domestiques de la part de ma partenaire (de type restauration) ; obtenir un usage sexuel, occasionnel ou régulier, de ma partenaire et d'autres femmes ; pouvoir utiliser une amie pour se défouler ou se venger ; obtenir une intervention médiatrice et protectrice de la part de ma partenaire et d'autres femmes en cas de conflits avec des pairs, sans avoir à le reconnaître ; pouvoir profiter du travail domestique de mes sœurs ; pouvoir m'enrichir financièrement grâce au travail de ma partenaire ; pouvoir utiliser des femmes sexuellement sans s'encombrer de leur personne ; pouvoir contrôler seul les éléments existentiels significatifs (domicile, finances, véhicule).

Une troisième façon de rendre concrète cette hypothèse d'un apprentissage épistémique-politique spécifiquement masculin consiste à rappeler les pôles construits à partir du registre du mépris et de la violence. Les exemples de comportements masculins problématiques perçus et relatés par ces hommes au titre du mépris ont permis de construire un continuum dépréciatif fait de deux pôles :

D'une part, le mépris infligé aux non-pairs car femmes : t'es pas désirable, et je vais te le faire sentir ; c'est ta gamine, tu l'as voulue, tu t'en occupes ; ce sont les femmes qui parlent toujours beaucoup ; j'en croise une dans la rue et je tâte la viande ; je t'ouvre la porte, je porte tes sacs ; tu as (pas) l'air bonne, je vais (pas) m'intéresser à toi, il y a pas/peut-être moyen… ; tu as l'air bonne, y a moyen de négocier l'amende que je peux te mettre ; tu ne m'intéresses qu'en tant que consommable sexuel, je ne vais pas prendre le risque de perdre cette possibilité en étant honnête.

D'autre part, le mépris infligé aux non-pairs car non-hommes : je rencontre des amis, tu n'existes plus, pas besoin de te présenter ; je t'aide quand je veux, si je veux, comme je veux ; ce sport, cette activité, cet endroit… c'est pas pour les filles ; tu dis n'importe quoi, tu n'as pas besoin de parler ; tu n'y connais rien, ferme-la ; ce que tu racontes ne m'intéresse pas, je m'endors ; tu n'y connais rien à l'industrie, au foot… je t'adresse même pas la parole ; tu n'existes même pas pour moi, je fais comme si tu n'étais pas là ; c'est combien, la passe ? ; t'es pas un homme, je ne te dis ni bonjour ni au revoir.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Finalement, le pôle « violences de type remise à leur place » a permis de relever les éléments suivants, révélateurs d'un apprentissage épistémique-politique d'idées et de pratiques de domination genrée : arrête de me casser les couilles, ou je t'en mets une ; tu n'es qu'une sale pute (parce que tu rejettes / tu as rejeté mes avances) ; je peux te vanner, t'insulter en public ; casse-toi salope ; c'est pas parce que tu es en public, que tu vas gagner en assurance ; tu ne parles pas, tu n'es qu'une femme ; vous les gonzesses, on ne vous a rien demandé ; vous les femmes n'aurez jamais la même place dans la société ; toi, la petite fille, tu ne me donnes pas d'ordres ; renverser un saut de colle sur la tête de féministes ; restez donc discuter entre potiches, moi je pars ; rabaisser et dévaloriser le travail domestique de ma partenaire.

Lorsque nous nous intéressons à la dimension de la qualité de cette expertise politique masculine, telle que nous en avons formulé l'hypothèse (un attachement conscient à la domination) il est possible de relever les éléments suivants, issus du premier entretien, portant sur le sentiment d'avoir de la chance, plus particulièrement le registre de la chance négative, celle ressentie par ces hommes au vu de leur perception négative du vécu féminin. Comme l'exprime parfaitement un engagé : « être un dur, c'était toujours moins dur que d'être une merde, une femmelette, une tarlouze quoi » ; « Et je me dis que je ne pourrais pas aujourd'hui supporter ce qu'une femme supporte ».

À partir des exemples retenus au titre de cette chance négative, il a en effet été possible de déduire la perception masculine suivante du rapport au soi féminin : le corps féminin est perçu comme pénible (règles qui « tombent », règles douloureuses, possibilité de grossesse), comme objet à gérer/mobilisable consciemment en public (regards, remarques), comme physiquement vulnérable, donc désavantagé (exigeant un travail spécifique), comme objet de menaces spécifiques (violences sexuelles), comme limitant les rapports de force potentiels (la crainte de la violence comme source d'autocensure) ; le soi féminin est perçu comme intimement illégitime et toujours attaquable ; le soi féminin est « débordé » par le corps, est fonction du corps ; le soi féminin est perçu comme compliqué, névrosé ; le soi féminin est lui-même un objet à travailler pour pouvoir interagir avec le monde genré.

Il devient donc clair que ces hommes ne souhaiteraient pas changer de statut, et sont donc de fait attachés à la masculinité. Que cet attachement est conscient n'apparaîtra souvent qu'en creux, c'est-à-dire lorsque les hommes se sentiraient menacés dans leurs privilèges concrets, et craindraient d'être relégués à un statut de femme. Comme l'exprime un engagé : « je sais qu'il y a plein de trucs que je perdrais si j'étais une fille ». Mais ces entretiens ont également permis de relever que cet attachement était bien souvent également conscient : comme l'exprime un des non-engagés en rapport à la situation professionnelle des femmes, « je suis bien content de ne pas être une femme ». Il ne va pas de soi de déduire de cet attachement-là, un attache-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ment conscient à la domination structurelle des femmes : cela implique en effet un positionnement éthique explicitement masculiniste et un attachement conscient à la masculinité, au sens dialectique. On peut tout de même formuler l'hypothèse qu'il s'agit là d'un attachement en creux : si ces hommes ne souhaitent pas consciemment l'oppression des femmes, ils souhaitent sans doute ne pas perdre les bénéfices et les privilèges concrets dont ils disposent déjà. Or, le fait que ceux-ci sont précisément le fruit de la domination des femmes par les hommes semble souvent sous-pensé et donner lieu à une pensée magique de type « gagnant-gagnant » : abolir les rapports de genre, peut-être, mais sans pour autant avoir à faire le deuil matériel et symbolique de son identité, de sa position vécue et de sa marge d'action privilégiées.

Il a donc été possible, malgré les cheminements respectifs divergents (démarche déductive, spéculative *versus* démarche inductive, empirique) de rendre plus concrète la notion d'expertise politique masculin-ist-e ainsi que les différents éléments structurels, de contenu et de qualité qui la caractérisent. Il ne s'agit pas ici de considérer que ce travail a démontré empiriquement l'existence d'une telle expertise. Comme mentionné dans l'introduction générale de cette thèse, la démarche que j'ai adoptée tout au long de cet exercice reste largement heuristique : si la partie spéculative a permis de penser ce qui au début de ce travail m'apparaissait très largement comme un impensé ou un sous-pensé masculin – c'est-à-dire qu'il me fallait construire les contours théoriques d'un objet de recherche (la conscience et l'agentivité politique des dominants selon l'axe de genre) – la partie empirique aura indirectement permis d'indiquer des pistes de concrétisation, de perception incarnée de ce nouvel objet théorique. Ces deux démarches ont ainsi permis d'aller à l'encontre du sens commun naïf masculiniste, voire même du sens commun scientifique académique masculiniste : comme en atteste l'étude exploratoire, parmi les productions théoriques masculines critiques, seul le travail théorique produit par John Stoltenberg – dont il faut rappeler qu'il n'est pas situé dans le contexte académique – aura été une source d'inspiration importante pour penser cet objet : la conscience masculine de domination. Il me semble donc, à la fin de ce cheminement, que j'ai tenté à partir de quelques énoncés féministes matérialistes de mettre en échec ce que Michèle Le Dœuff a appelé « l'acognition masculiniste ». En d'autres termes, que j'ai tenté – malgré le daltonisme produit par ma position vécue et le sens commun masculiniste adopté – de voir et de décrire « ce qui est réellement là » et non ce que j'ai « appris à escompter ».

Or, le cheminement empirique tenté aura également permis de mobiliser l'expérience vécue des dominants de telle façon à pouvoir rendre plus accessible leur conscience éventuelle de la domination masculine structurelle et interactionnelle : en d'autres termes, le cheminement empirique – inspiré comme la partie spéculative par l'approche phénoménologique et interactionniste en tant que façons d'habiter de façon incarnée le féminisme matérialiste radical – aura permis de mobiliser le vécu masculin sans lui octroyer

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

un statut épistémologique de « vérité » opposable aux savoirs produits à partir d'une position vécue féminine. Cela est vrai autant pour la conscience positionnelle politique, documentée à partir du sentiment d'avoir de la chance d'être un homme dans cette société française, que la conscience interactionnelle politique, documentée à partir d'exemples de comportements masculins problématiques perçus et relatés. Ces deux sens empiriques concrets, incarnés d'une conscience masculine de domination ont permis de rendre accessible – de façon complémentaire à l'analyse exploratoire des écrits féministes matérialistes et masculines critiques – la façon dont la position vécue masculine structure et influence le rapport à soi, aux pairs de genre et aux non-pairs de genre. Or la connaissance politique intime des dominants et de leurs modes de fonctionnement subjectif me semble un réel atout scientifique dans la lutte politique pour l'abolition des rapports de genre, donc avant tout de la masculinité et des hommes, les « genreurs ».

Cette démarche – spéculative d'une part et micro-qualitative d'autre part – a donc permis de proposer une approche théorique et empirique politiquement innovante. En tentant ainsi d'« habiter » le féminisme matérialiste radical à l'aide de l'interactionnisme et de la phénoménologie, se dégage la possibilité de proposer une définition proprement sociologique et politique de la masculinité et des hommes : si, dans notre société, le « sexe » continue d'être un marqueur social permettant une catégorisation initiale des humains – et qu'il est donc *à ce titre* pertinent de le considérer – la démarche proposée dans ce travail doctoral permet d'imaginer une définition *matérialiste* des hommes et de la masculinité, c'est-à-dire axée sur les pratiques politiques et la subjectivité corrélée. Si la partie spéculative a permis de relever un usage « fixé » des notions de « masculinité », « hommes » et « hétéro-sexualité » – éclairé à partir du travail conceptuel de Monique Wittig sur les catégories « femmes » et « lesbiennes » – la partie empirique aura permis de mettre en pratique une telle conceptualisation dialectique, en particulier à travers l'interrogation de « comportements masculins problématiques ».

Se dégage ainsi progressivement la possibilité de définir théoriquement et empiriquement les hommes comme ces êtres humains qui occupent une position vécue oppressive selon l'axe de genre (marquée notamment par l'hétéro-socialisation et l'hétéro-sexualisation de certains humains), qui sont également dotés d'une expertise politique masculiniste et dont la subjectivité est structurée de façon idéelle et transgressive, nourrie de privilège épistémique et d'apprentissage épistémique-politique, et marquée par un attachement conscient à cette oppression de genre (éclairage féministe et lesbien matérialiste). Ces humains sont également dotés d'une conscience politique positionnelle, interactionnelle et réflexive spécifiques et ils se comportent vis-à-vis d'autres humains – désignés « femmes » – principalement de façon égoïste, égocentrique et indifférente ainsi que de façon violente, humiliante et méchante (éclairage masculin engagé et non-engagé). Autrement dit, selon une telle approche matérialiste – en termes de pratiques – il ne suffit pas de

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

disposer d'un pénis, de testicules ou de signes extérieurs associés à la masculinité pour politiquement être qualifiable d'« homme ». En effet, pour pouvoir être considéré comme « homme » un humain doit remplir un nombre de critères socio-politiques, en termes de pratiques principalement dialectiques.

Pour concrétiser cette approche, je peux ici rappeler une anecdote particulièrement éclairante : participant avec un nombre d'humains à la réfection d'une maison de campagne, je me suis retrouvé avec certains humains à l'intérieur de cette maison pour préparer à l'aide d'outils simples (spatule, torchon) un mur qui allait être repeint. Or un autre groupe d'humains se trouvait à l'extérieur de la maison et s'occupait à l'aide d'outils complexes (tondeuse, débroussailleuse) du jardin en devenir. À un certain moment, un humain occupé à mes côtés à la préparation de ce mur a déclaré « tous les hommes sont dehors en train de travailler dans le jardin » : j'ai alors compris que je n'étais pas considéré par cet humain à ce moment précis comme étant un homme. Si j'en avais visiblement les apparences, mes pratiques précises dans ce contexte me plaçaient – aux yeux de cette femme – en dehors de la catégorie politique « hommes » telle que définie par Paola Tabet : disposer d'un monopole sur et de la maîtrise d'outils complexes pouvant servir d'armes.

Autrement dit, il ne suffit pas de disposer, dès la naissance ou plus tardivement, d'un pénis et de testicules pour être sociologiquement homme, cela exige – du point de vue de l'agent – l'inscription active dans un groupe de pairs politiques, l'adoption continue d'un nombre de pratiques politiques – vis-à-vis de soi et des autres – et le développement « à la limite de la conscience claire » d'une expertise interactionnelle politique. La spécificité de la qualité politique de chacun de ses éléments étant qu'il s'agit de rapports hiérarchiques et oppressifs vis-à-vis d'humains désignés « femmes ».

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Bibliographie

ABERBACH, Joel D. (1977), « Power consciousness : a comparative analysis », *The American political science review*, Vol. 71, n° 4, p. 1544-1560.

AFP (2001), « Une femme sur cinq victime de la torture dans le monde, selon Amnesty », Dépêche du mardi 6 mars 2001 – 16 h 49, Paris.

ALBRECHT, Gary L. *et alii* (2001), « L'émergence des *disability studies* : état des lieux et perspectives », *Sciences sociales et santé*, Vol. 19, n° 4, p. 43-71.

ALONSO, Rosario, CHULVI, Berta, et Juan-Antonio PEREZ (2000), « Social anchoring of racism consciousness », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 13, n° 3, p. 41-63.

AMANCIO, L. (1997), « The importance of being male : ideology and context in gender identities », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 10, n° 2, p. 79-94.

AMERIO, P. (1991), « Perspectives théoriques cognitives et sociales en psychologie politique », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 4, n° 3, p. 209-229.

ANEF (2005), « Chantage et abus de pouvoir à l'université », *Bulletin de l'ANEF*, n° 46, printemps.

AVDELA, Efi (2006), *Le genre entre classe et nation. Essai d'historiographie grecque*, Paris, Syllepse.

BANENS, Maks, MARCELLINI, Anne *et alii* (2006), *Vie de couple et construction identitaire. Situations de handicap dans l'accès à la vie de couple pour les personnes déficientes*. Rapport de recherche, DREES-MIRE.

BARD, Christine (dir.) (1999), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard.

BARGH, John A., RAYMOND, Paula, PRYOR, John B. et Fritz STRACK (1995), « Attractiveness of the Underling : An Automatic Power → Sex Association and Its Consequences for Sexual Harassment and Aggression », *Journal of personality and social psychology*, Vol. 68, n° 5, p. 768-781.

BARTKY, Sandra Lee (1990), *Femininity and domination. Studies in the phenomenology of oppression*, New York, Routledge.

BATTAGLIOLA, Françoise (2001) « Les modes sexués d'entrée dans la vie adulte », in : Thierry BLÖSS (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, éd. Puf, p. 177- 196.

BAUDELOT, Christian et Roger ESTABLET, (2001), « La scolarité des filles à l'échelle mondiale », in : Thierry BLÖSS (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, éd. Puf, p. 103-124.

BEELEN, Joop (1989), *Tussen verleiden en verkrachten*, Amsterdam, Uitgeverij An Dekker.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

BENOIST Jocelyn (2001), « Intersubjectivité et socialité : la phénoménologie et la question du tiers », in : BENOIST Jocelyn et Bruno KARSENTI (dir.), *Phénoménologie et sociologie*, Paris, Puf, p. 19-41.

BENOIST Jocelyn et Bruno KARSENTI, (2001) « Introduction. Phénoménologie et sociologie : une rencontre impossible ? », in : BENOIST Jocelyn et Bruno KARSENTI (dir.), *Phénoménologie et sociologie*, Puf, Paris, p. 5-17.

BOURDIEU, Pierre (1998), *La domination masculine*, Paris, Seuil.

BOZON, Michel (2001), « Sexualité et conjugalité », in : Thierry BLÖSS (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, Puf, p. 239- 260.

BRADLEY, Ben S. (1989), « The asymmetric involvement of infants in social life : consequences for theory », *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, Vol. 2, n° 1, p. 61-81.

BRICKELL, Chris (2006), « The sociological construction of gender and sexuality », *Sociological review*, Vol. 54, n° 1, p. 87-113.

BROD, Harry (1998), « To be a man, or not to be a man – that is the feminist question », in : Tom DIGBY (dir.), *Men doing feminism*, London, Routledge, p. 197-212.

CABIRIA (2001), *Rapport d'activité 2000*, Lyon (BP 1145, 69203 Lyon CEDEX 01).

CAUSSE, Michèle (2006), « Hors de soi », in : Michèle Causse *et alii*,…*Disent-ils*, Toulouse, AHLA publications/Bagdam édition.

CHARON, Joel M. (1995), *Symbolic interactionism : an introduction, an interpretation, an integration*, New York, Prentice Hall.

CODE, Lorraine (2000), « Epistemology », in : Alison M. JAGGAR et Iris Marion YOUNG (dir.), *A companion to feminist philosophy*, Oxford, Blackwell, p. 173-184.

COLLIN, Françoise *et alii* (dir.) (2000), *Les femmes de Platon à Derrida. Anthologie critique*, Paris, Plon.

COLLINSON, David et Jeff HEARN, (2001) « Naming men as men : implications for work organisation and management », in : Stephen WHITEHEAD et Frank J. BARRET (dir.), *The masculinities reader*, Cambridge, Polity, p. 144-169.

CONNELL, Robert W. (1987), *Gender and power*, Cambridge, Polity.

DASTUR, Françoise (2004), *La phénoménologie en questions*, Paris, Vrin.

DE LA HAYE, Anne-Marie et Michel ASKEVIS (1988), « Asymétrie des catégorisations selon l'évaluation et le pouvoir », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 1, n° 3, p. 417-434.

De LAURETIS, Teresa (2001), *When lesbians were not women*, Intervention au colloque « Autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig », Paris, 16-17 juin 2001, en ligne :
http://www.unb.br/ih/his/gefem/special/special/delauretis.htm.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

DAGENAIS, Huguette et Anne-Marie DEVREUX (1998). « Les hommes, les rapports de genre et le féminisme : des avancées sous le signe de l'ambiguïté », *Nouvelles Questions Féministes*, 19, n° 2-3-4, p. 1-22.

DELPHY, Christine (1991), « Penser le genre : quels problèmes ? », in : Marie-Claude HURTIG, Michèle KAIL et Hélène ROUCH (dir.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, Ed. CNRS, p. 89-101.

DELPHY, Christine (1993), « Introduction », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 13, n° 4.

DELPHY, Christine (1998), *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse.

DELPHY, Christine (2001), *L'ennemi principal. II. Penser le genre*, Paris, Syllepse.

DELPHY, Christine (2004), « Retrouver l'élan du féminisme », *Monde Diplomatique*, Mai.

DEPRAZ, Nathalie (2003), « Husserl. La conscience comme vigilance : ouverture à l'autre, altérité à soi, attention à autrui », in : Alexandre J.-L. DELAMARRE *et alii*, *L'expérience et la conscience*, Paris, Actes Sud, p. 243-286.

DE QUEIROZ, Jean-Manuel et Marek ZOLKOVSKI (1994), *L'interactionnisme symbolique*, Rennes, PUR.

DESJOURS, Christophe (1988), « Le masculin entre sexualité et société », *Adolescence*, Vol. 6, n° 1, p. 89-116.

DEVEREUX, Georges (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier.

DHAVERNAS, Marie-Jo (1996), « Hating masculinity not men » in : Stevi JACKSON et Sue SCOTT (dir.), *Feminism and sexuality. À reader*, Edinburgh, Edinburgh University Press, p. 150-154.

DINES, Gail et JENSEN, Robert (1998), « The content of mass-marketed pornography », in : Gail DINES, Robert JENSEN et Ann RUSO (dir.), *Pornography. The production and consumption of inequality*, London, Routledge.

DUFRESNE, Martin (1998), « Masculinisme et criminalité sexiste », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 19, n° 2-3-4, p. 125-137.

DULAC, Germain (2000), « Les récits des hommes sont-ils crédibles ? » in : Daniel WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, PUM, p. 79-88.

DURAND-DELVIGNE, Annick (1989), « Schéma de genre et cognition sociale », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 2, n° 4, p. 469-481.

DURAND-DELVIGNE, Annick (1990). « Identité, catégorisation par sexe et pratiques pédagogiques », *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, Vol. 3, n° 2, p. 167-181.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

DURAND-DELVIGNE, Annick (1997), « Positions hiérarchiques, contextes professionnels et expressions du genre », *Revue internationale de psychologie sociale*, n° 2, p. 31-47.
DURET, Pascal (1999), *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, Puf.
DUROCHER, Constance (1991), « L'hétérosexualité : sexualité ou système social », *AHLA*, n° 22, p. 75-89.
DURU-BELLAT, Marie et Annette JARLEGAN (2001), « Garçons et filles à l'école primaire et dans le secondaire », in : Thierry BLÖSS (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, éd. Puf, p. 73- 88.
EAGLY A. H. et A. B. DIELMAN (1997), « The accuracy of gender stereotypes : a dilemma for feminism », *Revue internationale de psychologie sociale*, n° 2, p. 11-29.
ECHEBARRIA ECHABE, Augustin (1992), « Gender social identity, values and cognitive styles », *Revue internationale de psychologie sociale*, n° 2, p. 9-20.
EHRENREICH, Barbara (1983), *The hearts of men*, New York, Doubleday
EHRICH-HAEFELI, Verena (2001), « Nature et féminité : l'élaboration d'une idéologie bourgeoise des sexes de Rousseau à Schiller », in : Merete STISTRUP JENSEN (dir.), *Nature, langue et discours*, Lyon, PUL, p. 9-30.
EICHLER, Margrit (1998), « À propos du rôle joué par les hommes dans le domaine des études sur les femmes : une ambivalence profonde », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 19, n° 2-3-4, p. 43-69.
ENVEFF (2001), « Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France ». *Population et sociétés*, janv. 2001, n° 364, p. 2-5.
ERLICH, Valérie (2001), « Entrée dans l'enseignement supérieur et manières d'étudier », in : Thierry BLÖSS (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, éd. Puf, p. 89-102.
EYFA (1997), *Gender seminar : NeXXt, whY not work together ?*, Amsterdam, Eyfa.
FALUDI, Susan (1993), *Backlash*, Paris, Ed. des femmes.
FINE, Gary Alan (1993), « The Sad Demise, Mysterious Disappearance, and Glorious Triumph of Symbolic Interactionism », *Annual Review of Sociology*, Vol. 19, p. 61-87.
FINK, Eugen (1974), *De la phénoménologie*, Paris, Les éditions de minuit.
FRISQUE, Cégolène (1997), *L'objet femme*, Paris, La documentation française.
FUSSINGER, Catherine *et alii* (1998), « TVQ sur M6 », *Equinoxe. Revue de sciences humaines*, n° 19, Printemps, p. 47-59.
GIBSON, Will (2006), « Material culture and embodied action : sociological notes on the examination of musical instruments in jazz improvisation », *The sociological review*, Vol. 54, n° 1, p. 171-187.
GODELIER, Maurice (1980), *La production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

GRIMSHAW, Jean (1986), *Feminist philosophers. Women's perspectives on philosophical traditions*, Brighton, Wheatsheaf Books.
GROULT, Benoîte (1977), *Le féminisme au masculin*, Paris, Denoël/Gonthier.
GUILLAUMIN, Colette (1992), *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes.
GUILLAUMIN, Colette (2002). *L'idéologie raciste. Genèse et language actuel*. Paris, Folio.
GUILLEMAUT, Françoise (2000), *Rapports sociaux de sexe et stratégies des femmes dans l'agriculture*, Mémoire de DEA de sociologie, Université de Toulouse 2.
GURIN, Patricia (1985), « Women's gender consciousness », *The public opinion quarterly*, Vol. 49, n° 2, p. 143-163.
GURIN, Patricia, MILLER Arthur H. et Gerald GURIN (1980), « Stratum identification and consciousness », *Social psychology quarterly*, Vol. 43, n° 1, p. 30-47.
GURIN, Patricia et MARKUS, Hazel (1989), « Cognitive consequences of gender identity », in : Suzanne SKEVINGTON et Deborah BAKER (dir.), *The social identity of women*, London, Sage, p. 152-172.
GURWITSCH, Aron (2001), *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, Paris, Vrin.
GUTTENPLAN, Samuel (dir.) (1994), *A companion to the philosophy of mind*, Oxford, Blackwell.
HAICAULT, Monique (1993), « La doxa de sexe, une approche du symbolique dans les rapports sociaux de sexe », *Recherches féministes*, Vol. 6, n° 2, p. 7-20.
HANMER, Jalna (1990), « Men, power and the exploitation of women », *Women's Studies International Forum*, Vol. 13, n° 5, p. 443-456.
HARDING, Sandra (dir.) (1987), *Feminism and methodology*, Milton Keynes, Open University Press.
HARDING, Sandra (1987b), « Conclusion : epistemological questions », in : Sandra HARDING (dir.), *Feminism and methodology*, Milton Keynes, Open University Press, p. 181-190.
HARDING, Sandra (1991), *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's Lives*, Milton Keynes, Open University Press.
HARTSOCK, Nancy (1987), « The feminist standpoint : developing a ground for a specifically feminist historical materialism », in : Sandra HARDING (dir.), *Feminism and methodology*, Milton Keynes, Open University Press, p. 157-180.
HIRATA, Helena *et alii* (2000), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Puf.
HOLLAND, Janet, RAMAZANOGLU, Caroline et Rachel THOMSON (1996), « In the same boat ? The gendered (in)experience of first hetero-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

sex », in : Diane RICHARDSON (dir.), 1996, *Theorising heterosexuality*, Buckingham, Open University Press, p. 143-160.
HOLLANDER, Jocelyn A. et Judith A. HOWARD (2000), « Social psychological theories on social inequalities », *Social Psychology Quarterly*, Vol. 63, n° 4, p. 338-351.
HOOD-WILLIAMS, John (2001), « Gender, masculinities and crime. From structures to psyches », *Theoretical criminology*, Vol. 5, n° 1, p. 37-60.
HUMM, Maggie (2003), *The dictionary of feminist theory*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
HURTIG, Marie-Claude et Marie-France PICHEVIN (1997), « Sexe et pouvoir. Avant-propos », *Revue internationale de psychologie sociale*, n° 2, p. 7-10.
IRIGARAY, Luce (1995), « Femmes et hommes : une identité relationnelle différente », in : EPHESIA (dir.), *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, Paris, La Découverte, p. 137-142.
JAGGAR, Alison M. et Iris Marion YOUNG (dir.) (1998), *A companion to feminist philosophy*, Oxford, Blackwell.
JENSEN, Robert (1998a), « Using pornography », in : Gail DINES, Robert JENSEN et Ann RUSO (dir.), *Pornography. The production and consumption of inequality*, London, Routledge, p. 101-146.
JENSEN, Robert (1998b), « The pain of pornography », in : Gail DINES, Robert JENSEN et Ann RUSO (dir.), *Pornography. The production and consumption of inequality*, London, Routledge, p. 155-162.
JONES, Sandra J. (1998), « Subjectivity and class consciousness : the development of class identity », *Journal of Adult Development*, Vol. 5, n° 3, p. 145-162.
KAHANE, David J. (1998), « Male feminism as oxymoron », in : Tom DIGBY (dir.), *Men doing feminism*, London, Routledge, p. 213-236.
KANE, Emily W. et Mimi SCHIPPERS (1996), « Men's and women's beliefs about gender and sexuality », *Gender and Society*, Vol. 10, n° 5, p. 650-665.
KATZ, Jack (2002), « Start here : social ontology and research strategy », *Theoretical criminology*, Vol. 6, n° 3, p. 255-278.
KESSLER, Suzanne J. et Wendy MCKENNA (1978), *Gender : an ethnomethodological Approach*, London, Wiley.
KILMINSTER, Richard (1991), « Structuration theory as a world-view », in : BRYANT Christopher G.A. et David JARY (dir.), *Giddens's theory of structuration. A critical appreciation*, London, Routledge, p. 74-115.
KIMMEL, Michael (2000), « Qui a peur des hommes qui font du féminisme ? », in : Daniel WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 237-254.
KOM'BOA Lorenzo Ervin (1999), *La révolution noire dans les années '90*, Lyon, Ed. Monnet et Vidal.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

KRUKS, Sonia (2001), *Retrieving experience. Subjectivity and recognition in feminist politics*, Ithaca, Cornel University Press.
LAFLEUR, Maryse et Michel ALAIN (1992), « Modification du schéma de genre », *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, n° 14, p. 9-18.
LAHIRE, Bernard (1995), *Tableaux de familles*, Paris, ed. Seuil/Gallimard.
LAHIRE, Bernard (2001), « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », in : Thierry BLÖSS (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, éd. Puf, p. 9-26.
LAPASSADE, Georges (non-daté), *La phénoménologie sociale et l'ethnométhodologie*, en ligne :
http://www.ai.univ-paris8.fr/corpus/lapassade/lapheno1.htm.
LAPIERRE, Catherine (1981), « À propos des "groupes d'hommes" », *La revue d'en face*, n° 9-10.
LE DŒUFF, Michèle (1989), *L'étude et le rouet, Tome 1 : des femmes, de la philosophie*, Paris, Ed. du Seuil.
LE MANER-IDRISSI, Gaïd (2001), « Adhésion aux rôles sexués à 24 mois », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 14, n° 2, p. 57-74.
LEIBOLD, Jill M. et Allen R. MCCONNELL (2004), « Women, sex, hostility, power, and suspicion : Sexually aggressive men's cognitive associations », *Journal of experimental social psychology*, n° 40, p. 256-263.
LESSEPS, Emmanuèle (1980), « Hétérosexualité et féminisme », *Questions Féministes*, n° 7, p. 55-69.
LOOSE, Florence (2001), « L'acquisition sociale de l'individualisme en fonction du niveau scolaire et du genre », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 14, n° 3, p. 55-70.
LORENZI-CIOLDI, Fabio (1994), *Les androgynes*, Paris, Puf.
LORENZI-CIOLDI, Fabio (1988), *Individus dominants et groupes dominés : images masculines et féminines*, Grenoble, PUG.
LOUIS, Marie-Victoire (1999), « Bourdieu : défense et illustration de la domination masculine », *Les Temps Modernes*, n° 604, p. 325-358.
MARSIGLIA, William, HUTCHINSON, Sally et Mark COHAN (2001), « Young men's procreative identity : becoming aware, being aware and being responsible », *Journal of marriage and family*, n° 63, p. 123-135.
MARTINEZ, Caroline (2002), *D'un collectif à l'autre : Étude de la mouvance féministe radicale lyonnaise*, Mémoire de DEA de sociologie, Université de St. Étienne.
MATHIEU, Lilian (2000), « Les limites du comparatisme : les analyses féministes face à la prostitution masculine », in : Daniel WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 89-108.
MATHIEU, Nicole-Claude (1991), *L'anatomie politique. Catégories et idéologies du sexe*. Paris, Côté-femmes.
MATHIEU, Nicole-Claude (1991b), « La transgression du sexe et du genre à la lumière de données ethnographiques », in : Marie-Claude HURTIG, Mi-

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

chèle KAIL et Hélène ROUCH (dir.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, Ed. CNRS, p. 69-80.
MATHIEU, Nicole-Claude (1999), « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Les Temps Modernes*, n° 604, p. 286-324.
MATHIEU, Nicole-Claude (2006), « Avant-propos. Clair/Voyances lesbiennes », in : Michèle Causse *et alii*,…*Disent-ils*, Toulouse, AHLA publications/Bagdam édition.
MAUGUE, Anne-Lise (2001) *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Payot.
MCMAHON, Anthony (1993), « Male readings of feminist theory : the psychologization of sexual politics in the masculinity literature », *Theory and society*, Vol. 22, n° 5, p. 675-695.
MERES EN LUTTE (2000), *Dossier de Presse*, Lyon (BP 1145, 69203 Lyon CEDEX 01).
MESSERSCHMIDT, James W. (2000), « Becoming "Real Men". Adolescent Masculinity Challenges and Sexual Violence », *Men and masculinities*, Vol. 2, n° 3, p. 286-307.
MOLINIER, Pascale (2003), *L'énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*, Paris, Payot.
MONNET, Corinne (1997), « À propos d'autonomie, d'amitié sexuelle et d'hétérosexualité », in : Corinne MONNET et Léo VIDAL (dir.), *Au-delà du personnel. Pour une transformation politique du personnel*, Lyon, Ed. ACL, p. 179-216.
MONNET, Corinne (1998), « La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de conversation », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 19, n° 1, p. 9-34.
MOORE, H. (1994), « The problem of explaining violence in the social sciences », in : P. HARVEY et P. GOW (dir.), *Sex and violence*, London, Routledge, p. 138-155.
MOSCONI, Nicole (1994), *Femmes et savoirs. La société, l'école et la division sexuelle des savoirs.* Paris, L'Harmattan.
MOTTIER, Véronique (2002), « Masculine Domination. Gender and power in Bourdieu's writings », *Feminist theory*, Vol 3, n° 3, p. 345-359.
MURRAY, Annie S. (1997), « Renoncer à toutes les autres : une discussion biféministe de la monogamie obligatoire », in : Corinne MONNET et Léo VIDAL (dir.), *Au-delà du personnel. Pour une transformation politique du personnel*, Lyon, Ed. ACL, p. 31-46.
NAGL-DOCEKAL, Herta (1998), « Modern moral and political philosophy », in : Alison M. JAGGAR et Iris Marion YOUNG (dir.), *A companion to feminist philosophy*, Oxford, Blackwell, p. 58-65.
NICHOLSON, Linda (1998), « Gender », in : Alison M. JAGGAR et Iris Marion YOUNG (dir.), *A companion to feminist philosophy*, Oxford, Blackwell, p. 289-297.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

NOIZET, Pascale (1996), *L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexologème*, Paris, Kimé.
NOUVEAU PETIT ROBERT (1994), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert.
OGIEN, Albert (2005), *Le remède de Goffman ou comment se débarrasser de la notion de self*, en ligne : http://cesames.org/seminaires.htm.
OGIEN, Albert et Louis QUERE (2005), *Le vocabulaire de la sociologie de l'action,* Paris, Ellipses.
OLIVIER, David (1994), « Le goût et le meurtre », *Cahiers Antispécistes*, n° 9, non-paginé.
PAEZ D. et A. VERGARA (1991), « Relations sociales, identité de genre et connaissance proto-typique des émotions », *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, n° 11, p. 77-91.
PAEZ, D, VERGARA A. et C. ACHUCARRO (1995), « Sex, gender identity and emotions », *Revue internationale de psychologie sociale*, n° 1, p. 7-28.
PICQ, Françoise (1983), « Féminisme, matérialisme, radicalisme », *La revue d'en face*, n° 13, p. 39-57.
PLANTIER, Thérèse (1979), *Le discours du mâle. Logos spermaticos*, Paris, Ed. Anthropos.
PRUS, Robert (1996), *Symbolic interaction and ethnographic research. Intersubjectivity and the study of human lived experience*, New York, State University of New York Press.
QUERE, Louis (1997), « La situation toujours négligée ? », *Réseaux*, n° 85, non-paginé.
RAMSEY, Patricia G. (1991), « Young children's awareness and understanding of social class differences », *The journal of genetic psychology*, Vol. 152, n° 1, p. 71-82.
RICHESON, Jennifer A. et Nalini AMBADY (2003), « Effects of situational power on automatic racial prejudice », *Journal of Experimental Social Psychology*, n° 39, p. 177-183.
RIDGEWAY, Cecilia (1997), « Interaction and conservation of gender inequality : considering employment », *Amercican Sociological Review*, Vol. 62, n° 2, p. 218-235.
RIDGEWAY, Cecilia et Shelley CORELL (2000), « Limiting inequality through interaction : the end(s) of gender », *Contemporary sociology*, Vol. 29, n° 1, p. 110-120.
ROBINSON, Victoria (1996), « Heterosexuality and masculinity : theorising male power or the male wounded psyche ? », in : Diane RICHARDSON (dir.), *Theorising heterosexuality*, Buckingham, Open University Press, p. 109-124.
ROSE, Hilary (1983), « Hand, brain and heart : a feminist epistemology for the natural sciences », *Signs*, Vol. 9, n° 1, p. 73-90.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

ROUX, Patricia (1999), *Couple et égalité. Un ménage impossible*, Lausanne, Ed. Réalités Sociales.
RUBIN, L. B. (1976). *Worlds of pain : Life in the working-class family*. New York : Basic Book.
SCHUTZ, Alfred (1951), « Choosing among projects of action », *Philosophy and phenomenological research*, Vol. 12, n° 2, p. 161-184.
SCHUTZ, Alfred (1970), *On phenomenology and social relations* (Selected writings edited by Helmut R. Wagner), Chicago, The University of Chicago Press.
SEBBAH, François-David (2001), *L'épreuve de la limite : Derrida, Henry, Levinas et la phénoménologie*, Paris, PUF.
SEBBAH, François-David (2006), « French phenomenology », in : DREYFUS Hubert et Mark WRATHALL (dir.), *A companion to phenomenology and existentialism*, Oxford, Blackwell, p. 48-67.
SIMMONS, Roberta G. et Morris ROSENBERG (1971), « Functions of children's perceptions of the stratification system », *American Sociological Review*, Vol. 36, n° 2, p. 235-249.
SMITH, Dorothy (1988), *The everyday world as problematic : a feminist sociology*, Boston, NUP.
SKEVINGTON S. M. et D. J. BAKER (dir.) (1989), *The Social Identity of Women*, London, Sage Publications.
STOLTENBERG, John (1990), *Refusing to be a man. Essays on sex and justice*, Portland, Meridian.
STOLTENBERG, John (1999), « Frequently Asked Questions About a principle of accountability for Profeminist Men's Activism Against Pornography and Prostitution », in : http://www.geocities.com/CapitolHill/5863/poa.html
SUNDBERG, Juanita (2003), « Masculinist Epistemologies and the Politics of Fieldwork in Latin Americanist Geography », *The professional geographer*, Vol. 55, n° 2, p. 180-190.
TABET, Paola (1987), « Du don au tarif. Les relation sexuelles impliquant une compensation », *Les Temps Modernes*, n° 490, p. 1-53.
TABET, Paola (1991), « Les dents de la prostituée : échange, négociation, choix dans les rapports économico-sexuels », in : Marie-Claude HURTIG, Michèle KAIL et Hélène ROUCH (dir.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, Ed. CNRS, p. 27-244.
TABET, Paola (1998), La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps, Paris, L'Harmattan.
TAFANI, Eric, BELLON, Sébastien et Thémis APOSTOLIDIS (2002), « Théorie des champs sociaux et dynamique représentationnelle : approche expérimentale des effets des asymétries positionnelles sur la structure d'une représentation sociale », *Revue internationale de psychologie sociale*, Vol. 15, n° 2, p. 57-90.
TANESINI, Alessandra (1999), *An introduction to feminist epistemologies*, Oxford, Blackwell.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

TARGOWSKA, Anna Urszula (2001) « Exploring young children's 'racial'attitudes in an Australian context – the link between research and practice », Paper presented at the Australian Association for Research in Education Conference, Fremantle.

TAYWADITEP, Kittiwut Jod (2000), *Marginalization Among the Marginalized : Gay men's negative attitudes toward effeminacy*, Dissertation for the degree of Doctor of philosophy in psychology, Non-publié.

TAYWADITEP, Kittiwut Jod (2001), « Marginalization Among the Marginalized : Gay Men's Anti-Effeminacy Attitudes », *Journal of Homosexuality*, Vol. 42, n° 1, p. 1-27.

THERY, Irène (1981), « Sexage : une théorie au-dessus de tout soupçon », *La revue d'en face*, n° 9-10, p. 15-26.

THERY, Irène (1981b), « Le mâle de vivre », *La revue d'en face*, n° 9-10.

THIERS, Léo (1993), *Dierethiek. Een kritiese analyse van de ethiese theorieën van Peter Singer, Tom Regan en Steve Sapontzis*, Mémoire de maîtrise de philosophie, Universiteit Gent.

THIERS-VIDAL, Léo (2002), « De la masculinité à l'anti-masculinisme. Penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 21, n° 3, p. 71-83.

THIERS-VIDAL, Léo (2002b), « Des agressions sexuelles masculines contre les féministes », Publié et archivé sur

http://listes.univ-tlse2.fr/wws/info/etudesfeministes-l, 18 octobre 2002.

THIERS-VIDAL, Léo (2004), « Culpabilité individuelle et responsabilité collective. Le meurtre de Marie Trintignant par Bertrand Cantat comme aboutissement d'un processus collectif », Intervention lors du colloque Marx IV, Atelier Nouvelles Questions Féministes,

http://www.antipatriarcat.org/hcp/html/responsabilitecollective.html.

TIETJENS MEYER, Diana (2000), « Intersectional Identity and the Authentic Self ? » in : C. MACKENZIE et N. STOLJAR (dir.), *Relational Autonomy. Feminist Perspectives on Autonomy, Agency and the Social Self*, New York & Oxford, Oxford University Press, p. 151-180.

TRAVERSO, Enzo (1997), « Avertisseurs d'incendie. Pour une typologie des intellectuels devant Auschwitz », in : Enzo TRAVERSO (dir.), *L'Histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Les Éditions du Cerf.

VIDAL, Léo (1997), « Anarchisme, féminisme et la transformation du personnel », in : MONNET, Corinne et Léo VIDAL (dir.), *Au-delà du personnel. Pour une transformation politique du personnel*, Lyon, Ed. ACL, p. 113-126.

VIDAL, Léo (1998), « Libéralisme libertaire et anarchaféminisme. Quelques éléments de réflexion », in

http://melior.univ-montp3.fr/ra_forum/fr/vidal_l/afeminisme.htm.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

WAGNER, Helmut R. (1970), « Introduction », in : Helmut R. WAGNER (dir.), *Alfred Schutz. On phenomenology and social relations*, Chicago and London, University of Chicago Press, p. 1-52.
WALKERDINE, Valerie (1986), « Post-structuralist theory and everyday social practices : the family and the school », in : Sue WILKINSON (dir.), *Feminist social psychology. Developing theory and practice*, Milton Keynes, Open University Press, p. 57-76.
WEEDON, Chris (1998), « Postmodernism », in : Alison M. JAGGAR et Iris Marion YOUNG (dir.), *A companion to feminist philosophy*, Oxford, Blackwell, p. 75-84.
WELZER-LANG, Daniel (1993), *Les hommes à la conquête de l'espace domestique.*
Du propre et du rangé, Montréal, VLB éditeur.
WELZER-LANG, Daniel (1994), « L'homophobie : la face cachée du masculin », in : Daniel WELZER-LANG, Pierre DUTEY et Michel DORAIS (dir.), *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB éditeur, p. 13-91.
WELZER-LANG, Daniel (1996), *Les hommes violents*, Paris, Indigo & Côté-femmes.
WELZER-LANG, Daniel (1997), « Les hommes : une longue marche vers l'autonomie », Les *Temps Modernes*, n° 593, Avril-Mai, p. 199-218.
WELZER-LANG, Daniel (1998), « L'utilité du viol chez les hommes », in : David JACKSON et Daniel WELZER-LANG, *Violence et masculinité*, Montpellier, Publications, p. 48-85.
WELZER-LANG, Daniel (1998), « Travailler ensemble entre hommes et femmes : émergence de la question et questions de méthode », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 19, n° 2-3-4, p. 71-100.
WELZER-LANG, Daniel (1999), *Et les hommes ? Etudier les hommes pour comprendre les changements des rapports sociaux de sexe*, Dossier d'habilitation, Université Toulouse 2 – Le Mirail, Toulouse.
WELZER-LANG, Daniel (2000), « Pour une approche proféministe non homophobe des hommes et du masculin », in : Daniel WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 109-140.
WEST Candace et Don ZIMMERMAN, « Doing gender », *Gender and Society*, Vol. 1, n° 2, p. 125-151.
WITTIG, Monique (1980), « La pensée straight », *Questions Féministes*, n° 7, février, p. 45-53.
WITTIG, Monique (2001), *La Pensée Straight*, Paris, Balland.
ZAVIRZEK, Darja (2002), « Pictures and silences : memories of sexual abuse of disabled people », *International Journal of Social Welfare*, n° 11, p. 270-285.

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

TABLE DES MATIÈRES

Préface **9**

Introduction générale **19**

PARTIE I
ÉTUDE EXPLORATOIRE : LES RAPPORTS DE GENRE ET LA QUESTION DU POUVOIR. **25**

Introduction **25**

CHAPITRE I
Le féminisme radical **29**

Introduction **29**

1. Un cadre d'analyse commun **30**
1.1. Le matérialisme 30
1.2. La critique du naturalisme 32
1.3. Classes de sexe – sexe et genre 33
1.4. La question hétérosexuelle 36

2. Des modes d'exercice du pouvoir **39**
2.1. Monopole des armes et des outils 39
2.2. Mode de production domestique 40
2.3. Appropriation des corps 42
2.4. Domestication et exploitation de la reproduction 45

Conclusion **47**

CHAPITRE II
Les analyses masculines engagées **51**

Introduction **51**

1. Des analyses masculines engagées, « pro-féministes » **52**
1.1. Une analyse psychosexuelle de la masculinité 52
1.2. Domination et aliénation masculine 55

2. Des modes d'exercice du pouvoir **58**
2.1. La sexualité masculine 58
2.2. La violence masculine domestique 61

3. Des analyses masculines engagées, 'globales' **64**
3.1. Domination et soumission 64
3.2. Structure genrée et pratiques 70

Conclusion **76**

CHAPITRE III
La conceptualisation genrée du pouvoir genré. Une analyse comparative des écrits féministes radicaux et masculins critiques **81**

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Introduction **81**

1. Épistémologie du point de vue : implications pour un travail masculin théorique et politique sur les rapports de genre **82**

2. Une lecture et compréhension du féminisme radical à partir d'un point de vue masculin **93**

3. Rapports de genre et analyse de classe **98**

4. Rapports de genre et aliénation masculine **106**

5. Rapports de genre et consentement féminin **112**

Conclusion **121**

PARTIE II
Socialisation masculine et conscience de domination.
Un cheminement spéculatif. **129**

Introduction : phénoménologie et interactionnisme **129**

CHAPITRE IV
Conscience masculine de domination :
Modalités d'accueil des énoncés **141**

Introduction **141**

1. Masculinisme *explicite* **148**

2. Masculinisme *implicite* **150**

3. Anti-masculinisme *désincarné* **153**

4. Anti-masculinisme *incarné* **157**

CHAPITRE V
Socialisation masculine **163**

1. Position vécue masculine **163**

2. Hétéro-socialisation **170**
2. 1 Socialisation masculine genrée 170

3. Relecture d'éléments empiriques **174**

CHAPITRE VI
Hétéro-sexualisation **185**

1. L'hétéro-sexualisation comme rapport à des « non-pairs » **185**

2. Relecture d'éléments empiriques **191**

3. Relecture d'hypothèses explicatives **197**

CHAPITRE VII
Expertise masculine **201**

1. L'expertise comme principe organisateur de la subjectivité masculine **201**

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

2. Structure de l'expertise **208**
2.1. Subjectivité idéelle 208
2.2. Subjectivité transgressive/instrumentale 211

3. Contenus de l'expertise **215**
3.1. Privilège épistémique 216
3.2. Apprentissage épistémique-politique 219

4. Qualité de l'expertise : un attachement conscient à la domination **222**

Note conceptuelle : « ceci n'est pas une pipe » **226**

PARTIE III
Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination : éléments empiriques. **231**

Introduction. Note méthodologique **231**

1. Les participants **231**

2. Les entretiens **232**

3. De la méthode… à l'angoisse **234**

CHAPITRE VIII
« Avoir de la chance d'être un homme » **237**

Introduction **237**

1. « En tant que… » **237**

2. La chance positive **239**
2. 1 Le corps et son usage 240
2. 2. Liberté et sécurité 241
2. 3. Absence d'agressions 241
2. 4. Absence de contraintes 242
2. 5. Attentes masculines 242
2. 6. Expériences professionnelles : « j'étais attendu comme un dieu » 243
2. 7. Compétences masculines 244
2. 8. Compétences inter-masculines 244
2. 9. Compétences hétérosexuelles 245
2. 10. La chance et le privilège 247

Conclusion : Les contours de la chance positive d'être un homme **248**

3. La chance négative. **250**
3. 1. Des regards, des bâtons et des roues 251
3. 2. Le corps et son usage 252
3. 3. Violences masculines : symboliques, verbales, psychologiques, physiques et sexuelles 253
3. 4. De la domination individuelle… à la domination structurelle 255
3. 5. Masculinité hétérosexuelle : espace public et vie professionnelle 256
3. 6. Se faire des nœuds au cerveau 258
3. 7. La domination concrètement exercée… 258
3. 8. … et ses effets naturalisants 259

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

Conclusion : les contours de la chance négative **260**

4. La non-chance **262**
4. 1. Ambivalence 263
4. 2. Tapette, mauviette, tarlouze et masculinité 264
4. 3. Rapports de force asymétriques 265
4. 4. Rapports de force symétriques 266
4. 5. Lèche-vitrines et shopping masculins 267
4. 6. Brocante-braderie masculine 268
4. 7. Miette, abandon, guerre et mort 271

Conclusion : les contours de la non-chance **273**

Conclusion du chapitre VIII **274**

CHAPITRE IX
Les comportements problématiques d'autres hommes vis-à-vis de femmes **277**

Introduction **277**

1. Difficultés et résistances… **280**

2. « Égoïste, égocentrique ou indifférent » **284**
2. 1 Les non-engagés 285
2. 2. Les engagés 289
2. 3. Les contours de l'égoïsme… tel que perçu 297

3. « opportuniste, profiteur ou intéressé » **298**
3. 1. Les non-engagés 299
3. 2. Les engagés 304
3. 3. Les contours de l'opportunisme masculin… tel que perçu 310

4. « méprisant, dédaigneux ou déshumanisant » **312**
4. 1. Les non-engagés 313
4. 2. Les engagés 317
4. 3. Les contours du mépris… tel que perçu 322

5. « violent, humiliant ou méchant » **324**
5. 1. Les non-engagés 325
5. 2. Les engagés 333
5. 3. Les contours de la violence masculine… telle que perçue 341

Conclusion du chapitre IX **343**

Conclusion générale **347**

Bibliographie **357**

Licence accordée à Yoann Trégon yoanntregon@gmail.com - ip:78.109.86.69

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226 Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamya Rue KA 028 en face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
Immeuble Olympia face à la Camair
BP 11486 Yaoundé
(237) 458.67.00/976.61.66
harmattancam@yahoo.fr

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
« Villa Rose », rue de Diourbel X G, Point E
BP 45034 Dakar FANN
(00221) 33 825 98 58 / 77 242 25 08
senharmattan@gmail.com

L'HARMATTAN MALI
Rue de Leipzig, face au Palais de la culture,
Porte 203, Badalabougou, Bamako
00 223 20 22 57 24 / 00 223 76 37 80 82
pp.harmattan@gmail.com